This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

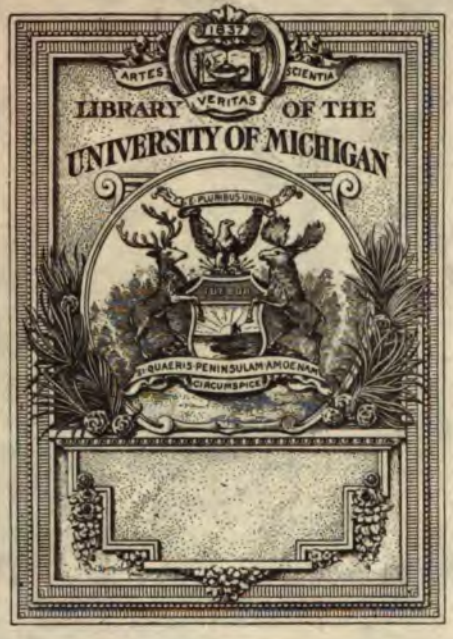
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

94


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

RELATIONS

DES

AMBASSADEURS VÉNITIENS

SUR LES AFFAIRES DE FRANCE

AU XVIE SIÈCLE

RECUEILLIES ET TRADUITES

PAR M. N. TOMMASEO

TOME II

PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVIII

RELATION

SUR LE ROYAUME DE FRANCE,

PAR

MARC-ANTOINE BARBARO,

APRÈS SON AMBASSADE DE 1563.

252711

RELAZIONE

DEL REGNO DI FRANCIA,

DELL' ECCELLENTISSIMO

MARC' ANTONIO BARBARO,

AMBASSADOR, CHE RITORNÒ DALLA SUA LEGAZIONE L'ANNO 1563[1].

Non è dubbio alcuno, serenissimo principe e signori eccellentissimi, che alla conservazione delli stati ed imperii, e alla vera forma dei governi publici, niuna cosa è più atta che l'aver cognizion perfetta di tutti i gran principi, stati, e amministrazion loro; perciochè con l'essempio d'altri nelle republiche o principati diversi si può far qualche nuovo laudabil instituto, o conoscer migliori i[2] proprii, o levar qualche disordine; o finalmente si posson far gli uomini più prudenti dall'osservazion di varii successi e accidenti in altri stati. Questa cognizione è stata sempre solita di prender questa republica dagli ambasciatori suoi. Per la qual cosa io che nuovamente son retornato dalla corte di Francia, ove piacque a vostra serenità mandarmi ambasciatore, essendomi sforzato[3] per trenta mesi continui della mia legazione, di sodisfar all'obligo mio in quel c' ho potuto, oggi so'[4] venuto in questo luoco per la satisfazione di quell' ultima parte del mio offizio, la quale io giudico non meno importante che difficile. S'appartien veramente all' offizio dell' ambasciatore riferir tutte le cose che sono degne d'intelligenzia del suo principe. Ond'io per questa cagione doverei dilungarmi nel ragionare particolarmente del regno di Francia, dell'antichità e

[1] Ms. Bib. reg. S. Germain, 790.
[2] Cod. *o proprii.*
[3] Ms. *forzato.*
[4] Rime ant.

RELATION

SUR LE ROYAUME DE FRANCE,

PAR

MARC-ANTOINE BARBARO,

APRÈS SON AMBASSADE DE 1563.

L'un des moyens les plus sûrs de conserver les états et de bien les gouverner, c'est sans doute, prince sérénissime, excellentissimes seigneurs, de connaître les autres gouvernements et leur administration; car l'exemple d'autrui aide à introduire chez soi quelque bonne et nouvelle institution, ou bien à mieux apprécier les siennes, à réparer quelque désordre, ou enfin à exercer la prudence des hommes, par l'observation des succès et des revers politiques. C'est ce qu'a toujours fait cette république par le moyen de ses ambassadeurs. Aussi moi, qui viens de la cour de France, auprès de laquelle votre sérénité m'avait envoyé en ambassade, ayant mis tous mes soins pendant trente mois à remplir mes devoirs, je suis aujourd'hui ici pour m'acquitter de cette dernière partie de ma tâche, qui me paraît bien importante et bien difficile. Il appartient vraiment à un ambassadeur d'informer son prince de tout ce qui est digne de sa connaissance. Je devrais donc m'étendre sur l'antiquité du royaume de France, sur sa dignité, sur les avantages de sa position, sur sa grandeur et sa fertilité, sur le nombre de ses habitants, sur sa milice de terre et de mer, sur ses forteresses et ses munitions, sur ses capitaines, sur les états différents possédés par le roi très-chrétien, sur les revenus et les gabelles, sur les dépenses ordinaires, sur l'humeur des habitants, sur l'aspect des villes principales, et particulière-

dignità sua, della potenza, del sito, della grandezza, della fertilità, del populo, della milizia terrestre e marittima, delle fortezze e monizioni, dei capitani, di tutti li stati posseduti da sua maestà cristianissima, dell' entrate e spese ordinarie, delle gabelle, della qualità delle persone, delle città principali, e massimamente di Parigi, dei Parlamenti, della forma del governo publico, della giustizia, delle dignità e magistrati e dei consiglieri, della successione alla corona, come ella stia con gli altri principi, in che sia superiore o inferiore loro, quali siano le pretension' sue; de' principi del sangue reale; e finalmente della persona del Cristianissimo, della natura e costumi suoi, della regina, e del re di Navarra; e altre cose. Questo sarebbe offizio mio, il qual non posso far nel modo che vorrei; anzi convengo maggiormente pensar a quello che debbo lasciar di dire, che a quel che debbo dire: perciochè non volendo io dar tedio a vostra serenità, non posso parlar di tutte le cose in particolare del regno di Francia, avendo a ragionare per buon spazio di tempo principalmente della religione che è materia di tanto mômento. E questa giudico che debba essere in questo tempo la maggior parte della relazion mia, la qual debba anco essere maggiormente e aspettata e desiderata dalla serenità vostra, sì perchè Ella ha tante volte udito l'altre cose da molti miei precessori, i quali con l'eloquenza e giudizio loro non sono mancati di rappresentarglile con espressione più chiara di quello che per aventura saprei far io, come perchè a Lei, c'ha sempre avuto a cuore il timore e l'onor di Dio, molto più premeno[1] i disturbi di quel regno, e la peste che quasi in ogni sua parte s'è scoperta, della qual so forzato ragionare: e Dio volesse che io non avessi quella occasione! Averò dunque per primo fine in questa relazione lo stato passato del regno di Francia, e principalmente in materia della religione, ponderando quelle cose che giudicherò necessarie; e dirò quel male di che si possa temere, e quel bene che si possa sperare; raccontarò l'origine e le cause di quella peste, e i rimedii che si potrian fare,

[1] Terminazione che incontrasi anco ne' vecchi Tosc.

ment de Paris, sur les parlements, sur la forme du gouvernement, sur l'administration de la justice, sur les charges et des magistrats et des conseillers, sur la succession au trône, sur les relations de cette couronne avec les autres états, sur sa supériorité ou son infériorité à leur égard, sur ses prétentions, sur les princes du sang, sur la personne du roi lui-même, son caractère et ses mœurs, sur la reine-mère et sur le roi de Navarre. Je devrais faire cela, et autre chose encore; mais je ne le puis pas comme je le désirerais : il me faut plutôt penser à ce que je dois omettre qu'à ce que je dois exposer, parce que dans la crainte d'ennuyer votre sérénité, je ne veux point parler avec détail de toutes les choses de ce royaume, ayant à insister longuement sur les affaires religieuses, qui sont aujourd'hui les plus importantes. C'est là, je pense, le point sur lequel il vous importe le plus d'avoir des renseignements : quant aux autres, mes prédécesseurs vous en ont déjà bien amplement informés, et par leurs éloquents et sages discours ils ont fait beaucoup mieux que je ne le saurais peut-être. Puis, comme le soin principal de vos seigneuries c'est l'honneur et la crainte de Dieu, ce qui doit vous toucher de plus près c'est ce qui regarde cette contagion nouvelle répandue dans tous les endroits de la France. Plût à Dieu que je ne fusse pas forcé de vous entretenir d'un si pénible sujet!

J'exposerai donc l'état antérieur du royaume de France surtout en matière de religion, en faisant les remarques qui me paraîtront nécessaires; je dirai le bien qui est à espérer, le mal qui est à craindre ; j'indiquerai l'origine et les causes de cette infection, les remèdes qui lui sont applicables, et les conséquences qui en découlent, à mon sens. Votre sérénité et les nouveaux membres de cet excellentissime sénat voudront bien me pardonner si je laisse de côté une bonne partie des points ci-dessus énoncés; je donnerai en passant ceux que je trouverai les plus dignes de votre attention. Je poursuivrai mon raisonnement principal sur les affaires religieuses; je finirai par vous parler de mon secrétaire et de moi-même *.

* Dans le morceau que je me dispense de traduire il est parlé de la noblesse, de l'étendue et de la force du royaume de France, et l'on y répète à peu près les mê-

natural signore. La quale disposizione se noi vogliamo considerare nel modo che si deve, ponderando gli effetti che da questa posson nascere, retroveremo senza dubbio quest' esser quasi il vero nervo della guerra, perchè è sempre stata, a mio giudizio, gran differenza tra soldati mercenarii, e altri che combattono solamente per la gloria del principe. Quelli stanno fermi nell' esercito per il stipendio, e non sono il più delle volte tanto fedeli che vogliano fortemente morire per benefizio di quello per chi combattono. Questi non hanno altro fine che la vittoria e la gloria del suo signore; onde chi s' arma de' sudditi suoi, può molto più facilmente tenere uno stato, e mantenere una republica o un regno.

L' altra parte della cavalleria è degli uomini d' arme, e arcieri pagati; ed è tutta bona[1] gente ben armata e ben a cavallo. Dagli uomini d' arme son mostrati solamente dui cavalli, seben in tempo di guerra n' han quattro. Il stipendio loro è quattrocento trentasei franchi. Si solevano trattener molti di questi pagati; e il re Francesco primo spendea in pagamenti di duemila cinquecento lancie,

primo re di Francia. E siccome fu il primo che vivesse in questa religione, così anco la tenne in quei tempi constantemente, e la conservò pura e intatta, perchè così allora fecero tutti i re, tanto che quel buon Carlo s' acquistò il nome di Magno per la grandezza delle cose fatte; conseguì il titolo di Cristianissimo, e poi la dignità dell' imperio per la diffension propria della santa chiesa romana: onde fu coronato imperatore in tempo di papa Leone terzo.

Della potenza di quella corona non si potrebbe veramente creder quanto io arei da dire alla serenità vostra. Quell' amplissimo e potentissimo regno, pieno di populi, pieno d' arme e di ricchezze, dotato dal signor Dio d' ogni sorte di bene e di commodità, sicuro per se stesso, unito tutto, e obediente al suo re, ha fatto altre volte tremar il mondo, e s' è fatto sentir spesso nell' Africa, nell' Asia e nell' Italia ancora: onde ha reportate così gran vittorie. Ma perchè io divido questa potenzia in molte parti, che sono il sito del regno, lo stato cioè, li confini, la sicurezza e commodità sua, la grandezza e ricchezza, la milizia, l'amicizia dei principi, e l' intrate e spese, parlerò secondo queste ordine di tutte brevemente.

È il regno di Francia in sito tale ch' io non so per certo se molti si potessero

[1] Petr. e altri

leur vie pour le roi, leur seigneur naturel. C'est là, en y regardant de bien près, le véritable nerf de la guerre. En effet la différence est grande, à mon sens, entre les soldats mercenaires et ceux qui combattent uniquement pour la gloire de leur prince; les premiers ne restent dans l'armée que pour la solde, et ils n'ont pas toujours assez de dévouement pour mourir au service de celui qui les paye : ces gentilshommes, au contraire, n'ont d'autre but que la victoire, et l'honneur de leur maître. Aussi le gouvernement, république ou royaume, peut bien plus sûrement vivre et se conserver, défendu par ses sujets mêmes.

L'autre partie de la cavalerie se compose de gens d'armes et d'archers à la solde, braves, bien armés, bien montés. Les hommes d'armes ont deux chevaux; mais en temps de guerre le nombre en est porté jusqu'à quatre : leur solde est de quatre cent trente-six francs. Il y a quelque temps qu'on a commencé à solder cette milice. François Ier dépensait, pour deux mille cinq cents lances et pour

retrovar migliori, sì per la temperie del cielo, come per la sicurezza sua. È posto tra dui mari, Mediterraneo e Oceano; ha l'Inghilterra alle spalle, la Spagna a mano dritta, alla sinistra la Germania; di quà Svizzeri, di là Fiamenghi; dalla parte di Spagna e d'Italia è difesa dai monti; dall'Inghilterra, dal mare; dalla Fiandra e Germania, è dai fiumi fatto sicuro. È di grandezza poco meno della Spagna, e il terzo più dell'Italia. La larghezza sua dal mare Oceano al mezzodì è intorno a cinquecento miglia, e la longhezza dall'Alpi al levante fin al mar Oceano verso ponente, è di più di cinquecento miglia. Il paese è tutto fertilissimo, e produce tanta copia di grano e di vino che ne dà a Spagna, Portogallo e Inghilterra. È abondantissimo di carne d'ogni sorte, e di pesci e di boschi molto copioso. E per maggiore espressione e chiarezza sua, posso con ragione accertare la serenità vostra che dei frutti della terra di tutto il regno si cava un anno per l'altro quindici milioni d'oro.

Del populo di Francia non si può far giudizio maggiore che dal vedere in ogni parte tante città, castelli e villaggi quanti forse non si possono vedere in alcuna altra parte d'Europa, o pure del mondo, e dal vedere ancora più di cenquaranta città c'hanno vescovato nel regno, e più di settecento abbazie, e dal considerar solamente il populo di Parigi, del qual ragionerò poi. Ma che dirò

e mille e quattrocento leggieri, quattrocentomila scudi. In questa sorte di milizia è stato sempre Francia superiore ad ogni altro principe; e s'avesse avuta fanteria eguale, averebbe poche volte retrovato chi potesse resister alle forze sue.

Li capitani di gend' arme[1] sono intorno a sessanta quasi tutti francesi; e in questi ne sono alcuni italiani, e hanno tutti di stipendio franchi tremila l'anno, o poco più. Le compagnie d'uomini d'arme son alcune di cinquanta, alcune di cento. Ma quelle di cento non hanno altri che il re, i fratelli di sua maestà, il re di Navarra, conestabile, il duca di Lorena, e qualche altro gran principe. Sono, oltra al capitano, quattro, e han carrico sotto di lui; il luogotenente c'ha franchi ottocento, l'insegna c'ha secento, il guidone che n'ha quattrocento, e il marechal des logis che ha pur secento franchi de provisione. Con le sudette compagnie sono li arcieri armati alla leggera, i quali in tempo di guerra soglion esser il terzo più degli uomini d'arme; il numero dei quali è stato rare volte più di tremila, ma al tempo di Lodovico undecimo fu di cinquemila. La fanteria di che si suol servire sua maestà cristianissima, è parte guascona, gente ben agguerrita, e ben instrutta nella disciplina militare; e di questa ne può avere intorno ad ottomila fanti; e parte ancora è d'altre bande del regno, e spesso di Germania e de' Svizzeri. Ma li Svizzeri tutti insieme, senza i Grisoni, non posson far più di trentacinquemila fanti da guerra.

Ma per tornare ai capitani, si può dir questo con ragione, che

io della milizia terrestre e navale, delle fortezze e monizioni, dei capitani; cose tutte pertinenti alla potenza del regno, della quale ho di sopra proposto di voler parlare? Quì volontieri mi fermerei un gran pezzo, come peregrino che in un longo viaggio suo, incontrandosi in cosa che gli apporta diletto e contentezza, si ferma e per vederla e per considerarla; così vorrei poter far io nell'incontro che ho avuto della milizia, parte veramente nobile e illustre, parte sopra la quale ogni gran principe deve spesso far matura considerazione, e finalmente

[1] Francesismo. Ma simili scorci soffre talvolta l' italiano antico. *Gensore* dicevano [illegible]

deux mille quatre cents chevau-légers, quatre cent mille écus. Cette arme en France est meilleure qu'en tout autre pays; et si l'infanterie était de la même force, bien rarement se serait-il trouvé quelque prince en état de lui résister.

Les capitaines des hommes d'armes sont au nombre de soixante environ, presque tous Français; il y a cependant quelques Italiens. Leur solde est de trois mille francs par an ou un peu plus. Les compagnies des hommes d'armes sont composées de cinquante ou bien de cent hommes : celles de cent sont au roi, à ses frères, au roi de Navarre, au connétable, au duc de Lorraine et à quelque autre grand prince. Au-dessous du grade de capitaine il y en a quatre autres : celui du lieutenant, dont la solde est de huit cents francs; celui de l'enseigne, qui a six cents francs; celui du guidon, qui en a quatre cents; celui du maréchal des logis, qui en a autant que l'enseigne. Les archers armés à la légère sont incorporés aux compagnies, et en temps de guerre leur nombre dépasse du tiers celui des hommes d'armes. Ceux-ci ont rarement dépassé trois mille; cependant au temps du roi Louis XI ils s'élevaient à cinq mille.

L'infanterie employée par le roi est en grande partie composée de Gascons, hommes bien disciplinés et aguerris, dont le nombre peut être d'environ huit mille : on la tire également d'autres parties du royaume [a], surtout d'Allemagne et de Suisse; mais la Suisse tout entière, sans les Grisons, ne peut guère donner plus de trente-cinq mille hommes d'infanterie.

Quant aux capitaines, on peut bien dire que le roi de France en

parte che apporta l'autorità, la stima e la grandezza dei regni e potentati del mondo. Ma ponendo io studio d'esser breve, e di passar queste cose per transferirmi ad altro, convengo dire di ciò meno assai di quello che da me è desiderato. La milizia del Cristianissimo è di due sorte, terrestre e marittima. La terrestre è divisa in cavalleria e fanteria, ed è forsi la maggiore e migliore c'abbi qualcun altro principe. La cavalleria è similmente di dui qualità, parte pagata e parte d'obligo.

[a] « Le fanterie che si fanno in Francia non possono essere molto buone, perchè gli è gran tempo che non hanno avuto guerra; e per questo non hanno sperienza

il re di Francia ha sempre avuti uomini eccellentissimi nell' ordinar la guerra, nel maneggiarla e nell' intenderla. Ci è ora Navarra luogotenente generale del re, il quale nella guerra è esercitato assai; e ci è poi conestabile, che è il supremo sopra la milizia terrestre, e che *rerum summæ præest*, il quale è uomo che è stato sempre sommamente stimato per consiglio, per valore, per giudizio e per esperienzia, avendo vedute tante guerre come ha fatto. Ond' è tanto instrutto nella disciplina militare quanto pochi non pur Francesi ma Italiani ancora. Evvi Guisa che nel mestier dell' armi ha sempre avuto pochi pari d' ogni nazione; e non c' è per aventura chi lo vinca di consiglio, di prattica di guerra, e di valore. Vi è l' amiraglio, uomo di grand' ardire, e valoroso: e sono ancora Brisac e Sant' Andrea, secondo marechal di Francia, e Umala, uomo di molta esperienzia, molto stimato per ogni parte parimente da' boni e valorosi soldati, e dignissimo d' ogni laude. Ci sarebbon molti altri uomini illustri nell' armi, che non son da me nominati per non dar tedio a vostra serenità.

Quanto alle fortezze, io so che in ogni parte del regno ne sono molte; e s' io volesse nominarle tutte, sarei troppo longo, perchè son (siccome ho potuto intendere) più di cinquanta. Ma per nominar alcuni dei principali luoghi forti, son dalla parte verso Inghilterra Cales, Ardres, e Bologna; dalla parte di Fiandra Montreuil, Santo Spirito..., Villanova, il Rocroy, San Quintin, e molt' altre. Dalla parte di Germania, Reins, Chalons, Digion, Mez, e alcune di più.

alcuna. E di poi sono per le terre tutti ignobili e genti di mestiero, e stanno tanto sottoposti a' nobili, e tanto sono in ogni azione depressi, che son vili; e però si vede che il re nelle guerre non si serve di loro perchè fanno cattiva prova, benchè vi siano i Guasconi, de' quali il re si serve, che sono un poco migliori che gli altri; e nasce, perchè sono vicini a' confini di Spagna, che vengono a tenere un poco dello spagnuolo. Ma hanno fatto, per quello che si è visto da molti anni in quà, più prova di ladri che di valenti uomini. Pure nel difendere ed assaltare terre fanno assai buona prova; ma in campagna la fanno cattiva, che vengono ad essere il contrario dei Tedeschi e Svizzeri, i quali alla campagna non hanno pari, ma per difendere e offendere terre, non vagliono. E credo che nasca perchè in questi due casi non pos-

a toujours eu d'excellents pour préparer la guerre, pour la diriger, et pour la faire. Maintenant il y a le roi de Navarre, lieutenant général du roi, très-exercé dans le métier ; il y a le connétable, qui commande en chef l'armée de terre, et qui *rerum summæ præest*, homme dont la prudence, le sens, la valeur et l'expérience ont toujours été grandement estimés. Il a vu si souvent la guerre qu'il en connaît l'art, non-seulement aussi bien que quelque Français, mais encore que quelque Italien que ce soit[a]. Il y a M. de Guise, auquel je connais bien peu d'égaux dans tous les pays, pour ce qui est du conseil, de la conduite et de la valeur militaire. Il y a l'amiral, homme fort courageux et très-vaillant; Brissac et Saint-André, maréchaux de France; d'Aumale, homme de beaucoup d'expérience, très-estimé, populaire parmi les bons soldats, et vraiment digne de tout éloge. Je pourrais en nommer bien d'autres encore, mais je crains de fatiguer votre seigneurie par trop de détails.

Quant aux forteresses[b], il en existe beaucoup dans tout le royaume : il serait trop long de les nommer toutes. Leur nombre, à ce que j'ai entendu dire, est de plus de cinquante; mais les principales sont : du côté de l'Angleterre, Calais, Ardres et Boulogne; du côté de la Flandre, Montreuil, Saint-Esprit de Rue, Villeneuve, Rocroy, Saint-Quentin et plusieurs autres; du côté de l'Allemagne, Reims, Châlons, Dijon, Metz et plusieurs autres encore; du côté de l'Es-

sono tenere quell' ordine della milizia che tengono in su i campi. E però il re di Francia si serve sempre o di Svizzeri o di lanzichinec, perchè le sue genti d'arme, dove si abbia nimico opposto, non si fidano dei Guasconi. E se le fanterie fussero della bontà che sono le genti d'arme francesi, non è dubbio che gli basteria l' animo a difendersi da tutti i principi. » (Machiavel.)

[a] Brantôme, III, 176.

[b] « Spende poco in guardare terre, perchè i sudditi gli sono ossequentissimi; e fortezze non usa far guardare per il regno. E ai confini, dove sarebbe qualche bisogno di spendere, standovi le guarnigioni delle genti d' arme, manca di quelle spese; perchè da un assalto grande si ha tempo a ripararsi, perchè vuol tempo a potere esser fatto e messo insieme. » (Machiavel.)

Dalla parte di Spagna ci è Narbona, Locata, Bordeos, Baiona; e finalmente dalla parte verso Svizzeri e Italia ci è Lione, che è forte da una parte solamente; e Turino in Piemonte. Queste fortezze, appresso la natural sicurtà del regno, lo fanno maggiormente sicuro, essendo massimamente tutte le frontiere, le quali a me par che per ogni rispetto stiano ben fortificate, e che apportino grandezza e sicurezza maggiore al Cristianissimo. E in questa parte io son lontan dall'opinione di coloro che tengono che le fortezze siano generalmente molto più dannose che utili, allegando molte ragioni e esempii. Ai quali forse risponderei se così il tempo recercasse, e non dubitassi d'usar male la benigna audienzia della serenità vostra. La quale mi pare che con molta prudenza abbia novamente fortificato Bergamo nel modo che l'ho veduto; la qual città siccome prima era aperta, e forsi più facile da esser presa, così ora mi pare quasi inespugnabile.

Della[1] monizion di Francia sa molto ben la serenità vostra la copia che v'è, sì d'arteglierie come di polvere e armi, le quali non posson mancare, essendovi nel regno solamente miniere di ferro. Dei dinari[2] dirò al loco suo quando parlerò dell'intrate del re; ma bastimi per ora dire che sua maestà cristianissima in tempo di guerra retrova sempre tanta somma di dinari quanto le fa bisogno, e d'avantaggio.

Ho detto della milizia terrestre: restami a parlare della marittima. Ha potuto alle volte questo regno metter in mare fino dugento legni in un corpo, ma la più parte navi de' particolari. Nel mar di Provenza sono state armate altre volte fin quaranta galere. Francesco primo di felice memoria solea tener sempre venti galere, nelle quali si spendeva centomila scudi, a quattrocento scudi per una il mese: ma ora non si tengon se non otto. Il carrico dell'armata dell'Oceano ha sempre avuto l'amiraglio; e delle galere loro è capitano il priore fratello di Guisa; e son poi altri capitani da

[1] Così nel cod.

[2] Come *dieci* da *decem*, così da *denarius*, *dinaro*: più prossimo all'origine che non *danaro*.

pagne, Narbonne, Locate, Bordeaux, Bayonne; du côté de la Suisse et de l'Italie, Lyon, qui est fortifié d'un seul côté, et Turin en Piémont. Ces forteresses rendent encore plus sûre la position du royaume, déjà naturellement bien forte, car en mettant ses frontières à l'abri, elles apportent, selon moi, plus de grandeur et de solidité à la couronne de France[a]. Je ne partage pas du tout l'opinion de ceux qui regardent les forteresses comme plus nuisibles qu'utiles, et qui en allèguent plusieurs exemples et plusieurs raisons. Il me serait facile de les réfuter, s'il le fallait, et si je ne craignais d'abuser de votre indulgence. Je crois donc que votre sérénité a très-bien fait de fortifier Bergame, qui, auparavant ouverte, était bien facile à prendre; mais, telle que je l'ai vue naguère, elle est presque inexpugnable.

Quant aux munitions, votre sérénité sait combien la France abonde en artillerie, en poudre, en armes, lesquelles ne peuvent manquer, puisque le royaume ne manque pas de mines de fer.

Quant à l'argent, j'en parlerai lorsqu'il sera question des revenus du roi : il me suffit de dire ici qu'en temps de guerre sa majesté trouve autant d'argent qu'il lui plaît.

Voilà pour les armées de terre; quant à celle de mer, j'ai vu la France réunir des flottes de deux cents navires, dont la plupart étaient aux particuliers[b]. Sur la mer de Provence on a armé jadis

[a] « Le guarnigioni stanno dove vuole il re, e tante quante a lui pare, così delle artiglierie come dei soldati. Nientedimeno tutte le terre hanno qualche pezzo d'artiglieria in munizione; e da due anni in quà se ne sono fatte assai in molti luoghi del regno a spese delle terre dove si sono fatte, con accrescere un danaro per bestia e per misura. Ordinariamente, quando il regno non teme di persona, le guarnigioni sono quattro, cioè in Ghienna, Piccardia, Borgogna e Provenza; e si vanno poi mutando ed accrescendo più in un luogo che in un altro, secondo i sospetti. » (Machiavel.)

[b] « Dalla banda di mezzodì non teme punto il reame di Francia, per esservi la marina, dove sono in quelli porti continuamente legni assai, parte del re e di

mare, come Scipione dal Fiesco foruscito di Genova, Corso locotenente del priore; e Charlieu, la galera del quale combattè la nave *Sanuda* che retornava di Cipro; per la qual causa mi commesse vostra serenità ch'io ne facessi querela con la regina e Navarra, come feci: e scrissi allora della mente d'essa regina in voler dare al Charlieu grave castigo.

Ho rappresentata brevemente alla serenità vostra tutta la milizia del regno di Francia, che è parte contenuta nella potenza di quella corona. Con questa adunque, i re passati già è buon tempo, e di nostra memoria Francesco primo ed Enrico secondo han fatto spesso grandissime imprese, e si son fatti temere e stimare dai più gran principi, per unire e divider le forze dei quali fu quel regno sempre tanto commodo e atto quanto per aventura niun altro. Onde bisogna credere che sia la Francia potentissima per se stessa, e che quella feroce gente possa non pur diffender fortemente il regno in ogni occasione, ma farsi facilmente soggetto ogni altro stato, ogni volta che voglia esser manco furiosa, più temperata nell'imprese, e aver miglior ordine nelli esserciti.

Sono i Francesi per natura fieri e superbi, e nel tentar l'imprese ferocissimi, onde difficile si può sostenere il lor primo assalto; e però bisogna vincerli con l'essempio di Quinto Fabio Massimo, che superò il nemico con la tardanza. Per questa cagione scrive Livio, che i Francesi nel principio della zuffa son più che uomini,

jusqu'à quarante galères. François Ier, d'heureuse mémoire, en entretenait ordinairement vingt, qui lui coûtaient cent mille écus, à quatre cents écus chacune par mois. A présent il n'y en a que huit. L'amiral a toujours eu le commandement de la flotte sur l'Océan[a]: les galères sont maintenant commandées par le prieur, frère du duc de Guise. Il y a encore d'autres capitaines : Scipion del Fiesco, réfugié de Gênes; Corso, lieutenant du prieur, et Charlieu, celui dont la galère attaqua le vaisseau *Sanude*, qui venait de Chypre. J'en portai plainte, par ordre de votre sérénité, à la reine et au roi de Navarre : je vous écrivis alors que la reine était disposée à punir sévèrement ce Charlieu.

J'ai brièvement décrit à votre seigneurie la puissance militaire de la France, avec laquelle les anciens rois, et de nos jours François Ier et Henri II, ont mené à bout de très-grandes entreprises, et se sont fait respecter et craindre par tous les autres princes ; car leur royaume est dans une heureuse position pour unir et pour diviser à son gré les forces des autres états. C'est ce qui conduit à croire que la France est très-puissante par elle-même, et que cette brave nation peut non-seulement défendre en toute rencontre son territoire, mais encore s'assujettir les autres pays. Il ne lui faut pour cela qu'être moins emportée et plus prudente dans ses entreprises, et mettre un peu plus d'ordre dans ses armées.

Les Français sont naturellement fiers et orgueilleux, très-hardis dans les actions de guerre; aussi leur premier choc est-il très-difficile à soutenir; il faut les vaincre à la manière de Fabius qui, par ses temporisations, triompha d'Annibal. Aussi Tite-Live a dit que les Français[b], au commencement du combat, sont plus que des hommes, mais à la fin moins que des femmes, et je crois que cela vient de ce

[a] « L' ammiraglio di Francia è sopra tutte le armate di mare, ed ha cura di quelle e di tutti i porti del regno. Può prendere dei legni, e fare come piace a lui de' legni dell' armata..... ed ha di salario diecimila franchi. » (Machiavel.)

[b] L'ambassadeur regarde comme synonymes les dénominations de Gaulois et de Français.

e nel successo del combattere riescono poi meno che femine; credo, perchè nei loro esserciti v'è gran furore, e poco ordine. Che se vi fusse il furor con l'ordine, farebbono prove maravigliose. Ma gran parte del disordine loro nasce da questa causa, che non posson longamente sopportare incomodi e disagi, come tante volte per esperienzia s'è veduto.

Bastimi aver ragionato sin quì di questo: ora passerò ad altro, e dirò primieramente di tutto quello che è da sua maestà cristianissima posseduto. Non è il regno di Francia in questo tempo posseduto tutto insieme dal re, nel modo che è descritto da Cesare, e che fu soggetto al popul romano e a Carlo Magno, perciochè comprendeva tutto quel spazio che è da levante, il Reno e l'Alpi da mezzodì, il mar Mediterraneo e i Pirenei da ponente, e da tramontana l'Oceano. Nè è di tutto questo padrone il re perchè dalle divisioni già seguite e d'altri varii accidenti nacque la separazione della Fiandra, della Lorena, della contea di Borgogna, e poco tempo fa della Savoia, che fu restituita dal re Enrico nella pace del 1559. E della Fiandra si spogliò Francesco primo nel tempo che fu fatto prigione a Pavia, e la renunziò a Carlo V° di gloriosa memoria per la pretension ch'egli aveva per via di donne. Ma quel che ora possede il Cristianissimo, è contenuto in dieci provincie, cioè la provincia che è chiamata Francia, onde è derivato il nome di tutto il regno, la qual s'intende ove è Parigi; Normandia e Bretagna, che sono al mar Oceano; Ghienna e Linguadoca ai Pirenei; Provenza al Mediterraneo; il Delfinato ai confini di Savoia, Borgogna ai confini de' Svizzeri e di Tedeschi, Campagna ai confini di Lorena, e Piccardia ai confini di Fiandra. Questo è quanto è soggetto alla corona di Francia di là dai monti; di quà poi ha il marchesato di Saluzzo, e le cinque piazze in Piemonte, che son tenute in deposito per restituire

que dans leurs armées il y a beaucoup d'emportement et peu d'ordre. S'ils pouvaient régler leur fougue, les Français seraient invincibles; mais leur manque d'ordre vient principalement de ce qu'ils ne peuvent supporter longtemps les fatigues et les incommodités, ainsi qu'on l'a vu bien souvent[a].

En voilà assez là-dessus : venons aux possessions de sa majesté.

La France, telle que le roi la possède maintenant, ne s'étend pas sur le même territoire que César désigne sous la dénomination de Gaules, et qui obéit aux Romains et à Charlemagne. Alors la France comprenait toute la région qui, du côté du levant, avait pour limites le Rhin et les Alpes; du côté du midi, la Méditerranée, les monts Pyrénées; au couchant, l'Océan. Le roi ne la possède point tout entière. D'anciennes divisions et divers accidents en ont séparé la Flandre, la Lorraine, le comté de Bourgogne, et naguère la Savoie, qui fut rendue par Henri lors de la paix de 1559. François Ier perdit la Flandre après avoir été fait prisonnier à Pavie; il la donna à Charles V, de glorieuse mémoire, qui y avait des prétentions comme à un héritage des femmes de sa maison.

Les provinces qui appartiennent maintenant au roi très-chrétien sont au nombre de dix : la France proprement dite, qui a donné le nom à tout le royaume, et dont la capitale est Paris; la Normandie et

[a] « I Francesi sono per natura più fieri che gagliardi o destri; ed in un primo impeto, chi può resistere alla ferocità loro, diventano tanto umili e perdono in modo l'animo che divengono vili come femmine. Ed anche sono incomportabili dei disagi ed incomodi loro; e con il tempo stracurano le cose in modo che è facile, con il trovarli in disordine, superarli. Di che se ne è vista la sperienza nel reame di Napoli tante volte, ed ultimamente al Garigliano, dove erano per metà superiori agli Spagnuoli, e si credeva li dovessero ogni ora inghiottire. Tuttavolta, perchè cominciava il verno, e le piove erano grandi, cominciarono ad andarsene ad uno ad uno per le terre circonvicine, per istare con più agi; e così il campo rimase sfornito e con poco ordine, in modo che gli Spagnuoli furono vittoriosi contro ogni ragione. Sarebbe intervenuto il medesimo ai Viniziani, che non avrebbero perduta la giornata di Vailà se fussero iti secondando i Francesi almeno dieci giorni; ma il furore di Bartolommeo d'Alviano trovò un maggior furore. Il medesimo interveniva a Ravenna agli Spagnuoli, che se non si accostavano ai Francesi, li disordinavano, rispetto al poco governo ed al mancamento delle vettovaglie, che impedivano loro i Viniziani verso Ferrara; e quelle di Bologna sarebbero state impedite dagli

L'entrata di sua maestà ordinaria è intorno a sei milioni d'oro: Del dominio particolare del re, in dazii e fondi ereditarii, che importa un milione e mezzo, buona parte del quale ora è impegnata; di [1] decime sopra il clero, di gabelle, e taglie di sussidii, che son fatti ordinarii, di vendita d'offizii, di boschi, di confiscazioni di beni di forusciti che morono in Francia, e altre cose, che non racconto particolarmente. In tempo di bisogno o di guerra si provede con aumenti di taglie, con moltiplicazion di decime, o con impronti [2] che pagano le terre murate in tal occasione, seben nel resto son libere; finalmente con vie d'interessi, sicome ha fatto poco tempo fa questa corona, che per tal cagione è debita [3] più di quindici millioni d'oro. Vede dunque vostra serenità che al re non posson mai mancare danari, avendo l'amor e l'obedienzia del populo così grande, ed essendo il regno così fertile e ricco. Il clero è sempre quello che contribuisce la maggior parte; e con ragione, perciochè di quindici mi-

Spagnuoli. Ma perchè uno ebbe poco consiglio, l'altro meno giudicio, l'esercito francese rimase vincitore, benchè la vittoria sua fusse sanguinosa. E se fu il conflitto grande, maggiore saria stato se il nervo delle forze dell' uno campo e l'altro fusse stato della medesima sorte l'uno che l'altro. Ma l'esercito francese era gagliardo nelle genti d'arme, lo spagnuolo nelle fanterie; e per questo non fu tanta grande strage. E però chi vuole superare i Francesi si guardi dai primi loro impeti, che con lo andarli trattenendo, per le ragioni dette di sopra, li supererà. E però Cesare disse, Francesi essere in principio più che uomini, e in fine meno che femmine. » (Machiavel.)

[1] Manca qualcosa od è viziato il costrutto.

[2] *Improntare* in senso simile, è nel Vill.

[3] M. Vill. « Non era debito al re, di cotanto servigio. » Bocc. « Mi cognosco debito alla penitenza del mio errore. »

la Bretagne qui touchent à l'Océan, la Guienne et le Languedoc du côté des Pyrénées, la Provence sur les bords de la Méditerranée, le Dauphiné aux frontières de la Savoie, la Bourgogne touchant à la Suisse et à l'Allemagne, la Champagne qui est près de la Lorraine, la Picardie qui est limitrophe de la Flandre[a]. Voilà ses possessions par delà les Alpes : en deçà, du côté de l'Italie, il a le marquisat de Saluces et cinq places en Piémont, qu'il garde comme en dépôt pour les rendre au duc de Savoie[b].

Le revenu ordinaire de sa majesté est de six millions d'écus d'or, consistant en droits, en biens héréditaires du domaine particulier, qui donneraient un million et demi (mais dont la plus grande partie est engagée), en dîmes sur le clergé, en gabelles, en tailles, en subsides, qui sont désormais un impôt ordinaire, en ventes de charges, en revenus de forêts, en confiscations des biens des étrangers qui meurent en France, et en d'autres choses que je ne puis détailler. Dans les nécessités urgentes, et en cas de guerre, on a recours à une augmentation de tailles et de décimes, ou à des emprunts que les pays murés payent alors extraordinairement, à cause des franchises dont ils jouissent. Enfin le roi prend de l'argent à intérêt, comme il l'a

[a] « Ecci un' altra ragione, che ad ogni altro principe circonvicino bastava l'animo assaltare il reame di Francia, e questo perchè sempre aveva o un duca di Brettagna, ovvero un duca di Ghienna o di Borgogna o di Fiandria, che gli faceva scala e davagli il passo e raccettavalo ; come interveniva quando gl' Inglesi avevano guerra con Francia, che sempre per mezzo di un duca di Brettagna davano che fare al re, e così un duca di Borgogna, per mezzo di un duca di Borbone. Ora essendo la Brettagna, la Ghienna, il Borbonese, e la maggior parte di Borgogna, suddita ossequentissima a Francia, non solo mancano a tali principi questi mezzi di potere infestare il reame di Francia, ma gli hanno oggi inimici; ed anche il re, per avere questi stati, ne è più potente, e il nimico più debole. » (Machiavel.)

[b] « Dalla banda di verso l'Italia non temono, rispetto ai monti Appennini, e per le terre grosse che hanno alle radici di quelli, dove ogni volta che uno volesse assaltare lo stato di Francia, avvebbe a soprastare; ed avendo indietro un paese tanto sterile, bisogneria o che affamasse, o che si lasciasse le terre indietro, il che saria pazzia, o che si mettesse ad espugnarle; benchè dalla banda d'Italia non temono per le ragioni dette, e per non essere in Italia principe atto ad assaltarli, e per non essere Italia unita, come era al tempo dei Romani. » (*Idem.*)

lioni d'oro, che, com'ho detto, di sopra si cavano dai frutti della terra di tutto il regno, ne son delle chiese sei milioni, del dominio particolare del re un milione e mezzo, e de'[1] principi, baroni, ed altri, il restante.

La spesa dei re passati solea essere grande, massimamente quella di Francesco primo; che oltra le spese ordinarie della casa, e del salario dei consiglieri, governatori, officiali, ed altri ministri della giustizia e del governo, della gend'arme, arcieri, fortezze, monizioni, galere, e pensioni, spendeva assai d'estraordinario in fabriche, in gioie, in piacer' privati, a altre cose. Ma la spesa delle fabriche, sebene è stata grande, nondimeno si potrebbe quasi dir liberamente che è stata con poco giudizio, perciochè di molti palazzi c'ho veduto io in Francia, fatti con studio per abitazione di sua maestà e di sua corte, non ho veduto pur uno ch'abbia dissegno alcuno di architetture a ordine, tal che sia degno di laude. E per retornar alla spesa, ora, sì per la tenera età del re, sì per li debiti grandi de la corona, ella è molto ristretta in tutte le cose; e si son sminuite anco tutte le provisioni che si davano a diversi, e levate le spese soverchie; per la qual cosa l'anno 1561 non passò la spesa della corona tre milioni e mezzo d'oro. Onde si spera che il re abbi in pochi anni da pagare ogni debito, e restar libero con le sue en-

fait dernièrement; et la dette est de quinze millions d'écus d'or[a]. Ainsi vous voyez qu'il ne peut jamais manquer d'argent[b], puisqu'il a l'affection et l'obéissance de son peuple, et que d'ailleurs son royaume est si fertile et si riche[c]. Le clergé paye le plus, et c'est juste[d]; car des quinze millions qui forment le revenu de tout le royaume, six sont à l'église[e], un et demi appartient au roi en propre, le reste aux princes, aux barons, au peuple.

Les rois précédents dépensaient beaucoup, notamment François Ier. Outre les dépenses ordinaires, c'est-à-dire l'entretien de sa maison, le salaire des conseillers, des gouverneurs, des officiers et des autres ministres de la justice et du gouvernement, des hommes d'armes, des archers, des forteresses, des munitions, des galères, des pensions, ce prince employait des sommes considérables en constructions, en

[a] « Le terre suddite alla corona non hanno infra loro altro ordine che quello gli fa il re in far danari o pagar dazi, come di sopra.

« L'autorità de' baroni sopra i sudditi loro è mera. L'entrata loro è pane, vino, carne, come di sopra, tanto per fuoco l'anno, ma non passa sei o otto soldi per fuoco, di tre mesi in tre mesi. Taglie o preste non possono porre senza consenso del re; e questo raro si consente.

« La corona non trae di loro altra comodità che l'entrata del sale : nè mai li taglieggia, se non in qualche grandissima necessità. » (Machiavel.)

[b] « Ho fatto diligenza di ritrarre quanti danari siano assegnati l'anno al re per le spese sue di casa e della persona sua, e trovo avere quanti ne domanda. » (*Idem.*)

[c] Depuis Machiavel les choses étaient bien changées. « La Francia, per la grandezza sua, e per la comodità delle grandi fiumare, è grassa ed opulenta, dove e le grasce e le opere manuali vagliono poco o niente, per la carestia de' danari che sono ne' popoli, i quali appena ne possono ragunare tanti che paghino al signore loro i dazi, ancora che siano piccolissimi. Questo nasce perchè non hanno dove finire le grasce loro, perchè ogni uomo ne ricoglie da vendere; in modo che se in una terra fusse uno che volesse vendere un moggio di grano, non troveria, perchè ciascuno ne ha da vendere. Ed i gentiluomini, dei danari che traggono da' sudditi, dal vestire in fuori, non ispendono niente, perchè da per loro hanno bestiame assai da mangiare, pollami infiniti, laghi, luoghi pieni di cacciagioni di ogni sorta : e così universalmente ha ciascuno uomo per le terre. In modo che il danaro perviene tutto nei signori, il quale oggi in loro è grande; e però, come quelli popoli hanno un fiorino, li pare essere ricchi. »

[d] En 1567 la ville de Paris fit présent au roi de quatre cent mille écus : le clergé y contribua pour deux cent cinquante mille. » (Davila, I, p. 195.)

[e] « I prelati di Francia traggono due quinti delle entrate e ricchezze di quel

Vengo alla qualità delle persone di Francia, la quale è divisa in tre stati *.

La città di Parigi è stata altre volte come republica, e aveva molta libertà. È in circuito..... miglia italiani senza i borghi, e di forma quasi orbicolare; e non è forte, ma ha ben da una parte principio di fortificazioni. Credesi che vi siano dentro intorno a quattrocentomila anime. Lo studio è di quindici in ventimila scolari, la più parte poveri; e vivon nei collegii. Vi son lettori d'ogni professione, con assai buona provisione; e son poi i maestri della Sorbona, che è l'università dei teologi, i quali hanno autorità grandissima di castigar gli eretici. Il parlamento di Parigi ha amplissima autorità, ed è com' un senato, ove son centotrenta consiglieri del re, posti

* L'uno è quel del clero, l'altro dei nobili, il terzo è composto d'uomini di diverse qualità e professioni, e si chiama il terzo stato, che si potrà nominare il stato del populo; intendendo i nobili quelli che son liberi e non pagano sorte alcuna di gravezze, e hanno se no' obligo di servire a sua maestà in persona nella guerra. E fra quelli son compresi li principi e baroni. Le città del regno son

regno, perchè vi sono assai vescovadi che hanno il temporale e lo spirituale; e poi avendo per il vitto loro cose abbastanza, però tutti i censi e danari che li pervengono in mano, non escono mai, secondo l'avara natura dei prelati e religiosi; e quello che perviene ne' capitoli e collegi delle chiese, si spende in argenti, gioie, ricchezze per ornamenti delle chiese. In modo che fra quello che hanno le chiese proprie, e quello che hanno i prelati in particolare fra danari ed argenti, vale un tesoro infinito. » (Machiavel.)

joyaux, en menus plaisirs et en autres choses. La dépense des constructions a été grande, mais faite avec peu de discernement : de tant de palais que j'ai vus en France, construits avec soin, à l'usage du roi et de sa cour, il n'y en a pas un dont le dessin soit régulier et digne d'éloges. Mais revenons aux dépenses.

Elles ont considérablement diminué, vu le bas âge du roi et les dettes de l'état; les pensions ont aussi diminué de beaucoup; les dépenses inutiles sont supprimées. Ainsi, en 1561, la dépense totale de la couronne ne dépassa pas trois millions et demi. On espère que les dettes seront payées en peu d'années, et que les revenus ordinaires resteront nets et libres.

La population de France se partage en trois états[a].

La ville de Paris jouissait autrefois d'une liberté presque démocratique. Son enceinte est de ..... milles italiens, sans compter les faubourgs; elle a une forme presque circulaire et n'a qu'un commencement de fortifications d'un seul côté[b] : on lui donne quatre cent mille habitants. L'université contient quinze à vingt mille écoliers, pauvres la plupart, qui vivent dans les colléges. Chaque enseignement a ses professeurs assez bien payés[c]. La Sorbonne est la

molte; ma le principali sono Paris, Lione, Roan, Bordeos, e Tolosa. I parlamenti son otto, Paris, Roan, Bordeos, Tolosa, Aix, Grenoble, Digeon e Renes. Lascerò da canto l'altre città e parlamenti, e dirò alcune cose solamente di Parigi, e del parlamento suo.

[a] Il répète ici les choses que nous tenons des rapports précédents : il passe aux parlements, qui étaient alors au nombre de huit. (Davila, I, 168.) Du temps de Machiavel ils n'étaient que cinq : « Parigi, Roano, Tolosa, Bordeos e Delfinato : *e di nissuno si appella.* »

[b] Siede Parigi in una gran pianura
Nell' ombilico a Francia, anzi nel core.
Gli passa la riviera entro le mura,
E corre, ed esce in altra parte fuore.
Ma fa un' isola, prima, e v' assicura
Della città una parte e la migliore.
L'altre due (ch' in tre parti è la gran terra)
Di fuor la fossa e d' entro il fiume serra.
(Ariosto, XIV.)

[c] « Lo studio di Parigi è pagato dell' entrate delle fondazioni de' collegi, ma magramente... Gli studii primi sono quattro : Parigi, Orliens, Bourges e Potiers; e di poi Tours, Angers : ma vagliono poco. » (Machiavel.)

da sua maestà, e otto presidenti, il primo dei quali è come capo. V'entrano ancora i dodici pari della Francia; e si trattano in quel loco tutte le cose appartenenti al regno, e si giudicano cause importanti per l'ultima appellazione. Ha autorità ancora nella giustizia e nelle leggi; e modera, interpreta o reproba del tutto qualche volta le deliberazioni del consiglio privato di sua maestà; e i decreti suoi si tengono nelli atti publici notati. Quanto al publico governo, quello di stato è tutto in mano dei nobili, cioè de' principi e baroni, ciascuno dei quali ha carrico dal re di governar una provincia. Il governo della giustizia è in mano di quelli di robba longa, del terzo stato, che si chiama del populo; e son per la maggior parte dottori di legge, i quali son magistrati, baili, e siniscalchi per la città, che è grado come di podestà *.

Il conestabile è grado d'onor illustrissimo, e ha amplissima au-

* In questo terzo stato sono importantissimi offizii, come il gran cancellieri, e secretarii, l'amministrazione di danari, e la giustizia. Delle dignità e magistrati io potrei dir molto, ma nominarò solamente con poche parole i maggiori dopo c' averò detto alcune cose della maestà reale. La quale ha suprema e assoluta autorità di far guerra, e pace, d'imponer gabelle, di far leggi, crear magistrati, concedere grazie e benefizii, distribuir offizii, e finalmente far ogni cosa che le piaccia, perchè dalla volontà sua depende ogni deliberazione. Ha il re da distribuire infiniti gradi, offizii, magistrati, beni di chiesa, e provisioni, e altri commodi e onori; e ha il *jus patronatus* de tutti i benefizii di Francia, che fu concesso al re Francesco primo da Leone X° in Bologna. Oltre a ciò ha solo il re giurisdizione nei populi; e Orleans e Angiou, fratelli di sua maestà, non hanno altro che il titolo e l'entrate delle terre: nel resto il re commanda. I regenti di Francia son quelli che governano a tempo d'interregno, overo a tempo che il re sia giovanetto, o sia andato in qualche lontana espedizione; e sogliono essere i più propinqui alla corona, com'ora la regina madre, e Navarra.

faculté de théologie : les maîtres de Sorbonne ont une autorité étendue pour le châtiment des hérétiques.

Le parlement de Paris a aussi une grande autorité dans son genre; c'est comme un sénat composé de cent quatre-vingts conseillers, élus par sa majesté, et de huit présidents, dont le premier est comme le chef des autres. Les douze pairs de France y siégent aussi : là on traite de toutes les affaires générales du royaume; on juge toutes les causes en dernier ressort. Ce conseil étend son autorité jusque sur les lois; il tempère, il interprète, il rejette quelquefois les délibérations du conseil privé de sa majesté : ses actes sont marqués dans les registres publics.

Le gouvernement de l'état est tout entier aux mains des nobles, c'est-à-dire des princes et des barons : chacun d'eux est chargé par le roi du gouvernement d'une province [a]. La justice est aux mains des hommes de robe longue, qui sortent tous du tiers état, et sont, pour la plupart, docteurs en droit. On prend parmi ces derniers les magistrats, les baillis, les sénéchaux des villes, qui sont des espèces de maires [b].

Le titre de connétable est une dignité très-illustre et d'une grande

[a] « I governatori delle provincie sono quanti il re vuole, e pagati come al re pare; e si fanno anno per anno ed a vita, come più piace al re; e gli altri governatori, ed anco i luogotenenti delle piccole terre, sono tutti messi dal re. Ed avete a sapere che tutti gli officii del regno sono o donati o venduti dal re, e non da altri. » (Machiavel.)

[b] Il parle ici du pouvoir absolu du roi de France, qui, entre autres droits, possède le *juspatronat* de tous les bénéfices du royaume. Avant le concordat, c'était tout autre chose. « I beneficii di Francia per virtù di certa loro prammatica, ottenuta già lungo tempo fa dai pontefici, sono conferiti da' loro collegi, in modo che i canonici, quando il loro arcivescovo o vescovo muore, ragunati insieme, conferiscono il benefizio a chi di loro li pare che lo meriti. In modo che spesso hanno qualche dissensione, perchè vi è sempre chi si fa favore con danari, e qualcuno con le virtù e buone opere. Il simile fanno i monachi nel fare gli abati. Gli altri piccoli beneficii sono conferiti da' vescovi a chi sono sottoposti. E se qualche volta il re volesse derogare a tal prammatica eleggendo un vescovo a suo modo, bisogna che usi le forze, perchè niegano il dare la possessione : e se pure sono forzati, usano, morto che è il re, trarre un tal prelato di possessione, e renderla all' eletto da loro. »

torità, ed è il supremo sopra la milizia terrestre, nel qual luogo sogliono esser sempre principi e signori grandi*.

I marechialli, che prima erano quattro, cioè Sant' Andrea, Brisac, Termes e Montmorenci, e ora per la morte di Termes son tre, hanno somma autorità sopra la milizia, e sono i primi dopo il contestabile. L' armiraglio ha carrico di capitano generale di mare. Il gran cancelliero è amplissimo grado, e ha autorità grandissima; va in tutti li consegli, tiene il sigillo grande; e senza il parer suo non si delibera alcuna cosa d'importanza: e suole il re dimandarli consiglio in tutte le cose che fa. I cavalier dell' ordine son gentiluomini e personaggi onorati, e si fan per meriti, per l'ordinario. Quest' ordine di San Michele fu instituito da Ludovico undecimo l' anno 1469. I luogotenenti regii son quelli che son mandati in diverse espedizioni a tempi di guerra**.

Dirò ora dei consegli di sua maestà. Ci è primieramente il conseglio delli affari***. In questo si trattano le materie di stati e altre cose più importanti. Ora per la tenera età del re v' entrano molti; e son la regina, Navarra, e tutti gli altri principi del sangue, Guisa, Lorena, conestabile, gran cancellieri, cardinali Satiglion, Tornon,

* I pari di Francia sono dodici, instituti da Carlo Magno nell' espedizion ch' egli fece contra Saracini: son dodici baroni della Francia, sei dei quali son di chiesa, e sei laici. La loro dignità e autorità è grandissima nella giustizia e nelli stati. L'arcivescovo di Reins (è ora Lorena, uno delli pari) è quello che sacra il re, e lo pone in possessione del regno.

** I governatori son quelli ai quali è data la cura di provincie diverse. I secretarii sottoscrivono ai decreti, ed alle patenti del re, e son commessi loro i secreti del regno. Son quattro principali, che si chiamano secretarii di commandamenti, ch'entrano nei consegli più secreti. E son poi maestri di richieste, tesorieri, e altri, che non nomino per brevità: nemeno alcuno della famiglia di sua maestà, come maggiordomo maggiore, gran scudiero, gran ciamberlano, gentiluomini della camera, guardia, e altri particolari che pretermetto avendo da ragionare d'altre cose assai.

*** Instituito dal re Francesco primo, il quale è composto di poche teste, e de' più intimi e più cari al re, e qualche volta d'un solo, come a tempo d'Enrico, il conestabile; e Lorena, a tempo di Francesco secondo.

autorité : il donne le commandement des armées de terre. On confère toujours cette place à des princes ou à de grands seigneurs.

Les maréchaux, qui étaient au nombre de quatre[a], Saint-André, Thermes, Brissac et Montmorenci, sont réduits à trois par la mort de Thermes. Ils ont, après le connétable, l'autorité la plus étendue sur l'armée. L'amiral est le capitaine général des forces maritimes. La place de grand chancelier est très-éminente et d'une haute importance ; il siége dans tous les conseils, il garde le grand sceau ; rien d'important ne se fait sans lui : en toutes choses le roi veut avoir son conseil. Les chevaliers de l'ordre de Saint-Michel[b] sont des personnages honorables, et ils ne doivent leur titre ordinairement qu'au mérite. Louis XI, en 1469, fut l'instituteur de cet ordre[c]. En temps de guerre, les lieutenants du roi sont envoyés en différentes missions.

Maintenant je vous parlerai des conseils de sa majesté. Il y a d'abord le conseil des affaires, où l'on discute les affaires d'état et d'autres questions importantes. Aujourd'hui, à cause de la minorité du roi, il y siége un plus grand nombre de conseillers qu'auparavant. On y voit la reine-mère, le roi de Navarre, tous les princes du sang, le duc de Guise, le cardinal de Lorraine, le connétable, le grand chancelier[d],

[a] « Le roi Charles, et Henri III et Henri IV, en ont fait la grande augmentation, en vertu de quelque pierre philosophale. » (Brantôme, IV, 56.)

[b] « Cavalieri dell' ordine non hanno numero, perchè sono tanti quanti il re vuole. Quando sono creati, giurano di difendere la corona e non venire mai contro a quella ; e non possono mai esser privati se non alla morte loro. La pensione loro è al più quattromila franchi ; e ne è qualcuno di meno : e il simile grado non si dà ad ognuno. » (Machiavel.)

[c] Brantôme (III, 433) et Montaigne attestent combien cet ordre était déchu dès le milieu de ce siècle.

[d] « L'ufficio del gran cancelliere è mero imperio ; e può graziare e condannare a sua libertà, *etiam in capitalibus, sine consensu regis.* Può rimettere i litiganti contumaci nel buono dì ; può conferire i beneficii solo col consenso del re ; *tamen*, perchè le grazie si fanno per lettere reali sigillate col gran sigillo reale, però lui tiene il gran sigillo. Il salario suo è diecimila franchi l' anno, e undicimila franchi per tener tavola. Tavola s' intende per dare desinare e cena a quelli tanti del consiglio che seguono il gran cancelliere (cioè avvocati ed altri gentiluomini che lo seguono), quando a loro piacesse mangiar seco ; che si usa assai. » (Machiavel.)

e alcuni altri. Evvi poi il consiglio privato, ove intrano i sopranominati e molti altri; nel quale prima se trattavan le materie grandi; ma ora solamente quelle cose c'han da esser regolate secondo le constituzioni del regno. Nel qual consiglio ha il re la potestà ordinaria. Del gran consiglio è capo il gran cancelliere; e in esso v'entrano molti.

Ma vi è finalmente l'assemblea di tre stati, che rappresenta tutto il corpo del regno, la quale ha amplissima potestà, e può moderare quella del re. Le deliberazioni di questa son molte e importanti, come il provedere di danari, di gente da guerra, d'accrescer o minuire i carrichi e le gravezze, il regolare gli abusi, dar ordine alla milizia e alla giustizia, assegnar la parte al figliolo o fratelli del re, corregger i defetti del governo, e deputare il modo, quando il re è minore, e brevemente si deliberano tutte le cose necessarie alla conservazione e quiete del regno. Ma questa sorte di raunazione si suol far di rado, e non è stata fatta gran tempo, se non del 1560, in tempo di Francesco secondo per le cose della religione *.

* Fin quì si ha detto abastanza dei consegli: ora parmi ragionare alcune cose della successione alla corona, dir come ella stia con li altri principi, in che sia loro inferiore o superiore, delle pretensioni sue, dei principi del sangue reale; e finalmente parlar alquanto della natura e costumi del re, regina, e Navarra, e poi trasferirmi alle cose della religione. E quanto alla prima parte della successione, vostra serenità deve sapere che Francia succede alla corona non per elezione nè per forza, ma per ordine di natura da padre a figliolo primogenito; e mancando quelli, perviene la corona al più prossimo del sangue. Onde conviene esser il re sempre Francese, perchè il regno non passa in donne; della successione del quale sono escluse per la legge salica, che se tien per cosa singulare. Questa instituzione fu d'Ugo, re di Francia, la quale è stata cagione della grandezza di quella corona, non dividendola per donne. E quì non voglio lasciar di dire a vostra serenità che il primo genito, non solamente nella corona ma in tutte le case grandi, eredita ogni cosa, e che i bastardi non sono admessi alla successione del padre se non alcune volte per grazia.

Dell'animo c'abbia il Cristianissimo verso gli altri principi, non credo che sia

les cardinaux de Châtillon, de Tournon et autres[a]. Puis il y a le conseil privé, dans lequel siégent les personnages susnommés, avec plusieurs autres. On y traitait auparavant les grandes affaires; maintenant on s'y borne aux choses qui doivent être réglées conformément aux lois du royaume, et le roi n'y fait usage que de son pouvoir ordinaire. Le grand chancelier est le chef du grand conseil, auquel prennent part plusieurs personnages.

Il y a enfin l'assemblée des trois états, qui représente le royaume tout entier, et dont l'autorité peut modérer les pouvoirs du roi même. Ses attributions sont nombreuses et fort importantes; elle délibère sur les moyens de pourvoir aux dépenses publiques et à la formation d'une armée, sur la diminution ou l'augmentation des impôts, sur le règlement des abus, sur l'administration de la justice, sur la part à assigner aux frères et aux fils de sa majesté, sur les réformes à introduire dans le gouvernement, sur les mesures à prendre pendant la minorité du roi; bref, sur tout ce qui tient à la conservation et à la paix du royaume. Mais on convoque cette assemblée très-rarement : on l'a fait en 1560, sous François II, à cause des troubles religieux[b].

alcuno che in questa età di sua maestà non solamente possa farne saldo giudizio ma pur conoscerlo in parte alcuna, poichè l'esperienzia l'insegna che l'età dell'uomo, massimamente da questi teneri anni in su, porta seco infinite mutazioni e varii pensieri. Ma chi volesse credere o giudicare che il re presente dovesse avere, come ereditario, l'animo medesimo verso gli altri principi, che ebbe Francesco suo avo e Enrico suo padre, potrebbe dire primieramente, che verso il re cattolico come figliolo di Carlo Quinto, che fece tanta guerra con Francesco

[a] « Nel consultare e governare le cose della corona e stato di Francia sempre intervengono in maggior parte i prelati; e gli altri signori non se ne curano, perchè sanno che le esecuzioni hanno da esser fatte da loro. E perciò ciascuno si contenta, l'uno con l'ordinare, l'altro con lo eseguire, benchè v' intervengano ancora de' vecchi, già suti uomini di guerra, perchè, dove si ha a ragionare di simili cose, possano indirizzare i prelati che non ne hanno pratica. » (Machiavel.)

[b] Ici il est question de la succession au trône, qui, selon l'ambassadeur vénitien, est une des causes de la grandeur du royaume. C'était l'opinion de Machiavel,

Restami a dire dell'animo del Cristianissimo, della regina e di Navarra verso la serenità vostra. Il quale mi par che sia di tutti tre egualmente buono, e che dalle maestà loro sia fatta molta stima di questa republica, verso della quale ha sempre dimostrata la regina una volontà così buona che più non si potrebbe desiderare, facendo molte volte offizii meco in questo proposito per maggiore espression dell'animo suo, e del re suo figliolo verso la serenità vostra, e sforzandosi di farmi conoscere quanto importi l'amicizia e unione di quella corona con questa signoria. Il che la serenità vostra deve anco assai avere chiaramente compreso sì dalle demostrazioni fatte in

primo, e che fatto prigione in Pavia lo strinse a cedere alle superiorità e pretenzioni sopra molti stati, e come Filippo, proprio, (sic) per le guerre passate tra lui e quella corona, non potesse avere sua maestà nell'intrinseco troppo buona mente, seben sono seguiti poi parentadi tra loro. Oltra che si può anco da questo far qualche giudizio che la nazion francese ha sempre portato ad un certo modo odio alla spagnola ; e oltra le pretenzioni sue sopra stati posseduti da esso cattolico. Similmente si potrebbe giudicare che l'animo di sua maestà verso Inghilterra non devesse esser mai buono, per l'antica e continua inimicizia di queste due nazioni, come per la guerra che fece Edoardo re d'Inghilterra con Filippo di Valoes nella

dans les *Ritratti delle cose di Francia*, que je cite souvent pour illustrer cette relation et les autres en même temps, et que tous ces ambassadeurs vénitiens paraissent avoir bien connus. « La corona e i re di Francia sono oggi più gagliardi, ricchi e più potenti che mai fussero, per le infrascritte ragioni. E prima, la corona, andando per successione del sangue, è diventata ricca, perchè non avendo il re qualche volta figliuoli, ne chi gli succeda nella eredità propria, le sustanze e gli stati suoi sono rivenuti alla corona. Ed essendo intervenuto questo a molti re, la corona viene ad essere arricchita assai per i molti stati che gli sono pervenuti, come fu il ducato d'Angio, ed al presente come interverrà a questo re, che per non avere figli maschi, perverrà alla corona il ducato d'Orliens e lo stato di Milano. In modo che oggi tutte le buone terre di Francia sono della corona, e non de' privati baroni loro. »

Puis, venant à parler des dispositions du jeune roi envers les autres potentats de l'Europe, il commence par dire que Charles IX ne peut guère aimer le roi d'Espagne ni celui d'Angleterre. Quant à l'Angleterre, la France non-seulement haïssait mais craignait les Anglais, car en général la haine est toujours de la crainte.

« Teme assai la Francia degl'Inglesi (continue Machiavel), per le grandi scorrerie e guasti che anticamente hanno dato a quel reame : in modo che nei popoli quel nome

Il me reste à parler des dispositions que le roi très-chrétien, la reine-mère et le roi de Navarre manifestent envers votre sérénité. Elles me semblent très-favorables : tous les trois font grand cas de cette république. La reine lui a toujours montré une affection aussi marquée qu'on peut la souhaiter ; elle me l'a souvent exprimée en son nom et au nom de son fils, en s'efforçant de me prouver combien il importait que la couronne de France et votre sérénité fussent tou-

quale Inglesi occuparono una parte della Guascogna, della Normandia, e quasi tutta la provincia che si chiama Francia. Ma per dir di quello che doveva prima, l'animo di sua maestà e della regina verso il pontefice credo che sia buono, sì perchè la santità sua, quando ascese al pontificato, ebbe grandissimi favori da quella corona, i quali per aventura, appresso ai meriti suoi, l'han posta in quell'altissimo loco, sì anco perchè ella è proceduta sempre molto destramente nei desturbi della religione, che son stati in quel regno. Verso l'imperator presente stimerei che non ci fusse mal animo in quella maestà, non avendo avuto cagione alcuna di risentimento nè di disconfidenzia. Con il Turco si può pensare che non vi sia amicizia nè confidenzia stretta, seben si sono vedute altre volte cose, in apparenza delle quali si poteva fare qualche altro giudizio. Con Portugallo non può quella corona star molto bene, perchè ha quasi una continua secreta inimicizia, per la pretenzione c' han Francesi di poter navigare nell'Indie verso Brasil, la qual navigazione è loro spesso da' Portughesi impedita.

inglese è formidabile, come quelli che non distinguono che la Francia è oggi condizionata altrimenti che in quelli tempi, perchè è armata, sperimentata ed unita, e tiene quelli stati in su i quali gl' Inglesi facevano loro fondamento, come era un ducato di Brettagna e di Borgogna. E per l'opposito gl' Inglesi non sono disciplinati, perchè è tanto che non ebbero guerra, che degli uomini che vivono oggi non è chi mai abbia visto nimico in viso; e poi gli è mancato chi gli accosti in terra, dall' arciduca in fuori. » Quant au pape, qui fut toujours appuyé par la France, et qui se conduisit envers elle avec bien des ménagements dans ces derniers troubles, le roi ne peut avoir envers lui que des dispositions bienveillantes. Avec l'empereur il n'y eut jamais aucun sujet de discorde : ainsi rien ne prouve qu'aucune mésintelligence puisse y avoir lieu. Le Turc n'est pas bien lié avec la France ; mais on a déjà vu dans les relations avec ce potentat des choses auxquelles on ne se serait jamais attendu. Comme les Français prétendent naviguer au Brésil, et que les Portugais voudraient les en empêcher, il y a toujours de la mauvaise humeur entre le Portugal et la France. Je ne fais que résumer ces données, parce qu'il est souvent question dans les autres relations de ces mêmes faits, et dans les mêmes termes à peu près.

ogni tempo dalli ambasciatori suoi come dalli offizii fatti con lei dalli ambasciatori di sua maestà quì residenti in diversi tempi. Similmente il re di Navarra ha sèmpre chiaramente mostrato d' aver cara l' amicizia di questo dominio, della quale ha in ogni tempo fatta molta stima, e gli furno gratissime le dimostrazioni d' onore e d' amore che furon fatte a Cars suo oratore, che fu in questa città per passagio, retornando da Roma, per le quali fece molte volte meco offizio di render grazie con gratissimo affetto a vostra serenità.

Quì sarebbe tempo ch' io ragionasse della corrispondenza o comparazion della corona di Francia con altri principi; perciochè seben la potenzia d' un principe grande considerata per se stessa, facilmente si può conoscere e estimare per il numero e grandezza delli stati, per le ricchezze, per la gente atta alla guerra, e altre cose, nondimeno molto maggiore cognizione senza dubbio si può avere d' essa quando dalle qualità delli altri principi e potentati è misurata. Ma perchè il voler al presente comparare le forze del regno di Francia con tutti gli altri regni e imperii sarebbe materia di molta considerazione, e che ricercheria di esser trattata sola, e con molto spazio di tempo, lascerò da canto l' altre comparazioni, e mi contenterò di parlar per ora brevemente di quella col re Filippo, e stati su oi.

Il Cattolico presente è dell' imperial casa d' Austria, il quale, stato erede di tante signorie, di tanti regni e di tanti paesi, che comprende dodici regni in Spagna e tre in Italia, ha quasi tutti li stati suoi disuniti. Il Cristianissimo ha un regno solo, unito tutto, e amplissimo. L'entrata di quello è di cinque milioni d'oro, e di sei la spesa. Questo n' ha sei d' entrata; e in questo tempo, di spesa meno assai. Quello in tempo di bisogno ha gran difficoltà, con imposizioni e gravezze de' popoli, a retrovare danari : questo con la medesima via n' ha quanti vuole. I sudditi di quella maestà son più ricchi e più superbi : i suggetti di questa son più pronti in spendere in servizio del re loro signore, e più obedienti. Spagna[1] ha mine[2] d' oro nei

[1] Il cod. *Il Spagna : il Francia.* [2] Ariosto.

jours d'accord. Votre sérénité a pu s'en assurer suffisamment par les informations de ses ambassadeurs près la cour de France, et par les démonstrations des ambassadeurs français résidant à Venise. Le roi de Navarre aussi a toujours apprécié l'amitié de notre république, et il a fort agréé les témoignages de bienveillance et d'honneur que vous avez accordés à M. d'Escars, son ambassadeur, lorsqu'il passa par Venise en revenant de Rome : il m'a prié même de vous en remercier vivement en son nom.

Ici je devrais mettre en parallèle le royaume de France avec tous les autres, puisqu'on ne connaît pas aussi bien la puissance d'un grand prince en l'étudiant en elle-même dans le nombre et l'étendue des états qui la composent, dans ses richesses, dans la force de ses armées, qu'en la comparant à la puissance des autres. Mais le parallèle entre les forces de la France et celles de chacun des autres royaumes serait chose de trop longue haleine et exigerait un travail à part. Ainsi je me bornerai à comparer les états de France seulement avec ceux du roi Philippe II.

Le roi catholique est de la maison d'Autriche; il est héritier de tant de seigneuries, de royaumes et de pays, qu'il possède douze royaumes en Espagne et trois en Italie : presque toutes ses possessions sont éparses. Le roi très-chrétien a un seul royaume, tout uni et très-vaste. Les revenus du roi catholique sont de cinq millions, la dépense est de six; le roi très-chrétien a un revenu de six millions et ne les dépense pas tous à présent. Le premier, en cas de nécessité, a beaucoup de peine à trouver de l'argent par des impositions extraordinaires; l'autre, par le même moyen, en trouve tant qu'il veut. Les sujets de Philippe II sont plus rétifs et plus fiers; les Français sont plus portés à dépenser leur argent pour le service de leur roi, et plus

regni suoi, e nelle Indie ancora : Francia n' ha solamente di ferro; ma non vi manca gran quantità di danaro che è portato nel regno. La Spagna è tutto paese molto sterile, ha poche città grandi, pochi fiumi, e poche commodità : la Francia è paese fertilissimo, pieno di città e castelli, pieno di fiumi, e d' ogni sorte di commodità. La cattolica nella milizia da mare è superior alla cristianissima; ma questa nella terrestre, cioè nelle genti d' arme, avanza quella di gran lunga; e nella fanteria non li è molto inferiore, non essendo la fanteria guascona di minor virtù e industria della spagnola. Nei capi principali da guerra è sempre stato il re di Francia a quel di Spagna superiore (così le forze di questi dui potenti re si possono in general misurare, e comparar l' una con l' altra). S' è veduto altre volte per esperienza, che Carlo Quinto, che fu tanto grande e così fortunato imperatore, dopo tante vittorie fu vinto da un re di Francia; e s' è veduto ancora esso re medesimo poco dopoi in grandissimo pericolo; e nelle guerre ultime si son notati varii successi e accidenti fra queste due maestà; e ora il perder dell' una e vincer dell' altra, e ora il contrario seguire. Onde, come facilmente si può credere della potenza di questi dui re, sian grandissime ciascuna per se stessa, così si può giudicare che, unite insieme, siano formidabili al mondo.

Delle pretenzioni c' ha la corona di Francia sopra altri stati, non posso, serenissimo principe, parlarne ora a pieno, sì perchè son molte, e ciascuna di esse recercheria di esser trattata distintamente con le ragion sue particolari, come perchè non mi son tutte così note come alcune principali. Delle quali non voglio però parlare se non sommariamente, reservandomi a darne conto particolare, per quanto ho potuto osservare, in altre occasioni.

Pretende quella maestà sopra la Fiandra, come provincia contenuta nel regno di Francia, la quale provincia essendo dai conti per donne transferita nella casa di Borgogna, per la medesima via di donne nella casa d'Austria : perciochè Massimiliano imperatore, che fu avo di Carlo Quinto, ebbe per moglie una figlia che fu del duca Carlo di Borgogna, per la quale la casa d'Austria acquistò tutti li

soumis[a]. L'Espagne a des mines d'or dans ses provinces et aux Indes ; la France n'a que du fer, mais l'argent y est introduit et n'y manque pas. L'Espagne est un pays stérile, pauvre en grandes villes et en rivières, dépourvu des commodités de la vie; la France est fertile, couverte de villes et de châteaux, abondante en rivières et en toutes sortes de productions. Le roi catholique l'emporte sur sa majesté très-chrétienne en forces maritimes; mais quant aux armées de terre, les gens d'armes de France sont supérieurs de beaucoup aux cavaliers espagnols; et l'infanterie française est de peu inférieure à l'espagnole, les Gascons ne cédant en rien aux fantassins espagnols. Pour les capitaines, la France a toujours eu le dessus; ainsi les forces de ces deux grands rois peuvent presque se balancer[b]. On a vu Charles V, ce grand empereur, cet homme si favorisé par le sort, être, après tant de victoires, vaincu par la France, et réduit à un très-grand danger. On a vu dans cette lutte des vicissitudes continuelles : tantôt l'un, tantôt l'autre triomphait. Si donc ces deux puissances sont si fortes chacune par elle-même, unies, elles deviendraient formidables au monde.

Quant aux prétentions du roi de France sur les autres états, je ne puis en parler en détail; elles sont trop nombreuses, et chacune exigerait d'être traitée à part, pour exposer les raisons sur lesquelles on l'appuie. Puis je ne les connais pas toutes aussi bien que les principales : j'en dirai quelques mots, en me réservant d'en rendre un compte plus détaillé dans une autre occasion.

La France a des prétentions sur la Flandre, comme province comprise dans le royaume de France même. Cette province est passée

[a] « Sono i popoli di Francia umili e ubbidientissimi, ed hanno in gran venerazione il loro re. » (Machiavel, ed. Passigli, p. 331, col. 1.)

[b] « Temerebbero assai degli Spagnuoli, per la sagacità e vigilanza loro. Ma qualunque volta quel re voglia assaltare la Francia, lo fa con gran disagio, perchè

stati della Fiandra. Ma sopra questa provincia ha sempre avuto superiorità la corona di Francia; onde le sentenze venivano da quella all' ultima appellazione al parlamento di Parigi. Durò questo fin al tempo di Francesco primo, il quale renunziò poi a questa e all' altre pretenzioni nel tempo che fu fatto prigione a Pavia dalle genti imperiali.

Ha pretensione Francia sopra Milano, per il patto dotale della Valentina, che fu figlia di Giovan Galeazzo Visconte, duca di Milano, la quale fu data per moglie a Lodovico, duca d' Orleans, figlio di Carlo quinto, re di Francia, con condizione che, mancando figli legittimi a Giovanni Galeazzo suddetto, essa Valentina e sui discendenti succedessero al ducato di Milano. Onde Francesco primo, figlio di Carlo, che nacque di Giovanni, figlio di Valentina, avea pretenzione, essendo mancati figli di Giovanni Galeazzo. Ma successero poi varii accidenti, che Filippo, figlio di Valentina, avendo avuta una figlia naturale, e maritatala a Francesco Sforza, egli con questa ragione, ma più con il valore suo, s' impatronì [1] del stato di Milano; e Ludovico, figlio suo, n' ebbe poi l' investitura da Massimiliano imperatore.

Sopra Napoli ha pretenduto[2] sempre la corona di Francia, essendo stato quel regno così lungo tempo nella casa d' Angiou, della quale Carlo, conte di Provenza, fratello di santo Lodovico, fu primo re di Napoli, chiamato da Clemente pontefice in Italia, e coronato re dal medesimo. E per questa pretenzione son state fatte tante guerre

dallo stato donde muoverebbe fino alle bocche dei Pirenei, che mettono nel reame di Francia, è tanto cammino e sì sterile, che ogni volta che i Francesi facciano punta a tali bocche, così a quelle di verso Perpignano come di verso Ghienna, potrebbe essere disordinato il suo esercito, se non per conto di soccorso, almeno per conto delle vettovaglie, avendo a condursi a tanta via; perchè il paese che si lascia dietro, è quasi, per l' insterilità, disabitato, e quello che è abitato, appena ha da vivere per gli abitanti. E per questo i Francesi di verso i Pirenei temono poco degli Spagnuoli. » (Machiavel.)

[1] *Patrone* nell' Ar.

[2] Come *venduto* da *vendere*.

par le moyen des femmes, des comtes de Flandre dans la maison de Bourgogne, et de celle-ci dans celle d'Autriche, l'empereur Maximilien, aïeul de Charles V, ayant épousé une fille du duc Charles de Bourgogne. C'est ainsi que la maison d'Autriche a acquis les provinces de Flandre. Mais la couronne de France y exerçait toujours sa suprématie, et on appelait en dernier ressort au parlement de Paris des jugements qui y étaient portés. Cela dura jusqu'à François Ier. Au moment de sa captivité à Pavie, François renonça à cette prétention comme aux autres.

La France a aussi des prétentions sur Milan[a], à cause de la convention dotale faite lorsque Valentine, fille de J. Galéas Visconti, duc de Milan, épousa Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, roi de France. On avait stipulé que J. Galéas mourant sans enfants légitimes, Valentine et ses descendants succéderaient au duché. De là vint que François Ier, fils de Charles, lequel Charles était né de Jean, fils de Valentine, prétendait à Milan parce qu'il n'y avait plus d'enfants de J. Galéas. Mais plusieurs accidents survinrent : Philippe, fils de Valentine, eut une fille naturelle qui fut mariée à Fr. Sforza, lequel, fort de ce titre, mais plus encore de sa valeur, s'empara de l'état de Milan. Louis, son fils, en reçut depuis l'investiture de l'empereur Maximilien.

Les prétentions de la France sur Naples sont fort anciennes, parce que ce royaume appartint longtemps à la maison d'Anjou. Charles, comte de Provence, frère de saint Louis, fut le premier roi de cette maison ;

[a] « La ragione che pretende il re di Francia in su lo stato di Milano, è che l'avolo suo ebbe per donna una figliuola del duca di Milano, il quale morì senza figliuoli maschi.

« Il duca Giovanni Galeazzo ebbe due figliuole femmine, e non so quanti maschi. Tra le femmine ne fu una che si chiamò madonna Valentina, e fu maritata al duca Lodovico d' Orliens avolo di questo re Luigi, e discese pure dalla schiatta di Pipino. Morto il duca Giovanni Galeazzo, gli successe il duca Filippo suo figliuolo, il quale morì senza figliuoli legittimi, e lasciò solo di se una femmina figlia bastarda. Fu poi usurpato quello stato da questi Sforzeschi illegittimamente, secondo che si dice, perchè costoro dicono quello stato pervenire ai successori ed eredi di quella madonna Valentina. E dal giorno che Orliens s' imparentò col Milanese, accompagnò l' arme sua dei tre gigli con una biscia : e così ancora si vede. » (Machiavel.)

da Carlo ottavo, Lodovico duodecimo e Francesco primo, re di Francia. Ma Francesco poi nel tempo che fu prigione a Pavia fu forzato da Carlo Quinto a renunziar, come fece, alle pretenzioni suddette, e volse l'imperatore l'assenso di tutti i parlamenti.

Quanto alle pretensioni del Cristianissimo sopr' a' stati posseduti dal duca di Savoia, sarei troppo longo s' io volessi raccontare particolarmente le ragioni di esse; ma dirò solamente che la più antica pretensione di sua maestà è per conto dello stato di Provenza, dal quale dipendeva già il contado di Nizza e alcune terre del Piemonte. L'altra è per conto del Delfinato, del quale è stato dipendente il marchesato di Saluzzo. La terza del contado d' Asti e marchesato di Ceva; la quarta sopra il contado di Brescia; la quinta sopra il marchesato di Susa; e la sesta e ultima sopra altri beni allodiali della casa di Savoia. Sopra queste pretenzioni, come mi ricordo aver scritto a vostra serenità, furono altre volte deputati giudici dalla parte del Cristianissimo e di Savoia, i quali giudici essendo lungamente stati sopra queste difficultà, non poterno venire ad alcuna conclusione, sentendo l'una parte e l'altra in favore dei suoi signori. Ma questa è materia, com' ho detto, di considerazione[1], e che ricercheria d' esser trattata a parte con tutte le sue ragioni e termini convenienti, intorno ai quali io per ora non posso parlare*.

L' età di sua maestà è d' anni quattordici, la complessione e tem-

* Quanto ai principi del sangue reale, sebene già ottant' anni, soleano esser molti, essendo allora tutte vive le case d'Orliens, d'Angulem, d' Angiou, di Borgogna, d'Alanson e di Borbone, nondimeno ora son poche, essendo tutte l' altre o mancate, o alla corona pervenute. Vive ora solamente la casa di Borbone, che comprende quella di Vandome, di Monpensier e della Rochiasurion. Di questa è capo il Navarra, e ha un sol figlio d' anni otto. Ci son poi il Condè e il cardinal di Borbone suoi fratelli. Il principe ha un figlio; il duca di Monpensier n'ha un altro; e il Surion è senza figli. Questi son tutti i principi del sangue c' ora vivono, i quali

[1] Così diciamo, *di rispetto*, cioè degno di rispetto.

il fut appelé à Naples par le pape Clément, et ce fut ce même pape qui lui donna la couronne. C'est ce qui amena tant de guerres sous Charles VIII, sous Louis XII, sous François Ier; mais celui-ci, au moment de sa captivité, fut forcé par l'empereur de renoncer à toute prétention, et il le fit. L'empereur voulut même y joindre l'assentiment de tous les parlements du royaume.

Pour ce qui est des prétentions sur les états possédés par le duc de Savoie, il serait trop long d'en détailler les raisons : je dirai seulement que le titre le plus ancien allégué par sa majesté, c'est la possession du comté de Provence auquel étaient attachés le comté de Nice et quelques pays du Piémont; l'autre titre se rattache au Dauphiné, dont a jadis dépendu le marquisat de Saluces; le troisième regarde le comté d'Asti et le marquisat de Ceva; le quatrième, le comté de Bresse; le cinquième, le marquisat de Suse; le dernier, d'autres biens allodiaux de la maison de Savoie. Pour juger ce différend (je vous l'ai déjà écrit autrefois), on nomma des arbitres des deux côtés; après de longs débats on n'en vint à aucune conclusion, car chacun des juges tenait pour son maître. Mais c'est, je le répète, un sujet digne de considération, et qui mérite d'être traité à part avec toutes les raisons et toute la précision convenables, ce que je ne saurais faire aujourd'hui[a].

Le roi est âgé de quatorze ans; son tempérament est chaud et

son molto ricchi, perchè tutti li stati e ricchezze più importanti sono in diversi tempi, o per mancamento di figli o per successioni, retornate alla corona.

Ma è tempo ch'io parli alquanto della persona e natura di sua maestà, della regina, e Navarra, siccome ho proposto nel principio della mia relazione. Venendo

[a] Il ne parle pas des princes du sang, parce qu'il y en a bien peu maintenant, et qu'ils n'ont guère de puissance. « Un' altra ragione ci è potentissima della gagliardia di quel re, ciò è che per il passato la Francia non era unita, per i potenti baroni che ardivano e bastava loro l'animo a pigliare ogni impresa contro al re, come era un duca di Ghienna e di Borbone; i quali oggi sono tutti ossequentissimi : e però viene ad essere più gagliardo. » (Machiavel.)

peratura è calda e secca; l'inclinazione è sopra l'altre cose all' armi, al cavalcare, alla guerra. Quanto alle qualità del corpo, ha il re assai bell' indole, è bianco di volto, ha bella e gran persona per l'età sua, e buona corrispondenza e proporzion de' membri; ed è alquando scarmo[1] e sottile. Gli esercizii suoi son le giostre, i cavalli, l'arme, la caccia, e cose simili; ama volontieri la fatiga, e si diletta d'ogni sorte di lavoro di mano, e massimamente di pittura e intagli.

Delle qualità dell'animo si può dir prima, che egli si mostra cattolico e religioso; che è di buon costume, inimico de' vizii, magnanimo, piacevole, e liberale. Ha ingegno elevato e vivo assai. Gli studii suoi sono nelle cose del mondo e nelle lingue, massimamente nella latina e italiana. Ho detto assai del re. Dirò col medesimo ordine della regina, e re di Navarra.

La regina di Francia, detta Caterina de' Medici, è di nazion fiorentina, e di sangue chiarissimo. Fu nepote di papa Leone decimo e di Clemente settimo di santa memoria. Nell' anno 1533 retrovandosi il pontefice con Francesco in Marsiglia, fu data per moglie ad Enrico, secondo genito d' esso Francesco, e allora duca d' Orleans, il qual fu poi re di Francia, di quel nome secondo. Fu nei primi anni sterile la regina; ma fece poi così bella prole d' otto figli, cinque maschi, e tre femine. Dei maschi il primo fu Francesco II°, che morì re, il qual ebbe per moglie la regina Maria di Scozia; il secondo fu uno che morì piccolino; il terzo Carlo, re presente; il quarto Alessandro, duca d'Orleans; il quinto Ercole, detto monsignor d' Angioù. Delle femine, la prima fu Isabella, moglie del re cattolico; la seconda Claudia, moglie del duca di Lorena; e la terza

a questa parte, dividerò prima la qualità del re in dui modi, cioè in naturale e accidentale. Nelle condizioni naturali di sua maestà comprendo la nazione, il sangue, l'età, la complessione, la inclinazione. L' accidentali divido similmente in due parti, interne ed esterne. Dell' esterne non accade parlare, avendo fin ora di esse ragionato assai; nell' interne pongo quella del corpo e dell'animo: in quelle

[1] *Scarmo* nel veneto non vale già *scarno*, ma *asciutto*, *gracile*, *mingherlino*.

sec ; il aime surtout les armes, l'exercice du cheval et la guerre; son extérieur est assez avenant; il a le teint blanc, la taille assez haute pour son âge, le corps bien proportionné, quoique un peu maigre. Il s'exerce à chevaucher, à faire des armes, à chasser, et à d'autres amusements de ce genre; il aime la fatigue et tous les travaux manuels, mais notamment la peinture et la ciselure. C'est un bon catholique, pieux, de bonnes mœurs, ennemi du vice, magnanime, affable, franc, d'une intelligence éveillée; il étudie l'histoire et les langues, principalement le latin et l'italien. Mais c'est assez parler du roi : je viens à la reine-mère et au roi de Navarre.

Catherine de Médicis, reine de France, Florentine, d'une très-noble race, était nièce de Léon X et de Clément VII, de sainte mémoire. C'est en 1533 que fut célébré son mariage avec Henri II, alors duc d'Orléans, second fils de François Ier, qui se trouvait à cette époque avec le pape à Marseille. Catherine, dans les premières années, n'eut pas d'enfants; depuis, elle en a eu huit : cinq garçons et trois filles. L'aîné des fils fut le roi François II, qui épousa Marie d'Écosse; le deuxième mourut en bas âge; le troisième est le présent roi; puis vient Alexandre, duc d'Orléans; et en dernier lieu, Hercule, duc d'Anjou. L'aînée des filles fut Isabelle, mariée au roi catholique; la seconde, Claude, femme du duc de Lorraine; et la troisième, Marguerite, qui n'est pas encore mariée.

del corpo si comprende la vita, la forma, gli esercizii. Nell' animo è posta la religione, i costumi, e i studii. Dirò dunque primieramente che il presente Cristianissimo detto Carlo nòno, come sa vostra serenità, è di natura francese, non potendo essere d'altra, perchè non passa il regno in donne; è di sangue reale della propria linea di san Lodovico, che fu di quel nome nono, e della casa di Valois, della quale fu il primo, Filippo terzo.

Margherita, che ancora è fanciulla. Ma per tornare alla regina, ella è di età di quarantacinque [1], e di complession calda e umida, inclinata alla pace, alla caccia, alle fatighe. Quanto alle considerazioni del corpo, ell' ha bello e giovane aspetto; ed è di bianco e assai grazioso volto e di bella persona; e ha bella maniera e grazia. Delle parti dell' animo posso dir per certo, c' ho conosciuto in lei spirito acuto, e veramente fiorentino. Mostra d' esser accorta e prudente, e si vede grandezza d' animo nella maestà sua. È destra e intelligente de' negozii. Si è mostrata costante nelle avversità c' ha avuto quel regno in materia della religione cristiana, la qual ella fa profession di voler seguire e conservare, e di voler instituire il re e gli altri suoi figli, secondo l' ordine dei re passati. Ma se questa buona volontà si sia veduta in effetto, lo dirò poi. Ella fu ammessa al governo del regno per deliberazione dei tre stati; onde ora governa insieme con Navarra, con il quale sta unita : e ha piacere d'esser fatta capo nei negozii, e che a lei s' attribuisca ogni cosa, così d'instituzione de' figli come d' altro; nel che molto si compiace.

Navarra, detto Antonio, della casa di Borbone, chiamato prima monsignor di Vandome, di nazion francese, e del sangue reale (essendo della medesima linea del re Lodovico), è d'età d'anni quarantasei. La complession sua è sanguigna e collerica; ed è molto debile. L'inclinazione di sua maestà è in gran parte a' piaceri della lussuria; è di non troppo grato aspetto, grande di persona e magro; ed è spesso indisposto. È fatto re di Navarra per la moglie che fu figlia del re di Navarra; ma non possede tutto il regno intieramente, essendo tenuta la parte di là dai Pirenei, dal re cattolico; e di quella a lui soggetta, ne può cavar d' intrata intorno a centomila scudi. Governa egli insieme con la regina, ed è luogotenente generale del re. È d' animo instabile, e poco prudente; ma più presto uomo simplice, seben fa profession d' intelligenzia delle cose di stato, nelle quali mi pare che non penetri molto. Mostra in apparenza e in parole di voler viver cattolico; ma qual sia stato e qual sia la

La reine Catherine est âgée de quarante-cinq ans, d'un tempérament chaud et humide, portée à la paix, aimant la chasse et le mouvement[a]. Sa figure est encore jeune et agréable, son teint blanc, sa personne belle et ses manières aimables; quant à son esprit, je puis vous assurer qu'il est très-fin et vraiment florentin. Cette reine est fort adroite, fort prudente[b] et fort magnanime; elle a l'entente et la pratique des affaires. Elle a enduré avec constance les malheurs causés par les dissensions religieuses. Elle tient à la foi catholique, elle dit vouloir la défendre et y élever le roi et ses autres enfants sur les traces des princes qui les ont précédés. Quant à savoir si cette bonne volonté a été suivie d'effet, c'est ce que nous verrons plus bas. D'après la délibération des trois états, elle fut admise au gouvernement du royaume, et elle gouverne d'accord avec le roi de Navarre. Elle aime à conduire les affaires, et elle se plaît à faire croire que tout relève de son autorité, aussi bien dans le gouvernement que dans l'éducation des princes.

Antoine, roi de Navarre, de la maison de Bourbon, appelé autrefois M. de Vendôme, est Français, du sang royal, de la même ligne que le roi Louis. Il a quarante-six ans, un tempérament sanguin et bilieux; il est très-faible; il aime surtout les plaisirs charnels. Sa figure n'est pas trop agréable; il est grand et maigre, et souvent malade. Sa femme, fille du roi de Navarre, lui apporta en dot ce royaume; mais il ne le possède pas en entier, le pays au delà des Pyrénées étant entre les mains du roi catholique. Ses domaines, à lui, rapportent cent mille écus environ de revenu. Le roi de Navarre

[a] « Non dando spazio a se medesima di respirare. » (Davila, I, 154.)

[b] « E per natura e per deliberazione era disposta a seguire que' partiti che più erano rimoti dalla potestà della fortuna, e che si potevano conseguire con manco pericolo e manco sangue : essendo solita dire che non si toglievano via dai corpi i membri putridi senza estrema necessità; e togliendoli, ad ogni modo ne seguono nel corpo acerbi dolori non solo, ma dannosa debilitazione e troppo grave difetto. » (Le même, I, 258.)

mente sua in questo, ne ragionarò al suo loco. Nel resto è benigno signore e affabile, e tutto pieno d' umanità e di dolcezza; e cerca di trattenersi con tutti i principi *.

Nel regno di Francia, dopo Berengario, fu di novo suscitata la setta dai sacramentarii nell' anno 1534, nel qual tempo furono in Parigi primieramente retrovati libri contra il santissimo sacramento dell'

* Questo è stato quanto ho voluto dire quasi per via di compendio intorno alle cose del regno di Francia, delle quali conosco per certo di non aver detto tanto quanto sarebbe stato bisogno : s'io non avessi pensato di ragionare assai delle cose della religione, alla quale io ora vengo, e sarà questa ultima parte della mia relazione, la qual seben so che deve con ragione esser aspettata dalla serenità vostra, nondimeno voglio di nuovo reverentamente pregarla, e anco tutto quest' eccellentissimo senato, che si degni di continuare in quella benigna audienzia che fin ora mi ha dato, essendo questa materia nella quale ho da discorrere, di grandissimo momento.

Troppo alto principio, principe serenissimo, e signori eccellentissimi, e troppo antica origine è quella dell' eresie, perciochè fin nel tempo di Cristo, nostro salvatore, si cominciava a sentir questa mortifera e venenosa peste. Di poi, predicato subito l'evangelo, si viddero le sette dei seguaci del Diavolo, i quali andavan seminando la falsa dottrina, della qual non è cosa al mondo più perniciosa. È la natura degli eretici tale, che a niun' altra cosa son maggiormente intenti che a poner scisma e sedizione tra il populo cristiano, e ad opporsi alla chiesa cattolica : e sebene son state sempre tra loro discordie e eresie, nondimeno hanno in ogni tempo cercato d'impugnar la chiesa. Si sentirno in quei tempi nell' imperio di Costantino in Grecia e in Egitto, Ario, Sabellio, Nestorio e Macedonio. Questi furono quasi i quattro primi persecutori della fede cattolica. Ario in Alessandria aveva insegnata publicamente la falsa dottrina, per la qual la cristianità patì grave danno, perchè quasi tutta la chiesa orientale era persuasa degli errori suoi.

In Francia il primo che cominciasse a sparger il veneno dell'eresie fu Berengario nell' anno 1051, il quale insegnava la sua falsa opinione del santissimo sacramento. Visse costui trentatre anni ; e dopo fu convinto nel concilio lateranense, e fu forzato dalla verità smentirsi del suo errore. Dopo questo si cominciò a sen-

gouverne avec la reine, comme lieutenant général du roi. Il est changeant, peu prudent, assez simple, quoiqu'il affecte une grande intelligence des affaires, qu'il ne comprend pas beaucoup, à ce qu'il me paraît. Il semble, par ses démonstrations et par ses paroles, vouloir être catholique; mais je dirai en son lieu quels sont ses véritables sentiments. C'est du reste un seigneur affable, humain et plein de douceur, qui cherche à gagner l'affection de tous les princes [a].

L'hérésie des sacramentaires, dont Bérenger fut le premier auteur dans le XIe siècle, fut de nouveau réveillée en France en 1534; on trouva alors dans Paris des livres qui niaient le sacrement de l'eucharistie : des libelles furent affichés à l'hôtel de ville, en plusieurs

tir in Germania nell' anno 1517, in tempo di Leone X° pontefice, e nell' imperio di Carlo Quinto, Martin Lutero di Sassonia, monaco dell' ordine di sant' Augustino, il qual fu il primo che perturbò tutta quella amplissima provincia con le predicazioni, con i libri e con le scritture sue contra la chiesa romana. Scrisse costui nel principio contra l' indulgenzie del pontefice, e cominciò a dechiarare l' opinione sua all' arcivescovo di Magonza e al marchese Alberto di Brandeburg, dui delli elettori dell' imperio, e a tutti li altri principi di Germania. Si fece prima sentire contra la sede apostolica e abusi della chiesa, e di poi anco contra i dogmi della fede. Fu chiamato ancora dal pontefice, e non volse andarvi; onde fu poi da sua santità e da tutti li cardinali dechiarato eretico. Da questo principio di Lutero, il quale scrisse infiniti libri, e insegnava nell' academia di Vitemberg publicamente, nacquero poi in varii tempi grandissimi tumulti e sedizioni in tutta la Germania, e nacquero tante sette diverse d'eretici, quante altre volte vostra serenità ha inteso, di più di sessanta discordi fazioni, tutte nate da Lutero; dal quale derivarono molti capi, come Eccolampadio, Zuinglio, Melanton e altri. E per questa cagione in Germania, non pur nelle provincie ma nelle città, e non pur nelle città ma nelle case proprie, tra padri e figli si son spesso vedute e veggono ancora discordie, eresie, e opinion nella fede, alle quali non s' è potuto proveder giamai : così gran piè e così alta radice aveva in così poco tempo preso questa peste. Onde restò quasi tutta quella ampla provincia separata da santa chiesa. E Dio voglia che non avenga il medesimo al povero regno di Francia, del quale è ora tempo ch' io ragioni.

[a] Il vient aux troubles religieux : il commence par Luther, et il craint que quelque chose de pareil n'arrive en France, c'est-à-dire que ce pays ne se détache tout à fait de l'église.

eucaristia, e furon veduti libelli affissi in questa materia nel palazzo proprio della città, e in molti lochi d'essa, e in varie parti della Francia. Onde Francesco primo, di felice memoria, essendosi per questa ragion gravemente turbato, deliberò andar a Parigi, come fece, insieme con la regina Leonora, e con i figli, e molti principi e baroni; e fatta fare una solenne processione per placar Dio, volse retrovarsi in persona; e dopoi parlò con grand'affetto, essortando il populo ad estirpar quella eresia; e comandò che quelli eretici ch'erano allora stati presi, fossero subito vivi abbrusciati. Volesse Dio che questo remedio si fosse fin ora in questo modo continuato! Perciochè non averessimo vedute tanta peste e afflizione in tutta la Francia, nè la povera cristianità sarebbe nel stato c'ora si retrova. Ma seben quella medicina di Francesco fu buona e opportuna per ovviar al male che allora si vedea nascere, nondimeno perchè fu poco usata dopoi, non potè far quell'effetto ch'era dai boni aspettato e desiderato, con levar del tutto il morbo presente, e purgar quel corpo di maniera che per l'avenire non s'avesse potuto dubitare di peggior male. Ben fu veduta un'altra sorte di curazione, che non giovò molto, e furono gli editti severi fatti da Francesco e Enrico per provedere che una tanta peste non infettasse tutto il regno. Con tutto ciò ella andò serpendo occultamente, e dilatandosi con quei modi che saran da me a vostra serenità demostrati *.

* Cominciò a farsi sentire alquanto Giovanni Calvino, eretico sacramentario, e andar seminando la sua falsa dottrina. Questo è quel Calvino seguace di Berengario, c'ha fatto tanto scandalo nella Francia. Questo è quel Calvino che ora è da tanti capi seguìto, e che non ha minor autorità in quel regno di quella che ebbe altre volte Lutero in Germania. È costui di nazion francese, uomo di cinquantadue anni, il qual segue, com'ho detto, le sentenzie e opinioni di Berengario, che già cinquecento anni son state nei santi concilii reprobate; le quali, tredici anni son che è andato ponendo inanzi, tanto che ha acquistato molti capi, e primieramente Teodoro Besa, il Parocelli, il Virel, il Farel, Pietro Martire, e altri infiniti ministri di Geneva, c'ora van predicando per tutta la Francia. Di quelli medesimi eretici perturbatori della quiete universale e imitatori di Calvino, molti erano in quella provincia sparsi fin nel tempo dei passati re, Francesco primo, Enrico,

endroits de Paris et en différents lieux de la France. Le roi François Ier, d'heureuse mémoire, courroucé de cela, vint à Paris avec la reine Éléonore, avec ses enfants et plusieurs princes et barons; il fit faire, pour apaiser la justice divine, une procession solennelle, à laquelle il voulut assister en personne : il parla au peuple d'une manière animée, en l'exhortant à déraciner de son mieux la nouvelle hérésie. Après quoi il ordonna que les hérétiques qui avaient été pris fussent brûlés vifs. Et plût à Dieu que l'on eût continué jusqu'à ce moment à administrer le même remède! nous n'aurions pas vu tant de maux contagieux se répandre dans toute la France, et la chrétienté ne serait pas dans un état si déplorable. Le remède employé par François fut très-bon et très-opportun contre le mal naissant; mais, comme il n'a pas été appliqué avec constance, il n'a pu produire l'effet que les bons en attendaient; il n'a pu vaincre le mal ni empêcher qu'il devînt la source d'un mal plus grand pour le temps à venir.

On essaya un autre traitement bien peu efficace, qui consista dans les édits sévères, publiés par François et par Henri pour empêcher cette contagion de se répandre dans tout le royaume. Elle alla néanmoins toujours en s'étendant par des voies ténébreuses que je vous indiquerai tout à l'heure, et elle commença à se manifester au dehors.

e Francesco secondo: ma perchè questi re facevan professione di voler tenere e conservare costantemente la fede cattolica, come quella che da tutti i lor precessori era stata sempre custodita e abbracciata, e come quella con l'aiuto della quale essi avean tanto longo tempo conservato il lor regno; non ardivano gli eretici del tutto scoprirsi, ma come serpi venenosi nell' erba nascosti, andavano occultamente spargendo il lor mortifero veneno sopra gli uomini, e primieramente sopra i più grandi e i più nobili della Francia, afinchè, infettati questi, più facilmente tutto il resto del populo restasse da tanto male oppresso. E per poter con minor difficultà e maggior prontezza imprimere negli animi di molti grandi le loro false e perverse opinioni, deliberarno di caminar per una strada che pareva assai buona e facile per condurli al fine da lor sommamente desiderato. Questa strada è necessario che sia da me principalmente mostrata a vostra serenità, acciò che ella possa meglio intendere il progresso e il camino c' han finora fatto essi persecutori della fede nostra.

In quel tempo medesimo fu tra questi principalmente, che cercorno di seminar la falsa dottrina un predicator della regina di Navarra, madre del presente re di Navarra, nominato Ugo, il quale alienò prima l'animo di quella regina dalla religion cattolica, e poi cercò d'alienare e di corromper, come fece, infiniti altri uomini e donne delli più grandi *.

Besa adunque in Francia, com'uno dei principali capi di questa maladetta setta, ha principiato e seminato quelle false opinioni che

* Cominciarono adunque a caminar per la medesima via che è ancora segnata dalle vestigie degli antichi eretici, e massimamente da Lutero; e proposero tre sorti di questioni nella religion cristiana. L'una intorno alla dottrina e a' dogmi, l'altra ai riti, la terza intorno agli abusi; e con questa fecero prima un grosso e saldo fondamento, per poter poi sopraedificarvi a modo loro senza pericolo di rovina dell'edifizio. Nel far questo fondamento usarono molti pontelli per ben stabilirlo. Cercorno dunque primamente di far credere a questi populi che il pontefice s'attribuisse autorità maggiore di quella che se gli convenisse; che la santità sua non avesse potestà assoluta di pascere e reggere tutto il populo cristiano e la chiesa santa; che egli fosse nell'istessa condizione che son tutti gli altri uomini; che fosse agli concilii generali sottoposto, ch'a lui non s'appartenesse convocar il concilio; ch'altre volte fosse stato, e dovesse ancora essere all'imperatori soggetto, e creato da loro puro vescovo di Roma; che l'indulgenze sue fossero per guadagnar denari solamente, e che non giovassero in parte alcuna alla salute dell'anime; che a lui non convenisse dispensar i benefizii e gradi ecclesiastici, e molte altre cose simili, con le quali hanno sempre procurato di deprimer l'autorità pontificia, e di eccitar contra la persona della beatitudine sua e di tutti i prelati quell'odio nelle genti che fosse possibile maggiore. E per questo effetto voltati alla vita e all'azioni del pontefice, dei cardinali, dei vescovi e di tutta la corte romana, si forzarono di persuadere agli uomini, che fosse d'ogni vizio e scellerità repiena, dicendo ch'era tutta impura la vita loro, ch'erano tutti i prelati ambiziosi, impii, avari, scandalosi; ch'erano alla lussuria intenti, agli adulterii, agli stupri, agli incesti, a tutti i vizii; che poco di Dio si curavano. E finalmente comparando, come fa Lutero, la corte di Roma a Babilonia, la chiamorno sentina di vizii..... impurissima, e sede di anticristo, nominando felici la Grecia e la Boemia, e tutte l'altre provincie che si son da quella separate, e miseri tutti quelli che con la chiesa avevano alcuna cosa commune. Oltr'a ciò andavano ponendo inanzi l'entrate grandissime dei prelati, i varii perversi modi ne' quali diceva esser dis-

Dans ce temps même, parmi ceux qui cherchaient à répandre les fausses croyances, on vit un nommé Hugues, prédicateur de la reine de Navarre, mère du roi présent, qui corrompit d'abord l'esprit de cette reine, puis réussit à séduire un nombre infini d'hommes et de femmes appartenant aux premières familles de l'état[a].

Bèze, qui est en France l'un des principaux chefs de cette secte maudite, a soutenu et semé toutes les fausses opinions qui ont été condamnées et proscrites par l'église catholique. Pour parler maintenant de sa personne, je rappellerai à votre sérénité qu'il est Fran-

pensate, la poca cura delle chiese e dei lor populi, e altre cose assai da loro aggiunte intorno agli abusi. Ma quanto ai riti, parve a quei della nuova religione (che in Francia si chiamavano ugonotti, dal nome d'un Ugo eretico), che fosse bene d'opponer al nostro modo di batezzare e di far matrimonio, al modo di tener l'imagini nelle chiese (dicendo che sono da noi, come cose divine, sopra gli altari poste e adorate), al modo del sacrosanto sacrifizio della messa, all'imposizione di mani, e altre cose, nelle quali affermarono non esser da noi ben osservate le tradizioni degli apostoli, ma usate molte superstizioni in tutti i riti nostri. Intorno ai quali avendo retrovate molte false, ma forse in qualche parte apparenti, opposizioni, e parendo loro di poter con esse assai ben persuadere il populo a lasciar la religione nostra anco in questa parte, si trasferirno in fine ai dogmi, e alla scritura santa, nell'interpretazione della quale negaron l'autorità dei santi dottori e dei sacri concilii, e dissero doversi a modo loro con la pura parola dell'Evangelio esplicare: e perciò si chiamano novi evangelisti. E da questa cagione e esposizione sono riuscite le tanto strane e impie loro opinioni intorno al santissimo sacramento dell'eucaristia, alla confession dei peccati, al purgatorio, alla giustificazione, alla predestinazione, al libero arbitrio, e altre materie principali e importanti della sacra teologia. Questa è stata la via la qual han seguita quasi tutti gli eretici dei nostri e anco più antichi tempi. Questa, dico, è stata la via tenuta da quelli persecutori della fede che sono in Francia, i quali, accecati dalle tenebre dell'inferno, son in tutto privi del chiaro lume della vera intelligenzia della Scrittura. Queste son l'armi medesime con le quali altre volte con noi han combattuto tanti eretici passati, che furono, nei concilii, convinti in tante occasioni e superati. Queste son ora contra noi da Calvino, da Besa, e altri repigliate.

[a] Il énumère ici les griefs bien connus des protestants contre les institutions catholiques et contre les abus de l'église.

già furon dalla chiesa cattolica dannate e bandite. Ma per dire alcuna cosa della persona di costui, deve saper vostra serenità che egli è di nazion francese, di Piccardia, che è l'istessa provincia di Calvino. È uomo di cinquant'anni, di bassa condizione : ha vivo il padre, il quale è cattolico, e vorrebbe vedere questo perfido figliolo, morto. E d'assai bello aspetto, ma d'animo molto brutto, perciocchè, oltra l'eresie sue, è sedizioso e pieno di vizii e di scelerità, che non racconto per brevità. Ha vivo spirito, e ingegno acuto, ma non è prudente, nè ha ponto di giudizio. Mostra d'esser eloquente, perchè parla assai con belle parole e prontamente : dice qualche cosa arguta per ingannare; ma non ha scienzia, e sa le cose in superficie. Fa profession di littere d'umanità [1], greche e latine; e ha fatto piuttosto faticose raccolte da diversi auttori, che giudiziose nè ordinate. Fa profession di teologia, della quale quanto poca cognizion ne abbia, le perverse opinioni sue, e le false auttorità e ragioni che spesso adduce, lo dimostrano. Va questo scelerato con la protezion del principe di Condè, e altri grandi, come dirò poi, predicando e insegnando la falsa dottrina; e ha operato tanto con la sua lingua, che non solamente ha persuaso infiniti, massimamente dei nobili e grandi, ma è quasi adorato da molti nel regno, i quali tengono nelle camere la figura sua. Non cessa d'eccitar i grandi a prendere l'armi contra i cattolici, e di persuadere continuamente il populo a saccheggiare e profanar le chiese, e far altri mali con sedizion grandissime, nelle [2] predicazioni sue. E ha composte, e messe fuori molte scritture stampate, celando il nome suo, le quali toccano grandemente l'onore di molti signori cattolici; e par che nascano dalla volontà di Condè, amiraglio ed altri signori : onde son state queste bastanti a tener vive l'antiche, e ad eccitare nuove e eterne inimicizie tra le case principali di Borbone, di Guisa, e del contestabile. Fu udito il Besa suddetto dal re, dalla regina, dal Navarra, e da tutti quei signori del governo in Poisì, quando disse quelle nefande biastemme [3] contra

[1] Lat. *humaniores litteræ*.

[3] Nel Novell., nel Cavalc. e nell'Ariosto.

çais, né en Picardie, qui est aussi la patrie de Calvin, âgé de cinquante ans, d'une condition inférieure, mais fils d'un bon catholique, qui vit encore, et qui voudrait voir la mort de ce fils perfide. Sa figure est aussi agréable que son âme est hideuse; car, sans compter l'hérésie, c'est un homme séditieux, plein de vices et de scélératesses dont je ne vous parle pas pour être bref. Il a un esprit vif et fin, mais dépourvu de prudence et de jugement; il paraît être éloquent, car il parle avec facilité et dans un beau langage; il a toujours prête quelque subtilité pour tromper; mais la science lui manque, et il n'a fait qu'effleurer les choses. Il cultive les lettres grecques et latines, et son érudition est plutôt un fatras laborieux qu'un choix savant: il professe même la théologie, mais ses opinions perverses et les fausses autorités et raisons qu'il allègue démontrent bien tout ce ce qu'il en sait. Ce méchant homme, protégé par le prince de Condé et par d'autres grands seigneurs que je nommerai plus bas, prêche et enseigne la fausse doctrine; et il a tant fait, que non-seulement il a séduit un bon nombre de nobles et de grands surtout, mais qu'il est comme adoré en France par beaucoup de personnes qui gardent son portrait dans leurs chambres. Il pousse toujours les seigneurs à s'armer contre les catholiques, et le peuple à piller et à profaner les églises. Ses prédications sont une source de troubles et de maux de tout genre; il a répandu, sans y mettre son nom, plusieurs écrits imprimés qui attaquent l'honneur de beaucoup de seigneurs catholiques. Ces choses ont été faites, à ce qu'il paraît, d'après le désir du prince de Condé, de l'amiral et d'autres seigneurs, et cela suffit pour entretenir les vieilles inimitiés et pour en allumer de nouvelles entre les maisons des Bourbons, des Guises et du connétable.

Le roi, la reine-mère, le roi de Navarre et tous les seigneurs qui prennent part au gouvernement ont entendu à Poissy ledit Bèze et ses blasphèmes horribles contre le saint sacrement de l'eucharistie; puis on l'a entendu disputer de nouveau à Saint-Germain, comme je vous le dirai tout à l'heure. Ces conférences, qui ont fait beaucoup

vestigie dei re passati, suoi avo e padre), deliberò di retrovar forma di remediar a tanto male, considerando che egli [1] potrebbe apportar la rovina non solamente del regno suo ma ancora di tutta la cristianità. E perchè la cura principale consisteva nella radice e nella causa del morbo, a questa bisognava di ragione attender primieramente, a cercare d'estirparlo in tutto. Per la qual cosa sua maestà, dopo aver fatto publicare un editto molto severo contra ogni sorte di setta e di ragunazion di eretici (il qual fu confermato e approbato [2] dal parlamento di Parigi), aveva pensato di provedere anco ai capi principali, e di punire i primi fautori della nova religione. Ma fu poi il pio e giusto suo disegno dall' immatura morte interrotto.

Era senza dubbio la causa principale e la radice delle eresie, nata nei grandi; ma come nata e accresciuta fosse, ora da me sarà a vostra serenità chiaramente dimostrato. La casa di Guisa (e primieramente Lorena) in tempo di Francesco II° governava quasi sola il regno di Francia, e era allor la casa di Borbone tenuta bassa. Per questa cagione adunque il re di Navarra e Condè (poichè conobbero ch' essi i quali eran del sangue reale, e più alla corona vicini d'ogn' altro, dopo i fratelli del re, erano in poca stima avuti, e dall' altro canto, che la casa di Guisa che non era del sangue, anzi d' origine forastiera, sola dominava con tanta autorità e reputazione) deliberarno [3] non solamente di deprimerla, ma anco forse, come fu detto, di levar al cardinale di Lorena la propria vita. Per il qual effetto parve loro che non fosse alcuna strada più facile nè più espediente, ch' eccitar d' ogni parte e commover gli eretici a prender l' armi contra essa casa di Guisa. Onde il principe di Condè, più ardito e maggiormente appassionato del fratello, tutto pieno d' ambizione e desiderio di dominare, si fece capo dei novi evangelisti. E perchè non si poteva per la tema del re, così facilmente e così presto far moto d' importanzia, fra tanto s' andavano spargendo ogni dì per tutta la corte e per il regno molti libelli stampati, e scritti diffamatorii contra la suddetta

velle doctrine et ses fauteurs les plus ardents; mais la mort arrêta ses desseins.

L'hérésie avait sans aucun doute son germe et sa racine parmi les grands; et je vous dirai comment cela s'est fait. Sous François II, les Guises, et notamment le cardinal de Lorraine, gouvernaient presque à eux seuls la France, et la maison de Bourbon était tenue dans l'abaissement. Le roi de Navarre et le prince de Condé[a] qui étaient du sang royal, et plus près du trône que personne, après les frères du roi, se voyant écartés, et voyant les Guises, qui n'étaient pas du sang, dont l'origine était même étrangère, dominer presque absolument, résolurent non-seulement de les renverser, mais peut-être même (ainsi qu'on l'a dit) d'ôter la vie au cardinal[b]. Ils trouvèrent que le meilleur moyen était d'exciter les hérétiques à prendre les armes contre les Guises; et le prince de Condé, plus hardi et plus exaspéré que son frère, plein d'ambition et convoitant le gouvernement, se mit à la tête des nouveaux évangélistes. Mais comme on ne pouvait point, par crainte du roi, éclater tout de suite, en attendant on répandit dans la cour et dans tout le pays, des libelles imprimés et manuscrits, pour décréditer les Guises, et notamment le cardinal de Lorraine. Celui-ci, de son côté, sévissait contre les hérétiques, ce qui avec les exhortations de Condé les excitait à se soulever et à se débarrasser tout à fait de leurs adversaires. Ce fut là l'origine de la conjuration d'Amboise, qui était principalement dirigée contre le cardinal, quoiqu'on ait soutenu après qu'elle était même dirigée contre sa majesté;

[a] Davila, liv. I.

[b] Brantôme, t. II, 405.

casa, e massimamente contra la persona d'esso cardinale, il quale, perchè contra l'eresia procedeva severamente, diede loro, con l'essortazione e incitamento del principe di Condè, maggior argumento[1] di far sedizioni e tumulti, e di pensare di levarselo dinanzi affatto. E di quì nacque la congiura d'Amboisia, la quale fu principalmente contro il cardinale di Lorena, seben di poi fu tenuto che fosse anco contra la persona del re: e questa congiura arebbe senza dubbio partorito l'effetto ch'era stato da quelli della casa di Borbone dissegnato, se non era prima, per volontà divina, scoperta nel modo che s'intese. Nel qual tempo poi furono molti nella vita puniti: e perchè il principe suddetto fu non pur avuto suspetto per molti segni, ma publicamente imputato[2] per capo e autore; fu, retrovandosi il re in Orleans, dalla maestà sua chiamato insieme con Navarra suo fratello; e fu subbito esso principe posto prigione, come quello ch'era accusato della congiura c'aveva eccitato varii tumulti in molte parti del regno, e ch'aveva fatto intorno alla religione sedizioni diverse. Fu formato allora processo contra detto principe; e si giudicava, anzi si tenea per certo, che dovesse sua maestà farlo morire, restando ancora viva la suspizione ch'egli avesse contra la sua persona machinato[3]. Vegga adunque vostra serenità da che cagion principalmente è nata così alta radice d'eresie, e con che mezzi è cresciuta. La cagion è stata in voler abassar la casa de' Guisa; in che la grand'ambizione e l'animo impio[4] di quelli di Borbone ha voluto usare la religione per mezzana, e posponer a' loro ingordi appetiti il culto divino e la salute eterna. Ma se, dopo fatti patroni, abbino fatto bene a nutrire publicamente nel regno di Francia tanta peste, dall'evvento si potrà farne saldo giudizio. Questo voglio ben io dire in questo loco a vostra serenità, che quelli della casa di Borbone non si sono accorti che 'l continuare a dar fomento alla nova religione è stato contra di loro proprii; perciochè avend' essi dopo la morte di Francesco II° l'imperio in mano, ed essendo per conse-

[1] Tosc.
[2] Modo simile è nel Cav. e nel Firenz.
[3] Con un *c*. Tiene dell'origine greca.
[4] Guicciardini.

et cette conspiration aurait sans doute atteint son but, si le ciel ne l'eût pas fait découvrir à temps de la manière que vous savez. On condamna à mort beaucoup de conjurés. Non-seulement on eut des soupçons sur le prince de Condé, mais on le désigna publiquement comme le chef du complot. Aussi le roi, étant à Orléans, l'appela auprès de lui ainsi que le roi de Navarre son frère; et il fut emprisonné, comme auteur d'une conjuration qui avait troublé le pays sur plusieurs points, et comme fauteur des séditions religieuses. On lui fit son procès; tout le monde croyait qu'on allait le faire mourir, et cela d'autant plus que la conjuration passait toujours pour avoir été tramée contre la personne du roi.

Voilà la cause principale de cette hérésie et de son développement si funeste. On voulait abaisser la maison de Guise : l'ambition impie des Bourbons se servit de la religion comme d'un moyen; elle sacrifia le culte de Dieu et le salut éternel à ses convoitises. Mais l'issue des événements nous montrera au juste s'ils ont bien fait, après s'être emparés des affaires, de répandre cette contagion en France; je dirai seulement que les Bourbons n'ont pas vu combien cela leur était nuisible à eux-mêmes. Après la mort de François II, l'état était dans leurs mains : les Guises étaient déchus; à quoi bon user de ce même moyen, qui devait si bien profiter à leurs ennemis? La religion nouvelle aggrava les désordres et multiplia tellement les tumultes, que le roi de Navarre fut forcé d'appeler les Guises à la cour, et de les employer, en partageant avec eux le gouvernement qu'il possédait à lui seul, et qui lui serait longtemps resté s'il avait su conserver la paix du royaume.

La même chose s'était passée en Allemagne, et c'est ce qui a agrandi et fortifié l'hérésie de Luther. L'électeur J. Frédéric et les autres ducs de Saxe redoutant la grandeur de la maison d'Autriche, qui s'étendait chaque jour, et craignant d'être écrasés par elle, songèrent à l'affaiblir par la sédition et par l'hérésie; ils encouragèrent les éloquents prédicateurs des mauvaises doctrines, afin de s'en servir comme d'une arme tantôt défensive, tantôt offensive, pour faire que

quente[1] la casa de Guisa in declinazione, non faceva più bisogno usare quel mezzo, il qual fece poi, come si vidde, quella casa più grande che mai. Perchè crebbero talmente i disturbi e i tumulti per la nova religione introdotta, che per varii accidenti fu forzato Navarra a chiamar alla corte Guisa con i fratelli, e a valersi dell' opera loro, e partire in un certo modo il governo, ch' era prima quasi in man sua, e che sarebbe stato un gran pezzo s'avessero conservato il regno in pace.

Quest' essempio medesimo si vidde in Germania : e dall' istessa potente cagione s' allargò tanto la setta luterana, e si radicò nelli animi degli uomini : perciochè temendo allora l' elettor Giovanni Federico, e altri duchi di Sassonia che la casa d' Austria essendo fatta troppo grande volesse deprimerli, e vedendo ch' ella s'andava facendo sempre maggiore, pensarono d' abbassarla col mezzo delle sedizioni e eresie; onde introdussero predicatori eloquenti a seminar le male opinioni, per poter aver da loro continuamente presidii alla diffesa e offesa, e anco per levar al populo con questo interesse la volontà di contribuire e di pagare a Cesare cosa alcuna. Ma non s' avviddero poi questi principi, che mentre con le disunioni e eresie procuravano d' abassar l'imperatore Carlo Quinto , con le medesime vie e modi l' inalzavano maggiormente : ond' egli, sempre accorto, seben fingeva d' esser da tali disunioni molto lontano, nondimeno per la grandezza sua non gli erano punto discare; anzi per aventura le teneva vive, perchè non era dubbio che mentre la guerra[2] era in se stessa divisa, egli poteva esser più padrone, e la parte più debole in ogni occasione a lui s'aderiva; ch' essendo tutta con tante forze unita, non arebbe giammai potuto Cesare in alcun modo farsela soggetta. Con tutto ciò, siccome monstrava d' odiar la disunione, così mostrò anco di perseguitare e mover l' armi ai luterani, ai quali in fine si redusse a concedere l' *interim,* che fu un modo d' accrescer le divisioni e eresie.

Ma per tornare ove[3] mi son partito, i principii dei rimedii e

[1] Borghini, Redi.

[2] Così il ms.

[3] Per *onde*. Rim. ant. *lu' d' ov' io mi son partito*. Ma d' *ove* conveniva dire, non *ove*.

le peuple cessât de payer quoi que ce fût à l'empereur. Mais ils ne voyaient pas que les mêmes moyens qui tendaient à affaiblir l'empereur lui donnaient de la force. Aussi Charles V, qui était fort adroit, montrait un grand déplaisir de ces divisions, mais au fond il y trouvait son compte et peut-être les attisait-il sous main. En effet, plus le pays était divisé, plus il en était le maître; le parti le plus faible recourait à lui, tandis que si toutes les forces avaient été unies, jamais il n'aurait pu assujettir l'Allemagne. Mais comme il faisait semblant de haïr les discordes, il feignait aussi de persécuter les hérétiques et de les combattre; enfin il leur accorda l'*intérim*, ce qui était le moyen d'augmenter les dissensions et les hérésies. Mais revenons à la France.

Les remèdes employés au commencement par François II paraissaient opportuns et fort salutaires, et auraient sans doute vaincu le poison. D'autres, cependant, ne pensaient pas de même : ils

di curazione, fatti da Francesco II°, parevano per certo molto opportuni e salutari; e arebbono senza dubbio in gran parte spenta la peste e il veleno; seben altri hanno avuto contraria opinione, stimando che non fusse buona la strada del rigore e della severità. Questi rimedii, dico, erano molto buoni e molto giovevoli. E già si vedeva andarsi sanando il male, vedeasi cessar il furor della peste, e retornare al regno l'unione, l'obedienzia, la quiete, e finalmente la pristina sua luce. Ma ecco (misera provincia e infelice imperio!) in questo tempo la morte del re, la quale apportò ben mestizia e dolor infinito a tutti quelli che da un alto monte reguardando in mar da lontano, prevedevano il futuro tempo cativo. Ecco allora per consequente la liberazione del principe di Condè : ecco il dispreggio del già fatto e pubblicato editto; ecco il novo morbo, i persecutori della fede cattolica, le sedizioni, la disobedienzia, e finalmente le tenebre e l'oscurità di quel bellissimo e amenissimo paese*.

La regina allora si retrovò nel maggiore travaglio che fosse stata giammai, perciochè i tre stati non volevano, come donna, admetterla al governo; e le furono fatte molte pratiche contra, per escluderla; ma finalmente il favore ed il consenso del re di Navarra e altri principi del sangue superò questa difficultà; seben fu detto che la casa de' Guisa non restò di contraoperare poiche s'avvidde che la regina doveva esser con esso re di Navarra unita. Dopo questa deliberazione, per la tenera età del re, e per il governo[1] degli stati suoi, fu fatto un conseglio nel quale, oltra la regina e Navarra, capi supremi, furono admessi e introdutti tutti i principi del sangue, il cardinale

* Morto adunque il re Francesco secondo, il qual era in età d'anni diciotto, e potea governare il regno, c'avea appresso di se, come ho detto, il cardinale Lorena (signor molto cattolico e di buona mente, e nei maneggi di stato assai versato), successe alla corona Carlo nono, re presente, in età d' anni undici. Nel qual tempo non essend' egli atto all'amministrazione, fu per deliberazione dei tre stati fatta reggente la regina madre insieme con Navarra, come primo principe del sangue reale; onde tutta la somma del governo del regno di Francia fu posta in

[1] Il cod. *governo come*. Forse *governo così di lui come*.

croyaient que les moyens sévères n'étaient pas les meilleurs. Moi je répète que le remède était bon. Déjà le mal décroissait, la contagion affaiblissait ses ravages, le royaume revenait à la concorde, à l'obéissance, à la paix; il reprenait sa splendeur. Mais, malheureux pays! malheureux royaume! la mort du roi survint et apporta une profonde tristesse à tous ceux qui, placés à de grandes hauteurs, regardaient au loin, et voyaient l'orage grossir et approcher en grondant! Le prince de Condé fut mis en liberté, l'édit royal fut méprisé, les persécuteurs de la foi s'enhardirent : de là les séditions, la désobéissance, le désordre épouvantable de ce beau pays.

Ce fut alors pour la reine le moment des plus rudes difficultés qu'elle ait jamais eues de sa vie : les trois états ne voulaient pas admettre une femme au gouvernement des affaires; on fit beaucoup de menées pour l'en exclure; mais enfin le consentement du roi de Navarre et des autres princes du sang vainquit cet obstacle, quoique les Guises prévoyant, disait-on, que la reine s'allierait au roi de Navarre, s'opposassent à l'admission de son autorité. Après cela, vu l'âge du roi, pour diriger son éducation en même temps que les affaires de l'état, on institua un conseil dans lequel siégeaient, outre la reine-mère et le roi de Navarre, les princes du sang, le cardinal de Lorraine, le duc de Guise, le connétable, le chancelier, les cardinaux de Tournon, et de Châtillon, l'amiral, le duc de Nevers, le maréchal de Saint-André, Morvilliers, évêque d'Orléans, l'évêque

mano di questi dui con eguale potestà e autorità; e con questo di più, che la regina, dovesse governar la persona del re e fratelli, e il re di Navarra avesse quasi solo la certa sopraintendenza nelle cose della guerra. Quì potrei dire molte cose in quel tempo avvenute, d'importanza, le quali convengo tralasciare per non esser longo.

di Lorena, e duca di Guisa, il contestabile, il cancelliere, Tornone, Satiglione, amiraglio, e duca di Nevers, marechal Sant' Andrea, i vescovi di Mortier, d'Orleans, di Valenza, monsignor di Selva, d'Avanson, con molti sopraintendenti di finanza. Ma poco dopoi si partirno dalla corte tutti quei signori della casa de Guisa; e la cagion della partita ora sarà da me a vostra serenità narrata.

Ho già detto di sopra delle inimicizie e odii grandissimi tra la casa di Borbone e quella di Guisa: le quali sebben con gran fatica furono accomodate nella morte di Francesco, nell' estrinseco; nondimeno secretamente continuarono, di maniera che si vedevan spesso varie male operazioni, massimamente dal canto del re di Navarra e principe di Condè, i quali portavano odio grande al cardinale Lorena e duca di Guisa per le cose seguite quando il principe fu fatto prigione. Del che dicevano esser stato il cardinale il primo auttore, sì della pregionia, come del voler far levar a lui la vita, e al re di Navarra far dare proprio carcere, com' era allora dissegnato dal re, per consiglio, come affirmavan, d' esso cardinale. Continuando adunque tra loro questi odii occulti, e similmente durando la volontà di Navarra, del principe suo fratello, e d' altri, nel nutrire e accrescere la nova religione, non v' era più modo alcuno che quei signori di Guisa tutti cattolici, potessero nel conseio [1] perseverare, perciochè, oltra che non erano libere le loro opinioni, se 'l cardinale di Lorena mostrava confidentemente le buone e sicure strade d' estirpar l' eresie, era poi scoperto [2] al re di Navarra, e altri fautori della nova setta, quanto egli aveva sinceramente parlato; e questo fu uno dei primi e chiari segni della mente di molti intorno alla religione. Per la cagione suddetta furono forzati i signori di Guisa a lasciar la corte, e retirarsi, come fecero, ai lochi e case loro: onde restorno tutti gli altri da me di sopra nominati, nel consiglio. E questo è quello che si chiama consiglio privato, con il quale s' è governata un pezzo ed ora si governa la Francia. E perchè con questo medesimo si son trattate e trattano ancora

[1] I Tosc. ant. *vejo* per *veggo*.

[2] Cod. *furono poi scoperte*.

de Valence, monseigneur de Selve[a], d'Avançon, et plusieurs surintendants des finances. Peu de temps après, les Guises s'éloignèrent tous ensemble de la cour, et je vais vous dire la cause de leur départ.

J'ai déjà parlé de la haine qui régnait entre les Bourbons et les Guises. A la mort de François II ils se réconcilièrent avec peine, mais seulement en apparence; les mauvais procédés continuèrent, notamment du côté du roi de Navarre et du prince de Condé, lesquels, ne pouvant oublier le passé, détestaient le cardinal de Lorraine et le duc de Guise. Ils disaient que le cardinal avait conseillé la captivité du prince; qu'il voulait même qu'on lui ôtât la vie, et qu'on mît en prison le roi de Navarre. C'est ce que le roi avait résolu de faire, d'après le conseil, dit-on, du cardinal de Lorraine. Comme ces haines secrètes continuaient entre eux, et que le roi de Navarre, ainsi que son frère et d'autres, voulaient toujours appuyer et étendre la nouvelle religion, il n'était plus possible aux Guises, qui étaient tous catholiques, de rester dans le conseil. D'abord, ils ne pouvaient pas y manifester franchement leur avis; puis, lorsque le cardinal se hasardait à suggérer les moyens les plus courts d'extirper l'hérésie, alors le roi de Navarre et les autres fauteurs de la secte nouvelle découvraient mieux que jamais les intentions véritables de leur ennemi. C'est dans ce conseil que les opinions religieuses de plusieurs furent pour la première fois dévoilées. Ainsi les Guises se virent forcés de quitter la cour, et de se retirer dans leurs terres et maisons. Les autres que j'ai nommés restèrent au conseil; et c'est ce qu'on appelle le conseil privé, qui a longtemps gouverné et qui gouverne encore la France. Comme c'est là qu'on a traité et qu'on traite toujours les affaires de la religion, j'en parlerai encore, autant que je le trouverai nécessaire.

[a] Du Bellay, VIII, p. 365.

le cose della religione, ne ragionerò d'esso[1] quanto mi parerà necessario.

In questo stato io retrovai il regno di Francia, e con questo governo, quando gionsi alla corte. E perchè notai fin da principio che non c'era forma alcuna d'amministrazione, e viddi la giustizia violata e macchiata, l'inimicizie grandi e importanti, le passioni e gli umori dei potenti, gli interessi, e occasioni[2] dei principi, la confusion della religione, la disobedienzia e turbulenzia del populo, gli animi sediziosi e impii dei più grandi; e finalmente perchè conobbi in tutte le cose un' espressa mutazione, e un'altra faccia di publico governo; feci quel giudizio e quel discorso del suddetto regno, che quasi nelle mie prime lettere esplicai alla serenità vostra. Nel quale s'io mi sia molto ingannato o no, si può da quello che è successo maturamente considerare, e facilmente poi giudicare. Parvemi allora veramente, parvemi, dico, in tutto che non fusse quel il regno di Francia, l'imagine del quale io aveva in altri tempi veduta con gli occhi proprii, con tanta obedienzia, tant'unione, con tante forze, con tanta grandezza, e fino[3] con tant'ottime qualità quante son state da me nella prima parte della mia relazione descritte *.

Ma con che mezzi e con che strade sia stata posta inanzi e accresciuta la nuova religione (la quale con altre vie, con altri modi diversi da me già dimostrati aveva già preso assai gran piede) ora farò, come spero, chiaramente conoscere a vostra serenità; e poi dirò le cause perchè è passata tant'oltre. I mezzi adunque siccome sono stati grandi e potenti, così sono ancora stati retrovati e usati da grandi e potenti soggetti; e principalmente son stati il re di Navarra.

* Cercando di ponere a vostra serenità dinanzi gli occhi il vero esempio del regno e del governo passato, in tempo di Lodovico XII°, di Francesco I° e di Enrico II°, non del presente, il qual non può uomo di buona mente per certo

[1] Vizioso pleonasmo. Ma è nel Bocc. « Del buon uomo domandò, che ne fosse. »

[2] Par voglia dire: occasioni, e però tentazioni, di nocersi. » — [3] Forse *finalmente*.

Tel est l'état dans lequel je trouvai à mon arrivée le royaume de France : je reconnus, dès l'abord, que l'administration était sans règle, la justice violée et souillée ; j'aperçus les inimitiés mortelles, les passions, les caprices des gens puissants, les intérêts contraires des princes qui variaient selon les occasions, les troubles religieux, la désobéissance et la turbulence dans les peuples, la révolte et l'impiété parmi les grands ; je vis tout bouleversé, et j'en tirai les conclusions que vous avez lues dans mes premières lettres. Vous pouvez facilement juger, par les événements qui sont survenus depuis, si je me suis trompé ou non. Je ne reconnaissais plus cette France que j'avais autrefois contemplée de mes yeux, si soumise, si unie, si forte et si grande, douée de toutes ces rares qualités que la première partie de mon discours vous a retracées.

Maintenant je montrerai clairement à votre sérénité par quels moyens on a toujours étendu la nouvelle religion, qui avait déjà pris un grand accroissement par les expédients que je vous ai indiqués. Je vous parlerai des causes de cet accroissement. Les moyens ont été puissants, et ils ont été employés par des hommes puissants, par le roi de Navarre, son frère, le grand chancelier, l'amiral. Le grand chancelier, qui plus que tout autre a favorisé les nouvelles opinions, est

vedere in stato tale, e contenersi dalle lacrime, sì per rispetto d'esso stesso come per conto di tutta la cristianità. E questa così gran mutazione non è derivata, come l'esperienza ci ha dimostrato, da altro fonte che da quello della religione, la quale ha voluto la maestà divina che resti nel mondo immaculata; e s'è veduto sempre la rovina di quelli ch' han cercato di levarla o di deprimerla.

il principe suo fratello, il gran cancelliere, l'amiraglio; ma il cancelliere sopra gli altri, il quale è stato sempre di queste nove opinioni fautore, e [1] è uomo molto accorto e intelligente. Ha retrovati molti espedienti opportuni per questo effetto. Non è stato, per certo, mezzo alcuno più potente per poner inanzi la nova religione nel regno di Francia, della propria volontà e inclinazione del re di Navarra, per la qual molti dei grandi e del populo si son facilmente voltati a quella setta. E non è maraviglia : perchè sa ben la serenità vostra, che quali sono i principi, tali sogliono essere il più delle volte i populi; e che il principe è come una legge e un essempio nel quale ogn'uno mira, e ove indrizza l'azioni sue. Per questo animo adunque e inclinazione di quelli che governano, altri si sono messi a retrovare, com'ho detto, diverse vie per aggrandir quella peste, com'han fatto tra gli altri il cancelliere e Condé, l'uno con i recordi [2], l'altro con il cercar di farli porre ad essequzione. Ma prima ch'io venghi a far conoscere a vostra serenità tutte queste strade, voglio dirle che non fu picciol modo di dar fomento all'eresie il vedere l'assoluzion di Condé dopo la morte di Francesco secondo, e l'impunità delle sedizioni e errori suoi. Furono chiamati primamente in Francia di Geneva molti ministri, i quali, appresso gli altri che erano prima, andavano predicando in ogni parte e insegnando la falsa dottrina, e distribuendo varii catechismi per istruzion della lor fede : e andorno anco introducendo in ogni città, e massimamente in Parigi, i lor riti nei sacramenti della chiesa. Dopoi furono alcuni di questi chiamati alla corte, ove furon fatti predicare fin nel palazzo proprio del re, e con queste predicazioni (alle quali si retrovava [3] quasi di continuo molti grandi e signori principali) acquistarono tanta autorità, e furono in tanta stima posti, che in poco spazio di tempo e alla corte e nelle città predicavano con tanto concorso di gente, che era maraviglia a vedere. E nelle camere proprie del re e della regina si sentivano i gentiluomini e le dame cantar salmi al modo loro, e si vede-

[1] Cod. *e*.

[2] Ricordare per *avvertire*. Boccaccio.

[3] Così diciamo c'è col plurale

un homme intelligent et adroit; il a su trouver les expédients les plus utiles à cette cause. Certes il n'y a pas eu de moyen plus puissant pour pousser en avant la nouvelle religion dans le royaume de France que la volonté et l'inclination du roi de Navarre, qui entraîna les grands en bon nombre et le peuple. C'était naturel : votre sérénité sait fort bien que tel prince, tel peuple; que le prince est ordinairement la loi vivante, et comme le modèle auquel chacun tâche de conformer ses propres actions. Connaissant donc les dispositions de ceux qui gouvernaient, les autres ont cherché les moyens de répandre cette peste. Le chancelier et le prince de Condé ont été les premiers : l'un donnant le conseil, l'autre le mettant en œuvre. Avant tout, je dois remarquer que l'hérésie fut puissamment encouragée par l'absolution du prince de Condé, dont les fautes et les conspirations, après la mort de François II, restèrent impunies.

On appela d'abord de Genève plusieurs ministres, qui, grossissant le nombre de ceux qui étaient déjà en France, prêchèrent de tous côtés leur fausse doctrine, distribuèrent leurs catéchismes, introduisirent leurs rites touchant les sacrements de l'église dans plusieurs villes, et notamment dans Paris. On en fit venir quelques-uns à la cour; ils prêchèrent dans le palais même du roi, en présence de plusieurs grands et seigneurs, qui étaient leurs auditeurs assidus. Ils acquirent par là une très-grande réputation et beaucoup d'autorité; bientôt leurs sermons à la cour et dans la ville furent suivis par une foule étonnante. Dans les chambres du roi et de la reine, les gentilshommes et les dames chantaient des psaumes à leur manière : on lisait publiquement les livres de Bèze et d'autres ministres. Le palais de la reine de Navarre était l'école publique de la nouvelle doctrine : c'était comme l'asile des nouveaux évangélistes, qui y recevaient un accueil fort bienveillant et très-honorable. L'exemple de ces hauts personnages enhardit les nouveaux sectateurs, qui commencèrent sur plusieurs points du royaume à se soulever pour écraser le parti catholique. Mais comme ceux-ci ont toujours été, Dieu merci, fort zélés et supérieurs en nombre de beaucoup, il n'était pas aisé de les plier de force au joug

vano legger publicamente varii libri del Beza e altri ministri. Oltre a ciò, il palazzo della regina di Navarra era fatto come una scola publica della dottrina insegnata da questi tali, e un asilo de' nuovi evangelisti, i quali eranò ivi tutti benignamente raccolti e recevuti. Da questi principii e introduzioni così grandi presero tanto ardire quelli che seguivano la nuova fede, che in varie parti del regno cominciorno a tumultuare, e a voler opprimere i cattolici : e perchè questi per la grazia di Dio son sempre stati constanti[1] e superiori di numero a quelli di gran lunga, difficilmente potevano secondo il lor perverso desiderio indurli per forza a quella religione, o affatto tenerli molestati e travagliati, massimamente in Parigi, ove è stato in ogni tempo il numero de' cattolici così grande, che s'avesser avute l'armi in mano con libertà, senza dubbio non ci sarebbe restato in quella città vivo pur un eretico. E a questo proposito voglio dire alla serenità vostra, che sebben quella setta aveva preso così gran piede, nondimeno non includeva la terza parte del regno. Dai tumulti adunque continui che facevan quelli, dagli assalti alle chiese, dall'uccisioni e saccheggiamenti che pur si vedevano in molti lochi, ove non si poteva resistere al lor impeto, nacque un mezzo più degli altri potente e atto non solamente ad aumentare la nuova religione, ma a voltar presto il regno tutto a quella. Perciochè, mostrando quei capi principali da me di sopra nominati, c'avevano in mano il governo, di voler provedere a tanti disturbi con apparenza di pietà e di bontà, sotto colore del puro servizio di Dio, e finalmente con falso argumento della quiete e tranquillità della Francia; e dicendo che la via del rigore non solamente non era buona per acquetar i tumulti, ma era più tosto atta per maggiormente accenderli, e che bisognava qualche più lieve medicamento a quell'infirmità; fecero nel mese di gennaro del 1561 raunar un' assemblea o congregazione di dui presidenti per ciascuno parlamento del regno; e tutti furono uomini scelti dalla nuova religione. In questo loco si retrovarono ogni dì il re, la regina, Navarra, e tutti

[1] Bembo.

de la nouvelle doctrine, ou même de les persécuter et de les molester, principalement à Paris[a], où les catholiques ont de tout temps été si nombreux, que, s'ils avaient été libres de prendre les armes et de s'en servir, sans aucun doute pas un seul des hérétiques n'eût échappé. Ici je dois faire observer que cette secte, quoiqu'elle eût si puissamment envahi le royaume, n'en avait pourtant pas même infecté le tiers. Mais les tumultes continuels, le pillage des églises[b], les meurtres et les ravages qui se commettaient dans beaucoup de lieux où ces hommes-là ne rencontraient point de résistance, étaient un moyen puissant, non-seulement de fortifier la religion nouvelle, mais même de la rendre maîtresse du pays tout entier.

Les principaux chefs que j'ai ci-dessus nommés, et qui menaient les affaires publiques, parurent vouloir mettre ordre à tant de maux, par piété, par humanité, sous la couleur du respect pour le service de Dieu, et avec le faux motif du repos et de la tranquillité de la France. Ils ajoutaient que la rigueur, non-seulement n'avait pas apaisé les tumultes, mais qu'elle les avait même excités, et qu'il fallait appliquer un remède plus doux à ces maux. Ils convoquèrent donc, en janvier 1561, une assemblée composée de deux présidents pris dans chaque parlement du royaume et qui appartenaient tous à la nouvelle religion. Dans cette assemblée se trouvaient tous les jours le roi, la reine-mère, le roi de Navarre et tous les autres membres du conseil, dont la plupart penchaient vers la secte. On discuta les moyens de remédier aux désordres et aux troubles de la France : l'un des expédients proposés, et qui fut appuyé par plusieurs, c'était de donner aux hérétiques un temple dans les villes où ils étaient assez nombreux, afin qu'ils pussent y prêcher. Mais la chose était grave, et elle pouvait tirer à conséquence, ainsi qu'on le sentit d'après ce qu'en dirent, dans leurs représentations, les ambassadeurs des princes catholiques. Enfin on s'accorda à faire un décret presque unanimement approuvé par l'assemblée, tout imbue de la même erreur. Ce décret contenait de bonnes choses, mais il accordait trop aux huguenots;

[a] Davila, III, 133; VI, 381, 383. [b] Le même, I, 152.

quelli signori del consiglio, la maggior parte dei quali erano a quella setta inclinati. Quì fu proposto il modo di provedere alle confusioni e disturbi della Francia : e una delle provisioni principali che fu posta inanzi, nella quale inclinavano l'opinioni di molti, era il voler dare il tempio agli eretici nelle città proprie [1], ove avessero da predicare. E perchè questa pareva materia troppo importante, e deliberazione c'aria partorito qualche effetto grande (sicome comprendevano anco dagli offizii fatti dagli ambasciadori dei principi cattolici), finalmente fecero nascere (di quasi comun consenso, perchè erano, com'ho detto, persone elette di questa volontà) un decreto, nel quale seben v'erano alcune cose d'importanza [2] agli ugonotti, come la predicazione loro fuora delle città con la presenza dei ministri e rappresentanti di sua maestà..... Il qual decreto siccome derivò della maggior parte di persone di mala mente, subornate, e macchiate d'eresie, così fu pieno di tanto nascosto veleno quanto poi si è scoperto. Questo è stato quel mezzo più di tutti potente, c'ha posta tanto inanzi con gran fondamento la nuova religione. Questo è stato quel mezzo del qual tanto si è servito il principe di Condé, per coprir tanti errori, tante sedizioni, e la rebellion manifesta che fece quando si tenne in Orleans con l'amiraglio, e quelli altri cavalieri dell'ordine, con tanta gente; quando seguirono l'occupazioni di tanti luoghi, come allor per mie lettere intese vostra serenità : del che ne ragionerò poi più abasso. Questo infine è stato un editto così pestifero e così venenoso, che seco ha portate tutte le calamità che dopoi son avenute. E per questo rispetto il parlamento di Parigi c'aveva ben penetrato in ogni sua parte, e che sapeva di quanto male doveva esser cagione, non volse mai farlo publicare : onde la publicazione nacque poi dalla pura volontà della regina e re di Navarra, che andarno a Parigi per questo effetto. E questo è un altro segno della mente di esso re di Navarra.

L'altro mezzo importante per ampliare e agrandir quella fede,

[1] Un Tosc. « Ad essi proprii, e non ad altri attribuito. »

[2] Manca un inciso.

par exemple, le droit de prêcher hors des villes, en présence des officiers de sa majesté. Ce décret, rédigé par des hommes pour la plupart mal intentionnés, séduits, entachés d'hérésie, était plein d'un poison caché, qui s'est développé avec le temps. Voilà ce qui a, plus que toute autre chose, servi la nouvelle religion. Voilà le moyen par lequel le prince de Condé crut pouvoir justifier tant de fautes, tant de séditions, et la rébellion ouverte dans laquelle il s'engagea lorsqu'il s'empara d'Orléans avec l'amiral, avec d'autres chevaliers de l'ordre, et une troupe considérable, et lorsque tant de pays furent occupés de force, comme mes lettres l'ont appris à votre sérénité. J'en reparlerai plus tard. Ce fatal édit entraîna à sa suite toutes les calamités que la France a essuyées depuis. Aussi le parlement de Paris, pressentant tout le mal que cet acte devait entraîner à sa suite, ne consentit jamais à le publier : la reine-mère et le roi de Navarre le publièrent de leur chef. Ils allèrent à Paris exprès pour cela. C'est encore là un indice bien clair des intentions dudit roi de Navarre.

Un autre moyen puissant d'agrandir l'hérésie se trouva dans les discussions qui furent permises entre les nouveaux évangélistes et les docteurs de Sorbonne, une fois à Poissy, une fois à Saint-Germain,

furono le disputazioni che tra i dottori cattolici della Sorbona e questi nuovi evangelisti son state due volte fatte; l'una in Poisì, l'altra in San Germano, quando furono proposte quelle sei materie intorno alla religione, cioè dell'imagini, del battesmo, dell'eucaristie, della messa, dell'imposizione di mani, dell'interior servizio di Dio. E per lassar la disputazione di Poisì, che non fu in tempo mio, dirò della seconda la qual apportò grandissimo scandalo e pregiudizio alla religion nostra, e diede alla loro, reputazione e fomento maggiore. Perciochè, essendosi per quindici dì continui trattata la prima materia dell'imagini, non si fece frutto alcuno. E fu proposta questa prima, a loro più facile, per imprimere qualche apparente ragione nell' animo della regina, e altri ch'eran presenti. Non si doveva per modo alcuno devenire [1] con questi ministri a tal disputazione; ma poichè si venne, fu meglio non seguirla, come non si seguì, per diversi offizii fatti dai cattolici con la regina. Ma tali disputazioni furono [2] un altro assai chiaro segno dell' animo del re di Navarra, perchè gli eretici non poteron se non avanzar molto, sì per altre cause, come per persuadere al volgo ignorante che fossero state lasciate le disputazioni ad instanza dei cattolici, dubitando d' essere superati. E con questo modo, di un tal principio son iti acquistando sempre più autorità appresso il populo.

Restami a dir brevemente tre altri mezzi con i quali si sono augumentate l'eresie in Francia. L'uno è stato il ponere nei vescovati e abbazie, negli offizii e carrichi importanti, persone della nuova religione, e levar i buoni. L'altro il lasciar impuniti tutti gli errori, tumulti, e delitti commessi nelle città e nelle chiese dagli ugonotti. Il terzo è stato il favor e la grazia c'han sempre avuto quei tali appresso il re di Navarra e i più grandi della corte; onde è nato che gli ambiziosi desiderando d'esser posti in qualche grado onorato, e d'esser avuti in considerazione, si sono dechiarati di quella nova setta; e massimamente molti prelati, il qual essempio ha dato tanto

[1] Tosc. *divenire.*

[2] Cod. *da tali disputazioni un.*

où l'on débattit les six questions religieuses : des images, du baptême, de l'eucharistie, de la messe, de l'imposition des mains, du service intérieur du culte. Je laisserai de côté la dispute de Poissy, qui n'eut pas lieu de mon temps, et je parlerai de l'autre, qui fut très-scandaleuse, très-préjudiciable à notre foi, et donna une plus grande réputation et un plus grand encouragement à la leur. Pendant quinze jours on discuta d'abord la question des images, sans rien avancer. Elle fut proposée la première, comme la plus facile pour les hérétiques, afin d'ébranler l'esprit de la reine et des autres personnes qui assistaient à ce colloque. On ne devait jamais en venir à une pareille discussion avec ces ministres-là; et, une fois entamée, il valait mieux l'interrompre comme on le fit, à la suite de plusieurs démarches des catholiques auprès de la reine. Mais ces débats mirent encore plus clairement en évidence les intentions du roi de Navarre; et les hérétiques y gagnèrent beaucoup à plusieurs égards, surtout en faisant croire aux ignorants que les catholiques s'étaient empressés de couper court à la discussion, dans la crainte d'y avoir le dessous. De cette manière leur autorité s'est accrue parmi le peuple.

Il me reste à indiquer en passant trois autres moyens qui ont contribué au développement de l'hérésie en France : le premier a été de donner les évêchés et les abbayes, enfin toutes les charges les plus importantes aux sectaires, et d'en priver les bons catholiques; l'autre, de ne pas punir les fautes, les tumultes, les crimes commis par les huguenots dans les villes, et surtout dans les temples; le troisième a été la faveur constante du roi de Navarre et des grands de la cour, qui a encouragé les ambitieux convoitant quelque honneur et quelque renom, à embrasser cette secte pour y parvenir. C'est ce qu'ont fait notamment plusieurs prélats, et leur exemple a produit un scandale dont on ne saurait calculer la portée.

scandalo, e è stato di tanto mal cagione quanto a pena si potrebbe credere *.

Cominciarò dai dui capi principali d'esso consiglio, che sono la regina e Navarra, come quelli c' hanno avuto il governo in mano; e come quelli dai quali dependevano [1] tutti gli altri, c' hanno ad un certo modo convenuto assentir alle loro opinioni. Parlerò di questi dui più particolarmente, perchè hanno anco spesso da loro senza il parer d' altri deliberate ed esseguite molte cose di gran momento: onde, conosciuti questi, si conoscerà similmente le cagioni per le quali è stata posta tanto inanzi la nuova religione, e tutte le ragioni ancora delle cose avvenute, e che per l' inanzi potessero avvenire. Ma dirò prima del re di Navarra, per poter poi a lui applicare alcune cose che seguiro intorno alla persona della regina.

Il re di Navarra, il quale era stato quasi sempre in tempo dei re passati, molto basso, con i fratelli, per varii accidenti, essendo successo Carlo re presente alla corona, fu fatto dai tre stati, come più prossimo e primo principe del sangue, luogotenente generale del re; onde ebbe con la regina la somma del governo e la potestà suprema. Per la qual cosa, vedendo egli d' aver preso forze, autorità e potenza, e di governare quasi a modo suo tutto il regno, cominciò a pensar, con questa occasione, inanzi l'età matura del re, di farsi quanto più grande e potente che potesse. Per il qual effetto gli parve che fosse bene che s' ingegnasse di continuar a nutrire e fomentar l' eresie nel regno, e farle accrescere ogni dì più, come prima si vedeva [2]. E la medesima oppinione ebbe sempre Condé suo fratello. La prima cagion adunque che movesse il re di Navarra a poner inanzi la nova religione, fu il giudizio che egli fece che quella via fusse bona e accom-

* Ma io non volendo in ciò dilatarmi, lascerò questa considerazione alla molta prudenza e al perfetto giudizio della serenità vostra. Ora vengo al consiglio ove si son deliberate tutte le cose doppo la morte di Francesco secondo, e massimamente intorno alla religione, acciochè, considerato le persone c'hanno avuto

[1] Dante.

[2] Sbaglio del cop.

Je vous entretiendrai maintenant du conseil, et je commencerai par les deux principaux chefs, la reine-mère et le roi de Navarre, qui gouvernent l'état, dont tous les autres dépendent, et suivent forcément les opinions. Je parlerai de ces deux-là particulièrement, car souvent, de leur propre volonté, sans consulter personne, ils ont résolu et exécuté des choses de grande importance. En les connaissant bien, on connaît en même temps les raisons qui ont fait prospérer la secte ; on explique les choses passées et on s'attend à celles qui peuvent arriver. Je commencerai par le roi de Navarre, pour mieux lui appliquer ensuite quelques-unes des remarques qui suivront sur la reine-mère.

Le roi de Navarre et ses frères ne jouissaient pas d'un grand pouvoir sous les rois précédents; mais à l'avénement de Charles IX, le monarque actuel, plusieurs circonstances l'ont élevé tout à coup. Les trois états l'ont nommé lieutenant général du roi, comme étant le prince du sang le plus rapproché de la couronne ; ce qui lui a fait partager avec la reine le pouvoir souverain. Voyant qu'il avait acquis force, autorité, puissance, et qu'il gouvernait presque tout le royaume à sa guise, il voulut profiter de cette occasion pour se fortifier et s'agrandir toujours davantage avant la majorité du jeune roi, et c'est dans ce but qu'il s'avisa de fomenter l'hérésie, et d'en répandre les germes. Le prince de Condé son frère eut toujours les mêmes opinions. Ainsi, le roi de Navarre protégea la secte, croyant qu'elle pourrait servir à sa grandeur; et voilà pourquoi, laissant de côté toute autre considération, il s'y dévoua. Son espoir était fondé sur plusieurs circonstances, dont la plus marquante était la correspondance qu'il a toujours entretenue en Allemagne avec les électeurs et d'autres princes, pour

voto nelle deliberazioni, possa più facilmente vostra signoria far giudizio di quello che è successo, e far anco coniettura del bene che si possa sperare, o del male che si abbi a temere ; che saran due parti le quali tratterò in fine di questa relazione nel modo che mi dettarà quel poco discorso c' ho potuto farne.

modata per la sua grandezza; e perciò, posto da canto ogn' altro rispetto, a quella sola attese. Questo giudizio della grandezza sua era fondato in varie oppinioni[1]; ma la più importante (la quale egli stimava che dovesse avere più facilmente loco, e c' avesse ancora termini più veri) era l'intelligenzia sua in Germania, la quale ha sempre tenuta viva con gli elettori dell'imperio, e altri principi, per farsi elegger re de' Romani, per farsi capo e fautore di quella religione, la qual cosa è stata da lui sommamente desiderata, e anco sperata. E per questa trattazione ha molte volte secretamente spediti suoi uomini in Germania, e ha tanto operato, c' aveva avuta da alcuni buona intenzione[2], e sopra gli altri del re di Boemia. Questa speranza d' esser eletto re de' Romani aveva fatta radice nell' animo del re di Navarra per dui rispetti: l'uno per l'intenzion che da molti gli era data, e per il favore.....; l'altro per la certezza che egli aveva, che la casa d' Austria non fosse ora in Germania molto amata, e che non si potesse credere che più alcuno d'essa dovesse all' imperio pervenire, per la legge che dicono essere, che d'una famiglia non possono andare successivamente all'imperio più di quattro. La seconda cagion di tal effetto e di tal animo suo, era la speranza c' aveva, che con il favorire e gratificare i grandi e i popoli con questa nova religione (alla quale la maggior parte dei principali inclinava), e con avere tanta autorità, e dependere[3] dal sangue reale, fosse liberamente permesso senza alcuno impedimento l' usar le forze del regno e della corona con il favor di tutta la nobiltà di Francia, per astringer Filippo a restituirli o darli recompensa conveniente di quella parte del stato suo che da sua maestà cattolica è tenuto di là dai Pirenei. Onde in quel tempo solamente, e non prima, incominciò a dimandarle la recompensa, e a procurar che fossero per questa causa fatti seco offizii da tutti i principi, siccome fece anco a sua richiesta vostra serenità con l'ambasciator ordinario ch' andò in Spagna. Tutti questi pensieri tendevano alla parte della

[1] Ne' ms. tosc.
[2] Buti
[3] Forse errore: se *dependere* non ista quì per appartenere.

être nommé roi des Romains, afin de mieux diriger et soutenir l'hérésie. C'est ce qu'il convoitait ardemment, ce qu'il attendait même : il a souvent envoyé pour cela de ses gens en Allemagne, et il avait tant travaillé que plusieurs princes, et le roi de Bohême surtout, lui avaient fait des promesses. Son élection lui paraissait probable, d'abord parce qu'on voyait en lui un promoteur de la secte, et que, dans cette idée, plusieurs l'encourageaient; puis, parce qu'il était assuré que la maison d'Autriche n'était guère aimée en Allemagne, et que nul de cette famille ne pouvait désormais aspirer à l'empire, d'après la loi qui, dit-on, défend d'élire successivement plus de quatre empereurs de la même maison.

Une autre espérance le poussait dans cette même voie. En soutenant les grands, dont la plupart penchaient vers la religion nouvelle, et les peuples qui la suivaient; en usant de l'autorité que sa charge lui donnait sur la famille royale et sur le royaume, il croyait pouvoir profiter des forces du pays et de l'appui de toute la noblesse française dans son propre intérêt, pour contraindre Philippe II à lui rendre cette partie de la Navarre dont le roi catholique s'est emparé au delà des Pyrénées, ou pour obtenir une indemnité convenable. Ce fut dans ce temps-là, et non auparavant, qu'il commença à demander cette compensation, et à invoquer la médiation de tous les princes. Votre sérénité intervint aussi, par son ambassadeur ordinaire en Espagne. Les vœux du roi de Navarre étaient donc tous pour l'agrandissement de sa maison; et c'est là le but très-vraisemblable de la faveur si constante dont il a aidé l'hérésie.

Une troisième raison s'y joignait : c'était l'envie d'abaisser et d'éloigner les Guises, et particulièrement le cardinal de Lorraine. Le roi de Navarre et le prince de Condé ameutaient le peuple par l'hérésie contre ledit cardinal, qui était catholique ardent, et qui avait toujours sévèrement traité les sectaires. C'est là ce qui réussit le mieux au roi de Navarre. Les Guises, se voyant presque sans autorité dans le conseil, se sentant haïs par la secte, crurent devoir se soustraire aux méfiances, aux soupçons, aux scandales qui avaient déjà éclaté et qui pouvaient

grandezza di Navarra, per la qual si può facilmente credere ch'egli si sia mosso a seguire[1] di favorir l'eresie così longo tempo. La terza cagione era per tenir[2] bassa e lontana dalla corte la casa di Guisa, e principalmente il cardinale di Lorena, contra il quale attendeva sua maestà e il principe suo fratello a incitare gli animi dei populi col mezzo dell' eresie, essendo il cardinale cattolico, e avendo sempre predicato contro i nuovi evangelisti severamente. Questo dissegno è sopra gli altri riuscito al re di Navarra, perciochè i signori di Guisa (e per la poca autorità nel consiglio, e per l' odio di questa setta) cercando di fuggir le disconfidenzie, i sospetti e gli scandali ch' erano altre volte stati, e di nuovo potevano essere, forse con aperta rottura e con l'armi tra loro e quelli della casa di Borbone, deliberorno di partirsi, come fecero. La quarta cagione che in questo caso, per il proprio commodo e interesse, è posta per l'ultima, era la conscienza medesima del re di Navarra, il quale essendo uomo di poca intelligenzia e di poco sapere, s'aveva lasciato imprimere nella mente dagli eretici tutte le male e false opinioni come buone e sante, e s'aveva lasciato persuadere che fosse quella la vera via della salute eterna dell'anime nostre. E a questa persuasione s'aggiongeva quella della regina di Navarra sua moglie, la quale egli amava molto, e le stava come soggetto. Ond'ella c'ha un animo perverso e un ingegno acuto, e che è molto astuta, lo tenea continuamente persuaso e combattuto, quando vedeva che per qualche estraordinario accidente potesse mutarsi. Ci era anco appresso l'esortazione del principe di Condé, uomo veramente sedizioso, e di perversa natura, il qual non mancava di far il medesimo offizio con ogni efficacia, come facevano l'amiraglio, Satiglione, e altri di quelle opinioni. Tale è stato tanto tempo l'animo del re di Navarra quale è stato da me dipinto; seben all' or la maestà sua mostrava di voler far credere agli ambasciatori il contrario, come dirò poi, quando arò ragionato della regina e di tutto il consiglio in proposito della religione.

[1] Mor. S. Greg. « Segue di parlare. » Qui *seguire* val *seguitare, continuare.*

[2] Veneto. I Tosc. hanno *tenimento*, non altro.

éclater plus terribles encore, puis aboutir à une inimitié ouverte, à une guerre violente entre eux et les Bourbons : enfin ils partirent.

La quatrième raison, encore plus personnelle que les autres (et voilà pourquoi je la place en dernier lieu), c'était la conscience même du roi de Navarre qui, ayant une intelligence et une instruction bornées, s'était laissé imposer toutes les fausses et mauvaises doctrines comme vraies et saintes. On lui avait persuadé que c'était là le vrai chemin du salut. Sa croyance était confirmée par celle de sa femme, qu'il aimait beaucoup, et à laquelle il était comme soumis. Cette femme, d'une âme perverse, mais d'un esprit fort adroit et pénétrant, le harcelait toujours et le fortifiait dans ses opinions toutes les fois qu'elle voyait quelque incident de nature à les faire chanceler*. Ajoutez les exhortations du prince de Condé, homme vraiment séditieux et pervers, qui l'y poussait avec force, ainsi que l'amiral, le cardinal de Châtillon et d'autres de la même trempe. Telles étaient alors les intentions véritables de Navarre, quoiqu'il essayât de faire croire le contraire aux ambassadeurs étrangers. Mais je traiterai de cela après avoir parlé de la reine et de tout le conseil, en ce qui touche les questions religieuses.

* « Cette princesse...., dans sa jeunesse, aimait autant un bal qu'un sermon. Ensuite elle montra ne pas beaucoup se plaire *à cette nouveauté de religions :* à la fin elle devint calviniste enragée. » (Brantôme.)

La regina adunque essendo admessa per il decreto dei tre stati al governo del regno di Francia, e fatta capo principale di tutta l'amministrazione, ha sempre dimostrato di voler instituire il re e gli altri suoi figli nella religion cristiana, come son stati i re passati; ha sempre detto di voler purgar il regno dall'eresie, e di voler finalmente far ogni sorte di pia e cristiana demostrazione[1].

Era similmente cattolico il duca di Mompensier, del sangue reale, ma non uomo da parlare liberamente, nè da oppugnare l'oppinione del re di Navarra. Il principe della Rocca-Surion, fratello del duca suddetto, ha inclinato sempre, nelle deliberazioni, nella nuova fede. L'amiraglio e Satiglion, suo fratello, son sempre stati apertamente fautori della nuova religione, la quale è stata da loro con ogni studio, in ogni occasion, posta inanzi e inalzata. Eran poi il conestabile, il cardinal di Lorena, Tornone, Armignacco, duca di Guisa, e Sant'Andrea, signori tutti veramente cattolici, i quali hanno sempre gagliardamente diffeso la religione cristiana, e si sono unitamente e costantemente opposti a molte cose contrarie alla quiete e tranquillità del regno : ma di questi la maggior parte s'è poche volte retrovata in conseglio; e questa è stata opera della casa di Borbone, e forse della regina. Quelli della casa de Guisa si partirno dalla corte; Armignaco sen' andò in Guascogna : Tornon se ne morì; ma mentre è vissuto, s'è veduto sempre in sua Signoria e nel conestabile una libertà e sincerità grandissima nel parlare, e un zelo ardentissimo verso le cose della nostra religione. E sebbene non son stati in tutto bastanti a reprimere o retardare l'impetuose deliberazioni che volean far tant'altri grandi, nondimeno han molte volte potuto molto le loro autorità; e forse si sarebbono conceduti i tempii agli eretici, e si sarebbono fatte molt'altre male operazioni se questi signori cattolici non si fossero gagliardamente opposti *.

* Gli altri c'avevano adito e voto nel consiglio, che sono da me stati di sopra

La reine, admise par les trois états à gouverner le royaume de France, et chargée de diriger toute l'administration, a toujours manifesté l'intention d'élever le roi et ses autres enfants dans la religion chrétienne, ainsi que l'ont été les rois leurs ancêtres. Elle a toujours dit vouloir purger le pays de cette hérésie, et se conduire entièrement en vraie chrétienne[a].

Le duc de Montpensier, prince du sang royal, était catholique aussi, mais il n'était pas homme à parler ouvertement et à combattre les opinions du roi de Navarre. Le prince de la Roche-sur-Yon, son frère, a toujours penché, dans le conseil, vers la foi nouvelle. L'amiral et son frère, le cardinal de Châtillon, ont, en toute occasion, soutenu la secte. Le connétable, les cardinaux de Lorraine, de Tournon, d'Armagnac, le duc de Guise, le maréchal de Saint-André, étaient tous catholiques de cœur; ils ont toujours défendu avec vigueur la religion chrétienne; ils se sont unanimement et constamment opposés à tout ce qui aurait pu troubler la paix du royaume. Mais peu d'entre eux se sont trouvés ordinairement au conseil : les Bourbons, peut-être même la reine, contribuaient à les en écarter. Les Guises s'éloignèrent, le cardinal d'Armagnac alla en Gascogne, le cardinal de Tournon mourut. Mais tant qu'il a vécu, lui et le connétable ont parlé franchement; ils ont défendu notre religion avec un zèle ardent. Ils n'ont pas pu toujours arrêter, ni même entraver les impétueuses volontés des autres seigneurs; néanmoins leur autorité a fait beaucoup de bien; on aurait peut-être accordé des temples aux hérétiques, on se serait livré à d'autres actes condamnables si ces seigneurs catholiques ne s'y étaient pas énergiquement opposés.

nominati, tutti inclinavano nella fazzion degli eretici. Questo adunque è stato il consiglio, principe serenissimo, nel modo che vostra serenità ha inteso, tutto

[a] Des citations qui tendraient à prouver la mauvaise foi et la faiblesse de Catherine seraient bien superflues. L'histoire en est pleine : ses défenseurs mêmes en conviennent. — «Tenendo, conforme al suo antico instituto, poco conto delle apparenze che tanto sogliono travagliare i principi; purchè conseguisse il suo intento della sostanza delle cose.» (Davila, t. I, p. 76, 78; liv. IV, 374, 379, 381, et p. 412.)

Non restarò però di dirle, che, sebene apparivano tutti questi segni che da me son stati espressi, della mente della regina, cercava pure di far credere al mondo il contrario in parole; e ha sempre fatto professione di voler viver cristianamente, con udir la messa, le predicazioni, e alle volte communicarsi. Ha detto alli ambasciadori, ed a me spesse fiate, d'esser nata cristiana, e di voler vivere e morire in questa fede nella quale voleva ancora instituire il re e gli altri suoi figlioli; soggiungendo che farebbe presto conoscere a tutti i principi qual fosse la mente sua; e che conveniva per all'ora comportar molte cose, perchè non poteva far altro; ma che il re medesimo, quando sarebbe in età, provederebbe a tanti mali da ogni parte. Similmente era solito parlar Navarra, il qual però per buon spazio di tempo anco nell'estrinseco mostrava d'esser d'altro animo, ma dopoi (come vostra serenità intenderà al luogo suo), diede di se ogni buon segno esteriore per gli accidenti ch'avvennero in quel tempo.

Ma ora passerò ad altro, e dirò prima quello che è stato operato da diversi principi in quella così importante occasione. Vedendo li altri principi cristiani che, e per rispetto del signor Dio e per conto di tutta la cristianità, l'innovazione della religione in un regno così grande, così popolato e così potente potea esser tanto perniciosa e tanto contraria alla salute delle anime, e alla pace e quiete universale, e finalmente tanto a lor preiudiciale, deliberarno di fare ogni sorte d'officio a fine che quella maledetta peste non passasse tanto avanti, che tutto il regno potesse assolutamente voltare. Onde il pontefice principalmente mandò legato in Francia il cardinale di Ferrara, come persona molto destra e prudente, che conosce gli

diviso e disunito in se stesso, col qual tanto tempo s'è conservato il regno di Francia: ed è stato questo il consiglio onde son uscite tutte le deliberazioni e provisioni intorno ai disturbi della religione, che la serenità vostra ha udito e conosciuto di tempo in tempo dalle lettere mie, nelle quali non voglio entrare, perchè troppo tedio le darei, restandomi ancora buona parte di questo mio

Je dois cependant ajouter que la reine, au milieu de toutes les démonstrations dont j'ai parlé, cherchait, par ses paroles, à faire croire le contraire; qu'elle a toujours professé le culte chrétien, entendu la messe, assisté aux prônes, et communié quelquefois. En parlant aux ambassadeurs et à moi-même, elle nous a dit assez souvent qu'elle était née chrétienne, qu'elle voulait vivre et mourir dans sa foi, et y élever le roi et ses autres enfants. Elle ajoutait qu'elle ferait voir bientôt à tous les princes ses véritables intentions; qu'il fallait, pour le moment, tolérer plusieurs choses, puisqu'il n'y avait rien de mieux à faire; mais que le roi lui-même, lorsqu'il aurait l'âge, remédierait à tant de maux. Le roi de Navarre tenait un semblable langage; quoiqu'au commencement il eût, même en apparence, d'autres sentiments. Mais depuis il a changé (ainsi que je vous le dirai tout à l'heure), il a fait des démonstrations contraires, s'étant ravisé à cause des nouveaux événements qui sont survenus.

Je vais vous exposer maintenant la conduite des autres princes dans une occasion si grave. Les princes chrétiens sentirent qu'une innovation religieuse dans un royaume si grand, si peuplé, si puissant, serait funeste au vrai culte de Dieu et à toute la chrétienté; qu'elle nuirait non moins au salut des âmes qu'à la paix du monde et à leurs intérêts. Ils délibérèrent de faire leur possible pour que cette contagion ne s'étendît pas à tout le royaume. Le pape, intéressé à la chose plus que tout autre, envoya en qualité de légat le cardinal de Ferrare [a], comme très-adroit et très-prudent, aimant les Français, aimé et estimé d'eux tous, ayant déjà autrefois négocié avec la cour de France, et ayant toujours été dévoué aux rois très-chrétiens et en bonne intelligence avec eux. Comme légat du pape, comme cardinal, comme conseiller et confident du roi, il apporta par sa présence de grandes consolations aux bons catholiques. Pendant tout le temps qu'il resta à la cour, il employa continuellement sa zélée et pieuse médiation auprès de la reine-mère, du roi de Navarre et d'au-

[a] Brantôme, t. II.

umori de' Francesi, che è amata e stimata in quel regno, ch'altre volte ha negoziato in quella corte, e ha avuto dependenza e intelligenza sempre grande con quella corona. Il cardinale veramente con la presenzia sua, e come legato del pontefice, e come cardinale di Ferrara, consigliero e confidente del re, apportò ai buoni e ai cattolici grandissima consolazione. Egli nel tempo che è stato alla corte, ha fatto continuamente ogni sorte d'offizio buono e pio con la regina e Navarra, e con tutti quelli altri signori per redur le cose in qualche buon termine, le quali per certe sarebbono per aventura andate molto peggio senza sua signoria. E non è dubbio che quell'importante negozio non recercava dal canto di sua beatitudine altra persona per molti rispetti. Ebbe esso cardinale nel principio grandissima difficultà nell' ottenere le facoltà sue alla corte, e dopo nel parlamento di Parigi: ma finalmente le conseguì, e furono intieramente publicate; la qual cosa non fu di poco momento, e gli portò contentezza infinita. È proceduto intanto[1] quel negozio importantissimo con molta destrezza e dolcezza : e le cagion di questo suo modo di procedere, ho pensato io che sian state due. L'una perchè forse sua signoria giudicava c'avendo la peste nei grandi e nel populo preso così gran piede, la severità non dovesse giovare, ma che bisognasse procedere destramente per non mandare in rovina tutto il negozio dal fondamento suo. L'altra cagione stimo che sia stata (per parlar liberamente) l'interesse proprio del cardinale, avendo egli in Francia più di quaranta mila scudi d'entrata, e dubitando di non perderla con quei tumulti di religione, quando si fosse separato il regno da santa chiesa. E per questo rispetto ancora egli fuggiva l'asperità, e cercava di trattenersi con la regina, re di Navarra, e con tutti i principi del sangue; e quando per queste vie e per queste operazioni sue ne fosse avvenuto qualche gran bene, averebbe il cardinale acquistato assai sì dalla parte di Francia per altri rispetti, come in Roma, per aversi mostrato tanto benemerito della sede apostolica, c'avesse potuto meritare con ragione anche per questa causa una

tres seigneurs. Certes, sans lui les affaires auraient encore plus mal tourné : c'était, sans nul doute, à plusieurs égards, le seul homme propre à cette importante mission. Il eut cependant beaucoup de peine à se faire reconnaître comme légat du saint-siége, d'abord à la cour, puis au parlement de Paris. Il obtint enfin que ses pleins pouvoirs fussent admis et publiés : chose très-importante, et qui lui causa une satisfaction infinie. La négociation fut conduite par lui doucement et habilement : il employa la modération, d'abord parce qu'il vit le poison répandu parmi les grands et le peuple, et qu'il jugea la rigueur moins propre à y porter remède qu'à tout ruiner. Un autre motif, pour vous le dire franchement, fut, à mon avis, l'intérêt du cardinal lui-même. Il avait en France un revenu de plus de quarante mille écus : il craignait de le perdre, si, par suite des troubles religieux, le royaume de France se séparait du saint-siége. Dans ce but, il ne voulait pas pousser les choses rudement, mais louvoyer avec la reine, avec le roi de Navarre et tous les princes du sang. Lors même qu'en agissant ainsi le légat n'eût pas opéré grand bien, il aurait toujours gagné quelque chose s'il avait décidé la France, par quelques motifs que ce fût, et Rome, à cause des services qu'il avait rendus au saint-siége, à le considérer comme digne d'être promu au pontificat. Mais il n'est pas nécessaire de porter ses regards si loin; le fait est que la médiation prudente du légat est digne de tout éloge, quoiqu'à Rome et en Espagne on ne soit pas tout à fait content de lui; et votre sérénité le sait bien. Ayant une fois à la cour assisté à un sermon hérétique (c'était dans le commencement), on le blâma fort en France, à Rome, en Espagne. Le pape s'en plaignit : le cardinal répondit qu'assister à un sermon, ce n'était pas l'approuver, et que c'était plutôt un moyen d'engager le roi et la reine de Navarre, et les autres partisans de la foi nouvelle, à écouter à leur tour les prédicateurs catholiques.

volta il pontificato. Ma, posti da canto gli altri rispetti, è degno di laude veramente il legato per li buoni offizii fatti da lui, e per la prudenza c'ha mostrata in molte azzioni sue. Con tutto ciò, in molte parti, vostra serenità sa che a Roma nè in Ispagna non ha satisfatto a bastanza. Anzi nel principio quando egli andò alla corte una volta alla predicazione degli eretici, fu mormorato in Francia, in Roma e in Spagna di questa sua operazione, della quale si dolse assai il pontefice, sebben egli poi cercò di giustificarsi con dire che per questa andata non aveva assentito in parte alcuna alli eretici, ma che aveva voluto per questa via redur anco alle nostre prediche il re e la regina di Navarra, con gli altri della nova fede.

Ma sì come per nome del pontefice, e il legato e Santa Croce, nunzio di sua santità, facevano ogni opera per il rimedio di quel male così grande, così dall'altro canto per nome del re cattolico monsignor Santonè, fratello del cardinale Granuela, e ambasciatore di sua maestà, è stato sempre così assiduo e così ardente nel far offizii boni, che più non si poteva desiderare. Ben è stata la via che egli ha tenuto, molto diversa dagli altri; la qual se sarà stata migliore, con ogni maggior prudenza vostra serenità ne potrà far giudizio dall' evento. È proceduto esso ambasciatore con la regina e Navarra, con parole quasi sempre aspre e severe, minacciando di guerra dal canto del re suo, e dicendo in faccia alle lor maestà parole assai gagliarde e pungenti, e levando al re di Navarra del tutto la speranza della ricompensa, stando le cose in quei termini, e ponendoli inanzi l'inimicizia di Filippo. Questo modo di procedere giovò poco, e fece esso ambasciator tanto odioso (aggionte le parole con le quali pareva ch' egli volesse dar recordi per quel governo), che a pena poteva esser alla corte dalla regina e dalli altri grandi veduto. Ma poi si moderò un poco nelli offizii suoi.

Io posso affermar questo con ragione a vostra serenità, che nel far offizio con la regina e Navarra in materia della religione ho cercato sempre di caminar per una strada che potesse far qualche frutto, e

Tandis que le légat du pape et son nonce, Santa-Croce, faisaient tout leur possible pour remédier à ce mal, M. Chantonay, frère du cardinal Granvelle, et ambassadeur espagnol, négociait de son côté au nom du roi catholique, et il le faisait avec une ardeur et une assiduité sans pareilles. Il suivait un tout autre chemin. Votre sérénité jugera mieux, d'après les effets, si c'était le meilleur. Il rudoyait presque toujours la reine et le roi de Navarre; il les menaçait d'une guerre de la part de son maître. Les paroles prononcées en présence de leurs majestés étaient dures et poignantes. Il disait au roi de Navarre que, les choses restant dans cet état, il n'aurait jamais d'indemnité; qu'il n'aurait, au contraire, que l'inimitié du roi Philippe. Ces procédés de l'ambassadeur ne servirent pas à grand'chose, et contribuèrent, avec ses paroles, ses conseils déplacés, à le rendre tellement odieux, que la reine et les princes ne pouvaient presque plus le voir. Il finit par se modérer un peu dans ses représentations.

Quant à moi, je puis, à ce propos, dire que, dans mes médiations auprès de la reine et du roi de Navarre, en matière de religion, j'ai toujours tâché de produire quelque effet avantageux; je me suis

bien gardé de toute ostentation. J'ai toujours parlé prudemment; et quand j'ai trouvé l'occasion bonne, j'ai paru croire et espérer que les excellentes dispositions où je voyais leurs majestés et les autres princes apporteraient un remède à ces maux. Je n'ai jamais manqué de faire remarquer à la reine les choses que je croyais dignes de considération, et propres à lui suggérer quelque résolution honorable.

Sans doute les instances des ambassadeurs, celles du connétable, du cardinal de Tournon et des autres catholiques, ébranlaient l'esprit de la reine et du roi de Navarre, en leur présentant plusieurs autres raisons, outre celles que j'ai ci-dessus indiquées : premièrement, les discordes des grands et les troubles du pays qui pouvaient aboutir à une guerre ouverte et bien ruineuse; secondement, les tumultes religieux, la désunion de ceux qui gouvernaient, la désobéissance du peuple, qui pouvaient entraîner plusieurs princes à prendre les armes contre la couronne de France, sous un prétexte ou sous un autre, comme le roi catholique, le duc de Savoie, la reine d'Angleterre, le pape, à cause de la religion, et le duc de Florence, pour d'autres motifs. Ces deux considérations s'offrirent à mon esprit dès les premiers temps de mon ambassade, ainsi que je l'écrivis à votre sérénité. Le premier malheur arriva en effet, avec tous les désordres et toutes les misères qui l'accompagnèrent, au moment où le prince de Condé se jeta dans la ville d'Orléans. D'un côté on menaçait le roi de Navarre du courroux de Philippe II, qui ne lui donnerait certes aucune compensation de ce qu'il lui avait pris, et chercherait même à lui nuire, jusqu'à ce qu'il redevînt catholique et apaisât les troubles. De l'autre, les partisans de l'hérésie intriguaient auprès de la reine, sur l'esprit de laquelle ils semblaient avoir pris de l'ascendant; ils l'assuraient que combattre la foi nouvelle ou par la force ou par quelque moyen que ce fût, c'était perdre le pays. Ils parlaient de même au roi de Navarre, pour le persuader. L'un et l'autre hésitaient. Enfin le roi de Navarre, inspiré par Dieu, et mû par l'espoir de son propre intérêt, se dé-

persuaso; ond' erano gli animi dell' una e dell' altro molto dubbiosi e travagliati. Ma finalmente Navarra per opra divina e per la speranza che egli aveva della recompensa, si dichiarò cattolico publicamente, seben poco avanti egli aveva assentito all' ultimo editto di gennaro. Fu veduto in sua maestà ed anco nella regina ogni segno estrinseco cattolico e pio: e i principali furono il licenziar dalla corte i ministri, il far partire Satiglione, l'amiraglio, e Andelot; l'andar publicamente alla messa in Parigi; il far partire la regina di Navarra sua moglie, col tenere presso di se il figliolo; il chiamar Guisa con i fratelli alla corte, che son tutti cattolici; e finalmente l'andar a Parigi a congiongersi con loro e col conestabile, Brisac, Termes e Sant' Andrea.

Queste dimostrazioni diedero grandissima speranza ai cattolici, che le cose dovessero prendere buon camino: ma io all' ora, considerando quelli successi e andamenti in ogni sua parte intrinsecamente, e ponderando alcune cose che mi parevano di momento, feci giudizio che non avesse a durare questa buona volontà nel re di Navarra, o che dovesse nascere qualche guerra civile, come avvenne. Fondai il mio giudizio sopra dui capi principali, dei quali ragionerò con ordine quì sotto. Il primo era, quanto alla volontà del re di Navarra, il qual veramente si poteva pensare che non si fosse per altra causa mosso a questa ressoluzione, se non per vedere d' ottener la recompensa dal Cattolico, la qual per altra via egli comprendeva di non poter conseguire giammai, sicome gli veniva anco posto inanzi e ricordato da tutti i principi dai quali sua maestà aveva ricercato che fosse fatto offizio nella cosa sua[1]. Ma io stimai che Filippo non dovesse altrimente darli la recompensa, per altri rispetti che dirò poi; e che le avesse data questa bona intenzione e questa speranza per dui effetti: l' uno per metter tempo in questa trattazione finchè il Cristianissimo fosse libero, e governasse da se stesso; l'altro per far che Navarra, con questa speranza, tra questo mezzo si resolvesse a far vita cristiana, e a remediare alla peste del regno, la quale per la maggior parte de-

clara publiquement catholique, quoiqu'il eût naguère consenti au dernier édit de janvier. Lui et la reine firent tous les actes de bons et pieux catholiques*, dont le principal fut d'éloigner de la cour les ministres huguenots, le cardinal de Châtillon, l'amiral, d'Andelot. Ils allèrent publiquement à la messe dans Paris. Le roi de Navarre fit partir sa femme et garda son fils auprès de lui; Guise et ses frères, tous catholiques, furent rappelés à la cour; le connétable, Brissac, Thermes, Saint-André, vinrent à Paris se joindre à eux.

Ces démonstrations donnèrent un grand espoir aux catholiques; mais en regardant les choses de près et au fond, en remarquant certaines circonstances fort importantes, je jugeai que le bon vouloir du roi de Navarre ne durerait pas longtemps, et qu'une guerre civile devait bientôt éclater, comme cela arriva. Mon jugement était fondé sur les deux raisons suivantes. La première, c'est que le roi de Navarre n'était mû que par l'espoir d'une compensation de la part du roi catholique. Il sentait bien qu'il ne pouvait pas l'obtenir autrement, comme le lui avaient dit tous les princes dont il avait invoqué la médiation dans cette affaire. Mais moi, je pensais que Philippe II ne lui donnerait rien, et je vous dirai pourquoi. Je croyais qu'il voulait l'allécher par cet espoir, d'abord pour gagner du temps jusqu'à ce que le jeune roi très-chrétien fût parvenu à l'âge de gouverner lui-même, puis pour engager le roi de Navarre, en attendant, à se conduire en chrétien et à guérir cette plaie que lui, plus que les autres, tenait ouverte. Mais comme Philippe II ne voulait rien donner, il était évident qu'à la longue le roi de Navarre, se voyant joué, retournerait à ses erreurs et appuierait les hérétiques, soit dans l'espérance du titre impérial, soit dans tout

* « Il se montra le plus animé, échauffé, colère et prompt à faire pendre les huguenots, qui l'en haïssaient comme un beau diable. » (Brantôme.)

pendeva da lui. Ma non dando il Cattolico la recompensa, e andando la cosa in longo, si poteva far giudizio con ragione, che il re di Navarra comprendendo d'esser burlato, dovesse un'altra volta retornar nell'opinione prima, di favorir la setta degli eretici, forsi col dissegno di Germania, o qualche altro che prima avesse avuto. Dall'altro canto seben si fosse la maestà cattolica ressoluta a darli la recompensa, si poteva anco per molti rispetti credere che detto re di Navarra dovesse similmente retornar alla nova religione; sì perchè è inconstante (e già ha fatto tre o quattro mutazioni), come perchè attende solamente all'interesse suo; e usando la religione per mezzana, sarebbe facil cosa che, vedendo egli qualche maggior commodo o grandezza per quest'altra via, retornasse ad inclinare in essa, sebene avesse avuta la recompensa del stato suo. La qual veramente io non così facilmente mi son potuto persuadere che il Cattolico gli volesse dare, sì perchè non volesse veder in lui maggior grandezza, sì perchè non sapesse da che parte dargliela, che gli tornasse bene; e sì anco perchè gli dovesse parere che giustamente non se gli convenisse dargliela, avendo Ferdinando re di Spagna avuto l'investitura di quel stato per la scommunica di papa Giulio II° contro il re Gio. di Navarra di casa di Albret.

Quanto al secondo capo sopra che fondai il giudizio mio di qualche gran tumulto in quel regno, dirò le ragioni a vostra serenità brevemente. Io giudicai adunque che Condè, principal fautore della nuova setta, non dovesse mai acquietarsi che il re di Navarra si dechiarasse cattolico; e che, retornando alla corte i signori di Guisa, facilmente si venisse a qualche aperta rottura e guerra civile, la qual apportasse la rovina di quel regno. Ma quel che sia avvenuto dopo che giunse a Parigi Guisa, racconterò per via di sommario a vostra serenità, non parendomi necessario replicar distintamente ciò che da me per lettere (da che Condè si retirò in Orleans) di tempo in tempo le è stato scritto.

Dopo la publicazione dell' editto fatto nel mese di gennaro, del qual ho di sopra ragionato, si vidde nel re di Navarra (per opra

autre but. Ensuite, quand même le roi catholique lui aurait donné la compensation voulue, il était encore probable que le roi de Navarre retournerait à la nouvelle religion. C'est un homme sans fermeté, et qui a déjà changé trois ou quatre fois dans sa vie; puis il ne vise qu'à son propre intérêt. Il se sert de la religion comme d'un instrument, et s'il croyait pouvoir mieux s'agrandir dans une voie contraire, il s'y jetterait de grand cœur, et cela quand même il aurait l'indemnité qu'il demande. Mais je crois le roi catholique fort peu disposé à la lui accorder. Il ne voudra pas servir les intérêts du roi de Navarre, et même, en le voulant, il ne saurait quoi lui donner sans inconvénient grave. Enfin, il est douteux que cette indemnité lui soit due, le roi Ferdinand d'Espagne ayant reçu l'investiture de ces provinces par suite de l'excommunication lancée par le pape Jules II contre le roi Jean de Navarre, de la maison d'Albret.

Je viens à la seconde raison qui me faisait craindre de nouveaux troubles en France. Condé, le fauteur principal de la secte, ne pouvait jamais, selon moi, consentir à ce que son frère se déclarât catholique et à ce que les Guises revinssent à la cour : cela devait entraîner quelque guerre civile bien fatale à ce pays. Je vous raconterai sommairement les choses qui arrivèrent après le retour des Guises, mes lettres vous ayant déjà bien informés de tout ce qui se passa après que le prince de Condé se fut retiré à Orléans.

Après la publication de l'édit de janvier dont j'ai parlé ci-dessus, le roi de Navarre, poussé par l'inspiration divine, et aussi par les

di Dio, e forsi per gli offizi fatti da molti gran cavalieri, e dagli ambasciatori) una buona e santa opinione di provedere ai disordini del regno e levar l'eresia. Onde in sua maestà ancora si conobbe ogni segno esteriore cattolico e pio. E oltra gli altri detti da me, fu chiamato alla corte il Guisa, nella venuta del quale seguì a Vassì la morte di quelli eretici ch'eran nelle loro assemblee raunati. Questo fatto accese maggiormente d'ira gli animi dei fautori della nuova religione contro esso Guisa; il quale, gionto che fu a Parigi con gran numero di gente armata, s'unì col conestabile, seben tra loro era altre volte stato disconfidenza e odio occulto, e si congionse con gli altri cattolici del consiglio. Nel qual tempo si cominciò a pensare al rimedio di così gran male. Fra tanto venne Navarra a Parigi, il quale congionto con loro, si mostrò tutto ardente nelle provisioni. Per questa cagione, stando in sospetto Condè per molti rispetti, e vedendo esser venuto alla corte Guisa suo inimico, per levare la nova setta, o impedir la essecuzione del decreto che da lui era sommamente desiderato, deliberò di partirsi, e andarsene, come fece, con trecento cavalli ad occupare Orleans, ove mandorno ancora l'amiraglio e Andelot, suo fratello, con alcuni altri cavalieri dell' ordine. In quella città fu lasciato entrare per intelligenzia che egli aveva. Quì si cominciò il principe suddetto a far forte e ad ingrossar genti, sperando forsi con aiuti d'Inghilterra e di Germania, d'opprimere quelli della casa di Guisa, e di voltare il regno tutto alla nova fede. In questo tempo seguirno tutti quelli accidenti che vostra serenità intese particolarmente da me, uccision de' populi, e rappresentanti del re e della regina, e molt' altre cose simili. Dopo la retirata d'esso principe in Orleans avendo fatto il re l' entrata in Parigi, per li varii moti che si sentivano, e per li sospetti diversi, cominciarono quelli signori a pensare a provision di genti, le quali nel principio parea che fossero dalla regina impedite e raffreddate, perchè ella diceva publicamente che queste erano particolari inimicizie, e che non voleva prendere le armi per questa cagione, nè spendere i danari del re; e voleva che si deponessero

conseils de plusieurs personnes illustres et des ambassadeurs étrangers, prit la bonne et sainte résolution de calmer les désordres du royaume et d'extirper l'hérésie. Il fit toute sorte de démonstrations extérieures d'un catholicisme fervent; et le duc de Guise fut rappelé à la cour : c'est à son passage à Vassy qu'eut lieu le massacre des hérétiques réunis en assemblée dans cette ville. Cet événement irrita encore plus les partisans de la nouvelle religion contre le duc de Guise. A peine celui-ci fut-il arrivé à Paris avec une troupe considérable de gens armés, qu'il s'unit avec le connétable (quoiqu'il y eût autrefois entre eux de la méfiance et de la haine) et avec les autres catholiques du conseil. Alors on commença à chercher les remèdes de maux si terribles. Le roi de Navarre vint à Paris, se joignit à eux et se montra fort ardent, ce qui accrut les soupçons du prince de Condé. Celui-ci, voyant son ennemi, le duc de Guise, revenir à la cour exprès pour écraser la secte ou pour empêcher l'exécution de l'édit qu'il désirait ardemment, résolut de partir et d'aller, comme il le fit, avec trois cents chevaux occuper Orléans, où il manda l'amiral, d'Andelot son frère, et d'autres chevaliers de l'ordre. Il y entra sans difficulté, car il était d'accord avec les gens de son parti dans la ville. Il commença à s'y fortifier et à rassembler des troupes, espérant, avec les secours de l'Angleterre et de l'Allemagne, pouvoir vaincre les Guises, et entraîner tout le royaume dans la croyance nouvelle.

Ce fut dans ce temps qu'arrivèrent les malheurs que j'ai détaillés à votre sérénité dans mes lettres : massacres populaires, meurtres des représentants du roi et de la reine, et autres désordres semblables. Après que le prince se fut retiré à Orléans, le roi fit son entrée dans Paris; et comme on voyait les troubles éclater et qu'on craignait pis, on pensa à réunir des troupes. Mais la reine, au commencement, cherchait à attiédir toute cette ardeur, en disant que c'étaient des inimitiés privées, qu'elle ne voulait pas prendre les armes ni dépenser l'argent du roi pour une telle cause. Elle souhaitait que les deux partis cessassent toute hostilité, et que les Guises quittassent la

l'armi da un canto e l'altro, e che partissero dalla corte quei di Guisa : i quali per modo alcuno non volevano ciò fare, essendo stati chiamati e venuti per diffendere la religione cattolica, e impedire li tumulti delli eretici e capi loro. In quel tempo furono date l' armi in mano al populo di Parigi; e la città per diffension sua fece censessanta compagnie, che potevano comprendere intorno trentadue mila fanti. Questa ressoluzione non fu per avventura all' or considerata intrinsecamente da quei signori in ogni sua parte, perciochè dar liberamente l'armi in mano ad un populo così grande e così furioso, benchè fosse cattolico, non era forse cosa molto prudente, per molti rispetti. Ma i principali per mio giudizio erano, che con questo mezzo si veniva a far esso populo tanto insolente che non arebbe riguardo a commetter molti errori e sedizioni : e poi, essendo da lui conosciute le forze sue, non così facilmente, quando s' avesse voluto, la potenza dell' armi se gli sarebbe levata. Ben mi pare che più sicuramente poteano quei signori fare per la custodia della città suddetta alquante compagnie di fanti, che da lor solamente fossero dependuti.

Ma per tornar d'ove mi son partito, il raffreddare e impedire delle provisioni, che si faceva (sebben di continuo con tanto pregiudizio della corona si vedevano e udivano tanti perversi e pessimi successi) era giudicato che nascesse da due cagioni, l'una perchè si volesse con questo mezzo dar occasione a quelli di Guisa, i quali erano odiati, che si partissero della corte. Però s'affermava che 'l ritardar la spedizione di genti nascea dal buon animo suo nel voler in ogni modo la pace. La qual, per tre mesi continui li[1] pose tanto studio, che più non si poteva desiderare, mandando su e giù tanti messi in Orleans per retrovare qualche forma d'accordo: per il qual effetto andò essa propria prima col re, e poi senza di lui, in luochi separati, per abboccarsi con Condè. Ma perchè egli nel principio stava molto duro e costante, e non voleva altre condizioni d'accordo se non queste, che s' osservasse l' editto di gennaro, e de-

cour; mais les Guises ne le voulaient nullement, parce qu'ils avaient été (disaient-ils) appelés pour défendre la religion, et mettre un terme aux soulèvements des hérétiques et de leurs chefs. On arma alors le peuple de Paris, qui leva pour sa défense cent soixante compagnies, formant environ trente-deux mille hommes d'infanterie. On ne sentit pas bien toute la portée de cette mesure. Armer un peuple si nombreux et si furieux (quoique catholique) n'était pas une chose prudente à beaucoup d'égards. D'abord on s'exposait à rendre le peuple si insolent qu'il n'hésiterait pas à se livrer aux séditions et aux désordres; puis, après un tel essai qu'il aurait fait de sa propre force, il ne devait pas être facile, si on le voulait, de lui ôter les armes des mains. Il eût été mieux, ce me semble, d'instituer, pour la garde de la ville, quelques compagnies de gens à pied, qui auraient uniquement dépendu des seigneurs catholiques. Mais revenons à notre sujet.

Il était très-préjudiciable au roi d'arrêter le mouvement qu'on se donnait pour empêcher les désordres si nombreux et si terribles qui éclataient de toutes parts. Ces tergiversations avaient, disait-on, un double but; on voulait fatiguer et écarter de la cour les Guises qu'on n'aimait pas. L'on prétendait cependant, que le désir de la paix était l'unique raison du retard qu'on avait mis à l'envoi des troupes. La paix fut recherchée pendant trois mois par tous les moyens désirables. On envoya toute sorte de messages à Orléans pour négocier un accord, et la reine elle-même alla d'abord avec sa majesté, puis toute seule, dans des lieux écartés, pour s'aboucher à cet égard avec le prince de Condé[a]. Au commencement, celui-ci était inébranlable; il voulait qu'on exécutât l'édit de janvier, qu'on déposât les armes et que les Guises et le connétable quittassent la cour. Ceux-ci n'y étant pas disposés le moins du monde, on resta long-

[a] Le Laboureur, *Mémoires de Condé*; Davila.

ponessero l'armi, e partissero dalla corte i Guisa, e conestabile, i quali erano in tutto da questi pensier lontani; non si potè per gran spazio di tempo venire ad appontamento alcuno. Onde essendo quasi del tutto perduta la speranza della pace, la regina sebben cercava di tenere la prattica d'essa, viva, convenne consentire che si facesse qualche più gagliarda provisione : onde si chiamaron le genti d'arme del regno, si fece spedizione di fanteria, fu spedito per una banda di Svizzeri, e per buon numero di pistoletti. E in questo tempo i principi cominciarono a far diverse proferte di gente, come il pontefice, Cattolico, Savoia, Ferrara e Firenze. E di tutte queste già avevano pensato d'accettarne buona parte ; e già era la guerra civile dechiarata e ressoluta. Ma finalmente monsignor di Guisa, e conestabile si resolsero di voler uscir in campagna con quella fanteria e cavalleria che si retrovavano (benchè fosse allora poca), per far impresa. Così adunque fecero, come scrissi particolarmente a vostra sèrenità; avendo fatti anco condur fuori ventidue pezzi d'artegliaria. Poichè [1].... questa ressoluzione quasi contra la volontà della regina, quelli signori vennero tutti uniti; il principe forse per metter ancora tempo[2], mandò a lei per trattar accordo, mostrando desiderare d'abboccarsi con la maestà sua, la quale sen' andò per questo effetto a Turì, luogo da Orleans dieci leghe

temps sans pouvoir rien conclure. On avait presque perdu tout espoir de paix, et la reine, qui cependant voulait toujours renouer les négociations, fut forcée de permettre qu'on réunît des troupes. On convoqua les gens d'armes, on recruta de l'infanterie, on commanda une levée de Suisses et on prit un bon nombre d'arquebusiers. Plusieurs princes alors commencèrent à offrir des troupes, c'est-à-dire le pape, le roi catholique[a], les ducs de Savoie, de Ferrare et Florence. On songeait à accepter une grande partie de ces secours; déjà la guerre civile était décidée. Mais le duc de Guise et le connétable résolurent d'entrer en campagne avec la faible troupe de cavalerie et d'infanterie qu'ils avaient autour d'eux. Ils le firent, comme je l'ai déjà écrit en détail à votre seigneurie, ayant avec eux vingt-deux pièces d'artillerie. Tous les seigneurs catholiques étaient unis dans le même dessein, presque contre la volonté de la reine. Alors le prince, afin de gagner du temps, s'adressa à celle-ci pour traiter d'un accord; il demanda une entrevue avec sa majesté, qui se rendit dans ce but à Thoury, à dix lieues d'Orléans[b].

[a] « Les étrangers frétillaient pour entrer en France. » (Lanoue.) De l'autre côté, l'Angleterre promettait des secours aux sectaires, « de peur (dit Le Laboureur) que nous ne nous missions d'accord. »

[b] Le reste manque dans le manuscrit.

RELATION

DE JEAN CORRERO,

AMBASSADEUR EN FRANCE EN 1569.

RELAZIONE

DEL CLARISSIMO SIGNOR

GIOVANNI CORERO[1],

AMBASCIATOR IN FRANCIA NELL'ANNO 1569 [2].

Ho veduto il regno di Francia in questa mia legazione, serenissimo principe, padri e signori eccellentissimi, sotto tre forme differenti tra loro, ma non tanto differenti che l' una non fusse presaga e vera indovina dell' altra : la prima dubbiosa, e piena di sospetto ; la seconda sanguinolenta, con una guerra aperta; e la terza in che l'ho lasciato, pure in guerra, dopo una breve e finta pace; e con una disperazione universale di veder mai più in quel regno, o almeno per un pezzo (se il signor Iddio non lo soccorre, chè dal consiglio umano non si attende alcun ajuto) di veder, dico, fra quei popoli unione, quiete e pace che sia per durar molto. Perciocchè tanto sono cresciuti li sdegni e l'offese e la diffidenza[5] tra il prencipe e li sudditi, la divisione di religione, l'ambizione e inimicizie de'grandi, che ogn'una di queste passioni, e tutte insieme, senza alcun timore di Dio o rispetto al suo prencipe naturale, con minaccievol voce camminano a gran passo verso la destruzione del pubblico e del privato. Dirò brevemente a vostra serenità le cause di questa varietà. Scoprirò diversi accidenti, li quali, con l'esempio d'un tanto regno, potranno esser veri e vivi documenti a quelli che governano, per regger da quì inanti con maggior sicurezza gli stati loro.

[1] Cod. Bibl. reg. 10,069-10,088 ; Saint-Victor, 981 ; Missions Étrangères, 309 ; Saint-Germain, 790 et 1,439.

[2] In alcuni mss. la relazione dicesi scritta del 1568, in altri del 1569, in altri del 1570 : io credo che tra il sessantanove e il settanta.

[5] Altro *differenza*.

RELATION

DE

JEAN CORRERO,

AMBASSADEUR EN FRANCE EN 1554.

J'ai vu, pendant cette mission, sérénissime prince, excellentissimes pères et seigneurs, le royaume de France dans trois états différents, mais non cependant d'une différence telle que l'un ne fût point le présage et l'avant-coureur de l'autre : d'abord un état incertain et plein de méfiance; puis un état sanglant et de guerre ouverte; enfin, après une paix courte et simulée, un nouvel état de guerre dans lequel je l'ai laissé, sans espoir de jamais retrouver une union et un repos durables, au moins pour longtemps, si Dieu ne lui vient en aide, car il n'y a rien à attendre du secours des hommes. Les haines, les défiances, les provocations entre le prince et ses sujets, les dissensions religieuses, l'ambition et les inimitiés des grands se sont multipliées à tel point, que chacune de ces passions et toutes ensemble, sans crainte de Dieu et du roi, conduisent rapidement et d'une manière menaçante à la destruction de tout bien public et privé. Je raconterai brièvement à votre sérénité les causes de ces changements, dont l'exemple donné par un royaume tel que la France peut être un grave et puissant enseignement aux princes et à tous ceux qui gouvernent, pour qu'ils sachent dorénavant diriger leurs états par de plus sûrs conseils.

Ritrovai quel regno, certo, posto in grandissima confusione : perchè, stante quella divisione di religione (convertita quasi in due fazioni e inimicizie particolari), era causa ch'ognuno, senza che amicizia o parentela potesse aver luoco, stava con l'orecchie attente; e pieno di sospetto ascoltava da che parte nasceva qualche romore. Temevano gl'ugonotti, temevano li cattolici, temeva il prencipe, temevano li sudditi; e se voglio dir la verità, molto più temeva il prencipe e molto più temevano li cattolici, che non facevano gli ugonotti; perchè essi fatti arditi, anzi insolenti, poco curandosi di editti di pacificazione, o d'altro comandamento regio, cercavano con ogni possibil mezzo di ampliare e dilatare la loro religione, predicando in diversi luoghi proibiti, e sino dentro la città di Parigi, ove il popolo è così devoto (levatone un piccol numero) e così inimico a loro, che con ogni ragione posso affermare che in dieci città delle maggiori d'Italia non vi sia altrettanta devozione e altrettanto sdegno contra li nemici della nostra fede quanto in quella. Pure essi, sprezzando questo, si facevano lecito raunarsi in molte case di privati; ed in luoco di campane chiamavansi la notte a colpi d'archibugiate. All'incontro i cattolici eran tenuti bassi; e la serenissima regina, spaventata dalle sollevazioni passate, non ardiva far cosa per la quale essi ugonotti avesser potuto prendere un minimo sospetto. Anzi mostrando essa di non vedere quello che facevano, con pazienza gli tollerava, umanamente gli raccoglieva, e con apparente amorevolezza gli appresentava [1], e favoriva. Credeva sua maestà (come più d'una volta m'ha detto lei stessa di propria bocca) di renderli con questi mezzi e quieti e contenti; e trattenendoli così, sperava col tempo dover consumare quest'umore il quale ella giudicava piuttosto ambizione e desiderio di vendetta, che affetto di religione. Sperava ancora, che con gli anni del re dovesse crescere l'obbedienza nei sudditi, e così fusse levata la facilità a' sediziosi d'alzar le corna contra di lui. Ed in questo proposito mi disse sua maestà un giorno, che la si riputarebbe la più sfortunata donna del mondo se solo a lei tra le

[1] Non intendo.

J'ai trouvé ce royaume dans une confusion très-grande, parce que les dissensions religieuses le partageant presque en deux factions et enfantant mille inimitiés, personne n'était retenu par les liens de l'affection et du sang, et chacun était toujours en défiance et aux écoutes pour entendre de quelle part viendrait le bruit. Les huguenots, les catholiques le prince et le peuple, tout le monde craignait; mais la crainte, à vrai dire, était beaucoup plus grande chez le prince et chez les catholiques qu'elle ne l'était chez leurs ennemis. Car ceux-ci, toujours gagnant en audace et même en insolence, sans se soucier des édits conciliateurs ou de tout autre commandement du roi, cherchaient tous les moyens de répandre et de fortifier leurs croyances. Ils prêchaient en différents lieux où il leur était défendu de le faire, et jusque dans Paris même. Et cependant, à part un petit nombre de personnes, le peuple de cette ville est si sincèrement pieux, que je puis affirmer hardiment que dans dix des villes les plus importantes d'Italie on ne rencontrerait pas autant de piété et autant d'aversion contre les ennemis de la foi. Mais les huguenots ne se rassemblaient pas moins dans des maisons particulières, et ils avaient pour signal, pendant la nuit, au lieu du son des cloches, des coups d'arquebuse. Les catholiques, au contraire, semblaient abattus. La reine, épouvantée par les troubles précédents, n'osait pas montrer aux huguenots la moindre défiance; elle feignait de ne pas s'apercevoir de leurs actes, elle les tolérait patiemment, les recevait avec bienveillance, les favorisait avec une affection apparente. Par ces moyens, ainsi que je le lui ai entendu dire plusieurs fois à elle-même, elle croyait les apaiser et les satisfaire, et peu à peu dissiper cette humeur turbulente, qu'elle attribuait plutôt à un mouvement d'ambition et à l'amour de la vengeance qu'à des sentiments religieux. Elle espérait aussi que l'obéissance du peuple irait croissant avec l'âge du roi, en sorte que les séditieux ne pourraient pas dorénavant lever la tête avec tant d'assurance. Elle me disait un jour que, si ces malheurs fussent arrivés à elle seule parmi toutes les reines de France, elle se croirait la femme du monde la plus malheu-

regine di Francia fusse tocco sentire di questi travagli : ma si consolava con questa osservanza antica, che sempre nelle minorità de i re i principali son soliti tumultuare, per causa del governo, non potendo essi tollerare d'esser comandati da altri che dal proprio lor re naturale. E continovando il parlare, soggiunse aver letto in Carcassonna, nel ritorno suo da Bajona, una cronica scritta a penna, nella quale vidde che la madre del re San Luigi rimase vedova col figliuolo, che non aveva più di undici anni : e subito i grandi del regno si sollevarno mormorando di non voler esser governati da una donna, e donna forastiera. E per venir più facilmente a fine de'loro disegni, si unirono con gl'eretici d'Albigeois, i quali, come questi, non volevano preti, frati, messe, immagini, chiese, nè simili cose. Chiamarono ancora un re d'Aragona in loro aiuto, a tal che fu necessario venire a giornata. Dove piacque al signore Iddio, che il re fusse superiore. Tolosa, recettacolo loro, fu smantellata ; e finalmente, a persuasione della regina, si fece la pace, e furono concesse a'sollevati molte cose che domandavano. Col tempo poi, e per consiglio della madre, il re fatto grande, prese quella vendetta de'suoi ribelli, che essi si avevano meritata. Accomodava poi sua maestà tutti questi particolari agli accidenti avvenuti al suo tempo. Lei vedova forastiera senza confidenti, col figliuolo di undici in dodici anni, i grandi sollevati per il governo, ma sotto pretesto di religione, la regina d'Inghilterra e Tedeschi in loro aiuto : si combattette, si vinse, e prese Orliens, smantellato ad imitazione di Tolosa : fu fatta la pace, per suo consiglio, avvantaggiosa per gli ugonotti. E lo confessava sperando d' acquistare col tempo quello che non gli pareva potere ottener con l'armi senza grandissima effusion di sangue. A questo passo io gli[1] dissi : « Madama, vostra maestà deve sentire grandissima consolazione, perchè, essendo questi motivi [2] un ritratto delle cose successe in quei tempi, ella può essere in un certo modo anco sicura totalmente del fine (intendendo del gastigo). » Ella, postasi a ridere forte (come quando sente alcuna cosa che gli piac-

[1] Per *le*, in Dante ed altri.

[2] Per *movimenti*, nel Giambullari.

reuse; mais elle se consolait en se rappelant que toujours, pendant la minorité des rois, les grands remuent pour s'emparer des affaires; car ils ne peuvent pas souffrir d'être commandés par un autre que par leur roi naturel. Elle ajoutait avoir lu à Carcassonne (en revenant de Bayonne) une chronique[a] manuscrite où il était dit comment la mère du roi saint Louis, demeurée veuve avec un fils qui n'avait pas plus de onze ans, rencontra aussitôt l'opposition des grands du royaume qui se soulevèrent, afin de n'être pas gouvernés par une femme, et surtout par une femme étrangère. Ceux-ci, pour réussir plus facilement dans leurs desseins, s'unirent avec les hérétiques albigeois, lesquels, comme les huguenots, ne voulaient pas de prêtres, ni de moines, ni de messes, ni d'images, ni d'églises, ni d'autres choses semblables. Ils appelèrent à leur aide le roi d'Aragon, et il fut nécessaire d'en venir aux mains. Il plut à Dieu de donner la victoire au roi Louis. Toulouse, l'asile des rebelles, fut démantelé; enfin, à la persuasion de la reine, on fit la paix, et plusieurs de leurs demandes furent accordées aux rebelles. Mais avec le temps, et d'après les conseils de la même reine, le roi, devenu grand, accabla ses ennemis de la vengeance qu'ils s'étaient attirée. Sa majesté, en me racontant ces deux choses, les appliquait aux affaires d'aujourd'hui; elle se voyait étrangère, sans personne de confiance, avec un enfant de onze à douze ans, ayant contre elle les grands soulevés sous prétexte de religion, mais pour des causes uniquement politiques, et soutenus par la reine d'Angleterre et les Allemands. On était entré en campagne; Orléans[b] avait été pris et démantelé comme Toulouse; la paix avait été faite d'après ses conseils, et cette paix était avantageuse pour les huguenots. Mais elle espérait reprendre avec le temps les avantages que les armes ne pouvaient pas lui donner sans une grande effusion de sang[c]. Sur cela, je lui dis : « Madame, votre majesté

[a] Davila, par hasard peut-être, rencontre le même parallèle, I, 32.

[b] Laboureur, l. IV.

[c] C'est ce qu'elle apprenait plus tard à son fils. « Ce n'est pas être vaincu, quand on peut se sauver d'un grand péril, et demeurer le maître. » (Bibl. roy. Fontanieu, v. 338.)

Si troverà bene, essere stato congiurato contra prencipi, re ed imperadori; s' odono bene delle sollevazioni delle città e provincie: ma che tutto un regno così grande come è quel di Francia, in un giorno solo, e si può dir ad un' ora determinata abbia tumultuato in ogni parte, il re colla madre, fratelli, e sorelle assaltato in campagna all' improviso, e posto a manifesto pericolo di perdere insieme il regno e la vita, questo non si troverà giammai. Non si può, serenissimo prencipe (credami vostra serenità, credanmi vostre signorie eccellentissime), rappresentar con parole il timore e la fuga di Meos, non l' irresoluzion di Monseos; che il star non era sicuro, e il partir pericoloso : non il pericolo che si scorse nel venire a Parigi, e non finalmente la confusione che fu per alquanti giorni in quella città. La quale ben si può comprendere da questo, che mille cavalli solamente furono bastanti ad assediar la maggior città dell' Europa, nella quale vi sono almeno trecento mila in quattrocento mila persone, in tempo che v' era il re, la corte, e tanti signori che la seguitavano. La grandezza di questa congiura, e la segretezza con la quale fu maneggiata, causa è, con ragione, di molta meraviglia appresso a ciascuno; però che si sa pure, che questi trattati patiscono almeno questo contrario, d' esser facilmente scoperti, dovendo in essi intervenire molte e varie persone; e questo del quale migliaia d' uomini n' erano consapevoli, camminò così tacitamente che mai non se n' ebbe altro sentore finchè non fu quasi totalmente maturo. E perchè questo non poteva provenir da altro che da una perfetta intelligenza che fosse tra loro, è bene che io dica brevemente l'ordine che tenevano gli ugonotti in quel regno.

E prima si ha da sapere che sotto questo nome d'ugonotti si

fastidioso. » P. 342 : « A così spessi avvisi di sollevazioni e tumulti, il re, per natura collerico e ardente, prorompeva in sì terribili escandescenze. » Il n'était pas encore tout à fait tel que Davila même nous le peint, I. 294 : « Di natura risoluto, di spirito molto risentito, *e sopra tutto artefice valentissimo nel simulare.* »

toute la maison de Valois, par une conjuration telle qu'on n'en a jamais vu de semblable.

On trouvera bien des conspirations contre des princes, des rois, des empereurs; on a bien vu des émeutes de villes et de provinces: mais qu'un royaume aussi grand que la France, dans un seul jour et, pour ainsi dire, à la même heure, se soit levé tout à coup; que le roi, que sa mère, ses frères et ses sœurs aient été assaillis à la fois à l'improviste et exposés au danger manifeste de perdre la couronne et la vie, c'est ce qu'on ne trouvera pas dans l'histoire. Croyez-moi, sérénissime prince et excellentissimes seigneurs, il serait impossible de peindre par des paroles la crainte et la fuite de Meaux, l'irrésolution où l'on était à Monceaux, car il n'y avait point de sûreté à rester, et partir n'était pas moins périlleux; enfin le danger que l'on courut en se rendant à Paris, et la confusion qui régna dans cette ville. Il suffira de vous dire qu'un millier de chevaux suffit pour mettre le siége devant la plus grande ville de l'Europe, peuplée de trois à quatre cent mille personnes, habitée par la cour et par un grand nombre de seigneurs qui l'avaient suivie.

C'est une chose vraiment étonnante que l'étendue et le secret de cette conspiration*; car on sait que l'inconvénient de ces sortes d'entreprises, c'est d'être facilement découvertes, à cause de la quantité de personnes qui doivent y tremper. Et ce mouvement-ci, dont plusieurs milliers d'hommes avaient connaissance, fut conduit avec tant de précaution, qu'il ne s'en répandit pas le moindre bruit jusqu'à ce que la chose fût tout à fait prête. Comme tout cela ne pouvait se faire sans la parfaite intelligence qui existe entre les huguenots, il convient que je vous entretienne brièvement de leur organisation dans ce royaume.

Par ce nom de huguenots on désigne trois classes de personnes: les grands, les bourgeois, les gens du peuple. Les grands se sont mis dans la secte, poussés qu'ils étaient par l'envie de supplanter leurs ennemis; les bourgeois, alléchés par les douceurs de la liberté et par

* Davila, I, 190.

contengono tre sorti di persone, cioè grandi, mediocri, e bassi : i grandi si son indotti a seguitare questa setta, spinti dall' ambizione e desiderio di sormontare i loro nemici; i mediocri, addolciti dalla libertà del vivere, e dalla speranza di arricchirsi, *signanter* con li beni della chiesa; ed i bassi, tirati da una falsa credenza. A tal che si può dire che nei primi vi sia l'ambizione, ne i secondi il furto, e nei terzi l'ignoranza. I grandi servendosi della religione per ruffiana, potevano dire d'aver ottenuto in buona parte la loro intenzione; per ciò che non manco era amato e temuto il nome del prencipe di Condè e dell' ammiraglio, che fosse quello del re e della regina. Li mediocri avvanzavano ancor essi ogni giorno ne i loro disegni: e gli ultimi, cioè il popolo minuto, per mezzo di questa nuova religione pensavano acquistarsi il paradiso. Per ogni provincia di quel regno avevano essi un principale, il quale veniva ad essere contraposto al governatore del re, se pure detto governatore non era de i loro: sotto del quale vi erano molti e molti altri subordinati, secondo le condizioni e qualità loro, li quali sparsi per il paese con l'autorità e con il potere (perchè erano tutti gentil' uomini onorati, e di sangue nobile) favorivano e tenevano in offizio[1] le genti minute. Dopo questi venivano li ministri, i quali con un'esquisita diligenza instruivano li popoli, gli confermavano in opinione, e con ogni industria s'affatigavano per sedurne delli altri. Ho detto con esquisita diligenza; ma, a parlare più propriamente, debbo usare il superlativo, e dire, con esquisitissima : a tal che, se i nostri curati facessero per[2] la metà, il cristianesimo non si troverebbe nella confusione che si ritrova al presente. Facevano questi bene spesso alle loro chiese alcune collette di denari, a' quali contribuivano prontamente e largamente tutte le genti basse; e di essi denari ne participavano i grandi ed i mediocri. Nè senza questo aiuto averiano i principi potuto far le spese che facevano; le quali non è dubbio che sentivano più di re che di prencipetti e gentil'uomini particolari. Ora da questo ordine e da questi fini così collegati insieme, ne risultava

l'espoir de s'enrichir, surtout des biens de l'église; les gens du peuple enfin, entraînés par de fausses opinions. Ainsi, l'on peut dire que dans les premiers c'était ambition; dans les seconds, cupidité; dans les derniers, ignorance. Les grands, se servant de la religion comme d'une entremetteuse, pouvaient se vanter d'être en grande partie parvenus à leur but, car le nom du prince de Condé et celui de l'amiral n'étaient pas moins aimés ni moins craints que ceux du roi et de la reine. Les bourgeois avançaient tous les jours dans l'accomplissement de leurs desseins; et le bas peuple espérait, par la nouvelle religion, conquérir la gloire du ciel. Dans chaque province ils avaient un chef qui contre-balançait l'autorité du gouverneur du roi, si toutefois le gouverneur lui-même n'était pas des leurs. Sous ce chef il y avait plusieurs subordonnés de différents degrés, mais tous gentilshommes et de nobles familles, répandus dans le pays, et dont l'autorité et le pouvoir poussaient et contenaient le bas peuple. Venaient ensuite les ministres de la religion, ayant soin d'instruire adroitement celui-ci, de le confirmer dans ses croyances, et d'attirer de nouveaux prosélytes. J'ai dit *adroitement,* mais il aurait mieux valu employer le superlatif; car ils exerçaient leur ministère avec une adresse, un zèle incroyables. Et si nos prêtres se donnaient la moitié de cette peine, certes la chrétienté ne serait pas dans le désordre où elle est maintenant. Ces ministres faisaient souvent des collectes dans leurs églises, et les pauvres eux-mêmes y contribuaient de bon gré et largement[a]. Les grands et les gens de moyen état profitaient de cet argent, sans lequel ils n'auraient pu soutenir tant de dépenses, dignes plutôt d'un grand roi que de petits princes et d'humbles gentilshommes[b]. Tel était l'ordre qui les liait tous ensemble et qui ren-

[a] Lanoue atteste que même « les disciples de la picorée qui ont cette propriété de savoir vaillamment prendre et lâchement donner, s'acquittèrent de leur devoir beaucoup mieux qu'on ne cuidoit. Jusqu'aux goujats chacun bailla; et l'émulation fut si grande, qu'à la fin on réputa à déshonneur d'avoir peu contribué. »

[b] « Ils s'égalent non-seulement aux rois et aux princes, mais les surmontent en superbes et intolérables dépenses. » (Lettre du duc d'Alençon. Bibl. roy. fonds du Puy, v. 87, f. 54.)

una concorde volontà, un'unione così grande tra loro, che gli faceva pronti ad ubbidir presto, e ad intendersi l' un con l' altro, e prestissimi ad eseguire quel tanto che da' superiori loro era comandato. Così poterono essi in un giorno e in un' ora determinata e con segretezza tumultuare in ogni parte del regno, e dar fuori con una guerra crudele e pericolosa per ciascuno.

Della quale (poi che n' ho scritto a suo tempo) bastarà dire che poco giovano le forze ancor che grandi, se quelli che consigliano non sono sinceri, e quelli che le guidano non sono fedeli. Di che s'è avveduto quel povero re, che quantunque avesse il più florido esercito che sia mai stato veduto in Francia, pure per malignità e perfidia di chi più egli si fidava fu constretto fare una passata[1], e col proprio denaro pagar coloro che erano venuti a levarli la corona di testa.

E perchè a volere rappresentare il stato nel quale oggi si trova il regno di Francia, non basta scoprire le piaghe che la difformano, ma è necessario discorrere ancora sopra li rimedii che potriano ed averiano potuto risanarlo; dirò che, per commune oppinione, sarebbe bastato in altri tempi levare cinque o sei teste, e non più; che così gli averebbe confuso l'ordine predetto, averia smarrita la nobiltà, e levata al popolo una certa fiducia che ha di non potere perire mentre seguitarà il consiglio e la fortuna di alcuni. Tolti i capi, li gentil' uomini si sariano ridotti da loro stessi; e solo sarebbe bastato che il re non gli avesse guardati con buono occhio, nè adoperati nelle occasioni, perchè essi, tirati dall'ambizione ed avarizia che li domina, per acquistarsi la grazia di sua maiestà[2], averebbono mutato oppinione, o almeno mostrato di mutarla. Nè questo sarebbe stato poco, perchè, mancando alle povere genti l'autorità e gli appoggi di questi, come pecore col bastone, sarebbono stati cacciati tutti alla messa. Il remedio si vedeva; ma insieme si scorgeva anco una difficoltà e quasi impossibilità d' applicarlo alla piaga : perchè questa sarebbe stata una risoluzione d' un re pieno di spirito, che avesse

[1] Venire a patti. La Crusca nota qualch' esempio di senso non dissimile, ma non lo

dait leur union si étroite, leur volonté si unanime, qu'ils pouvaient correspondre facilement, obéir promptement, et exécuter de suite ce qui leur était commandé par leurs supérieurs. C'est par là qu'ils purent, à un jour donné, et avec un secret si bien gardé, se lever tous ensemble dans le royaume, et éclater par une guerre si cruelle et si dangereuse. Je vous en ai déjà parlé dans le temps : ici je ferai seulement observer que les forces des hommes les plus puissants n'aboutissent à rien lorsque leurs conseillers ne sont pas loyaux [a], et que les chefs ne sont pas fidèles. Or cette vérité fut bien démontrée à ce pauvre roi, qui, étant entouré de l'armée la plus florissante qui se soit jamais vue en France, fut contraint, par la malignité perfide de ceux auxquels il se fiait le plus, de céder et de payer même de son argent l'ennemi qui venait lui ôter la couronne de la tête.

Mais, pour bien retracer l'état présent de la France, il ne faut pas seulement découvrir les plaies qui la rongent; il est nécessaire encore d'indiquer les remèdes qui pourraient ou bien qui auraient pu la guérir. Or c'est une opinion commune qu'il aurait suffi, pour cela, dès le commencement, de se débarrasser de cinq ou six têtes, et pas davantage [b]. On aurait, par ce moyen, brisé l'organisation si compacte de la conspiration; on aurait intimidé la noblesse et découragé le peuple, qui croit ne pouvoir succomber tant qu'il suit le conseil et la fortune de quelque chef renommé. Après leur avoir enlevé ces chefs, les nobles se seraient soumis d'eux-mêmes; et le roi n'aurait eu besoin que de ne les pas regarder avec faveur et de ne les pas employer à son service, pour que l'ambition et l'avarice qui les dominent les eussent poussés à changer d'opinion, ou bien à en faire semblant, afin d'obtenir les bonnes grâces de sa majesté. Et cela n'aurait pas été peu de chose, car les pauvres gens, dénués de l'autorité et de l'appui de leurs chefs, auraient été poussés à la messe comme un troupeau qu'on chasse avec le bâton. On connaissait le remède, mais on croyait diffi-

[a] Brantôme jugeait bien les courtisans de son temps : « Les autres ont beau être accomplis de toutes les valeurs, vertus et honneurs du monde : *niente.* » (III, 80.)

[b] Brantôme conseillait mieux encore : *Jouer des mains basses sur les hérétiques* (III).

fatto il colpo prima che si sapesse; là dove si vedeva un re tutto freddo, che non ardiva dire sì o no, se non quanto era imboccato dalla madre. Si poteva anco aspettarlo, se bene il re si rapportava del tutto a lei, perchè conosceva[1] sua maestà gli umori dentro e di fuori, de' Francesi, e sapeva che se ella si fusse risoluta da se in simili cose senza il parere di quelli che gli erano intorno, tutti se gli sariano ammutinati contra. Necessaria cosa dunque era venir al consiglio, il quale si vedeva tutto, o per il più, contaminato e guasto dagli ugonotti coperti e palesi, pieno d'odi e inimicizie particolari, che lo dividevano in due parti; e a ogn' una di esse metteva conto gli ugonotti stessero in piedi. A tal che dal consiglio non si poteva aspettar cosa che fusse buona; anzi non si può fallare a credere che per determinazione di questo consiglio gli ugonotti abbiano preso questa terza volta l'armi in mano contro li cattolici.

Ma non sarà forsi stato senza providenza di Dio, il quale (quantunque li Francesi abbiano fatto tutto quello che hanno potuto per andare in malora) ha voluto però conservare quella corona a loro dispetto, facendo riuscire mirabili effetti da quelle cose *signanter*, che a giudizio commune potevano apportare maggior rovina a quel regno. Chi dirà mai che le guerre del 1561 e del 1563 siano state utili a quella corona? Questo pare un paradosso; e pure è così. E senza esse sia certa vostra serenità che quel re si retroveria ora a strettissimo partito. E se la prima del 1561 non fosse stata, la Francia saria al presente o tutta o poco manco che ugonotta; perchè tanto erano in piega quei popoli (secondo intendono[2]) di mutar oppinione, e tanto credito avevano acquistato quei ministri, che persuadevano tutto ciò che volevano. Ma come trapassorno dalle parole all'arme, e cominciorno a rubare, rovinare e ammazzare, usando mille crudeltà, questo fu avvertimento alle povere gente, che da loro istessi cominciorno

[1] Altri : *perchè, sebben era donna, conosceva*..... Il testo è scorretto, ma se n' indo-

[2] Forse *intendo*. *Secondo*, senza il *che* è nel Vill.

cile et presque impossible de l'appliquer. Il fallait pour cela un roi plein de résolution, qui fît le coup avant qu'on s'en doutât; et il y avait au contraire un jeune prince timide et froid qui n'osait pas dire *oui* ou *non* sans le consentement de sa mère. D'ailleurs le roi s'en rapportait à elle parce qu'elle connaissait le caractère français, et savait que si elle se décidait à quelque chose sans consulter les gens qui environnent le trône, tout le monde se révolterait[a]. Force était donc de recourir au conseil, lequel, personne ne l'ignorait, était presque tout corrompu par les huguenots avoués ou non, plein de haines et d'inimitiés privées[b], divisé en deux factions, dont chacune croyait de son utilité que les rebelles ne fussent pas renversés de sitôt. Ainsi le conseil ne pouvait rien faire de bon : au contraire, il y a lieu de penser que c'est justement d'après l'impulsion de ce même conseil, que les huguenots ont pris, pour la troisième fois, les armes contre les catholiques.

Mais tandis que les Français faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour leur propre malheur, ce fut sans doute par un arrêt de la Providence divine que le trône ne fut pas ébranlé, et que la sûreté de l'état surgit merveilleusement de ces mêmes troubles qui, selon l'opinion commune, devaient amener une ruine extrême. Si l'on disait que la guerre de 1561 jusqu'à 1563 fut utile au roi, on semblerait avancer un paradoxe; et cependant rien n'est plus vrai. Sans la guerre dont je parle, le roi se trouverait à présent dans une affreuse détresse, et la France serait presque tout entière à la merci des rebelles; car le penchant aux choses nouvelles était déjà si prononcé, et ces prédicateurs étaient si fort en crédit, qu'ils seraient parvenus à persuader sans obstacle tout ce qu'ils auraient voulu. Mais comme des paroles ils en vinrent aux armes, et qu'ils com-

[a] « L'instituto suo, di conservarsi sempre independente e di non mostrarsi interessata. » (Davila, I, 33.)

[b] « Se couvrent du différend qui est en la religion, lequel ils seraient bien marris de voir apaisé. » (Protestation du duc d'Alençon. Bibl. roy. fonds du Puy, v. 87, p. 66; fonds Bethune, 8691, f. 77; Fontanieu, v. 338; Revue rétrospective.)

a dire : Mo[1] che religione è questa? Costoro che fanno professione d' intender meglio l' evangelio, di nissuno altro; e dove trovano mai che Cristo comandasse che si pigliasse la robba del prossimo, e si ammazzasse il compagno? E con simili considerazioni si frenavano, nè più si precipitavano come prima. La seconda guerra del 1566, principiata con tanto spavento, e finita così vituperosamente, fu causa che le principali città del regno, nonostanti le capitolazioni della pace, non volsero più prediche dentro le terre, e diedero giù per la testa a molte migliara[2] di ugonotti che ebbero ardire di alzare la voce[3] e di dolersi. La nobiltà di diverse provincie si diede la fede di stare armata e pronta alla difesa commune; a tal che per queste cause cominciorno gli ugonotti a temere. Temevano prima i cattolici, non perchè fossero inferiori di numero (che, per grazia di Dio, del popolo minuto non vi è la trigesima parte ugonotta : la nobiltà è più infetta ; e s'io dicessi di un terzo, forse non fallirei); ma perchè questi, sebben pochi, erano però uniti, concordi, e vigilantissimi nelle loro cose. All' incontro i cattolici, divisi e negligenti, lasciavano che il re dicesse e che il re facesse, e che tutto il remedio venisse dalla corte. Ma svegliati che furono quasi da un profondo sonno, e conosciuto che il re era costretto far delle cose che risultavano a pregiudizio suo e di tutto il regno, coll' unione, e con il prender cura dalle cose pertinenti al pubblico e al privato, hanno rotto i disegni a gli avversarii. E che sia così, si può facilmente comprendere da questo, che gli ugonotti nè per inganno che abbiano teso in questa guerra, nè per stratagemma[4] che abbiano usato, non hanno potuto dare di mano ad alcuna piazza d' importanza, come fecero alle guerre passate. Quelle che tengono, o non le hanno mai restituite, ovvero prese a viva forza. E così la guerra si è ridotta lontanissima da i loro soccorsi in un angolo nell' estremità del regno : che è stata senza dubbio la salvezza di esso. In questa guerra anco abbiamo veduto il principe d' Oranges entrare in Francia, e con un grosso esercito ve-

[1] Bocc. « Mo vedi tu? »

[3] Altr. *le corna*.

mencèrent à piller, à démolir, à massacrer, le pauvre peuple se ravisa et dit : « Qu'est-ce donc que cette religion? Quels sont ces hommes qui se vantent de comprendre l'Évangile beaucoup mieux que les autres, et où ont-ils vu que le Christ commande de voler et de tuer son prochain? » Ces réflexions les arrêtèrent tout court, et l'entraînement cessa.

La seconde guerre de 1566, qui commença par la terreur et finit par la honte, fut cause que les principales villes du royaume ne souffrirent pas que des prédicateurs s'établissent dans leur sein, et qu'elles frappèrent de rudes coups sur des milliers de huguenots qui osaient lever la tête ou la voix. Les nobles, dans plusieurs provinces, se promirent de rester toujours armés pour la défense commune. Aussi la crainte commença-t-elle à naître chez les huguenots. Les catholiques avaient eu peur jusqu'alors, non point parce qu'ils étaient les plus faibles en nombre (car, Dieu merci, de tout ce peuple, la trentième partie à peine était hérétique, et il n'y avait pas plus du tiers de la noblesse elle-même qui fût infecté), mais parce que les huguenots, quoiqu'en petit nombre, se tenaient bien unis, et conduisaient leurs affaires avec autant de vigilance que d'ensemble. Au contraire, les catholiques, divisés et nonchalants, laissaient le roi faire et dire seul, attendant que tout remède leur vînt de la cour. Ils s'éveillèrent enfin de leur profond sommeil, et ils s'aperçurent que le roi se trouvait forcé à des déterminations bien funestes à tout le royaume. Alors ils se rapprochèrent, ils prirent soin des intérêts publics et privés; ils brisèrent les machinations de leurs ennemis. Ce qui fait encore mieux comprendre cela, c'est que les huguenots n'ont jamais pu s'emparer dans cette guerre, ni par ruse ni par stratagème, d'une place forte de quelque importance, ainsi qu'ils l'avaient fait dans les guerres passées. Les places qu'ils ont encore, ou ils ne les avaient jamais perdues, ou bien ils les ont prises de vive force. Aussi la guerre a-t-elle été acculée dans une extrémité du royaume, loin de tous les pays d'où ils tiraient des secours, ce qui a fait sans aucun doute le salut de la France. Dans cette même

nir minacciando con parole alte e superbe, che non si diriano ad un duchetto, non che ad un re di Francia, trascorrere da per tutto, mettere in grandissima confusione la città di Parigi, far fuggir il re, e serrarsi in qualche luogo forte; potersi unire col principe di Condè, e al manco male, constringere quella maestà a far pace a modo de' suoi nemici. E in luogo di far questo (che lo poteva fare, come posso io descendere da questa renga) se ne stà doi mesi continovi a magnare[1], bere e darsi piacere; dà tempo al re di convocare le sue forze che erano sparse in diverse parti lontane, di farne di nuove, d'andargli contra, e con l'ombra solo e con la voce cacciarlo del regno: gli dà tempo di domandare nuove genti al fratello; col quale aiuto combattette, vinse ed ammazzò il principe di Condè. Di più morse di sua morte Gianli, Stremi ed Andelot, con diversi altri principali, in pochi giorni; e finalmente anche il duca di Due Ponti. Queste operazioni non possono essere attribuite a laude di alcuno particolare; anzi è necessario confessare che più abbi fin quì combattuto Domenedio[2] per il re di Francia, che non hanno fatto i Francesi.

Ora che fine possa avere questa guerra, è difficile a conjetturare[3]. Si suol dire che gli uomini fanno le guerre, e Dio dà le vittorie. Pure, per quelle ragioni che cadono sotto il senso, dirò che se quelli che fanno professione di essere buon servitori del re, vorranno fare il debito loro, e cercaranno di espedirsi, sua maestà può sperare ogni felice successo, perchè è superiore alli nemici di cavalleria, fanteria e artiglieria, e anco di monizione; ha il paese per se, tutte le terre principali tengono per lei; ed in fine ha tutti quelli vantaggi che possono essere desiderati in una guerra. Ma se anderanno procrastinando, e consumando il tempo in varie contenzioni e dispareri, dubito grandemente che quella maestà non sia finalmente costretta a fare una passata a modo de' suoi nemici; e la ragione me lo dimostra. Il Fran-

[1] Fr. Jacop. [3] Segni.

guerre nous avons vu le prince d'Orange entrer en France, suivi d'une forte armée, et menacer le roi très-chrétien par de hautaines et superbes paroles, qu'on n'emploierait pas envers un petit duc. Nous l'avons vu traverser le royaume et jeter la confusion dans Paris, faire fuir le roi et le contraindre à s'enfermer dans une forteresse. Il pouvait alors se joindre au prince de Condé, ou tout au moins forcer sa majesté à accorder une paix avantageuse à ses ennemis. Au lieu de faire ceci, et il le pouvait aussi aisément que je puis descendre de cette tribune, il a passé deux mois entiers à manger, à boire et à s'amuser, et il a laissé au roi le temps de rassembler ses forces dispersées, d'en réunir de nouvelles, de marcher contre lui, et avec son ombre seule ou sa voix de le terrifier et chasser du royaume. Le roi put envoyer des secours à son frère, avec lesquels celui-ci combattit le prince de Condé, le défit et le tua. En peu de jours d'Andelot, ainsi que d'autres principaux chefs, moururent de leur mort naturelle. Le duc des Deux-Ponts[a] mourut aussi. Ce sont des choses dont on ne peut faire honneur à personne, mais il faut confesser que Dieu a jusqu'ici plus vaillamment combattu pour le roi de France que ne l'ont fait les Français.

Quant à l'issue de la guerre actuelle, il est difficile de la prédire. C'est un ancien adage que les hommes font les guerres, et que c'est Dieu qui donne enfin la victoire. Mais, d'après les conjectures les plus raisonnables, je dirai que si les serviteurs du roi font leur devoir, ainsi qu'ils s'en vantent, et s'ils le font avec diligence, sa majesté peu tout espérer; car le roi est le plus fort en cavalerie, en infanterie, en artillerie et en munitions; le pays est pour lui; c'est lui qui tient les villes principales[b]; il a tous les avantages qu'on peut souhaiter dans la guerre. Mais s'ils perdent le temps en délais ou en vaines disputes, je crains que sa majesté ne soit contrainte de fléchir au gré de ses ennemis. La raison elle-même confirme mes conjectures. Les Français sont naturellement bouillants; et celui qui les saisirait

[a] Wolfang, prince de Neubourg et de Sultzbach.

[b] « Les grandes cités, disait Coligni, sont les sépultures des armées. »

cese è di natura impetuoso: chi lo piglia in quel furore, può promettersi di lui ogni sorte di fazione; ma passato quel primo ardore, s' intepidisce e perde la pazienza, nè ha rispetto di ritirarsi a casa. Di quì è nato il proverbio, che il Francese sia nel principio più che uomo, e nel fine manco che femina. Per questa causa si è veduto che quel re alle volte ha avuto nelli suoi eserciti grossissima cavalleria francese; poi in un tratto la si è veduta annichilata, e ridotta a pochissimo numero. Oltre di questo, non può quella maestà continuare la guerra senza grossissima spesa; ed ha pochissimi denari; ha da far con la nazione tedesca, nazione avara, che non vuol ciancie. E se il denaro mancasse, o non fosse così pronto, si correrebbe pericolo di qualche ammutinamento, il quale sarebbe di tanto maggior momento quanto che tra l' uno esercito e l' altro vi son più di diciannove mila cavalli[1] di questa nazione, oltre la fanteria. Li nemici sono liberi da questi contrarii, perchè combattono essi per la vita e per la roba; e sono constretti[2] durarla[3], fare della necessità virtù, e sforzare la propria natura. Li forastieri o che sono pagati da altri (come si crede), o che gli pagan del loro. Se da altri, ecco son sollevati da quel pensiero; se da loro, non possono dubitare d' ammutinamento, quando bene non avessero il modo di sodisfargli: perchè, come vorrebbono quelli Tedeschi ritornare in Alemagna senza la scorta de i Francesi? A tal che farebbono più danno a loro stessi che a gli altri. Ma se la durano, potranno sperare o di vincere o che si faccia la pace. E facendosi la pace, sono certi di dover essere pagati dal re, come l'altre volte, fino ad un minimo denaro. Questi rispetti mi fanno credere che il tempo possa combattere per gli nemici, e ritornare in molto pregiudicio di quella corona, se ella non fosse sostenuta e sovvenuta da altri; che in questo caso sperarei, anzi crederei senza dubbio, ch' ella dovesse stancare li suoi nemici, perchè ancor essi vanno consumandosi ogni giorno, nè potriano durarla molto. Ma se ella sarà la stanca,

[1] Altri, venti mila.

[2] Varchi: *constringere*. Omesso l' *a* è nel Firenzuola: *forzato promettere*.

[3] Cod. *indurarla*. Francesismo che forse sarà fuggito al copista, forse all' autore. Se non che più sotto *la durano*.

au premier élan en tirerait un grand parti; mais cette première ardeur passée, ils faiblissent, ils perdent patience et ils se retirent [a]: d'où est venu le proverbe que les Français, au commencement, sont plus que des hommes, et à la fin bien moins que des femmes. C'est pour cela qu'on a vu souvent sa majesté avoir dans son armée une très-forte cavalerie française, qui a disparu tout à coup ou a été réduite à presque rien. Ajoutez que sa majesté ne peut pas poursuivre la guerre sans de très-grandes dépenses [b]; or elle a peu d'argent. Elle a affaire aux Allemands, nation avare qui ne se paye pas de mots [c], et qui se mutinerait si l'argent ne venait pas assez vite. Ce serait un grave malheur, puisque, entre une armée et l'autre, la cavalerie allemande s'élève à dix-neuf mille hommes, sans compter les fantassins. Ces contrariétés ne gênent pas les ennemis; ils combattent pour leur vie, pour leurs biens, et force leur est de persévérer, de faire de nécessité vertu, et de ne pas se relâcher de leur courage. Quant aux étrangers qui sont avec eux, ou ils sont payés par les huguenots mêmes, ou bien par d'autres. Si c'est par d'autres, ils sont soulagés d'un grand poids; et s'ils les payent eux-mêmes, quand même ils ne le pourraient pas pour le moment, ils n'auront à craindre aucune sorte d'émeute, car ces Allemands ne sauraient retourner chez eux sans une escorte française; s'ils l'essayaient, ils se perdraient plutôt eux-mêmes qu'ils ne nuiraient aux autres [d]. Au contraire, s'ils persistent, ils peuvent espérer ou la victoire ou la paix [e]. Et en cas de paix, ils sont bien sûrs d'être payés par sa majesté jusqu'au der-

[a] « Il est périlleux de heurter contre la fureur française, laquelle pourtant s'écoulera soudain. » (Lanoue.)

[b] « L'amiraglio soleva sempre dire che l'esercito è un certo mostro che si comincia a formare dal ventre. » (Davila, I, 227.)

[c] « Les reîtres trouvaient beaucoup meilleur l'argent qu'on leur promettait d'Angleterre que *les cidres de Normandie*. » (Lanoue.)—« L'importunità dei Tedeschi che mai cessavano di domandare donazioni o paghe. » (Davila, I, 137.) Voyez aussi, p. 20. — « Ils consommeraient un gouffre d'argent. » (Brantôme, III, 196.) « Fâcheux, avares, importuns. » (310.)

[d] « Non avendo comodità di ritornare alla patria, gli seguivano omai, non per volontà ma per forza. » (Davila, I, 286.)

[e] « Ils menaçaient cependant de se donner au roi s'ils n'étaient pas payés. » (Davila, I, 270.)

e che sia necessitata a far la pace e componersi con loro, male per quel regno e per tutto il cristianesimo. Perciochè se hanno avuto essi ardimento di un palmo, bene averanno conosciuto la debolezza del re d'un braccio, come si suol dire per proverbio. Quelli anco, che sin quì sono stati quieti e bassi, senza dimostrarsi, aspettando l'evento della guerra, tutti darieno fuori arditamente. Non mancano poi in simili occasioni infiniti che seguono il corso della fortuna. E quelli principi che gli hanno aiutato segretamente, vedendo che il re con l'aiuto del papa e del re cattolico e di altri principi non abbia potuto superarli e a pena resisterli, non averiano rispetto di favorirli apertamente: talchè altro non si potria aspettare che vedere in breve tempo qualche notabile machinamento.

Ma presuposto che il re finalmente resti superiore di questa guerra, che i principali siano gastigati, i mediocri almeno ridotti in apparenza, ed i bassi costretti a vivere cattolicamente; non per questo si potrà dire che gli ugonotti possono essere estinti, e cacciati di quel regno. E mentre vi saranno, converrà a quella maestà stare in continuo sospetto, anzi in manifesto pericolo. Perchè, data una nuova religione, è necessario constituirle anco un capo; e questo è certo, nè falla mai. Dato il capo, può dire il re avere un concorrente nel suo regno, il quale sarà sempre un refugio di malcontenti, un recettacolo di genti desiderose di cose nuove, e un rinnovatore degli sdegni ed offese passate. Questo, sollicitato da stimoli tali, e forse persuaso ed aiutato da qualche principe vicino, cercarà di vedere con ogni sorte di insidie, di assicurarsi la vita con quella del re, e di quanti saranno dalla parte sua.

A volere estirpare gli ugonotti, saria necessario fare uscire l'eresie di quel regno per quella porta appunto che vi entrorno; e chi non lo fa, getta le fatiche indarno, e consuma il tempo. Solevano anticamente essere eletti i vescovi, abbati e priori in Francia da i capi-

nier sou, comme les autres fois. Ces considérations me font croire que le temps peut combattre pour les ennemis et tourner au grand préjudice de cette couronne, à moins que d'autres puissances ne la soutiennent : dans ce cas seulement j'espérerais et serais sûr qu'elle lasserait ses ennemis, qui s'affaiblissent tous les jours, et qui ne pourraient pas résister longtemps. Mais si le roi est le premier à se lasser dans la lutte, il sera forcé de faire une paix fatale à son royaume et à la chrétienté tout entière. Cédez-leur un pouce, ils avanceront d'un pied, comme dit le proverbe. Ceux-là même qui jusqu'ici n'ont pas bougé, attendant l'issue de la guerre, se lèveront alors hardiment. Dans de semblables occasions la foule suit toujours le cours de la fortune. Les princes qui ont soutenu secrètement les huguenots, voyant que le roi, avec les secours du pape, du roi catholique et d'autres princes, n'a pu les vaincre et leur a résisté à peine, ne craindront pas de les aider ouvertement, et vous verrez bientôt éclater une grande machination. Mais quand même le roi aurait le dessus, quand même les grands seraient punis, la bourgeoisie soumise au moins en apparence, et le peuple contraint à l'exercice de la religion catholique, les huguenots n'en seraient pas pour cela anéantis ni chassés du royaume. Tant qu'ils y resteront, le roi vivra toujours au milieu des soupçons et de dangers manifestes; car aussitôt qu'une religion surgit, il lui faut un chef, et cela ne manque jamais. Le chef choisi, voilà un concurrent du roi; voilà un homme auquel auront recours tous les mécontents et tous les gens épris de nouveautés périlleuses; voilà une occasion de renouveler les hostilités et les ressentiments. Le chef, tenté par de tels appâts, peut-être même excité et soutenu par quelques-uns des princes voisins, cherchera les moyens d'assurer sa propre vie aux dépens de celle du roi et de ses partisans.

Pour bien extirper les huguenots il faudrait faire sortir l'hérésie du royaume par la même porte qui lui a servi à y entrer. Sans cela on perdra toujours son temps et sa peine.

Les évêques, les abbés, les prieurs, étaient anciennement élus

toli proprii delle chiese, e ne seguiva che quasi per l'ordinario l'elezione cadeva in persone meritevoli, e ormai mature, che con gli anni avevano lasciato quelle imperfezioni che sogliono bene spesso accompagnare la gioventù. Questa elezione fatta per il consenso della maggior parte a similitudine di quelle dei governi[1], causava tra preti e frati e uomini di roba longa una lodevole concorrenza di dottrine e di costumi, sperando ogn' uno con questi mezzi (nè s'ingannavano) dover essere nella concorrenza anteposto al compagno. Così le virtù[2] avevan luogo, e così li popoli erano bene edificati e confirmati dalla dottrina e buona vita de i pastori, a tale che non senza causa fiorivano all'ora in quel regno le lettere e la religione più che in altra parte del mondo. Le quali due cose forse, anzi senza dubbio, regnarieno ancora se al tempo del re Francesco primo un Antonio di Prato cancelliere (che fu poi cardinale e legato), sdegnato, come dicono alcuni, di non essere stato eletto vescovo di una città che esso desiderava, o, secondo altri, troppo curioso[3] della grandezza del suo re, non avesse persuaso al re Francesco che richiedesse la nominazione di tutte le chiese cattedrali del suo regno, onestando la domanda con dire che si commettevano molte simonie nell' elezioni de' superiori. Ebbe finalmente questo indulto da papa Leone, largo distribuitore[4] delle cose della chiesa. E dicono che, quando il re ricevè la bolla, indovinando il male che da esso ne doveva succedere, voltosi al suddetto Antonio di Prato, dissegli : « Questa bolla mandarà me e te a casa del diavolo. » Nè forse si è ingannato, perchè, laddove questo privilegio si domanda il concordato, più propriamente (dall' effetto che ne procede) doveria chiamarsi un accordo col diavolo. Perchè quel re, liberale e buon compagno, cominciò a distribuire i vescovadi a petizioni di dame, dare l'abbazie in mercede a soldati, e finalmente gratificarne ogni sorte di persone, senza porre in considerazione le qualità loro. Successe poi il re Enrico che non fece manco ; a tal che in breve tempo tutte le chiese di quel regno, o poco manco, andarono in mano

[1] Altri *piovani*.

[4] Sollecito. Firenzuola.

en France par les chapitres des églises; ainsi l'élection tombait presque toujours sur des hommes de mérite, épurés par l'âge des imperfections communes à la jeunesse. Les élections faites à la majorité des voix, comme dans les gouvernements politiques, excitaient chez les prêtres, les moines et les gens lettrés, une louable émulation de vertu et de savoir. Chacun espérait par ces moyens être préféré à ses concurrents; et il ne se trompait pas. Le mérite recevait sa récompense, les peuples étaient édifiés et confirmés dans le bien par la doctrine et la sainteté des pasteurs. Les lettres et la religion florissaient alors en France plus qu'en toute autre partie du monde; et elles y seraient encore aussi florissantes, si, du temps de François Ier, le chancelier Antoine du Prat, qui depuis fut cardinal et légat, irrité, selon quelques-uns, de n'avoir pu obtenir un évêché qu'il ambitionnait, ou, d'après quelques autres, trop désireux d'agrandir l'autorité du roi, ne lui eût pas persuadé de s'attribuer la nomination de toutes les églises cathédrales du royaume, sous prétexte des nombreuses simonies qui se commettaient. Léon X, très-prodigue des biens ecclésiastiques, lui donna enfin ce pouvoir; et lorsque François reçut la bulle papale, on assure que, prévoyant les tristes effets d'une telle concession, il dit à son chancelier : « Cette bulle nous enverra au diable tous les deux. » Et peut-être disait-il vrai, car ce concordat pourrait bien être regardé comme un accord stipulé avec le diable. François Ier, prince généreux et bon compagnon, se mit à distribuer les évêchés sur la demande des dames, à donner les abbayes en récompense à des soldats, à prodiguer ces faveurs à toutes sortes de personnes sans consulter leurs mérites. Henri, son successeur, n'en agit pas avec plus de prudence. De cette manière, toutes les églises de France tombèrent en peu de temps entre les mains de gens qui ne pensaient qu'à leur intérêt[a]. Tout espoir fut perdu pour les prêtres bons et lettrés, de recevoir une récompense de leurs travaux; l'amour de l'étude

[a] Une ancienne chanson : « Vendre, acheter benefices, — Les enfants ès bras des nourrices, — Être abbés, évêques, prieurs. »

di genti che ad altro non pensavano che al semplice utile che di esse riceveriano. Così fu levata la speranza ai preti letterati, ed altri, di avere il premio delle loro fatiche; senza la quale rimasero li[1] studii e si diedero anco essi alli commodi della vita. Questi nuovi pastori posero alla cura delle chiese uomini che si avevano posto in testa la chierca[2] solo per fuggir la fatica di qualche altro esercizio; i quali con l' avarizia e dissolutezza del vivere confusero gli innocenti popoli, e levorno quella tanta devozione che avevano prima. Questa fu la porta, questo fu l'adito spazioso per il quale entrorno l'eresie in Francia; perciochè poterno facilmente i ministri mandati da Ginevra mettere in odio de' popoli e preti e frati, solo col ponderar loro la vita che tenevano. Poterno anco farli prevaricare nel credere, perciochè ben si sa che le genti idiote si muovono più per esempio del pastore, che per cognizione che abbiano di scritture. Se il pastore è buono, credono ed eseguiscono tutto quello che sentono dirli; ma se l' hanno in cattiva opinione, è quasi impossibile che diano fede alle sue parole. A dire male d'altri, acquistorno costoro grandissima riputazione e credito a loro stessi; a tal che poterono in breve tempo seminare da per tutto quel regno la lor falsa dottrina, la quale (come ogn'un vede) in pochi anni l'ha spogliato di quelli ornamenti con li quali soleva avanzare tutti li regni del mondo.

Più non si poteva dire che la giustizia, ubbedienza e religione del popolo di Francia : ora vadasi a quelli parlamenti ne' quali si giudicava che fossero tanti Aristidi quanti senatori ci entravano dentro; e si vederà che per il più si fa giustizia per favori e per denari. Dei favori ne è causa la divisione della religione; che i giudici sono appassionati : delli dennari, perchè tutti gli uffizii di giudicatura si vendono; e chi li compra, fa conto di comprare possessioni, e vuol cavar di essi quel maggior utile che è mai possibile. Soleva esser chiamato il re di Francia, re delle bestie, volendo dire che governava facilmente li suoi popoli come se fossero state pecore. Ora le ribellioni

se relâcha, et l'on ne songea plus qu'aux commodités de la vie. Les nouveaux pasteurs placèrent dans les cures des paroisses des hommes pour qui l'habit clérical n'était qu'une exemption d'autres occupations plus pénibles, et qui, par leur avarice et par leur vie dissolue, troublèrent la foi des peuples innocents, et attiédirent la piété fervente de l'ancien temps. C'est par cette porte et par cette large brèche que l'hérésie entra en France. Les ministres envoyés de Genève pour exciter le peuple à l'aversion des prêtres et des moines n'avaient autre chose à faire qu'à peindre leur conduite déshonnête. Ils induisaient aisément à prévariquer dans les choses de la foi; car on sait bien que les ignorants sont menés plutôt par l'exemple du pasteur que par la connaissance des dogmes. Si le pasteur est bon, ils croient en lui, et ils font tout ce qu'il dit; mais s'ils ont mauvaise opinion de lui, il leur est presque impossible d'avoir confiance en ses paroles. Les hérétiques, en disant du mal d'autrui, acquirent une grande réputation et beaucoup de crédit pour eux-mêmes; et ils réussirent de la sorte, en peu de temps, à répandre dans toute la France leur fausse doctrine, et à la dépouiller de tous les avantages qui l'ornaient et en faisaient le plus grand de tous les royaumes. La justice, l'obéissance, la religion du peuple français, ne purent plus être citées en exemple. Qu'on aille aujourd'hui dans ces parlements, jadis peuplés d'hommes irréprochables, et l'on trouvera que l'argent ou l'intrigue y dicte la plupart des arrêts. D'un côté les dissensions religieuses, en excitant les passions, corrompent la justice; de l'autre, les juges n'aiment que l'argent; car toutes les places sont à vendre, et on les achète comme on achèterait une terre, pour en tirer tout le parti possible. Le roi de France était appelé le roi des moutons, parce qu'il gouvernait son peuple aussi facilement qui si c'eût été un troupeau. A présent les rébellions sont au comble; il n'est personne, quelque basse que soit sa condition, qui n'ose mal parler de son prince. La religion est déchirée, attaquée de toutes parts: et ces armes qui jadis défendirent la foi dans toutes les contrées du monde, maintenant sont tournées contre elle.

sono in colmo; nè vi è persona per bassa che sia, che non ardisca straparlare del suo prencipe. Vedesi la religione lacerata e combattuta da ogni parte, e quelle armi solite farsi sentire per tutto il mondo, con molta gloria di quelle nazioni, in difesa della fede, ora essere volte in lei stessa, con morte fin quì di dugentomila persone. Nè sazii del sangue, incrudelendo anco con pazza furia contro le pietre, hanno destrutte chiese e altri edifizi pertinenti ad esse, che non si rifarebbono con l'entrata di dieci anni continui di quella corona. È cosa certo lagrimevole vedere le rovine di quel regno; e ben si può dire, che siccome quelle chiese e quelli edifizi, mentre erano in piede, con ammirazione e contento universale, quasi trofei, rappresentavano la pietà e religione di coloro che l'edificorno; così le rovine loro, segno d'inaudita furia, abbiano ad essere miserandi spettacoli ai posteri che veniranno.

A volere adesso che questa peste non andasse serpendo più oltre, saria necessario provedere le chiese di uomini che con la dottrina disingannassero i popoli, e con l'esempio di buona vita loro levassero l'impressione mala che hanno fatta[1] dei preti e dei frati. A questo modo si potria sperare che siccome quel regno in poco tempo si è contaminato e guasto, in poco tempo anco dovesse risanarsi, e ritornare alla vera religione e antica obbedienzia. E chi non fa così, indarno s'affatica o col ferro o col fuoco per trovar remedio al suo bisogno. Anzi sono di ferma opinione che quando bene i popoli fossero col bastone cacciati alla messa, non essendo instrutti nè in questa nè in quella religione, doventariano[2] ateisti, e si può dire, peggio che bestie. Dubito mo (e mi rincresce dirlo) che questa provisione sarà tarda; e di quì nascerà buona parte della disperazione, che ho detto in principio. Perchè hanno gran forza nelle nostre menti le commodità presenti: ed il Francese è di tal maniera di natura, che poco riguarda più oltre che quanto si estende l'ombra del piede. Pare bella cosa a quella maestà, col distribuire cento sei vescovadi, quattordici arcivescovadi, sei in settecento abbazie, ed altrettanti priorati, potere.

[1] *Fatta* ci è forse aggiunto.

[2] Casa.

Il a déjà péri deux cent mille personnes. Le sang n'ayant pas assouvi la rage des novateurs, ils ont dirigé leurs fureurs contre les pierres mêmes, ils ont détruit les temples et les autres édifices sacrés, en si grand nombre, que dix années des revenus de la couronne ne suffiraient pas pour les rebâtir. C'est pitié de voir ces ruines, et de même que tous ces grands édifices, lorsqu'ils étaient debout, excitaient l'admiration et la joie des croyants, comme autant de trophées de la piété française; de même leurs ruines, témoignages d'une fureur inouïe, seront aux âges à venir un spectacle de douleur et d'effroi*.

Pour empêcher cette contagion de se répandre, il faudrait nommer pour pasteurs des hommes dont la doctrine éclairât les peuples, et dont l'exemple effaçât la funeste impression laissée par les mœurs des moines et des prêtres. Par ce moyen on pourrait espérer que ce royaume guérît en aussi peu de temps qu'il en a fallu pour que le mal l'infectât, et qu'il revînt à la vraie religion et à son ancienne obéissance. Sans cela, le fer et le feu n'y font rien. Au contraire, je suis d'avis que quand même on pourrait conduire au bâton les peuples à la messe, si on ne les instruisait pas dans l'une ou dans l'autre croyance, on n'en ferait que des athées, et on les rendrait pires que les bêtes.

Mais je crains (et je suis fâché de le dire) que ces remèdes ne soient beaucoup trop tardifs. C'est pour cela que je désespérais dès le commencement de mon discours; car les circonstances présentes ont toujours beaucoup de force sur les esprits; et les Français sont faits de telle manière qu'ils ne regardent pas plus loin que l'ombre de leur pied. Le roi trouve fort commode de pouvoir distribuer cent six évêchés, quatorze archevêchés, six à sept cents abbayes, au-

* De Thou, t. X, p. 124.

senza metter mano alla borsa, pagar debiti, far mercedi[1], maritar dame, e gratificar signori : e l'abuso è camminato tanto innanzi, che si fa così bene mercanzia di vescovati e d'abbazie a quella corte, come si fa quì di pevere[2] e di cannella. Nè mai, o rare volte, se ne conferisce alcuno, che molti non ne guadagnino; chi lo denonzia[3], quello che l'ottiene, colui a chi è dato, e il sensale che s'interpone. Nè si può dire che il disordine non sia conosciuto, perchè è tanto aperto, che ogn'un grida e confessa che il male è proceduto da questa fonte. La regina più volte ha promesso di volere stare tre mesi prima che dia via alcuna chiesa vacante, per aver tempo di pensarvi sopra, ed eleggere persone sufficienti[4]; ma sono state tutte parole. Anzi per il più sono conferite quasi prima che siano vacate; ed al mio tempo qualcuno ha avuto fatica grande in far credere che egli fosse vivo. Il Francese in effetto è nemico dell'indugio; e sebbene la regina non è francese, pure è molto tempo che sta in Francia : ed è tanto molestata da quelli che gli sono attorno, che non potrebbe tardare se ben volesse. Que' grandi vorrebbono che si provedesse, ma senza incommodo loro; però vanno dicendo che meglio saria lasciar tanta entrata alle abbazie e priorati, che fosse bastante per notrire li monaci ordinarii, e del resto far tanti cavalierati e commende senza obligo, le quali si distribuissero per sua maestà a chi più gli piacesse. Così essi credevano fare un saldo con Domenedio; e s'ingannano, perchè, a giudizio de' savi, la dritta è non s'intrigare nelle cose della chiesa. Non fu mai tempo alcuno che le cose spirituali non fossero separate dalle temporali. Sono incompatibili; e chi cerca di unirle, le confonde; anzi confonde se stesso, e col proprio fiato accende un fuoco senza avvedersene, che non è poi bastante da[5] estinguerlo. È stato osservato, ed è cosa certo degna d'esser notata, che tutte volte che la corona di Francia è trapassata da un sangue all'altro, allora, che la reli-

tant de prieurés, et de pouvoir, sans bourse délier, payer ses dettes, donner des récompenses, marier des demoiselles et s'attacher les seigneurs. L'abus a pénétré si avant, que les évêchés et les abbayes sont devenus une marchandise comme le poivre et la cannelle chez nous. Toute collation de bénéfice est ordinairement très-avantageuse à celui qui y nomme, à celui qui le sollicite, à celui qui y est nommé, et enfin au courtier qui s'entremet. Ce n'est pas que le désordre ne soit bien connu; car tout le monde s'en plaint et convient que c'est de là que sont sortis tous les malheurs. La reine avait plusieurs fois promis de différer trois mois au moins la collation des bénéfices vacants, afin de pouvoir y penser et choisir des personnes convenables, mais ce n'étaient que de vaines paroles. Les bénéfices sont conférés même avant qu'ils soient vacants, et il est arrivé quelquefois de mon temps que certains bénéficiers ont eu de la peine à prouver qu'ils n'étaient pas morts. En effet, les Français n'aiment pas les délais; et la reine, quoiqu'elle ne soit pas Française, vit depuis si longtemps au milieu d'eux, et elle est tellement sollicitée et harcelée par ceux qui l'entourent, que quand même elle voudrait surseoir un peu, elle ne le pourrait pas. Les grands seraient bien aises de trouver un remède, mais sans renoncer à leurs avantages; aussi disent-ils qu'il vaudrait mieux laisser aux abbayes et aux prieurés assez de revenus pour nourrir les moines, et convertir le reste en rentes de chevaliers et de commandeurs libres de toute obligation, que le roi pourrait distribuer à qui bon lui semblerait. Ils espèrent par là faire un accommodement avec Dieu; mais ils ont tort : il est plus sage de ne pas se mêler des affaires ecclésiastiques. Les choses spirituelles ont toujours été séparées des choses temporelles; les unes sont incompatibles avec les autres, et en tâchant de les unir, on les confond, on s'embarrasse soi-même, on allume de son souffle un incendie qui ne peut plus s'éteindre.

C'est une chose vraiment remarquable que toutes les fois que la couronne de France a passé d'une branche à l'autre, c'est alors que la religion est négligée, et que le roi s'est permis d'étendre la main sur

gione era negletta, e che il re si faceva licito metter le mani nelli beni della chiesa. A tal che dalli esempi antichi ed effetti moderni ben possono i Francesi esser più che certi che di quà è venuto la lor rovina che ha ridotto quel regno in stato che è più degno d'esser compassionato che invidiato.

Ma non basta compassionarlo, anzi è necessario che ogni prencipe cristiano se ne condolga come di cosa propria. Perchè non credano le serenità vostre eccellentissime che li disegni degli ugonotti siano così corti che non trapassino i limiti della Francia. Anzi ardiscono, e lo dicono apertamente, sperare di sovvertire tutto il cristianesmo; e se prevalessero in quel regno, non so quello si potesse sperare. La Fiandra sarebbe spedita : nè giovarebbono al re cattolico presidii nè cittadelle, essendo il paese infetto come è; se bene al presente ognuno vuol parere santo, per il timore che hanno de' Spagnuoli. Come potrebbe quella maestà soccorrerla se avesse da un canto la Francia nemica, e dall'altro la Allemagna? Nella quale Allemagna alta e bassa ogn'uno sa quanto pochi sono li prencipi cattolici rispetto al gran numero delli eretici. E sebbene sono di opinioni diverse, pure sono tutti concordi e uniti contra di noi. Dell'Inghilterra e della Scozia non ne parlo, perchè è troppo noto in che termine si ritrovino. So d'avere anco testimonii in questo conseglio, che in Spagna è necessaria l'inquisizione per diversi rispetti. In Parigi e in Tolosa sono stati trovati infiniti libri di Calvino, stampati in lingua spagnola, che ve li mandavano nascosamente : e se li mandavano, bene è segno che sapevano a chi distribuirli. L'armiraglio ha detto più volte, che se egli manda a spargere un poco della sua polvere in Spagna, si vedrebbono mirabili effetti. Come sta il stato del signor duca di Savoia, so d'averlo detto un'altra volta in questo luogo appunto, e più frescamente vostra serenità l'averà inteso dal clarissimo messer Vincenzo Tron. Eccoli che in Italia fanno professione d'aver intelligenza in tutte le principali città di essa; a tal che si vede che se[1] il danno convien esser commune, commune ancora sarà il guadagno, se quel regno si man-

les biens de l'église. Les faits modernes et les anciens exemples concourent à démontrer aux Français que leur ruine est toujours venue de cette cause, qui a mis leur pays dans un état bien plus digne de pitié que d'envie.

Mais il ne suffit pas de plaindre ce royaume : tout prince chrétien doit être désolé de ce qui s'y passe comme s'il s'agissait de sa propre cause. Car ne croyez pas que les projets des huguenots s'arrêtent aux limites de la France : ils espèrent, et ils le disent ouvertement, pouvoir changer la chrétienté tout entière, et s'ils avaient le dessus, on ne saurait prévoir ce qui pourrait arriver. La Flandre serait perdue pour le roi catholique, à qui ses soldats et ses citadelles ne serviraient à rien, le pays étant profondément infecté par les nouvelles croyances, quoiqu'on s'y donne un air de sainteté, retenu qu'on est par la crainte des Espagnols. Comment le roi d'Espagne pourrait-il garder ses provinces, lorsque celles-ci auraient pour ennemies, d'un côté la France, de l'autre la haute et la basse Allemagne? car on sait bien qu'en Allemagne les princes catholiques sont en plus petit nombre que les princes hérétiques, et que ceux-ci, quoique divisés par des opinions différentes, sont cependant toujours unis contre nous.

Je ne parle pas de l'Angleterre et de l'Écosse : on connaît leur état. Dans ce conseil même il y a des membres qui peuvent attester combien l'inquisition est nécessaire en Espagne à plusieurs titres. A Paris et à Toulouse on a saisi beaucoup de livres de Calvin en langue espagnole, que l'on envoyait en cachette. Puisqu'on les expédiait, il est bien sûr qu'on savait bien chez qui les placer. L'amiral a dit souvent que s'il envoyait un peu de sa poudre en Espagne, on en entendrait le bruit fort loin. Quant à l'état du duc de Savoie, on en a parlé il n'y a pas longtemps ici; et votre sérénité a récemment entendu le rapport du très-noble messire Vincent Tron. Les hérétiques ont des intelligences dans les principales villes de l'Italie, et ils ne craignent pas de le dire. Or, puisque le danger est com-

terrà cattolico, e sarà castigata l'insolenza di costoro : perchè la Fiandra continuarà in questo timore, e li Spagnuoli si sanno cacciare le mosche dal naso. L'Allemagna resterà nella sua solita confusione. Dell'Inghilterra nè della Scozia si averà da temere, anzi più presto da sperare, che i Cattolici dell'uno e dell'altro regno, che sono infiniti, vedendo prospere le cose delli amici vicini, abbino ancor essi un giorno d'alzar la testa. La Spagna sarà tenuta nel suo freno ordinario. Il duca di Savoia potrà ogni giorno avanzare qualche cosa, come ha fatto da poi che è in stato. Ed i principi d'Italia, fatti accorti alle spese d'altri, potranno essere più solleciti in nettare li loro stati di questa peste. In che è sopratutto necessario guardarsi da questi libretti che vanno attorno ; perciò che dove costoro non possono oprare con la lingua, si servono di essi come d'esca. Le genti son curiose per natura; e benchè non abbiano nessuna cattiva intenzione, pure vogliono aprirli, leggerli; e trovandoli pieni di belle parole, con autorità della Scrittura, non sapendo essi che anco quelle autorità sono tronche e adulterate, si confondono il cervello. Subentra poi la libertà del vivere, nella quale se cominciano a mettere il piede, si precipitano, che non li terrebbono quanti argani sono nell'arsenale. Se in Francia avessero così i ministri predicato l'astinenza del vino come hanno dato licenza di mangiar carne il venerdì e sabbato e in ogni altro tempo dell'anno, credami vostra serenità che non vi saria un ugonotto solo. E poiche si vede per chiara e certa esperienza, che la natura umana porta seco questa imperfezione, che nelle cose che[1] dovressimo essere più fermi e più costanti, ci dimostriamo più volubili e più leggieri ; mai quel prencipe sarà giudicato troppo diligente, che impiegherà ogni suo pensiero in tener lontano dal suo regno questi moti di nuova religione, perciochè mai si è veduto mutare religione, che insieme non si sia mutato anco il governo. Se il re Francesco primo, sotto il quale cominciorno l'eresie di Francia, fosse stato presto a rimediare, i suoi nipoti non si troverieno nell'angustie in che si trovano. Ma il non stimare, e credere che poco o niente potessero operare cento o duecento eretici

[1] Sacchetti : « Quel.... fastidio che Gian Sega gli fece attuffare » (in che).

mun, l'avantage de la victoire sera également commun, si le royaume de France reste catholique et si l'insolence de ces hommes est punie. La Flandre demeurera dans la crainte et les Espagnols sauront bien se chasser les mouches du nez. L'Allemagne restera dans son désordre habituel. En Angleterre et en Écosse, il faut espérer que les catholiques, dont le nombre est si grand, lèveront la tête en voyant les succès de leurs amis. L'Espagne conservera sa soumission ordinaire ; le duc de Savoie pourra bien avancer chaque jour un peu, ainsi qu'il a fait depuis qu'il est rétabli; et les princes d'Italie, instruits aux dépens des autres, sauront mieux s'y prendre pour purger leurs états de cette contagion.

Il est surtout nécessaire de prendre garde à ces petits livres qu'on répand; c'est comme une amorce jetée par un ennemi qui ne peut pas nuire par la parole. Les hommes sont naturellement curieux; et même, sans mauvaise intention, ils ouvrent ces livres, ils les lisent; et en y trouvant un langage orné et force citations des écritures saintes, ils ne pensent pas que ces passages soient faussés ou mutilés, et leur esprit s'y perd. Que si la liberté des mœurs s'y ajoute encore, c'est fini : ils s'y précipitent, et tous les cabestans qui sont dans notre arsenal ne les retiendraient pas. Si les novateurs prescrivaient l'abstinence du vin au lieu de donner licence de faire gras le vendredi et le samedi, croyez-moi, il n'y aurait pas en France un seul huguenot. Puisqu'une imperfection de notre nature, démontrée par une expérience bien longue et bien claire, fait voir que l'homme est plus léger et plus changeant justement dans les choses qui exigent le plus de fermeté et de constance, les princes qui connaîtront leurs intérêts tâcheront d'éloigner de leurs états tous ces mouvements de religion nouvelle; car on n'a jamais vu un changement de croyance sans qu'il s'ensuivît quelque changement politique. Si François Ier, dès que les hérésies commencèrent à pulluler en France, avait été plus prompt à les étouffer, ses successeurs ne seraient pas dans les embarras où ils se trouvent. Mais on n'a pas craint que cent ou deux cents hérétiques pussent rien faire sur une

in un popolo di quindici o sedici millioni d'anime, è stato causa che in breve tempo si sia deformato il più bel regno del mondo. Del quale, poi che ho parlato fin quì della mala disposizione degli uomini, è ben ragione che io tocchi ancora delle qualità sue naturali, le quali sono da essere altrettanto senza dubbio laudate e desiderate, quanto quelle, fuggite e vituperate.

Sebben l'Italia è connumerata meritamente tra le belle parti del mondo, pur con tuttociò[1] avemo da confessare che nelle cose naturali è altrettanto superata dalla Francia quanto supera essa e vince la Francia nelle cose accidentali. Perciocchè nell'Italia si vedono molto più[2] città più grandi e più magnifiche, ha edifizi più nobili; e in fine esser tutto più bello quello che depende, più[3] che dalla natura, dall'industria e dall'ingegno dell'uomo. All'incontro nella Francia si scuopre un paese tutto bello e tutto buono (che così non si può dire d'Italia), di sito vaghissimo, e di terreno fertilissimo, a tal che produce con facilità non solo quanto è necessario per uso e commodo delli abitanti, ma ancora ne somministra grandissima copia a' forastieri. E di più, è ripieno quel regno di fiumi infiniti, navigabili, [4]quali, quasi vene, lo irrigano in ogni canto, e poi entrano in altri fiumi maggiori, che per lungo e per traverso trascorrono da per tutto. Riescono questi in molto commodo delle provincie, perchè con poca spesa e facilmente partecipano l'una con l'altra di quelle cose in che più abbondano. Riescono anco in non mediocre benefizio de' forastieri mercanti, i quali da paesi lontani e propinqui vanno a comprare grani, vini, lane, biade, guadi, tele, zafferani[5], ed altre sorti di merci. E queste a mio giudizio possono essere chiamate le miniere di Francia, perchè senza perforare montagne nè purgare terreni, gli viene portato l'oro bello e stampato. Nè può essa dubitare che gli manchi il concorso dell'oro o dell'argento, perchè il terreno, come ho detto, produce facilmente ogni cosa; e quantunque un anno, come accade, fosse più

[1] Cavalca: « Pure nientedimeno. »

[2] Così lascio stare. Modo strano, ma non senza analoghi ne' Tosc

[3] Manca il *più*.

[4] Senza l'art. nel Sacchetti.

[5] Cod. zaffarani. Ora nel ven. *zaffran*

nation de quinze ou seize millions d'habitants; et voilà comment a été gâté en peu de temps le plus beau royaume du monde. Après avoir parlé des mauvaises dispositions de ce pays, il est juste que je parle à présent de ses qualités naturelles, aussi dignes d'éloges et d'imitation que les autres le sont d'éloignement et de blâme.

Quoique l'Italie soit justement estimée comme l'une des plus belles régions du monde, il faut cependant avouer que la France la surpasse par les avantages naturels, autant qu'elle en est surpassée par les avantages accidentels. L'Italie a des villes plus nombreuses, plus vastes et plus magnifiques, de plus beaux édifices; tout ce qui tient à l'art et à l'industrie de l'homme y est plus parfait. Mais le pays de France est plus richement doué : les sites y sont agréables, et le sol est si fertile, que non-seulement il produit en abondance pour la consommation des habitants, mais pour l'usage des étrangers. La France est traversée par des rivières navigables, qui l'arrosent en tous sens : les rivières aboutissent à des fleuves plus grands qui la parcourent en longueur et en largeur, qui facilitent les communications entre les différentes provinces, et le commerce des choses nécessaires dans un lieu et superflues dans un autre. C'est aussi un grand avantage aux négociants étrangers, qui y viennent des lieux voisins, et même des pays lointains, pour y acheter du vin, du blé, du sel, des laines, du pastel, de la toile, du safran et d'autres marchandises, qu'on pourrait appeler autant de mines fécondes du sol français; car, sans avoir besoin de percer les montagnes et d'en tirer les métaux, on y apporte de toutes parts l'or pur monnayé. Ce n'est pas que l'or et l'argent indigènes y manquent, car le sol, je le répète, abonde en toutes choses; et, quoique les années ne soient pas toutes égales, on y vend cependant plus cher qu'ailleurs, et les négociants sont forcés d'accepter le marché.

De cette circulation de l'argent on peut induire la richesse des particuliers et celle même de sa majesté; car on doit mesurer la richesse du prince non pas d'après ses revenus ordinaires, mais sur

stretto dell' altro, vendono la roba più cara; e ai mercanti è necessario pigliarla. Da questo concorso che fa il denaro in quel regno, si può argomentare le ricchezze de' particolari, ed ancora di quella maestà; perciochè, a giudizio commune, più si ha da ponderare le ricchezze del prencipe dalla facilità di trovar denari ne' suoi bisogni, che dall' entrate ordinarie: e come i suoi sudditi ne hanno, anch'esso, se è amato da loro, può sperare, anzi promettersi sicuramente d'averne. Soleva dire il re Luigi XI° che il suo regno era come un prato fiorito, e lo tagliava tuttavolta che gliene veniva voglia. Massimiliano imperatore assomigliava il re di Francia ad un pastore di montoni che avessero il pelo d'oro, e diceva che li tosava quando voleva. Il re Francesco I° domandato da Carlo V° imperatore, quanto gli rendeva ciascun anno il suo regno, rispose assolutamente : « Quant' io voglio. » E ben lo dimostrò; che quantunque egli avesse fatto tante e tante guerre, alla sua morte gli furon trovati più di ottocentomila scudi posti da canto. Così non potrà dire nè fare il presente re, per diversi rispetti. E prima, gli ugonotti piuttosto gliene torriano che dargliene, e li cattolici mal volentieri gliene danno : e pare a loro che col pagare certe imposizioni poste nuovamente, siano da quell' obligo liberi che avevano di soccorrere il loro re ne' suoi bisogni. E per causa di queste nuove gravezze, odiano essi estremamente gli Italiani, come inventori di esse. E prometto a vostra serenità che per doi mesi continovi, ora son doi anni che gli Italiani correvano non poco pericolo a camminare per Parigi, perchè il re, desideroso di trovar denari, volentieri porgeva orecchio a chi gli proponeva nuovi modi di cavarne. Tra' quali ne fu uno di tanto per cento sopra le doti, e di una parpagliola[1] per creatura che si battezzasse. Questo maneggio, inteso dalla nobiltà e dal popolo, causò tanto romore; e gli Italiani erano perciò indifferentemente guardati con occhio torto, che per buon rispetto non volse sua maestà procedere più oltre. Si ha poi da considerare che il denaro di quel regno è ora ridotto in una sorte di persone, di quattro che ve ne sono,

[1] Voce che vive nel Bresciano, nel Milanese, e vale ora dieci centesimi. Quanto valesse allora, non si

la facilité avec laquelle il peut trouver de l'argent dans ses besoins. Comme ses sujets en sont bien pourvus, s'il est aimé, il est bien sûr d'en avoir autant qu'il lui en faut. Louis XI comparait son royaume à une belle prairie qu'il fauchait quand il le voulait. L'empereur Maximilien comparait le roi de France à un berger de moutons dont la toison était d'or et qui se laissaient tondre à sa fantaisie. Charles V demandait un jour à François Ier combien lui rapportait son royaume chaque année; François répondit: « Autant que je veux[a]. » Et il le fit voir en effet. Après les guerres nombreuses qu'il avait soutenues, on trouva à sa mort plus de huit cent mille écus mis en réserve. Mais le roi actuel n'en pourrait pas dire autant. Les huguenots, au lieu de lui donner de l'argent, lui en soustrairaient volontiers: les catholiques lui en donnent de mauvaise grâce, et il leur semble qu'en payant les subventions nouvellement établies, ils soient dispensés du devoir de secourir leur roi en cas de besoin. A cause de ces impositions, ils ont en horreur les Italiens, qui les ont inventées; et je peux certifier à votre sérénité que pendant deux années les hommes de cette nation ne marchaient pas sans danger dans les rues de Paris. Le roi, qui avait besoin d'argent, prêtait l'oreille à quiconque lui fournissait le moyen de s'en procurer. Entre autres impôts, on fit payer une certaine somme sur les dots et une *parpagliola* pour chaque enfant baptisé. Mais les nobles et le peuple en firent beaucoup de bruit; et tous les Italiens sans distinction étaient regardés de mauvais œil[b], en sorte que sa majesté n'osa pas pousser la chose plus loin[c].

Ajoutez que l'argent du royaume est aujourd'hui entre les mains d'une seule des quatre classes de citoyens, qui sont, comme vous savez, le clergé, les nobles, le bourgeois et le peuple. Le clergé est ruiné,

[a] Les dépenses publiques étaient d'une prodigalité sans exemple; et elles n'ont fait que s'accroître sous le règne suivant. « Superflues dépenses, enrichissements d'habits, et toutes démesurées superfluités, les vrais nourrissons de la ruine, désordre et.... des républiques et monarchies. » (Lettre du duc d'Alençon, fonds du Puy, v. 87.)

[b] Machiavel, éd. Passigli, p. 333.

[c] « Afin de donner couleur aux tailles, impôts, subsides qu'ils inventent tous les

clero, nobili, borghesi e popolari. Il clero è rovinato; nè per adesso, e sino a tanto che durano questi moti, può sperare di alzare la testa: perchè, non compresi i beni della chiesa impegnati e venduti di commission del papa, ha pagato dal 1561 in quà, più di dodici millioni di scudi. E questo sarebbe poco, perchè è ricco di sette milioni d'entrata, rispetto al danno che ha ricevuto non manco dagli soldati amici che dagli inimici. La nobiltà è fallita, nè ha un quattrino, pure per causa della guerra. Ed il popolo di contado è stato così ben mangiato e robato[1] dalle genti d'arme, che da per tutto vivono a discrezione, che a pena ha[2] tanto che possa coprirsi la carne. Restano i borghesi e uomini di roba lunga, come senatori, presidenti, consolari[3], procuratori e simil gente, i quali hanno tanto oro che non sanno che farne d'esso. E quanto più il dinaro è ristretto in poche persone, tanto maggior difficoltà ha il prencipe in averne, se non vuole usare violenza. Oltre questa difficoltà che il re patisce con li suoi proprii sudditi, vi si aggiunge anco, che egli ha perso totalmente il credito con li mercanti forastieri, nè troverebbe un scudo[4] senza pegno fuori del regno. Onde si può benissimo comprendere, che niuna cosa è più disconvenevole nè più dannosa ad un prencipe grande, che il mancar di parola. Si può anco conoscere chiaramente che tra il prencipe ed il particolare vi concorrono certi rispetti, i quali vogliono che proporzionatamente uno abbia riguardo all' altro; perchè ben spesso nascono delle occasioni che non manco bisogno ha il prencipe del particolare, ch' esso abbia di lui per l' ordinario.

Privo il re di questi mezzi, con i quali i prencipi sogliono accomodarsi nelli loro bisogni, conviene stare con le semplici sue entrate, le quali se potesse riscuotere, ascenderiano a sei milioni d' oro, se fossero tutte libere. Fanno conto che gli ordinari del

jours, et créent pour le pauvre peuple, la noblesse et le clergé, au nom du roi, et.... combien que cela ne tende qu'à les enrichir, et quelque peu de personnes, presque tous étrangers. » (Protestation du duc d'Alençon. Bibl. roy. fonds du Puy, v. 87.)

[1] Guitt.

[2] *Ha* si rechi a *popolo*.

[3] Forse *consiglieri*.

[4] Altri *soldo*.

et ni maintenant, ni tant que dureront ces troubles, il ne pourra relever la tête. Sans compter les biens engagés ou vendus avec l'autorisation du pape, le clergé a payé depuis 1561 douze millions d'écus : ce qui serait peu de chose, car il en a sept de revenus annuels, si les armées amies, aussi bien que les ennemies, ne lui avaient causé de grands dommages. Les nobles sont aux abois, ils n'ont pas le sou, toujours à cause de cette guerre. Le peuple de la campagne a été tellement pillé et rongé par les gens d'armes, dont la licence n'a pas de frein, qu'à peine a-t-il de quoi couvrir sa nudité. Il n'y a que les bourgeois et les hommes de robe longue, tels que présidents, conseillers, procureurs et autres gens semblables, qui ont de l'or à foison et n'en savent que faire. Plus la richesse est resserrée entre peu de mains, plus il est difficile au roi d'obtenir de l'argent sans violence. Outre les difficultés qu'il rencontre vis-à-vis de ses sujets, le roi a perdu tout crédit auprès des négociants étrangers, et il ne trouverait pas un écu hors du royaume sans donner des gages. D'où il est facile de conclure que rien n'est si messéant aux rois, rien ne leur est si funeste, que de ne pas tenir leur parole. Il s'ensuit aussi qu'entre le roi et les sujets il y a certains égards qu'il est bon d'observer; car il arrive des cas où le prince a besoin de ses sujets, tout aussi bien que les sujets ont besoin de leur prince dans les cas ordinaires.

Ainsi le roi de France, privé de ces moyens qui servent ordinairement aux princes à sortir d'embarras, reste avec ses seuls revenus, lesquels, s'ils étaient libres et s'il pouvait en jouir, lui rapporteraient six millions d'or. Les revenus ordinaires du royaume donnent quatre millions huit cent mille ducats; les quatre décimes, qui sont comptés parmi les revenus casuels, six cent mille; la vente des emplois et autres ressources semblables complètent la somme susdite de six millions, sur lesquels un million deux cent mille se trouvent engagés. La ville de Paris à elle seule en a huit cent mille. Les revenus

regno importino quattro milioni e ottocentomila ducati; le quattro decime, che son poste tra le partite casuali, secentomila; di vendita d'offizii, ed altre cose di simil natura, sino alla somma soprascritta della quale ne possono essere obbligati un milione e dugentomila scudi. Sola la città di Parigi ne ha in tenuta per più di ottocentomila. Questa entrata è ancora, per la grazia di Dio, malissimo amministrata; nè si può dire che l'erario pubblico dipenda dal volere d'un solo, ma piuttosto che sia come una borsa aperta, nella quale molti mettono la mano; e chi l'ha piu grande, può cavarne maggior somma.

Per questa causa è molto difficile voler parlare delle spese straordinarie ovvero ordinarie di quella corona, perchè le prime seguono le voglie di molti, e l'altre sono in tanta confusione, che quasi impossibil sarebbe ritrovarne il vero. Non basta essere sul rolo[1] dei stipendiati o pensionarii, ma su quello de' pagati. Chi è pagato di tutto, chi di parte; e a quelli che hanno manco favore, ben spesso non vien dato niente. Però, lasciando da parte ogni altro particolare che potesse essere considerato in questo proposito, dirò solo, che la gente d'arme è ridotta in quattromila lancie, come quasi per l'ordinario in tempo di pace. Ha seimila arcieri, che son cavalli leggieri, perchè ogni lancia tira con se un arciero e mezzo sotto il medesimo capitano; come sarebbe, una compagnia di cinquanta lancie comprende, anco senza specificare altro, settantacinque arcieri, i quali hanno solo la insegna separata, e si domandano guidoni. Quali quattromila lancie e seimila arcieri importano un milione e trecentomila scudi incirca, dando all'uomo d'arme censessanta scudi, ottanta alli arcieri, trecentoventi per uno all' insegne e guidoni, e quattrocentottanta al luogotenente, ed al capitano ottocensessanta[2], riducendo tutte le compagnie al numero di cento, come erano avanti la guerra. E questo basti in quanto alla spesa.

È quel regno, per quanto si vede, di forma quasi quadrata; può essere di longhezza cinquecentoventi miglia incirca, pigliandolo da le-

[1] I Tosc. *figliolo*, e simili.

[2] Altro, 840.

sont, au surplus, Dieu merci, très-mal administrés : le trésor public n'appartient pas au prince seul. C'est comme une bourse ouverte où plusieurs plongent la main, et celui qui l'a plus grande en tire la plus forte somme[a]. C'est pourquoi il est difficile d'évaluer les dépenses ordinaires et extraordinaires du royaume, car celles-ci dépendent toujours de la volonté de beaucoup trop de monde, et celles-là sont si embrouillées qu'il serait impossible d'y voir clair. Il ne suffit pas d'être pensionné ou salarié, il faut être payé; l'un est payé en entier, les autres le sont en partie; souvent ceux qui ne sont pas protégés ne reçoivent rien. Ainsi je n'entrerai pas dans des détails inutiles, et je me bornerai à dire que l'armée est réduite à quatre mille lances, comme en temps de paix; à six mille archers, qui sont de la cavalerie légère, car chaque lance est suivie d'un archer et demi, rangés sous le même chef qu'elle. Ainsi, cinquante lances supposent soixante et quinze archers, qui ont leur enseigne à part, appelée *guidon*. Les dix mille hommes dont je parle coûtent à peu près treize cent mille écus. Chaque homme d'armes reçoit cent soixante écus de solde, chaque archer quatre-vingts; on en donne trois cent vingt aux enseignes et aux guidons, quatre cent quatre-vingts aux lieutenants, huit cent soixante aux capitaines, en réduisant toutes les compagnies au nombre de cent, comme c'était avant la guerre. Voilà pour ce qui regarde la dépense.

Le pays de France a une forme presque carrée; il s'étend à peu

[a] Brantôme parle souvent des pilleries que les ministres du roi exerçaient impunément sur le peuple, II, 147, et ailleurs.

vante a ponente, cioè dall' Alpi ai monti Pirenei; e di larghezza qualche cosa di vantaggio, tirandola da Marsiglia a Calais, che è da mezzogiorno a tramontana : e, considerato il tutto insieme, può circondare duemila. Questa forma che è connumerata tra le piu capaci, non è indarno, perchè è quel regno tutto abitato e tutto pieno; e per certe descrizioni che fecero alcuni Genovesi che volevano prendere l'imposizioni delle doti, si crede che siano circa quindici in sedici milioni d'anime.

Il popolo di Francia è sempre stato tenuto vile, da poco, e quasi da niente, nelle cose dell'armi, eccettuati i Guasconi che hanno auto[1] in ogni tempo nome di buoni soldati. Adesso non si potria dire già così, perchè in questa guerra di religione, durata tanti anni, e pertinente ad ognuno, tutti hanno preso l'arme in mano; e molti se ne sono insanguinati. Così hanno fatto animo e cuore; e a giudizio di chi se n'intende, di Francia si caveria ora un buon numero di archibugieri. V'è in quel regno una numerosa, certo, e brava nobiltà, nella quale senza dubbio consiste il nervo e la salvezza d'esso regno. Da questa nobiltà ha preso il nome e la reputazione la cavalleria francese d'ordinanza, perchè in altro tempo non vi era gentil'uomo, per grande che fusse, che non avesse di grazia d'entrare in una piazza d'arcieri, non che d'uomo d'arme. E l'arme, in mani di persone nobili che l'esercitano per l'onore e non per il guadagno, quanto vagliano, rispetto[2] a semplici mercenari, ognuno sa che non vi è alcuna comparazione tra loro. Ora non segue più così; perchè i capitani tirati da quell' utile imbastardiscono le compagnie introducendo persone in esse di tutte le sorte, ancorchè vili; onde avviene che il gentil' uomo si sdegna d'entrarvi, e più volentieri esercita l'arme a piedi che a cavallo. Per questa causa la cavalleria d'ordinanza di Francia non fu mai a peggior partito di quel che è al presente. Pure con tuttocciò quel regno non fu mai così ben armato come è adesso, perchè non vi è gentil'uomo (oltre infiniti altri di manco condizione) che non abbia cavallo da fazione, e che non sia armato tutto a colpo

[1] Così talvolta anco ne' ms. tosc.

[2] Per a *paragone*, in Dante.

près cinq cent vingt milles en longueur du levant au couchant, c'est-à-dire des Alpes aux Pyrénées; et un peu plus en largeur, du midi au nord, c'est-à-dire de Marseille à Calais. Tout compris, cela fait environ deux mille milles de circuit. Cette forme carrée est des plus commodes pour contenir beaucoup de population; et, en effet, le royaume est très-habité. D'après le dénombrement exécuté par certains Génois qui voulaient établir l'imposition sur les dots, on peut y compter à peu près quinze à seize millions d'habitants.

La classe du peuple en France a toujours été jusqu'ici regardée comme molle et presque bonne à rien pour la guerre, excepté les Gascons [a], qui ont toujours joui de la réputation de très-bons soldats. Mais à présent il n'en est pas ainsi : dans cette guerre de religion, qui touchait tout le monde de près, et qui a duré si longtemps, tous les Français ont pris les armes, et le sang a coulé en abondance [b]. De cette manière ils se sont enhardis, donné du cœur, et la France dorénavant peut fournir un bon nombre d'arquebusiers, selon le jugement de ceux qui se connaissent au métier des armes.

La noblesse en France est nombreuse et brave; c'est ce qui fait sans nul doute la force et la sûreté du royaume. C'est la noblesse qui a donné sa réputation à la cavalerie française réglée; car autrefois il n'y avait gentilhomme, si grand qu'il fût, qui n'eût tenu à honneur d'être enrôlé parmi les hommes d'armes, et même parmi les archers. Or on sait bien qu'il n'y a pas de comparaison à faire entre le courage des soldats mercenaires, et le cœur d'hommes nobles qui combattent volontairement pour l'honneur et non pour le gain. Mais à présent il n'en est plus de même; car les capitaines, alléchés par le profit, abâtardissent les compagnies, en y mêlant des personnes de tout rang, en sorte que les gentilshommes ne daignent pas en faire partie. Ils aiment mieux servir dans l'infanterie; et voilà pourquoi la cavalerie des compagnies d'ordonnance ne s'est jamais vue dans un si

[a] Cependant la valeur des troupes bourguignonnes était déjà renommée. (Tavannes, *Mém.*)

[b] « Popolo per natura e per consuetudine sempre armato. » (Davila, I, 133.)

di pistola. Nè mai fù re di Francia che meglio conoscesse le forze e la bontà del suo regno, di questo, se bene in cattiva occasione. Perchè è gran cosa a dire, che ad un tempo istesso vi fosse più di sedicimila[1] cavalli, con la lancia sulla coscia, e più di centomila pedoni armati, tutti francesi, tutti in diverse parti d' esso regno; e forastieri non erano manco di ventimila cavalli, oltre la ciurma inutile: e sì questi come quelli mangiavano a discrezione, che dinotava la bontà del paese. Forze, certo, che se fossero unite, sariano bastanti a metter terrore a tutto il mondo; ma così divise, sono più tosto per far danno alla Francia, che porre[2] spavento ad altri. Fra quella nobilità e tra quei signori non vi è alcuno, a dir la verità, che meriti nome di eccellente capitano, al quale si potesse commettere un esercito nelle mani, e sperarne buon frutto. Ben vi sono molti che si presumono assai, nè vogliono cedersi l' uno all' altro; e queste contenzioni sono riuscite a grandissimo pregiudizio di quella corona.

Non vi è manco alcuno che nel governare abbia maggiore autorità, perchè più delli altri possieda la grazia di sua maestà cristianissima, non avendo ella, forse per la giovanezza, applicato il suo animo più a questo che a quello. Ben domina il cardinal di Lorena, ma questo è per accidente, anzi per necessità: che mentre la regina non ha avuto bisogno di lui, non si è curata che egli si restasse lontano dalla corte; ma soprapresa sua maestà da questa guerra, nella quale difficilmente si poteva discernere l' amico dall' inimico, ebbe considerazione che niuno aveva più cura di servire fedelmente e con amore, che la casa di Ghisa, trattandosi più del suo interesse, doppo il re, che di nessun altro. Conobbe anco sua maestà che niuno era atto a trovar modo di cavar denari più che il cardinal di Lorena, nè più di lui alcuno aveva credito con la città di Parigi, la quale senza dubbio può esser chiamato il refugio e l' erario di quella corona ne' maggior bisogni. Per questa causa fu introdotto, e postali la somma de' negozi sopra le spalle. È ben vero che questo suo dominio non è senza

[1] Altr. 15,000. E poi: 100,000 fanti, con qualche varietà nel costrutto. La lezione ch' io prescelgo, pare a me la più schietta. — [2] Per *mettere*. Improprio.

pauvre état. Cependant à aucune époque ce royaume n'a été aussi puissamment armé qu'il l'est à présent, car il n'y a pas de gentilhomme (sans compter les autres classes) qui n'ait un cheval et qui ne porte des armes à l'épreuve du pistolet. Aucun roi de France n'a mieux connu que celui-ci les forces militaires de son peuple, quoique ce soit dans une occasion très-fâcheuse. Il n'y a jamais eu comme actuellement seize mille cavaliers avec la lance sur le côté, plus de cent mille fantassins, tous Français et tous répandus dans les diverses parties du royaume; puis vingt mille cavaliers étrangers, sans compter la tourbe inutile, vivant les uns et les autres à discrétion sur le pays, ce qui prouve sa fertilité. Unis pour combattre, ils porteraient la terreur dans le monde entier, mais tels qu'ils sont, au lieu d'épouvanter les autres peuples, ils ne font que du mal à la France.

Parmi les nobles et les princes il n'y a personne, à vrai dire, qui puisse être appelé grand capitaine, auquel on puisse confier une puissante armée avec espoir de succès. Il y en a toutefois beaucoup, qui se croient importants et ne veulent pas céder les uns aux autres : ce qui a causé de grands dommages à cette couronne. Aucun d'eux n'a plus d'autorité que les autres dans le gouvernement, parce qu'aucun d'eux ne possède les bonnes grâces de sa majesté très-chrétienne qui, peut-être à cause de sa jeunesse, n'a pas la force de faire un choix. Le cardinal de Lorraine est en faveur à présent; mais c'est par accident ou par nécessité, car tant que la reine n'a pas eu besoin de lui, elle n'a pas été fâchée qu'il restât longtemps éloigné de la cour. Mais ayant été surprise par cette guerre, et voyant qu'il devenait difficile de distinguer les amis des ennemis véritables, la reine pensa que personne ne pouvait mieux la servir ni avec plus de dévouement que les Guises, parce que leurs intérêts, après ceux du roi, y étaient les plus compromis. Sa majesté comprit également que nul autre ne pourrait aussi bien que ledit cardinal trouver l'argent nécessaire, car nul n'avait plus de crédit à Paris. Or Paris a toujours été l'espoir et le trésor des rois de France dans leurs plus urgents besoins. C'est pourquoi le fardeau des affaires fut mis sur les épaules

contrasto, perchè sua signoria è invidiata ed odiata da molti, li quali la giudicano troppo imperiosa e troppo data al commodo particolare. Vi è tra gli altri la casa di Memoransì, che tiene mortale inimicizia seco, alla qual casa, oltre che è grande da se, e che abbraccia molte, si accostano anco tutti quelli che si chiamano offesi o mal soddisfatti di lei. Nè si trovaria in tutto quel regno uno solo (parlando di quelli che sono di qualche condizione, e potriano intervenire nei negozi) che non sia appassionato anzi pieno di rabbia, o per se o per altri: onde non si può fallare a credere che abbian più nocciuto al re di Francia l'inimicizie de' suoi principali che l'arme delli ugonotti, perchè non averieno essi potuto fare quello che hanno fatto se la discordia di questi non gli avesse aiutati e fomentati. Di quà si comprende l'errore nel quale incorrono quasi ordinariamente tutti i re di Francia con darsi in preda a qualche particolare, non si saziando mai di accumulare in esso dignità, carichi e ricchezze, trapassando anco a figliuoli, nepoti, ed a quanti dependono da lui; onde ben spesso lo innalzano tanto che vorrebbon poi abbassarlo, e non possono, anzi convengono temer di lui. Pure, con tutte queste passioni che acciecano una parte e l'altra, con danno, certo, universale, si ha da desiderare che il cardinale di Lorena continovi nel governo, perchè sua signoria reverendissima è tanto interessata in questa causa di ugonotti, che per salvezza della sua vita (sapendo che essi ugonotti niuna cosa desiderano maggiormente che la sua morte), per conservazione anco della sua casa (sapendo che il principale intento loro è di abbassarla), deve sua signoria impiegare ogni suo spirito per estirparli. Così l'interesse suo può risultare in benefizio di quel regno, anzi di tutto il cristianesimo.

Poi che ho cominciato a toccare de' particolari, sarà bene che io mi spedisca de' prencipi del sangue, e finalmente anco delle loro maestà cristianissime.

Il sangue regio è molto reverito in Francia. E parlerò di quei prencipi non per età ma secondo che son più propinqui alla corona. Il primo viene ad essere il prencipe di Navarra, che è di sedici anni, gio-

du cardinal. Son autorité est cependant contestée et haïe; on lui tend des embûches; on le trouve trop hautain, trop occupé de ses propres intérêts. Les Montmorency, entre autres, maison puissante et qui compte beaucoup de partisans, professent pour lui une inimitié mortelle; et ils entraînent avec eux tous ceux qui se croient offensés ou qui sont mécontents. On ne trouverait pas dans tout le royaume un seul des hommes un peu marquants et en état de prendre part aux affaires, qui ne soit passionné, possédé d'une rage politique, ou de son propre mouvement ou pour le compte de ses amis; et ce sont les inimitiés des grands qui ont plus nui au roi que les armes des huguenots, car ceux-ci n'auraient rien pu faire si la discorde des autres ne leur était pas venue en aide. D'où l'on voit l'erreur fatale des rois de France, qui se sont livrés trop souvent à un favori, accumulant sur sa tête toutes les dignités, toutes les richesses, toutes les charges, les déversant sur ses enfants, ses neveux et ses partisans; puis, s'ils veulent l'abaisser, ne le pouvant plus, et réduits à le craindre.

Malgré toutes ces passions si funestes au bien public, il est à souhaiter que le cardinal de Lorraine continue à gouverner, parce qu'il est complétement engagé dans cette affaire des huguenots, et qu'il s'y agit de son salut personnel. Il sait bien que les ennemis ne désirent rien aussi ardemment que sa mort; puis, il sent que leur principal but est de rabaisser sa maison, et il doit faire tout son possible pour extirper leur secte. Ainsi son intérêt tourne, dans ce cas, au profit du royaume, et même de tout l'univers chrétien.

Puisque je suis entré dans les détails, il sera bon que je vous parle des princes du sang, et même de leurs majestés. Le sang royal est fort respecté en France. Je classerai les princes, non pas selon leur âge, mais d'après leur rapprochement de la couronne.

Le premier est le prince de Navarre, jeune homme de seize ans, plein d'esprit, très-soigneusement élevé par sa mère dans la religion

vane pieno di spirito, ed allevato dalla madre così fissamente in[1] questa nuova religione, che, a giudizio commune, potria essere (se Domenedio non ci provvede) un flagello de' nostri tempi. Doppo lui succederebbe il cardinal di Borbone suo zio; ma è prete sacrato. Questo è un prencipe pieno di bontà, che non saprebbe nè anco intorbidare l'acqua se ben volesse. Dietro a questo seguono i figliuoli che furono del prencipe di Condè; ed il maggiore può avere quindici anni: e saranno tanti refugi di malcontenti. L'ultimo è il duca di Monpensiero, il quale è tenuto più atto a governare un monasterio di frati che a comandare ad eserciti. Ha un figliuolo che si chiama il prencipe delfino, il quale sin qui non mostra di degenerar troppo dal padre.

Vengo ora a loro maestà, cominciando dalla regina come dalla radice. È sua maestà entrata in cinquantuno anni dalli 12 aprile in quà; nè questi anni, se ben son molti, arguiscono in lei vecchiezza o debolezza, perchè è di gagliarda e forte complessione, e tanto che a caminare non vi è persona della corte che possa tenergli dietro. Il grande esercizio gli causa appetito; mangia poi sua maestà assai, e d'ogni cosa indifferentemente: da che concludono i medici che per questa causa ella s'ammala spesso di malattie fastidiose, che la conducono fino alla morte. Ritiene quella regina dell'umore de' suoi maggiori; però desidera lasciar memoria doppo di se, di fabbriche, librarie, adunanze d'anticaglie[2]. E a tutte ha dato principio, e tutte ha convenuto lasciar da parte, e attendere ad altro. Si dimostra principessa umana, cortese, piacevole con ognuno. Fa professione di non lasciar partir da se alcuno se non contento, e lo fa almeno di parole, delle quali ne è liberalissima. Nelli negozi è assidua, con stupore e meraviglia d'ognuno, perchè non si fa nè si tratta cosa, per piccola che sia, senza il suo intervento. Nè mangia nè beve, e dorme a pena che non abbia qualcuno che le tempesti l'orecchie. Corre là e quà negli eserciti, facendo quello che dovrebbero fare gli uomini, senza alcun risparmio della vita sua. Nè con tuttocciò è amata in quel regno da alcuno; e se è, è da pochi. Gli ugonotti dicono che ella gli

[1] *Fisso* per *fermo* ha esempi varii. [2] Altri *artiglierie*.

nouvelle, et qui, selon l'avis général, pourrait devenir, si Dieu n'y apporte remède, le fléau de nos temps. Après lui succéderait le cardinal de Bourbon, son oncle; mais il est prêtre. C'est un prince plein de bonté, et qui, même en le voulant, ne saurait causer un embarras quelconque. Puis, viennent les fils du feu prince de Condé, dont l'aîné a quinze ans environ. Ceux-là seront l'espoir des mécontents et des factieux. Le dernier est le duc de Montpensier, qui semble plutôt fait pour être le gardien d'un couvent que le commandant d'une armée. Son fils a le titre de prince-dauphin, et jusqu'à présent il ressemble tout à fait à son père.

J'en arrive à leurs majestés : je commence par la reine-mère. Quoiqu'elle soit entrée dans sa cinquante et unième année le 12 avril, elle est très-robuste et d'une bonne santé. Elle marche si lestement, que personne de la cour ne saurait la suivre. L'exercice qu'elle fait lui conserve un très-bon appétit; elle mange beaucoup, et de toute sorte de choses indifféremment; ce qui, selon les médecins, est la cause des maladies qui la mettent à deux doigts de la mort. On reconnaît en elle l'esprit de sa famille : elle aime à laisser des monuments de son nom dans les édifices publics, dans les bibliothèques[a] et dans les musées. Après avoir commencé plusieurs de ces établissements, elle a été forcée de tout interrompre. Princesse, au reste, bonne et aimable envers tout le monde, elle fait profession de contenter tous ceux qui s'adressent à elle, au moins par des paroles, dont elle n'est vraiment pas avare. Son assiduité aux affaires est un sujet d'étonnement, car rien ne se fait à son insu, pas même la plus petite chose; elle ne saurait manger ni boire, ni presque dormir sans en entendre parler. Elle se rend aux armées sans ménager ni sa santé ni sa vie; elle fait tout ce que les hommes seraient obligés de faire; et cependant on ne l'aime guère[b]. Les huguenots disent qu'elle les a trompés par de belles paroles et par son air de bonté mensongère, tandis qu'elle tramait leur perte avec le roi catholique. Les catholiques di-

[a] La Bibliothèque royale lui doit la moitié des ms. de Constantinople que Laurent de Médicis avait achetés. — [b] Davila, VI, 379; Dupleix, III.

tratteneva con belle parole e finte accoglienze; poi dall'altro canto s'intendeva col re cattolico, e machinava la destruzione loro. I cattolici all'incontro dicono che s'ella non gli avesse ingranditi e favoriti, non averieno potuto far quello che hanno fatto. Di più, egli è un tempo adesso in Francia, che ognun si presume; e tutto quello che s'immagina, domanda arditamente; ed essendogli negato, grida, e riversa la colpa sopra la regina, parendo loro che, per essere ella forestiera, quantunque ella donasse ogni cosa, non per questo darebbe niente del suo. A lei ancora sono state sempre attribuite le resoluzioni fatte in pace o in guerra, che non sono piaciute, come se ella governasse da se assolutamente, senza il parere e consiglio d'altri. Io non dirò che la regina sia una sibilla, e che non possa fallare; e che sua maestà non creda troppo qualche volta a se stessa: ma dirò bene che non sò qual prencipe più savio e più pieno di sperienza non avesse perduto la scrima, vedendosi una guerra alle spalle, nella quale difficilmente potesse discernere l'amico dal nemico; e volendo provedere, fosse constretto prevalersi dell'opera e conseglio di quelli che gli stanno intorno, e questi conoscerli tutti interessati e parte poco fideli[1]. Torno a dire che non sò qual prencipe sì prudente non si fosse smarrito in tanti contrarii, non che una donna forestiera, senza confidenti, spaventata, che mai sentiva una verità sola. E quanto a me, serenissimo prencipe, mi son meravigliato che ella non si sia confusa, e datasi totalmente in preda ad una delle parti; che saria stata la total rovina di quel regno. Perchè essa ha conservato pur quella poca maestà regia che si vede ora a quella corte: e però l'ho piuttosto compassionata che accusata. L'ho detto a lei stessa in buon proposito; e ponderandomi sua maestà le difficoltà nelle quali ella si trovava, me lo confermò, e più volte di poi me l'ha ricordato. So bene che è stata veduta nel suo gabinetto a piangere più d'una volta: poi, fatta forza a se stessa, asciugatisi gli occhi, con allegra faccia si lasciava vedere nei luoghi pubblici, acciocchè quelli che dalla disposizione del suo volto facevan giudizio come passavano le cose,

sent, au contraire, que si la reine n'avait pas encouragé les huguenots, ils ne seraient pas allés si loin[a]. C'est, d'ailleurs, une époque singulière que celle-ci : tout homme présume beaucoup de lui-même; tout ce que chacun imagine, il le demande hardiment; et s'il ne l'obtient pas tout de suite, il jette les hauts cris, et en attribue tout le tort à la reine. Comme elle est étrangère[b], on trouve que quand même elle donnerait tout le pays, elle ne donnerait rien qui fût à elle. Toutes les résolutions de paix ou de guerre qui n'ont pas satisfait la nation ont été mises uniquement sur le compte de la reine, comme si elle gouvernait de son chef, sans suivre le conseil de personne. Je ne dis pas qu'elle soit une pythonisse, une femme infaillible ; j'avouerai même que parfois elle se fie trop à son propre sens; mais quel prince (si sage et si vaillant qu'il fût) n'aurait pas perdu la tête, en se trouvant au milieu d'une telle guerre, sans pouvoir même distinguer ses amis de ses ennemis, obligé de se servir des gens qui étaient là, et qui cependant étaient tous intéressés et quelques-uns peu fidèles? Je ne sais quel homme, si prudent qu'il fût, n'aurait pas été bouleversé par tous ces obstacles. Pensez donc ce que ce devait être d'une femme étrangère et sans amis, accablée de la terreur générale, n'entendant jamais la vérité autour d'elle. Quant à moi, sérénissime prince, je me suis souvent étonné qu'elle ne se soit pas tout à fait troublée et livrée à l'un des deux partis, ce qui aurait été la dernière calamité du royaume. C'est elle qui a conservé dans la cour ce reste de majesté royale[c] qui s'y trouve encore. Voilà pourquoi je l'ai toujours plainte plutôt que blâmée. Je le lui ai dit un jour à elle-même; et elle me l'a souvent rappelé en me parlant de ses détresses et des malheurs de la France. Je sais qu'on l'a trouvée plus d'une fois pleurant dans son cabinet; mais tout à coup elle s'essuyait les yeux, elle dissimulait sa douleur, et afin de tromper ceux qui jugeaient de l'état

[a] Davila, II; De Thou, XXVI.

[b] « Le Français, lui disait Anne de Montmorency, le Français ne se lasse jamais de servir ses rois, mais il ne saurait s'accoutumer au commandement de princes étrangers. »

[c] « Non voleva abbassare le parti, per regnar essa. » (Davila, I, 81.)

non si smarrissero. Poi ripigliava i negozii, e non potendo fare a modo suo, si accomodava parte alla volontà di questo, parte di quell' altro; e così faceva di quei impiastri de' quali con poco onor suo n' ha fatto ragionare per tutto il mondo. Fu sempre cosa difficile discorrere sopra l' azioni de' prencipi, perchè malamente si possono sapere i rispetti e disegni loro. È difficilissimo sopra tutto il ragionare in questi tempi del governo di Francia non solo a quelli che stanno lontani, ma ancora a quelli che continuamente seguono la corte, perchè infiniti sono i rispetti [1] di quella maestà, e pochissima l' obbedienza che gli è prestata da' suoi sudditi. L' ambizione dei grandi è camminata tanto innanzi, che ogn' uno vorrebbe comandare e nessuno essere comandato : di quà nascono l' emulazioni [2], odii, mine e contrammine che risguardano non solo il tempo presente, ma anco (considerata la natura del re) molti anni per l' avvenire; a tal che ben spesso si viene a certe resoluzioni necessarie senza poter di esse render ragione. Nè saprei assomigliare il governo di quel regno a cosa più proporzionata che a gamba, braccio e altro membro che fosse infistolito, che quando il medico per aver serrato un buso, crede che sia risanato, pur all' ora si scuoprono nuove posteme che danno fuori in diversi altri luoghi. E così è appunto quel regno.

Ma per tornare alla regina, ha saputo sua maestà così ben scaramucciare, che ha chiarito tutti quelli cervelli francesi. Nè si tratta più ch' ella si ritiri e attenda a vivere; anzi non vi è persona, sia pure di che sorte esser si voglia, che non la tema, ed abbia di grazia servirla. E se cessassero quei romori sì che ella non avesse così bisogno dell' opera di certi come ha, prometto a vostra serenità ed alle signorie vostre eccellentissime, ch' ella potrà così disponere di quel regno come se ella ne fosse padrona naturale. E durarà anco così, a mio giudizio, qualche anno; perchè la natura del re lo ricerca. E essendo questo ormai conosciuto da ogn' uno, fa che si nomina il re (che non

[1] Altr. *rispetti e sospetti.*

[2] Altr. *simulazioni.*

des choses par l'expression de son visage, elle se montrait dans les lieux publics d'un air calme et joyeux. Ensuite, reprenant le train des affaires, elle suivait tantôt un conseil, tantôt l'autre, ce qui donnait lieu à ces mesures inconvenantes et fausses dont on a fait tant de bruit. Il est toujours difficile de juger les actions des princes; car on ne peut savoir leurs motifs secrets ni entrer dans leurs convenances. Il est surtout difficile de parler pertinemment de la France dans ce temps-ci, non-seulement pour ceux qui la jugent de loin, mais pour ceux-là même qui sont sur les lieux et qui fréquentent la cour; parce que les considérations qui doivent diriger sa majesté sont innombrables, et qu'elle obtient très-peu d'obéissance de ses sujets. L'ambition des grands s'est tellement accrue qu'ils voudraient tous commander et qu'aucun ne voudrait obéir : de là naissent les rivalités, les haines, les coups et les contre-coups, qui n'agissent pas seulement sur les affaires du moment, mais qui, attendu le caractère du roi, doivent avoir beaucoup de retentissement dans les temps à venir. C'est pourquoi l'on en vient à certaines déterminations qui étaient inévitables, sans pouvoir en rendre raison. Je ne saurais mieux comparer l'état de ce royaume qu'à celui d'une jambe, d'un bras, ou de tout autre membre attaqué par la gangrène : lorsque le médecin, en cicatrisant une plaie, croit avoir tout fini, il en voit une autre qui s'ouvre à côté. Il en est ainsi de la France.

Mais revenons à la reine. Elle parvint par sa sage conduite à désabuser enfin toutes ces têtes françaises, qui n'espèrent plus maintenant la contraindre à se retirer et à s'occuper de son existence personnelle. Tout le monde à présent la craint; tout le monde se croit heureux de la servir; et si les troubles cessaient, et qu'elle n'eût pas besoin de la coopération de certaines gens, elle pourrait mener ce royaume tout comme si elle en était la maîtresse naturelle. Cet état de choses durera encore, à mon avis, quelques années, parce que le caractère du roi s'y prête, comme chacun sait. On nomme toujours le roi, car c'est de règle; mais tous les yeux sont tournés vers la reine, qui peut rendre beaucoup de gens contents ou mécontents à son gré.

si può fare di manco); ma gli occhi di ciascuno sono alla regina volti, come quella che col *sì* e col *no* può far contente e discontente le persone.

Il re ha tanto più di diciannove anni quanto è dalli sedici del mese di giugno passato sino adesso. Ed è sua maestà assai grande di statura, ma di deboli fondamenti, perchè ha le gambe sottili che non corrispondano ad un pezzo all'altezza sua. Nel caminare va un poco curva: ed alla pallidezza della faccia non mostra gagliarda complessione. Pure con tuttocciò travaglia[1] volentieri; e nelli esercizi del corpo, più riesce a cavallo che a piedi, e si diletta grandemente della caccia, massime di quella del cervo, alla quale corre molto precipitosamente. Non è sua maestà molto inclinata ai negozi; pure è paziente in ascoltare e stare presente le tre e le quattro ore continue alle consulte che si fanno. Poi, quanto alle risoluzioni, si riporta del tutto alla madre, la quale ha in così gran rispetto e riverenza, che ben si può affermare che niun figliuolo fu mai più obbediente di lui, nè madre in questo più avventurata di lei. Egli è vero che il tanto rispetto che porta alla madre (qual può essere anco battezzato per timore), gli leva non poco la reputazione, e all'incontro l'accresce alla serenissima regina. Nel resto è prencipe cortese, umano, piacevole con tutti; e sarà, a mio giudizio, facilissimo ad essere persuaso.

Monsignor il duca di Angiò ha un anno manco del re, e quel di più che è dalli 26 di giugno sino alli 19 di novembre[2]. È qualche cosa più alta di sua maestà; nè fugge anch'essa l'opposizione delle gambe. Il colore è migliore, e la faccia molto più grata. Soleva sua altezza patire di una fistola in un occhio; e perciò la misero a bere acqua, alla quale è tanto assuefatta, che quantunque sia guarita della fistola, sono alquanti anni che non può più sentire il vino. Si diletta questo di una caccia domestica: sta volentieri fra le dame; e dove puol[3] dar di mano, vi vuol del buono a distaccarla. Si compiace sua altezza nel comandare, e gusta la tanta autorità che ha, la quale, se ella non

Le roi a dépassé sa dix-neuvième année d'autant de mois qu'il y en a depuis le 16 juin jusqu'aujourd'hui; sa taille est haute, mais il a les jambes assez grêles et sans proportion avec le reste du corps. Il marche un peu courbé : à le juger d'après la pâleur de son visage, on ne le dirait pas bien fort. Il aime cependant le travail, les exercices de corps et plutôt ceux à cheval que ceux à pied : il se plaît à la chasse[a], notamment à courre le cerf, ce qu'il fait avec une fougue extrême. Quoique les affaires ne l'intéressent guère, il en écoute cependant l'exposé avec patience; il assiste même au conseil pendant trois ou quatre heures. Pour les décisions il s'en rapporte à sa mère, qu'il honore avec un respect admirable : il y a bien peu de fils aussi obéissants, peu de mères aussi heureuses. Mais ce respect filial, qu'on pourrait même appeler de la crainte, lui ôte de sa réputation autant qu'il augmente celle de sa mère. Au reste, il est bon, affable envers tout le monde; et je pense qu'il ne sera jamais obstiné.

Monseigneur le duc d'Anjou[b] est plus jeune d'environ dix-sept mois; sa taille est plus haute, mais il n'a pas les jambes plus fortes; son teint est meilleur et sa figure plus agréable. Comme il souffrait d'une fistule à l'œil, on l'a mis au régime de l'eau pure; et il y est si habitué, que, quoique guéri de son mal depuis plusieurs années, il ne peut plus se faire à l'usage du vin. Ce prince s'amuse à une chasse de palais : il court vaillamment les femmes, et une fois qu'il les tient, il n'en démord pas de sitôt[c]. Il se plaît au commandement,

[a] Davila, I, 336, 337.

[b] Brantôme, III, 144.

[c] « L'inclinazione ai piaceri s'imputáva alla tenerezza degli anni : e la profusa liberalità verso i suoi domestici e familiari era piuttosto attribuita a magnanimità non ancora maturata, che a vizio d'animo troppo disordinato. » (Davila, I, 231.)

fosse conosciuta di buonissima intenzione, e unita molto col re, da molti in questi tempi sarebbe giudicata troppo grande. Dicono che farà buona riuscita nell'arme, perchè tollera con pacienza[1] i disagi, non si spaventa nei pericoli, e prontamente accetta i consigli di quelli che gli sono appresso: onde si ha da credere che col tempo abbia da fare anco il giudizio, il quale s' acquista con l' esperienza. Nel primo aspetto dà non so che indizio d'alterezza; pure nella pratica è trovato umano e cortese con ciascuno, cosa che lo fa amare e rispettare grandemente da tutti. Questo rispetto cresce poi maggiormente vedendo che la serenissima regina (come è il costume di tutte le madri) è più inclinata a questo figliuolo che non è forse agli altri, ponendoli tutti insieme uniti.

Il terzo figliuolo, duca di Alanzon, nacque nel 15 a' 17 di marzo[2]: a tal che viene ad essere di quindici anni. Dimostra in questa tenera età spirito grande, e dà di se non mediocre speranza.

Madama Margherita è principessa di sì rare e degne qualità, che, al sicuro, benissimo accompagnato si troverà il re di Portogallo, al quale è destinata per moglie.

Fin quì ho parlato del regno di Francia in se semplicemente, e quanto alle qualità sue naturali, e quanto alla disposizione degli uomini. Ora lo considererò rispetto ad altri, cioè rispetto a quei prencipi, con i quali quel re ha qualche corrispondenza, in che (per esser così giovane sua maestà, e lontana da' negozi, che poco fondamento potria far sopra la volontà sua) è necessario toccare l'umore in universale, e restringermi poi più o manco a quelli che governano, secondo che ricerca il bisogno.

Il papa può dire, a mio giudizio, d' aver in questi romori piuttosto guadagnato che perduto, perciochè tanta era la licenza del vivere, secondo che ho inteso, prima che quel regno si dividesse in due parti, era tanta poca la devozione che avevano in Roma e in quei che vi abitavano, che il papa era più considerato come prencipe grande in Italia, che come capo della chiesa e pastore universale. Ma scoperti

[1] Fr. Giord. Cavalca, Buonarroti. [2] Altr. *maggio*.

et si la grande autorité dont il jouit dans les affaires n'était pas en parfaite harmonie avec les intentions du roi, elle serait regardée par un grand nombre comme trop considérable dans ces temps-ci [a]. Il réussira bien, dit-on, au métier des armes, car il est endurant, ferme dans le danger et docile aux conseils. Viendra après le jugement, qui est le fruit de l'expérience et de l'âge. De prime abord on le dirait trop hautain; mais, en le voyant de près, on le trouve plus courtois et plus facile que les autres, ce qui lui concilie le respect et l'affection de tout le monde. Et l'on s'attache à lui d'autant plus, qu'on voit la reine, selon l'usage de toutes les mères, avoir plus de penchant pour lui que pour tous les autres ensemble [b].

Le troisième, qui est le duc d'Alençon, est né en 1555, le 17 mars : il n'a donc que quinze ans. Il montre du cœur et donne beaucoup d'espérances. Madame Marguerite est une princesse douée de rares qualités; elle promet une excellente épouse au roi de Portugal, auquel on la destine.

J'ai considéré jusqu'ici le royaume de France en lui-même, soit dans ses dispositions morales, soit dans ses qualités naturelles : je passe à ses relations extérieures avec les princes qui entretiennent quelque rapport avec sa majesté. Mais comme le roi est très-jeune et qu'il n'aime pas les affaires, on ne peut rien fonder sur sa volonté : il suffira donc de faire quelque remarque générale là-dessus, et de se restreindre à ceux qui ont plus ou moins de part dans le gouvernement, selon leur importance.

Je crois que, dans ces troubles, le pape a plutôt gagné que perdu; car, avant les dissensions religieuses, il y avait tant de licence dans les mœurs et si peu de respect pour la cour romaine, que sa sainteté était plutôt regardée comme une grande puissance politique d'Italie que comme le chef de l'église et le pasteur universel. Mais aussitôt que les huguenots parurent, les catholiques se prirent d'un

[a] *Mém. Tavannes.*

[b] Davila, I, 341.

che si furono gli ugonotti, cominciorno i cattolici a riverire il suo nome, e riconoscerlo per vero vicario di Cristo, confirmandosi tanto più in opinione di doverlo tener per tale, quanto più lo sentivano sprezzare e negare da essi ugonotti; onde la negazion di questi era un' approbazione a quelli altri. Quelli anco, che non si pigliavano molto pensiero di religione (che non sono pochi), ma fanno professione di esser buoni servitori del re, per contrariare o dimostrarsi almeno contrarii agli ugonotti, più del solito si misero ad onorarlo. È ben vero che ha giovato grandissimamente a ridurre il nome del papa in reputazione, la vita ed il particolar procedere di questo pontefice; perchè quei popoli si sono oltremodo compiaciuti delle tante riforme che sentivano farsi nell' alma città di Roma. Ammiravano poi, come cosa non più udita già molt' anni, la modestia che ha usato in benificare[1] i suoi parenti; nè abbia voluto farli conti nè marchesi nè duchi, ma tenerli in una mediocrità conveniente al stato loro. E prometto a vostra serenità che sola quest' azione è stata bastante a farlo giudicare un santarello da tutti questi popoli; i quali, assicurati che egli non sia dominato da passioni particolari, credono che i suoi fini risguardino solo il benefizio universale, e non l' interesse di pochi, nè ad altro tendano i suoi pensieri che a sradicare l' eresie che vanno attorno, a levare li abusi della chiesa, e a ridurre i preti ad una semplice e laudabile maniera di vita. Che più? Gli ugonotti istessi non trovano in che biasmarlo, e dicono che sua santità ha buona conscienza[2]; e tanta forza ha l'integrità della sua vita, che da i suoi nemici medesimi merita esser laudata. È tenuta sua santità dal re, regina, ed altri grandi della corte per uomo dabbene, sincero e non dependente più da questo che da quel prencipe; solamente, lo giudicano un poco sospettoso e troppo severo; e da quì cavano che ella non sia molto pratica delle cose di stato, perchè dicono che si contentarebbe che procedesse[3] con più destrezza, nè si darebbe (come fa) così del tutto in preda al rigore. Confessa quella maestà d'essergli molto obbligata per

[1] Albertano, Varchi.

[2] Alt[illegible]

[3] Forse *si conterrebbe con*... senz' altro.

nouveau respect pour le pontife, qu'ils reconnurent comme le véritable vicaire de Jésus-Christ; et plus le parti huguenot le bafouait, plus leur foi allait croissant. Les négations des uns étaient autant d'affirmations pour les autres. Ceux-là même (et le nombre en est assez grand) qui ne se soucient guère des choses sacrées, mais qui se disent dévoués au roi, pour montrer leur haine contre les huguenots, se mirent à vénérer le pape. Il est vrai que la vertueuse vie du pontife régnant n'a pas peu contribué à relever l'autorité de son nom : on savait combien de réformes sa sainteté avait essayées à Rome; on admirait cette modération depuis longtemps sans exemple dont elle a fait preuve à l'égard de ses parents, qu'elle n'a voulu faire ni ducs, ni marquis, ni comtes, et qu'elle garde dans une honorable médiocrité. Ce fait seul a suffi pour donner au pape une réputation de sainteté auprès de ces peuples qui, le voyant au-dessus des passions personnelles, croient que son unique but est le bien universel, et non pas l'intérêt de quelques-uns, qu'il veut extirper l'hérésie, supprimer les abus de l'église, et ramener les prêtres à une vie simple et pure. Que dire de plus? Les huguenots ne trouvent point à médire de lui; ils reconnaissent qu'il a une conscience droite; que l'intégrité de ses mœurs mérite d'être louée par ses ennemis mêmes. Le roi, la reine, les gens de la cour regardent sa sainteté comme un homme de bien, loyal, indépendant de tout prince; mais ils le croient un peu trop ombrageux et sévère; d'où ils concluent qu'il n'a pas l'expérience des affaires d'état. Ils voudraient lui voir plus de ménagements et moins de roideur. Le roi se reconnaît son obligé pour les prompts secours en argent que le pape lui a envoyés; pour la permission qu'il lui a accordée de vendre et d'engager les biens de l'église, et pour l'avoir recommandé à d'autres princes. Quoique le pape n'ait point complaisamment adhéré à toute sorte de demandes, sa majesté ne s'en plaint pourtant pas; car le pape lui a constamment dit : « Agissez, je vous soutiendrai toujours, dussé-je y mettre ma vie. Mais je ne veux pas que mon argent serve aux vues particulières, et qu'il soit vainement prodigué. » La

la prontezza che ha mostrato in aiutarla di denaro, e concedergli alienazioni ed impegnazioni di beni della chiesa, e in raccomandarla ad altri principi. E se bene qualche volta è andata ritenuta, non compiacendola d'ogni richiesta, non per questo è stata accusata, perchè il papa sempre ha detto: « Fate da dovero; che io non sono per mancare, quando bene dovesse impegnar la vita. Ma che il mio denaro[1] sia convertito in proprio commodo, e speso malamente, questo non lo voglio fare. » Sperano quelle genti che sua santità non sia mai più per abbandonarle in simili bisogni, perchè la conoscono zelantissima della religione. E mentre queste speranze dureranno, sarà essa riverita ed osservata da quella corte.

Se si ha mo da considerare il papa come prencipe e solo padrone d'un dominio temporale, se la passano leggiermente, perchè non possono per ora pensare alle cose d'Italia: e credo passerà anco un gran pezzo prima che i Francesi prendano l'arme in mano ad instanza d'alcuno pontefice, perchè resta loro impresso nella mente che a persuasione di Paolo IV° ruppero un'onorata e vantaggiosa tregua, e furono poi constretti a fare una dannosa e poco onorevol pace per loro.

Dell'imperatore è fatto gran conto, ma più per rispetto dell'Allemagna, che per lui; nè questo senza causa, perchè in effetto si vede che quel regno è talmente serrato e fatto forte dalla natura con doi ordini di monti, Alpi e Pirenei, e doi mari, Oceano e Mediteraneo, che non può dubitare di assalto improviso che sia d'importanza, fuori che dalla parte che guarda verso Germania. Ed in tal caso non fa molto bene[2], per essere aperto verso una nazione numerosa e potente, e che può aver qualche sdegno contra quella corona, retinendo ella come fa, Mez, Toul e Verdun, terre franche dell'imperio, senza averne alcuna pretensione sopra di esse. Cresce anco la mala soddisfazione perchè quella maestà, per onestare il dominio, dice tenerle sotto la protezione dell'imperio; e pare a que' prencipi che restarebbe troppo offesa la dignità della Germania se consentissero che l'imperio avesse

[1] Qui e altrove : *dennaro*, come *innanzi*

[2] Forse sbaglio.

cour espère que le pape n'abandonnera jamais sa cause, car elle connaît bien le zèle de sa sainteté, qu'elle vénérera toujours, tant que cet espoir durera. Quant à regarder le pape comme prince et comme chef du pouvoir temporel, on n'y pense guère, car on n'a pas le temps de songer à l'Italie. Et je crois que les Français ne pourront pas de longtemps prendre les armes aux instances du pape, parce qu'ils se rappellent bien que ce fut d'après les sollicitations de Paul IV qu'ils rompirent une trêve avantageuse et convenable, et qu'ils se virent à la fin réduits à conclure une paix sans utilité et sans honneur.

On tient ici grand compte de l'empereur, moins à cause de sa personne qu'en considération de l'Allemagne, qui est le seul point d'où l'on puisse attaquer ce royaume; car il est naturellement assez fort du côté des Alpes, des Pyrénées, de la Méditerranée et de l'Océan. D'ailleurs la nation allemande, nombreuse et puissante, pourrait en vouloir à la France, qui lui garde sans aucun titre les villes de Metz, de Toul et de Verdun, relevant de l'empire. Sa majesté, pour colorer son envahissement, allègue qu'en occupant ces villes elle ne fait qu'assurer les droits de l'empire. La dignité des princes allemands est blessée de ce que quelqu'un puisse croire que l'empire soit réduit à avoir besoin d'une protection extérieure. Au surplus, le roi sait fort bien que les Français rebelles ont toujours trouvé un appui en Allemagne. C'est pourquoi, sous ce double rapport, il croit fort utile de ne pas rompre avec l'empereur. Il a même tâché d'affermir et de resserrer cette amitié par les liens du sang, en épousant une

de ses filles, qui lui apporterait en dot la libre et paisible possession de ces villes, au moins pour longtemps. Ensuite l'ancienneté de la possession devient droit, et le temps use et détruit tout litige. Il espère encore que l'empereur, devenu son parent, empêchera plus efficacement l'Allemagne d'envoyer des secours aux rebelles. Le mariage se fera, à ce qu'on croit, avec la plus jeune des filles de l'empereur, ainsi que lui-même l'a écrit dernièrement au roi d'Espagne. S'il échouait, non-seulement le roi verrait s'évanouir ses espérances de ce côté; mais il resterait fort embarrassé ne sachant où s'adresser pour trouver une femme, ce qui conviendrait beaucoup au roi catholique. A la cour le bruit court déjà que les retards et les obstacles à ce mariage viennent de ce que le roi d'Espagne voudrait forcer sa majesté très-chrétienne à épouser la reine douairière de Portugal, sa sœur, qui pourrait être sa mère plutôt que sa femme; mais cela n'est pas vraisemblable. Sans compter la disproportion de l'âge, la reine-mère ne voudrait avoir pour bru qu'une femme qui s'accommodât à vivre dans son coin et tout à fait en dehors des affaires.

Tout le monde a une grande considération pour le roi catholique : les huguenots le craignent, les orthodoxes ont, dans ces troubles, beaucoup de confiance en son amitié. Mais personne n'a plus haute opinion de lui que la reine; elle aimerait mieux avoir de son côté le roi d'Espagne que tous les autres princes chrétiens ensemble. Toutes les fois que ce roi a paru mécontent d'elle, ou a blâmé sa manière de gouverner, elle en a éprouvé un déplaisir infini, et elle s'est même irritée de cette désapprobation, car elle regarde comme une grande offense qu'on puisse penser qu'il était possible de faire mieux qu'elle n'a fait dans le gouvernement

di creder che non si possa far méglio di quello che lei ha fatto e fa nel governo di quel regno. Di quà hanno preso occasione più volte gli ugonotti e aperti e palesi, d'incitarla contra quel re, affaticandosi darli ad intendere che era sprezzata da lui, nè doveva essa, per dignità della corona e sua, patire simili ingiurie. Non sono anco mancati cattolici desiderosi di cose nuove, che quando la Fiandra cominciava a tumultuare, le dicevano: « Madama, è cosa da prencipe prudente prendere l' occasioni quando la fortuna le appresenta. Voi potete acquistar la Fiandra, membro naturale della Francia, senza che si sparga pure una goccia di sangue: bastarà che li lasciate intendere di voler permettere che quei popoli vivano secondo le proprie conscienzie, come avete concesso ai vostri medesimi sudditi. Nè dovete restare, per avere la figliuola regina di Spagna; perchè quel re, bisognoso di figliuoli, sarà costretto onorarla ed accarezzarla a suo dispetto. » Quando, anco, il principe d'Orange venne in Francia, gli dicevano: « Comprendete, madama, qual sia l'animo de' Spagnuoli. Il duca d'Alva ne ha cacciato questa rogna a dosso[1]; poi si è fermato alli confini, contro le promesse fatte, non si curando di cacciarlo in Allemagna. Nè questo procede da altro se non che han piacere che il vostro regno sia consumato e guasto, con speranza che, fatto debole, divenga anco un giorno cibo e preda di Spagnuoli. » In fine si scuopre generalmente in tutti li Francesi cattivissimo animo contro li Spagnuoli: e sebbene li cattolici hanno certo ora la loro amicizia, è amicizia che risguarda solo l'utilità che ne ricevono, e non che abbia fondamento di buona disposizione. Da che procede questo? varie sono le opinioni. Chi n'incolpa la natura, per essere le complessioni in tutto contrarie e diverse: altri accostandosi più al verisimile, attribuiscon la causa agli odi e sdegni concetti per l'offese passate, e dalla concorrenza di maggioranza che è stata da un tempo in quà tra queste due nazioni. Si potria anco dire, a mio giudizio, che'l Francese sia quasi necessitato desiderare la guerra con Spagnuoli, perchè fra la nobiltà di Francia (quale, come ho detto, è numerosissima) infiniti sono i

[1] Cavalca.

du royaume. Ce fut, pour les huguenots avoués et pour les huguenots déguisés, une bonne occasion d'exciter la reine contre le roi catholique : on voulut lui faire croire qu'il la méprisait, et que la dignité de la couronne, non plus que la sienne, ne lui permettaient pas d'endurer de pareils traitements. Il y eut même des catholiques, amateurs des choses nouvelles, qui, au commencement des troubles de Flandre, lui disaient : « Madame, il appartient à un gouvernement habile de saisir l'occasion que la fortune lui présente. Vous pouvez acquérir cette Flandre, partie naturelle de la France, sans répandre une seule goutte de sang. Il suffira de laisser entendre à ces peuples que vous leur permettrez la liberté de conscience, ainsi que vous l'avez accordée à vos sujets mêmes. Qu'importe que votre fille soit reine d'Espagne ? Le roi, qui désire en avoir des enfants, sera forcé de l'honorer et de la chérir malgré lui. »

Aussi, lorsque le prince d'Orange vint en France, les courtisans disaient à la reine : « Vous voyez bien, madame, l'intention des Espagnols. Le duc d'Albe a poussé sur nous cette lèpre ; puis il a fermé la frontière sans se soucier de la chasser en Allemagne, ainsi qu'il l'avait promis. Il veut que notre royaume s'épuise peu à peu, pour qu'il devienne enfin la proie de l'Espagne. » En somme, les Français ont toujours montré du mauvais vouloir contre les Espagnols ; et si les catholiques, pour le moment, tiennent à leur amitié, c'est un lien de simple intérêt, sans affection sincère. On attribue cette animosité des deux nations à plusieurs causes. Les uns en trouvent la raison dans la diversité des caractères ; les autres dans les haines et les offenses passées, et dans la rivalité qui existe depuis quelque temps entre elles ; ce qui est plus vraisemblable. On peut même ajouter, à mon avis, que les Français ont presque besoin d'une guerre avec les Espagnols*. La noblesse en France est très-nombreuse, et les cadets, qui ne sauraient s'enrichir ni améliorer leur

* « Faites votre possible pour amener les Français à quitter les armes et à rester en repos : pendant la paix il vous sera facile d'exciter des divisions et des troubles dans ce royaume. » (Charles V à son fils.)

cadetti (che così chiamano i secondi geniti), i quali non posson sperare d'arrichirsi e venir grandi se non per via dell'arme o della chiesa. Chiericar tutti non possono, nè tutti vogliono. Esercitar l'arme non si può se non si fa guerra; e avendosi a far guerra, dove hanno a volgersi? verso Allemagna? no; che è un osso troppo duro da rodere. Verso Inghilterra? manco; che vi è una fossa troppo larga di mare, di mezzo; e nelle cose di mare gl'Inglesi prevagliono e sono superiori. Andar contra il Turco? è passato quell'ardore di religione che gli spingeva all'acquisto di Terra santa. Restano dunque solo gli Spagnuoli: e se gli appresenta la commodità della Fiandra. Vogliono anco tutti gli uomini coprire tutte le loro azioni con qualche apparenza di ragione; e per le pretensioni che ha la corona di Francia sopra la superiorità della Fiandra, stato di Milano e regno di Napoli, pare a loro di poter giustamente muover l'arme contr'a' Spagnuoli. Questa mala volontà, la mostrano anco con gli effetti, tuttavolta che loro s'offerisce buona occasione di farlo. Hanno cominciato a molestare il viaggio dell'Indie; nè possono patire che'l papa Alessandro VI° dividesse quella navigazione tra Spagnuoli e Portughesi, in pregiudizio del terzo. Prendono quante navi che possono; e perchè il furto non venga in cognizione, affondano i vascelli, e ammazzano tutti gli uomini che vi trovano. Pur non possono far così copertamente che ben spesso alla corte non se ne faccino grandissime querele. Ma perchè li grandi partecipano de' bottini, quasi tutte son terminate con semplici parole. E se il re cattolico non fosse di natura pacifico, e che non conoscesse il disordine che è ora in quel regno, nè che perciò ha da incolparne il re nè la regina; questa cosa, a giudizio commune, potria esser potentissima causa di metter quelle due corone alle mani insieme. Con tuttociò si può esser più che certo che, mentre la regina viverà o comandarà, non si ha da vedere guerra tra quei doi re, perchè sua maestà conosce che l'amicizia di Spagna gli apporta riputazione. In particolare poi è di natura, che vorrebbe godere in pace questo dominio: è oltre di ciò stanca de' travagli passati; e poco fidandosi de' Francesi, dubitarebbe che il re suo figliuolo fosse più atto a perder del suo che a guadagnar di quel d'al-

sort que par le métier des armes ou par les dignités de l'église, y sont infinis. Ils ne veulent et ne peuvent pas tous être prêtres, et le métier des armes ne mène à rien sans la guerre; mais où peut-on porter la guerre? En Allemagne? non; c'est un os trop dur à ronger. En Angleterre? on ne le peut pas, la mer formant un fossé trop large; et dans la guerre maritime les Anglais étant de beaucoup plus forts. Contre le Turc? Mais l'ardeur religieuse des croisades est passée. Restent les seuls Espagnols, et vis-à-vis d'eux la facilité d'attaquer la Flandre. Comme les hommes cherchent toujours à couvrir leurs actions de quelque apparence de raison, les prétentions de la France sur les Pays-Bas, sur le Milanais et sur Naples semblent offrir une occasion de guerre assez légitime contre les Espagnols.

Cette mauvaise volonté des Français se décèle toutes les fois qu'ils en trouvent une occasion favorable. Ils ont commencé à traverser le commerce des Indes, ne pouvant pas souffrir que le pape Alexandre VI ait partagé cette navigation entre les Portugais et les Espagnols au préjudice des tiers. Ils prennent autant de navires qu'ils peuvent, et, afin qu'il ne reste aucune trace de ce brigandage, ils les coulent et tuent l'équipage. Cependant ils ne peuvent agir si secrètement qu'il ne s'en porte pas de grandes plaintes à la cour. Mais comme les seigneurs ont leur part du butin, tout se réduit à de vaines paroles. Si le roi d'Espagne n'était pas naturellement pacifique, et s'il ne connaissait pas l'état de désordre où est la France, et auquel ni le roi ni la reine ne peuvent presque rien, il y aurait, selon le jugement commun, des raisons assez fortes pour mettre les deux pays en guerre : mais on peut assurer avec tout cela que la guerre n'éclatera point tant que la reine vivra et mènera les affaires. Sa majesté voit bien tout ce qui lui revient en crédit de l'amitié de l'Espagne. Ensuite elle aime la paix, elle est fatiguée de tant de troubles; et, comme elle connaît le caractère de son peuple et celui de son fils, elle craindrait qu'il n'y eût dans une guerre beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Ces bonnes relations entre l'Espagne et la France

tri. L'amicizia e buona intelligenzia tra quelle due corone riesce a questi tempi a grandissimo benefizio di tutto il cristianesimo; nè può, per quanto si discorre, essere sospetta ad alcun principe. L'utilità si vede, perchè, se staranno unite, potrà il re cattolico guardare e tener in freno la Fiandra, potrà all'incontro il re di Francia attendere a nettare il suo regno. Ma se fossero discordi, difficilmente il re cattolico impedirebbe che quei popoli (quali sono infestissimi, se ben ora per timore e concorrenza l'un dell'altro vogliono essere tenuti santi) impedirebbero, dico, che, con la spalla di Francia e favor di Germania, non tumultuassero. Dall'altro canto il re di Francia sarebbe necessitato servirsi degli ugonotti, dar loro l'arme in mano, e così preparar loro il modo di porre maggiormente sottosopra quel regno, e il cristianesimo in non poco bisbiglio. Non può esser sospetta l'amicizia di quelle due maestà, perchè il re cattolico non è di natura di far torto ad alcuno; ed il re di Francia tanto è intricato nelle cose proprie, che non potrebbe farlo, se ben volesse. A tal che si può dire in poche parole, che l'amicizia tra quelli doi re giovi a molti, e non nuoca a persona.

Al re di Portogallo si darà, dicono, per moglie, secondo la richiesta del re di Spagna, madama Margherita, e così sarà maggiormente stabilita l'amicizia con quella corona, la quale ha desiderato sempre questo parentado, sebben non ardiva mostrarsi, per rispetto del re Filippo suo zio, e della madre, che diceva avesse promesso con l'imperatore. Ma il suo ambasciatore bene spesso mi diceva che il suo re non aveva più bisogno di parentarsi con la casa d'Austria, essendosi tante volte date e tolte donne dall'una parte e dall'altra; ma ben li metteva conto far questa nuova amicizia o parentela per diversi rispetti. E quantunque esso non gli dicesse, pure s'ha da credere che volesse inferire che il suo re resterebbe libero di qualche sospetto e spesa, avendo i Francesi cominciato a molestare il viaggio delle Indie, come si vede che fece ultimamente il figliuolo di Monluch quando fu morto alla Madera.

Verso la regina d'Inghilterra non possono quelle maestà avere bona

sont un grand bien pour toute la chrétienté; et elles ne peuvent pas exciter les soupçons des autres puissances. Quant à l'utilité, elle en est manifeste. Tant qu'ils seront unis, le roi catholique pourra garder et contenir la Flandre, et le roi de France aura les moyens de nettoyer son royaume. Mais en cas de discorde l'Espagne pourrait difficilement empêcher que les Flamands, tranquilles en apparence et dévots par crainte, mais très-infectés des opinions hérétiques, ne se soulevassent à l'aide de la France et de l'Allemagne. De son côté, le roi de France serait forcé de se servir des huguenots, de les appeler sous les armes, et de leur fournir de nouveaux moyens de tout renverser dans son royaume et dans les autres pays chrétiens. L'amitié qui règne entre ces deux monarques ne peut d'ailleurs éveiller de soupçons chez aucun prince, parce que l'on sait bien que le roi catholique n'est disposé à faire aucun tort à personne, et que le roi de France est si occupé de ses propres affaires, que, quand même il le voudrait, il ne lui serait guère possible d'en faire. Ainsi leur amitié est utile à beaucoup de monde et ne nuit à personne.

Le roi de Portugal épousera, dit-on, madame Marguerite, d'après la demande du roi catholique. On aura de la sorte affermi la concorde avec la maison de Portugal, qui s'est toujours montrée désireuse d'une telle parenté, quoique le roi de ce pays n'ait pas osé le témoigner par égard pour son oncle Philippe, et pour sa mère, qui avait, à ce qu'on croit, contracté quelque engagement avec l'empereur. Mais l'ambassadeur portugais m'a dit plusieurs fois que son maître n'avait pas besoin désormais de se lier de parenté avec la maison d'Autriche, parce qu'il y a eu beaucoup de mariages de part et d'autre; tandis que cette nouvelle liaison lui convenait à beaucoup d'égards. Quoiqu'il ne m'ait pas fait connaître ses raisons; la principale m'a paru être l'espoir que le Portugal ne serait plus inquiété dans son commerce avec l'Inde, comme il l'a été dernièrement par le fils de Montluc, qui a perdu la vie à l'île de Madère.

Entre la reine d'Angleterre et la France je ne vois pas d'accord

volontà, perchè, oltre l'odio che è fra quelle due nazioni come naturale, e fa che gl'Inglesi nei consigli sono da' Francesi chiamati *nostri nemici antichi*, si è anco veduto che quella regina (o per lo sdegno che ebbe della risposta di Calais, o per altro) ha sempre accarezzati i ribelli di Francia, ed aiutati (sebben copertamente) il prencipe di Condè e Sciatiglion più d'una volta. Di questo cattivo animo poco se ne cureria sua maestà cristianissima quando il suo regno fosse quieto; perchè, non possedendo più gl'Inglesi nella costa di Francia porto o luogo da ridursi per metter sicuramente il piede in terra, non possono sperare di far cosa alcuna contra quel regno, se non sono chiamati e ricevuti da' proprii Francesi. Nè parerà strano questo, avendo essi acquistato e goduto quel regno per molti anni; perchè nè anco allora lo potero fare se non con l'aiuto e favore del duca di Borgogna, in quei tempi prencipe potentissimo. Entrorno in qualche pensiero quelle maestà cristianissime quando si diceva che seguirebbe matrimonio, anzi che fosse come concluso tra lei e l'arciduca Carlo; e per sturbarlo, le mandorno a proporre per marito monsignor il duca d'Angiò, con tutte quelle soddisfazioni di Calais che ella stessa avesse saputo domandare. Ma però non furono ascoltate; e piuttosto consentirebbono gl'Inglesi che la lor regina pigliasse ogn'altro, sia di che stato o condizione esser si voglia, che un Francese per marito. Il matrimonio sopradetto dispiaceva, perchè arebbe sua maestà avuto a fronte doi fratelli e un cugin germano, che può esser connumerato per terzo fratello, con tre pretensioni gagliarde; l'imperatore, di Metz, Toul e Verdun, terre dell' imperio; il re cattolico, della Borgogna; e l'arciduca Carlo, di Calais. E se, come son congionti di sangue e di volontà in ogn'altra cosa, così fossero stati d'accordo in domandare in un istesso tempo ciascuno ciò che pretendeva, averebbe sua maestà avuto che fare in guardarsi da tante parti, e rispondere in un tratto a prencipi tanto potenti. Ma ora è del tutto libera da questo sospetto, perchè si tien per fermo che quella regina abbia poca voglia di maritarsi, e che le pratiche tenute siano state solo per soddisfare ai suoi popoli, i quali di due cose gli facevano instanza; l'una era che pren-

possible. Outre la haine invétérée qui porte les Français dans leurs conseils à désigner les Anglais sous le titre de *nos anciens ennemis*, il y a une cause d'inimitié de plus dans les encouragements que la reine d'Angleterre accorde aux rebelles de France, irritée peut-être de la réponse qu'on lui fit à propos de Calais, ou pour toute autre raison. Elle a aidé sous main plus d'une fois le prince de Condé et l'amiral de Châtillon[a]. Mais le roi très-chrétien ne s'inquiéterait pas de ces intentions malveillantes si son royaume était tranquille, parce que les Anglais, n'ayant sur les côtes de France ni ports ni lieux sûrs pour débarquer, ne peuvent rien contre ce royaume s'ils n'y sont pas appelés par les Français eux-mêmes. S'ils l'ont autrefois conquis et occupé longtemps, croyez bien qu'ils ne l'auraient pu faire sans l'assistance du duc de Bourgogne, prince alors très-puissant.

Lorsqu'on répandit le bruit d'un mariage près de se conclure entre l'archiduc Charles et la reine d'Angleterre, leurs majestés très-chrétiennes en conçurent des ombrages, et proposèrent à cette reine le duc d'Anjou pour mari, en lui offrant en même temps pour le différend de Calais toutes les satisfactions désirables. Mais ces offres ne furent pas acceptées. Les Anglais aimeraient mieux voir la reine mariée à un homme d'une condition inégale qu'à un prince français. Le mariage avec l'archiduc déplaisait beaucoup en France; car sa majesté aurait eu, dans ce cas, contre elle, trois puissances formidables, les deux frères et le cousin germain. Elle aurait eu sur les bras l'empereur, à cause de ses prétentions sur Metz, Toul et Verdun, regardés comme pays de l'empire; le roi catholique, à cause des siennes sur la Bourgogne, et l'archiduc pour Calais. Et si tous les trois s'étaient entendus pour demander en même temps l'objet de leurs prétentions, aussi bien qu'ils sont unis par les liens du sang et d'une volonté commune en toute autre chose, le roi de France n'aurait pas eu beau jeu contre de tels adversaires. Mais aujourd'hui il est entièrement délivré de cette crainte, car on croit que la reine

[a] Brantôme, III, 319; Davila, I, 228.

desse marito, l'altra che dichiarasse il successore in caso che fosse morta senza figliuoli. Di quest' ultima ella non li volse compiacere, dubitando che non li fosse successo innanzi tempo : dell' altra ne diede loro intenzione; e perchè lo credessero, tenne viva per un pezzo la pratica con l'arciduca.

Parrà cosa strana che quella regina, e come donna e come regina, non desideri maritarsi per aver figliuoli che succedano alla corona di così bel regno. E da persone grandi, molto pratiche della corte d'Inghilterra, è creduto ch'ella non si conosca atta a far figliuoli (che prova mo ella se n'abbia fatto, io non lo so : sarà forse per giudizio di medici); e priva di questa speranza, non voglia, col maritarsi, partecipare il dominio con alcuno. Di che i suoi popoli ne sentono dispiacere infinito, perchè antivedono che alla sua morte la corona se ha da decidere coll'arme, facendosi a que' che per natura son più propinqui diverse opposizioni che li fanno inabili per succedere.

Ebbe Enrico VIII°, padre della presente regina, due sorelle; e la prima d' esse fu maritata a Giacomo IV° re di Scozia, padre del padre di questa regina; e però ella è propinqua più d' ogn' altro alla corona : la seconda, restata vedova, senza figliuoli, di Lodovico XII° re di Francia, fu rimaritata al duca di Soffol, al quale partorì due figliuole. E la prima d' esse chiamata Francesca, della quale restano discendenti, fu maritata al marchese di Orset, fece tre figliuole Giovanna, Caterina e Maria. Giovanna fu decapitata al tempo della regina Maria, per essersi intitolata regina d' Inghilterra. Caterina si maritò da se nascosamente nel conte d' Herfort, contra gl' ordini di quel regno; e per tal causa tenuta prigione fin che morì, che fu l' anno passato, avendo lasciato doi figliuoli maschi ed una femina. Maria, che è gobba e vive, innamoratasi di un usciero, se lo prese per marito pur nascosamente; e non ha figliuoli. Alla regina di Scozia appongono che, per esser nata fuor del regno, non può ereditare cosa

alcuna; che così dispongono le leggi d'esso regno. Alli figliuoli di Caterina e del conte d'Herfort, dicono che son bastardi, nè ammettono il matrimonio fatto tra loro, come clandestino, contratto contra gli ordini di quella corona, i quali proibiscono che alcuno del sangue regio si mariti senza saputa del re o regina che regni.

Or esclusi questi che sono i più propinqui per natura alla corona, si vede che ha da cadere in chi saprà meglio acquistarsi delle ragioni con l'arme. E preveggono, secondo m'è stato detto da persona grande di quel regno, che qualcuno cercarà avere il favore de' cattolici, facendosi capo d'essi; e così alla morte di questa regina s'abbia a vedere quel regno non solo tumultuare per conto del dominio, ma ancora per causa di religione.

Della regina di Scozia n'è adesso avuto compassione; che quando ell'era in stato[1] (o fosse perchè la serenissima regina l'aveva in qualche sdegno, parendole essere stata poco stimata da lei, subito morto il re Enrico, o fosse perchè la natura de' Francesi è di smenticarsi[2] presto de' benefizi ricevuti; o fosse pure per essere ella sottoposta ad una fortuna instabile e diversa); basta che di lei n'era tenuto pochissimo conto. E veramente che chi esamina la sua vita, la quale non arriva ancora a vensette anni, la vedrà dal principio del suo nascimento al presente sì piena di notabili accidenti, che la grandezza loro induce meraviglia, e la varietà, dilettazione a chi gli ascolta. Ma, perchè sono cose scritte a' suoi tempi, le passo; e mi basta dire che, mentre essa ebbe il timore di Dio innanzi agli occhi, e cura dell'onor suo, si mantenne e regnò con grandissimo stupore d'ogn'uno. E pareva cosa troppo meravigliosa che una giovinetta allevata nelle delizie, non solita a governare, senza il consiglio di persona confidente, potesse resistere a tutti quei principali che l'erano intorno, nè altro cercavano che di scostarla dalla religione cattolica. Pur essa governandosi con giudizio, vedendo che erano divisi fra loro, tentava prima con una delle parti quello che desiderava; e non gli succedendo, si accostava all'altra, la quale per far dispetto a suoi contrari, si univa

[1] Petrarca. [2] Cron. Morelli.

d'hérédité à la couronne, parce qu'elle est née en pays étranger. Les enfants de Catherine sont regardés comme bâtards, son mariage étant contraire aux lois, qui défendent aux personnes du sang royal de se marier à l'insu du chef de l'état. Ainsi, puisqu'on exclut tous ceux qui sont les plus proches héritiers, il est clair que la couronne doit rester à celui qui saura le mieux soutenir ses prétentions les armes à la main. Un Anglais, homme fort distingué, m'a assuré que quelqu'un cherchera l'appui des catholiques; et qu'à la mort de la reine on pourra voir ce royaume se soulever non-seulement pour la possession de la couronne, mais pour cause de religion.

On plaint à présent en France la reine d'Écosse [a], dont naguère l'on tenait peu de compte, soit que la reine-mère crût avoir été, après la mort de Henri, négligée par cette reine [b], soit que les Français oublient trop légèrement les bienfaits, soit enfin à cause de l'instabilité de sa propre destinée. Et, en effet, il suffit de jeter un regard sur sa vie, qui n'est pas encore arrivée à sa vingt-septième année, pour y voir dès le commencement des vicissitudes d'une grandeur étonnante et d'une merveilleuse variété. Mais puisqu'on a déjà traité de toutes ces choses en temps et lieu, je n'y reviendrai pas; je dirai seulement que cette reine, tant qu'elle eut soin de son honneur, et que la crainte de Dieu fut devant ses yeux, régna d'une manière admirable; et tout le monde s'étonnait qu'une jeune femme, si délicatement élevée, si peu habituée au gouvernement, pût, sans le conseil de personne, résister aux efforts réunis de ceux qui l'entouraient et qui cherchaient de toute façon à la détourner de la religion catholique. Elle sut se conduire avec prudence; et voyant les partis divisés, elle s'adressait d'abord à l'un deux : si elle n'en tirait pas ce qu'elle désirait, elle se liait avec l'autre. Celui-ci, par haine de la faction contraire, adhérait à ses désirs et faisait sa

[a] Camden, Ann. Melvil.

[b] Catherine la détestait; elle l'appelait *notre petite reinette écossaise.*

con lei, e le concedeva quanto domandava. Così ottenne essa, che il figliuolo fosse battezzato alla cattolica, e si ricevesse il nunzio del papa, che non vi andò poi altramente. E così ogni giorno avanzava qualche cosa in favore della religione nostra, di che riportava infinità lode presso ciascuno : e sopra tutti, soddisfatto si dimostrava il pontefice, il quale le scriveva spesso animandola a continuare, promettendole ogni sorte d'aiuto. E di già le aveva cominciato a mandar denari. Ma presto fece ella conoscere al papa e ad ogni altro, che il governare stati non è mestier da donne, perchè, datasi in preda allo sdegno ed all'appetito, s'indusse (secondo che dicono) a consentire la morte del marito, ed a maritarsi in uno che aveva altra moglie, facendo le nozze alla calvinista, se bene mostrò d'esserne forzata, e di fare il tutto contra a sua voglia. Ma poco se ne puotè rallegrare, perchè quasi subito in un punto solo fu privata di vedere il figliuolo, del marito, della corona e della libertà; e per più d'un anno che stette in prigione, ebbe di grazia di portare una vesticiuola di panno grosso verde, che è chiamato *friso*, e mangiare quel poco che le davano. Questo so, che fece la quadragesima tutta ad anguille salate; che altro pesce non potè avere. E pur quel regno abbonda più di pesce che d'ogn'altra cosa; anzi in alcuna di quelle isole lì vicino fanno fin del pane di pesce spolverizzato[1]. Ma quantunque ella s'abbia meritato tutto il male che ora patisce, pure è degna di qualche compassione, perchè ogn'uno è atto a fallare, non che una donna, e donna giovane, e deliziosa a quel modo. E quand'anco non si volesse aver riguardo alla sua persona, è necessario moversi a pietà per quelli che dependono da lei, e per la religione cattolica, la quale con la sua prigionia si va in quel regno estinguendo ogni giorno; perchè il bastardo punisce severamente nella vita e nella robba tutti quelli che pensano d'esercitarla, e fa che il picciol prencipe s'allevi e si instituisca alla calvinista. Onde s'ella non ritorna in stato si può dire che quel regno quanto alla religione sia del tutto spedito e perduto. Si ha anco da considerare che questo è un cattivo esempio, che i sudditi ardis-

volonté. C'est ainsi qu'elle obtint que son fils fût baptisé selon les formes catholiques, et que le nonce du pape fût reçu dans le royaume, quoiqu'il n'y soit pas resté. Tous les jours elle avançait de quelque pas les affaires des catholiques; et ces succès lui faisaient grand honneur. Le pape surtout en était satisfait; il lui écrivait souvent pour l'encourager; il lui promettait des secours; il avait déjà commencé à lui envoyer de l'argent. Mais bientôt elle fit voir au pape et à tout le monde que l'art de gouverner les états n'est pas un métier de femme. Poussée par le ressentiment et par l'amour, elle donna, dit-on, son consentement à la mort de son mari; elle épousa un homme marié avec une autre femme; elle célébra le mariage à la manière des calvinistes, quoiqu'elle fît semblant d'y être contrainte. Mais sa joie fut bien courte : elle perdit à la fois son fils, son mari, sa couronne et sa liberté; elle resta pendant une année entière au fond d'un cachot, où elle n'avait pour habillement qu'une pauvre robe de drap vert grossier, et pour nourriture que le peu qu'on lui donnait à manger. Je sais que pendant tout le carême elle n'eut que des anguilles salées, et pas d'autre poisson; et cela dans un pays si poissonneux que certaines îles font même du pain avec le poisson réduit en poudre et pétri[a]. Mais, quoique tous ses malheurs soient mérités, elle est cependant bien à plaindre. Le cœur humain est si faible! Jugez donc le cœur d'une pauvre femme, d'une femme jeune et si délicatement élevée! Quand même nulle compassion ne lui serait due, on devrait toujours plaindre ses sujets, plaindre la religion catholique, qui, par la captivité de cette reine, perd chaque jour de sa force. Le bâtard d'Écosse menace d'ôter à tous ceux qui la professent leurs biens et leurs vies; et il élève le jeune prince dans la confession de Calvin. Aussi peut-on dire que si la reine ne reprend pas le pouvoir, la religion est perdue dans ce pays. D'ailleurs, c'est là un très-dangereux exemple donné aux peuples d'étendre la main sur leurs princes et de se mêler des jugements de Dieu, qui

[a] La lâche férocité d'Élisabeth est appelée par le bon David Hume *une excessive sévérité.*

chino metter le mani nel lor prencipe, e voglino impedirsi[1] nel giudizio appartenente a Dio dal quale son posti, e non da' particolari. E doveria certo sua maestà cristianissima, libera che fosse da quelli impedimenti che ora la ritengono, prender cura di quella sfortunata regina, perchè i suoi maggiori hanno pur ricevuto singulari servizi dalla casa Stuarda in divertire gl'Inglesi volti a danno del suo regno. E ben lo poteva fare, perchè quantunque la Scozia sia povera di denari (perchè quel re non ha d'entrata più di settanta in ottantamila scudi), è almeno ricca d'uomini, e può in un tratto mettere insieme venticinque o trentamila persone, tutte obbligate a servirlo a lor spese, e tutti uomini robusti, fieri e crudeli, che facilmente e con diletto s'insanguinano le mani, nè la perdonano al proprio re quando ne vien lor voglia; a tal che di centocinque re che sono stati in Scozia fin a questa regina, bella successione, che non si trova in alcun altro dominio del mondo (quelli di Francia sono solamente settantuno), cinquantatre sono morti di morte violenta, e, levati alcuni pochi ammazzati in battaglia, tutti gli altri per congiure e per le mani de' propri lor sudditi sono stati levati di questa vita. Però non dovemo meravigliarci che abbiano posto prigione quella regina; anzi piuttosto meravigliarci che non l'abbino fatta morire. Della quale si può dire in conclusione, che, se le cose di Francia prospereranno, anco essa potrà stare in buona speranza, perchè i suoi fautori, fatti animosi dai felici successi degli amici, con maggior ardire cercheranno di abbassare i loro adversari[2]; ed essi procederanno con più riguardo, dubitando di non irritarsi contra il re di Francia. La regina d'Inghilterra camminerà anch'essa con qualche più rispetto che non fa ora. Se all'incontro le cose di sua maestà cristianissima patissero qualche sinistro, averebbe essa da dubitare che la regina suddetta, sollecitata dal bastardo di Scozia e da qualche altro principe d'Inghilterra (che malvolentieri la vede viva per le pretenzioni che ella ha in quella corona); e di più spinta dall'odio che le porta, parendole esser stata trattata

[1] Bocc. « A' loro ufficii impediti. » Ora *impacciarsi*. Da *impedire*, e *impacciarsi* e *empêcher*.
[2] *Adverso*. Bembo, Alamanni.

seul les a mis sur le trône. Certes, si sa majesté très-chrétienne était dégagée des soins qui l'accablent, elle devrait songer à cette malheureuse reine, d'autant plus que les rois de France ont plusieurs fois reçu des services de la maison de Stuart. L'Écosse fit souvent une utile diversion aux forces des Anglais qui allaient fondre sur la France; car, quoique l'Écosse soit un royaume pauvre en argent, et dont les revenus annuels ne dépassent pas soixante et dix ou quatre-vingt mille écus, elle est riche en hommes : elle peut armer d'un jour à l'autre vingt-cinq à trente mille soldats, qui servent à leurs frais, gens robustes, farouches et cruels, qui trempent volontiers leurs mains dans le sang. Ils ne respectent pas même leurs propres souverains, lorsque l'envie leur en prend. L'Écosse a eu en effet cent cinq rois jusqu'à nos jours, ce qui forme la plus belle succession qu'on trouve en aucun pays du monde, car la France n'en compte que soixante et un : or, parmi ces cent cinq rois, il y en a eu cinquante-deux qui ont succombé de mort violente, quelques-uns sur le champ de bataille, les autres par suite de conjurations ou par la fureur populaire. Il n'est donc pas étonnant que les Écossais aient osé mettre en prison leur reine ; il faut s'étonner plutôt qu'ils ne l'aient pas fait mourir. Si donc les affaires de France ont une heureuse issue, la reine d'Écosse elle-même peut beaucoup espérer ; car ses défenseurs, enhardis par les succès de leurs amis, pourront mieux combattre leurs puissants adversaires, et ceux-ci se conduiront avec plus de ménagement, afin de ne pas irriter la France. La reine d'Angleterre elle-même agira avec plus d'égards qu'elle ne le fait maintenant. Mais si sa majesté très-chrétienne échoue, il y a lieu de présumer que ladite reine, poussée par le bâtard d'Écosse et par quelques-uns des grands seigneurs d'Angleterre, qui voudraient la mort de Marie à cause des prétentions qu'elle affecte sur la couronne de ce royaume, enflammée de haine contre une femme qui l'a traitée de bâtarde lorsqu'elle a pris les armes contre elle, se décidera à s'en débarrasser un jour par quelque sirop résolutif. Ainsi cette vie, jusqu'ici comique ou tragi-comique, pourrait aboutir à une tragédie toute pure.

Le roi de France est bien avec le Turc, et veut conserver son alliance. Lorsqu'on lui a dit quelquefois qu'une telle amitié n'était pas séante au roi très-chrétien, la reine répondait que ce n'était pas le roi qui l'avait cherchée ni conclue; qu'elle lui avait été léguée par ses prédécesseurs, et qu'il devait la garder, non pas pour nuire aux autres, mais pour sa propre sûreté. Son but était donc, par cette alliance, de contre-balancer, sans faire aucune dépense, les forces maritimes du roi catholique, puisque sa majesté très-chrétienne n'a pas sur mer, pour le moment, plus de douze galères armées.

Les Suisses sont, comme chacun sait, pensionnaires du roi : c'est là, sans nul doute, de l'argent très-utilement employé, car sa majesté doit à cette nation sa couronne et sa vie. J'ai vu, je puis le dire, par leur exemple, tout ce que peut la discipline militaire sur toute sorte de personnes. Lorsque les six mille Suisses qui sauvèrent tout en France furent arrivés à Meaux, j'avoue qu'ils m'avaient l'air de la plus vilaine canaille que j'eusse jamais vue : on les aurait pris pour des portefaix, tant ils semblaient embarrassés, non-seulement à manier, mais même à porter leurs armes. Mais rangés en bataille ils me parurent d'autres hommes. Trois fois ils se retournèrent contre l'ennemi; ils lui lancèrent tout ce qui leur venait à la main, jusqu'aux bouteilles; et, baissant leurs piques, ils coururent sur lui comme des chiens enragés, plus de quatre fois l'espace de cette salle, tous en bon ordre, sans que l'un mît le pied avant l'autre, et animés d'un tel désir de combattre, que l'ennemi n'osa pas attaquer. Ainsi le roi put, avec sa suite, se réfugier dans Paris[a]. Je répète que les Suisses sauvèrent sa couronne et sa vie, et qu'il ne doit

[a] Charles IX les appelait *ses bons compères les Suisses*. (Mém. Bouillon.)

bero ardire di attaccarli. E così potè il re, e quanti erano seco, fuggire e salvarsi dentro Parigi. Torno a dire che ha quella maestà da riconoscere la vita e la corona da quella nazione, e tenere per benissimo impiegati tutti i denarì che ha spesso e spende in trattenerla.

Il signor duca di Savoia è avuto in buona considerazione; nè sua eccellenza manca di far tutto quello che può per farsi tener devoto servitore di quella corona: ma con tutto questo ha da fare assai, perchè non possono i Francesi darsi ad intendere che in così poco tempo e così facilmente si sia scordato d' essere stato tanti e tanti anni fuor del suo stato per causa loro; e giudicano che gli offizi fatti siano per il più con arte, e per indurre sua maestà a restituirgli Pinarolo, Savigliano, e la valle della Perosa ritenute da lei. Cosa che, a mio giudizio, sarà difficile, perchè i Francesi conoscono che il tenere un piede in Italia riesce a non poca riputazione di quella corona. E se le dette terre fossero restituite, le resterebbe solo il marchesato di Saluzzo, che è troppo poco.

L'anno passato fu trattato di dare ricompensa in Francia al marchese del Finale, e prendere il suo stato di quà da' monti; ma successe la guerra che sturbò tutto il negozio, il quale se fosse seguìto, forse sarebbe indotto il re a gratificare il duca e madama di Savigliano. Ma di Pinarolo e della valle della Perosa non penso, perchè sono sopra la strada che viene dal Moncenesio, strada più facile per i Francesi di nissun altra, per la quale caminano sempre sopra il loro. Cade anco in considerazione che pareria a quella maestà commettere cosa indegna della sua grandezza se rendesse quelle piazze, che prima o ad un istesso tempo il re cattolico non facesse il medesimo d'Aste e . . . . . Fuor di questo, può sua eccellenza promettersi della corona di Francia; perchè se bene non è giudicata in tutto buon Francese, pur credono che venendo l'occasione, se non vorrà essere con Francia, fatto accorto delle cose passate, si guardarà molto bene di non

pas regretter l'argent qu'il a dépensé et qu'il dépense pour les entretenir, car nulle somme n'est mieux employée.

•

Le duc de Savoie est très-considéré en France, et il fait tout ce qu'il peut pour se montrer bon serviteur du roi. Mais les Français ne pensent pas qu'il ait si vite oublié que pendant tant d'années ils l'ont privé de ses états; ils croient que toutes ses démonstrations sont une ruse de sa part pour avoir Pignerol, Savigliano et la vallée de Pérouse, que la France retient encore. Mais cela lui sera difficile, à mon avis; car les Français sentent tout ce qu'il y a d'avantages pour eux à conserver un pied en Italie *. En restituant ces possessions-là, il ne leur resterait que le marquisat de Saluces, qui est bien peu de chose. On était en traité l'année dernière pour prendre au marquis de Final son état qui est en deçà des monts, et pour lui donner une compensation en France; mais la guerre qui survint interrompit le traité. Alors peut-être le roi aurait cédé Savigliano pour contenter le duc et Madame; mais quant à Pignerol et à la vallée de Pérouse, il n'en aurait rien fait, parce que ces deux pays-là sont sur la route du mont Cenis, qui est pour les Français la plus facile de toutes, car ils sont là toujours sur leur territoire. Sa majesté pensait en outre qu'il ne conviendrait pas à sa dignité de rendre ces places si le roi catholique ne cédait auparavant ou en même temps Asti et..... Cette cession exceptée, le duc peut beaucoup attendre de la France, car, quoiqu'on ne le suppose pas bien dévoué, on pense que s'il ne voulait pas se déclarer pour la France, rendu prudent par les souvenirs du passé, il se garderait bien d'être contre elle.

* Le Piémont a toujours été regardé comme une position des plus importantes. Charles V dit, dans les instructions à son fils: « Si par le moyen de quelque manége, ou bien par les traités, vous pouvez avoir le Piémont, fermez les yeux à toute considération pour parvenir à ce but. » (Brantôme, III, 114.)

La signoria di Genova è in poca grazia di quella corona; e quando s' udì la morte di Sampietro Corso, ogni uno ne dimostrò dispiacere, e gli rincresceva che con la perdita di tal uomo dovessero cessare anco li tumulti della Corsica.

Il signor duca di Ferrara è tenuto come membro e borsa principale di quella corona: però non accade parlare d'esso.

Il duca di Fiorenza è amato, per quanto ho potuto comprendere, dalla serenissima regina; e se ben sua maestà si sdegnò grandemente (sì come scrissi) per causa dell' imprestito fatto ultimamente, pure il tutto fu acquietato, perchè l'imprestito seguì, e la colpa fu attribuita a' ministri che fossero poco destri. Ho giudicato che tale sia l'animo di sua maestà verso di lui, perchè si serve di sua eccellenza in diverse cose sue particolari, e le dimostra confidenza. S'ha anco da credere che le piaccia la sua grandezza, perchè mentre quel duca è stimato, non può sua maestà in un certo modo esser reputata semplice cittadina. Vogliono alcuni che ella pretenda sullo stato di Fiorenza come sorella del duca Alessandro; ma sono cose che vengono dette più per dignità di sua maestà che perchè tale sia l'intenzione sua, o che essa vi abbia alcun pensiero.

Vostra serenità è tenuta per buona e vera amica di quella corona; e credono che questa amicizia sia ora così ben fondata che difficilmente possa patire alterazione alcuna. S' immaginano i Francesi che metta conto a questo dominio lo stare unito e congiunto con quella maestà cristianissima, e che perciò vostra serenità, tirata dal proprio interesse, desideri la conservazione di quel regno, e sia per procurarla; nè mai abbia a mancarli ne' suoi bisogni. E però tutte volte che a quella corte era sparsa qualche voce di leghe tra il papa, imperatore, re cattolico, ed altri, ancorchè sapessero che erano invenzioni d'ugonotti per metter sospetto, non per questo lasciavano di discorrervi sopra, e dicevano: « Non si parla della signoria di Venezia, perchè non si parla della corona di Francia. » Come se non si potesse far menzione dell' una senza l' altra. Si sono anco grandemente confirmati in questa opinione per l' impres-

La république de Gênes n'est pas dans les bonnes grâces de la France, et lorsqu'on apprit la mort du Corse Sampietro, tout le monde en montra du déplaisir, car on croyait que, lui tué, les tumultes de la Corse allaient finir.

Le grand duc de Ferrare est regardé comme de la famille ; ainsi je ne m'arrêterai pas sur lui.

Le duc de Florence, à ce que j'ai pu en savoir, est aimé de la reine. Et quoique sa majesté ait été vivement fâchée à propos de l'emprunt fait dernièrement, ainsi que je vous l'ai déjà écrit, son humeur cependant s'est bientôt apaisée ; car l'emprunt s'étant effectué, tout le tort a été rejeté sur la gaucherie des ministres. Telles sont, je crois, les dispositions de la reine ; car elle se sert du duc pour plusieurs de ses affaires particulières, et elle le fait avec une pleine confiance. L'accroissement de l'autorité du duc ne saurait d'ailleurs être désagréable à la reine, qui ne pourra plus être regardée comme appartenant à une simple famille privée. Quelques-uns assurent qu'elle a des prétentions sur le duché de Florence, comme sœur du duc Alexandre ; mais on le dit plutôt parce qu'on croit ajouter à la dignité de la reine, que parce que c'est vraiment son envie ou sa pensée.

Votre sérénité est regardée à la cour de France comme une bonne et loyale amie, et l'on croit que cette amitié est assez bien fondée pour que rien au monde ne puisse l'ébranler. Les Français pensent qu'il est avantageux à vos seigneuries d'être liées avec eux ; que c'est dans son propre intérêt que votre sérénité désire la conservation de ce royaume, et qu'elle ne manquera jamais de les aider dans tous leurs besoins. Lorsque le bruit courut de la ligue entre le pape, l'empereur, le roi catholique et quelques autres, on savait bien qu'il était répandu par les huguenots pour semer des défiances ; on s'en entretenait cependant, et l'on disait alors, « Il n'est pas question de la république de Venise, puisqu'il n'est pas parlé de la France ; » comme si l'une était inséparable de l'autre.

Le dernier emprunt des cent mille écus les a confirmés dans cette opinion ; car, n'ayant pas payé les cent mille du premier em-

tito[1] delli ultimi centomila scudi; perchè dubitavano essi, e non poco, della repulsa, conoscendo d'aver mancato troppo in non restituire i centomila scudi passati. Ma veduta la prontezza colla quale furon serviti, restorno soddisfattissimi; e la serenissima regina disse poi più volte d'avere compreso che vostra serenità s'era mossa a farlo più per accomodare il suo figliuolo in quel bisogno, che per li partiti proposti. Questi denari, a mio giudizio, si riscuoteranno: e se per sorte il re in qualche necessità si servisse dell'assegnamento, non bisogna che vostra serenità sia così modesta in domandarli, com'è stata nel passato, nè dubiti d'esser molesta per domandarli, perchè sono quelle maestà tanto assuefatte ad essere mangiate e rubate da ogni parte, e tanto hanno assuefatte l'orecchie a richieste poco ragionevoli, che non può dubitare d'esser reputato importuno colui che giustamente loro dimanda il suo. L'amicizia di vostra serenità è molto più stimata al presente che non era per il passato, perchè, oltre il rispetto che milita[2] sempre, che in Italia col favor suo potranno i Francesi in qualche tempo far qualche cosa; senz'essa, poco; avendola contraria, niente; oltra questo rispetto, dico ora di più che vi concorrono diverse altre cause. E prima, vedono essi che per causa di queste lor divisioni quel regno ha perduto non poco della solita riputazione, e che perciò l'amicizie de' prencipi gli sono necessarie, e gli apportano in questi tempi onore e sicurezza insieme. Onde devono farne gran conto; e maggiormente di quelle che sono giudicate piu ferme e più costanti, fra le quali è connumerata per principale quella della serenità vostra.

Vi è poi un'opinione universale che tanto sia dire la signoria di Venezia quanto sia dir monti d'oro; e credono che non solo l'erario publico sia tutto pieno, ma ancora gli scrigni de' particolari, e che in fine tutta la città sia oro e argento; onde non possono mai mancare a vostra serenità denari, nè il modo di trovarne facilmente. Questa opinione giova, e accresce riputazione alle cose di questo dominio,

Fermò

Borgò . [illegible]

prunt[a], ils ne s'attendaient pas à tant de facilité et de promptitude. Aussi en furent-ils très-satisfaits, et la reine dit plusieurs fois qu'elle voyait bien que votre sérénité avait été portée à y consentir plus pour aider le roi son fils que pour les avantages qui étaient offerts. Cet argent se recouvrera, à mon avis; mais si jamais le roi, pressé par quelque nécessité, se servait de l'assignation qu'il en a faite, il faut que votre seigneurie ne soit pas aussi réservée à le demander qu'elle l'a été précédemment. Leurs majestés sont si habituées à être pillées, volées, harcelées par des prétentions injustes, que celui qui se borne à redemander son bien ne peut pas craindre de paraître importun.

L'amitié de votre sérénité est aujourd'hui plus que jamais appréciée par les Français. D'abord, ils voient bien qu'avec votre secours ils pourraient un jour faire quelque chose en Italie; sans vous presque rien, et malgré vous rien du tout. Puis, à présent, il s'y ajoute de nouvelles raisons. Ils sentent que les discordes civiles ont fait perdre à leur pays beaucoup de son ancienne réputation, et que l'amitié des autres gouvernements leur apporte plus de sûreté et plus d'honneur que jamais, notamment l'amitié des gouvernements déjà connus pour être les plus constants et les plus solides, tels que celui de votre sérénité, qui l'est avant tous. En outre, on croit généralement que qui dit Venise dit *monts d'or;* que non-seulement le trésor public, mais les caisses des particuliers regorgent de richesses; que la ville tout entière n'est qu'argent et or, et que votre sérénité doit en avoir toujours, ou bien en trouver aisément. Cette opinion ajoute à votre renommée; car on voit bien que c'est l'or et non l'étendue du pays qui donne à présent la mesure de la force d'un état. Le roi de France le sait mieux que tout autre : quoique possesseur d'un si vaste royaume, il a été forcé de quêter l'argent

[a] Ce n'est plus comme au temps où les Vénitiens « demandaient à la France une grande somme, et si excessive qu'il n'y avait pas ordre de la payer : et je crois qu'encore aujourd'hui que je parle on leur en doit la moitié, possible tout. » (Brantôme, III, 210.) Davila, I, 179.

perchè ben si vede che le forze dei prencipi sono ora più misurate col denaro che con l'estensione de' stati. E chiaramente l'ha potuto comprendere quella maestà, che, quantunque fosse ella padrona di un regno così grande e potente, pure ha convenuto mendicare da' prencipi, da' particolari e da ogni sorte di persone con sommissione e poca dignità sua. Quello anco che la fa stimare maggiormente, è il vedere che al presente ella ha manco bisogno dell'aiuto d'altri che abbia mai avuto per il passato, avendo, come si vede, quasi tutto il suo stato circondato da fortezze grandi, fornite, e molto nominate in quelle parti, ciascuna delle quali chiameria longo tempo e grande esercito prima che alcuno potesse sperare d'oppugnarla; le quali due cose sariano atte a stancare ogni prencipe per grande e potente ch'egli fosse. Or da queste considerazioni concludono che sebbene vostra serenità desidera e procura l'amicizia di quella corona, non però è constretta a farlo, nè è necessitata dependere dalle voglie sue. E so che tra persone tenendosi un proposito tale, fu detto e resoluto così: che se a vostra serenità torna a commodo l'amicizia di Francia (come torna veramente, che questo non si può negare), che a Francia non è inutile in questi tempi quella della serenità vostra. Nè con alcun potentato del mondo i rispetti sono più reciprochi, e più inclinati ad una sincera amicizia, che con questo dominio; perchè quì non è concorrenza di maggioranza, non pretensione alcuna che possa impedire una buona volontà; nè manco ci è vicinanza la quale possa partorire gelosia e fare sospetta all'uno la grandezza dell'altro. Che importa a vostra serenità che i Francesi siano di là da' monti, e grandi e potenti? Niente. E niente importa ai Francesi che vostra serenità in queste parti vadi prosperando e accrescendo le cose sue. Bene all'incontro si vede che il danno dell'uno non può essere senza pregiudizio dell'altro. Non faria per i Francesi che vostra serenità fosse in Italia superata e vinta, perchè questo non potria essere se non grande augumento di qualche prencipe grande, il quale, cresciuto di forze, potrebbe più facilmente molestare anco la Francia. Non metteria conto alla serenità vostra che mancasse la corona di Francia, perchè così veneria a man-

care il contrappeso alla bilancia, che fin quì è stato freno agli appetiti de' prencipi grandi. E siccome non torneria a proposito per i Francesi che vostra serenità fosse, non dirò vinta, ma nè anco diminuita di forze (perchè necessariamente si diminuirebbe la speranza che possono avere d'essere aiutati di denari e d'altro da lei ne' loro bisogni, e d'averla per compagna gagliarda quando potessero volger l'animo alle cose d'Italia), così non torneria nè anco a proposito a vostra serenità che mancassero esse della solita reputazione, perchè deboli parimente si farieno le speranze ch'Ella può avere d'essere sovvenuta, quando le occorresse, da un re, al presente, grande e potente. Nel quale, e nella serenissima regina, e in ogn'altro di quella corte, ho conosciuto bonissima volontà verso questo dominio; e d'essa ogn' uno sa che se ne deve far molto conto, perchè se ben la Francia è lontana, i Francesi possono presto farsi vicini. Hanno pur un piede ancor in Italia; nè alcuno può vietare che non passino i monti (camminando sempre sopra il loro) quando lor piace. Non potè impedirgli Carlo V°, nè puotero impedirli li Svizzeri. Nè accade che si conduchino dietro artiglierie, e simili impedimenti, perchè n'hanno tante nelle piazze del Piemonte che basterebbe a tre eserciti, non che ad un solo. Giunti in Piemonte, in pochi giorni possono anco essere nello stato della serenità vostra. Ma piaccia a Dio che ella non abbi mai bisogno di loro, nè dell'aiuto d'altri, ma si conservi in questa tranquillità e questa quiete, non solo predicata ma ancora invidiata da ciascuno. E ben lo posso dire, perchè tra le miserie di quel regno spesso sentivo dire: « Oh foss'io in Venezia! avessi io tutti i miei beni a Venezia! » Molti venivano ad informarsi da me, ed altri mandorno persone di qualità, dimandando se vostra serenità pigliava denaro, cioè se la zecca era aperta (lo sanno i miei fratelli che glielo scrissi); perchè disegnavano far de' grossi depositi, e lasciarli là, per quel che avesse potuto succedere. Non s'auguravano d'essere in Roma, Napoli, Milano o in altra città principale d'Italia; ma in Venezia, come se volessero inferire, in un porto sicuro, dove un solo Dio è conosciuto, una sola religione osservata, un sol prencipe riverito, una legge è

viendraient dans les affaires d'Italie. De même l'affaiblissement du royaume de France atténuerait l'espérance que doit avoir votre sérénité d'être soutenue dans l'occasion par un grand et puissant roi, qui est très-bien disposé envers vous, ainsi que la reine et la cour tout entière. Cette bonne disposition est très-précieuse, comme vous le sentez; car si le pays de France est éloigné de nous, les Français peuvent être bientôt dans notre voisinage. Ils ont déjà un pied en Italie; pour passer les Alpes, ils n'ont pas besoin de sortir de leur territoire, et personne ne pourrait les en empêcher. Ni Charles-Quint ni les Suisses n'y ont réussi. Il n'est pas nécessaire au reste qu'ils emportent avec eux de l'artillerie et des munitions, car ils en ont assez dans les places du Piémont, non-seulement pour une armée, mais pour trois. Une fois en Piémont, en peu de jours ils sont dans les états de vos seigneuries. Dieu fasse que vous n'ayez jamais besoin ni de leur secours ni de celui d'aucune autre puissance, et qu'une paix si vantée et si enviée vous soit conservée! Au milieu des troubles de ce malheureux royaume j'ai souvent entendu des Français s'écrier : « Oh! si j'avais tous mes biens à Venise! » Ils venaient ou bien ils envoyaient s'informer chez moi si la république prenait de l'argent à intérêt, si la *zecca* était ouverte (et mes frères le savent bien, car je le leur écrivis). Ils voulaient y déposer de grosses sommes, comptant que là elles seraient au moins en sûreté. Ils ne désiraient pas d'être à Rome, à Naples, à Milan, ni en toute autre grande ville d'Italie, mais uniquement à Venise. C'était là pour eux un port sûr, c'était le pays où l'on ne connaissait qu'un seul Dieu, où l'on n'observait qu'un seul culte, où l'on n'obéissait qu'à un seul prince, à une loi commune; et où tout le monde enfin pouvait vivre sans crainte et jouir paisiblement de son bien[a].

[a] « Venise et terre des Vénitiens, douces et plaisantes habitations. » (Brantôme, II, 370.)

commune a tutti, e dove finalmente senza timore e senza spavento ogn'uno può vivere e godere quietamente il suo *.

Partito che fui da quella corte, sua maestà mi mandò la sera al primo alloggiamento quella catena che è alli piedi della serenità vostra, della quale, se Li piacerà, insieme con questi signori illustrissimi, farmene un presente, la riconoscerò in tutto e per tutto dalla sua liberalità, senza attribuirla punto ad alcun merito mio. Perciochè so molto bene che quelle fatiche non possono essere meritevoli, che non sono bastanti pagare un vecchio debito, anzi ne generano e producono un altro di nuovo. Nè m'inganna l'essere stato in una perpetua carestia per rispetto della guerra, d'aver camminato per paesi mangiati e distrutti dagli nemici; onde m'era necessario pagare la roba a peso d'oro, e giudicare bonissima fortuna il ritrovarne: carestia certo intolerabile, della quale (perchè so che le voci penetrarono anco sino a queste bande) mi basta dire che la maggior parte del tempo m'andava ogni giorno in semplice mangiare dei cavalli più della metà, e bene spesso i doi terzi della provisione che tiravo giornalmente dalla serenità vostra. Lascio mo considerare quanto poteva importare il restante, avendo a nutrire una numerosa famiglia che mi ritrovavo alle spalle. Non debbo manco [1] mettere in considerazione che abbia assuefatto l'orecchie all'archibugiate e propinque e lontane, essendo io stato presente e partecipe dei sospetti, dei spaventi e di tutti i pericoli di quella maestà: presente alla giornata di Meos, che ebbe a essere memorabile non solo a quel re, ma ancora a quanti erano seco.

Ho avuto per mio secretario messer Carlo Beccaria, del quale basterà dire che, sì come le fatiche di questa ambasceria son cresciute senza comparazione rispetto a quelle di Savoia, così è cresciuta in me l'affezione e il desiderio di giovarli. Dev' anco per giustizia essere cresciuta la grazia di vostra serenità verso di lui, la quale lo faccia degno di servirla in questo consiglio, degno di quei onori e utili con i quali largamente Ella suole premiare chi bene ed onoratamente la serve. E tanto più egli n'è meritevole quanto che il poverino è stato la maggior parte del tempo indisposto di malattie lunghe, gravi e pericolose; ne con tuttoccio

Après avoir pris congé de la cour, j'ai reçu de sa majesté, le soir, à mon logement, cette chaîne d'or qui est à vos pieds. Si votre sérénité et ces très-illustres seigneurs daignent m'en faire présent, je reconnaîtrai l'avoir due non pas à mon mérite, mais uniquement à votre libéralité, parce que ces fatigantes fonctions, je le sais bien, ne peuvent avoir d'autre mérite que celui d'acquitter une ancienne dette et d'en créer une nouvelle. Je ne vous parlerai pas de la disette continuelle où la guerre nous avait réduits, des voyages que j'ai faits dans des pays dévastés par les ennemis, où les vivres coûtaient leur pesant d'or, et encore était-ce grande faveur d'en trouver. Le bruit de cette intolérable disette est venu jusqu'à vous. Il me suffira de vous dire que l'entretien des chevaux coûtait à lui seul la moitié, et quelquefois les deux tiers de mes appointements; je vous laisse à juger ce qui me restait pour subvenir aux besoins de ma nombreuse famille. Je ne vous entretiendrai pas non plus des troubles affreux, des coups d'arquebuse, des terreurs, des soupçons, des dangers qui m'ont sans cesse environné de toutes parts, et que j'ai partagés avec le roi. Je me suis trouvé à la mémorable journée de Meaux, mémorable non-seulement pour le roi, mais pour tous ceux qui étaient avec lui; puis, dans la ville de Paris, où tout était en confusion, et où, d'après l'ordre de sa majesté et d'après l'exemple des autres ambassadeurs, des prêtres et des moines, qui tous jetèrent

rimetteva, in quanto poteva, il servizio della serenità vostra; a tal che giusta causa mi muove a raccomandarlo, come faccio, con ogni affetto a vostra serenità.

Venne in mio luogo, mandato da vostra serenità, il clarissimo messer Luigi Contarini, il quale comparve così onoratamente in tutte le cose, che ben si dimostrò degno, anzi dignissimo rappresentante questo dominio. E si può esser più che certo, che sua magnificenza in pochi giorni ridurrà quell' ambascieria a quella illustrezza in che la ritrovai, e mi fu lasciata dal clarissimo..... Soriano, perchè a dire il vero, se bene ho cercato quanto ho potuto d' imitar le vestigie di sua magnificenza clarissima, ogni sforzo è stato indarno; chè i piedi non sono uguali: di che se ne ha da incolpare la natura, e non la volontà mia.

tito[1] delli ultimi centomila scudi; perchè dubitavano essi, e non poco, della repulsa, conoscendo d'aver mancato troppo in non restituire i centomila scudi passati. Ma veduta la prontezza colla quale furon serviti, restorno soddisfattissimi; e la serenissima regina disse poi più volte d'avere compreso che vostra serenità s'era mossa a farlo più per accomodare il suo figliuolo in quel bisogno, che per li partiti proposti. Questi denari, a mio giudizio, si riscuoteranno: e se per sorte il re in qualche necessità si servisse dell'assegnamento, non bisogna che vostra serenità sia così modesta in domandarli, com'è stata nel passato, nè dubiti d'esser molesta per domandarli, perchè sono quelle maestà tanto assuefatte ad essere mangiate e rubate da ogni parte, e tanto hanno assuefatte l'orecchie a richieste poco ragionevoli, che non può dubitare d'esser reputato importuno colui che giustamente loro dimanda il suo. L'amicizia di vostra serenità è molto più stimata al presente che non era per il passato, perchè, oltre il rispetto che milita[2] sempre, che in Italia col favor suo potranno i Francesi in qualche tempo far qualche cosa; senz'essa, poco; avendola contraria, niente; oltra questo rispetto, dico ora di più che vi concorrono diverse altre cause. E prima, vedono essi che per causa di queste lor divisioni quel regno ha perduto non poco della solita riputazione, e che perciò l'amicizie de' prencipi gli sono necessarie, e gli apportano in questi tempi onore e sicurezza insieme. Onde devono farne gran conto; e maggiormente di quelle che sono giudicate più ferme e più costanti, fra le quali è connumerata per principale quella della serenità vostra.

Vi è poi un'opinione universale che tanto sia dire la signoria di Venezia quanto sia dir monti d'oro; e credono che non solo l'erario publico sia tutto pieno, ma ancora gli scrigni de' particolari, e che in fine tutta la città sia oro e argento; onde non possono mai mancare a vostra serenità denari, nè il modo di trovarne facilmente. Questa opinione giova, e accresce riputazione alle cose di questo dominio,

[1] Bembo.

Borgh. « Militando contrariamente le stesse ragioni. »

leurs robes et prirent les armes, moi-même j'armai les gens de ma suite, j'eus de l'eau toujours prête dans la rue, parce qu'on craignait d'être brûlé vif dans sa maison; je tins des sentinelles pendant la nuit, je m'habituai à m'éveiller à chaque signal, à chaque bruit qui frappait mes oreilles. Dans une telle agitation d'esprit et de corps, au milieu de telles dépenses d'argent, je n'éprouvais ni fatigue ni chagrin, et je trouvais honorable et beau de m'appauvrir pour le service de votre sérénité.

che io dovessi allegramente e con larga mano spendere non solo la povera facoltà ma ancora la vita per onore e servizio suo.

Vengami dunque questo dono non per alcun merito mio, ma dalla mera e semplice liberalità sua. Sia esso un testimonio della sua grazia verso di me, e siami finalmente un segno di non sprezzare in tutto in tutto la debole ma affettuosa e sincera servitù mia.

RELATION

DE JEAN MICHEL,

AMBASSADEUR VÉNITIEN EN 1575.

RELAZIONE

DEL CLARISSIMO

GIOVANNI MICHEL,

AMBASCIATORE VENETO DELL' ANNO 1575[1].

Poichè, serenissimo principe, piacque alla serenità vostra e a questo eccellentissimo consiglio destinare ambasciatore al re cristianissimo, per officio di congratulazione della coronazione e del matrimonio di sua maestà cristianissima, il clarissimo di bona memoria messer Andrea Badovaro, e me; ci sforzassimo l'uno e l'altro d'esseguire[2] questo carico non solo con quella prontezza che ricercava il nostr'obligo, ma con quella onorificenzia che giudicassimo[3] conveniente alla publica dignità; avendo recevuti in compagnia nostra fino al numero di dodeci gentil'uomini tra de' nostri e tra quelli del stato, tutti, per dir il vero, siccome nobili di sangue così di animi e d'effetti, come più particolarmente vostra serenità intenderà ad altro luogo. In modo che con li loro e nostri servitori uscissimo di Padova al principio del mese d'agosto nella maggior furia e ardor del caldo, e nel mezzo appunto delli giorni canicolari, al numero di sessanta cavalli, con più di venti altri tra staffieri e altre sorte di persone, tutte però necessarie, che venivano a piede; aggionti a questi dodici muli di carriaggi: talmente che la famiglia e la compagnia, e per la qualità e per la quantità, resplendeva veramente, e teneva apparenza e stato di principe, per essersi forse sforzato[4] tanto cadauno

RELATION

DE

JEAN MICHEL,

AMBASSADEUR DE VENISE EN 1575.

Votre sérénité [a] et cet excellent conseil ayant bien voulu me nommer, moi et l'illustre messire André Badoaro, de bonne mémoire, ambassadeurs auprès du roi très-chrétien, pour le féliciter sur son couronnement et sur son mariage [b], nous nous sommes empressés d'accomplir notre mission avec la diligence et la dignité qui convenaient à l'honneur de cette république. Nous prîmes en notre compagnie douze gentilshommes de Venise ou des provinces, tous, à vrai dire, aussi nobles par leur origine que par leurs sentiments et leurs actions, ainsi que votre sérénité pourra bien le voir dans mon récit. Accompagnés de leurs serviteurs et des nôtres, nous partîmes de Padoue au commencement du mois d'août, au plus fort des chaleurs caniculaires. Notre suite était de soixante chevaux, sans compter vingt autres pour les estafiers, et pour les gens de service nécessaires qui venaient à pied, outre douze mulets pour les charrettes qui portaient les bagages. Ce cortége, tant par le nombre que par la qualité, était vraiment éclatant et digne de princes; car ni nous ni les autres gentilshommes n'avons rien épargné pour notre habillement, ni pour la livrée de nos serviteurs, de nos pages et des autres personnes de notre suite, ni pour la tenue

[a] Louis Mocenigo, celui peut-être à qui le Tasse adressa le sonnet, fort médiocre au reste : *Se v'ha donato ogni sua temperanza ;* homme respectable par sa haute sagesse.

[b] De Thou; Davila, VI; Matthieu, l. VII; Dupleix, t. III; *Journal de Henri III.*

di noi quanto tutti li gentil' uomini, di non resparmiare spesa così negli ornamenti delle persone nostre, della livrea e veste dei servitori e paggi, e di tutti gli altri ministri, come nella qualità dei cavalli, per onorar tanto più la serenità vostra*.

Ci incaminammo tutti verso il Monsenise, il qual passato senza alcuno incommodo, ci conducemmo a Lione, incontrato nell' entrare a nome di sua maestà cristianissima da quel governatore monsignor Mandelot, e dal castellano della cittadella, monsignor della Manta, Italiano, persona nobile e principale; e condotto da loro ad una delle principali case della città deputatami per alloggiamento, e addobbata per questo effetto con tutte le provisioni e commodità necessarie per la compagnia. Il qual governatore oltre che mi banchettò, fece anco al partir mio di là (per non lasciar questo indietro, che torna ad onore della serenità vostra) reintegrare l'uomo mio

* Con questa compagnia adunque, passando per il stato della serenità vostra, venimmo a Milano; e di là, satisfatto alla commissione di vostra serenità, d'aver visitato quel governatore, ci conducessimo nella città di Vercelli, del signor duca di Savoia; dove il medesimo giorno che vi arrivassimo, cascò amalato il clarissimo Badover di febre da principio leggiera e poco stimata, attribuita più tosto alla stanchezza del viaggio per il gran caldo patito massime in quell' ultimo giorno, e per causa di quello, al mal nutrimento de' frutti, e cose tali, aborrendosi da ogn' uno in quelle stagioni la carne e li cibi più sustanziali; attribuita, dico, più tosto a questa che ad altre cause. Ma a poco a poco ella s' andò facendo putrida e maligna, sì che in spazio di ventidue giorni il povero signore con tutta la gagliardissima natura sua mancò, non ostante tutti li rimedi possibili, dei quali non mancò mai copia, con assistenzia continua di un dottissimo medico mandatone da Turino, oltre dui altri, l' uno della città, l' altro del signor duca, capitato là con tutta la corte poco inanzi la sua morte. Il qual signor duca non lasciò veramente officio alcuno indietro di amore o di affezione e d' onore verso la persona sua. Ma tale si convien dire che fusse la volontà del signor Dio. E da quello che poi si vidde non poteva esser troppo longa la vita sua, perchè dopo la morte essendo stato aperto, gli furono retrovati gli interiori tutti guasti. Basta : la perdita di quel signore sicome fu a me e a tutta la compagnia, molesta, tanto più per la buona convenienzia che era fra noi, e per la domestica e dolcissima conversazion passata insieme, e sicome fu sentita con grandissimo dis-

et pour la beauté des chevaux; le tout afin de faire plus d'honneur à votre sérénité.

Nous passâmes aisément le mont Cenis, et nous arrivâmes à Lyon. Le gouverneur, M. Mandelot, et le commandant de la citadelle, M. della Manta, Italien, personnage très-noble et très-distingué, vinrent à notre rencontre, à l'entrée de la ville, au nom de sa majesté très-chrétienne. Ils nous conduisirent à l'une des plus belles maisons, qui nous était destinée pour logement, et contenait tout ce qui était nécessaire à notre commodité et à celle de notre suite. Le gouverneur nous invita à un banquet solennel. Ici je dois rappeler une circonstance honorable pour votre sérénité. Je m'étais arrêté quatre ou cinq jours à Lyon, non-seulement pour faire ra-

piacere non solo di quella città, per la grande openione nella quale era tenuto, così doverà esser raccordata con publico dolore per l'ottimo servizio che ne riceveva la serenità vostra. Non estendendomi io più oltre per non esser quì il luogo suo in raccontare le sue nobilissime qualità molto ben conosciute, non pur dalla serenità vostra, ma da ciascuno.

Successo questo grave e inespettatissimo caso, piacque alla serenità vostra e a questo eccellentissimo senato di commandarmi che continuassi il viaggio e andassi ad esseguire io solo quello che devevamo tutti dui, mettendo sopra le mie spalle un così grave peso. Io, come è di mio costume e di mia natura, non sapendo nè avendo ardire di contradire alla volontà e ai commandamenti di vostra serenità, mio principe, benchè mi trovassi aggravato oltre modo con la grossa compagnia che in servizio di vostra serenità s'era condotta fin là, tutta nobilissima, non essendovi alcuno tra quelli, ch'io avessi pur pensato, non che venuto ad effetto di licenziare; nondimeno confidando nella somma benignità di lei, che non averebbe lassato di sollevare la debolezza mia, preso buon animo ci incaminammo tutti da Vercelli, detratti dal primo numero sette over otto cavalli manco, e sei o sette a piede delli camerieri e servitori particolari del signor Badover. Venuto adunque a Turino in compagnia del signor ambasciator Molino, tolto in compagnia nostra un gentil'uomo datomi per scorta dal signor duca per tutto il suo stato, e accresciuta la compagnia d'un fratello d'esso ambasciatore e della persona del signor Marco Savorgnano, capitato poco inanzi in Verzelli....

della spesa fatta mentre mi fermai quattro o cinque giorni sì per reposo dei cavalli come per assicurarmi bene del cammino che avevamo a fare. Perchè, essendo all'ora successo quel così grave caso della partita di corte di Monsignor fratello del re, tutti li cammini erano turbati, con gran pericolo de' viandanti, dell'esser svaligiati e mal trattati. Ma fattomi buono animo dal governatore, e essendo noi grossa compagnia, e datomi per guida un barone, molto onorato gentil'uomo della camera di sua maestà, che con buona compagnia d'alcuni altri onorati gentil'uomini mi accompagnò, pigliando noi il cammino per la via di Borgogna, ancorchè più lunga dell'ordinaria, però stimata molto manco pericolosa, alloggiandosi[1] quasi sempre in città e terre murate, e tutte ben guardate, ci conducemmo, Dio grazia, salvi e senza alcuno impedimento alli 22 del mese d'ottobre al ponte Schiarantone, due picciole leghe presso alla città di Parigi, incontrato due giornate prima di quel luogo dal signor Geronimo Gondi, deputato ordinariamente al recevimento e cura degli ambasciatori, mandato dalla maestà sua espressamente a questo effetto di incontrarmi e accompagnarmi, come fece con onorata compagnia; onorato parimente e visitato per tutte le città e terre trovate per cammino, tanto per la Savoia quanto per la Francia; e presentato per tutte d'alcuni fiaschi di vino, quello che sebene è in Germania uso frequentissimo con ogni mediocre qualità di persone, però in Francia non è solito di usarsi se non verso li grandi principi.

Al ponte Schiarantone, retrovato il clarissimo[2] ambasciatore Morosini, e l'ambasciatore di Ferrara, con molti altri gentil'uomini italiani, fui fatto fermare in quel luogo fino al giorno seguente delli 23, che fu la domenica, per far poi l'entrata in Parigi. La qual come successe, vostra serenità l'intese dalle mie lettere, che fu, per il vero, con ogni grandezza e onore di questa eccellentissima republica, per la qualità e quantità di persone tutte nobili, uscitemi incontra, a quelle due leghe; avendo l'ambasciatore Morosini condotto seco tutti li principali della nazione italiana, con tutte le famiglie degli ambas-

[1] *Si* per *ci*, idiotismo frequente. [2] Caro.

fraîchir les chevaux, mais encore pour m'assurer de la route que nous devions suivre. C'était alors le moment où Monsieur, frère du roi, avait quitté la cour; ainsi les routes étaient peu sûres, il y avait trouble partout, et danger d'être dévalisés et maltraités. M. le gouverneur paya la dépense extraordinaire que j'avais faite en mon séjour forcé; il m'encouragea à partir sans rien craindre, puisque nous étions en force; il me donna pour guide un baron fort honorable, gentilhomme de la chambre de sa majesté, qui m'accompagna avec bon nombre d'autres gentilshommes distingués. Nous prîmes la route de Bourgogne, plus longue, mais moins périlleuse; nous logions presque toujours dans les villes ou dans les pays murés et bien gardés. Aussi le 22 octobre nous parvînmes, Dieu merci, sains et saufs au pont de Charenton, à deux petites lieues de Paris. Deux journées avant d'arriver là nous avions été joints par M. Jérôme Gondi qui, chargé de recevoir ordinairement les ambassadeurs, avait été envoyé par le roi à ma rencontre pour m'accompagner, avec une très-noble suite. Dans toutes les villes, sur toutes les terres que j'avais traversées, en Savoie comme en France, j'ai toujours été reçu avec ces mêmes honneurs; partout on est venu à ma rencontre, et l'on m'a présenté des flacons de vin : en Allemagne, c'est un présent vulgaire; en France, on ne le fait qu'aux grands princes.

Au pont de Charenton je trouvai l'illustre ambassadeur Morosini et l'ambassadeur de Ferrare, avec plusieurs autres gentilshommes italiens. Je dus y rester jusqu'au dimanche 23 octobre, pour faire mon entrée solennelle à Paris. Je vous l'ai déjà décrite dans mes lettres. Ce fut vraiment une cérémonie fort honorable pour cette excellente république, à cause du nombre et du rang des gentilshommes qui étaient venus à ma rencontre à deux lieues de la ville : l'ambassadeur Morosini avait amené tous les Italiens les plus distingués, toute la suite des ambassadeurs, avec plus de deux cents chevaux. Les ambassadeurs de Ferrare et de Mantoue y étaient

ciatori, al numero di più di dugento cavalli. Oltra che vi vennero anco in persona gli ambasciatori di Ferrara e Mantova, non essendo venuto quello di Fiorenza, ma mandato il secretario con tutti li suoi, escusandosi se non era venuto in persona, come desiderava, che era per fuggire il romore della competenzia con Ferrara. Ma oltra tutti questi che vennero da loro, aveva il re comandato che tutta la corte mi venisse incontro, sì come saria successo; se non che trovandosi ogn' uno al campo con monsignor di Guisa ella era remasta così nuda che mai più si ricordava che ella fusse tale. Onde per questa causa li tre signori ai quali fu dato carico di venire ad incontrarmi a nome di sua maestà (che furono li signori Chavigny, d'Escars e la Rochesuryon, persone attempate e delle più principali), conoscendo non poter comparire con quel numero di cavalli che in simili occasioni pareva loro convenirsi alla grandezza del re e al nome di quella corte (che suole sempre essere di mille cavalli in su, e alle volte di dui mille), elessero studiosamente, in segno ancora di maggior onore, di venirvi con li cocchi e carozze[1] di sua maestà, conducendone uno tutto dorato e principalissimo, e il proprio del re, per la persona mia. Nel quale, per non parer di sprezzare così fatto onore, entrai con detti signori, dalli quali con tutta la cavalleria al numero di secento e più cavalli, tutti gente nobile, insieme con l'escudaria[2] e paggi del re, fui condotto al palazzo di monsignore di Guisa, delli più principali di quella città, deputatomi per alloggiamento, e ornato a questo effetto (per dirlo in una parola) regiamente, essendo l'appartamento della persona mia (per non tacer questo particolare), di anticamera, camera e retrocamera, tutto tappezzato di tappezzarie d'oro e di seta, con un letto tanto ricco d'oro e così eccellentemente ricamato, che è stimato che vaglia parecchi migliara di scudi, e[3] il più bello e il più ricco (affermano) che 'l re abbia.

Con quale larghezza poi, e grandezza e splendore (oltre la diligen-

[1] Sovente altri idiotismi simili.

[2] In questa relazione i modi diversi dall' italiano pretto abondano più che in altra. Il secolo già verge all'occaso.

[3] Cod. *e più*. Poi *alla persona*. E *con quella larghezza*.

en personne. Celui de Florence avait envoyé son secrétaire avec tous les siens, s'excusant de n'être pas venu afin d'éviter la dispute de préséance avec l'ambassadeur de Ferrare. Outre tous ceux-ci, qui s'étaient rendus d'eux-mêmes à Charenton, le roi avait ordonné à toute la cour d'aller à ma rencontre, ce qui eût eu lieu, si tout le monde n'avait pas été à l'armée avec M. de Guise. La cour, à cause de cela, était si dépourvue qu'on ne se souvenait pas de l'avoir vue aussi solitaire. Les trois gentilshommes qui furent envoyés au-devant de moi, au nom de sa majesté, étaient MM. de Chavigny, d'Escars, de La Roche-sur-Yon, hommes considérables par leur âge et par leur position. Comme ils ne pouvaient se présenter avec tout le train convenable à un roi si grand et à une cour si célèbre, qui entretient d'ordinaire mille et jusqu'à deux mille chevaux, ils vinrent, afin que l'honneur fût encore plus signalé, dans les carrosses de sa majesté. Il y en avait pour moi un tout doré, le plus beau de tous, qui sert au roi lui-même. Pour ne pas paraître dédaigner un honneur si grand, j'y suis entré avec ces seigneurs. Une suite de plus de six cents chevaux, tous montés par des gentilshommes, sans compter les écuyers et les pages du roi, m'accompagna jusqu'au palais de M. de Guise, qui est un des plus beaux de la ville, et qui, destiné à être mon logement, avait été arrangé tout exprès avec une magnificence royale. Mon appartement était composé d'une antichambre, d'une chambre et d'un cabinet, couverts de tapisseries d'or et de soie. Le lit était brillant d'or et de broderies très-fines; on l'estime à plusieurs milliers d'écus : c'est de tous les lits royaux le plus beau et le plus riche. Je ne saurais vous dire avec quelle exactitude, profusion, magnificence et splendeur nous étions servis, moi et toute ma suite, jusqu'au dernier valet. Je ne pourrais vous décrire la somptuosité extraordinaire de la table[a], qui était de cinq plats à pouvoir rassasier cinquante personnes et plus; car tel etait souvent en effet le nombre des convives. La vaisselle était

[a] La cuisine a toujours été en France presque un art libéral. « Io ritornava da Parigi; e passando per Baiona, entrai nello spedale, nel quale comechè ogni stanza

zia) non solo la persona mia, ma tutta la compagnia fussimo serviti dal più grande al più piccolo in tutto quello che occorreva, lascio di dirlo, perchè non potrei a sufficienzia rappresentarlo : siccome non potrei esplicar a bastanza quanto fusse sontuosa e estraordinaria la taula che n'era fatta, la quale era di cinque piatti ordinarii, da potervi mangiare cinquanta e più persone (siccome ne mangiavano spesso); tutta servita in argenti (il che va per l'ordinario), e dalli proprii paggi del re, con cinque portate o servizii, come loro chiamano, ricchissimi (computato quello, che, dopo levato il primo mantile, e restato il secondo, e dopo data l'acqua alle mani, si serviva di confezioni), e conditi in somma eccellenza, tanto che non vi era che poter desiderare. Della quale il re ne aveva tanto pensiero, che a tutti quelli che sapeva che praticavano [1], dimandava di continuo come le cose passavano, e come io fussi trattato. E dicendoli ogn'uno ch'io mi dolevo dell'eccesso, e ch'io pregavo, come era vero, che vi si provedesse a causa della sanità nostra; sua maestà replicava e faceva nuova instanza che si provedesse che non solo non vi mancasse ma non vi si desiderasse niente. E non mi par di tacer questo particolare, che nelli giorni di magro, fra li molti pesci nobili che venivano serviti, tanto di fiume quanto di mare, non lasciavano mai di servire de' brocchetti, come lor chiamano, e noi diciamo lucci, stimati grandemente in Francia, servendo ordinariamente di quelli che costavano quindici scudi d'oro l'uno. Servivano anco ordinariamente di ga-

ch' io vidi mi paresse degna di lode, la cucina nondimeno mi parve maravigliosa; la quale se bene è vero che non era quella che di continuo era adoprata, così pulita ritrovai come sogliono essere le camere delle novelle spose : e vidi in lei tanta moltitudine d'instrumenti, necessarii non solo per uso proprio, ma della mensa eziandio, e con sì discreto ordine compartiti, e con tanta proporzione l'uno dopo l'altro, e l'uno contro l'altro collocato, e così il ferro netto dalla ruggine risplendeva al sole che, per alcune finestre di bellissimo vetro, purissimo vi entrava, che mi parve di poter assomigliarlo all'armeria de' Veneziani o degli altri principi, che a' forestieri sogliono essere dimostrate. » (Le Tasse, t. III, p. 200. Dial. *Il Padre di famiglia.*) Ainsi la cuisine de l'hôpital de Bayonne ressemblaît, selon le Tasse, à une salle de l'arsenal de Venise.

[1] Cod. *praticavano; le* forse *lì.*

toute en argent; les pages du roi servaient la table. Il y avait cinq services, tous très-riches, y compris celui qui consiste, après qu'on a enlevé la première nappe et qu'on s'est lavé les mains, en confitures et en candis d'une perfection sans pareille. Le roi prenait de tout cela un soin particulier; il demandait à tous ceux qu'il savait y assister, si j'étais bien traité, et comment les choses se passaient. Comme on lui disait que je me plaignais de la magnificence, et que je priais qu'on eût égard à notre santé, le roi insistait de nouveau pour que rien ne nous manquât et que nous n'eussions rien à désirer [a]. Je crois devoir faire remarquer que les jours maigres, parmi les poissons fins de rivière et de mer qu'on nous servait, il y avait toujours des brochets, qui sont fort estimés en France, et on nous en donnait qui coûtaient quinze écus d'or chacun : on servait aussi des tortues de huit écus la paire. Les jours gras, outre le gibier et la volaille de toute espèce, il y avait de petits porcs sauvages qu'on appelle marcassins, très-estimés, et par conséquent d'un haut prix. Mais, chose encore plus étrange, on nous offrait certains oiseaux grands comme des poulets, gras comme des ortolans et des becfigues, qui venaient, disait-on, de Flandre, et qui coûtaient huit écus la paire. A l'heure où nous mangions, dans la partie inférieure du palais, on servait trois plats des mêmes mets à la table des camériers , de tous les officiers de ma suite, comme maître d'hôtel, écuyer tranchant, sommelier, maître d'écurie, fourriers, et de tous les serviteurs de nos gentilshommes. Ils avaient la même chose que nous, excepté les confitures. Bref, l'hospitalité étoit exercée envers nous tous avec une magnificence royale.

L'empressement qu'on nous montra fut des plus honorables : les plus grands seigneurs de la cour, tels que le cardinal d'Este, et son neveu le duc de Mayenne [b], venaient à l'improviste nous visiter;

[a] Brantôme, t. III, parlant du luxe de la table dit « qu'il n'y avait une telle grandeur au monde que celle d'un tel roi de France. » — Plus bas il ajoute : « Par boutades l'on y faisait quelque bonne chère. »

[b] Sa valeur lui avait acquis le titre de gentilhomme de Venise.

giandre[1] che costavano scudi otto il paro[2]. Nelli giorni poi di grasso e di carne, oltre tutto quello che si potesse imaginare di domestico e di selvatico servivano di piccioli porchetti selvatici, che loro chiamano *marcassins*, tenuti in grandissima stima, e conseguentemente in gran prezzo. Ma, quello che pareva di strano[3], servivano di alcuni uccelletti grandi come pollastri ordinarii, ma d'una grassezza inestimabile, quale sogliono avere gli ortolani e beccafichi, fatti (secondo dicevano) venire di Fiandra, di prezzo di scudi otto il paro. Lascio anco di dire che nel tempo che era servita la nostra taula, in un'altra taula nella parte inferior del palazzo, alla medesima ora ne servivano un'altra di tre piatti delle istesse vivande appunto, e in tutto simili alle nostre, alla quale mangiavano li camerieri, e tutti li maestri e offiziali condotti da me, come scalco trinciante, credenziero, mastro di stalla, forieri, e tutti li servitori delli nostri gentil'uomini, serviti, nè più nè meno, come eravamo serviti noi, dalle confezzioni in poi. Talmente che tutto quello che è appartenuto all'ospizio, è passato con ogni grandezza, e recevimento veramente regale. Sicchè all'improviso vi venivano dei maggiori signori della corte (tra i quali il cardinale d'Este, e il duca di Mayna suo nepote); e vi doveva venir anco il cardinale da Guisa, e il gran priore fratello del re, e il duca di Nevers; ma ebbero non so che impedimento. E in somma questo sia detto così quanto alla qualità dell'alloggiamento come alla qualità del viaggio. Vengo ora agli officii publici.

Arrivato a Parigi (come dissi da principio) la domenica sera, procurata immediate l'audienzia[4], mi fu assegnata per tre giorni dopo, sì perchè io avessi più spazio da reposare, sì per dare più spazio al retorno del campo di molti gentil'uomini e signori dopo la disfatta dei raitri, per trovarsi con sua maestà (la quale, come dissi, era remasta come sola); comparendovi di essi signori a tutte l'ore qualcuno. Nel qual spazio di tempo io attesi a ricever le visite delli ambasciatori residenti, che sono dieci in numero; e oltre li ambasciatori, li signori di Morvillier, di Bellievere,

[1] Così tuttavia nel veneto le tartarughe.
[2] I Tosc. hanno *paio* intero, e *par* tronco
[3] Così tuttora in certi dialoghi.
[4] Firenzuola.

le cardinal de Guise devait y venir ainsi que le grand prieur, frère du roi, et le duc de Nevers, mais je ne sais quelle cause les en empêcha. Voilà pour ce qui est du voyage et du logement : arrivons à l'objet de notre ambassade.

Entré dans Paris le soir du dimanche, je demandai aussitôt mon audience . elle fut fixée à trois jours de là, afin que j'eusse le temps de me reposer un peu, et que plusieurs gentilshommes et seigneurs pussent revenir du camp, après la défaite des reîtres, pour se joindre au roi, qui était resté presque seul. A chaque moment il en revenait quelqu'un. Dans cet intervalle, je reçus les visites des dix ambassadeurs résidents, puis celles de MM. de Morvilliers[a], de Bellièvre, de Chiverny, premiers conseillers d'état de sa majesté. Le chancelier, qui était malade, envoya immédiatement un de ses ne-

[a] Qui avait été ambassadeur à Venise.

di Chiverny, primarii consiglieri di stato di sua maestà. Il signor cancelliero, per retrovarsi ammalato, mandò immediate un suo nepote a salutarmi e far le sue scuse per la sua indesposizione, con ogni segno d'onore e di reverenza. E dopo riavuto, prima che mi partissi, volse anco banchettarmi. Della persona del quale io parlerò poi a loco suo. In somma non rimase alcuno dei principali di corte, e fuori di corte, che non venisse a vedermi. Ma (quello che porta reputazione a vostra serenità) il prevosto della città, persona principalissima, con li suoi consiglieri chiamati li eschivini, che sono il supremo magistrato, vennero il primo giorno non solo a salutarmi in nome di essa città, e ad offerirmi ciò che era in poter loro, ma a presentarmi certa sorte di cera bianca, e certe scatole di confetture, onore spezialissimo, non solito da quella città ad usarsi mai se non alli gran principi. Non debbo tacer anco che'l giorno secondo dell'arrivo mio mi venne all'improviso il cardinale d'Este, prevenendomi in quello che saria toccato a me, con demostrazioni veramente di grandissima reverenza verso la serenità vostra, e non senza gran reputazione di lei, per esser dei primi, anzi il primo di quella corte, vivendo come egli vive, e tenendo la casa che tiene.

Tutto questo passò in quel tempo che corse di mezzo dall'arrivo mio all'andar all'audienza, alla quale andammo al giorno e all'ora deputata, che fu un dopo desinare alle ventidue ore, col signor ambasciatore Morosini (qual non mi lasciò mai dopo l'arrivo mio), mandati a levare a casa dalle carrozze di sua maestà, dalli tre signori che mi incontrorno, e da quelli che del continuo mi assistevano, che erano dui dei primi cavalieri dell'ordine, accompagnati anco da tutti li principali della nazione italiana. Onde con grandissima compagnia e solennità ci conducessimo al palazzo; e entrati nella stanza dove era il re, trovata sua maestà accompagnata da' dui cardinali, Guisa e d'Este, e da molti principi; alla quale accostatisi, e reconosciuto subbito [1], con allegrissima faccia raccolto e abbracciato, dopo presentate le lettere di credenza, mi sforzai di esseguire la commissione

[1] Intendi *accostatici noi, e io riconosciuto.*

di questo eccellentissimo senato, e in quel miglior modo che puotè venire dalla debolezza del mio ingegno; che fu quale la serenità vostra intese all' ora per mie lettere, insieme con l'accomodata e copiosa resposta di sua maestà; di allegrarsi grandemente dell' offizio in universale. Così[1] ne mostrò segno sopra quel particolare esposto da me, che nel matrimonio di sua maestà cristianissima pretendesse la serenità vostra di averne parte speziale; perchè essendosi (dissi) la maestà sua accompagnata con una donna e signora di casa di Lorena, partecipe già lungo tempo nella nobiltà di questa republica, e membro principale di quella, potevamo però e ardivamo di dire che la maestà sua si fusse accompagnata con una donna delle nostre. Respondendo a questo sua maestà, e dando segno che 'l proposito[2] gli fosse piaciuto, disse che tanto più per questa causa voleva tener cara e tanto più conosceva esser tenuto ad amar la regina, soggiongendo con riso, che lo voleva dire a lei. Posso dunque affermare alla serenità vostra, che passò questo primo officio con sua maestà non solo nelle cose publiche commessemi, ma in diversi altri domestici propositi tenuti all' ora, con segno di molta allegrezza e satisfazione sua. La quale non mancò anco con faccia allegrissima e con ogni termine d' umanità, di recever tutti quelli gentil' uomini della compagnia, che li basciorno la mano, presentandogli io, dopo finiti gli publici officii, ad uno ad uno, e reconoscendone lei alcuni con segni speziali, siccome li dui maggiori nepoti della serenità vostra (dimandando sua maestà con quella occasione in particolare della sanità e buon stato della persona della serenità vostra); e così il magnifico Foscari, recordandosi molto bene dell' ospizio avuto in quella casa, in questa città e in Padova.

Non con minor allegrezza fui recevuto anco dalla regina, alla quale andammo dopo espediti dal re (avendola io trovata come dirò quando al luogo più proprio parlerò di lei e delle sue qualità). La quale con umanissima resposta volse lei medesima, per onorarmi maggiormente, respondere alla mia proposta, non avendo io pretermesso in quella il

[1] Pare manchi qualcosa

[2] In questo senso mi par gallicismo.

sieurs princes. Je m'approchai : sa majesté me reconnut aussitôt, et m'embrassa d'un air très-joyeux. Après avoir présenté mes lettres de créance, je tâchai d'accomplir ma mission aussi bien que mes faibles talents me le permettaient. J'ai déjà communiqué à votre sérénité, dans mes lettres, mon discours ainsi que la réponse très-étendue et très-convenable de sa majesté. Elle agréa en général vos félicitations; mais ce qui la toucha le plus, ce fut la part que votre sérénité annonçait prendre à cette union de sa majesté qui, ayant épousé une dame de la maison de Lorraine, agrégée depuis longtemps à la noblesse de notre république, et regardée comme un membre principal de ce corps respectable, nous donnait le droit d'affirmer qu'elle avait épousé une dame de notre patrie. Le roi agréa le compliment, et me répondit qu'il en aimerait d'autant plus la reine; il ajouta en souriant qu'il le dirait à elle-même.

Je puis donc assurer votre sérénité que non-seulement ma réception publique, mais plusieurs propos tenus dans ce temps, manifestèrent de la part du roi une pleine satisfaction et une véritable joie. Il daigna même recevoir avec bonté les gentilshommes de notre suite qui lui furent présentés par moi un à un après mes félicitations, et qui lui baisèrent la main; il en reconnut plusieurs nommément, et leur adressa la parole d'une manière plus distinguée, ainsi qu'aux deux neveux aînés de votre sérénité, auxquels il demanda de vos nouvelles; il reconnut même le magnifique Foscari, et il se rappela la noble hospitalité qu'il avait reçue dans son palais à Venise et à Padoue.

Nous fûmes aussi bien reçus par la reine, chez laquelle nous passâmes en quittant le roi : plus tard je vous entretiendrai de son caractère. Elle daigna me répondre très-bénignement elle-même, et parut se plaire à ce que je lui dis aussi touchant la maison de Lorraine[a], qui appartient à la noblesse de cette république, ce qui

[a] François Ier et tous les Valois appartenaient aussi à la noblesse vénitienne.

medesimo concetto, che avevo detto al re: che per la participazione della serenissima sua casa della[1] nobiltà di questa republica, la serenità vostra reputandola come una delle sue, pretendesse aver parte speziale nel suo matrimonio. Di che mostrò allegrarsi e compiacersi oltremodo. Trovassimo la maestà sua accompagnata con la cognata, regina di Navarra, sorella del re; l'altra, la prima figliola sorella del duca di Lorena, nepote del re, con un gran numero di dame e signori. Con tutte le quali principesse (siccome era di mio obligo) avendo lettere credenziali per la regina di Navarra, così non mancai di complire[2], mostrando tutti di ricever l'officio gratissimo. Sì come da poi, espedito da queste due regine, fui oltremodo gratamente recevuto dalla regina madre, moglie del re passato, figliuola dell'imperatore, dalla quale fui subbito reconosciuto con segno di grande allegrezza. E parve a tutti noi della compagnia, molto bella in quell' abito di vedova.

Non debbo in questo luogo preterire in silenzio, che in tutti gli officii passati tanto con il re quanto con la regina ed altre principesse, non fu pretermesso nè da sua maestà nè da alcuna altra di loro, di far menzione con affezion[3] veramente di grande affetto, del particolare e grand' obligo che la maestà sua e loro, insieme con tutto il regno, avevano con la serenità vostra per l'onorato recevimento fatto a sua maestà in questa città e per lo stato. Il quale proposito tante volte quanto io poi ebbi occasione di parlare con la maestà sua, e[4] con quelli di corte, tanto donne quanto uomini, era in conformità sempre referito. Nè mi par di tacer questo, che, mentre che io me ne andavo alle regine, trovandosi in quelle stanze una donna che dicevano esser stata baila[5] e nutrice del re, questa, quando[6] prima mi vidde, mossasi con molta allegrezza, venne a dirmi: « O monsignor ambasciatore, siate il benissimo venuto, poichè avete così ben trattato e fatto tante carezze e onore al re mio signore e figliolo. » Nè debbo anco

nous autorise ainsi à la regarder comme une des nôtres, et à nous réjouir plus vivement de son mariage. Nous trouvâmes sa majesté avec sa belle-sœur, la reine de Navarre, sœur du roi, avec la fille aînée d'une de ses sœurs et du duc de Lorraine et avec un grand nombre de dames et de seigneurs. Comme j'avais mes lettres de créance pour la reine de Navarre aussi, je lui fis mes compliments, ainsi qu'aux autres princesses; toutes les agréèrent de bon cœur. Je reçus un accueil non moins cordial de la reine douairière, femme du roi précédent, fille de l'empereur, qui me reconnut aussitôt avec de grands témoignages d'allégresse. Son habit de deuil lui allait bien, et l'embellissait à nos yeux [a].

Je dois vous dire ici que dans toutes ces diverses communications le roi, la reine et les autres princesses, rappelaient avec une affection véritable, en vous en remerciant au nom de la famille royale et de tout le royaume, l'honorable accueil fait à sa majesté dans Venise et dans le reste de vos états. Toutes les fois que j'ai eu occasion de parler avec le roi ou avec les seigneurs de la cour, on revenait là-dessus. Je vous dirai encore qu'au moment où nous entrions chez la reine nous rencontrâmes dans l'appartement une femme qu'on disait être la nourrice du roi. Aussitôt qu'elle nous vit, elle vint au-devant de moi, et me dit d'un air joyeux : « Oh! monsieur l'ambassadeur, soyez le « bienvenu, vous qui avez si bien traité et fait tant d'honneur et d'a- « mitiés au roi mon maître et mon fils. » Je ne dois pas vous laisser ignorer non plus qu'on a composé une chanson pleine de louanges sur notre excellentissime sénat, à cause de la réception faite au roi, et qu'on la chante publiquement. Les mêmes choses nous furent surabondamment répétées par le roi de Navarre, non-seulement le jour où nous le visitâmes à la cour, en sortant de chez la reine,

[a] Née en 1554.

lasciar di dire che di questo recevimento fatto quì al re n' hanno composta una canzona, la qual viene cantata publicámente, piena d' infinite laudi di questo eccellentissimo senato. La medesima repetizione, e abondantissima, fu fatta medesimamente dal re di Navarra non solamente in quel giorno che lo visitassimo in palazzo dopo la regina con le lettere credenziali di vostra serenità, ma dell' altre volte ancora che si retrovavamo seco; spezialmente quel giorno che con tanto favor nostro e onor della serenità vostra s' invitò da se, e volse desinar con noi in un banchetto solennissimo che fece il cardinale d'Este a tutta la compagnia; demostrandosi veramente principe amabilissimo, e grandemente affezionato a questa republica, come la serenità vostra intenderà in altro luogo.

Espedito dalli quali officii (li quali mi condussero fino al giorno di tutti i Santi), fatta addimandar l' audienzia immediate per licenziarmi, ella mi fu prorogata quattro giorni di più, avendo voluto in quel mezzo il re darne da cena, con il festino che ne fece il giovedì sera; la qual cena e festino con quanta allegrezza passasse e con quanta domestichezza, avendolo all' ora scritto, non lo replicherò altrimenti. Basta che sua maestà volse sempre lei esser il capo delle danze che con gran piacer suo si fecero dopo cena per tre ore continue. Dopo il quale festino parendo a sua maestà di avere già usate con la serenità vostra tutte quelle pubbliche demostrazioni che si potevano e comportava il tempo, essendo io tornato a far nuova instanzia per l' audienzia, ella mi fu assegnata il giorno seguente, alla quale andai col signor ambasciadore Morosini. Non lasciai di rendere a sua maestà le debite grazie del ricevimento e trattamento onoratissimo usatomi in tutto quel tempo, e della singular benignità demostratami dalla maestà sua; delle quali cose, dissi, non lascierei e con lettere prima, e poi con la presenzia al mio retorno, farne quella relazione che si deveva[1], affinchè essendo conosciuto, e accumulate queste ultime demostrazioni e sì segnalate, appresso le tante altre e di sua maestà e delli re cristianissimi suoi precessori, fusse non pur[2]

et en lui présentant nos lettres de créance, mais toutes les fois que nous nous rencontrâmes avec lui, et notamment le jour où, pour nous honorer et pour montrer ses sentiments envers votre sérénité, il s'invita lui-même à dîner avec nous dans un banquet solennel donné à toute notre suite par le cardinal d'Este. Il se montra fort aimable et très-affectionné à cette république, ainsi que j'aurai occasion de le dire ailleurs.

Les devoirs de ma mission m'occupèrent jusqu'à la Toussaint. Je demandai aussitôt une audience pour prendre congé, et elle fut renvoyée à quatre jours, car le roi voulut nous donner jeudi soir un souper et une fête. Je vous ai déjà raconté les amusements de cette nuit et la familiarité avec laquelle le roi nous traita; il est donc inutile d'y revenir. Sa majesté voulut toujours elle-même mener les danses, qui durèrent trois heures après le souper : elle s'y plut grandement.

Après cela, sa majesté trouvant qu'elle vous avait manifesté sa bienveillance par les démonstrations les plus solennelles que comportait le temps, comme je demandai de nouveau ma dernière audience, elle la fixa au jour suivant. J'y allai avec l'ambassadeur Morosini. Je remerciai sa majesté de son honorable accueil et de sa singulière bonté; je l'assurai que votre sérénité en serait informée d'abord par mes lettres, puis par ma bouche, et que ces nouveaux honneurs si signalés, joints à ceux dont sa majesté et ses prédécesseurs avaient comblé la république, augmenteraient la reconnaissance qui la lie aux rois très-chrétiens. Vous ayant écrit alors les termes affectueux de sa réponse, je ne crois pas devoir les répéter. Je vous rappellerai seulement ce que le roi dit de ses sentiments affectueux et reconnaissants envers vous : c'est que non-seulement il vous aime et vous honore, vous et cette république, comme on aime et honore des

confirmato ma accresciuto l'obligo verso la maestà sua e quella cristianissima corona. Quale e quanto affettuosa fusse la resposta sua, avendola all'ora scritta, non lo replicherò altramente. Solo non mi par di lasciar di non [1] rammemorar alla serenità vostra quello che la maestà sua disse in proposito dell'affezione e del grato animo suo verso questo stato; il che fu, ch'ella non solo amava e stimava la serenità vostra e questa eccellentissima republica come meritan d'esser amati e stimati li principi (avendo lei per principe e per ben grande), ma l'amava e osservava perchè teneva la propria persona, in particolare della serenità vostra e di tutti questi altri signori illustrissimi, come naturali e proprii suoi principi. Parole veramente che [2] siccome demostravano il grande e cordiale affetto di sua maestà, così meritano d'esser conservate negli animi delle signorie vostre eccellentissime con general consolazione. E certo che io non credo che alcuno de' tanti prestantissimi senatori che sono quì, nè la serenità vostra istessa (tanto, per elezion sua e per l'obligo, tenuto alla patria), essendo stata promossa ed essaltata all'ultimo grado, potessero demostrarsi nè più infervorati nè più ardenti nella conservazione e accrescimento della republica, di quello si dimostra la maestà sua: così vive e affettuose sono le parole e officii suoi. E si può credere, se venisse l'occasione, in quello che ella potesse, sariano anco gli effetti: onde per recompensa di questa gratitudine di sua maestà siamo tutti tenuti a desiderarle e pregarle dal signor Dio tutto quello di grandezza e di prosperità e di longo corso di vita che le potesse avvenire, dovendo tutto resultare a commodo e beneficio di questo stato.

Licenziato dal re, mi licenziai parimente dalle regine, non avendo potuto veder la serenissima madre, per trovarsi absente, per le cause e impedimenti scritti da me all'ora. E così andai cominciando dalli cardinali, e dalli principi, e dalli ambasciatori; essendo tutti in persona tornati al mio alloggiamento a far meco l'istesso: non tacendo che con molto onore e reverenzia verso la serenità vostra, e con molta

[1] Il *non* c'è soverchio; ma simili modi si rincontrano anco ne' buoni scrittori.
[2] [illegible]

princes (car c'est dans ce rang qu'il vous place, et bien haut) *, mais qu'il aime et honore votre sérénité d'abord, puis tous ces illustres seigneurs, comme on aime son père naturel. Ces paroles, qui peignent ses sentiments, méritent bien d'être gravées dans vos cœurs. Ce doit être une véritable consolation pour vous tous que de voir ce grand roi aussi passionné pour la gloire et la sûreté de cette république que pourraient l'être votre sérénité et tous les autres illustres sénateurs qui m'écoutent, et qui tous sont attachés à la patrie, d'abord par les liens d'une affection profonde, puis par la reconnaissance envers une mère qui les a élevés aux plus grandes dignités. Sa majesté nous a témoigné ses sentiments par des démonstrations bien expresses, et je crois que les faits, au besoin, ne se feraient pas attendre. Nous devons en revanche souhaiter que Dieu lui accorde toute prospérité et tout bonheur, et une aussi longue vie que possible, car son bien sera aussi le nôtre.

Après avoir pris congé du roi, je pris aussi congé de la reine : la sérénissime reine-mère était absente, à cause des troubles dont je vous ai parlé; et comme tous les cardinaux, les princes, les ambassa-

* Le Tasse, à la république de Venise :

Vergine bella il cui valor non cede
A qualunque s'estima oggi fra noi.
. . . . . .
Che col consiglio e con la forza puoi
Vie più di quel che 'l mondo stima e crede.
Basta sol che al voler la briglia allenti,
Che l' alato leon spumosa face,
Qual tu domato, alta regina, reggi;
Che le corone, i ricchi scettri, i seggi
Il tuo molto valor vince e disface;
E siano a voglia lor ricchi e possenti.

sua dignità e reputazione, vi venissero anco li dui cardinali di Guisa e d'Este insieme col vescovo di Parigi, con tutto che, come cardinali e cardinali principi, si stimino ordinariamente niente manco del re. Così avendo dato fine a tutto quello ch' apparteneva al mio obligo, non avendo lasciato al partire d'aver reconosciuti tutti quelli ministri che m' avevano servito, nel modo fu giudicato conveniente all' onor della serenità vostra e alla publica dignità *....

Siccome da principio s'introdusse la guerra sotto fine e pretesto, in apparenza, della religione di quelli che da principio si chiamorno e tuttavia si chiamano ugonotti; così al presente, parlandosi così poco, ne considerandosi se non per l'aderenzia, e non più per capo principale, il fatto della religione, s'è transferito e mutato il nome d'ugonotti in quello d'un altra specie è qualità d' uomini, chiamati li malcontenti; e questi in grandissimo numero. Perchè abbracciano non solo la maggior parte dei nobili tanto ugonotti quanto cattolici, ma di cittadini, borghesi, e d'ogni stato e qualità di persone; talmente che il titolo e il nome della guerra non è più per la religione, ma (siccome avenne al tempo del re Lodovico XI°) vien detto per il ben publico. Quello che pretendino questi che ora si chiamano li malcontenti, l'hanno publicato con una scrittura divulgata dopo la partita di corte di monsignor fratello del re, la quale in somma contiene una grande e solennissima reformazione tanto nel capo quanto nelli membri intorno la religione, la giustizia, la politica, la milizia, e finalmente tutto quello che appartiene al governo.

* Uscito di Parigi, mi retirai al solito luogo del ponte Chiaranton, dove mi convenne fermar tanto che li gentil'uomini e servitori potessero provedere a molti lor bisogni e commodità per il lor retorno in così lungo viaggio e in così dura stagione; massime trovandosene alcuni amalati di quartana, e alcuni convalescenti. Il che essendo tutto quello che ho stimato esser degno d'esser referito alla serenità vostra, sono al fine di questa prima parte.

Dovendo, serenissimo principe, in questa seconda parte rappresentar alla

[illegible]rs étaient de nouveau venus à mon hôtel, je leur rendis la visite dans l'ordre convenable au rang de chacun d'eux. Il est encore à remarquer, pour l'honneur et la réputation de votre sérénité, que les cardinaux de Guise et d'Este vinrent, eux aussi, avec l'évêque de Paris, quoique leur double titre de cardinaux et de princes les place, selon eux, au niveau de la dignité royale.

C'est ainsi que j'accomplis ma mission. Avant mon départ, j'ai récompensé tous ceux qui nous avaient servis de la manière qui convenait à votre sérénité et à la dignité de ma charge.

De même qu'au commencement la guerre avait éclaté dans l'intérêt et sous le prétexte apparent de la religion de ceux qu'on a appelés d'abord et qu'on appelle encore huguenots ; de même à présent on parle très-peu de la religion, qui ne joue qu'un rôle secondaire, et la dénomination générale n'est plus celle de huguenots, mais de mécontents[a]. Le nombre de ceux-ci est grand : ils forment la partie la plus considérable des nobles, huguenots et catholiques[b], puis des bourgeois, puis des hommes de toute condition. Ainsi le combat est engagé, non plus au nom de la religion, mais au nom du bien public, comme au temps de Louis XI. Les mécontents ont exposé leurs prétentions dans un écrit publié après que Monsieur eut quitté la cour. Ils veulent une grande et profonde réforme dans *le chef et dans les membres* en ce qui concerne la religion, la justice, la politique, l'armée et le gouvernement entier de l'état. Descendant dans le détail de leurs griefs, ils réclament contre l'aliénation des biens royaux, qui était sévèrement défendue par les constitutions de

serenità vostra il presente vero stato di quel regno, prima ch' io entri a dire delle qualità del re, e di quelli in mano dei quali, per l' autorità che hanno, è tutto il governo, dirò brevemente.

[a] Davila, I; De Thou, XXIV.

[b] Dans une requête faite au roi vers ce temps, les deux factions sont encore nettement distinguées : « Le prince de Condé, seigneurs, gentilshommes et autres de la religion réformée de votre royaume ; le maréchal d'Anville, seigneurs, gentilshommes et autres catholiques, à eux associés.... »

E descendendo ai particolari, facendo grandi esclamazioni così sopra il patrimonio regio come sopra quello che più lor preme, che è sopra lo sgravar il regno delle tante e (secondo dicono) intollerabili taglie e imposizioni e gabelle, quante da certo tempo in quà col mezzo dei forestieri sono state trovate[1]; instando grandemente sopra la[2] revision dei conti del maneggio delle finanze, e dell'intrate[3] regie; non solo delli ministri che si sono fatti tutti ricchi, ma delli sopra intendenti di esse finanze, dal tempo del re Enrico in quà, siccome il contestabile, il cardinal di Lorena; per li quali siano perseguiti[4] li loro eredi, avendo tutti questi fatto spese e acquisti (dicono) inestimabili, e (quello che non manco li amici esclamano grandemente) siccome il cancellieri, e marescialo di Res, il duca di Nevers, tutti Italiani. Avversano[5], oltre questi, anco quelli di Guisa, tenuti per forastieri e Alemanni; e anco la regina madre. Ma di questa non dicono quanto alla possessione dei beni, ma sì bene quanto all'introdursi nel governo e nell'amministrazione. Per regolazione delli quali disordini dimandano che siano tenuti li stati: e per non escluder quelli della nuova religione, ricercano il libero uso di quella e essercizio fino alla convocazione di un general concilio, intendendo di loro regnicoli, e non d'altre nazioni.

Ora a queste cause e gravami publici ch'io ho narrati, s'aggiungono li privati, che, quanto alla divisione del regno, stringono molto più, dependendo questi da due case principali congiurate[6] all'oppressione e destruzione l'una dell'altra; le quali case, per le dependenze e seguito loro, hanno partito tutto il regno non solo quanto alli particolari signori e gentil'uomini, ma quanto alli consiglieri regii, e l'istessa casa e sangue regale. Sono queste, come ogn'un sa, la casa di Guisa, e di Momoransi. Le cause dell'odio e inimicizie fra loro siccome sono molte e grandissime, così, come notissime, lascio di riferirle, concorrendovi molte e capitalissime

[1] Cod. *quanto... vi sono stati trovati.*
[2] Manca *la.*
[3] Sannazaro, e altri più ant
[4] Cod. *serviti.*
[5] Nel Guicciardini, *avversare* coll' *a.*
[6] Cod. *congionti.* Forse *congiuranti.*

l'état; contre les tailles si nombreuses, et, selon eux, si intolérables, qui accablent le royaume; contre les impositions et les droits inventés depuis quelque temps par les étrangers. Ils insistent pour qu'on examine les comptes de ceux qui ont manié les finances publiques et les revenus royaux, et qu'on recherche non-seulement les ministres qui se sont tous enrichis, mais les surintendants même des finances, depuis Henri II jusqu'aux derniers temps, tels que le connétable et le cardinal de Lorraine. Ils veulent qu'on poursuive les héritiers de ces seigneurs, qui ont fait des dépenses incroyables et de grands achats; et parmi eux le chancelier, le maréchal de Retz, le duc de Nevers, qui sont tous Italiens : c'est ce que les amis de ces derniers désapprouvent grandement. Ils haïssent aussi les Guises, comme étant d'une maison étrangère et quasi-allemande : ils murmurent même contre la reine-mère, non pas relativement à ses biens, mais parce qu'elle se mêle de gouverner et d'administrer le royaume. Pour réparer ces désordres, les mécontents demandent la convocation des états généraux; et pour que les sectaires n'en soient pas exclus, ils demandent le libre exercice de la religion nouvelle, jusqu'à un concile général composé de nationaux et non d'étrangers.

A ces causes de mécontentement public il faut ajouter les intérêts privés qui touchent encore de plus près et qui déchirent violemment le royaume[a]. Deux des plus grandes maisons s'acharnent l'une contre l'autre, et cherchent à se nuire mutuellement : tel est le nombre de ceux qui dépendent de ces deux maisons ou qui y sont attachés que leur inimitié a divisé le pays tout entier. Je ne parle pas seulement des particuliers, mais j'y comprends les conseillers du roi et la maison royale elle-même. Ces deux maisons, comme chacun le sait, sont celles de Guise et de Montmorency. Les grandes et nombreuses causes de leur haine sont trop connues, je n'en parlerai pas. C'est une inimitié mortelle de part et d'autre, et il y a peu d'espoir de la voir sincèrement apaisée, d'autant plus que des gens en grand crédit

[a] De Thou, l. VIII; Davila, l. VI.

dall'una all'altra parte, con pochissima speranza di vera concordia e reconciliazione fra loro; massime che non hanno mancato nè mancano di quelli di più autorità appresso il re, che non solo hanno caro ma procurano quanto possono d'accrescer questa divisione. Non riconciliandosi dunque queste, che si posson dire il seminario della guerra, come potrà mai esser una pace nel regno, essendo cosa verissima, che ciascuna di loro per suo interesse particolare attende a fomentar la guerra? Perchè etiam[1] che per quella il re si distrugga, e essi ne stanno[2] meglio, e par loro d'esser più securi l'uno contra l'altro; avendo nella guerra quelli di Guisa sempre li principali carichi della parte del re, e per questa via crescendo ogni ora più di credito e di favore, e consequentemente sperandone, e promettendosi nuove grazie e nuovi doni, non solo con fine di pagare li loro debiti che sono grandissimi, ma di accrescerne e farne de' nuovi, mediante l'autorità e il potere che acquistano. Il medesimo avviene a quelli che son della fazion contraria, perchè, essendo monsignor d'Anvilla reputato uno de' migliori capitani, e non essendo alcuno nella sua fazione che ardisca competer con lui, ma remettendosi tutto il resto; egli con la guerra viene a dominare, come che in[3] poter suo e delli suoi si trovi la buona parte e la miglior del regno, oltre le secrete intelligenze e favori che ha tanto in Germania quanto in Inghilterra. Ed è tenuto[4] anco con li ministri di Spagna, importando tanto quanto importa a tutti questi di tener più che possono viva la divisione in quel regno, e la guerra civile. In modo che con questi appoggi e con queste vie si vede che ardiscono; e par loro di poter competere e stare al pari del re. Perchè dove il re nella guerra spenderà a migliara, essi non spenderanno niente, almanco di lor proprio, ma di quello d'altri, e del re medesimo. E dove il re si distrugge, essi all'incontro augumentano tutte le cose loro,

[1] *Etiam* e in F. Giord. nel Savonarola, nel Guicciardini e in altri; *etiamdio* nel [illegible]

[2] Lat. *utpote*. V. S. Gio. Batt. «Lasciavanlo stare, comechè eglino non aveano la [illegible]

che con la pace conveneriano che si perdessero insieme con l'autorità e col seguito, con pericolo di non averle più. Fino dunque che dura l'inimicizia fra queste due fazioni, e che una di loro non resti destrutta, può la serenità vostra (per giudizio di quelli che intendono le cose di là) disperare la pace e la vera quiete del regno con l'intera obedienzia al re, nella quale sta il tutto. E se pur per stanchezza o per via di tregua o d'altra sorte di sospension d'arme si reposasse qualche tempo, tutto servirà per via d'intervallo, fin tanto che, remessa che si sia una parte o l'altra, sia in termine di poter suscitare nuovi romori.

Da queste cose adunque può la serenità vostra considerare qual sia il stato del regno, e quello che intorno alla quiete e alli disturbi di quello si possa più o sperare o temere. E sebbene il remedio a così longa e grave infermità fusse il diversivo di una guerra esterna (la quale non potrebbe essere se non o in Fiandra o in Italia); nondimeno, oltre che non sono in termine di pensarvi per ora, quando il re pur pensasse d'impiegarvi il fratello, con alcuni di quelli di Momoransi (o fusse l'Anvilla o il medesimo Momoransi), da niuno di loro sarebbe accettato il carico, temendo e questo e quelli, se uscissero del regno, lasciando i lor carichi, che non vi tornassero più. Però se il re non si servisse di monsignore di Guisa, o di alcuno altro degli altri della fazione contraria, che fusse persona stimata, e capace di un simil carico, niuno è che a modo alcuno vi si inducesse.

Ma quanto alla guerra esterna, di questa n'hanno grandissima voglia, e si dogliono mostrando di non aver potuto valersi dell'occasione delli moti di Genova dove sono stati chiamati. E non hanno mancato, nè mancano tuttavia di tutti quelli officii e aiuti e di viveri e di monizioni che hanno potuto somministrargli e dalla parte di Provenza e dal marchesato di Saluzzo, conoscendo molto bene che la guerra esterna è tanto più loro necessaria quanto che avviene per la longa continuazione della guerra, che tutti li paesani che prima erano disarmati e vilissimi, tutti dati all'arte del campo e all'agri-

l'obéissance générale envers le roi, seul moyen d'arriver à un repos stable et définitif. Si par fatigue ou à la suite d'une trêve et d'une suspension d'armes on se reposait pendant quelque temps, cela ne durerait que jusqu'à ce que l'un ou l'autre parti se trouvât en état d'exciter de nouveaux troubles [a]. D'après ces données, votre sérénité peut juger de l'état du royaume, et prévoir ce qu'on doit espérer ou craindre pour son avenir. Le remède à cette grave maladie serait une diversion, une guerre extérieure en Flandre ou en Italie; mais les Français n'en ont pas la force. Quand même le roi voudrait y employer son frère, ou quelqu'un des Montmorency, fût-ce Damville ou Montmorency lui-même, aucun d'eux ne voudrait accepter : ils craindraient, en quittant le royaume et en laissant leurs charges, de ne plus pouvoir rentrer. Le roi ne pourrait donc se servir pour une pareille entreprise que de M. de Guise ou de quelqu'un de son parti ayant le crédit et l'habileté nécessaires. Quant à la guerre extérieure, ils en ont grande envie, et ils regrettent de n'avoir pas su profiter des troubles de la ville de Gênes, où ils étaient appelés. Ils ont toujours envoyé et envoient continuellement du côté de la Provence et du côté du marquisat de Saluces tous les secours qu'ils peuvent en vivres et en munitions. Ils sentent combien la guerre extérieure leur est nécessaire, d'autant plus que la guerre civile a appris le métier des armes aux paysans, qui jadis étaient désarmés et poltrons, et ne s'occupaient que de leurs champs ou de quelque art mécanique; mais à présent ils sont armés, exercés et aguerris comme de bons vétérans, tous arquebusiers fort adroits: et si on ne trouve pas moyen de les employer (le moyen ne serait qu'une guerre au dehors), le danger est très-imminent. Ces gens, qui n'ont point

[a] « Le paci degli ugonotti erano come le febbri quartane. » (Muratori, *Ann.*) — « La première chose qu'on doit faire, c'est d'examiner, et d'accuser en ces calamités universelles ses propres imperfections, afin de les amender ; et puis regarder la coulpe d'autrui : et quand nous nous voyons une fausse et courte paix, nous devons dire que nous n'en méritons pas une meilleure; pour ce que, comme dit le proverbe, quand le pont est passé on se moque du saint, et la plupart retournent en leurs vanités et ingratitudes accoutumées. » (Lanoue.)

coltura, ovvero ad alcuna delle arti mecaniche, adesso sono tutti armati, e talmente essercitati e agguerriti che non si distinguono dalli più veterani soldati; tutti fatti archibugieri eccellentissimi. Onde, se a questo non si trova modo, e occasion dove impiegarli (la qual occasione non può esser altra che con una guerra esterna spingerli fuori del regno), è grandissimo pericolo che (non sapendo questi vivere in altro essercizio, come assuefatti sino da putti, e non potendo accommodarsi a viver con la pace), che non si sollevino, con fine, se non altro, di andar robbando e depredando il paese, e ciò che venisse loro alle mani; massime che non saria per mancar loro capi, e del numero dei nobili. E questa, appresso all'altre, è una di quelle cose che, come pericolosissima, dà molto da pensare.

Avendo detto fin quì quello che intorno alla quiete del regno si possa sperare, passerò ora ad alcune considerazioni sopra la persona del re, e d'altri pochi più congionti di sua maestà, a fine che con tanto miglior lume possa la serenità vostra esser chiara degli umori di là.

Il re, serenissimo principe[1].... Lascerò di parlare delle parti esteriori della persona sua, quanto all' effigie e altre sue qualità, perchè non ha, in questo, fatto mutazione alcuna dall'essere nel quale lo vidde la serenità vostra e ciascuno; anzi ha più tosto fatto meglioramento, avendolo io trovato con molto miglior colore, non sì livido e tristo come aveva di quà, ma più bianco e aperto, e anco più pieno di carne. Ma quanto à queste parti della prosperità di vita, non lascerò di dire alla serenità vostra quello che di là ho trovato esser impresso constantemente negli animi di ciascuno : che la maestà sua non sia per avere longa vita, avendo, secondo dicono, dell'indesposizioni grandi, occulte; e particolarmente una naturale e perpetua indigestione, che è stata la causa che l'abbino persuaso a tornare a bever vino, dal quale sin da putto s'era astenuto. Quanto alle qualità intrinseche, che sono le più considerabili, il re non si

[1] Tronca il costrutto così come si suole parlando; poi lo ripiglia.

d'autre ressource pour gagner leur vie, qui depuis l'enfance sont dressés aux armes, qui ne peuvent plus s'accommoder de la paix, se révolteront peut-être, ou tout au moins se mettront à piller le pays et à s'emparer de tout ce qui leur tombera sous la main. Les chefs ne leur manqueraient pas, notamment parmi les nobles. C'est encore là un péril très-grave et qui donne beaucoup à penser.

Après avoir parlé de la France et de ce qu'il y a à espérer pour sa tranquillité à venir, je vous présenterai quelques considérations sur la personne du roi et sur quelques-uns de ses proches, afin que votre sérénité connaisse encore mieux le caractère des hommes et l'état du pays.

Quant aux qualités extérieures du roi, je ne vous en entretiendrai pas; il n'a guère changé depuis que vous l'avez vu. Il a plutôt gagné: son teint n'est pas aussi blême ni aussi mélancolique, il est plus blanc et plus animé; il a même pris un peu d'embonpoint. Je vous dirai seulement que tout le monde en France croit que le roi ne peut pas vivre longtemps. Il souffre de plusieurs indispositions graves, secrètes, entre autres d'une indigestion continuelle; c'est pour cela qu'on lui a conseillé l'usage du vin, auquel il avait renoncé depuis son jeune âge.

Mais venons aux qualités de l'esprit, qui sont les plus importantes. Le roi a sans doute beaucoup d'intelligence, et même du sens; ses propos en font foi. Ceux qui le voient le plus intimement disent qu'il ne manque pas d'ambition; mais en même temps il est d'une grande bonté et tout enclin à la paix et au repos*. Il est loin d'avoir, à vrai dire, l'esprit bouillant que supposeraient son âge de

* « Per sua inclinazione già affezionato alla concordia. » (Davila, VI, 374.)

può negare che non sia pieno d'ingegno, e anco di giudizio, come si conosce dalli suoi ragionamenti. Aggiongono quelli che più lo pratticano, che non è anco senza ambizione. Ma naturalmente è di una grandissima bontà, tutto inclinato alla quiete e reposo, lontanissimo, per la verità, da quelli spiriti vivi (massime in questi anni giovani, che sono ventiquattro della sua età) e da quel fervore che suol esser proprio de'Francesi giovani e principi, alieno in tutto da qualunque sorte di piaceri e essercizii faticosi, come dalla caccia, dalli giochi di palla, dal maneggiar cavalli, e consequentemente da giostre, tornei, e simili : per diretto [1], contrario in questa parte alla natura del padre, e fratelli. Questa inclinazione e natural disposizione di sua maestà, che si vede, al riposo e quiete, l'ha [2], per dir il vero, fatto perdere in gran parte quella così grande espettazione conceputa di se, che avesse ad esser uno dei maggior guerrieri di Francia, per essersi così giovane retrovato in tante giornate e battaglie campali in quante s'è trovato, con avere da tutte reportato vittoria. La qual opinione della natura sua placida e pacifica, aggionta a quell'altra, che sia per aver corta vita, siccome, per la verità, appresso la sua nazione li diminuisce assai di quella reputazione che se li conveneria, così per il contrario dà al fratello, e alla parte sua contraria, maggior audacia e maggior vigore, non stimandosi in Francia, per conclusion verissima, nè nobile nè signore nè principe, che non solo non ami, ma non cerchi e procuri la guerra. Nè lascerò di dire che da principio che sua maestà entrò nel regno, diede occasione d'una mala contentezza, mediante alcuni modi nuovi tenuti da lei, insoliti veramente a quella nazione, spezialmente alla nobiltà (domestichissima, come ogn'un sa, con il suo re) : avendo introdotto che, quando mangiava, non solamente ciascuno stesse discoperto (che pur questo era conforme alla buona creanza e all'uso degli altri re), ma essersi fatto un steccato intorno la taula, s'impediva che niuno se li approssimasse, nè tampoco gli parlasse, come prima in quel luogo ogn'un altro lo facevano a piacer loro, e

[1] Direttamente. È nel Passavanti.

[2] Per *gli ha*, non manca d'es. tosc.

con molta familiarità. Ma accorgendosi che la cosa dispiaceva (e essendogli anco detto), tornò immediate all'uso degli altri re.

Nacque, poco dopo, anco occasione d'una universal mala contentezza per il suo matrimonio, dispiacendo a tutti di veder sua maestà accompagnata con questa regina, sì perchè non vedevano da un tale matrimonio alcuno accrescimento o di commodo o d'onore, nè al regno nè alla persona sua; sì perchè temevano che, per esser la regina della casa di Lorena, tutte le grazie e favori (con esclusione o almeno con poca partecipazion degli altri) derivassero solamente nelli[1] parenti di quella, e specialmente in quelli di Guisa, invidiati prima, ed odiati anco per altro. Ma anco questa mala satisfazione s'è andata diminuendo, e si diminuisce ogni giorno più, veduto che hanno il proceder modestissimo e la natura amabilissima della regina, e il modo col quale il re procede seco e con li suoi.

Ma quanto alla disposizion del re alla quiete e alla pace, conosce e confessa ogn'uno che, quando per natura non vi fosse inclinata sua maestà, come è, le conveniria esser per necessità, atteso il misero stato nel qual è la maestà sua. Quanto al modo di far guerra, etiam defensiva, conosce di retrovarsi[2]. . . . . con esser tutte l'entrate regie (solite d'ordinario, quando il regno è pacifico, render, secondo dicono, quindici milioni di franchi) che adesso per il crescimento della moneta non sono più di cinque milioni di scudi dal sole. Queste sono non solo obligate e impegnate, ma per causa della guerra impedite e occupate, sicchè a gran pena li resta la provisione ordinaria del vivere. Perciò, constituta la maestà sua in queste angustie e necessità, non avendo delli suoi proprii di che poter valersi, e non potendo dalli estranei etiam per via di pegni esser soccorsa, con tanta sua bassezza e indignità; che maraviglia adunque è se si dimostra tanto amica e bramosa della pace in qualunque modo egli la possa avere.

Avendo sin quì detto quanto mi è parso necessario della persona e

[1] Cod. *dalli*.

[2] Vuol dire di non ritrovarsi in istato.

Son mariage fut aussi une nouvelle occasion de mécontentement général; le choix de la reine, sa femme, ne plaisait à personne. D'abord le pays et le roi n'y trouvaient aucun avantage ni aucun honneur; puis on craignait qu'une reine de la maison de Lorraine ne fît tomber les faveurs presque uniquement sur ceux de sa maison, notamment sur les Guises, qui étaient déjà assez enviés et détestés à d'autres titres. Mais cette défiance s'est affaiblie et diminue tous les jours parce que l'on voit la modération et le naturel aimable de la reine, ainsi que la manière dont le roi se conduit avec elle et avec tous ses parents. Quant aux dispositions pacifiques du roi tout le monde reconnaît que, lors même que le repos ne serait pas son penchant, il serait une nécessité des temps, à cause du triste état où sa majesté se trouve. La guerre, même défensive, n'est plus possible: les revenus royaux qui sont, en temps de paix, de quinze millions de francs, maintenant, à cause de l'accroissement de la valeur nominale de la monnaie, ne sont que de cinq millions d'écus au soleil. Ces revenus sont d'abord engagés, puis absorbés par la guerre, et ils donnent à peine ce qui est strictement nécessaire à l'entretien journalier. Dans une telle détresse, ne pouvant se suffire avec ses propres biens, ne pouvant pas même emprunter aux étrangers en leur fournissant des gages, on ne doit pas s'étonner si, au milieu d'un pareil abaissement, le roi cherche la paix à quelque prix que ce soit.

Après avoir parlé du roi et de ce qu'on a dit sur son mariage, c'est ici le lieu de vous entretenir de la reine. C'est une jeune femme de dix-neuf à vingt ans, vraiment belle, d'une taille très-bien prise,

dell' esser del re, con il proposito tenuto del suo matrimonio, casca qui opportunamente dar relazione della regina. È questa, giovane d'età di diciannove in vent' anni, formosa[1] veramente; e si può dir anco, di bella[2] statura, più presto mediocre che piccola, non aggiutandosi punto nè con pianelle nè con altro. Ha bella disposizion della persona: però piuttosto magra, per dir il vero, che altrimenti: bel profilo di volto, con la faccia grave e onestissima, non senza gran venustà e allegria. Ha gli occhi, benchè bianchi (che dilettano in Francia), però assai vivi; e sopra tutto bella carne. Ha li capelli biondi, che piacciono infinitamente al re, cosa non molto frequente a vedersi di là, avendoli negri per il più: non usandovi intorno alcuno artificio. Questo è quanto all' esteriore. Quanto all' interiore, si vede che è benignissima, trattando con tutti con molta domestichezza e umanità. Dicono che è benefica; e per quello che ha, anco liberale; di bonissimo spirito e ingegno, perchè intende e responde molto a proposito. Religiosissima non manco del marito, che non si può dir più: ma sopra tutto ossequente al re, e tanto innamorata di lui che non si può vedere maggior convenienzia nè unione. Si chiama per nome Aloysia, figliuola di monsignor di Vodemont, fratello del cardinale e del padre del presente duca di Lorena, che era già germano del quondam monsignor di Guisa, del cardinale di Lorena e degli altri fratelli. Fu questo per un tempo persona di Chiesa, nominato al vescovato di Metz, ma non consacrato; avendo poi voluto restar laico, e maritarsi. Della prima moglie (che fu sorella del conte di Agamont, quello a chi in Fiandra fu mozzata la testa) ebbe questa figliola: siccome della seconda, che fu sorella del duca di Nivers, e della terza, che fu figliola del duca d' Umala, suo cugino germano, ne ha tre o quattro altri, tra maschi e femmine. E il primo de' maschi è maritato in Francia, e resiede in corte, ed ha titolo di duca. Un altro di età di ventidue anni si alleva in corte di Savoia con quel principe; e, dopo questa parentela della sorella con il re, viene molto onorato. Non sa-

[1] Bocc. Alam. Firenz.

[2] Io leggerei piuttosto: « E, si può dir anco, bella: di statura più..... »

plutôt moyenne que petite, et ne se servant point de hauts souliers pour se faire plus grande. Elle est plutôt maigre qu'autre chose. Les lignes de son profil sont belles; sa figure est majestueuse, agréable, riante; ses yeux, quoique blancs, ce qui plaît aux Français, sont très-vifs. Son teint surtout est beau; ses cheveux sont blonds, ce que le roi aime fort, car c'est une chose rare en France, les cheveux étant ordinairement noirs. La reine n'a recours à aucun artifice pour sa parure. Quant à ses qualités morales, elle est très-douce, affable envers tout le monde. On dit qu'elle est bienfaisante, libérale même, autant que ses moyens le permettent. Elle a de l'esprit et du sens; elle saisit vite ce qu'on lui dit, et elle répond convenablement. Sa piété est aussi fervente que celle de son mari; c'est tout dire[a]. Elle est pardessus tout dévouée au roi, elle en est éprise; on ne saurait voir une union plus étroite. Elle s'appelle Louise, et est fille de M. de Vaudémont, frère du cardinal et du père du présent duc de Lorraine. Ce Vaudémont était le cousin germain de feu M. de Guise, du cardinal de Lorraine et de leurs autres frères. Il entra d'abord dans l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Metz, mais ne fut pas consacré. Il voulut ensuite redevenir laïque et se maria. Sa première femme fut la sœur du comte d'Egmont, qui eut la tête coupée en Flandre, et il en eut cette fille, devenue maintenant reine de France. De la seconde, qui était la sœur du duc de Nevers, et de la troisième, fille du duc d'Aumale, son cousin germain, il eut trois ou quatre enfants. Le premier des enfants mâles s'est marié en France; il vit à la cour avec le titre de duc; un autre, de l'âge de vingt-deux ans, est élevé à la cour de Savoie avec le prince; et depuis le mariage de sa sœur avec le roi de France on le traite avec beaucoup de respect.

Le roi désirait ce mariage, car il voulait épouser une femme belle; mais (et c'est une chose curieuse, que je tiens d'un grand personnage),

[a] « Fit mettre sus par les églises de Paris les oratoires, autrement dit les paradis où il allait tous les jours... Il *marmottait* son chapelet de *têtes de morts* même au milieu des débauches, et il l'appelait le *fouet de ses grandes haquenées.* » (Journ. de Henri III.)

rebbe successo questo matrimonio del re con la regina (benchè fusse proposto e desiderato da sua maestà, per voler aver sopra tutto bella moglie[1], per non lasciar di dir questo particolare referitomi da persona grande che lo sa) se fusse vivuto il cardinale di Lorena, dissuadendolo principalmente e impedendolo per respetto suo la regina madre, a fine che quel cardinale non entrasse in quel credito e favore che sarebbe entrato, con accrescerli a lui l' autorità, e levarsela a lei. Però, quando ne fu parlato, andava allongando la resoluzione, col metter inanzi al re di mandare in Germania a pigliare i retratti[2] d' alcune figliole di quei principi, che hanno nome di belle: poichè alla cognata figliola dell' imperatore il re per diversi rispetti non inclinava; e in Italia, dove il re aveva grandissima inclinazione, non ve ne erano di belle che fussero principesse e degne di lui. Ma, morto il cardinale cessato per ciò con la morte di quello il sospetto e la paura ad essa regina, non stimando gli altri suoi che restavano, ella, conosciuto il desiderio del re, sollecitò poi e procurò la conclusione.

Della qual regina madre, essendo quì il suo luogo, vi sarebbe, per il vero, molto che poter dire, come sola e assoluta moderatrice, che è, del tutto. Ma restringendomi alle cose più essenziali, dirò solamente che a lei principalmente è data la colpa di tutti questi successi: onde se prima, come forestiera e di sangue italiano, era poco amata; ora, per dir la verità, è odiata: conciosia che conosce e confessa ogn' uno, che per mantenersi lei nel governo e nella suprema autorità, non solo nella minorità delli figlioli, ma quando sono usciti di quella, è andata fomentando le discordie e divisioni, prevalendosi quando dell' una e quando dell'altra, secondo che per le sue private passioni li tornava bene: avendo ella atteso, quanto ha potuto, a tener li figlioli, etiam in età adulta, lontani dai negozii e da' pensieri gravi, a fine che, come inesperti e deboli, si remettessero (come facevano, e tuttavia fa questo re) a lei, guadagnando essa, con questo[5], maggior grazia e maggior favore. Intende essa regina e conosce di longo tempo

cette union n'aurait pas eu lieu si le cardinal de Lorraine eût vécu. La reine-mère faisait tout alors pour l'empêcher, de peur que le cardinal n'acquît un crédit et une faveur qui lui permissent de l'abaisser et de la supplanter elle-même. Aussi, lorsqu'il fut question de ce mariage, la vieille reine temporisait; elle conseillait au roi d'envoyer en Allemagne chercher les portraits de plusieurs princesses qui ont une réputation de beauté. Quant à sa belle-sœur, fille de l'empereur, le roi n'en voulait pas. Il aurait choisi volontiers en Italie, mais on n'y trouvait pas de princesse en même temps belle et digne de lui. La mort du cardinal fit cesser les défiances de la reine, qui estimait trop peu les autres princes de cette maison pour les craindre. Ainsi ce fut elle-même qui, voyant le désir du roi, se hâta de le satisfaire.

Ce serait ici le lieu de parler longuement de la reine-mère, qui régit à elle seule les affaires d'une manière absolue. Je me bornerai aux faits principaux. Elle est accusée de tous les malheurs qui ont désolé ce royaume. Étrangère et Italienne, jusqu'ici elle était peu aimée; à présent elle est haïe. Tout le monde reconnaît que, pour conserver la suprême autorité, même après la minorité de son fils, elle a fomenté les discordes, se servant tantôt de l'une des deux factions, tantôt de l'autre, selon qu'il convenait à ses intérêts. Elle a tâché d'éloigner toujours ses enfants des affaires et des occupations sérieuses, lors même qu'ils étaient sortis du bas âge, afin que, sans expérience et sans force, ils s'en rapportassent toujours à elle, ainsi qu'ils l'ont fait, et ainsi que le fait le roi à présent encore. Par ce moyen son pouvoir s'accroît toujours. Au reste, elle sait bien qu'on lui impute tous les maux du royaume, et qu'on la déteste. C'est elle qui dissuada le roi de ce qu'on lui avait sagement conseillé[a] à son

[a] Les Vénitiens lui avaient donné des conseils de modération et de tolérance. Le Tasse définit fort bien leur politique large et sévère à la fois : « La quale (Venezia) pru-

questa imputazione che le è data, che sia causa di tutti i mali, e l'odio che perciò le è portato; attribuendosi a lei l'aver ultimamente dissuaso il re da quel buon consiglio che li fu dato quando passò per Italia, cioè che entrando nel regno, vi entrasse quale usciva di Polonia cioè disarmato, e con far publicar, subbito che arrivava, un perdono generale, liberar li prigioni, e abolir li processi; e sicome era re nuovo, così volesse che tutto fosse nuovo: avendolo lei persuaso al contrario, che entrasse armato, e in esser tale da farsi non pur rispettar ma temere, a fine che, venendo a quelli effetti di liberar li prigioni e publicar un perdono, non paresse che lui venisse più per paura e per viltà che per grandezza e per magnanimità. Quello che[1], se fusse esseguito come si doveva, non era reputato anco mal consiglio, e fu approbato anco dal duca di Savoia, secondo che egli mi ha detto: ma il male fu che, quanto all' effetto di fare entrare il re armato (qual[2] fosse poi la causa), non se ne fece niente o poca cosa, essendo venuto il re da Turino a Lione con forze tanto deboli che non meritavano pur esser considerate, non che temute. Onde venne ad entrare nè armato nè disarmato; conseglio, come dico, attributo alla regina e a' suoi consultori, e, dall' evento, giudicato pessimo: dal quale sono poi derivati tutti gli altri mali successi; dopo quel tempo, conosciuto per tale anco dal re medesimo, di che in secreto ne è stato e sta dolentissimo. Ma è tanto il credito e l'autorità che ella ha con lui, che nè lui nè altri ardiscono contradirgli. Perciò ella non stima nè odio nè imputazion che le venga data, sapendo molto bene, che in suo disonore sono stati non pur composti ma stampati e publicati libri che si vendono per le botteghe, si può dir, publicamente. Nè per questo essa si smarrisce punto; anzi animosa e intrepida non perdona nè a fatiche nè ad alcuna sorte di pericolo, facendo, di[3]

dentissima oltre tutte l'altre città siccome è *pronta ad opprimere* tutti quei principii da quali potesse nascere alcuna sedizione od alcuna mutazione di stato; così per altro, è molto clemente in castigare l'imperfezioni dell' umano intelletto. » (T. III, p. 150.)

[1] *La qual cosa se.* Lat. *quod.*

[2] Per *qualunque* ha es. moltissimi.

[3] Cod. *da.*

passage en Italie, savoir, d'entrer en France comme il était sorti de Pologne, c'est-à-dire désarmé, en proclamant un pardon général, en relâchant les prisonniers, en annulant les procès, enfin en commençant un nouveau règne par une manière nouvelle de gouverner. La reine-mère lui conseilla le contraire; elle lui dit qu'il fallait entrer entouré de troupes, de façon à être non-seulement respecté, mais craint, afin que, lorsqu'il s'agirait de relâcher les prisonniers et de pardonner à tous, il n'eût pas l'air de le faire lâchement, non par générosité, mais par peur. Ce conseil, bien suivi, n'aurait pas été sans fruit. Le duc de Savoie[a] m'a dit l'avoir approuvé; mais ce qu'il y eut de mal, c'est que les forces qui accompagnèrent le roi à son entrée, quelle qu'en fût la cause, étaient presque nulles. Les soldats qui vinrent avec lui de Turin à Lyon, loin d'inspirer de la crainte par le nombre, s'apercevaient à peine. Ainsi le roi entra dans son royaume sans être ni armé ni désarmé; et ce conseil, dont les suites ont été si funestes, était imputé, je le répète, à la reine et à ses conseillers[b]. Ce fut la cause de tous les malheurs; le roi l'a reconnu lui-même, et il en est très-fâché dans son cœur; mais tel est le pouvoir de la reine sur son esprit, que ni lui ni les autres n'osent la contredire. Elle ne se soucie ni de la haine ni des imputations dont on l'accable[c]; elle connaît les livres publiés contre elle, et qu'on vend presque publiquement dans les boutiques. Rien ne la déconcerte; mais, toujours plus hardie et plus intrépide, elle brave la fatigue et le danger, elle entreprend de longs et périlleux voyages; d'autant plus occupée des affaires qu'elle voit l'état du royaume et du roi dans un danger qui ne fut jamais plus imminent et plus grave. Ceux qui prévoient le mieux l'issue des troubles présents affirment que, si cela dure, on en viendra à morceler le royaume par

Celui qui fut chanté par le Tasse, t. II, p. 464. Il en parle même dans ses dialogues, t. III, p. 74. En 1574 il était à Venise. (Muratori, *Ann.*)

[b] Davila, I, 195.

[c] « Je ne m'en soucie pas qui le trouve bon ou mauvais. » (Lettre de la reine, Bibl. roy. Fontanieu, 338. *Rev. rétrosp.* num. XIV, p. 256.)

questi tempi, li viaggi che fa in parte[1] tanto lontane e sospette; stringendo, per dir il vero, le cose tanto più, e mettendo a lei più pensiero questo, quanto che ella vede il stato del regno, con quello del re, non esser mai stato in maggior travaglio e pericolo che al presente, andandosi alla via (e questo è il giudizio di quelli che più intendono intorno all' esito delli presenti turbini si possa aspettare[2]) di vedersi far molte divisioni, e più pezzi del regno, occupandone chi una, chi un' altra parte, come farà Monsignore e il principe di Condè, come già ha fatto Danvilla, e così quelli della Rochella e altri, con vedersi, se non in nome, almanco in effetti, più re[3]. Preme grandemente ad essa regina che, essendo pronosticato al re non solo corta vita ma senza posterità (alli quali pronostichi non si può credere quanto ella di sua natura vi sia inclinata, e quanto vi presti fede), venendo perciò la successione a Monsignore (il quale sa benissimo lei, quanto intrinsecamente le sia alienato[4], come quello che sempre è stato maltrattato, con gran differenza delli altri fratelli[5]), perciò, se con ogni studio ella s' affatica di reconciliarselo a se e al re, con promettergli, come fa, e stato e ricchezze, e di farlo anco erede delli proprii beni che sono molti, annullando il testamento o la donazione che fece già di quelli a questo re quando era Monsignore; fa quello che le importa e che la crucia[6] sopra tutte le cose. E acciò le succeda più facilmente il suo fine, ella, prevalendosi delle solite sue finezze, subbito che s'è trovata con quello, ha immediate atteso a mettere diffidenza tra lui e quelli della sua fazione, entrati già in gelosia che egli occultamente non s'intendesse con lei e col re a' danni loro. E non solamente fa questo, ma sapendo lei l' odio acerbissimo che Monsignor tiene al cancelliero e al duca di Nivers, al marescial di Res e al Chiverni (che è un consigliero favoritissimo del re) ha (secondo in-

[1] Anco ne' Tosc.

[2] Questo, giudicano si possa aspettare. Vano sarebbe cercare nel nobile autore regolarità di sintassi. Forse *turbidi*.

[3] *Non più che re, ma parecchi re.*

[4] *Alienato* coll' *a*, come *lontano* ne' Toscani e simili; ma non è bel modo. Il cod. *allienato*.

[5] Il periodo rimane in tronco, al solito.

[6] Malespini.

des divisions irréparables; que les uns en saisiront telle partie, les autres telle autre. C'est ce que l'on craint de la part de Monsieur et de Condé : c'est ce qu'ont fait Damville et ceux de La Rochelle, qui sont en effet plus rois que le roi lui-même.

Des prédictions ayant été faites sur la brièveté de la vie du roi et sur sa stérilité, la reine-mère, tout inclinée à y ajouter foi[a], est dans une grave inquiétude pour elle, car elle sait bien que Monsieur, qui succéderait, ne l'aime pas, ayant été le plus maltraité de tous ses frères. Or la reine cherche à se concilier sa bienveillance et à le rapprocher du roi; elle lui promet le pouvoir et les richesses, et son propre héritage, qui est très-grand, c'est-à-dire qu'elle lui promet d'annuler le testament et la donation qu'elle en a faite au roi lui-même lorsqu'il n'était encore que Monsieur. C'est cette pensée qui la tourmente souvent. Pour mieux réussir, elle met en œuvre les finesses qui lui sont familières. A peine abouchée avec lui, elle a tâché d'introduire la division entre lui et ses partisans, qui voyaient déjà avec défiance ces pourparlers, et qui craignaient quelque trame secrète et préjudiciable à leurs intérêts. En outre, comme elle connaît la haine si profonde de Monsieur contre le chancelier, le duc de Nevers, le maréchal de Retz et Chiverny, conseiller favori du roi, elle a promis à Monsieur (ainsi que je vous l'ai écrit) de faire en sorte, à son retour, que le roi les disgraciât et les éloignât de la cour, quoiqu'ils soient ses propres créatures et qu'elle les ait plus en faveur que tous autres. Son but en cela est de se concilier l'affection de Monsieur et de prendre plus d'ascendant sur lui.

Mais je veux montrer toute l'étendue de sa finesse à votre sérénité. Comme les pronostics des astrologues annoncent à Monsieur lui-même une vie courte et sans postérité, et comme dans ce cas la couronne

[a] Sa crédulité superstitieuse est fort connue : dans une de ses lettres récemment publiées elle parle d'un conspirateur qui « avait fait une figure de cire à qui il a donné des coups à la tête » et elle dit que *c'était contre le roi* : elle veut « qu'on lui fasse défaire s'il a fait quelques enchantements pour nuire à sa santé. » (*Rev. rétrospect.* IIe sér. n° XIV, p. 238-239.)

tese vostra serenità dagli ultimi avvisi) dato intenzione a Monsignore, che, come ella sia in corte, e si trovi col re, di volergli far dismettere e maltrattare, non ostante che siano tutte creature sue, e li più favoriti che ella abbia. Tutto fatto con arte per reconciliare Monsignore, e per guadagnarlo maggiormente. E, per dir il vero, per mostrar alla serenità vostra quanto ella sia accorta, minacciando anco li pronostichi corta vita a Monsignore, dopo che sarà re, e senza posterità anco lui, dovendo perciò venire la successione al re di Navarra suo genero, ella fin da ora col mezzo della figliola, moglie di quello, ha fatto tanto che si dà ad intendere di aversi guadagnato il zio ch' è il[1] cardinale di Borbone, persona innocentissima, conducendolo sempre seco, come fa; e oltra lui, il duca di Monpensiero, fatto suo confidentissimo, che è buon principe, e, da soldato in poi, è per altro tenuto di buona pasta: l'un e l'altro di sangue regio, e delli più congionti con esso re di Navarra. Il tutto con fine di restar patrona e nella solita autorità, anco quando venga la successione del genero, come che lei stimi di non aver mai a morire, benchè lei sia entrata o poco lontana da cinquanta nove anni: sicura (siccome ella dice) con il re della sua, etiam se avesse tutto il regno contrario, di non aver a perder punto della sua autorità e reputazione. E questo sia quanto appartiene ad essa regina.

Dirò ora di Monsignore. Questo (come la serenità vostra averà inteso) è minore di dui anni del re, entrato in ventidue anni, piccolo di persona più tosto che mediocre, ma forte e ben formato, e tutto massiccio, e perciò attissimo e inclinato ad ogni sorte di travaglio e fatica, e alli esercizii[2] quanto più faticosi, al contrario del re. Quelli che lo pratticano, dicono che non è di mala natura; ma che ha molte parti nobili, siccome di benefico, di liberale, per quello che ha; uomo di parola, e umanissimo con ciascuno, fin ora niente corrotto nella religione. Ma sempre è stato poco amico e d'accordo con li

[1] Cod. *averselo*. Poi, *il zio del;* meglio si legga, *d'averselo guadagnato. Ha eziandio guadagnato il zio* (o cosa simile).

[2] Tanto più quanto sono più faticosi, o simili.

fratelli ; massime di questo, che è re e con la madre; tutto per colpa di lei, per la disaguaglianza (com'ho detto) che ella faceva dall'uno all'altro, abassando questo, e inalzando quanto più poteva l'altro, come l'occhio suo dritto. E era causa che si odiassero a morte. E dicono che sotto la Rochella mancò poco che dalle male parole che corsero fra loro non venissero all'armi. E s'accrebbe poi tanto più l'odio quanto che egli seppe l'officio che contro di lui fece questo re, andandosene in Polonia, in pregare il re passato, che per niente non li desse il grado di luogotenente che lasciava lui ; dicendoli molti mali della persona sua, e mettendolo in grave odio: dal che vogliono che avesse principio il sdegno e l'alterazion sua con il re per non aver ottenuto quel grado ; non essendo mancati di quelli che lo stimolavano e li mettevano inanzi il poco conto che era fatto di lui e dal re e dalla regina, con tenerlo tuttavia basso, povero e negletto, non ostante che fusse fratello di re, e la prima persona nel regno dopo lui. Come poi siano passate le cose fra il re e lui, quanto all' imputazioni dateli di fuga e di machinazione contra la persona del re, non mi estenderò a dirle, perchè sono cose notissime ad ogn'uno, non pur alla serenità vostra. Questo solo ho da dirle, che se egli non preveniva con l'andarsene, al sicuro era prevenuto ; perchè, se tardava un giorno più, già era deliberato quello che fin all'ora aveva impedito la regina madre, di assicurarsi di lui in una carcere perpetua. E sebbene al presente pare sia libero, essendo dove egli è, e servito in apparenza e onorato come re ; però non può far nè dire più di quello che gli vien prescritto da quelli : onde è più legato e più in prigione che mai. Di assicurarsi, di retrovarsi più col re, nè di venire in corte, niuno è che lo creda, avendo inanzi agli occhi il fatto dell'armiraglio. Ma se l'accordo seguirà con l'assignazione[1] di quelle cinque terre, farà la residenzia sua in Burges overo in Angolen, che sono le principali, tenendo ancora lui con le debite solennità il stato

Mi resta, per finire, dar relazione anco del re di Navarra, e del gran cancelliero; questo come ministro tanto principale, e quello tanto congionto di sangue col re. È dunque, serenissimo principe, questo re o coetaneo di Monsignore, o con un anno, credo, di differenza dell'uno all'altro; di statura mediocre, ma, per quello, è molto ben formato, per ancor senza barba [1], di pelo bruno; ardito, e molto vivo, come era la madre : però piacevole e domestico e amabilissimo nel procedere, e liberale per quanto dicono, e amico in estremo della caccia, che non attende mai ad altro. Mostra aver spiriti grandi, parlando forse troppo più liberamente di quello che convenga sopra la recuperazion del suo stato occupatoli dal re cattolico. Disse un giorno a me, che se il re avesse voluto lasciar fare a lui con far vista solamente di non veder quelli che l'averino seguitato oltre li suoi sudditi (essendo lui signore e assoluto padrone, senza alcuna recognizione, del principato di Bearne posto alli confini delli Pirenei, oltre che possiede in Guienna e in Guascogna la maggior parte di quelle provincie, sotto però la sovranità del re; sono tutti questi beni della regina sua madre) : se il re, egli mi diceva, avesse lassato fare a me, sarebbe passato a Genova, e valutosi di quella occasione, senza che il re si fusse mosso, o entrato in guerra, o nè anco a rottura con il re di Spagna; perchè li dava l'animo di far gran progresso : tanto numero di soldati e gentil'uomini l'averebbeno seguitato. Mi disse che non gli mancheriano dell'altre occasioni, non volendo in modo alcuno lassare di non fare ogni opera di recuperare il suo. In tempo del re passato, vostra serenità sa che fu intertenuto ancor lui insieme con Monsignore per li medesimi sospetti. Adesso è libero, e va per tutto, però sotto la parola data secretamente per monsignor di Guisa in suo nome, di non allontanarsi di corte senza il voler del re. Col quale monsignor di Guisa si è reconciliato; e sono una cosa medesima, di nemici che prima

[1] L'hanno il Davanz. ed il Redi, ma colla negazione.

apanage, il ira résider dans l'une des deux principales, Bourges ou Angoulême; et là il jouira tranquillement d'une dignité quasi royale.

Il me reste à parler du roi de Navarre et du grand chancelier, dont l'un est au nombre des ministres les plus puissants, et l'autre est si proche parent de sa majesté. Ce prince a le même âge que Monsieur, ou peut-être y a-t-il entre eux un an de différence. Il n'est pas grand, mais il est bien fait, sans barbe encore : il a les cheveux noirs, l'esprit vif et hardi, comme celui de sa mère; il est agréable, familier au demeurant et très-aimable dans ses manières ; libéral, à ce qu'on dit ; aimant fort la chasse et y dépensant tout son temps. Ses sentiments sont assez élevés, à ce qu'il semble [a] : il dit peut-être trop librement qu'il veut recouvrer les provinces occupées sur lui par le roi catholique. Il m'assura un jour que si le roi l'avait laissé faire, s'il avait fermé l'œil sur ceux qui l'auraient suivi, sans compter ses sujets à lui (car il est, d'après les droits à lui laissés par sa mère, le maître absolu depuis sa principauté de Béarn jusqu'aux Pyrénées, et il possède en outre la plus grande partie de la Guienne et de la Gascogne, sous la suzeraineté du roi de France); que si le roi l'avait laissé faire, me disait-il, il se serait rendu à Gênes, profitant de cette occasion sans que le roi de France dût bouger et rompre avec l'Espagne, et aurait eu des succès considérables avec la nombreuse suite de soldats et de gentilshommes qu'il aurait emmenée. Il ajouta que d'autres occasions ne lui manqueraient point et qu'il voulait tout faire pour recouvrer le sien. Votre sérénité sait bien que sous le dernier roi il fut aussi retenu avec Monsieur pour les mêmes soupçons. A présent il est libre et il va partout sur la parole secrètement donnée en son nom par M. de Guise, qu'il ne quitterait jamais la cour sans le consentement du roi. Il est réconcilié avec M. de Guise, et, d'anciens ennemis qu'ils étaient, ils sont étroitement liés. Il montre beaucoup d'affection pour les états italiens, notamment pour votre sérénité. Il m'a fait un très-honorable accueil; il

[a] Brantôme assure que « les Bourbons n'ont jamais été malades de la fièvre poltronne. »

erano. Fa molto l'affezionato della nazione italiana, e sopra tutto della serenità vostra, avendomi onorato estraordinariamente, e mostrata grandissima voglia di venir a veder questa, invaghito dagli onori fatti al re, e informato di quelli fatti al padre, che quando vi venne, era monsignor Vandomo.

Ho detto del re, dirò del cancellieri. Questo, come ogn'un sa, è presidente Birago, nobile milanese, ma di lungo tempo foruscito, di età di sessantacinque anni, ma molto vivace, benchè patisca di gotte; intendentissimo de' governi publici e di cose di stato, e curiosissimo, stando del continuo sopra avvisi, con aver suoi uomini e sue spie in ogni parte. Ma non è meno intendente di questi e di quello, che egli sia delle cose di guerra, nella quale ha più continuato che nell' essercizio de' dottori. Per questa causa li fu dato il governo di Lione e del Lionese, nel quale si portò di maniera che, retornato in corte, e fatto del consiglio regio, con la confidenzia e protezione che egli seppe guadagnarsi della regina e del re, mancato che fu il cancelliero passato, monsignore dell' Hospitale, fu creato lui. Il qual grado essendo il primo del regno, l'ha posto in tanta invidia, e accresciutoli talmente odio, che se prima come Italiano era mal visto, adesso come cancelliero e tutto congionto con la regina, è aborrito e minacciato su la vita[1]. Ma egli è animosissimo, [2] appoggiato al favore, e, assicuratosi sopra la grazia del re e della regina, avendosi buona guardia, con aver sempre la casa piena di parenti e nepoti suoi, buoni soldati, non fa più che tanta stima delle minaccie. Gli opponevano che sia avaro, non omettendo niente di quello che appartiene al suo utile, non potendosi da lui aver cortesia. Ma, quello che più importa, dicono che nell' offizio suo sia poco intendente delle cose del regno, perchè, passando per sua mano e sotto il suo sigillo tutte l'espedizioni di grazie e di giustizie, egli impedisce, e per contrario consente, molte cose che non doverebbe, come poco essercitato nella professione di giudice e di dottore, non intendendosi nell' espedizioni,

[1] Forse *de la*, o *ne la*.

[2] Manùsc. forse un *e*.

a témoigné une grande envie de voir Venise, tenté qu'il est par les honneurs faits au roi, et informé de l'accueil que reçut ici son père, alors M. de Vendôme.

Après avoir parlé du roi de Navarre, j'arrive au grand chancelier[a] : c'est, comme vous savez, le président Birague, gentilhomme milanais, expatrié depuis longtemps, âgé de soixante-cinq ans, goutteux mais robuste, fort entendu dans les affaires d'état, voulant tout savoir et ayant partout des gens à lui et des espions. Ce qu'il connaît le mieux, c'est la guerre, dans laquelle il est plus versé que dans les exercices des docteurs. C'est pourquoi on le fit gouverneur de Lyon et du Lyonnais : il s'y conduisit de manière qu'après son retour à la cour, protégé et chéri par le roi et par la reine, il put succéder à M. de L'Hôpital dans la charge de grand chancelier[b]. C'est la première charge du royaume. Si auparavant on le haïssait, comme Italien, maintenant on l'abhorre, comme chancelier et comme lié à la reine, l'envie se joignant à la haine. On menace même d'attenter à sa vie. Mais lui, qui est très-courageux, et que la protection du roi et de la reine enhardit encore, il ne craint pas les menaces. Au surplus, une bonne garde l'environne : sa maison est pleine de ses parents et de ses neveux, tous bons soldats. On lui reproche d'être avare : on dit qu'il ferait tout pour son intérêt, rien par pure courtoisie. Ce qui pis est, on dit qu'il connaît peu les devoirs de sa charge. Comme tous les arrêts de grâce et de justice passent par ses mains et sous son sceau, il empêche souvent ce qu'il devrait autoriser ou autorise ce qu'il devrait empêcher, parce qu'il est étranger à la profession de juge ou de docteur; il ne sait pas quand il faut ajouter ou ôter une clause à tel ou à tel acte; il ne voit pas pourquoi il est mieux de s'exprimer plutôt de telle manière que de telle autre : puis, il est très-lent, voulant expédier tout seul les affaires. Il est à craindre que

[a] Brantôme, t. III, 76, 104, 105.

[b] Après L'Hôpital, Morvilliers; après Morvilliers, Birague.

dove occorra o mettervi o levarvi una clausola più o meno, e che ella sia detta più ad un modo che ad un altro. Oltre che sia[1] longhissimo, volendo spedire tutte le cose lui; onde è pericolo che, prevalendo l'odio, non lo levino dall'offizio. Ma egli, accortissimo, prevedendolo, remandò ultimamente i sigilli al re : ma li furno remandati, facendoli dire il re che continuasse : dissegnando, se pur lo levaranno, di farlo di chiesa. E dicono che il re va trattenendo tutte le vacanzie ecclesiastiche, non volendo pronunziare[2] alcuno prima che non abbia provisto lui di cinquantamila franchi d'entrata l'anno, con fine di farlo cardinale, e che si reduca a Roma, o di darli[3] durante la sua vita il governo di Lione. Questo è aborrentissimo della pace, contrario quasi a tutti gli altri consiglieri; il che gli accresce l'odio. Fa molto l'affezionato e[4] obligato a questa republica, memore della condotta generale che si trattò già di tutta la casa sua per redurla a questo servizio. E dice liberamente che quando non potrà vivere in Francia, non vuol vivere altrove che in questo stato. In somma è persona di[5] farne gran stima. Il che sarà il fine di quanto m'occorre a dire delle cose di quel regno.

Mi resta, serenissimo principe, dar relazione alla serenità vostra di quello che per il suo servizio deve apportarle non meno allegrezza e consolazione di quello che le porta onore e ornamento. Si trova vostra serenità in Francia per ambasciatore il clarissimo messer Giovan Francesco Morosini, con la casa e persona del quale sebbene io di longo tempo abbia molti e strettissimi legami, nondimeno non mi trasporta punto l'amore nè l'affezione (benchè questa sia grande) di[6] renderli in questo luogo quel sincero testimonio che sopra la

[1] Pende da *dicono*.

[2] Nominare. M. Vill. « Lo pronunziorono e dichiarorono gonfaloniere. » — Dial. S. Greg. « Fessi ordinare, e pronunziare ad ordine sacro. »

[3] Il cod. *darle*. E spesso *le* per *li*.

[5] Per *da* : ne' Tosc.

[6] Cod. *di non*. Meglio : *a rendergli*. Ma tanto scorrettamente scrive il nostro patrizio, che non sai dove correggerlo o come, perchè non puoi indovinare dov' abbia egli errato, e dove il copista.

la haine de ses ennemis ne l'emporte, et qu'il ne perde sa place. Lui, qui est très-adroit, prévoyant ce malheur, remit dernièrement les sceaux à sa majesté. Mais le roi les lui renvoya de nouveau, en lui ordonnant de continuer ses fonctions, et sa majesté a le dessein, si jamais on l'ôte de là, de le faire entrer dans l'église. On dit qu'il suspend dans ce but toute nomination aux bénéfices vacants, jusqu'à ce qu'il lui ait fait un revenu de cinquante mille francs par an. Alors il obtiendra pour lui un chapeau de cardinal[a], l'enverra à Rome, ou bien il lui donnera à vie le gouvernement de Lyon. Birague ne veut pas de la paix; il est en cela opposé à presque tous les autres conseillers, qui l'en détestent encore plus vivement. Il professe un grand attachement et une grande reconnaissance pour votre sérénité, se souvenant qu'il fut question une fois d'engager toute sa maison au service de la république. Il dit ouvertement que, lorsqu'il ne pourra plus vivre en France, il ne choisira pas d'autre séjour que Venise. Bref : c'est un personnage important. Voilà tout ce que j'avais à dire touchant ce royaume.

Il me reste à vous entretenir d'une chose aussi consolante qu'honorable pour votre sérénité. Votre ambassadeur en France est l'illustre Jean-François Morosini. Quoique les liens les plus étroits m'attachent depuis longtemps à lui et à sa maison, ce n'est pas cependant l'affection qui me pousse à lui rendre ici le témoignage sincère que je lui dois en conscience, pour la manière tout à fait digne dont il vous représente. Je l'ai trouvé dans une riche maison ornée de tapisseries et de toute sorte de décorations, telles que je n'en ai pas vu de pareilles ni dans cette cour ni dans d'autres : il est entouré d'une suite nombreuse et splendide. A l'occasion de notre légation

[a] « Accepta le chapeau en dépit de lui, par ce, disait-il, qu'il n'était pas bien né ni adextré *a far tutte queste gentilezze e cerimonie ecclesiastiche:* usant de ces mêmes mots, encore d'un autre plus étrange, qu'il n'est pas bienséant de dire pour la révérence de la religion. » (Brantôme, III, 420, 431.)

conscienzia mia son tenuto, dell' ottimo servizio che dalla persona sua l'è prestato in quella corte; avendolo io trovato in una casa onoratissima, tappezzata e ornata molto più di quello che abbia veduto nè in quella nè in altre corti, con fameglia[1] non solo numerosa ma splendida e ornatissima, avendola[2], per l'occasione dell' andata nostra, vestita tutta di livrea tutta di veluto, certo di gran prezzo, niente inferiore alla nostra, siccome per l'inanzi ne avea fatte dell' altre; con bellissima stalla, bella taula, benissimo servita, con concorso, oltre a molti Francesi e altre nazioni, dei[3] quali abonda la corte, e particolarmente della nostra italiana, che pur sa ogn' un pratico di là quanto sia copiosa, e frequente nella casa delli ambasciatori nostri. Ma, che più importa, l' ho trovata, mediante la sua amabilità, sua prudenzia e giudizio, e la vita sua religiosissima, certo con singular essempio, in tanta grazia e reputazione appresso quella maestà, quelli principi e principesse, e ciascuno di quelli più principali ministri, e finalmente di tutta quella corte, che per dire il vero, non saprei ciò che si possa desiderare pertinente alla persona sua e al suo carico; certo con singolar reputazione di questa eccellentissima republica*.

Recevessimo, come dissi da principio, in compagnia nostra, il clarissimo Badovaro di bona memoria, ed io, il numero di dodici gentil'uomini, tra dei nostri e del stato, li quali restorno poi meco, e mi hanno accompagnato per tutto il viaggio. Parlerò delli nostri,

* Il medesimo testimonio son tenuto di rendere del clarissimo messer Francesco Molino che resiede in Savoia, il quale è veramente, posso dirlo in una parola, non pure confidentissimo ma padrone assoluto di quel duca e di quella corte, e di tutto quel stato, con nome che quel principe nelle cose sue più intime e più gravi si consegli seco : tanto attribuisce alla sua prudenzia e giudizio. Certo non credo, anco in la persona di quello, che potersi desiderare. Spende ancor lui largamente, con la casa onoratissima che tiene aperta a ciascuno con

[1] Come *conseglio*. Così nel ven.

[2] Cod. *avendo*. Poi *veluto*, perchè così si pronunzia nel ven.

[3] Non è solecismo. *Dei* risponde ad *uomini di altre nazioni*, che n' è sottinteso.

toutes les personnes de sa maison portaient des livrées de velours d'un grand prix, et qui ne le cédaient pas aux nôtres. Les livrées qu'elles avaient auparavant n'étaient pas moins éclatantes. L'écurie de notre ambassadeur est bien fournie; sa table est somptueuse, très-bien servie, ce qui attire un grand concours de convives français et d'étrangers, qui abondent dans cette cour, et notamment d'Italiens. On sait d'ailleurs combien d'Italiens hantent la maison des ambassadeurs de Venise. Mais, ce qui vaut mieux, l'amabilité, la prudence, le sens, la piété exemplaire de votre ambassadeur le rendent très-respectable aux yeux de leurs majestés, des princes, des princesses, des ministres principaux, de toute la cour enfin. On ne saurait rien désirer de mieux en ce qui concerne sa personne ou ses fonctions : et certes c'est un honneur pour notre république.

L'illustre Badoaro, de bonne mémoire, et moi, nous prîmes, en notre compagnie, ainsi que je l'ai dit au commencement, douze gentilshommes de Venise et des provinces, qui restèrent tous avec moi et m'ont toujours accompagné dans mon voyage. Je parlerai des

tanto concorso di forestieri e de personaggi grandi, che vi capidano nell' uscir d' Italia e nell'entrarvi, essendo quello il passaggio, o sia in posta o sia altrimenti, da conservar ogn' uno (*sic*). Le carezze e onori fatti alla persona mia dall' uno e dall' altro, quanto a quelle delli gentil' uomini mentre siamo stati in Francia, e nell' andare e nel retorno, non si possono esprimere a sufficienzia, essendo stati accompagnati da una somma cortesia e liberalità, mediante li banchetti larghissimi e ogn' altra demostrazione.

Non debbo ancora lasciar di dire, nè di detraere alla verità, che nell' andare in là, quando col clarissimo Badovaro passavamo da Milano, fussimo incontrati e alloggiati dal secretario Mazzi nella propria sua casa ben ornata e capace della compagnia, sicome trovassimo la persona sua con buon numero de ser-

lasciando quelli del stato, per non esser più che tanto conosciuti, benchè siano nobili e ingenui, e comparsi onoratissimi al pari degli altri. Quanto alli nostri, questi sono stati otto in numero *. Tutti amabilissimi, e di bonissimo aspetto, avendo ciascuno di loro da per se, e tutti insieme, grandemente onorato non pur loro medesimi con la persona mia, ma tutta questa nobiltà, essendo reusciti per le qualità esteriori (considerato le vesti e l'ornamento e per loro e per loro servitori, e cavalli, che veramente è stato sontuosissimo, e accomodatissimo all'occasione, come bene lo devono aver sentito li clarissimi Padri loro[1]) : ma, quello che più importa, nelle[2] qualità intrinseche circa li costumi e creanze e maniere di procedere e di conversare con ciascuno di tanta diversità di nazione e di professione, intendenti, e accortissimi certo sopra la lora età e esperienzia; in tutte le azioni assidui e diligenti al servire e onorar la persona mia, cioè la serenità vostra, nelle visite che si facevano, e si recevevano; e (quello che mi ha consolato in estremo), tanto uniti e d'accordo, senza che sia mai passato pur una mala parola fra di loro, come se[3] fussero stati un solo; e tanto obedienti alli offiziali, come li minimi della compagnia; in somma veramente nobili, e perciò laudatissimi, e approvati dal giudizio di tutte le città principali, e di tutte le corte dove n'è

vitori, onoratissima carrozza, con ogni altra provision pertinente al suo carrico, e, quello che è più da considerare, in buona reputazione e in grazia di quel governatore, e di tutta quella città, che non è punto inferiore ad una delle principali corti.

Avendo, serenissimo principe, parlato delle cose e persone esterne, parlerò ora delle proprie domestiche.

* E per non tacere i nomi loro, procedendo per età, sono il magnifico messer Giovanni Falier, del clarissimo messer Marcantonio, tornato ultimamente dal governo di Spalato, da non esser in vero lasciato ozioso, essendo soggetto, mediante le onoratissime qualità sue, oltre la recompensa che merita della duris-

[1] *Loro* è forse inutile.

[2] Cod. *le*.

[3] Cod. *così se*.

nôtres, puisque ceux des provinces ne sont pas aussi connus, quoique ce soient des gentilshommes fort respectables et qu'ils se soient conduits aussi honorablement que les autres. Le nombre des nôtres était de huit... tous fort courtois et d'une très-belle apparence. Ils ont tous fait beaucoup d'honneur à eux-mêmes, à votre ambassadeur et à la noblesse de Venise : leurs habillements, leurs équipages et ceux de leurs serviteurs ont été vraiment somptueux et dignes de la cérémonie, ainsi que vos sérénités le savent déjà. Mais leur conduite, et c'est là ce qui importe le plus, leur tenue, leurs manières en traitant avec des gens de nations et de caractères si différents, ont été celles d'hommes fort adroits et d'une expérience supérieure à leur âge. Ils ont toujours eu le soin de faire honneur à ma personne, c'est-à-dire à votre sérénité, dans les visites que nous rendions et que nous recevions; j'ai été surtout satisfait de leur union, qui n'a jamais été troublée par un mot de travers, et ils se sont conduits comme si tous n'eussent été qu'un seul. Je les ai toujours vus obéissant aux ordres ainsi que les derniers de la suite : bref, ils se sont montrés vraiment gentilshommes. Ils n'ont reçu que des louanges dans toutes les villes principales où ils ont passé et dans toutes les cours : à Milan, à Turin, à Lyon, à Paris, ainsi qu'en Angleterre, comme je vous le dirai bientôt; enfin, à la cour du duc de Parme.

sima servitù sua, da far gran servizio e riuscire con molta laude dove sarà impiegato. Gli altri più giovani sono il magnifico messer Piero Grimani del clarissimo procuratore, li dui nepoti della serenità vostra, il magnifico messer Marcantonio del clarissimo messer Nicolò, il magnifico messer Giovanni del clarissimo messer Girolamo Mocenigo, il magnifico messer Piero Duodo del clarissimo messer Francesco, il magnifico messer Aluisi Foscari, fu del clarissimo messer Filippo, il magnifico messer Piero Morosini del clarissimo messer Vido, il magnifico messer Vettor Molin, fratello dell' ambasciatore di Savoia.

occorso di essere, tanto a Milano, Turino, Lione, Parigi, quanto in Inghilterra, come dirò; ultimamente dal duca di Parma*.

Questo ultimo carrico che è stato di cinque mesi e più, quanto sia stato faticoso e pericoloso, avendo abbracciato le due più pericolose stazioni dell'anno, l'eccessivo cioè del caldo e del freddo, lo può pensare ogn' uno; e l'accidente della morte del signor Badovaro, accelerata con questa occasione, ne può far certa fede. Quanto similmente sia stato dispendioso (avendosi voluto avere più riguardo alla publica dignità che all' interesse mio), intendalo vostra serenità da quelli che sono stati presenti, e dalli servitori suoi medesimi,

* Talmente che la serenità vostra e tutti questi illustrissimi signori devono promettersi da così nobili piante nobilissimi frutti, essendo per la verità tutti indifferentemente soggetti di grandissima speranza e aspettazione. Volsero cinque di loro, che furono li magnifici Falier, Mocenigo, Foscari, e un gentil'uomo di Lazara, Padovano, passare in Inghilterra, per vedere quel regno e quella corte, invitati dalla propinquità del regno a quella isola, con intervallo solamente di trenta miglia di mare, facendo, come fecero, il viaggio per le poste. Nella qual corte d' Inghilterra come siano stati visti, recevuti e onorati da quelli principali signori assistenti a quella regina e dalla regina medesima, è cosa veramente estraordinaria; fatta anco con altro fine che di semplice ricevimento : assicurando la serenità vostra che se fussero comparsi là tanti ambasciatori e tanti principali signori, non averiano potuto ricevere maggiori onori; non desiderando altro nè quella regina nè tutto il suo consiglio nè tutta quella nazione, che remetter l'amicizia delli loro re passati con questa republica con mutue legazioni nel modo che si faceva inanzi, essendovi stato io per quaranta mesi l' ultimo ambasciatore; sentendosi essa regina, per non esservi ambasciator, negletta, come ella dice, e sprezzata da questo stato : sicome la serenità vostra potrà poi intendere da una scrittura delli medesimi gentil' uomini, che meriterà dover esser considerata dal giudizio e prudenzia di vostra serenità, e dell' eccellentissimo collegio, dove ella si presenterà.

Ha in questa legazione servito per secretario messer Andrea Suriano, molto ben conosciuto da questo eccellentissimo senato, essendo questo stato vigesimo terzo o quarto viaggio fatto in servizio publico, computato dieci ambascerie ordinarie e estraordinarie, li viaggi che ha fatto solo, e quelli che ha fatto sotto capitani e proveditori generali da mare e da terra, specialmente quello fatto sotto il clarissimo Barbarigo di gloriosa memoria nella felice giornata (sia detto a sua laude), con

On peut bien se figurer les fatigues et les dangers de ma mission, qui a duré plus de cinq mois, et que j'ai remplie pendant les deux saisons les plus mauvaises de l'année : les fortes chaleurs de l'été et la grande rigueur de l'hiver. La mort de l'illustre Badoaro, qui a été ac-

quella satisfazione per la diligenza, integrità e valor suo, che ha potuto venir maggiore da tutti quelli luoghi e signori ai quali ha servito, sicome il presente viaggio passò. E debbo giustificarlo io, tale è stato il servizio e onore ricevuto dalla persona sua, la quale assicuro vostra serenità, che, benchè si trovi in età provetta che para più tosto atto al riposo che al travaglio, nondimeno avendoli la maestà di Dio dato tanto vigore e così gagliarda complessione, accompagnata da una ardentissima volontà da poter resistere a qualunque fatica, sarà tuttavia pronto ad ogni minimo cenno di lei d'impiegarsi in ogni carrico e quà e fuori di quà, dove sarà giudicato buono, senza alcuno risparmio (come ha fatto per tanto corso de anni) nè di spese nè di fatiche nè di pericolo.

Ho condotto meco messer Giovanni Aluisi de Franceschi che era secretario dell' ambasciatore Morosini, con licenzia e buona grazia di sua signoria clarissima, per causa dell' indesposizion di gotte che grandemente lo travagliavano, essendo venuto per servirlo in luogo suo messer Aluisi Vedova, dal quale sarà per ricevere bonissimo servizio.

Resta, serenissimo principe, per finir di levar di tedio la serenità vostra e questi illustrissimi signori, quella parte che appartiene a me, la quale desidererei che fusse trattata da altri, non potendo nè sapendo io dir cosa, se non con molta erubescenzia, conscio della debolezza e imperfezion mia. Però, abbreviandola più che posso, e remettendomi alla sua benignità, le dirò in somma, che se è venuto mai da me nel corso di tante legazioni, nelle quali sono invecchiato (essendo l'ultime due di Germania all' imperatore Ferdinando e al presente imperatore, state di nove anni, oltre la prima estraordinaria fatta alli re e regina di Boemia, e quella d' Inghilterra ordinaria, oltre le cinque fatte alli re di Francia, cominciando dal re Enrico padre, e alli tre figlioli Francesco, Carlo, e al presente Enrico due volte); s'è venuto da me, dico, o dalla debole persona mia cosa che mi sia stata di mio servizio e satisfazione, il tutto è stato effetto e special grazia del signor Dio, al quale è piaciuto di favorire la volontà e buona intenzion mia. Nè io pretendo nel corso di tanti viaggi nè di tante spese e fatiche d'animo e di corpo, di aver contratto alcuno, etiam minimo, merito con la serenità vostra e con la republica mia. So bene d'esserle io tenuto,

d'alcuno dei quali mi son servito, e onorato; e consideri ogn'uno, facendomi come si dice li conti adosso, quello che possa importare la spesa di quarantatre cavalli; e più di venticinque di quelli appartenevano alli soli gentil'uomini con li loro servitori, essendo dodici in numero, dui nella persona mia, quattro per li dui camerieri e dui paggi; al secretario e suo servitore dui, il resto agli offiziali e ministri, che erano sei in numero: mastro di casa, scalco, credenziero, cuòco, forieri[1], mastro di stalla; e questo con dui servitori di stalla, che si conducevamo a cavallo; ed erano anco pochi. E oltre questi, dui corrieri: in tutto come si vede quarantatre in numero: tutti più che necessarii; dei quali non s'averia potuto levarne pur un solo. Aggiontesi a questi, dodici o quattordici bocche a piedi, tra staffieri e lacchè, e tra servitori di gentil' uomini necessarii per governo dei loro cavalli, quali hanno continuato a spese mie tutto il viaggio, non potendosi andare in volta (come ben lo sa chi l' ha provato, almanco per Italia in questa parte di Lombardia, e in Francia) che non si spenda per il manco dui terzi di scudo per uomo e per cavallo il giorno. E questo d'ordinario; senza li molti estraordinarii, che relevano grandemente e grossamente, massime in tempo d'inverno. Perchè li molti e continui fuochi che, per esser noi grossa compagnia, ci[2] conveniva fare, non potendosi star senza, forse che non costano talmente che, quando camminavamo, non bastava a gran pezzo il doppio della provisione, non avendo io, siccome dissi da principio, in tutto questo viaggio avuto altro sollevamento che della spesa di quelli quattro o cinque giorni che nell'andare in là mi convenne[3] a Lione, e ne fui reintegrato *.

oltre l'obligo mio naturale, estraordinariamente e particolarmente, per le demostrazioni sue benignissime verso di me, non avendomi la serenità vostra reputato indegno delli suoi più degni onori, di che le ne rendo umilissime grazie.

* Ma, da questa in poi, niente altro nell'andare e nel retorno, nè là nè in altro luoco. Ho detto delle spese estrinseche, che si fanno a viaggio, che apparono

[1] Singol.

[2] Manca nel cod. il *che*. Poi *si* invece di *ci*. E più sotto: *bastavano*. — [3] Manca *dimorare*, o simile.

célérée par cette mission, en est une preuve. Quant aux dépenses que j'ai cru devoir faire, en songeant moins à mon intérêt qu'à la dignité publique, votre sérénité les apprendra de ceux qui étaient là présents et de ses serviteurs mêmes, dont j'ai employé quelques-uns d'une manière honorable pour le pays et pour moi. Chacun peut facilement calculer ce que devaient coûter quarante-trois chevaux, dont vingt-cinq étaient aux douze gentilshommes et à leurs serviteurs : deux pour moi, quatre pour deux camériers et deux pages, deux pour le secrétaire et pour son serviteur, le reste pour les autres gens de service, qui étaient six : le maître d'hôtel, l'écuyer tranchant, le sommelier, le cuisinier, le fourrier, le maître d'écurie et deux serviteurs avec lui, qui lui suffisaient à peine; puis, deux courriers : quarante-trois en tout, et tous nécessaires. Ajoutez-y douze à quatorze hommes à pied : estafiers, laquais, gens employés aux soins des chevaux des gentilshommes. Tout ce monde voyageait à mes frais : or un homme avec son cheval, en Lombardie aussi bien qu'en France, coûtait deux tiers d'écu au moins par jour, sans compter les dépenses extraordinaires, qui sont graves, notamment en hiver. Les feux qu'il nous fallait allumer continuellement, étant dans une si grande compagnie, doublaient la dépense. Je n'ai eu d'autre allégement dans tout le voyage que les quatre ou cinq jours pendant lesquels il a fallu s'arrêter à Lyon.

e si mostrano a tutti. Vi sono poi l'intrinseche, con le quali si parte di casa, e non si fanno per strada; nè si vedono se non fatte : che è la provisione de' cavalli che ben spesso si guastano, e se ne viene in niente, siccome è successo a me di quattro a cinque ronzini; li vestimenti che si consumano, la livrea de' servitori, li salarii e le provisioni che se li danno, non avendo io avuto nè paggio nè staffiero, di sei che ne avevo, che, col salario e la livrea, non abbia importato sessanta e più scudi, oltre li vestimenti fuori di livrea, donati a' camerieri, e tutto il resto degli officiali. Aggiungesi a questo la spesa della condotta delle robbe di tutta la compagnia, che nell' andare e retorno, tra muli e cariaggi, mi ha costato più di cinquecento scudi d'oro, di trecento assegnatimi dalla serenità vostra tanto per questo conto di condotta quanto per comprare dei cavalli e vestimenti miei e dei servitori, di pagamento di barche e d' ogn' altro bisogno.

Considerino la serenità vostra e vostre signorie illustrissime la spesa sentita da me con così grossa compagnia, e in così longo tempo di cinque mesi e più, che, come ho detto, ha durato il mio viaggio; non già per volontà (andandovi tanto del mio), ma sì bene per necessità, non potendosi da questi tempi nella maggior brevità dei giorni, e con li sospetti e pericoli di quel regno (per causa dei quali si conviene necessariamente camminare in compagnia delle lor robbe, o sia con muli o sia con carretti, chi non vuole aventurarle e perderle) non potendosi, dico, per il camino di Borgogna venire da Parigi a quì in manco di cinquanta giorni, senza quelli che (per rispetto dei cavalli e per qualche altra causa, quando non fusse per rispetto delli amalati e delli convalescenti, che conduceva io) si conviene fermarsi *.

Piacque, serenissimo principe, al re, secondo il costume de' principi, dopo licenziato, mandarmi quelli venti pezzi d'argento dorati, presentati alla serenità vostra come suoi; che non solo non eccedono ma non arrivano al valor del presente ordinario, solito a darsi ad altri tempi alli ambasciatori di vostra serenità. Dei quali quando piaccia alla benignità e liberalità di lei e di questi eccellentissimi signori farmene grazia per sollevare in parte la spesa e il dispendio mio, può la serenità vostra reputar di darli a sè medesima, avendo [1], sempre che occorrerà, essergli retornati e impiegati in suo servizio, e con usura di quel più (benchè questo sia poco) che potesse venir da me. La qual grazia e favore non saria tanto stimata da me per questo fine di sollevazione[2] (che sarà però stimatissimo), quanto che nel cospetto del mondo apparrà un vivo testimonio e un segno visibile siccome del favore e onore di quella maestà, così della buona

* Talchè, aggionti a questi gli impedimenti sopravenuti dopo che io mi imbarcai (siccome per maggior commodità e anco più prestezza, da Turino in quà è solito di far ognuno) aggionti, dico, gl'impedimenti trovati per il fiume, di nebbie e di grandissimi ghiacci, oltre li disturbi di tanti gabellieri che si trovano, non è stato

[1] Manca qualcosa al senso.

[2] Per *alleviamento* non è comune punto.

Les jours étaient courts, et, à cause des troubles du royaume, il était nécessaire de voyager en caravane avec tous les bagages sur des mulets ou sur des charrettes, pour ne pas tout perdre. De Paris à Venise, par la route de Bourgogne, il faut cinquante jours, sans compter le temps que m'auraient fait perdre le soin des chevaux et d'autres causes semblables, quand même je n'aurais pas été retardé par les malades et les convalescents que j'avais dans ma suite.

Prince sérénissime, le roi, selon la coutume, après ma dernière audience, daigna m'envoyer ces vingt pièces d'argent doré que j'ai présentées à votre sérénité, comme lui appartenant de droit. Leur valeur n'atteint pas même les présents ordinaires qui sont donnés en d'autres temps à vos ambassadeurs. Si la bienveillante libéralité de votre sérénité et de ces excellentissimes seigneurs veut bien m'accorder ce don, pour alléger en partie mes dépenses, vous pouvez être sûrs de les donner à la république elle-même; car cette somme-là, je serai toujours prêt à la dépenser de nouveau à votre service, en y joignant encore tout ce que mes forces me permettront d'ajouter.

possibile, nè s'averia potuto in quelli giorni con ogni diligenzia far il viaggio più presto. Tutto questo non dico se non per via di rammemorazione, e non di esprobazione; che per altro quanto alla spesa, mi doglio di non essere in termine di poter aver fatto d'avantaggio, non conoscendo io di aver maggior obligo, nè di poter recevere maggior grazia nè maggior onore, che occasione di potere impiegare in suo servizio, non che altro, la vita propria, pur ch'ella fusse buona.

grazia della serenità vostra e delle signorie vostre eccellentissime, confermandosi [1] con questa demostrazione (stimata da me altretanto che l'effetto), che l'opera e servizio mio non sia stato ingrato, ma di loro piacere e satisfazione, desiderata da me sopra ogni altra cosa, è assiduamente pregata dal signor Dio.

[1] Ms. *confidandosi*. Reco la fine senza tradurla : la reco per compire il periodo italiano ; non la traduco, perche non è cosa che appartenga alla storia.

VOYAGE
DE JERÔME LIPPOMANO,

AMBASSADEUR DE VENISE EN FRANCE EN 1577,

PAR SON SECRÉTAIRE.

AVERTISSEMENT.

Cette narration embrasse, ainsi que nous le verrons, l'espace de trois années. Tout le voyage est minutieusement décrit; nul détail n'y est oublié. Comme parmi ces détails il y en a plusieurs qui ne se rapportent pas directement au but de cette publication, je n'aurai aucun scrupule de les retrancher. Mais, au milieu des choses ou superflues ou étrangères à la France, il se trouve des faits qui méritent d'être conservés : j'ai eu soin de les donner en abrégé, ou de les transcrire dans leur langue originale, notamment lorsqu'ils intéressaient plus particulièrement l'Italie. Ainsi, dans le commencement, le narrateur dit :

Usciti alli quattro di febbraio di Venezia..... venimmo quella sera a Noventa..... dove..... veduti alcuni cavalli turchi che furono anche comprati dal signor ambasciatore; e trattenuti buon pezzo del giorno seguente in questo luogo, delizia della nobiltà veneziana..... A Este si trattenimo fino alli 26, per attendere li passaporti che si aspettavano del stato di Milano e del signor duca di Savoia..... e tra tanto

mente, nobiltà infinita..... e per fortezza di quella sorta che è. Il che deve essere, per esser la chiave di terra ferma del dominio veneziano.....

Alli 27 poi, essendo accompagnati da una infinita moltitudine di gentiluomini cremaschi e della gente d'arme del signor conte Lucrezio Scotto, fino a'confini del Lodigiano, fummo ricevuti dal commissario e dalli signori deputati di Lodi, e condotti ne' borghi della città..... all'osteria della Gatta.... Infino alli mozzi di stalla si davano a mangiare le trote, temole, lamprede e carpe, gambari ed altri pesci eccellenti, a tutto pasto..... È la città di Lodi qualche cosa più grande di Crema, ma non però di quella bellezza nè di quel splendore..... nè essendo tampoco così copiosa di cavalieri e di belle donne.....

Venimmo alla Stradella, terra murata, ov'erano allora alcune compagnie di Tedeschi che andavano verso la Spezia....

La città d'Alessandria... ha una cittadella ed una rocca, presidiate da quattro compagnie di Spagnuoli (buona parte de' quali erano stati levati poco tempo innanzi del presidio di Aste), oltre la guardia delle due fortezze.... Parve a me, in quelli dui giorni che mettessimo da..... in Aste, di essere in Polonia, non vedendosi altro che gran campagna ondeggiante senz'arbori : e, tra Tortona ed Alessandria, senza casali affatto sulla strada.....

Aste è posta in costa di monte, e la cittadella in piano; ma però l'una e l'altra molto forti, e presidiate onestamente..... La città è copiosa di torri, come è Pisa in Toscana e Noli nella riviera di Genova ; che servono per stanze.....

Alli 11 (d'aprile) venimmo a Truffarello..... dove si veggono alcune colline di sabbia che, a qualche tempo, quando sono levate da' venti, danno molto travaglio a' viandanti ed a' paesani.

Trovammo poi a Moncaliero il clarissimo signor Matteo Zane, ambasciator veneto presso il serenissimo signor duca di Savoia; il quale sapendo che il signor ambasciator nostro non poteva, per la proibizione, entrar in Turino, era venuto a vederlo in questo luogo con una onoratissima compagnia di gentiluomini e cavalieri..... Questa terra è anch'ella molto grande, e quasi un foro di tutto il Piemonte..... Abbonda d'ogni cosa, e specialmente di grano, vino e carne.... Turino non è molto bella nè di fabbriche nè d'ornamenti d'altre sorte; ma è però molto signorile e mercantesca, in tanto che la chiamano un Milano piccolo. Ha senato, corte, studio e milizia. Ha la nuova cittadella, maravigliosa per la fortezza, con un pozzo in mezzo, di così sottile opera che si può discendere al basso per una lumaca, e risorgere per la medesima con li cavalli senza incontrarsi l'un l'altro..... Sant'Ivorio, castello poco abitato, dove si vede sopra la strada una taverna nella quale è dipinto un Orlando con una gran pietra, ch'è al basso nel sentiero, lunga quattro palmi per ogni quadro, fessa nel mezzo: e dicono li paesani idioti, ch'egli la tagliò con la spada.....

Susa, terra assai grassa e mercantile..... era altre volte città: ma perchè li cittadini ammazzarono due vescovi, l'uno doppo l'altro, il pontefice di quei tempi levò il vescovo del tutto, e gli scomunicò; benchè in fine loro perdonasse..... È famoso questo luogo per li buoni vini che fa, e per la quantità ancora, che vanno per tutta la Savoia....

Alla Novalesa alloggiammo alla posta, assai comodamente, avendo rispetto al luogo, ch'è villaggio aperto, intorno del quale non nasce cosa del mondo nè di grano nè di vino: in modo che la povera gente abitante si morirebbe di bel disaggio se non fussero li viandanti che in copia innumerabile passano per di quà tutto il giorno,

per andare in Italia, in Francia, in Fiandra, in Inghilterra, e molti ancò in Ispagna. E questi poveri servono di guide nelli pericolosi passi del monte : e perciò in lor linguaggio son chiamati *marroni*. Di modo che con una mirabile destrezza mettendosi una mano alle rene, mentre starai assiso in sella, ti portano fuori d' ogni passo pericoloso.

Alli 15 dunque passammo la colma di Moncenis..... In alcuni luoghi la neve non era tanto salda, che li cavalli ed i muli sfondavano ed andavan sotto fino alla pancia, ed a fatica si potevano recuperare.....

A Ciamberì, sua altezza tiene il suo senato di Savoia, siccome tiene quello di Piemonte in Turino.

Discosto dalle Tavernette due miglia buoni, in un luogo che si chiama la Ramazza, si ritrova la discesa del monte, tanto ripida che perciò li paesani hanno messo in uso le ramazze, che sono certa sorte di seggiole che, guidate da due uomini del paese, e massimamente sopra il ghiaccio e la neve, vanno velocissimamente e con molto piacere, come si ha anco nel farsi condurre sopra le slitte di Polonia. Alcune altre di queste ramazze sono semplicemente certi rami d'albero legati insieme, sopra li quali trascinano e tirano spesso le mercanzie sopra la neve : e perciò sono propriamente dette ramazze.....

Ci fermammo adunque a Luneburgo assai comodamente all' osteria di San Martino, benchè sia miracolo che vi si trovi cosa alcuna, poichè, com'ho inteso di bocca de'paesani medesimi, il sole non vede questo luogo se non tre mesi dell' anno..... nè possono far altra raccolta che di due anni in du'anni; ed a gran fatica raccolgono il doppio della semenza. Paese veramente miserabile, siccome è quasi tutta la Savoia, e spezialmente fino a San Giovanni de Moriana.....

A Sant' Andrea..... alloggiammo all' osteria della Croce Bianca, con molto nostro piacere, per il dolce trattenimento delle figlie, che cominciarono in questo luogo a mostrare gl' inviti francesi.

Tutte queste sono terre assai grosse; ma il paese così sterile e cattivo che pare impossibile come le persone vi possono abitare: li quali per ciò sono così attenuati e fiacchi, che appena sono da vedere; e sembrano mostri e forsennati, non avend' essi altro che boschi e nevi, e vivend' essi per il più d' erbe e latticinii.

Alli 17 passammo a San Michele, con un piccolo castelletto, dove si cominciano li monti a coltivare di biade e di picciole vigne*.

Venimmo la sera del dì 20 ad alloggiare ad Aix, castello picciolo, ma arricchito di molti doni della fortuna; e sopra il tutto, illustre per esser sotto la signoria della graziosa madama di Bochiandry, non meno posseditrice della lingua italiana che della francese, e colma di giudizio e cortesia, come quella ch' è avvezza in corte, ed allevata sotto la tutela della serenissima duchessa di Savoia. Era molto stimata dal serenissimo signor ambasciatore, ed egli da lei. ... Udimmo cosa che, quanto a me, lascio in libertà chi si sia di crederlo: che quando piove, si ritrovano alcuni serpenti di uno e di due cubiti lunghi, li quali mentre sono nel contado e nella medesima terra di Aix, non hanno veneno nè offendono chi si sia: ma se sono trasportati fuori, immantinente che arrivano in altro territorio, hanno il morso tanto velenoso che, mordendo, ammazzano in breve spazio le

persone. Il che dicono avvenire per una scongiurazione che fece un vescovo, affermandomi ciò persona d'autorità e di fede : che diceva, per esempio, che nel lago di Ginevra poco lontano da questo luogo non si trovano anguille, tuttochè prima ve ne solessero essere tante : in maniera che essendo un giorno scomunicate da un vescovo di quel luogo, corseno tutte di quel lago : e li marinai per tre giorni continui le viddero passar dal lato dov' egli sbocca nel Rodano; nè mai più se ne son vedute. Il che però io lo reputo piutosto a materia ridicola che vera..... Alli 23 venimmo prima a Belley, dove allora era la madre del signor don Giovanni d'Austria, che veniva di Fiandra per passare a Genova, e di là in Spagna. »

Les voilà enfin sur le territoire français.

VIAGGIO

DEL SIGNOR

GIROLAMO LIPPOMANO,

AMBASCIATOR IN FRANCIA NELL'ANNO 1577 [1].

SCRITTO DAL SUO SECRETARIO.

I.

* Mentre che si stava a discorrere qual fusse stato più securo, o il cammino grande di Borgogna per schivare la Chiaritè, o andare a Rovana ad imbarcarsi sopra la Loira, venne nova che alcuni Provenzali, uomini nati a mal fare, postisi insieme tra Tarara e Rovana, ci attendavano alla strada, dimandando ai passaggieri se ci avessero veduti per il cammino. E perciò il signor ambasciatore (e per questo respetto, e per dubbio di non poter affatto schivare la gente d'arme dell' esercito che se ne giva sbandata, partendosi dall' assedio della Chiaritè, che si prese in questi medesimi giorni) si risolse piegare a man diritta verso Borgogna. E così cavalcando sopra la Sona quasi sempre, venimmo prima alli 26 a Santa-Femia, villaggio aperto, due leghe; e poi a Messimi leghe una; ed un'altra fino a Monte-Merlo; ma di strade tanto fangose e fondate nei paduli, che a gran

* Alloggiammo a Monluello, tre leghe lontano da San Devi, alla Corona d'Oro; alloggiamento veramente commodo, splendido e da alloggiare agevolmente ogni gran principe. Questa è l' ultima terra da questo canto del signor duca di Savoia, non però forte, sebbene assai grande e cinta di muraglia assai buona, per vecchia ch'ella è. La mattina vegnente delli 25, per schivar Lione, della qual città eravamo discosto due sole leghe, pigliammo il camino fuor di mano a man

[1] Bibl. roy. Oratoire, 30.

VOYAGE

DE

JÉRÔME LIPPOMANO,

AMBASSADEUR EN FRANCE EN 1577.

PAR SON SECRÉTAIRE.

I.

Tandis que nous discourions sur ce qu'il y avait de plus sûr, ou de prendre la grande route de Bourgogne, pour éviter La Charité, ou bien d'aller à Roanne, pour nous embarquer sur la Loire, il nous fut rapporté que des Provençaux malotrus, apostés entre Tarare et Roanne, nous attendaient sur le chemin, et qu'ils avaient déjà demandé aux passants si par hasard ils ne nous auraient pas rencontrés. L'ambassadeur, d'après cet indice, et dans la crainte de tomber dans quelque détachement de l'armée qui s'était débandée en revenant du siége de La Charité, dont on s'était emparé ces jours-là, résolut de prendre à main droite vers la Bourgogne. Ainsi, en chevauchant presque toujours le long de la Saône, nous arrivâmes, après deux heures de chemin, le 26, à Saint-Euphémie, village ouvert, puis à Messimy à une lieue plus loin; enfin à Montmerle, après une autre lieue de chemin à travers des routes si boueuses et si enfoncées dans

diritta, passando di lungo fino a Vinie, prima terra del re cristianissimo che si ritrovi da questo lato in Lionese sopra la Sona; dove alloggiamo : sebben quella giornata fu piccola, non si essendo fatto più che tre leghe. Ma di questo fu causa lo attendersi certa risposta di una lettera che il signor ambasciatore aveva scritto a monsignor di Mandelot, governatore di Lione, ed un suo passaporto, il qual venne in quella sera medesima.

fatica i cavalli se n'avrebbero cavati li piedi se fusse stato in tempo di verno *.

Il magistrato principale della villa (non parlando del parlamento) siccome è in tutte l'altre di Borgogna e di molte provincie di Fran-

* Quì si passa sopra battello la Sona per andare a Bellavilla, che è più innanzi una lega, dove alloggiamo commodamente al Bue. Questa terra è molto grossa e murata, che però se contiene nella giuridizione del Lionese. La mattina vegnente partimo da questo luogo e venimo prima alle Touse, tre leghe più innanzi; e di là quella sera a Macon, città assai forte e grande, con una buona cittadella, passandole la Sona per mezzo un borgo, sotto ponte di pietra di tredici grandi archi. Ha la chiesa cattedrale molto bella e fabbricata alla grande. Questa città è veramente nelli confini della Borgogna, sebben per sua giuridizione separata si chiama il Maconese, ed averà da una picciola lega di circuito. Alloggiamo al Moro, alloggiamento commodo e splendido veramente, ma salato e di gran spesa. A Macone, per dare un poco di riposo ai cavalli e ai carriaggi, c'imbarcamo alli 28, ed in due giorni pervenimo a Scialone, vedendo la prima giornata, cinque leghe discosto da Macone, la città di Torno, che ancor ella pure è di sopra la Sona, e perciò abbondante di tutte le cose necessarie, con un bel ponte.

Nasce la Sona in Lorena, nel territorio di Toul, non molto lunge dalle montagne di Vosgi, che si chiamano in latino Mons Vesegus, di dove esce ancora la Mosa. Corre appunto per mezzo la contea e la ducea di Borgogna, dividendo l'una dall'altra. Questa è del re cristianissimo, quella del re cattolico, per la quale ha la gran maestria del Tosone. E come a Lione entra in Rodano e là perde il suo nome, tutto che sia più grande di lui e venga più lontana; e che li paesani vi conduchino più facilmente e con più utile le grosse barche di mercanzia da Lione a Macone, da Macone a Torno, da Torno a Scialone, e di là a San Gio, Lelana e Aussona, che sono tutte grosse città e mercantili sopra questa riviera. Cesare la chiama Arari nei suoi Commentarii, e chiamò Boii quei popoli che le sono allo intorno. Pigliò questo nome di Sona o Saona, come lo scrivono li Francesi, dal sangue di diciannove mila martiri che furono uccisi anticamente in Lione, e che per il sangue non pure il fiume divenne rosso, ma che montò tanto che quasi miracolosamente corse all'insù fino a Turino.

Venuti questa sera a Scialone, bellissima città e grossa, come quella che ha una dilettevole e grand'isola, e tutta accasata nella riviera medesima, con due gran ponti; dove si vede uno assai bello e ricco ospitale, e di bellissimi tempii e casamenti. E sbarcati, alloggiamo al Bue, piuttosto commodo alloggiamento, per essere a canto la riviera, che per esser de' primi.

un terrain marécageux, que les chevaux auraient eu bien de la peine à s'en tirer si nous eussions été en hiver[a].

Le premier magistrat de la ville de Dijon (car je ne compte pas ici le parlement) s'appelle *maire*, comme dans toutes les villes de la

La città è molto grande; e, con la cittadella che se le fa ora, cingerà poco meno di due leghe. Ha anche un castello che la cuopre, molto forte, con tutto che non abbi molta piazza. Tanta è la fertilità di questo paese e la commodità per la riviera, e tanto abbondante di biade e di vini, che li Romani anticamente vi abitavano più volontieri che in tutti altri luoghi di Francia; ed avevan fatto la città di Scialone quasi un emporio di tutta la Gallia Belgica. Onde tratti da questa commodità, gli antichi re della Borgogna avevano eletto questa città per stanza regale e capo di tutta la provincia; ma ora è Dijone, come diremo più a basso.

Alli 30, venuti prima a Dentignì, picciolo castello, anzi più tosto aperto villaggio tre leghe lontano, arrivamo di buon' ora a Beona, città assai grossa, lontana cinque leghe di Scialone; ed avemo commodità di vedere quel bello spedale con la ricca chiesa a canto, che è opinione che sia il più bello che sia in tutta la Francia, avendo infinite stanze separate per alloggiare i re e prencipi del sangue che si trovano seco, quando la corte va in queste parti. La città è collegiata a Authun: ha però trenta due canonici ed un suffraganeo episcopale. È ridotta in fortezza con buoni fianchi e buona fossa, che si va tuttavia fabbricando. Alloggiamo nei foborghi alla osteria di San Nicolò, assai gentilmente, essendo l'oste e la moglie molto discreti.

Tra Beona e Scialone vi sono boschi molto pericolosi, e non è quasi mai securo il camino. Si ritrova poi tra Beona e Dijon, dove venimo il primo di Maggio, due castelli con due terre appresso, rovinate già due anni dalli raitri, quando vennero in Francia, cioè Nuitz ed Arzili. E non pure essi soli, ma quasi tutto il paese

[a] A Mâcon il se plaint de la cherté du logement, qu'il appelle *salé*.

« Châlons, dit-il, est une belle, grande et forte ville, ornée d'un riche hôpital, de belles églises, de beaux édifices, de deux ponts superbes. Le pays est riche en vins et en blés. L'hôpital de Beaune est peut-être le plus riche de France : il y a des appartements pour loger le roi, la reine et les princes du sang. Entre Beaune et Châlons la route est boisée et peu sûre. Tout le pays d'alentour, excepté les villes et les grosses terres murées, fut dévasté par les reîtres il y a deux ans. Dijon est la capitale de la Bourgogne : c'est là que sont jugées toutes les causes du pays, ou d'après la volonté des parties, ou bien en dernier ressort. Le nouvel édifice que l'on élève pour ledit parlement sera magnifique par la majesté du dessin, la richesse des ornements et la beauté des statues.

cia, si chiama il mere della villa; il quale è, come gastaldo[1], eletto da' proprii cittadini per un anno, sia mo nobile o borghese; che nondimeno se ne sta in guardia di alabardieri, e con ombra[2] di reputazione. A costui essendo andato io (com'ero solito di fare per tutte le terre), pregandolo con ogni reverenza, che oltre le fedi ordinarie della sanità, volesse anco dare un passaporto, come capo, agli altri luoghi di Borgogna, perchè non fusse fatto impedimento nel viaggio al signor ambasciatore, mostrandogli che avrebbe fatto cosa grata a sua maestà, il buon uomo (ch'io non dirò altrimenti) repugnandomi[3], prima, che non fusse vero ambasciatore, e dicendo: « Forse è qualche persona privata che si serve di questo nome; » e non giovando quasi a mostrargli patente della serenissima signoria, dell' eccellentissimo signor governatore di Milano, del signor duca di Savoja e dell'illustrissimo signor governatore di Lione, in fine mi disse: « Come può essere che questo gentiluomo sia ambasciatore di Venezia, se si dice che sono morti tutti per la peste l'anno passato, e che non vi è campato pure un vivo? » E rispondendogli io che ciò non era

all' intorno, fuor che la città e le terre grosse murate, è così guasto e destrutto. Da Beona a Dijon fanno cinque gran leghe che vagliono quasi per cinque d'Allemagna.

È Dijon città principale di tutta la Borgogna, dove vi si tiene il parlamento della provincia, al quale sono devolute le cause dalle altre città e terre o per appellazione o per delegazione. Fanno ora un edifizio per il suddetto parlamento, che sarà una superba fabbrica per la bella e grave architettura, per la richezza delle pietre e per la eccellenza delle figure. Ha molte chiese ricche, belle e grandi; e il duomo in particolare è tenuto delle belle di Francia, sebben non molto grande. Ha una delle tre sante capelle di Francia, delle quali l'altra è

[1] Cod. *gastullo*. I Veneti chiamano gastaldo il castaldo: e questa voce in antico aveva più nobile senso che di fattore. *Com. Parad.* Dante: « Raimondo Berlinghieri, co. di Provenza, avea uno castaldo universale, per nome Romeo... » VV. SS. Padri: « Gli angeli buoni e rei, come castaldi di Dio. » Castaldo valeva anco esecutor di giustizia. E siccome siniscalco, così castaldo mutarono significazione, non so s' io dica in meglio od in peggio.

[2] Borghi: « Se cosa ci è che gli renda alquanto d' ombra. » *Gli somigli.*

[3] Dante l' adopera in modo simile.

Bourgogne et dans plusieurs provinces de France; il est élu annuellement par ses concitoyens, dans la classe des nobles ou dans celle des bourgeois; il a une garde de hallebardiers à ses ordres, et son autorité a de l'importance. J'allai chez lui (comme j'avais coutume de le faire dans tous les pays) et je le priai poliment de vouloir bien, outre les certificats sanitaires, nous donner un passe-port pour toute la Bourgogne, dont Dijon est la capitale, afin que le voyage de l'ambassadeur ne rencontrât point d'obstacles; j'ajoutai qu'il ferait en même temps une chose agréable à sa majesté. Le bon homme (pour ne pas l'appeler autrement) commença par douter que l'ambassadeur fût un ambassadeur véritable, et dit que c'était peut-être un particulier qui se servait de ce titre. Je lui montrai en vain les patentes de la seigneurie sérénissime, du gouverneur de Milan, du duc de Savoie, du gouverneur de Lyon. A la fin il me dit : « Comment se peut-il faire que ce soit l'ambassadeur de Venise, puisqu'à Venise, l'année dernière, tous les habitants sont morts de la peste? » Je lui répondis que cela n'était pas exact, qu'il n'y avait eu de morts que quarante à cinquante mille personnes tout au plus[a]. « Eh bien! répliqua-t-il, n'ai-je donc pas raison? il doit être resté bien peu de monde là-bas. » Alors je me vis forcé de lui dire que les milliers de morts laissaient moins

in..... e la terza in Paris. Di questa santa capella che è magnificamente bastita, vi è un numero di canonici separati, governati da un decano, che non hanno che fare col vescovo del luogo. Il quale aveva altre volte tre mani di muraglia; ora se ne va reducendo una, che è l'ultima, in buona forma, servendo della seconda a far scarpa al terrapieno. Ed anch'ella si ridurrebbe in fortezza; ma pare che il re non se ne curi, per aver il forte di Talone nella collina, solamente una mezza lega lontano, che si trova sopra la strada che va a Troes in Sciampagna. Ha quattro porte, opposte ognuna di esse alle quattro regioni del cielo, e trentatre torri che sono ora tutte piene di terra. Si chiamava anticamente Divio dai Latini, e fu edificata da Aureliano imperatore, gli anni 120 del Signore. Passa a canto la città più tosto un ruscello che picciola riviera, chiamato Saluzze da' paesani, che va mescolarsi con la Sona.

[a] Selon Muratori, cette peste de 1576 emporta vingt-deux mille hommes, trente-sept mille femmes et onze mille enfants.

vero, e che non erano morti[1] in quella città più che quaranta in cinquanta mila persone, soggiunse egli : « E ben, che vi pare? pochi adunque ne devono esser rimasti. » Al che fui forzato di dire : che manco appariva quando morivano le migliaja di persone in Venezia, che quando ne morivano le decine in Dijon. Di modo ch'egli restò scornato; e mostrando io di voler partire, dicendo che non mi curavo più del suo passaporto, e che il re lo saprebbe, me ne fece subito dare uno in gagliardissima forma.

Venimmo la sera delli due a San-Serio, abbazia e terra murata, benchè non molto grossa, cinque leghe discosto da Dijone, camminandosi sempre tra valli e colline, siccome si fa poi quasi sempre fino a Sciampagna; benchè il sentiero non sia per tanto[2] nè faticoso nè sinistro; anzi buono, e quasi per tutto piano; trovandosi di due leghe in due leghe buoni villaggi, che, siccome sono stati rovinati dalli raitri questi anni addietro, così ora si vanno cerchiando di muraglia e di fossa a spese de' comuni, col consentimento del re. Questo luogo ha una chiesa ridotta in fortezza[3]; ma perchè è nella valle e patisce opposizione del sito, non è considerabile; tutto che li paesani vi tengano entro, come in luogo securo, tutte le robbe loro di più prezzo; essendo soggetti non pure ai raitri, quando passano, ma alle genti d'arme che alloggiano spesso a discrezione, se ben sono cattolici: come aveano fatto il giorno prima sei insegne di fanteria e sei di cavalleria guidate dal figliuolo del governatore di Metz, che andavano all'esercito a ritrovare monsignor d'Alanzon, fratello di sua maestà cristianissima, che doppo la presa della Chiaritè stava per avviarsi verso Auvergna *.

Subito inteso questo pericolo, e communicatolo col signor am-

* Alloggiamo questa notte alle Secchie, assai mediocremente bene rispetto al luogo; e alli 3, lasciando prima San Seo, villaggio aperto, e poi Bagnoletto, terra murata di nuovo, quello due leghe, e questa quattro lontana da San Seono, venendo quella sera due leghe più innanzi a un picciolo castello chiamato

[1] Bocc. « Ciascuna persona... sia pagato. »

[2] Forse sta qui nel senso di *pero*, e forse s' ha a leggere : *poi tanto*. — [3] Cod. *fortezza manuale*. Non intendo.

de vide à Venise que les dizaines à Dijon. Il fut tant soit peu déconcerté de cette réponse; et moi je m'en allais, en disant que je ne me souciais guère de son passe-port, et que le roi le saurait; mais il se hâta de m'en délivrer un en bonne et due forme.

De Dijon jusqu'en Champagne la route n'est pas aussi pénible, elle est presque toute en plaine; de deux en deux lieues, on y rencontre d'assez bons villages qui, dans les dernières années, ont été ruinés par les reîtres[a], et qu'on va maintenant entourer de murailles, d'après le consentement du roi, aux frais des communes. Le soir du 2 nous arrivâmes à l'abbaye de Saint-Seine, située à cinq lieues de Dijon; elle a une église dont on a fait une espèce de forteresse, peu considérable parce qu'elle est enfoncée dans la vallée; cependant les paysans y tiennent renfermé tout ce qu'ils ont de plus précieux. Ils craignent non-seulement les reîtres, mais les troupes catholiques aussi, qui, dans les endroits où elles s'établissent à discrétion, commettent toute sorte de dégâts[b]; comme l'avaient fait la veille six enseignes d'infanterie et six de cavalerie, commandés par le fils du gouverneur de Metz, allant rejoindre à l'armée M. d'Alençon, frère de sa majesté, lequel, après la prise de La Charité, se dirigeait vers l'Auvergne[c]. Averti de ce danger, j'allai, d'après l'ordre de M. l'ambassadeur, en conférer avec le lieutenant du roi, dont l'auto-

San Marco, dove per la falacità del camino che si perde in alcuni boschi più densi che grandi, avemo fatica arrivare di giorno. E ciò fu anche causa che, essendosi smarrita la compagnia chi in quà chi in là, alcuni ladri che ci videro, ne seguitarono poi molti giorni, come dirò più sotto.

Questa parte della Borgogna è molto sterile, poichè da Dijon fino a San Marco

[a] « Passavano a guisa di spaventosa tempesta. » (Davila.)

[b] Le même, I, 362.

[c] De Dijon jusqu'à Saint-Marc le terrain est presque nu : quelques arbres autour des villages; les vignes même y sont rares. Auprès d'Aissey-le-Duc on voit les *fontaines amoureuses*, que le voyageur décrit brièvement. Pour ce qui est de l'aménité du pays de France, le Tasse, qui n'en avait visité que les parties les moins agricoles, le juge comme si toute la France était la ville de Paris et la route de Paris à Lyon. « Certo in quanto all' amenità che procede da' fiumi, giudico io la Francia alquanto superiore all' Italia. Ma non concorro già

basciatore, andai la mattina seguente di ordine suo a trovare il luogotenente regio, che, per essere regio magistrato, è superiore al mere della villa, al quale esposi tutta questa cosa, pregandolo che, secondo gli ordini del re, dovesse darci scorta di cavalli e di fanti che ci assicurassero il cammino fino a Bar sur Sene. Mi rispose egli

si veggono pochissimi arbori, se non presso li villaggi; e vi si veggono anche pochissime vigne. Nasce sopra questo castello di San Marco cinque leghe in un luogo vicino a San Sceno, la Sena, riviera nominatissima per tutta l'Europa, non che per la Francia, come quella che passando per Sciattiglion sur Sene e doppo a Troes ed a Nojon, tutti luoghi e città grosse e mercantili, ricieve la Iona, medesimamente grossa riviera e navicabile a Monterio, ed al ponte di Sciarentone la Marne (grossa anch' ella come è quasi la Sena), che fu chiamata da' Latini Matrona. Entra tra mezzo la città di Parigi, fendendola per metà, e facendo alcune isolette sopra la città, e poi nel corpo la grand' isola di Nostra Dama. Se ne corre fino a Rovano sempre velocemente; dove essendole rotto il corso dal flutto del mare che porta la marea vicina, va poi più lenta, e si mescola con l' acque salse: benchè abbi anco (forse *ano*) tratto di molte leghe prima ch' entri in mare sotto Roano. L' alloggiamento nostro fu quella notte non molto commodo all' osteria di San Giorgio; e però, partiti la matina vegnente delli 4, cavalcando sopra la Sena ognora tra alcune valli dilettevoli, venimo a Isleduc, lasciato prima Bromon, l' uno e l' altro castelli; nè l' uno dall' altro molto lontani. Poco appresso si ritrova un gran muro, largo più di tre passa e lungo più di venticinque, che

nell' opinione di coloro da' quali la vaghezza di questi paesi è tanto dilettevole giudicata: perchè non credo (chè in ciò non dò tanta fede al mio giudicio, che non so quanto sia buono, quanto al senso medesimo) che la vostra vista possa dilettarsi nell' asprezza d'un paese nel quale ella trascorra senza ritegno alcuno; anzi provo in me stesso che gli occhi si compiacciono nella diversità degli oggetti, e che godono che gli sia interrotto il passo da' colli e dalle valli e da' virgulti e dagli arbori; e che fin la sterilità e rigidezza dell' Alpi, facendone paragone alla vaghezza degli altri spettacoli, suole molte fiate riuscire piacevolissima. Le quali condizioni non trovo fra' paesi che ho visti, se non in alcune parti della Borgogna, ed in quella parte del Lionese, che è con lei congiunta. Nè per altro la pittura, saggia imitatrice della natura, mescola l' ombre ai colori, se non perchè colla comparazion di questo oscuro i colori maggiormente si spicchino, e appajano più vivaci e più rilevati. Onde io per me stimo che chiunche loda quella nuda solitudine e quella semplice conformità che si vede nel gran cammino tutto e nella campagna e ne' contorni di Parigi, e ne' paesi più

rité est supérieure à celle du maire, et je le priai de vouloir bien, en se conformant aux ordres de sa majesté, nous donner une escorte de gens de pied et de cavaliers pour nous conduire en sûreté jusqu'à Bar-sur-Seine. « J'ai été averti, me dit-il, que ces brigands ont passé la rivière à gué, qu'ils ont logé cette nuit dans un village à une lieue

congiongendosi nella estremità della valle, rompe il corso alla Sena che passa per certe piccole grati, facendo poi all'altra parte del muro dilettevoli ruscelli, che da' paesani sono chiamate *les fontaines amoreuses*; forse di quelle che favoleggiavano li romanzi.

Arrivamo poi questa sera a Sciattiglione sur Sene, lontano quattro leghe da San Marco; e fu nostra ventura non far più viaggio quel giorno, perchè eramo tutti morti, o almeno svaligiati, come dirò quì appresso. Fermatisi adunque e per veder la villa, che è assai bella e grande, come quella che fu altre volte il seggio dei duchi di Borgogna, e perchè piacque alla bontà di Dio di liberarci da un pericolo eminente che ci soprastava, mentre ch'eramo a tavola per cenare all'osteria del Leon d'Oro, commodo e discreto alloggiamento, arrivò nel medesimo tempo un passaggero a piedi che veniva per la medesima strada che avevamo fatta noi; e sentendo alcuni dei nostri a ragionare italiano, s'immaginò che noi fussimo quelli che eramo in effetto, dicendo: « Se voi sete, com'io m'immagino, Veneziani, vi dirò cosa che vi gioverà molto d'intendere. » E pregandolo io che dicesse, soggiunse: « Oggi, passando io da Isleduc presso *les fontaines amoreuses*, sono venuti quattro a cavallo correndo, domandandomi se io avevo veduti

vicini a lui della Normandia, e nella Picardia, loderebbe anco non le pitture del Buonarotti o di Raffaello, ma quelle piuttosto ove maggior copia di porpora o di azzurro oltramarino fosse disteso. Ben è vero che io intendo maraviglie del paese di Lorena e della Provenza; ma se a questi tali si possono contrapporre la riviera di Salò e di Genova, e quel tratto di spiaggia che si stende da Gaeta a Reggio di Calabria, tanto celebrate dagli scrittori, ne rimetto la sentenza a coloro che gli uni e gli altri hanno visti e considerati. A me però giova di credere che non senza alta cagione i poeti, sovrani giudici delle bellezze delle cose, fingessero che 'l mar napolitano fosse albergo delle sirene. Ma ovunque sia il vantaggio de' particolari, nell'universale oserò di dire, che la natura volle dentro a' confini d'Italia mostrare un picciolo ritratto dell'universo; e per questo, ciò che ella aveva sparso e disseminato in varie parti del mondo, quivi tutto dentro in breve spazio raccolse e compartì: onde se vaga è la varietà, vaghissima oltre a ciascun' altra è l'Italia. »

Le voyageur poursuit sa route, et il raconte comment certains gentilshommes pauvres, voleurs de grands chemins, guettaient l'ambassadeur au passage.

che veramente era stato avvertito di questi volori[1] che non attendavano altro che noi, e che quella notte avevano alloggiato in un villaggio una lega innanzi, passando la Sena[2] a guazzo, e nascondendosi in un luogo. Che però giudicava più sicuro lo attendere uno o due giorni; che dovendo passare per di là per andare a Parigi il duca di Mercurio cognato del re con ducento cavalli, e che s'aspettava in quel giorno a Sciattiglione, averebbe il signor ambasciatore potuto accompagnarsi seco; o almeno lasciar passar lui, che avrebbe purgato il cammino. Ma il caso fu che il duca venne; e pentito di andar a Parigi, piegò a man manca per andare a ritrovare il fratello del re, che s'era ritirato con l'esercito in Avergna, avendo in quelli medesimi giorni, come s'è detto, preso la Chiaritè, doppo esservi morto sotto il conte Sarra-Martinengo, cavalliero dell'ordine e buon servitore del re, d'una moschettata ch'egli ebbe nella fossa, mentre considerava da qual parte fusse meglio accostar le scale. Di modo che a noi convenne alli 7 prendere scorta di dodici cavalli e ventiquattro archibusieri, che ci assicurarono il cammino fino a Bar sur Sene; ma non senza nostro pericolo; perche per ogni villaggio ci era dato novella che erano in quei contorni, chi diceva in numero di trenta,

cinque muli con la coperta rossa di uno ambasciatore veneziano. E rispondendo io loro che no, sentii che dicevano tra loro medesimi : certo che gli abbiano falliti nel cammino; ma li ritroveremo verso Mussi le Veche. E partendosi da me, si cacciarono in un bosco ivi vicino. » Poco da poi sopraggiunse anco nella medesima osteria un lachè del gran scudiere del re, ch'era mandato dal suo padrone de Villars le Poitiers a Dijon; ed inteso che là era alloggiato il signor ambasciatore, fece intendere ch'egli aveva veduto una lega e mezzo oltre la villa di Sciattiglione una troppa di cavalli che a lui parvero in numero di venticinque passar la Sena a guazzo; e che uno di essi, ch'era ben montato ed armato, era venuto alla volta sua domandandogli se avesse incontrati alcuni muli coperti di rosso, e che a lui parve che fusse qualche spia di ladri o *volori* (che così chiamano in lingua francese certa specie di gentiluomini poveri che stanno alla strada, e si ricoverano poi alle case loro e castelli).

[1] Gallicismo barbaro.

[2] Così altri scrittori ancora: da *Sequana*.

d'ici, et qu'ils sont apostés pour vous attendre au passage. Je vous conseille, ajouta-t-il, d'attendre un ou deux jours : le duc de Mercœur, cousin du roi, doit passer avec deux cents chevaux; on l'attend aujourd'hui à Châtillon. M. l'ambassadeur pourra aller de compagnie avec lui, ou bien attendre qu'il ait passé, car il balaïera le chemin. » Le duc arriva; mais, changeant d'avis, au lieu d'aller à Paris, il prit à gauche pour aller rejoindre le frère du roi, qui s'était retiré en Auvergne avec son armée, après avoir pris La Charité. C'est au siége de cette ville qu'était mort le comte Sciarra Martinengo, chevalier de l'ordre, et loyal serviteur de sa majesté, tué d'un coup de mousquet au moment où, dans le fossé, il choisissait le point le plus convenable pour y appuyer les échelles. Ainsi force nous fut, le 7 du mois, de prendre une escorte de douze cavaliers et de vingt-quatre arquebusiers qui nous menèrent sains et saufs à Bar-sur-Seine. Mais le danger n'avait pas disparu; dans chaque village où nous passions on nous disait : « Ils sont ici près, au nombre de trente, ou de quarante, ou de cinquante cavaliers, mais partagés en deux bandes [a]. »

[a] Châtillon n'est pas une ville forte. Coligny, en la prenant, démantela les faibles murailles qu'elle avait. Les ruines du château qui s'élève sur les hauteurs paraissent encore plus anciennes; mais ses tours et ses murailles lui donnent l'apparence d'un édifice royal. — Mussy-l'Évêque est une grande et forte ville ornée de jardins et d'étangs. Les villages qui suivent sont tous ceints de murailles par les paysans mêmes. En voyant la suite de l'ambassadeur, ils prenaient tout ce monde pour des voleurs; ils fermaient leurs portes et ils mettaient leurs arquebusiers en garde pour se défendre. — Après des bois épais où nulle rencontre n'a lieu, ils arrivent à Bar-sur-Seine, ville assez grande, mais dont le château est tout à fait misérable, et construit avec un ciment semblable à celui dont on se sert en Pologne. Ils prennent une nouvelle escorte de quatorze cavaliers et de dix-huit arquebusiers à pied, toujours dans la crainte de rencontrer les voleurs.—Troyes est une ville forte et belle, très-propre, peut-être la plus propre de toute la France, bien peuplée, avec des rues larges et droites, de beaux et riches édifices publics et privés; l'église de Saint-Pierre est une des plus belles de tout le royaume. C'est par ce pays que les reîtres entraient d'ordinaire en France; aussi c'est entre tous le plus labouré par la guerre. Davila, I, 138, dit : « Depredando le facoltà de' paesani che trovavano intatte, sopportavano più facilmente il mancamento delle paghe. »

Ce jour-là eut aussi ses peines; placés sur une hauteur, au milieu d'une plaine toute nue, sans arbres ni rocs, nous aperçûmes une grosse bande de gens à cheval s'arrêter sur notre chemin, et nous attendre jusqu'à ce que nous fussions à la distance d'un jet de

cavallo, che gli dimandò di chi fussero quei muli, e rispondendogli egli che erano del signor ambasciatore di Venezia, colui replicò quanti cavalli avesse seco; ed il mulatiero rispose che erano da venticinque o trenta ed altrettanti archibuscieri; il che inteso da colui, si cacciò a tutta briglia nel bosco, dove pensassimo veramente che ci dovessero assalire. Passamo, si può dire, con le spade fuori del fodero, e con gli archibusi quasi che affocati. In conclusione arrivamo a Bar sur Sene senza contrasto, quattro leghe più innanzi, non avendo essi avuto animo di mostrarsi quella volta. Alloggiamo quella sera e l'altro giorno appresso, perchè piovve sempre, all' osteria della Corona, alloggiamento commodo e gentile.

La villa è onestamente grande; ma il castello è tale e le muraglie che pajono esser fatte di quella plata che fanno i Polachi le loro, come sono le abitazioni anche di legno e di lotte (forse *loto*).

Quì, mutato la guardia, e presi uomini freschi, che furono quatordici a cavallo e dieciotto archibusieri a piedi, avendo fatto prima avertire il provosto de' cavalli di Troes, che dovesse venire ad assicurare il camino, partimo alli 9 del mese, e lasciato Visusbar, villaggio, e Foissiers, bella abbazia, dov' è il termine di Borgogna e di Sciampagna, c' incontrò cosa che fu da ridere. Perciochè, scoprendosi in bassura di sopra un poggio, dove noi marciavamo, una gran polvere tra gli arbori, e poco da poi una gran frotta di cavalli venir correndo alla volta nostra, non fu alcuno di noi che non pensasse ch' essi fussero li volori, nè alcuni di loro che non stimasse il medesimo di noi, poichè non potevano veder li muli, li quali erano restati un poco addietro, e con esso loro per guardia gli archibusieri a piedi. E per ciò datosi da una parte e l' altra di mano agli archibusi, e serrati insieme, caminavamo con pensiero di menar le mani. Ma avvicinatosi, si conobbe ch' era il suddetto provosto con diciotto cavalli, e si tramutò il timore in riso. Passamo poi a Rivalta, aperto ma grosso villaggio, ed intramo in Troes, ch'era ancora di buon ora, tutto che per le precedenti piogge li sentieri fussero guasti; e quelle sette leghe che si fanno da Bar sur Sena a Troes, vagliono per dieci.

È Troes principal città nella Sciampagna, ed una buona e gagliarda fortezza;

non appare pur arbore nè un sasso, ci attesero fino che fummo loro vicini un trar di pietra; ed allora, o perchè dubitassero che non succedesse loro il disegno, o perchè non fussero tutti insieme, alla veduta di trenta cavalli[1], si posero a tutta briglia a correre a man diritta a traverso la campagna; il che veduto da noi, ci diede animo di seguitarli per un poco. E così finì il sospetto che per sei giorni avemo dei volori; benchè non minor punto fusse il timore che più volte avemmo di esser traditi da quelli medesimi che venivano in guardia nostra; perchè essi avevano openione che il signor ambasciatore portasse ottocento mila franchi al re, prestatili dalla signoria. E lo dicevano publicamente; e ne fecero poi certi scherzi, con mettere quasi, in fine, taglie, come fecero a Noion; con minacce che, se non fussimo stati in una terra grossa, ne poteva riuscire qualche disordine. Di modo che per questo rispetto, bisognò giocare con centinaja, non che con decine di scudi *.

Da Sciatre venimmo poi la matina delli diciotto a desinare a Etampes, che è città eretta in ducato; che come che fusse altre volte

ma così bella e così polita ch'è opinion di molti ch'ella sia la più dilettevol villa di tutta la Francia. E sebbene è tanto accasata che non ha quasi cosa di vacuo, ha però le strade così larghe e tanto polite e dritte, che l'uomo può a sua voglia mirare in ogni verso li ricchi e belli edificii pubblici e privati; come che tra' publici e tra li tempii quello di San Pietro sia il più bello e più suntuoso, e delle belle chiese che abbia la Francia, a giudizio mio, che pure n'ho veduta qualch'una. La Sena passa anco per mezzo questa città; e sebbene non è navicabile, serve nondimeno per portar fuori le immondizie della villa. Alloggiamo quella notte al Delfino, osteria reale, come quella che suole alle volte alloggiare il re medesimo. E partiti alli 10 con la compagnia del provosto e di ventisei cavalli, passamo la gran campagna che è tra Troes e Noion, di dodici leghe: onde veramente è derivato il nome della provincia, esposta a quelli che esercitano le armi in questo regno, e passo ordinario delli raitri, quando vengono in Francia.

* Tra Troes e Noion, che, come ho detto, sono dodici leghe, non si trova allog-

[1] Cod. *perchè alla veduta a trenta*. Non credo voglia dire che alla veduta dei trenta cavalli del seguito dell'ambasciatore, e' fuggissero; perchè tra il seguito e la scorta gli erano più di trenta.

pierre, puis tout à coup prendre à droite, et s'enfuir à bride abattue à travers la plaine. Peut-être craignirent-ils que leur tentative n'échouât, peut-être n'étaient-ils pas tous réunis; on n'en voyait que trente à peu près. Cela nous enhardit, et nous nous mîmes à les poursuivre un peu. Ainsi finit la frayeur qui nous accompagna pendant six jours, à laquelle ne cédait en rien la crainte que nous avions d'être trahis par ceux-là mêmes qui nous escortaient. Ces gens-là croyaient que l'ambassadeur portait avec lui une somme de huit cent mille francs, envoyée au roi par la seigneurie de Venise; ils le disaient ouvertement, et ils finirent par nous jouer un mauvais tour à Nogent en nous imposant une taille, avec des menaces telles que, si nous n'avions pas été dans une grosse ville, je ne sais comment nous nous en serions tirés. Force nous fut de mettre en jeu les écus par centaines [a].

Le 18 nous dînâmes à Étampes, ville érigée en duché lorsque le roi Charles la donna au prince Casimir [b], comme assignation pour les dettes

giamento che vaglia, se non le tre Mason a mezza strada, che sono appunto tre case, anzi tre taverne sole, che non hanno altro che la insegna. Noion è villa non molto grande, ma assai bella, e con una chiesa, e con un ponte di pietra sopra la Sena, dov'ella si fa navigabile a portare legni molto grossi; e vi si conducono anche le barche de' sali fino da Rovano, che sono poi mandati per tutta la Campagna e per parte della Borgogna. Cala la riviera per certi sostegni, come fa la Brenta fra le parti del Dolo e di Stra, venendo di Padova. Alloggiassimo alla Cicogna assai bene; e la matina, vegnendo li 11, essendo liberi da' sgherri, ve-

[a] Nogent est une ville petite mais assez belle; la Seine y devient navigable. C'est par là que passent les barques chargées de sel; c'est de là que le sel est transporté dans toute la Champagne et dans une partie de la Bourgogne. — Provins est une grande et ancienne ville, mais elle n'est guère agréable. Entre Nogent et Provins la forêt est très-épaisse; cependant le chemin alors était sûr, d'autant plus que quelques compagnies du régiment du duc de Guise étaient dans les alentours. Arrivé à Paris l'ambassadeur de Venise ne s'y arrête que cinq jours: il se rend en Touraine, où était la cour.

[b] « Figliuolo dell' elettore palatino del Reno. » (Davila, l. 308.)

data al duca Casimiro dal re Carlo, a conto delli assegnamenti che li furono fatti per li crediti che aveva con la corona di Francia; così avendo egli poi renunciato per suoi ambasciatori, quando li stati si ridussero ultimamente a Bles, delle rendite ne furono provedute molte pensioni dal re e dalla regina madre a diversi servidori. La villa è molto grande, sebbene non si estende molto per larghezza, dicendosi che contiene solamente di pavesato[1] una lega di larghezza, ma rovinata e guasta del tutto dagli ugonotti[2]; le chiese per terra e le torri abbassate; siccome per questa parte della Francia, che passato la ducea d'Etampes, si chiama la Beossa, fino a Orleans tutte le chiese sono per terra *. Questa parte della Beossa, che chiamano la Beossa bassa, è tanto crétosa, che è bisognato solare[3] di pietra viva tutto il sentiero da Parigi fino ad Orleans, che vi sono trenta sei leghe; che altramente non basterebbono, quando piove nel tempo del verno, cavalli a cavar le carrette fuori del fango. È abbondante questo paese di formento e di vino.

nimo ad alloggiare a Provinx, quattro sole leghe innanzi, città posta nella provincia della Bria, non molto bella, tutto che sia in collina; ma però grande assai ed antica, dove alloggiamo alla Corona assai bene. Tra Noion e Provinx vi si trova quasi sempre la selva folta. Con tutto questo il sentiero allora era securo; tanto più che alcune compagnie d'uomini d'armi del regimento di monsignor di Guisa erano là intorno.

Alli 12, lasciato Nangì, villaggio grosso e fermato, quattro leghe lontano da Provinx (dove morì sopra la strada un cavallo di rispetto, del signore, essendo anche restato addietro un Turco a Bar sur Sene, e prima un Frisone a Vegliano); repentinamente venimo quella sera a Gignì le Putter, terra aperta, ma che però ha tutti gli alloggiamenti molto securi, come fu quello del Cigno, dove alloggiamo noi commodamente, avendo in quel giorno fatto nove leghe. Il giorno seguente poi, che fu alli 14 di maggio, se ne venimo a Parigi, che sebben sono dodici leghe, son però piccole, e non vagliono quasi per due miglia italiane l'una. Si trova su la strada Brie Conte Robert, che li paesani pronunziano Bricon-

[1] Gallicismo: e ne rincontreremo parecchi.

[2] Cod. *da ugonotti*. Quì e altrove. Lo noto per sempre.

[3] *Solare* da *suolo*. Quindì *solare* e *risolare* le scarpe. Quì vale coprire il suolo di lastrico.

que la couronne de France avait contractées envers lui ; mais Casimir y ayant renoncé, par ses ambassadeurs, lors des derniers états de Blois, le roi et la reine distribuèrent les rentes de la ville, en pensions, à plusieurs de leurs serviteurs. La ville est grande, quoiqu'elle ne s'étende pas trop en largeur; sa longueur est d'un mille. Mais elle est dévastée et ruinée par la rage des huguenots; on voit les églises, les tours et les autres édifices démantelés. Il en est de même de toutes les églises de cette partie de la France, depuis Étampes jusqu'à Orléans.

Le sol de la Beauce, que l'on appelle basse, est si argileux que, depuis Paris jusqu'à Orléans, dans l'espace de trente-six lieues, il a fallu paver tout le chemin, sans quoi il n'y aurait pas assez de chevaux pour tirer les charrettes de la boue pendant tout l'hiver. Ce pays abonde en froment et en vin.

trabert, terra assai grossa; poi Boysi, e ultimamente Ponchiarenton, dove la Marne si congiunga con la Sena.

Della città di Parigi, come che non sia lecito parlarne così in generale, e come che anco vi ci fermamo cinque giorni soli la prima volta, e non ebbi tempo di vederla; questo non mi par luogo di parlarne : tanto più che ritrovandosi allora la corte in Torena, ed essendo intenzione del signor ambasciatore di andarla a trovare, come fece, mi pare di non far per ora così lunga digressione, ma di scrivere il nostro viaggio non pure fino in Amboysa, dov' era allora il re, ma fino a Poitiers, dove andò pochi giorni dapoi sua maestà, e come dirò appresso. Partiti adunque alli 17 di maggio da Parigi, e lasciato prima Borlareina e poi Longimio, borgo anch'egli aperto ma però grande, cinque leghe lontano dalla città; lasciato medesimamente il castello e la terra di Linaxe, venissemo quella sera tre leghe più innanzi, dove alloggiamo con qualche incomodo al Scudo di Francia, tutto che la terra non sia molto piccola, e murata.

Alloggiamo questa notte a Engervilla, che è tre picciole leghe lontana da Etampes, villaggio ben fermato di muro ma debole, ove però stessimo assai commodamente al Cavallo bardato. Alli 19 venimo a Orleans, vedendo sopra il sentiero le due picciole terre di Turi e Reteni, quella quattro e questa otto leghe lontano d'Engervilla e da Orleans; ma però tutte due fermate di muro, benchè debole.

Orleans è bellissima città, e grande; in tanto che, quando Carlo V° passò per questo regno, per andar in Fiandra, essendogli poi addimandato quello che gli era paruto delle città della Francia, rispose che Orleans gli era paruta la più bella. Ed essendogli detto, dove lasciava Parigi, dicono che rispose in francese : *Cela n'est pas une ville, mais plus tost un petit monde.* È anco molto forte di sito e di muraglia da tre canti, avendo dal quarto, fiume grosso e veloce, e senza dubbio il più dilettevole di tutta la Francia, come dirò quì sotto. Aveva altre volte le più belle e più ricche chiese che fossero in tutta questa provincia; e il Duomo spezialmente, ch' era una delle grandi e superbe macchine[1] di tutto il mondo; poichè il coro solo dicono ch'era poco meno grande di tutta la chiesa di Nostra-Dama di Parigi, e di San Pietro di Potiers. Ma nelli secondi turbuli[2] fu gettato a terra, ed appena che oggi vi rimangono due volti[3] intieri. Ho inteso che vi hanno speso più di diciotto mila franchi dappoi, solamente in far levar le rovine, e farle portare nei chiostri : il che fa pietà e spavento a vederle; parendo cosa incredibile come possi cadere in senso umano tanta barbarie, tanta crudeltà, d'incrudelire verso le pietre, le statue e le effigie che servivano per ornamento e per gloria di quelli medesimi che le spiccavano da' suoi nicchi e dal suo luogo, oltraggiando e sprezzando la pia e santa intenzione de' lor padri, non che de loro avoli; cosa che non caderebbe in animo ai Turchi nè ai Tartari, che non sogliono guastare le proprie case, se ben guastano le altrui *.

* E questi empii, quasi se avessero guerra col suo fattore Iddio, con li angeli e con li loro parenti (esempio di rabbia incredibile), hanno fatto più guerra contra i muri e con le cose insensibili che con gli uomini, per mostrare che tanta libidine e sceleratezza non fu mai accompagnata da nissuna ardita, non che vir-

[1] Per nobile edifizio, l'ha la Cr., ma senza esempi.

[2] Corruzione di *troubles*. Forse l'analogia di *turbolento* avrà fatto inganno allo inesperto scrittore.

[3] Per *volta*, ven. Ma nell' Ar. è questa voce adoprata in modo non comune e analogo al presente sebbene la Cr. nol citi : « Cotone o tele, che circondino il capo in mille volti. » I Tosc. anche *svolte*.

Orléans est une grande et très-belle ville. Lorsque Charles-Quint y passa pour aller en Flandre, on lui demanda ce qu'il pensait des villes de France : il répondit qu'Orléans était, à son avis, la plus belle de toutes*. Comme on ajouta, « Quelle place donnez-vous donc à Paris? » on assure qu'il répliqua en français : « Paris n'est pas une ville, mais plutôt un petit monde. » La position d'Orléans est très-forte, entourée de murs de trois côtés, et du quatrième défendue par une rivière large et rapide, et des plus agréables qui soient en France. Elle avait autrefois les plus belles et les plus riches églises de toute la province; le dôme était particulièrement un des plus magnifiques édifices du monde; le chœur, à lui seul, n'était, à ce qu'on dit, guère moins grand que Notre-Dame de Paris et que Saint-Pierre de Poitiers. Mais dans les seconds troubles on le démolit; il n'en reste que deux côtés debout. Dix-huit mille francs ont été dépensés seulement pour faire enlever les décombres et les transporter dans les cloîtres. Cela fait pitié et peine à voir; on ne comprend pas que des hommes puissent se laisser aller à une si féroce barbarie, pour sévir contre des pierres, contre des tableaux et des statues qui étaient l'ornement et la gloire de ceux-là même qui les renversaient, et qu'ils puissent mépriser et outrager les monuments antiques de la piété de leurs pères. Les Turcs et les Tartares abattent la maison de leur ennemi, mais non pas leur propre demeure.

tuosa operazione, e per fare che chi vede questi spettacoli empii fussero costretti a desiderar ogni danno e persecuzione, siccome poi per grazia dell' onnipotente Dio si è veduto avvenire, e si vedrà di bene in meglio : il che possa essere con la total loro destruzione e di chi li spalleggia.

* « Che con altra maestria e altra leggiadria non siano edificate le città italiane, non è chi dubiti. Taccio della fortezza delle muraglie pubbliche; perchè questo medesimamente è chiaro. In quanto alle case de' particolari, lascio stare che queste di Francia siano, per l' universale, di legno, e senza giudicio alcuno di architettura fabbricate : io non trovo in loro quella comodità della quale erano lodate; se però fra i comodi non si ripongono le scale lumache, le quali co' loro strettissimi rivolgimenti fanno girare la testa attorno. Aggiungi che le camere sono per lo più scure e malinconiche : e aggiungi che non v' è alcuna continuazione di stanze, che faccia comoda forma d' appartamento. Tali ordinariamente le case de' privati. (Le Tasse.)

È questa città posta in felicissimo paese abbondante d'ogni cosa, e, più che d'altro, di vini tanto preciosi che ottengono per eccellenza il primo luogo; tutto che molti vogliano che sieno quelli di Angiù. Ha la comodità della Loira, come ho detto, che le passa a canto, sopra la quale vi è un ponte lungo, di pietra, molto bello. Ha li foborghi[1] più grandi assai della villa : e se manca in alcuna cosa, manca in questa : che ha un castello tanto piccolo che servirebbe più tosto per un cavalliere[2] d'una porta. Fu edificata o restaurata (come vogliono li paesani[3], per dare alla loro città origine più antica) da Aureliano imperatore, come affermano molti scritti francesi. Fu eretta in ducato da Carlo V° che lo diede in appannagio a Luise[4], suo figliuolo ; ma ritornò alla corona per il re Francesco I°.

Fermati adunque la notte delli 19 all' osteria dell' Elmo, buono e commodo alloggiamento; e partiti ai 20, trovammo prima la riviera o fontana di Loirette, come dicono i paesani; tanto grande però, che porta li medesimi più grossi vasselli che navicano nella Loira, con tutto che non più che di due leghe sopra Orleans nasca d'acque di fontana : e non corre appena sei leghe che si mescola con la Loira. Trovasi poi quattro leghe lontano da Orleans il villaggio di Cleri, dove era una bellissima chiesa dedicata dal re Luigi XI° (dov' egli e sua moglie sono sepolti) in onore della beatissima Vergine madre di Cristo, dotandola di ricchi beni ed ampie entrate; ordinandovi perciò molte messe ed officii divini con musiche ed armonie, dandone il governo a dieci canonici, e facendovi anco erigere un commodo spedale per albergare i pellegrini. Raccontasi, tra gli altri miracoli di questa chiesa, che nel mezzo di essa vi era un gran cirio[5] di ottone, tanto grosso che a fatica bastavano dieci uomini a muoverlo; e che quando occorreva che in mare o in altro pericolo qualche persona oppressa, ancor che lontana, si

La ville est placée dans un pays auquel rien ne manque ; les vins surtout sont les plus estimés après ceux d'Anjou. La Loire passe à côté, surmontée par un pont de pierre fort long et fort beau; les faubourgs sont plus grands que la ville; son seul défaut, peut-être, est d'avoir un trop mince château, ayant l'air d'une de ces tourelles qui défendent la porte des villes. Les gens du pays prétendent, sur la foi de plusieurs écrivains français, qu'Aurélien fut le fondateur ou le restaurateur d'Orléans. Charles V en fit un duché et le donna en apanage à Louis, son fils; mais, sous François Ier, Orléans retourna à la couronne.

La nuit du 19 nous couchâmes à l'hôtel du Casque, logement fort commode; le 20 nous partîmes, et nous trouvâmes d'abord la rivière, ou, comme les gens du pays l'appellent, la fontaine du Loiret, qui porte les plus gros bâtiments naviguant sur la Loire, quoiqu'elle ne soit qu'une fontaine, et que sa source soit deux lieues au-dessus d'Orléans. Après un trajet de six lieues, elle se jette dans la Loire. Nous rencontrâmes ensuite, à quatre lieues d'Orléans, le village de Cléry, où se trouvait la belle église construite par Louis XI, et dans laquelle il est enterré avec sa femme. Louis XI l'avait dédiée à la sainte Vierge, et l'avait dotée de riches possessions; il y avait fondé force messes et offices divins qui devaient être célébrés avec grand accompagnement de musique; douze chanoines y étaient attachés; une maison hospitalière était à côté pour héberger et soigner les pèlerins. De tous les miracles de ce sanctuaire je n'en rapporterai qu'un. Au milieu de l'église était un grand cierge de laiton, si gros que dix hommes l'auraient à peine ébranlé; si dans un naufrage, ou dans un autre danger quelqu'un faisait vœu à cette Vierge, le cierge s'ébranlait aussitôt avec grand bruit; on marquait le jour, l'heure, l'instant de cet ébranlement soudain, et il se trouvait que c'était à point nommé l'heure et l'instant du vœu. Mais à présent il ne reste de ce

votava a questa gloriosissima Vergine, questo cirio si moveva da sè facendo gran strepito; e in modo che, notando li guardiani il giorno, l'ora ed il punto di questo moto miracoloso; e venuti gli oppressi dappoi a effettuare i lor voti, affermavano indifferentemente[1] esser loro avvenuta la disgrazia in quel medesimo punto. Ma ora il tempio è quasi tutto per terra, non vi restando che le altissime mura: ma mostra però ancora la sua gravità ed il suo splendore passato.

Quella sera venimmo ad alloggiare a Boiansi, quattro leghe più innanzi, terra murata con bellissimo ponte di pietra sopra la Loira. E si va restaurando, per particolar affezione che ha la regina madre, per esser (credo io) membro del ducato d'Orleans; ed anche perchè è in bel sito; sebbene anch'ella guasta e destrutta da'Ugonotti, come è tutto il paese di questo lato. Lo alloggiamento nostro fu al Cigno; e fu assai buono.

Alli 21 ci levammo un poco fuor di strada per andar a vedere il castello di Chianburg; o per dir meglio il palazzo cominciato dal re Francesco, che è bene opera degna della magnanimità di quel gran prencipe. E con tutto ch'io abbia veduti molti edifizii superbi a'miei giorni, non v'ho veduto alcuno nè più bello nè più ricco di questo. Per non dir quello che però viene affermato da molti, che in stivali[2] soli per fare il bastimento[3] ed il fondo (conciossia che la fabbrica è tutta in palude), vi sia stato speso più di trecento mila franchi. La prospettiva in ogni quadro è tanto più dilettevole quanto che ha le facciate quasi semilunari con li paviglioni[4] negli angoli, e la scala a lumaca, che è di ducentottanta gradi, annoverati da me, nel mezzo della stanza; degna di essere altrettanto osservata per l'artificio, come

[1] Per l'appunto, senza differenza d'un minuto. L'Ariosto, *indifferente* per *uguale*.

[2] Non conosco nè l'uso nè la ragione di questo vocabolo. *Stiva* ha il Buonarotti, per la zavorra in fondo alla nave; e potrebbesi dire che siccome la zavorra regge in certa guisa il legno, così le fondamenta reggono l'edifizio. Ma non par questa l'origine nè l'intenzione degli stivali del Veneto. Ad ogni modo siccome, d'edifizii parlando, diciamo *scarpa, piede, pianta, rincalzo,* e simili, lasciamo passare anche codesto *stivale*.

[3] *Bastire* per *fabbricare* nella Tav. Rot. onde *bastita* e *bastia*.

[4] Gallicismo.

temple que les murailles, dont la hauteur atteste encore son antique beauté.

Le même soir nous logeâmes à Beaugency, ville murée à quatre lieues de distance, ayant un fort beau pont de pierre sur la Loire: elle s'embellit tous les jours, grâce aux soins de la reine-mère qui l'aime particulièrement d'abord, à ce que je crois, comme faisant partie du duché d'Orléans, puis à cause de la beauté de son site, quoiqu'elle ait été dévastée par les huguenots, ainsi que tout le pays d'alentour. Nous descendîmes au Cygne, où nous fûmes assez bien.

Le 21 nous nous détournâmes un peu de la route pour visiter le château de Chambord, ou, pour mieux dire, le palais commencé par François Ier, et vraiment digne de ce grand prince. J'ai vu dans ma vie plusieurs édifices magnifiques, mais jamais aucun plus beau ni plus riche. On assure que les moellons pour les fondements du château dans ce terrain marécageux ont coûté seuls trois cent mille francs.

L'aspect en est fort beau de tous côtés; les façades sont en demi-lune, les pavillons sont aux coins; l'escalier tournant est au milieu; j'y ai compté deux cent quatre-vingt-six marches; il est construit avec un tel artifice, et il est si commode, que d'un côté on monte, de l'autre on descend en file de six ou de huit. Ainsi les salles et les corridors se croisent et les chambres restent dans les angles; le nombre en est aussi remarquable que la grandeur, et en effet ce n'est pas l'espace qui manquait à l'architecte, puisque le mur qui ceint le parc a sept lieues de circuit. L'intérieur de ce parc est rempli de forêts, de lacs, de ruisseaux, de pâturages et de lieux de chasse, et au milieu s'élève l'édifice avec ses créneaux dorés, ses ailes couvertes de plomb, ses pavillons, ses terrasses et ses corridors, ainsi que les romanciers nous décrivent le séjour de Morgane ou d'Alcine.

è per la comodità; essendo in modo fabricata, che per un verso gli uomini vi possono ascendere e per l'altro calare a sei ed otto per fila; in maniera che li portici[1] e le sale vengono a essere in croce, e le stanze negli angoli, ma però e gli uni e l'altre tanto grandi ed in tanto numero, quanto piacque all'architetto di disponere; poichè non aveva mancamento di paese, essendo che il parco, ch'è serato[2] di mura all'intorno, cinge sette leghe. Dentro il quale vi sono boschi, paludi, ruscelli, pascoli, e luoghi di caccia; e nel mezzo si vede quella bella fabbrica, che siccome è copiosa di dorati merli, di ale piombate, di paviglioni, di veroni, e corridori, fa una bellissima mostra, e di quelle appunto che fingono li nostri poeti romanzi nelle case di Alcina e di Morgana. Ma la fabbrica, siccome non è alla sua perfezione, mancando più della metà, così non penso mai che si fornisca, volendovi tanta quantità di danari, ed essendone ora il regno tanto esausto per le passate guerre.

Partiti di questo luogo, ognuno pieno di meraviglia e di stupore, anzi di confusione, venissimo quella sera a Bles, villa[3] grande e bella, ma fatta tanto più famosa per la generale congregazione dei Stati che fu in essa l'anno passato, ma pure anch'ella guasta e rovinata, e forse più dell'altre; o perchè così pare, per esser ella in costa di monte sopra la riviera della Loira, in modo che quasi tutte le sue chiese si veggono. E spezialmente della[4] cattedrale, nella quale hanno mostrato più la sua rabbia che in quasi tutte le altre di Francia, crudelendo[5] fino nell'ossa dei morti, dissoterrandoli e gittandoli per aria. Crudeltà che non fu mai sentita tra le più barbare nazioni del mondo *.

* La Loira, che è coperta da un ponte di pietra tanto grande, dico, che ha

[1] Per corridore o sala d'ingresso, dicesi in alcune città della Dalmazia tuttavia.

[2] Viene da *sera*, credo. Più sotto, per contrario, *verone*.

[3] Dante, e altri

[4] Forse *la*.

[5] Siccome *imaginare* e *maginare*, *bagnare* e *imbagnare*, *imbardare* e *bardare*; e i Lat. *insævire* e *sævire*, così *crudelire* e *incrudelire*: il primo de' quali non è assai gentile, ma lo si può non credere error di copista

Plus de la moitié est encore à faire, et je ne crois pas qu'on puisse jamais l'achever, car le royaume est tout à fait épuisé par la guerre.

Nous partîmes de là émerveillés, ou, pour mieux dire, ébahis, et nous arrivâmes le soir à Blois, grande et belle ville, rendue plus célèbre par l'assemblée générale des états l'année dernière, mais ravagée, elle aussi, et peut-être plus que toute autre. Les dégâts y paraissent plus qu'ailleurs, car la ville étant bâtie sur une éminence, toutes les églises sont en perspective, et l'on embrasse d'un coup d'œil leurs ruines. Celles de la cathédrale notamment sont les plus déplorables[a]; les huguenots y assouvirent leur rage, même sur les ossements des morts; ils les exhumèrent, les jetèrent en l'air, acte de fureur inouï même chez les nations les plus barbares de la terre[b].

molti casamenti sopra, separa la città dal foborgo di Vienna, che è quasi tanto grande come la villa, dove alloggiamo noi alli Tre Mori incomodamente. Ma perchè la corte era vicina, non si poteva buscare gli alloggiamenti buoni. A mezza strada quasi tra Boiansi e Bles è San Dier, gran villaggio, dove stettero tutti gli

Un mot de Brantôme peint à merveille l'état misérable dans lequel la rage civile avait réduit la France et ses monuments. En parlant d'une abbaye qui devint du domaine de sa famille, il l'appelle « la plus entière pucelle qui fût en Guyenne. »

[b] Le faubourg de Blois est aussi grand que la ville. Le voisinage de la cour y rend

Avuta l'audienza pubblica alli ventiquattro di maggio, e presentatosi il signor ambasciatore con le lettere di credenza al re, alle due regine, al cardinale di Ghisa ed alla principessa di Lorena (che altri prencipi non erano all'ora in corte); il clarissimo Morosini si licenziò, essendo presentato d'una catena di mille scudi e di un diamante di cinquecento, con onorato testimonio quanto egli fusse stato grato non pure alli grandi ma a ogni sorta di persone; lasciando nome di liberale e magnanimo rappresentante della sua patria. Partita adunque sua signoria clarissima, e noi fermatici fino all'ultimo di maggio in Amboisa (villa non molto grande, ma però bella e mercantile, divisa anch'ella dalla Loira, sopra la quale ha un gran ponte di pietra, e che non ha le chiese così guaste, nè il castello tampoco; nel quale sono le corna di un cervo così grandi che non bastano tre uomini a levarle); venimmo a dì primo di giugno alla bella e ricca città di Tors, capo di tutta la Torena, lasciando Monluì a mezza strada, grosso villaggio su la riva del fiume, ove si fanno molti mattoni che vanno fino in Auvernia ed in Bertagna. Tors è lontana d'Amboisa otto leghe ben picciole; dove noi ci fermammo un mese intiero, alloggiati in due alloggiamenti molto comodi. Questa città è bella per più respetti; cioè per il sito, facendole la riviera tre o

ambasciatori, mentre li stati si tennero a Bles : si vede anche il villaggio di San Lorans.

Alli 22 adunque arrivamo in Amboisa, dieci leghe appunto lontana da Bles. E nel viaggio si vede sopra il sentiero, ma all'altra ripa della Loira, il bel castello di Ciamon, che fu fatto da quel Ciamon che morì in Italia alli servizii di Ludovico duodecimo.

In Amboisa trovamo il clarissimo signor Giovan Francesco Morosini, precessore del signor ambasciatore nostro, che lo aspettava, per appresentarlo alle loro

les logements incommodes. Tous les ambassadeurs, du temps des états de Blois, demeuraient à Saint-Dié, village entre Blois et Beaugency. (Pour ce qui est du logement des rois de France lorsqu'ils étaient en voyage, voyez Machiavel, volume unique, éd. de Passigli, p. 333.) Le 22 ils arrivent à Amboise : ils trouvent sur la route le château de Chaumont, construit par ce Chaumont qui mourut en Italie au service de Louis XII. L'ambassadeur Morosini présente son successeur à la cour.

Arrivés le 22 mai à Amboise, nous fûmes reçus le 24 en audience publique. M. l'ambassadeur présenta ses lettres de créance, il fit révérence au roi, aux deux reines, au cardinal de Guise, à la princesse de Lorraine, car il n'y avait pas d'autres princes à la cour. L'illustre Morosini, en prenant congé, reçut le présent d'une chaîne de la valeur de mille écus, et d'un diamant de cinq cents. On voulut lui témoigner combien sa libéralité, si digne du gouvernement dont il était le représentant, avait mérité l'approbation et des grands et de tout le monde. Il partit; nous restâmes à Amboise jusqu'à la fin de mai. La ville est petite, mais belle et marchande; la Loire y passe sous un grand pont de pierre; ses églises ne sont pas aussi dévastées, ni le château non plus; on y montre les cornes d'un cerf si grandes que trois hommes suffiraient à peine pour les soulever.

Le 1er juin nous arrivâmes dans la belle et riche ville de Tours, capitale de toute la Touraine, après avoir passé par Mont-Louis qu'on laisse à moitié chemin. C'est un gros village au bord de la rivière, et c'est là que l'on cuit des briques qui vont jusqu'en Auvergne et en Bretagne. Tours est à dix petites lieues d'Amboise; nous y restâmes un mois, dans deux logements fort commodes. La ville est belle, son site d'abord est fort agréable; la rivière y fait trois ou quatre îlots ornés de maisons. Les églises notamment y sont belles et nombreuses[a].

maestà e per licenziarsi egli. E perciò ci aveva fatti provedere di alloggiamento per foriero. Era allora la corte a Sciamenso, castello dilettevole e di piacere della regina, posto sopra il fiume Cler, che poco di sotto Tors entra nella Loira, essendo per un poco navicabile.

[a] Il vante la cathédrale et l'église de Saint-Gratien, où était enterrée Luitgarde, la quatrième femme de Charlemagne. Puis il nomme l'abbaye de Marmoutiers, dont l'église est riche de colonnes et de statues, et d'une très-noble architecture. Les caveaux de l'abbaye frappent l'attention du noble voyageur : il y avait quatre mille tonneaux, dont un de la largeur de trente-six palmes avec autant de longueur. L'auteur y entra par une porte qui fermait d'une manière si juste, que l'air même, dit-il, ne pourrait y entrer. Au dedans, le tonneau est subdivisé en de petits compartiments et comme en autant de chambrettes.

quattro isolette, per li edificii, e spezialmente le chiese, che sono veramente belle e molte in numero *.

Ha questa città, oltre di questo, abbondanza di tutte le cose, come quella che è nell' ombeligo [1] della Torena, che comincia cinque leghe sopra Amboisa, che è il lardo[2] della Francia : carne, e latticinii buoni, per li pascoli grassi, frutti e vini eccellenti, per il paese che li produce, migliori che in tutto il resto di questo gran regno (e li frutti specialmente); biade, fieno, e legna, essendo tutto il paese coltivato, tutto buono e pieno d'arbori, in modo che non è meno dilettevole che fruttifero. Pesce, non solo della riviera ma anco del mare, che, per Nantes, non li è molto discosto. Mercanzia poi ne ha tanta, quanta si[3] possi avere altra città pari a lei, facendosi in essa molti panni di seta, buoni e belli, che si hanno

* La cattedrale di San Graziano, fatta nella medesima forma di Nostra Dama di Parisi, con due torri sopra la facciata tanto simili e così ricche di statue e colonne, che possono comparire tra le più belle di questo regno. La chiesa di San Martino, non tanto maestrevole, ma però più grande e di più maestà, intanto che pare un castello, con cinque grosse torri, in una delle quali vi sono due campane l'una di trentadue, l'altra di trentasei palmi di circuito; dove è sepolta Luitgarda, quarta moglie di Carlo magno, di nazione tedesca. Fuori della città vi è l'abbazia della Marmotiera, con una bellissima chiesa ricca di colonne e di statue, e soprattutto grande e di nobile architettura. Dall' ultima bassezza del claustro fino alle stanze dell'abbate (così è accomodato il monastero nella costa della collina) vi sono da dugento e trentanove gradi di scala : ed hanno le cave nella pietra viva, dove vi si vedranno più di quattro mila botte, e tra l'altre una che io ho misurata, lunga di trentasei palmi, e poco meno larga, nella quale sono stato io per una porta, che quando è chiusa, il fiato, non che il vino, non può venire; e dentro ella è separata come in stanzie. Vi erano altre chiese, come quella per andare al Blessi nel foborgo, che è tutta per terra.

[1] Tosc. Ombelico, ombellico, ombilico, bellico. I Ven. ombeligo (come in Dante *figo*), e ombeligolo : onde il moderno *banigolo*.

[2] Pinguedine per ricchezza nella Bibbia e negl' Italiani. Virg. *ubere glebæ*.

[3] Boccaccio : « Avessesi quella cassa. »

Rien ne lui manque; c'est le cœur de la Touraine, qui est la partie la plus grasse de la France; les pâturages sont excellents pour les bestiaux, qui fournissent de la viande et des laitages très-estimés; les vins et les fruits sont les meilleurs de France; ajoutez à cela le blé, le bois, les fourrages. Tout le pays est fertile, bien cultivé et couvert d'ombrages; la richesse s'y joint à l'agrément. On a du poisson, non-seulement de la rivière, mais de la mer, par Nantes, qui n'en est pas loin. Nulle autre ville de sa grandeur n'est aussi riche en marchandises; on y fabrique des tissus de soie solides et beaux, qui coûtent moins que ceux de Naples, de Venise et de Lucques. La ville n'est ni grande ni forte; un seul petit château la défend; le circuit des faubourgs et de la ville forme un peu moins de trois lieues [a].

[a] La Loire, quoique son cours soit rapide, n'endommage pas trop le terrain. Quinze ponts au moins la surmontent : c'est le fleuve le plus beau, le plus utile et le plus riche de France. On y transporte les vins d'Orléans et d'Anjou, les blés du Poitou, de la Beauce et de la Touraine. Les richesses maritimes lui viennent par Nantes et entrent dans le royaume.

« Ma maravigliosa sopra tutto è stata la Provvidenza della natura in questa provincia, nella moltitudine e nel compartimento delle riviere, dalle quali è accresciuta oltremodo l'abbondanza di questi paesi: perchè non essendo ogni terra atta a produr quanto basti alla moltitudine de' suoi abitanti, ed essendo in alcun luogo soprabbondanza di quelle cose delle quali altrove è difetto, in guisa sono disposte queste riviere che scambievolmente ciascuna parte coll' uso delle navigazioni può, mandando fuori il soverchio, ricevere il necessario. Questi fiumi, parte scendendo dalle Alpi, parte da' Pirenei, si raccolgono parte nell' Oceano e parte nel Mediterraneo, di maniera che da un mare all' altro, interponendovi poca fatica di vettura per terra, ora a seconda, or contra 'l corso de' fiumi, è quasi continua la navigazione. Nè meno è mirabile il magistero della natura nelle leggi che ella ha imposte a questi fiumi; perciocchè molti di essi sono fiumi regi, e di perpetua grandezza; e contenendosi dentro a loro, alcuni non passano se non molto di rado quei confini che loro sono stati prescritti, dico, dalla natura, non dall' industria degli uomini, che con ripari e argini cerchi di ritenerli : e se pur talora inondano, non fanno danno molto grave. In questo delle riviere, molto inferiori sono i nostri paesi, perciocchè non vi è navigazione dal destro al sinistro fianco d' Italia, nè commercio alcuno, se non o conducendo le vettovaglie su per lo dosso dell' Appennino, o girando un grandissimo tratto di mare : e pochi fiumi (trattone il

a miglior mercato che non si averanno[1] in Italia, a Napoli, a Lucca, a Venezia. Non è però la città molto grande o forte, avendo solamente un picciol castello; tutto che chi serrasse li borghi con la villa, ella verrebbe a cignere poco meno di tre leghe *.

Dove, essendosi noi, come ho detto, fermati un mese intiero, s'intese frattanto la presa della città d'Isoria in Auvernia, fatta per il fratello del re, nella quale il duca di Nivers, il signor Troilo Orsino, ed il signor di Mongirono, questi due negli occhi e quello nella gamba furono marcati[2] dalle archibusate de' nemici. Onde andorno tutti gli ambasciatori a rallegrarsi con le loro maestà ch'erano venute a Tors in quelli medesimi giorni, e fermatesi fino quasi all'uscire di giugno. Passarono poi nel Poictù, mettendo però qualche tempo nel cammino, mentre che la corte a bel piacere andava godendo i luoghi dilettevoli che sono per la Torena, di gentiluomini e signori particolari, che a gara convitavano le loro maestà. Il re si risolse di andare a Poitiers per esser più presso agli eserciti, e spezialmente a quello

* È illustre ancor questa città per la gran strage che fece Carlo Martello in questa campagna, di Sarraceni guidati da Abaderam, loro re di Spagna; nel qual conflitto ne morirono più di trecentocinquanta mila di loro, e di Francesi ne morirono appena quindici mila; secondo che scrive Paolo Emilio Veronese ne' suoi commentarii, ed altri. La Loira, come ho detto, le passa sotto la muraglia, separandola dal borgo della Marmotiera. Nasce la Loira nelle montagne di Auvernia, e discende immediate nel paese di Forest, e di là a Nevers, Giem, Orleans, Bles, Amboisa, Tors, Sinon, Angiers e Nantes; e poi colà nel mare Oceano, ricevendo in sè molt'altre riviere grosse ed alcune grosse com'ella, cioè Allier, che nasce medesimamente nelle montagne d'Auvernia, presso Nevers; Loirette, come ho detto, presso Orleans; il Cler presso a Tors, Lordie poco di sotto, e la Vienna presso Sinon; in modo che è tanto grossa e veloce che porta ogni sorta di legno, però di

Po) vi sono comodamente navigabili: gli altri accresciuti di forze avventizie, e piuttosto torrenti che fiumi, compensano l'utile delle navigazioni col danno delle inondazioni: ed il Po stesso in queste parti è dannosissimo, sicchè vi toglie talora il frutto delle fatiche e la speranza di molti anni. » (Tasse.)

[1] Forse *avevano*. Overo *averanno* è posto in modo dubitativo.

[2] Cod. remarcati. *Marcare* per *segnare* è ne' Tosc., e *segnare* per *ferire* è Tosc. altresì: ma non marcare a drittura, nel senso che ha quì.

Pendant que nous étions à Tours, arriva la nouvelle de la prise d'Issoire, en Auvergne, par le frère du roi; le duc de Nevers y avait été blessé à la jambe, le signor Troilo Orsino et le seigneur de Maugiron à un œil. Tous les ambassadeurs vinrent féliciter leurs majestés, qui demeurèrent à Tours jusqu'à la fin du mois de juin. De là ils se dirigèrent, à petites journées, vers le Poitou, pendant que la cour visitait lentement le beau pays de la Touraine, et y recevait un accueil magnifique de tous les gentilshommes et de tous les seigneurs, qui s'empressaient à l'envi de la recevoir. Le roi résolut ensuite d'aller à Poitiers pour être plus près des armées, et notamment de celle du duc de Mayenne, car il était pressé d'assiéger Brouage, place d'une grande importance, non-seulement à cause de son

legni di riviera, e si navica sicuramente, come ho fatto io una volta, d'Orleans a Tors, apportando grandissima comodità da una villa all' altra. Fa isole in molti luoghi, e con tutto che sia così veloce, non si trova che offenda molto il terreno. Averà per il meno quindici gran ponti di pietra, chi di sedici, chi di venti, di venticinque e di trenta archi : ed ogni arco bisogna credere che sia correspondente alla grossezza de' pilieri che son fondati in un fiume così grosso. E saranno ben longhi questi ponti cento e cencinquanta passi romani. E in conclusione si può dire di questa riviera che la sia la più bella, la più comoda e la più abbondante di tutte l'altre della Francia, trafficandosi per essa li vini d'Orleans e di Angiù, li grani della Beossa, di Torena e del Poictù, e per Nantes tutte le cose e comodità che si traggono dal mare. Gli antichi Latini la chiamarono Ligeris. Dell' origine di Tors vogliono gl' istoriografi francesi, che fusse edificata da Bruto quarto, nepote nella discendenza di Enea, il quale avendo per caso più che per malizia, ammazzato Silvio suo padre, prendendo esilio volontario del Lazio, se ne venne in questi paesi, dove contrastando longamente con il re del Poictù, che lo voleva cacciare con li suoi del paese, vinse una battaglia, nella quale però restò morto Turno suo figliuolo, in commemorazion del quale egli fece edificare un castello, chiamandolo Turnus, dal nome del figliuolo; ma che col tempo sia poi corrotto questo nome, ed ora si chiama Tors.

del duca d'Umena, che molto gli premeva per battere ed assediare Broaggio, fortezza importante, non pure per il sito e per essere stata fortificata dagli ugonotti, ma anco per le gran rendite che di là si cavano di sali per più d'ottocentomila franchi l'anno. E per ciò, per dar meglio ordine alle cose della guerra, si accostò all'esercito, fermandosi a Poitiers, come fece fino alli primi giorni di ottobre *.

Alli 3 venimmo a desinare a Sciatellerò, villa grossa, ma distrutta anch'ella dalle guerre; accanto la quale passa la Vienna, riviera navigabile, sopra la quale vi è un ponte di pietra che serà da otto o nove archi soli, ma tanto grandi e larghi, che considerata la maestà della fabbrica (conciossia che vi potranno passare quattro cocchj al paro) e la ricchezza (essendo tutto di viva pietra tagliata col scarpello), non è dubbio che sarà de'più belli ponti che siano in tutta Francia. In questo luogo si fanno de'buoni cortelli[1] e forbice, benchè per avventura più belli che buoni, con lavori ed intagli minutissimi nei manichi, e con li manichi medesimi di gioje e miniati, stucchi di sottil lavoro, ed in fine tutte cose belle e di prezzo.

La sera adunque delli 3 se ne passammo a Poitiers, dove medesimamente trovammo li nostri alloggiamenti marcati[2] per foriero, e vi dimorammo poi quel tempo che vi dimorò la corte, che furno tre mesi intieri; che poi si ritornò a Parigi **. Aveva altre volte molte città sotto di sè; ma ora son tutte guaste e rovinate dalle guerre, le

* Nel qual tempo, o poco avanti, successe la pace, come dirò poi. Partimo noi dunque a dì primo di luglio da Tors, e passata la riviera del Cler sopra ponte di pietra, si fermamo a Mombazon quella sera, cinque leghe discosto da Tors; terra baronale, presso la quale passa la riviera de l'Indre. Il luogo non è molto grande, ma però grosso. Alloggiamo all'osteria dell'Imagine di Nostra Dama, assai comodamente; ed alli 2, venuti prima a San Moro, terra grossa e baronale, per quattro leghe discosta da Mombazon, e poi borgo San Antonio, per esser piovuto quasi sempre anco quel giorno, non facessimo

[1] Anco il volgo fiorentino sostituisce talvolta la *r* alla *l*. *Sarga* per *salga*, e simili.

[2] In questo senso è gallico.

assiette, et parce que les huguenots l'ont fortifiée, mais à cause des grands revenus qui se tirent de ses salines, et qui s'élèvent à plus de huit cent mille francs par an. Dans ce but, et pour mieux diriger les opérations de la guerre, le roi s'approcha de l'armée, et s'arrêta à Poitiers jusqu'aux premiers jours d'octobre [a].

Le 3 nous dînâmes à Châtellerault, ville assez considérable, mais ravagée, elle aussi, par les fureurs de la guerre; la Vienne, rivière navigable, coule à côté sous un pont en pierre taillée, de huit ou neuf arches, mais tellement larges, que quatre voitures y pourraient passer de front; c'est sans doute un des plus beaux ponts de la France. On fabrique dans cette ville des couteaux et des ciseaux plus beaux que solides; le manche en est travaillé d'une manière très-fine, il est même quelquefois en pierre précieuse, avec des miniatures, des ciselures, des ornements de grand prix.

Le soir même nous arrivâmes à Poitiers; un fourrier nous avait déjà retenu nos logements. Nous y restâmes les trois mois qu'y demeura la cour, après quoi nous retournâmes à Paris.

più che quattro leghe, alloggiando quella sera al Caval Bianco au Pest de Pilles, dove si passa a guazzo la Creusa, ch'entra poco di sotto nella Vienna.

" Ma perchè fu per il medesimo cammino il ritorno per il quale si venne, non starò a replicare altro di questo viaggio, dicendo solamente per fine che la città di Poitiers è stimata delle più antiche, delle più nobili e delle più grandi di tutto questo regno; poich' ella fu edificata tanti anni avanti la fondazion di Roma, cioè nella olimpiade..... da Pictes, re di quei contorni. È poi nobile, per esser capo d'una così gran provincia, come è il Poictù, che contiene in lungezza..... leghe, e..... in larghezza; confinando da un lato col Limosin e Linguadoca, con la Torena dall' altro, che finisce a Sciatilarò per separazione della Vienna, e con la Bertagna dal terzo, che dal quarto ha il mare oceano.

[a] Ils poursuivent leur route : la boue qui encombre les chemins les empêche de faire plus de quatre lieues dans un jour.

quali in queste parti specialmente si sono nodrite sempre. È nobile ancora per esser differente da tutte l'altre ville di Francia, che sono per il più mercantili, e questa abitata da gente civile, con studio pubblico ed università. La città è grande, poi perchè cinge tre leghe, o poca cosa meno; che è molto, considerato che le leghe del Poictù sono più lunghe dell'altre. Non è però forte, sebben cinta di buona muraglia, avendo un picciolo e debol castello, e la riviera che le passa a canto, ben guadosa e profonda, ma non però grossa nè rapida : anzi che dalla parte di essa ella è più debile per il sito, como si vidde quando ugonotti la presero ultimamente, che piantarono l'artiglieria da quel lato; perciocchè la città sta da tre canti in costa di monte; ha da una parte sola il piano. Li suoi ornamenti antichi de'quali se ne vedono ancora le vestigie, erano il Coliseo, che fu edificato nel corpo della città da uno delli prefetti di Cesare, per rappresentare spettacoli a lui; ma ora è quasi tutto sotto terra, e se ne fa poco conto, essendo state levate tutte le pietre e le figure, e lo acquedotto che per molte miglia fuori della città vi portava l'acqua dentro, che rispondeva ancora nel[1] soddetto Coliseo. Ma ora non se ne vede altro che alcuni volti, ben però grandi. Da un altro canto si vede una grandissima pietra che è quadra, lunga per ogni quadro trentasei palmi e grossa dieci, posata maestrevolmente sopra quattro pile pur di pietra, senza alcun lavorio nè intaglio; in maniera che l'uomo non sa render la ragione perchè fosse così posta in quel luogo, non ve n'essendo scrittura nè memoria alcuna; nè parendo credibile che sia stata la natura; poichè ella è in alcuni campi ove non si vede altro che terra arida, senza pur una minima pietra. Ma però pare impossibile come forza o ingegno umano abbia potuto mettere là sopra quella così gran macchina rude ed intiera. Degli ornamenti moderni ne ha pure qualcheduno : il palazzo de' Giusdicenti assai grande e bello, la chiesa cattedrale di Sant'Ilario, che non ha però altro che li muri ed il suolo e il coperto.

[1] Molte parole composte della preposizione rispondenti a *super*, comincian da *so*. È in Dante : *soso*.

Poitiers avait jadis dans ses environs plusieurs cités florissantes, qui ont été ruinées par les guerres constamment entretenues dans ces quartiers-là. Poitiers diffère en outre de toute autre ville de France, par une qualité qui la rend en quelque sorte plus noble; car, tandis que les autres villes sont presque toutes marchandes, celle-ci n'est habitée que par des bourgeois. Elle a son université. Elle est grande, car son circuit est de trois lieues à peu près, ce qui est beaucoup, les lieues étant plus fortes en Poitou qu'ailleurs. Ses murailles, quoique assez bonnes, n'en font pas une ville bien forte, car le château est petit et faible; la rivière qui passe à côté est assez profonde, mais elle n'est ni large ni rapide. Ce côté est même le plus accessible, comme on le vit dernièrement lorsque les huguenots s'emparèrent de la ville; ils y placèrent leur artillerie, car la ville est adossée par trois côtés à des éminences; elle présente une seule face à la plaine. On voit encore des traces de ses anciens édifices, entre autres l'amphithéâtre construit par un des préfets de César pour la représentation des spectacles. Maintenant il est enterré presqu'en entier, et l'on en tient peu de compte, les pierres et les statues en ayant été enlevées, l'aqueduc qui allait chercher l'eau à plusieurs lieues de la ville et l'y apportait au milieu de l'amphithéâtre même ayant été démoli. On n'en voit plus que quelques arcades, mais bien magnifiques. De l'autre côté on trouve une pierre immense, carrée, dont chaque face a une longueur de trente-six palmes et une épaisseur de dix, et admirablement supportée par quatre piliers de pierre bruts et sans aucune sculpture. On ne sait ni la raison ni le but de ce monument, puisqu'on n'en conserve aucune tradition; il ne paraît pas croyable que ce soit la nature qui l'ait élevé, car tout à l'entour on ne voit qu'un terrain argileux, sans la moindre petite pierre. On ne conçoit pas comment la force et l'art humain ont pu placer de la sorte un bloc si rude et si énorme. Poitiers ne manque pas au reste de quelques édifices modernes assez beaux; on y remarque entre autres le palais de justice, qui est bien grand, et la cathédrale de S. Hilaire, dont il ne reste que les murailles, le pavé et la toiture.

La collegiata di San Pietro, a giudizio mio, è così bel corpo di chiesa che se le ritroveranno per architettura poche pari *.

Dentro però ella non ha altro ornamento che li gran pilastri, li volti soffittati[1]; il resto è tutto per terra. Perchè quando gli ugonotti presero questa villa nei primi turbuli, che non erano tanto arrabiati, si contentarono di gettare a terra solamente le immagini de' Santi, le statue, ed alcuni altri simili ornamenti, spogliandone i nicchi e li capitelli, rompendo gli organi per far palle d'archibuso, come hanno fatto di quello di San Pietro di Potiers, ch'era tanto bello. E la rovina è tanto grande che ho udito a dire alli canonici medesimi, che non fu fatto con trentamila scudi, e che non si rifarebbe con altrittanti. Ma al tempo poi delli secondi e terzi turbuli, essendo iritati più dal demonio che dagli uomini del mondo, guastarono anco i muri, gettando ogni cosa a terra, non si saziando anco di rompere gli avelli, e dissotterrare i corpi de' lor padri ed avoli, come hanno fatto per quelle provincie della Francia, dove si hanno usurpato signoria. Ed avrebbeno anco fatto così di Poitiers se l'avessero potuto avere la seconda volta o la terza nelle mani **.

* Essendo poco meno larga che lunga, non v' inchiudendo però il coro; e sarà bene sessanta più passi romani lunga; ma tanto polita e lucida, poichè non ha che quattro gran volte per lungo, e tre per larghezza, con le fenestre molto ampie, che non si può desiderar meglio.

** Ha questa villa un'altra chiesa dedicata a Santa Redegonda che fu moglie di Clotario re di Francia, dove è sepelito Pipino re di Gascogna, figliuolo di Luigi di Buonarea. Questa santa regina, che fu prima gentile, ridotta per opra del marito, che la prese in paese d' idolatri, alla cattolica cristiana fede, e la sposò, tanto s' invaghì dei beni del cielo, ch' entrata nel monasterio di Santa Croce di Poitiers, dove venne e fu accolta da quelle religiose, renunziò dal tutto alle cose del mondo; e morendo lasciò che si edificasse quella chiesa, dove fu anche sepulta. Ma quando fu presa la città, il tempio (che se ben non è molto grande, è però di bella e grave architettura, ed era ricco) fu svaligiato, e fu anco profanamente levato il corpo suo dello avello; nè doppo si seppe mai ciò che ne facessero. Per li molti

[1] A palco.

L'église collégiale de Saint-Pierre, dont l'architecture est comparable à presque tout ce qu'il y a de mieux dans ce genre, n'a plus au dedans d'autres ornements que les grands piliers, les voûtes et les plafonds : tout le reste est par terre. Dans les premiers troubles, lorsque les huguenots prirent Poitiers, ils n'étaient pas encore aussi furieusement enragés; ils se contentèrent d'abattre les images, les statues et les autres ornements, de dégarnir les niches et les chapiteaux, enfin de briser les orgues pour fondre des balles d'arquebuse, comme ils l'ont fait pour le bel orgue de l'église de Saint-Pierre à Poitiers. « Sa construction, me disaient les chanoines, coûta plus de trente mille écus, et il en faudrait davantage pour le restaurer. » Au temps des seconds et des troisièmes troubles, les huguenots, avec une fureur diabolique, ont ravagé jusqu'aux murailles; ils ont brisé les tombeaux, déterré les cendres de leurs pères et de leurs aïeux, dans toutes les provinces de France où ils avaient pris le dessus. Ils eussent fait de même à Poitiers, s'ils avaient pu s'en emparer la seconde ou la troisième fois[a].

miracoli ch' ella fece in vita e in morte, di che ne formarono diligente istituzione (forse istruzione) l'arcivescovo di Tors e il vescovo di Poitiers, fu posta nel catalogo dei santi dal pontefice di quei tempi; onde in Francia e nel Poitù specialmente è tenuta in molta venerazione. Ha molte altre chiese, che dicono che arrivano alla somma di centoventi; ma non però belle come quella che ho nominate, nè appresso.

[a] L'église de sainte Radegonde, femme de Clotaire, roi de France, était petite, mais d'un beau dessin et fort riche. Elle avait été fondée par la sainte elle-même, qui se retira dans ce couvent et y mourut. Cette église aussi fut dévastée par les huguenots. Le corps de la sainte fut enlevé de son tombeau : on ne l'a plus retrouvé. Le voyageur ajoute que le nombre des églises de Poitiers était, à ce qu'on lui en avait dit, de cent vingt. Le jugement que Le Tasse portait sur les églises de France est par trop sévère et même injuste. « Mirabile è veramente la Francia per le chiese, così per il numero di esse, che è quasi innumerabile e nelle città e nelle campagne, come per la grandezza e magnificenza di ciascuna : indizio certissimo dell' antica divozione di questa provincia. Ma benchè le chiese abbiano del ricco e del sontuoso, vi si ammira piuttosto la spesa di chi le fondò, che vi si lodi l' arte dell' architetto; perciocchè l' architettura è barbara; e si conosce che è stato avuto solo

Faceva altre volte buonissimo vivere in questa villa; ma ora per le continue guerre e per mille altri disturbi, si conviene pagare ogni cosa il doppio e d' avvantaggio. Un gentiluomo italiano, amico mio, che ha fatto quasi tutta la sua vita in Francia, mi soleva contare che pochi anni innanzi, egli si aveva trovato a Poitiers sopra l'osteria con un cavallo e con un lacchè, che per la spesa non pagava che dodici o quattordici soldi di tornesi il giorno; che a' miei tempi non bastavano manco quaranta; e con tutto questo non si poteva dire che fosse carestia: perchè sebbene per la venuta della corte (che si trattene tre mesi) la robba si alzò un poco di prezzo, si alzarono anco li scudi, che se valevano prima tre franchi e mezzo, montarono sino alli sei franchi. In modo che con poco più d' uno scudo o di uno scudo e mezzo, egli si aveva un carro di fieno; con cinque o sei scudi una botte di vino, e così di mano in mano. Ma, quello che importa più, la robba non mancò mai, con tutto che con la corte vi fussero più di otto mila persone e sei mila cavalli, che stavano tutti nella villa, senza quelli che andavano e venivano.

Parlando de' prencipi grandi, come fu tra questo tempo il duca di Guisa, che avendo licenziato parte dell' esercito, e consegnatone parte al fratello del re, venne per le poste in corte, per pigliar l' ordine da sua maestà di quello avesse a fare, come governatore di Sciampagna contra li raitri, che minacciavano di calare in Francia, e bisognava che passassero per quella volta. Di che fu gran strepito per qualche

riguardo alla sodezza e alla perpetuità, e niente all' eleganza e al decoro. Oltre di ciò, quasi tutte sono occupate dal coro, il quale, essendo collocato nel mezzo delle chiese, impedisce la vista, nè lascia che la grandezza di quella possa unitamente essere considerata. Non vi è poi opera di pittura e di scoltura, se non rozza, e disproporzionata; se forse tralle pitture non vogliamo porre le finestre di vetro colorite e effigiate, le quali in moltitudine grandissima sono degne d' ammirazione, non che di lode, così per la vaghezza e vivacità de' colori come anco per lo disegno e artificio delle figure. Ed in questa parte hanno i Francesi di che rimproverare gl' Italiani; perchè l' uso dell' arte de' vetri, che presso noi è principalmente in pregio per pompa e per delizia de' bevitori, è da loro impiegata nell' ornamento delle chiese di Dio e nel culto della religione. Nè minor vaghezza aggiungono alle chiese

La vie était jadis à très-bon marché dans cette ville; mais les guerres continuelles et tant d'autres désordres ont plus que doublé le prix de toutes choses. Un gentilhomme italien de mes amis, qui a passé en France presque tout le temps de sa vie, me racontait qu'ayant, il y a peu d'années, passé par Poitiers, avec un cheval et un laquais, il ne paya que douze à quatorze sous tournois par jour dans son hôtellerie; tandis que de mon temps quarante ne suffisaient pas[a]. Cependant on ne peut pas dire que ce fût cher, parce que la cour, en y séjournant trois mois, avait haussé un peu le prix des vivres; mais la valeur des écus s'était aussi élevée, en sorte que les monnaies qui valaient trois francs et demi étaient dépensées pour six. Un chariot de foin me coûtait un écu, un écu et demi; un tonneau de vin, cinq ou six écus; et ainsi du reste. Mais, ce qui est le plus important, les vivres n'ont jamais manqué, quoique la cour eût presque huit mille personnes à sa suite et six mille chevaux, logeant tous dans la ville, sans compter ceux qui allaient et venaient.

Le duc de Guise ayant, dans ce temps-là, congédié une partie de l'armée, et remis l'autre au frère du roi, vint en toute hâte à la cour pour prendre les ordres du roi sur ce qu'il devait faire, en sa qualité de gouverneur de la Champagne, contre les reîtres, qui menaçaient d'envahir la France, et qui devaient passer par là. Il en fut grandement question pendant quelques jours. Le duc fut renvoyé

di Francia i campanili, i quali (siccome anco le chiese) sono coperti di una sorte di pietre o di tufo, che imitando il piombo naturalissimamente, fa una apparenza molto vaga, e di spesa molto maggiore. Concludo in somma, che quanto le chiese di Francia avanzano nel numero e nella grandezza di fabbriche massiccie e durabili, tanto le nostre sono superiori nell' architettura, e nell' ornamento de' quadri, e nelle statue. Parlo in universale; che chi a' particolari vorrà aver riguardo, non è dubbio che in quella parte ancora che partiene alla magnificenza e alla grandezza degli edificii, il duomo di Milano, e forse alcun' altra d' Italia trapassa tutte le chiese di Francia, delle quali io ho notizia, ed in particolare questa tanto celebrata di Nostra Dama di Parigi. » (Tom. V, p. 28.)

[a] « Ce qui se vendait par avant un teston, aujourd'hui se vend un écu pour le moins. » (Brantôme, III, 308.)

giorno, e 'l duca fu mandato al suo governo, con ordine di fare esercito e di opporsi a costoro. E moltiplicando poi il romore che il duca Casimiro vi voleva venire in persona, sua maestà fece allora quell' editto, che tutti quelli che avevano carico di gendarme, di cavalli leggieri e di fanteria appartenenti alla corona, dovessero trovarsi alli 18 di agosto colle sue insegne e soldati in Sciampagna, dove voleva andare ella medesima con li principi del sangue per incontrare e combattere li raitri. La venuta de' quali perchè s' intepidì poi, e andò in fumo, fece in questa deliberazione andare ogni cosa in fumo. Tuttavia non mancarono di quelli che dicevano che questa era una mascherata, e un stratagemma per far venire tutti gli governatori delle provincie in corte, acciocchè tra gli altri vi venisse il marescial d'Anvilla ancora: dell' autorità più che della volontà del quale mostrava il re di sospettare.

Venne poco dappoi in corte monsignor d'Alanson, fratello di sua maestà, avendo lasciato suo luogotenente il duca di Nivers; e fu incontro del re quasi una lega fuori della città a cavallo, con tutto che fosser li 22 di luglio, e su l'ora del mezzogiorno, fusse tanto caldo e tanta polvere che gli uomini non potevano respirare. E allora più liberamente si cominciò a parlare della pace, della quale i giorni antecedenti si aveva anco mormorato; perciochè l' essersi ritirato il re di Navarra in Perigort a ragionamento col duca di Montpencier, e'l principe di Condé nella Roccella, l' un e l' altro senza forze e senza esercito, e venuto nuovamente Monsignore in corte, quando era più tempo di far delle fazioni, faceva argomento che la pace seguirebbe. La quale era in tanto desiderata, e persuasa dalla regina madre, che si diceva ch' ella medesima sarebbe andata a trovar il genero per trovare qualche accomodamento. Occorse poi che anche il duca di Nivers, licenziato parte dell' esercito, perocchè ogni giorno mancavano li danari e crescevano le spese, non volendo il papa dar più danari ma soldati, o farli pagare da un suo commissario, mandatone parte a Poitiers e parte nell' esercito del duca di Umena, che tuttavia stringeva Broaggio; se ne venne anch' egli in corte, restando la

dans son gouvernement, avec ordre de lever une armée et de faire face à l'ennemi. Le bruit ayant couru que le duc Casimir s'apprêtait à venir en personne, le roi publia alors un édit, par lequel tous ceux qui commandaient des gens d'armes, des chevau-légers et des gens de pied dépendants de la couronne, devaient se trouver en Champagne, avec leurs enseignes et leurs soldats, le 18 du mois d'août. Le roi comptait y être lui-même, avec les princes du sang, pour repousser l'ennemi. Mais, comme l'attaque n'eut pas lieu, tous ces préparatifs allèrent en fumée. Il ne manqua point de personnes qui prétendirent que ce n'était là qu'un stratagème pour appeler à la cour tous les gouverneurs des provinces, afin que le maréchal Danville, dont le roi suspectait plus encore l'autorité que les intentions, se trouvât parmi eux.

Peu après vint à la cour M. d'Alençon, frère de sa majesté, ayant laissé pour son lieutenant à l'armée le duc de Nevers. Le roi alla à sa rencontre à cheval presque une lieue en dehors de la ville, quoique ce fût le 22 de juillet, que la chaleur fût extrême et la poussière accablante. Alors on commença à parler ouvertement de la paix, dont il avait auparavant couru quelque bruit. En voyant le roi de Navarre se retirer en Périgord, et traiter avec le duc de Montpensier, le prince de Condé se rendre à La Rochelle, les uns et les autres rester sans forces et sans armée; en voyant Monsieur qui venait à la cour dans le moment où il y aurait eu à tenter quelque coup de guerre, on en pronostiquait la paix. La reine-mère d'ailleurs la désirait et la conseillait si vivement, qu'elle-même, à ce qu'on disait, serait allée trouver son gendre pour conclure un accord. Le duc de Nevers de son côté avait renvoyé une partie de l'armée : car l'argent manquait, et la dépense augmentait tous les jours. Le pape préférait fournir des soldats à de l'argent, et comptait les faire payer directement par un de ses commissaires. Le duc de Nevers envoya une partie des troupes à Poitiers, et l'autre à l'armée du duc de Mayenne, au siége de Brouage : lui-même revint à la cour. Ainsi donc la guerre

guerra tutta in tre luoghi soli, cioè in Provenza e Delfinato, ministrata dal marescial d'Anvilla, che allora era intorno a Montpellier e Nîmes. E perciò gli furono mandati cinquanta mila scudi, per aiuto di costa, a Broaggio in Limousin per il duca di Umena, da che pareva che dependesse la importanza di tutto il negocio. E in mare essendo generale dell' armata monsignore di Lansach il figliuolo, bravo guerriero, che in quelli medesimi giorni essendo venuto alle mani col prencipe di Condé, gli aveva affondato quattro navi, quattro prese, ed altrettante fatte dare in terra, e cacciato il resto con la fuga fino nel porto della Roccella, cosa che gettò quasi per terra la pratica della pace[1]. La quale seguitava pure maneggiata dal duca di Montpensier, al quale rimandò molte volte il segretario Villeroy, con condizioni che in principio erano proposte tanto imperiose dagli ugonotti, che per qualche giorno si tenne per fermo che la pace non seguisse; tanto più che, s'era desiderata da molti, era anco dissuasa da molti, tuttochè le pratiche passassero segretissime, e che pochi altri fuorchè il re e la regina e Monsignor, le sapessero.

Si mandarono con tutto questo sei compagnie di Svizzeri al duca di Umena, il quale finalmente, dopo essere stato sotto due mesi, prese Broaggio a patti, lasciando in libertà ognuno d'andare dove che volesse, trovandovi entro per quattrocento mila franchi di sale, che si dovevan caricare per l'Inghilterra.

È[2] Broaggio una picciola terra, lontana poco più di una picciola lega dal mare; ma nell' autunno per il flusso della marea è sempre coperto tutto il suo contado dalle acque salse, le quali ritornando poi a calare, danno molta comodità di farne il sale in quella quantità che io ho detto di sopra. Onde e per questo e per la sicurtà del sito (venendo a stare come in mezzo un palude), fu fortificato gli anni addietro da ugonotti, e presidiato ancora gagliardamente; se ben si può dire che lo difesero un pezzo più colla ostinazione che con le forze. Poco dappoi Lansach che aveva fatto smontare parte delle sue genti

[1] Il periodo rimane in tronco, ma non so trovare altro più accomodato riposo.

[2] Cod. *era*.

ne se poursuivait plus que sur trois points : en Provence et en Dauphiné, sous la direction du maréchal Danville, qui était alors dans les environs de Montpellier et de Nîmes, où on lui envoya pour l'aider un subside de cinquante mille écus; à Brouage, dans la Saintonge, où commandait le duc de Mayenne; enfin sur mer, sous les ordres de monseigneur de Lansac le fils, qui était un vaillant guerrier. Celui-ci en était venu aux mains, il y avait peu de jours, avec le prince de Condé, lui avait coulé quatre bâtiments, lui en avait pris quatre, et fait échouer autant; le reste de la flotte avait été poursuivi en grand désordre jusqu'au port de La Rochelle. Cet événement dérangea presque les traités, quoique le duc de Montpensier insistât toujours pour leur conclusion. On lui dépêcha plusieurs fois le secrétaire Villeroy, avec les conditions proposées par les huguenots, conditions si hautaines d'abord, qu'on n'en espérait rien : d'autant plus que la paix, souhaitée par les uns, n'était pas agréée par bon nombre des autres. Les négociations étaient si secrètes, que presque personne, excepté le roi, la reine et Monsieur, n'en avait connaissance. Cela n'empêcha pas d'envoyer au duc de Mayenne six compagnies de Suisses. Après un siége de deux mois, celui-ci prit enfin Brouage par capitulation, laissant à chacun la liberté d'aller où bon lui semblait. Il y trouva pour quatre cent mille francs de sel, qui devait être exporté en Angleterre.

Brouage est une petite forteresse à une lieue de la mer. En automne la marée montante recouvre tout le sol d'eau salée, et donne, en se retirant, une grande facilité pour faire du sel en quantité aussi considérable que je l'ai dit. C'est à cause de cette ressource, et à cause même de sa position très-avantageuse au milieu des marais, que les huguenots, dans ces dernières années, la fortifièrent assez bien. Cependant la longue et heureuse résistance qu'ils y firent fut due encore plus à leur valeur qu'à leurs forces. Lansac avait débarqué une partie des gens armés de la flotte pour aider le duc de Mayenne dans ses derniers assauts : puis il les avait fait rembarquer. Ce fut alors qu'il rencontra des vaisseaux, dont plusieurs de haut-bord, qui se

dell'armata navale per ingagliardire maggiormente le forze di monsignor d'Umena a dare gli ultimi assalti a Broaggio, rimbarcatole, s'incontrò in una flotta di vasselli[1], molti de' quali erano da gabbia; li quali tiravano alla volta della Roscella. E venuto seco alle mani, perocchè conobbe ch'erano la maggior parte d'Inglesi, gli ruppe e messe in fuga tutti, ch'erano (se creder si dee a quello che fu allora detto tra persone d'autorità) alla somma di sessanta; prendendone quasi la metà, e facendo un grandissimo bottino non pure di grani e panni, ma dicesi ancora di spezierie, gioie e denari. Di maniera che lamentandosene poi l'ambasciadore d'Inghilterra col re, dicendo ch'erano sudditi della sua regina, e che non si dovevano sotto speranza di pace e di amicizia trattar di questa maniera, poichè andavano liberamente per lor traffichi alla Rosciella, ed instando, perciò, che fossero restituite tutte le navi; veniva per li fautori di Lansach detto che non s'intendevano amici nè mercanti quelli che andavano armati, e che accettavano la battaglia come avevano fatto per quei legni, li quali sapeva egli molto bene che portavano genti per soccorrer Broaggio (se ben non vennero a tempo): avendo sopra di ciò fatto esaminare molti Inglesi, che avevano scoperto il tutto. Ma che restituirebbe bene quelle navi che veramente fossero state conosciute essere de' mercanti. Da che si attese poi, che ne dovesse seguir maggior rovina, benche la cosa si sopisse ben tosto.

Così passarono felicemente le cose del re in mare e in terra; di modo che pareva quasi incredibile ch'egli dovesse dare orecchie ad accordo o pace. Perchè dall'altro canto, secondo che gli umori erano vari e da particolar passione sollevati, non mancarono di quelli che inventarono che il re di Navarra e Condé abboccatisi a Perigort dopo la presa di Broaggio, mettevano insieme ogni loro sforzo per venire ad assaltare il re fino in Poitiers. E la cosa passò tanto innanzi che si rinforzarono le guardie della città, furono designati sei principali cavallieri[2] della corte, i quali avessero cura ognuno particolarmente

[1] È nel Giov. Buonarotti.

[2] Segneri: *Cavallierato*. Ne' Tosc. *Cavalleggiere*.

dirigeaient vers La Rochelle. En étant venu aux mains, il vit que la plupart étaient des vaisseaux anglais; il les attaqua, les mit en déroute et en prit presque la moitié. Ils étaient, à ce qu'en ont dit des témoins dignes de foi, environ soixante. Le butin fut très-riche, non-seulement en draps et en blé, mais en épiceries, en bijoux et en argent. L'ambassadeur d'Angleterre en porta plainte au roi, en disant que les gens pillés étaient des sujets de la reine, qui ne devaient pas, dans un état de paix et d'amitié, être maltraités de la sorte, puisqu'ils allaient tranquillement faire leur trafic à La Rochelle : il demandait la restitution des navires. Les amis de Lansac répondaient à leur tour que ce n'étaient pas des amis ni des marchands qui naviguaient armés et qui acceptaient la bataille; qu'ils savaient bien que ces bâtiments portaient des secours à Brouage; et que, s'ils n'étaient pas arrivés à temps, ce n'était pas faute de bonne volonté; que plusieurs Anglais, dûment interrogés, avaient tout avoué; que cependant on était disposé à rendre les navires dès qu'on les aurait reconnus pour marchands. On pensait que la querelle s'envenimerait de plus en plus; mais elle fut bientôt assoupie.

Les affaires du roi se passaient ainsi très-heureusement sur terre et sur mer, en sorte qu'on ne croyait pas qu'il voulût dans le moment en venir aux arrangements. D'un autre côté, comme les humeurs étaient diverses et soulevées par des passions particulières, on ne manqua pas de supposer et de dire que le roi de Navarre s'était abouché avec le prince de Condé, en Périgord, après la prise de Brouage, et qu'ils se préparaient à attaquer, avec toutes leurs forces, le roi jusque dans Poitiers. On ajouta tant de foi à ce bruit, que les gardes furent renforcées dans la ville : on nomma six des principaux gentilshommes de la cour pour surveiller chacun un quartier, constater le nombre des habitants de chaque maison, afin que personne ne pût

di un sestiero di essa, cioè di andare investigando e togliendo nota di casa in casa, quali e quante persone vi fussero: non lasciare uscir persona che non si sapesse chi e dove s'andasse, farsi la medesima e maggior diligenza nell' entrare; dar carico a' cortigiani che caminassero la notte a riveder le sentinelle della muraglia; e cose simili che facevano star sospesi gli animi delle persone. Ma quello che più premeva era che, nonostante questo, l'uomo non era securo allargarsi due leghe fuori della città, perchè d'ogni intorno v'erano de' dangeri[1] (così nominano i Francesi quei soldati senza capo, forse senza disciplina, che vanno robando il paese così degli amici come de' nemici), che trattenendosi ora in questo ora in quell'altro villaggio, al costume de' Tartari, avevano ordine di trascorrere, sopra la riviera, elevare cavalli, e palafrenieri che li menavano a bevere. E questo avvenne in quei giorni medesimi che il duca d'Umena prese Broaggio, perciochè avendo egli spedito immantinente un suo gentiluomo al re, avvisando sua maestà come quelli di dentro si erano resi, e che però il giorno seguente sarebbe entrato dentro, dicendo che ne averebbe poi scritti li particolari e inviatili per il suo maggiordomo; e avendone il re di ciò fatto avvertire gli ambasciatori che andarono ad allegrarsi seco, non comparendo poi colui che aveva a portare la confirmazione, anzi tardando molti giorni, si cominciò prima a sospettare che quelli di dentro non avessero voluto osservare i patti al duca, o che fusse stata una invenzione di ugonotti per divertire (come fece questo avviso) monsignor d'Alanson d'andar nell'esercito, ad accrescerlo[2] di qualche reggimento; e poco dopoi si cominciò a dir pubblicamente che Broaggio non era preso, e che non si prenderebbe mai; non mancando anco di quelli che dicevano che il duca era stato tradito, disfatto, che appena si era salvato colla fuga sull'armata navale. E ciò si diceva ed affermava così per vero, come si diceva prima la presa, riducendosi in un tratto quasi tutta la corte in indignazione. Ma

[1] *Dangiero* per *pericolo* è in Fil. Villani. Io credo che il Veneziano quì sbagli, e pigli il nome di pericolo in genere per il nome de' predatori. — [2] Cod. *accrescendo*. Il senso, a ogni modo, non è chiaro bene.

sortir sans que l'on sût qui c'était et où il allait; on en fit de même pour ceux qui entraient dans la ville, et avec encore plus de rigueur; les seigneurs de la cour parcoururent les postes des sentinelles pendant la nuit, et l'on prit d'autres précautions semblables qui devaient tenir tout le monde en éveil. Mais ce qui était encore plus pénible, c'est qu'on ne pouvait s'éloigner de deux lieues seulement de Poitiers qu'au risque de rencontrer ces soldats sans discipline, qui pillaient amis et ennemis, qui envahissaient tantôt l'un, tantôt l'autre des villages environnants, à la manière des Tartares, et avaient ordre de parcourir les bords de la rivière pour s'emparer des chevaux et des palefreniers qui les y menaient boire.

Aussitôt que le duc de Mayenne se fut rendu maître de Brouage, il envoya à sa majesté un gentilhomme pour lui porter la nouvelle de la reddition, en annonçant que le lendemain il occuperait la place. et qu'il lui écrirait les particularités de son entrée par son majordome. Le roi communiqua la nouvelle aux ambassadeurs, qui l'en félicitèrent; mais celui qui devait en apporter la confirmation tarda plusieurs jours à arriver. On commençait à craindre ou que les assiégés n'eussent pas tenu leurs promesses, ou bien que c'eût été une invention des huguenots, afin que M. d'Alençon n'allât point renforcer l'armée royale de quelques nouveaux régiments. Après cela on répandit le bruit que Brouage non-seulement n'était pas pris, mais qu'on ne pourrait jamais le prendre; quelques-uns ajoutaient même que le duc avait été trahi, mis en déroute, et qu'à peine avait-il pu se sauver sur la flotte. Toutes ces nouvelles se débitaient avec autant d'assurance que la première annonce de la prise : la cour en était tout en émoi. Mais, au bout de cinq jours, le majordome arriva enfin et rassura les esprits.

in capo di cinque giorni comparve pure quel maggiordomo, e portò la confirmazione di ogni cosa.

Ma nonostante tutte queste cose, si cominciò a praticare gagliardamente la pace, avendo il re di Navarra mandato tre deputati in corte a negoziarla ed a convenire delle condizioni, trattando egli tra tanto strettamente col duca di Monpensiero in Perigort; alli quali erano mandati ogni giorno li avvisi di questa pratica, ora per il segretario Villeroy, ora per monsignor di Birone gran ammiraglio dell' artiglieria, che fu gran ministro e mezzano di essa; come che fosse spesso interrotta dalle legazioni e supplicazioni delli medesimi popoli del Limosin, d'alcuni di Linguadocca e di Guascogna, li quali si offerivano, in fine, di voler a proprie spese mantener la guerra. Ma perchè veramente il regno era esausto di denari e poco meno che di genti (tanto più che molti soldati si avviavano verso Fiandra, come a guerra più grossa e più secura), essendo anche sopramodo desiderata la pace dalla regina madre, e dal re medesimo maggiormente, da molti altri principali della corte, benchè molti anco la ritirassero; fu finalmente alli 28 di settembre conclusa, e per il suddetto Birone mandata la lista dei capitoli al re di Navarra, sospendendosi di primo tratto lo esercizio dell' arme, levandosi le guardie delle porte, e facendosi tutte quelle altre demostrazioni che si fanno nella celebrazione di una solenne pace, siccome voleva sua maestà che fusse stimata questa, dicendo ch' era fatta se non a modo suo, almeno di suo pieno consenso; e che aveva quasi di suo proprio pugno scritte tutte le condizioni. Onde stette in pensiero di ordinare che Poitiers si chiamasse la villa della pace. Venne poi, pochi giorni appresso, il duca di Monpensiero, e portò la ratificazione del re di Navarra e del prencipe di Condé colla formula de' capitoli che stavano in questa sostanza, avendoli io ridotti in brevità. E prima:

1. Che si estinguesse tutta la memoria delle cose passate nelli turboli successi in questo regno, come se non fussero mai avvenuti, e che non se ne potesse far giudicatura alcuna.

On négociait cependant toujours la paix avec trois députés envoyés par le roi de Navarre, qui en discutaient les conditions, tandis que le prince traitait de son côté secrètement avec le duc de Montpensier, en Périgord. Tous les jours on leur envoyait les nouvelles de la négociation, tantôt par le moyen du secrétaire Villeroy, tantôt par le grand maître de l'artillerie, M. de Biron, qui fut le médiateur de la paix. Les négociations furent souvent interrompues par les supplications des peuples du Limousin et des différentes parties du Languedoc et de la Gascogne, qui voulaient entretenir la guerre à leurs frais. Mais le royaume était épuisé d'argent et d'hommes; les soldats penchaient pour la guerre des Pays-Bas, comme pour une entreprise plus riche et plus sûre. La reine-mère, et le roi, plus encore qu'elle, désiraient la paix; plusieurs personnages de la cour la souhaitaient également, quoiqu'il y en eût d'un avis tout contraire. Enfin, le 28 septembre, la paix fut conclue, et Biron envoya les articles du traité au roi de Navarre. Il y eut d'abord armistice; on ôta les sentinelles des portes des villes; on fit toutes les démarches qui attestent l'approche d'une paix solennelle. Telle était en effet la pensée de sa majesté, qui désirait faire croire que ce traité était, sinon négocié par elle-même, du moins conclu de son plein gré; elle en avait même rédigé de sa main presque tous les articles[a], et voulait que pour cela Poitiers fût surnommé *la ville de la paix*. Peu de jours après vint le duc de Montpensier, avec la ratification du prince de Condé et celle du roi de Navarre. Voici l'abrégé des articles les plus importants[b] :

1. Les troubles passés seront comme non avenus : on n'en poursuivra pas les auteurs par-devant la justice.

[a] « Rex proprium illud ac peculiare suum edictum vulgo appellaret. » (De Thou, t. III, p. 541.) — [b] Le même, LXIV, n° 4.

2. Che la religione cattolica apostolica e romana fusse esercitata per tutto il regno, come prima avanti li turboli ; e che coloro che avessero beni dotali o altramenti, appartenenti alla chiesa, fussero obbligati di restituirli.

3. Che fusse permesso a tutti li cattolici di stanziare in qual villa volessero di questo reame, non contravenendo però agli altri ordini che seguiteranno quì appresso.

4. Che fusse permesso a' signori e gentiluomini del regno esercitare nei primi luoghi delle loro giuridizioni o nelle case privatamente, l' esercizio della nuova religione, e non altramente.

5. Che chi non avessero[1] giustizia d'alta giuridizione non potessero esercitare la detta religione se non nelle proprie case e con la sola famiglia loro; o almeno che il numero non passi mai li dieci, quando avessero amici o parenti in casa.

6. Che fusse lecito a quelli della religione reformata esercitarla in tutte le ville dove l' esercitavano alli 17 di settembre, eccetto però in quelli luoghi che avanti questi ultimi turboli erano cattolici.

7. Che fusse espressamente proibito a tutti della religione pretenduta suggetti al re d'esercitarla d'altra maniera che nelli modi infrascritti.

8. Cioè di non la esercitare nella corte regale nè a due leghe d' intorno, nemmeno nelli luoghi che sono oltre li monti, nè nella villa di Parigi, nè a dieci leghe allo intorno d' essa; permettendo però che in casa loro vivino a suo modo in ogni luogo.

9. Che non potessero gli ugonotti fare alcun mestiero in giorno di festa, ma osservarlo e guardarlo come li cattolici.

10. Che non si facesse alcun riguardo o distinzione nel riceversi gli scolari nei collegi e nelle università, nè li poveri negli ospitali, fussero cattolici o ugonotti.

11. Che quelli della religione non potessero contrattare[2] matrimonio altramente che secondo gli ordini della chiesa romana per ovviare a molti inconvenienti.

[1] Col plur. ha es. tosc. [2] Gallic.

2. La religion catholique, apostolique et romaine sera exercée, comme avant les troubles, dans tout le royaume; et quiconque se sera saisi de biens appartenant à l'église, de quelque manière que ce soit, devra les rendre.

3. Il est permis aux catholiques de demeurer dans telle ville de France qui leur plaira, en se conformant aux règles ci-dessous posées.

4. Il est permis aux seigneurs et aux gentilshommes d'exercer la religion nouvelle dans les lieux de leur juridiction ou bien dans leurs manoirs.

5. Ceux d'entre eux qui n'ont pas juridiction de haute justice ne pourront l'exercer que dans leurs propres maisons, avec leurs familles seules; et, dans le cas où il y aura des parents ou des amis dans la maison, le nombre total n'en sera jamais plus grand que dix.

6. Il est permis à ceux de la religion réformée d'exercer leur culte dans toutes les villes où ils l'exerçaient dès le 17 du mois de septembre, excepté dans les localités qui, avant les derniers troubles, étaient entièrement catholiques.

7. Cet exercice ne pourra avoir lieu que de la manière que nous indiquerons ci-dessous.

8. Cet exercice ne sera autorisé ni à la cour, ni à deux lieues à la ronde, ni dans les pays d'outre-monts, ni dans la ville de Paris, ni dans un rayon de dix lieues. Chacun pourra vivre comme il lui conviendra dans sa propre maison.

9. Il est défendu à ceux de la religion réformée de travailler les jours de fête.

10. Les étudiants dans les universités, et les pauvres dans les hôpitaux, seront admis indifféremment, qu'ils soient protestants ou qu'ils soient catholiques.

11. Les mariages des huguenots seront célébrés avec les mêmes formules que les mariages catholiques, pour éviter plusieurs inconvénients.

12. Che fussero obbligati pagare le decime alli curati cattolici sopra quei beni che avessero a questo effetto obbligati.

13. Che fussero dichiarati di poter essere secondo la volontà del re destinati in carichi di reggimenti e di consigli senza distinzione di religione, pur che promettessero e giurassero di esser fideli al re e alla corona, e di esercitare il carico loro con quei modi migliori che per servizio loro[1] fusse possibile.

14. Che per lo interramento[2] di morti sarebbe loro, per ogni villa del regno, provveduto d' una piazza commoda.

15. Che nelle quattro corti di parlamento, cioè Bordeos, Granoble, Aix e Tolosa, sarebbe stabilito che nel consiglio fussero due presidenti, l' uno cattolico e l' altro ugonotto; e dodici consiglieri, otto cattolici e quattro ugonotti; li quali tutti però indifferentemente dovessero essere eletti dal re, eccetto quelli della religione che al presente si trovassero in questi parlamenti.

16. Che, occorrendo qualche causa d'importanza criminale o civile tra cattolici e ugonotti, che in quel caso si potessero rimovere li due giudici cattolici che sono di più di quelli della religione riformata; e questo nonostante l'ordinanza per la quale i giudici non possono essere ricusati senza causa legittima ed apparente.

17. Che il re di Navarra e principe di Condé e tutti gli altri signori e gentiluomini della religion riformata potessero a sua voglia godere i governi e carichi che averanno avanti li 24 d'agosto 1572, senza aver a prender nuova provisione dalla corte o dal parlamento.

18. Che tutte le ordinanze fatte avanti il suddetto giorno di 24 agosto che non avessero poi avuto effetto per li turboli sussequenti, dovessero avere esecuzione così a favor dei cattolici come degli ugonotti.

19. Che per sei anni avvenire tutti li eredi di quelli che furono morti il suddetto giorno in Parigi, e le altre[3] ville di Francia, fussero esenti di ogni gravezza e gabella.

[1] Pare che intenda : *servizio della corona e del re.*

[2] Tav. Ritonda.

[3] Per *nelle.* Modo che anco ne' Tosc. rincontrasi, ma non frequente. Così più sotto : *d' una parte e l' altra.*

12. Les huguenots seront tenus de payer la dîme aux curés catholiques sur les biens qui y étaient assujettis.

13. Tous pourront être également nommés par le roi aux emplois publics, pourvu qu'ils jurent fidélité au roi et à la couronne, et qu'ils promettent de bien exercer leur charge.

14. Dans chaque ville il leur sera destiné pour lieu de sépulture un emplacement convenable.

15. Chacun des quatre parlements de Bordeaux, de Toulouse, d'Aix, de Grenoble, aura deux présidents, dont l'un catholique et l'autre huguenot, avec douze conseillers, dont quatre huguenots et huit catholiques. Ils seront tous nommés par le roi, excepté ceux de la religion qui s'y trouveraient déjà en place.

16. Dans les causes importantes, civiles ou criminelles, entre catholiques et huguenots, les deux juges catholiques qui sont de plus que ceux de la religion réformée pourront être écartés, sans égard pour l'ordonnance qui exige, en matière de récusation de juge, une cause apparente et légitime.

17. Le roi de Navarre, le prince de Condé, ainsi que tous les autres seigneurs et gentilshommes huguenots, jouiront des gouvernements et des charges dont ils étaient pourvus avant le 24 août 1572, sans autorisation nouvelle de la cour ou du parlement.

18. Les ordonnances antérieures au 24 août, dont l'exécution avait été empêchée par les troubles, reprendront leur vigueur, soit en faveur des catholiques, soit en faveur des huguenots.

19. Les héritiers de tous ceux qui sont morts le susdit jour à Paris et dans toutes les autres villes de France seront exemptés de tout impôt pendant six ans.

20. Che tutti gli editti fatti dalla felice memoria del gran re Enrico fino all'ora presente contra quelli della religione riformata siano cassi ed annullati.

21. Che per discarico della memoria dell'ammiraglio di Collignì e della sua morte, siano cassi e cancellati tutti gli ordini e sentenze seguite in questo proposito, e li suoi figlioli restituiti[1] nei beni e onori che avevano in vita del padre, senza alcuna eccezione; e il simile di quelli di Mongomeri, Mombrun, Briquemolt e Cavagnes.

22. Che non si facessero più processioni pubbliche per la morte del principe di Condé, per cancellar la memoria dei turboli.

23. Che tutti li prigioni d'una parte e l'altra si mettessero in libertà senza alcun pagamento, eccetto però di quelli[2] che avessero debito particolare.

24. Che non si potessero caricare più li ugonotti che li cattolici, di gravezza alcuna, per il regno.

25. Che si farebbe libero passaggio e commercio per mare e per terra alli luoghi da una parte e l'altra.

26. Che le ville smantellate nei passati turboli potessero con il consentimento del re esser reedificate[3] e reparate, però a spese de' communi.

27. Che sua maestà per maggior fermezza di questa pace dichiarava e confessava di conoscere il re di Navarra e principe di Condé per suoi buoni parenti, fedeli soggetti e servidori, come anco tutti quelli che avevano seguitato la lor parte.

28. Che di danari o robe o altro, che il re di Navarra, principe di Condé, o quelli che hanno seguitato le lor parti avessero avuto per bottino o per altra via, fossero appartenenti alla corona o altramente, non si potesse astringere alcuno non pure a restituirli ma nè anche a darne conto in alcun tempo.

29. Che fussero obbligati gli ugonotti rompere ogni lega e confe-

[1] Latinismo, ch' ha nel tosc. esempi analoghi, ma non simili.

[2] Siccome *fuori* sta col *di* e senza, così lo scrittore avrà forse creduto di *eccetto*.

[3] G. Villani.

20. Les édits promulgués depuis le grand Henri II, d'heureuse mémoire, jusqu'à ce jour, contre les réformés, sont tous annulés.

21. Pour réhabiliter la mémoire de l'amiral de Coligny, de Montgommery, de Montbrun, de Briquemaut et de Cavagnes, tous les arrêts contre eux promulgués sont nuls, et leurs enfants sont rétablis dans leurs biens et leurs titres.

22. Il ne se fera plus de processions publiques en commémoration de la mort du prince de Condé, afin d'éteindre tout souvenir des troubles[a].

23. Les prisonniers de côté et d'autre seront délivrés sans rançon, sauf les débiteurs.

24. Les impôts ne pèseront pas plus sur les huguenots que sur les catholiques.

25. D'un côté et de l'autre les communications et le commerce seront libres par mer et par terre.

26. Les villes démantelées pendant les troubles pourront, avec l'approbation du roi, être restaurées aux dépens des communes.

27. Pour mieux affermir cette paix, le roi reconnaît le roi de Navarre et le prince de Condé comme ses bons parents, ses fidèles sujets et serviteurs, ainsi que tous ceux de leur parti.

28. On ne pourra exiger ni la restitution ni même le compte de l'argent, des meubles ou de tout autre bien soit public, soit privé, que le roi de Navarre, le prince de Condé et les leurs auront acquis, soit comme butin, soit par quelque autre moyen.

29. Les réformés rompront toute alliance avec les princes étrangers : sa majesté fera de même.

[a] Henri, dans cet édit, appelle la tuerie d'août « les désordres et excès du 24 août et jours suivants, avenus à notre très-grand regret et déplaisir. »

derazione che avessero giurata con qualsivoglia principe forestiero; e che sua maestà farebbe il medesimo, distaccandosi dalle pratiche contra di loro.

30. Che tutti li fanciulli che fussero nati fuori del regno (a causa che, durando li turboli, molti si fussero ritirati fuora per viver securamente nella nuova religione), s'intendessero nondimeno regnicoli e veri Francesi naturali, senza proveder sopra ciò di altra[1] testificazione.

31. Che gli ugonotti lasciassero tutte le piazze e fortezze appartenenti alla corona, e si levassero le armi, ma a fine che potessero viver securamente fino che il tempo mandasse in oblivione li rancori delle guerre passate: e per sei anni a venire fussero consegnate per guardia le ville che seguitano; cioè Mompellier e Acquamorta in Linguadoca, Hyeres e Serse in Delfinato; Seyne e la Gran Torre in Provenza; la Reola e le Mas in Guienna e Perigheux. Le qual piazze fussero essi poi obbligati a capo delli sei anni restituire; con condizione però che li giudici fussero denominati dal re, e che gli ecclesiastici non fussero travagliati.

Questi furono li capitoli della pace più essenziali. La quale fu prima esseguita che pubblicata; perciochè non potendo alcuna cosa, per antico ordinamento ed instituto, per importante ch'ella sia, essere pubblicata in alcuna città del regno se non è prima veduta dal parlamento di Parigi, vi corse quasi un mese di tempo.

E subito mutate tutte quelle voci che mormoravano che la corte sarebbe passata più avanti, cessarono; e fu resoluto di ritornare a Parigi, che pareva che fusse desiderato da ognuno per ristorarsi degl'incomodi patiti; poichè il re medesimo era alloggiato in Poitiers così strettamente che a gran fatica vi erano stanze per le due regine, e per gli officiali secreti, bisognando che il fratello medesimo stesse fuori dello alloggiamento *.

* Successero in questi medesimi tempi le revoluzioni di Fiandra; perocchè avendo il signor don Giovanni licenziato gli Spagnuoli per gratificarsi gli animi

[1] *Provvedere* col *di*, in Dante e in altri.

30. Comme plusieurs Français ont, pendant les troubles, quitté le royaume, leurs enfants, nés au dehors, sont de véritables Français, sans qu'il faille pour cela d'autre témoignage.

31. Les huguenots rendront les places et les citadelles appartenant à la couronne, et poseront les armes; mais, pour leur sûreté, ils auront Montpellier et Aigues-Mortes, en Languedoc; Nyons et Serre, en Dauphiné; la Seyne et la Grande-Tour, en Provence; Périgueux, La Réole et Le Mas de Verdun, en Guyenne. Ils les garderont pendant six ans, jusqu'à ce que les rancunes soient éteintes; après quoi ils les rendront. Mais, pendant ce temps, les juges seront nommés par le roi, et les prêtres ne seront pas molestés.

La paix qu'on venait de conclure fut exécutée avant d'être publiée; car, d'après une ancienne institution, on ne peut rien publier dans une ville quelconque du royaume sans l'approbation du parlement de Paris. En sorte qu'entre la conclusion et la publication il y eut presque un mois d'intervalle.

On ne parla plus de transporter la cour plus loin que Poitiers; et l'on résolut de retourner à Paris, ainsi que tout le monde le désirait, pour se reposer de tant de fatigues. Le roi lui-même était fort mal logé à Poitiers; à peine y avait-il assez de chambres pour les deux reines et pour les officiers intimes. Le frère même du roi demeurait en dehors de la ville[a].....

di quei popoli, non erano appena gionti in Piemonte, che mostrando gli Stati di sospettare come sospettarono in effetto, che questo fusse un stratagema del

[a] Lippomano raconte ici les événements de la guerre de Flandre, les ruses de don Juan, la défiance des peuples, les hostilités qui éclatèrent à l'arrivée du frère de l'empereur, dont le roi catholique eut à se plaindre.

Fino che il negozio stette in questi termini, non fu alcuno nella corte di Francia, che non credesse che fussero tutti d'accordo, e che in fine il signor don Giovanni desisterebbe delle armi, sebbene tuttavia faceva far gran gente e cavalleria in Germania. E per questo molti non si assicuravano mettersi in viaggio per andare a questa guerra, e dubitando di fare spesa inutile, tuttochè si cominciava a parlare che vi sarebbon passati in persona li migliori e principali del regno, che perciò sua altezza avesse mandato fino a Poitiers suo gentiluomo espresso per supplicare sua maestà che non lasciasse passare un soldato francese in servizio de' Fiamminghi. Era di già tornata la corte a Parigi, dove era venuto un altro ambasciadore del signor don Giovanni, chiamato monsignor di Vaux, per far di novo officio efficacemente col re, che denegasse e vietasse che Francesi andassero al soldo di alcuno in Fiandra, ricordando che il re cattolico non pure non aveva mai favorito li rubelli di sua maestà cristianissima, ma piuttosto dato adviso contro di loro; ch' era causa della prontezza che mostravano

signor don Giovanni per indurre il paese a lasciar l'armi, e poi soggiogarli del tutto con gli Allemanni ed Italiani ch' erano restati nel presidio delle piazze, e specialmente della cittadella di Anversa; e che questa fusse una intelligenza che sua altezza avesse con alcuni principali del paese; attaccata, si può dire, con occasione mendicata, una questione colla guardia degli Allemanni, ch'era in Anversa, parte ne ammazzarono e parte ne cacciarono fuori della villa, facendo li capi prigioni, e ricevendo in quel medesimo punto il principe di Oranges, che si appresentò per mare nella città, creandolo loro vice governatore in nome del re, fino che per essi o per il re medesimo fusse provveduto di governatore legittimo e del sangue reale, abbassando l'autorità concessa loro da sua maestà cattolica, fino quando morì il duca di Medina Cæli. Perciocchè restando essi allora senza governatore, supplicarono per ambasciadori il re che concedesse loro autorità che potessero dare ordine ad alcune occorrenze, fino che provvedesse loro di persona che li governasse: il che fu permesso benignamente dalla sua maestà. Ma avendo poi mandato il signor don Giovanni con questo carico nei Paesi Bassi, quella concessione veniva a perdere ogni suo vigore. Sua altezza avendo inteso il moto di Anversa, si ritirò nel castello di Namur come in luogo securo per attender l'esito della cosa. Ed allora presero gli Stati occasion di dire ch' erano più che sicuri che si trattavano insidie contra di loro; e perciò diedero quella tanta

Après cela il n'y avait personne à la cour de France qui ne pensât qu'on n'eût conclu un accord solide, et qu'à la fin don Juan ne posât les armes, quoiqu'il ne cessât de ramasser en Allemagne beaucoup de gens de pied et de cheval [a]. Aussi plusieurs hésitaient à prendre part à cette guerre, dans la crainte de se livrer à des dépenses inutiles. On commençait cependant à répandre le bruit que divers grands personnages du royaume devaient y aller en personne, et que son altesse avait envoyé exprès un gentilhomme à Poitiers pour prier le roi de ne pas laisser un seul soldat français prendre service chez les Flamands.

La cour était déjà retournée à Paris, où était arrivé un nouvel ambassadeur du seigneur don Juan, appelé M. de Vaulx, pour demander au roi d'interdire aux Français de se mettre à la solde des Flamands, en lui rappelant que les rebelles contre sa propre autorité n'avaient jamais reçu de secours du roi catholique, qui avait plutôt pris parti contre eux. C'est pourquoi les huguenots et tous les mécontents de

autorità al principe d'Oranges, dicendo essi che questa era una macchinazione trattata fino in Spagna per ingannarli, e per desolar tutto il paese, come era stato anco mente del duca d'Alva. E cominciarono quasi in aperta guerra a far di quelle dimostrazioni che si fanno a nemici capitali; cioè trattener corrieri, mutar il contenuto delle lettere, e mostrare di non voler sua altezza per governatore. Ma per colorire questo atto, che non fusse interpretato a rebellione, mandarono a richiedere segretamente l'arciduca Mathias, fratello dell' imperatore, perchè accettasse il loro governo, ch'essi offerivano a lui come a prencipe della casa d'Austria. Il quale, partito poi, come si disse, di nascosto, e contra la volontà di sua maestà cesarea, con poche poste non stette molto ad arrivare nei Paesi Bassi. Dove doppo alcune picciole difficoltà nell'accettare i capitoli, più concernenti l'intenzione di chi li offeriva che la dignità di chi li accettava, fu finalmente con molto onore ricevuto in Anversa, ed onorato in particolare dal principe d'Oranges, che per consenso degli stati generali fu fatto luogotenente di sua altezza. Da che parve che ne seguisse poi qualche strepito, e il re cattolico per lo ambasciatore suo ne facesse querela coll' imperatore : ma la cosa non passò più innanzi.

[a] Voyez sur lui Brantôme, Disc. XLI.

ugonotti e li poco amici della corona di Francia di volere aiutare Fiamminghi. Furono perciò fatte alcune proibizioni e gride; ma non giovarono, perchè ognuno vi andava a sua voglia, e più al servizio de' Stati che del signor don Giovanni, o sia per il particolare odio che ave la nazione francese alla spagnuola, o perchè stimassero aver miglior soldo da loro. Poco appresso fu concesso licenzia al conte Carlo Mansfelt di menare tredici insegne di fanteria al servizio di sua altezza. Si diceva anco che il duca di Guisa vi sarebbe andato in persona: onde e per questo e per molti altri respetti, li Stati mandarono ambasciadori a monsignor d' Alanzone, fratello di sua maestà cristianissima, dandoli grandissime speranze quando avesse voluto passare in persona a quella impresa. Ma siccome questo moto non piacque nè al re nè alla regina, non essendo giudicata guerra giusta, così ne scrissero in Spagna, ricercando il re, che desse una delle figliuole con parte di quei stati, che tutte le cose si accomodarian facilmente: ma il negozio morì da se, per esservi poca inclinazione da una parte e dall' altra *.

All' uscir di novembre, il signor don Giovanni si ritrovò aver in campagna tra Spagnuoli, Italiani, Alemanni e Francesi, da venticinque

* Ritornati gli ambasciadori in Fiandra senza resoluzione, si cominciò più che mai ad attendere alle provvisioni della guerra, la quale per ogni respetto mostrava di dover essere la più sanguinosa che fusse mai stata a ricordo d' uomini, o a memoria di corte in quei paesi. Perciochè, persuadendosi ogni parte di aver ragione, e attacco di vendetta, pareva che non si attendesse ad altro che ad oltraggiarsi e ad irritarsi. E specialmente dalla parte dei stati veniva ogni sorte d' ingiuria in parole e in fatti; perchè non contenti di avere ricevuto l' arciduca Mathias al lor governo, e accettatolo; ancora di aver tentato la pratica di Francia, e forse quella d' Inghilterra; si risolsero anco con la medesima autorità (abusata, come io ho detto di sopra) di bandire pubblicamente e manifestamente il signor don Giovanni, dichiarare per nemico della patria e per sturbatore della pace di Gant giurata da lui; e che non lo stimavano nè avevano mai stimato per governatore luogotenente, nè per capitano generale di sua maestà nei Paesi Bassi; iniungendo che tutti quelli che lo avessero favorito doppo la ritirata di Namurs, e fussero per favorirlo e seguitarlo, se fussero forestieri, s'intendessero aperti

France se montraient si disposés à appuyer les Flamands. Le roi défendit publiquement toute espèce de secours pour la Flandre, mais en vain. Chacun suivit sa propre volonté, et on alla beaucoup plus volontiers au service des États que de don Juan, soit à cause de la haine que les Français portaient aux Espagnols, soit dans l'espoir d'obtenir une meilleure solde. Peu de temps après, la permission de conduire treize enseignes de France au service de son altesse fut donnée au comte Charles de Mansfeld; on disait même que le duc de Guise devait s'y rendre en personne. Ces circonstances, jointes à d'autres considérations, engagèrent les États à envoyer un ambassadeur au frère du roi, le duc d'Alençon, pour l'inviter, avec force promesses, à venir lui-même à leur secours; mais le roi et la reine-mère ne trouvèrent pas que ce fût chose convenable. Ils écrivirent en Espagne, conseillant au roi catholique de donner pour dot à une de ses filles cette partie de ses états, ce qui y apaiserait facilement les troubles. Mais, comme les parties belligérantes n'y pensaient guère, ce conseil n'eut aucune suite : on était trop aigri de part et d'autre[a].

Vers la fin de novembre le seigneur don Juan se trouva en campagne avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie et six mille de ca-

nemici; se paesani, ribelli della patria, e però come tali dovessero esser perseguitati da ogni persona e inogni e qual si voglia loco, non pure nella persona, ma nella robba e nell'onore; facendo sopra di ciò diverse ordinazioni, le quali per colorire di qualche simulata ragione, fecero uscire in nome di sua maestà, valendosi della sopraddetta concessione. Dall'altra parte Spagnuoli, più sagaci a patire che precipitosi alla vendetta, attendevano ad accumular forze, essendo di già ritornate le compagnie d'Italia.

[a] Les États lancent des anathèmes contre don Juan et les gens qui le suivraient : lui, il se prépare à la guerre. Ces événements, que nous jugeons avec tant de sévérité, n'étaient pas regardés du même œil par les hommes de ce temps-là. Le Tasse, dans son premier dialogue sur la noblesse, dit du roi catholique : « Re così grande, così prudente, così giusto, così *pietoso*, e così amatore della religione e dell'onesto, che non trova nè superiore nè eguale in tutta la memoria de' secoli passati, ed in tutte le memorie delle istorie cristiane e gentili. » (T. III, p. 74.) Le bon Muratori ne pensait pas tout à fait de même, lui qui appelait le duc d'Albe *beccaio*, e *nobile carnefice*. (Annales.)

mila fanti e sei mila cavalli, con forse quaranta pezzi d'artiglieria, tra picciola e grande, prestatali dal duca di Lorena. Che sebbene l'esercito de' Stati era molto maggiore, come che fusse allora di tredici mila cavalli e di trenta mila fanti, tra Alemanni, Francesi, Inglesi, Scozzesi e gente del paese, non era però stimato superiore nè eguale di virtù, essendovi gran numero di gente collettizia. Anzichè lasciandosi intendere al primo tratto di volere far l'impresa di Namur, trovatola poi molto difficile, però esservi dentro poco meno di quattro mila Spagnuoli, non s' accostarono manco, ma andando l'uno e l'altro esercito ritirato e riservato, l'uno da una parte e l' altro dall' altra della Mosa, per svernare più tosto con reputazione, che per volontà forse di combattere, non seguì per molti giorni fazione notabile se non alcune poche scaramucce, nelle quali appariva sempre l' avvantaggio nell' esercito spagnuolo.

Tra quel tempo che questi più tosto rancori che rumori bollivano in Fiandra, la corte di Francia si dimorava a Parigi a godere il frutto della pace, apparendo che non vi fusse alcun pensiero di guerra interna, non che di forestiera. E ritornò intanto la regina di Navarra da Liege, dove ella era stata alcuni mesi per pigliare le acque di Spa, e altre purgagioni. La quale fu incontrata fino a San Denis dal re, dalle regine e da tutta la corte. E si crede, anzi si disse per fermo, ch' ella, come bene informata degli accidenti e del stato[1] de' Paesi Bassi, e delle pratiche fiamminghe (come quella che aveva negoziato col signor don Giovanni e con il conte di Lalain, e altri signori fiamminghi), persuadesse quella impresa alle loro maestà; le quali non trovando punto inclinate, infiammasse poi maggiormente Monsignor suo fratello ad abbracciarla, mossa, come alcuni dicevano, per far cosa grata al re di Navarra suo marito.

Successe tra questo tempo la morte del signor Troilo Orsino, il quale passando una sera nel far della notte per il ponte di Nostra Dama, fu colto d' una archibusata che gli passò per il ventre nel fegato, della quale morì, sopravvivendo quasi tre giorni. Nè mai si

[1] L' Ariosto : *un schifo.*

valerie, Espagnols, Italiens, Allemands, Écossais, et avec quarante pièces d'artillerie, grandes ou petites, qui lui furent prêtées par le duc de Lorraine. L'armée des États était plus forte; elle comptait quinze mille hommes de cavalerie, trente et un mille d'infanterie, Français, Allemands, Anglais, Écossais et Flamands. Mais, quant à la valeur, il n'y avait pas de comparaison : ceux-ci étaient, pour la plupart, des gens ramassés on ne sait où, et sans discipline. Ils eurent d'abord le projet d'attaquer Namur; mais, trouvant la ville défendue par quatre mille Espagnols, ils n'en approchèrent même pas. Les deux armées marchaient avec beaucoup de réserve des deux côtés de la Meuse : elles faisaient semblant de vouloir en venir aux mains, mais elles n'en avaient pas envie. Il se passa plusieurs jours sans aucun fait remarquable; et, dans les petites escarmouches, c'était du côté des Espagnols qu'était toujours l'avantage.

Tandis que ces actes d'hostilité, plutôt que de guerre, s'exécutaient en Flandre, la cour de France jouissait à Paris des fruits de la paix, sans qu'elle parût avoir aucune pensée de guerre intestine ou étrangère. La reine de Navarre revint alors de Liége : elle avait passé quelque temps aux eaux de Spa* pour sa santé. Le roi, la reine et toute la cour allèrent jusqu'à Saint-Denis au-devant d'elle. On crut, on assura même que cette reine, bien instruite des événements et de la situation des Pays-Bas comme ayant négocié avec don Juan, le comte de Lalaing et d'autres seigneurs flamands, voulait entraîner leurs majestés dans cette guerre; mais que, ne les ayant pas trouvées disposées, elle excita d'autant plus vivement Monsieur, son frère, à exécuter son entreprise, afin de faire, selon quelques-uns, une chose agréable à son mari, le roi de Navarre.

Vers ce temps-là périt le signor Troilo Orsino. Une nuit, au moment où il passait sur le pont Notre-Dame, il fut atteint d'une arquebusade au ventre et il eut le foie traversé : il en mourut le troisième jour. On n'a jamais su ni qui était l'assassin ni qui l'avait soldé,

* De Thou, III, 551.

seppe chi fusse l'omicida, nè da chi venisse questo misfatto, tuttochè ne fusse in quel principio fatta gagliarda inquisizione, per essere stato cavaliero molto amato e stimato dalle loro maestà e dalla nobiltà francese.

Passò il resto dello inverno assai queto in Francia, tuttochè ogni tratto bollissero li tumulti in Linguadoca e nel Delfinato. Li quali anco per il più erano fomentati, e finti forsi dalli maligni uomini, per non dire spiriti, che seminano il veleno tra i grandi. E sebbene venne un' altra volta in corte gli ambasciadori delli stati per invitare Monsignor a quella impresa, dandoli gran speranza, nondimeno, essendo ben macinato[1] il negozio nel consiglio segreto, e forse tra le loro maestà sole, non parve di abbracciare questa occasione, la quale non poteva apportare che danno certo e spesa intollerabile, vedendosi bene che il fine a che camminavano gli Stati, era solo per ponere un contrapeso al re cattolico, non perchè non dovesse esser loro discara ogni signoria. Oltre che, essendo divisi e discordi tra loro, e nelle cose della religione e delle contribuzioni del danaro, non si poteva far buono nè securo fondamento. Aggionto poi, che non appariva che fosse conveniente nè giusta guerra a defender li rebelli contra il giusto padrone. E però questa pratica fu del tutto distaccata, ma però dato buone parole agli ambasciadori, che le loro maestà non mancherebbono di fare officio perchè la pace e accordo ne seguisse. Di modo che gli Stati, esclusi da questa speranza, supplicavano il re di Portogallo e l'imperatore, che s'intromettessero col re Filippo, perchè le cose si accomodassero *.

* Ma con tutto questo gli apparati della guerra camminavano innanzi. Già erano stati assegnati all' arciduca Mathias sessanta mila scudi per la sua casa, e il principe d' Oranges fatto luogotenente generale, al cui cenno ed alla cui volontà si facevano tutte le cose. Già erano gli eserciti ingrossati, ed accostati ad alcune picciole piazze, di modo che la prima fazione seguì a Engeblu all' ultimo

[1] Come *vagliare, ponderare, tritare, tritamente considerare, sminuzzare, spiattellare,* che s' usano traslatamente in modi analoghi. Ma potrebbe anco dire *machinato.*

quoiqu'on fit de très-diligentes recherches; car Troilo Orsino était fort aimé de leurs majestés et de toute la noblesse de France.

Le reste de l'hiver se passa tranquillement au sein du royaume : des troubles éclatèrent cependant dans le Languedoc et en Dauphiné. On les exagérait, on les excitait peut-être ; parce qu'il y a des méchants qui aiment à répandre dans le cœur des grands le poison de la haine. Les ambassadeurs des états de Flandre revinrent encore à la cour, invoquant de nouveau les secours de Monsieur, et ils l'encourageaient par de magnifiques espérances. Le roi et la reine, peut-être à eux deux seuls, ou bien en conseil secret, discutèrent cette offre ; et ils virent qu'elle ne pouvait occasionner que des pertes presque sûres et de très-grandes dépenses. Ils sentaient que le but des États était de contre-balancer la puissance du roi catholique, mais que toute autorité en général leur était au fond insupportable. En outre ils ne s'accordaient ni sur les questions religieuses ni sur les impôts, en sorte qu'on ne pouvait rien espérer de fondé ni de stable. Enfin, ce n'était pas chose juste ni bienséante que d'appuyer des rebelles contre leur roi légitime. On rompit tout traité; mais on donna de bonnes paroles aux ambassadeurs; on leur promit que leurs majestés s'entremettraient pour la conciliation de ce grand différend *.

di gennaro, con mortalità di più di sei mila Fiamminghi e Inglesi, e con così picciola perdita dei Spagnuoli che a gran fatica lo averei io creduto se non avessi veduto una lettera scritta in quel tempo in questo proposito dal signor don Giovanni medesimo al signor Giovanni di Vargas, agente del re cattolico in Parigi,

* Suit la bataille de Gembloux : le narrateur rapporte la lettre que don Juan écrivit à M. de Vargas, ambassadeur de Philippe II à Paris, pour lui annoncer la victoire. (De Thou, LXIV, 8.) Ensuite il traduit le décret publié par don Juan même pour inviter les Flamands à se soumettre. Mais les quatre mille Espagnols qui devaient arriver du Piémont tardaient toujours, et tout l'hiver se passa sans aucune autre action d'importance.

Tra tanto si attese a Parigi alla regolazione delle monete, perciochè essendo montato il scudo alli cinque franchi con gran danno de' mercanti, fu redutto[1] alli tre. Di che non patirono altri che li forestieri che si fanno venire le loro provvisioni per lettere di cambio in

la qual, per maggior espressione della verità, ho tradotta dal spagnuolo nella nostra lingua italiana, e diceva così:

MOLTO MAGNIFICO SIGNORE,

Ho ricevuto la lettera di vostra signoria con quelle di Spagna, alle quali non posso risponder per ora, avendole lasciate in Namur. Questa servirà solo per dirle come all'ultimo del passato piacque a Dio che mettessimo in rotta con parte del nostro esercito il campo dell' inimico, che si retirava con tanto suo danno, che si giudica che tra la presa e il ritirarsi (che durò da un' ora presso mezzogiorno fino a notte scura) siano morti più di cinque mila uomini, oltre gran numero di Scozesi, e quelli che restarono prigioni; e de' nostri morirono dodici soli, e diciassette o diciotto feriti. Si salvarono più di mille persone dell' anguardia in Engeblu, dove io mi accostai subito. E sebbene nel principio pareva che si volessero difendere, nondimeno poco doppoi domandarono l'accordo, che fu loro concesso con assicurarli della vita, e data libertà d' andarsene senz'arme e senza robba, eccetto quelle di che si trovassero vestiti. E tra questi ne specificai dodici capi principali. Dunque avanti ieri se ne partirono lasciando in mio potere il luogo con artiglieria, molta monizione, vettovaglie e qualche cavallo. Mi pare di procedere con costoro di questa maniera clemente per dar loro ad intendere qual sia la mente e intenzione di sua maestà, e il fine con che si movemo, acciocchè sieno assecurati tutti quelli del paese di esser ben trattati. Monsignor di Roit ch'era nella retroguardia, restò preso con tutti, e con la maggior parte delle sue insegne, e similmente tre stendardi del visconte di Gant, del conte di Lalain, e Gramond, vennero in mio potere. Così Iddio opera dal cielo; nel qual spero, che avendo noi ragione e la giustizia dal canto nostro, otteniremo dell' altre vittorie. Ho inviato il signor Ottavio Gonzaga verso Lovaino e Malines per disponere quelle piazze di redursi alla devozione di sua maestà, avendo io molta confidenza in esse. Ora attendo a far marciare l' artiglieria per passare a Bruselles: e non perderò un oncia di tempo per non lasciare che gli nemici riprendino fiato, e si possino rimettere. Scrivo queste poche righe in molta fretta,

[1] Anco in prosa. Boccaccio.

On s'occupa à Paris de régler les monnaies[a]. L'écu, qui était monté à cinq francs, au grand dommage du commerce, fut réduit à trois. La perte tomba tout entière à la charge des étrangers, qui font venir leur argent par lettres de change. On trouve, au reste, que l'écu, au temps

dispacciando tuttavia un corriero per Spagna : e perciò faccio fine. Nostro Signore la guardi !

Dalla Badia d'Argenton, li 5 febraro 1578.

DON GIOVANNI D'AUSTRIA.

Successa così felicemente questa fazione tanto gloriosa a sua altezza, cominciarono molte piazze a rendersi; come tra le altre fece Lovaino; che a questo si moveano non solo per esser come secure di non poter resistere a gli assalti spagnuoli, ma ancora perchè pochi giorni prima aveva il signor don Giovanni, avanti che passasse la Mosa con l'esercito, fatto pubblicare un editto per il quale faceva intendere a ogni qual si voglia persona o pubblica o privata, che averebbe ricevuti in grazia sopra la sua fede tutti quei luoghi che avessero voluto riconoscere lui per legittimo governatore del re, suo fratello, com' era; ma che a quelli che avessero aspettato lo assalto non era per usare alcun atto di clemenza. Il quale editto, ridotto da me in brevità, era di questa sostanza.

Che nonostante gli offizi fatti e le lettere scritte da sua altezza in pubblico e in particolare per redurre il paese ribellato in devozione di sua maestà, faceva di novo intendere che mai nè il re nè sua altezza, come suo luogotenente, governatore, capitano generale, avevano cercato la rovina del paese, ma bene di redurre le cose al dritto e primo camino; pretendendo perciò due cose sole, la prima di conservare la religione cattolica romana, l'altra di ristabilire l'autorità dovuta a sua maestà da' suoi soggetti, la quale a istigazione di alcuni eretici e sediziosi era stata tassata contra ogni dovere.

Il che avvenendo, ed effettuati questi due punti, promette sua altezza che tutti gli ordini e privilegi seranno osservati nel medesimo stato e forma ch'erano in tempo dello imperatore Carlo Quinto. E perciò tutti quelli che si renderanno così in generale (come provincie, città, comunità e villaggi), o in particolare di che stato si siano, saranno ricevuti in grazia e perdono di sua maestà, e trattati con dolcezza, obbliando il passato. Se saranno persone che goderanno de' suoi beni, continueranno in quelli, purchè non favorischino rebelli di sua maestà: e se saranno genti da guerra, se veniranno al servizio di sua altezza, saranno

[a] De Thou, l. LXIV, cap. IV.

pagamento di scudi. Li quali si è trovato che in tempo di Carlo Quinto non valevano più che un franco. Così si mutano e variano tutte le cose.

ben trattati, donando perciò salvo condotto per vigore della presente dichiarazione.

Dunque, che sta a quelli del paese o di restar rebelli o di tornare in grazia di sua maestà : e perciò non si procederà con le armi se non contra chi si troverà averle in mano.

Di più, che tutti quelli del paese siano obbligati di somministrare li viveri per il campo di sua altezza per dove passarà, li quali saranno pagati come in tempo di pace; e il simile dovranno fare li chiostri, e capitoli e religiosi, facendosi per loro la presente guerra.

Permettendo a contadini e artisti d'esercitare le loro faccende: e se loro verrà fatto impedimento da' soldati, facendone querela, saranno senza respetto severamente castigati, difendendo però sotto le più gravi pene che a sua altezza pareranno, a ogni soldato di non metter foco, o fare alcuna cosa di represaglia ad alcuno che si ridurrà all' obbedienza di sua maestà e di sua altezza, ma passare per il paese pacifico e quietamente, come in paese di amici e fedeli soggetti del re cattolico.

E perchè alcuno non pretenda ignoranza di questa dichiarazione, sua altezza ordina che sia stampata e pubblicata per tutto.

(Per ordine di sua maestà e sua altezza.)

Furono molto biasimati gli Stati, ch'essendo padroni delle maggiori e più importanti piazze non pure di Fiandra ma di Artois e di Barbanzia ancora, avessero tentato la fortuna in campagna, pericolando le forze e la reputazione: e ne furno perciò castigati alcuni capi principali, e fatto qualche dimostrazione di risentimento verso il conte di Lalen, generale dello esercito; perchè non si ritrovò presente a questo disordine. E quì si cominciò di nuovo a praticare, o per dir meglio, tentare l'accordo, con tutto che sua altezza non volessi mai ascoltar monsignor di Celles, ambasciadore inviatogli dagli Stati, dicendo che non avrebbe ascoltato mai nè lui nè altri se li Paesi Bassi non si risolvevano prima di ritornare nella obbedienza del re cattolico, di licenziare l'arciduca Mathias e il prencipe d'Oranges, di staccarsi dalle pratiche e leghe con prencipi stranieri, di riconoscer lui per vero governatore e generale luogotenente di sua maestà cattolica, come era in effetto; ed in somma di osservare la cattolica e apostolica

de Charles V, ne valait qu'un franc[a] : telle est la nature instable et changeante des choses humaines.

religione, e obbedire alla chiesa romana. Di modo che pareva che gli rancori si andassero ogni giorno più incancherendo. Ma però, o fusse che li denari mancassero a sua altezza e le monizioni, o che si andasse trattenendo per unire coll'esercito li quattro mila Spagnuoli che si aspettavano di giorno in giorno, che avevan già passato il Piemonte, il negozio fu alquanto intiepidito, e la impresa

[a] ESTRATTI DI LETTERE DI GIOVANNI BATTISTA GONDI ALLA DUCHESSA RENATA D'ESTE, DA PARIGI, DAL 30 MARZO AL 18 DICEMBRE 1557. (Collection de M. Malini.)

Dipoi l'ultima lettera scritta a vostra eccellenza, mi truovo a far risposta alla sua del 27 febbraio a' 12 del presente, per la quale mi dice gli sarebbe incomodità quando non potessi essere provista di scudi di sole o d'Italia, e che in cotesto paese ne corre assai, e che avendo delle conoscenzie e de' modi da poter dare ordine di costà, perchè sia provista, non ne manchi di provedergline. E porchè non s'abbi a perdere, ha dato commissione al suo consiglio per riguardar le cose s'acomodino circa al valore dello scudo, secondo il dovere e la ragione. Il qual vostro consiglio ha comunicato il tutto con il presidente Seghier; e giuntamente bene informati della difficultà del trovare scudi di sole o d'Italia, e il prezzo d'essi, m'hanno ordinato che tutti i danari farò pagare a vostra eccellenza in quest'anno, a cominciare il primo di gennaio passato sino all'ultimo di dicembre prossimo, tanto di danari dell'anno passato che di questo, gli scudi di sole gli conti a soldi XLVIII tornesi, e gli pistoletti allo avenante; e del passato non hanno voluto parlare. Della qual cosa io me ne rimetto a vostra eccellenza, assicurandola, da due anni in quà non gli ho mandato pistoletto che non mi costi soldi XLVI.

Io la provederò quanto prima me sarà possibile, e in scudi d'Italia a soldi XLVI potendo; sendo più vantaggio di quella che si provega in scudi d'Italia a sol. XLVI, che provederla di scudi di sole a sol. XLVIII; e quando non potrò havere degli scudi pistoletti, si provederà di scudi di sole. E se vostra eccellenza vole più presto scudi di sole, mandimelo; che mi sforzerò di provederla di buoni scudi.....

Quà non si truova oro di nessuna sorte. E il re ha ordinato che tutti i sui ricevitori piglino gli scudi di sole a soldi XLVIII, e gli pistoletti a soldi XLVI. Nondimanco non ci se ne vede; e la falta viene che sono venuti tutti in costà per occasione della guerra, e, come è detto, non ci sene truova a prezzo nessuno. Io ne vo mettendo insieme per mandargli a vostra eccellenza; e se se ne troverrà per persona in Francia vostra eccellenza n'arà la parte sua. Conosco che sarebbe molto più suo vantaggio gli mandassi scudi pistoletti a soldi XLVI, che scudi di sole a soldi XLVIII; e per me non si resterà di cercare ogni suo vantaggio. Ma non possendo provederla di scudi pistoletti, bisognerà acomodarsi a scudi di sole. E quanto prima sarà possibile, sarà da me provista.....

La corte consumò la vernata in piaceri e tornei, a' quali giocò la maestà sua medesima più volte con reali apparati e superbi spettacoli.

di Bruselles fu lasciata da parte. Frattanto si sentivano ogni tratto di belli discorsi; perchè quelli che piegavano in favore de' Stati dicevano che il signor don Giovanni si sarebbe annichilato da se. Inventavano ben spesso che, venuto di nuovo alle mani, li Spagnuoli restassero sempre di sotto. Si disse che Casimiro calava molto prima ch'egli non venne con otto mila cavalli, per incontrare li quattro mila Spagnuoli ch'erano in viaggio. Fu detto che la regina d'Inghilterra voleva soccorrere Fiamminghi di gente e di danari, e che gli aveva già soccorsi. Ma infine il tempo mostrò che tutte queste erano invenzioni. Dall' altro canto quelli che favorivano la parte spagnuola dicevano che sua altezza aveva intelligenza in Bruselles e in Gant, e pure nessuna di quelle pratiche riuscì a buon fine, anzi ch' essendosi scoperto un simile trattato in Mons, e trovatone consapevole il governatore del luogo ch' era Fiammingo, fu con alcuni altri capi principali decapitato. Le provincie medesime non erano nè unite nè concordi, non pure alla contribuzione della spesa, ma nè anco al modo del combattere e del governare, in modo che fu facil cosa al principe di Oranges di persuadere che per le occasioni della presente guerra ch'era così giusta, concernendo la libertà di tutti, si dovessero pigliare li beni delle chiese, cioè abito

Riscuotesi tutta moneta picola, e c' è difficultà infinita a trovar oro; e mi sforzerò quanto potrò che vostra eccellenza non senta delle difficultà e perdite che sentono li gran signori.

24 ottobre.

Per la sua de' 20 mi dice gli avevo scritto che non si trovava che scudi pistoletti, e che di sole non se ne truovava, e che adesso per la ultima gli avevo scritto in mandandovi gli scudi di sole, che non si truovavano pistoletti ma solo scudi di sole; che è il contrario di quello ch' io aveva scritto. E per giustificarvi il mio iscrivere, quando io scrissi a vostra eccellenza il re non aveva permesso che lo scudo di sole valessi XLVIII soldi, e a soldi XLVI, come era l'ordinanza del re, non se ne trovava solo uno: e all' ora avevamo la triegua: di Spagna ci veniva qualche quantità de pistoletti, e ne poteva essere vostra eccellenza provista, come ho sempre fatto mentre ho potuto avere il modo di averne. Dipoi è sopragiunto la nuova guerra, e in Ispagna s' è fatto provisione e diligenzie straordinarie ch' è danari non passino in Francia; e la maestà del re per la necessità che c' era dell' oro, ha voluto che gli scudi di sole corrino a soldi XLVIII; la qual cosa ha causato che s' è trovato degli scudi di sole, e per le cause di sopra non si trovano pistoletti in quantità e di peso. E se bene ne corre qualch' uno, non sono nè assai per poterne far provisione a vostra eccellenza, nè della qualità che si richiede. E questa è la causa ch' io ho detto in due varii modi

La cour s'occupa tout l'hiver de fêtes et de tournois, auxquels prit part le roi lui-même [a]. Les spectacles furent superbes et d'une magnificence vraiment royale. Ils donnèrent lieu à plusieurs querelles entre les serviteurs du roi et un gentilhomme fort avant dans la faveur du duc d'Alençon, nommé Bussy d'Amboise. Ces querelles furent apaisées deux fois; mais tous les jours il en surgissait de nouvelles, quoique le roi, qui prévoyait du désordre, eût publié un édit pour le prévenir. Néanmoins, deux jours après, dix-huit à vingt des favoris de sa majesté, qu'en langue française on appelle *mignons* [b], attaquèrent à l'improviste ce Bussy : deux des capitaines de sa suite furent blessés, et l'un en mourut, à ce qu'on assure.

e argenti : cosa che fu, si può dire, il primo punto della inclinazione della eresia. Si era anche intromesso lo imperatore per veder di metterli d' accordo; e perciò ne aveva dato carico al duca di Giuliacense e al vescovo di Liege che fu fatto cardinale questo medesimo anno : ma non se ne vidde frutto. Passò poi don Bernardino di Mendozza di Spagna in Inghilterra : e parve che quelle tante provvisioni si raffredissero, continuando nondimeno tutto lo inverno la guerra senza alcuna fazione notabile più di quello che ho detto di sopra.

a vostra eccellenza. E ancora se ne trovano con difficultà e dell' una e dell' altra sorte; e per occasione della guerra d' Italia si sono mandati costà. Io procurerò di provederla nelle miglior spezie che mi sarà possibile : e di questi tempi sì travagliosi bisogna che ciascuno ne senta la sua parte.

La maestà del re si vuol servire dell' assegnazione date a' mercanti sul' danari di questo quartiere d' ottobre, novembre e dicembre, che montano un milione e trecentomila franchi, la qual cosa dà gran incommodità a tutti noi altri, e visto il bisogno del detto signore, ciascuno è contento di sopportare ogni incomodità per fargli servizio, come siamo tutti tenuti di fare. Io sono forzato, per questi rispetti, di ritenermi qualche volte più di quello vorrei alla corte : ma bisogna servire a chi l' uomo è tenuto; e vostra eccellenza credo che ne sia ben contenta, facendo servizio a sua maestà, dalla quale depende il bene e riposo di tutti.

[a] *Mém. de Henri III.*

[b] De Thou, XLVI; Davila, VI; *Mém. de Marguerite; Journ. de Henri III;* Le Laboureur.

Nelli quali essendo occorse alcune questioni tra li principali servitori del re, e un gentiluomo favoritissimo del duca d'Alanson, chiamato Bussi d'Amboisa, se ben furono per due volte accomodate, scoprendosi nondimeno ogni giorno umori nuovi, nonostante che il re che prevedeva il disordine, facesse pubblicare alcuni editti per far stare la corte in quiete; due giorni appresso nondimeno, alcuni di questi favoriti di sua maestà, chiamati *mignoni* in lingua francese, assalirono il suddetto Bussì in numero di diciotto o venti, dove restarono feriti due capitani di Bussì, per quanto si disse, e ne morì uno.

Questo atto essendo giudicato molto indegno da Monsignore, ne fece un poco di risentimento colla madre e col re medesimo, vedendo, massime, che nonostante gli editti regii fatti due giorni avanti, in dispregio della corona e di sua maestà medesima, volevano toglier la vita al più caro servitore che avesse; e di più, che li medesimi giorni di carnevale si fecero le nozze in corte di monsignore di Chelù, uno degli assalitori. Le quali cose tutte furono causa che si cominciasse a lasciarse intendere che, quando non si provvedesse a queste indegnità, che sarebbe necessitato di ritirarsi al suo partaggio[1]. E la cosa passò tanto innanzi che la querela fu delegata al consiglio, il quale determinò che li due principali dovessero diffinire la loro querela in uno steccato. Ma, come si fusse[2], non avendo effetto questo arresto[3], o essendo sturbato dalla venuta del duca di Lorena (che venne il lunedì di carnevale), mostrandosene mal sodisfatto Monsignore, il giorno medesimo di carnevale s'era posto in punto per partire. Ma, essendo giudicata questa sua partita di molta consequenza, dalle loro maestà fu rimediato assai saviamente, se[4] si avesse saputo anco rimediare al resto. Perchè, andata prima la regina madre colla regina di Francia alla camera sua, e pregatolo instantemente di non voler partire, mostrandoli i mali discorsi che se ne farebbono,

[1] Gallicismo.

[2] G. Villani, per *comechè*.

[3] Anco in italiano, sebbene non molto comune. Il Budeo lo fa venire dal greco : io non credo. — [4] Vuol dire : *così si avesse*. In senso simile di desiderio usa il *se* Dante spesso.

Monsieur, indigné de cet acte, s'en plaignit vivement à la reine-mère et au roi lui-même, dont les édits n'empêchaient pas qu'on attentât à la vie du serviteur qu'il aimait le mieux. Il en était d'autant plus outré, que ces mêmes jours du carnaval on célébrait à la cour les épousailles de M. de Caylus[a], l'un des assaillants. Monsieur fit entendre que, si sa majesté n'apportait pas un remède à de telles indignités, il serait forcé de se retirer dans les terres de son apanage. La querelle s'échauffa; on la soumit au conseil, qui décida que les deux principaux acteurs la videraient les armes à la main. Mais cet arrêt n'eut pas de suite, soit qu'on ne voulut pas l'exécuter, soit qu'on en fut détourné par l'arrivée du duc de Lorraine, qui vint à la cour le lundi du carnaval : ce dont Monsieur fut très-mécontent. Il voulait partir le soir même; mais comme son départ parut devoir entraîner de graves conséquences, leurs majestés y portèrent sagement remède : et plût à Dieu qu'on eût été aussi heureux pour le reste! La reine-mère et la reine de France allèrent chez lui le prier instamment de rester, et lui montrèrent les suites funestes de sa démarche. Il ne se laissa pas fléchir. Le roi y alla lui-même au moment où Monsieur mettait ses bottes pour partir; il lui répéta les mêmes choses; il ajouta que lui, Monsieur, était son frère unique, et qu'il n'avait pas d'enfants; que par conséquent les troubles contre la couronne seraient contraires à ses propres intérêts; que cette rupture ne pouvait que faire du mal; que, si elle ne dégoûtait pas les hommes

Saint-Luc.

non fu rimedio di rimuoverlo da quella opinione. Andatovi poi il re medesimo, mentre che si calzava gli stivali ; e considerateli[1] le medesime ragioni, e di più, che, essendoli fratello unico, e non avendo sua maestà figliuoli, mirasse[2] bene che ogni turbamento che seguisse a questa corona, seguirebbe al suo interesse medesimo, e che questo atto non poteva se non partorire mali serii, se non negli animi de' buoni, almeno nella pertinacia de' tristi e dei ribelli, allargandosi in questo proposito con molto amore e destrezza ; ma restando resoluto Monsignore di voler partire, finalmente levato il re in collera gli disse : « Se adunque voi volete partire, partite se potete. » E chiamato uno de' capitani della guardia degli arcieri, ordinò che non lo lasciassero uscir di camera. E in un medesimo punto fece prendere alcuni principali favoriti di sua altezza, e metter prigioni nella Bastiglia, ordinando che fusse medesimamente preso Bussì che allora si ritrovava nel palazzo regale nascosto nelli gabinetti di Monsignore, dove era stato tutti li giorni precedenti, se bene aveva dato nome d'esser lontano dalla città. Fu trovato che si era celato tra il pagliazzo[3] e la trapunta[4] del letto. E menato innanzi al re pieno di spavento, e securo[5] di morire piuttosto che certo della qualità della morte (era openione ch' egli fusse stato quello che avesse persuaso il suo padrone a partir di quella maniera), cominciò subito a parlare come pazzo, domandando a sua maestà se voleva la sua testa, se comandava che facesse la pace con monsignor di Chelù suo avversario, se le piaceva ch' egli chiedesse perdono. Tanto può alle volte negli uomini privi di consiglio l'orrore della morte ! Gli fece il re una piuttosto fraterna che rigida riprensione e ammonizione, ricordandoli che aveva offeso la dignità sua in molte occasioni e in molti luoghi, tra le quali una

[1] Fattogli considerare. Così s' adopra *osservare*. Ma non son be' modi : e meno il primo de' due.

[2] Dante.

[3] Sebbene a' Toscani non sia familiare questa desinenza, hanno pure *amorazzo* e altri simili. — [4] Oggidì in alcuni dialetti ven. *strapontin*.

[5] Sicuro ha senso di certezza anco in male. Boccaccio : « Vivi sicuro che..... saresti stato ammazzato. »

nel viaggio di Polonia, poi nel negozio di Angers, quando egli era da'[1] malcontenti, dove mostrò di avere poco riguardo al debito di buon suddito e servidore; e che nuovamente aveva consigliato Monsignore a partire di corte, e n'era stato principal motore[2] e causa; cosa che pareva tutta rivolta al turbamento della quiete pubblica. E che però non sapeva a che risolversi di lui. Tuttavia, che voleva mostrare che maggiore era la sua clemenza che il fallo di lui, facendolo per allora metter prigione in una camera. Questo moto pose tutta la città in scompiglio; e non restò lingua che non facesse il suo discorso, attendendosi di punto in punto qualche strano caso. Per il che erano li servitori di Monsignore tanto impauriti che andavano nascondendosi e mutando d'abiti, come se sopra di loro ancora avesse a scaricarsi tutta la tempesta. E perchè avevano la casa dal signor ambasciadore di Venezia solamente per sicura, venivano a salvarsi; di modo che non fu testa che non aspettasse qualche gran resoluzione. Ma essendo andata presso il mezzogiorno la regina di Navarra a trovar sua altezza, tenendo modo e consiglio diverso da quello che avevano fatto le lor maestà, consigliandolo ad accomodarsi col tempo; e quando pure fusse voluto partire, lo dissimulasse almeno, e ne attendesse l'occasione (che sarebbe per il manco male); successe che, trovato buono questo consiglio da Monsignore, fece intendere a sua maestà che volentieri le averebbe parlato. E dicendoli che s'era pentito di averla offesa con questo moto, gli ne chiese perdono, promettendole di restarle per lo avvenire buon fratello e servidore, e di non pensare mai a cosa che potesse in alcun modo turbare la quiete e lo riposo di questa corona. Per il che fu subito abbracciato dal re e dalla regina madre, e fatti relassare[3] tutti li suoi servitori ch'erano stati ritenuti prigioni, facendosi la pace tra Bussi e monsignor di Chelù, favoritissimo di sua maestà, nella quale per discarica[4] di detto Bussì successero altre parole in scrittura[5]. Le

[1] *Per i*. O forse *de'*.
[2] Cod. *moto*.
[3] Cavalca.
[4] Davanzati : *discarico*. E così credo s'abbia a leggere quì. — [5] Cod. *scrittura, che quelle*. Forse *oltre a quelle*.

fois il lui donnait une chambre pour prison[a]. Ces bruits mirent en émoi toute la ville ; il n'y eut pas de langue qui n'en dit son mot, et l'on s'attendait d'un moment à l'autre à quelque étrange cas. Aussi les serviteurs de Monsieur étaient fort effrayés et ils allaient se cacher et se déguiser, comme si l'orage devait fondre sur eux tous à la fois. Et comme la maison de l'ambassadeur de Venise était leur asile unique, ils y accouraient tous. On s'attendait à quelque grande résolution lorsque la reine de Navarre alla sur le midi voir son altesse; elle lui tint un langage tout différent de celui que leurs majestés lui avaient adressé; elle lui conseilla de s'accommoder aux circonstances, et, s'il était résolu à partir, de le dissimuler et d'attendre une occasion convenable, qui ne lui manquerait pas. Monsieur accepta le conseil, demanda à voir sa majesté, lui exprima son repentir, lui fit ses excuses, promit d'être dorénavant son vrai frère et serviteur, et, enfin, de ne jamais penser à rien qui pût troubler le royaume[b]. Le roi et la reine-mère l'embrassèrent tendrement : ses serviteurs furent mis en liberté; Bussy et M. de Caylus firent la paix[c]; il y eut même une déclaration écrite afin qu'il fût donné toute sorte de satisfaction à Bussy. Voici les paroles prononcées par M. de Caylus, que j'ai voulu rapporter en français même pour conserver leur caractère et afin d'être tout à fait exact[d] :

[a] Voyez sur Bussy, de Thou, LXXVIII; Davila, VII; *Journal de Henri III*.

[b] Lettre de Henri III, du 12 février 1578, publiée dans la Revue rétrospective. Mars 1836, p. 355. — [c] Brantôme, IV, 71. — [d] Voyez au texte italien, p. 356.

quali ho voluto poner qui nella medesima favella francese per maggiore espressione del concetto, e per più securtà del vero :

« Voyant que vous prenniez vostre espée venant vers nous, cela me fist penser que c'estoit pour me braver; et perdant patience, je mis la (main[1]) à l'espée soudainement pour vous offenser, sans que vous l'y eussiez, et (sans) avoir considération que j'estois plus accompaigné. Et souhaiterois qu'il m'eust cousté de mon sang que cela ne m'eust arrivé ; je vous prie l'oublier et me le remettre, et que nous demeurions parens et bons amis. »

Queste furono le medesime parole dette da monsignor di Chelù in scrittura.

Fatta dunque la pace, e acquetato Monsignore, il giorno medesimo si ritornò a i balli e alle feste, parendo che le cose fussero in maggior dolcezza che mai. Ma piuttosto si vidde come sia poco secura, per non dire non [2] savia cosa, il fare fermo giudizio del [3] cuore e de' pensieri degli uomini. Perciochè essendosi sua altezza mostrata come pentita del moto che fece il giorno di carnevale, nè abbandonando mai nè quel giorno nè il giorno delle Ceneri nè il secondo di quaresima sua maestà, ognuno credeva che li pensieri della partita fussero del tutto aboliti. Quando si trovò il venerdì mattina, ch'era partito la notte, facendosi calare di certe muraglie vecchie verso Santa Genevieva[4]; e preso la posta con sette o otto de' suoi si ritirò in Angers, principale città del suo appannaggio, lasciando di questa subita e quasi fuggitiva partita concetti di molto mala consequenza[5] ne gli animi delle persone, e delle loro maestà in particolare. Alle quali, e massime al re, rincrebbe assai questa dimostrazione di poca confidenza. Tuttavia per ovviare a maggior disordine, partitasi la regina madre il giorno medesimo seguitò sua altezza in Angiers. Col quale essendosi trattenuta qualche giorno, ed avendolo assai ben disposto, ed avuto da lui promessa che non turberebbe le cose

[1] Le parole tra parentesi mancano nel manoscritto.

[2] Manca il *non*.

[3] Ms. *delle cose del*. Forse *nelle*.

[4] Ms. *Genevra*.

[5] Borgh., Redi.

La paix étant faite et Monsieur s'étant calmé, on en revint aux danses et aux fêtes; l'accord semblait plus complet que jamais. Mais on s'aperçut bientôt combien il est prudent de ne jamais fonder aucune espérance sur les intentions secrètes des hommes. Monsieur semblait bien affligé de son incartade; il ne quitta jamais le roi ni le lundi, ni le lendemain, ni le jour des Cendres, ni le jour suivant; on croyait donc que tout projet de départ était mis de côté. Eh bien, le vendredi matin on apprit que Monsieur s'était échappé dans la nuit, qu'il s'était fait descendre d'une vieille muraille, du côté de Sainte-Geneviève; qu'il avait pris la poste, qu'il s'était retiré avec sept ou huit de ses favoris[a] à Angers, principale ville de son apanage. Leurs majestés furent très-fâchées de cet acte de défiance; le roi notamment. Mais, pour éviter de plus graves désordres, la reine-mère prit le jour même la route d'Angers, où elle rejoignit Monsieur et où elle resta plusieurs jours, le calma, et en obtint la promesse qu'il ne ferait rien qui pût troubler le royaume. Après quoi elle retourna à Paris avec bonne espérance.

Mais peu de jours après Monsieur envoya à la cour un de ses gentilshommes pour demander certaines places fortes en Normandie : en même temps la Bretagne commençait à se soulever pour ne pas payer les derniers impôts. Ce concours de circonstances éveilla les

[a] Lettre de Henri III, du 15 février. (*Rev. rétrosp.* p. 337.)

del regno, se ne ritornò a Parigi con buona speranza. — Ma con tutto questo pochi giorni dappoi, parendo che Monsignore avesse mandato in corte un suo gentiluomo per dimandare alcune piazze in Normandia, ed essendosi in quel medesimo punto sollevato la Bertagna, di non voler pagar le ultime imposizioni, nacque di nuovo qualche sospetto : onde fu mandato in Angiers il duca di Monpensier. Il quale trovata[1] sua altezza non esser punto inclinata a innovare cosa alcuna in Francia, passò di lungo[2] in Bertagna per acquetare quei tumulti; come fece.

Ora tutte queste cose facevano nascere mille discorsi. E per essersi li mesi addietro, cioè il mese di novembre e quello di decembre del 1577, veduta la cometa nell'occidente, si fecero pronostichi (come fanno molte volte gli astrologhi, più savii in considerare le circonstanze delle cose che il corso e influenza delle stelle), che dovesse succedere qualche gran novità alli regni di Francia e di Spagna : a quello per gli accidenti che correvano nel suo seno medesimo, a quell'altro poi per la revoluzione de' Fiaminghi. Ma Monsignore non restava di sincerare e con lettere e con messi l'animo del re e de' più grandi della corte, mostrando che il solo desiderio di vivere liberamente e fuor di qualche disgusto della corte, lo aveva fatto ritirare al suo partaggio non per nissuna mala volontà che gli potesse mai cader in animo di turbare la quiete del regno. E ne scrisse anco in particolare al signor ambasciatore di Venezia, il quale essendo stato ricercato dalle loro maestà di far qualche buono officio con sua altezza in questo proposito con sue lettere, n'ebbe questa risposta*.

Scrisse anco al re in quei principii; e sebbene la lettera era tutta

* SIGNOR AMBASCIATORE,

Io ho ricevuto le vostre lettere de' 26 di questo mese, in risposta di quello che vi disse d'ordine mio il signor Draco Comino, quando io partii di corte, per

[1] Meglio *trovato*.

[2] Così nel Padovano in senso di *subito*. Fr. *tout de suite*.

craintes, et le duc de Montpensier fut envoyé à Angers. Mais, ayant trouvé que Monsieur était disposé à n'encourager aucun trouble, le duc passa tout de suite en Bretagne pour apaiser le tumulte. Il y parvint.

Ces faits fournissaient matière à mille discours. En novembre et en décembre 1577 une comète se montra du côté de l'occident, et donna lieu à force pronostics, tels que les savants astrologues ont coutume d'en faire, en considérant la marche des choses humaines encore plus attentivement que l'influence des astres. On en conclut que de grands changements devaient arriver en France et en Espagne : en France, à cause des discordes intestines; en Espagne, au sujet de la révolte des Flamands. Mais Monsieur calmait toujours par ses lettres et ses messages les craintes du roi et de la cour; il disait que le désir de vivre avec liberté, et quelques dégoûts de cour l'avaient décidé à se retirer dans son apanage, mais qu'il était bien loin de vouloir troubler le royaume de quelque manière que ce fût. Il écrivit en particulier la même chose à M. l'ambassadeur de Venise, qui avait été sollicité par leurs majestés d'interposer ses bons offices dans un tel démêlé.

Il exprima au roi les mêmes intentions. Quoique sa lettre fût

farvi manifesta la causa della mia ritirata dalla corte del re mio signore e fratello. Io non saprei ringraziarvi a bastanza delle vostre cortesi offerte, e della stima e buon' opinione che voi dite aver di detta mia ritirata, la qual non ha mai avuto fondamento sopra mala volontà che io avessi di separarmi e allontanarmi dalla buona grazia del detto re mio signore e fratello, nella quale desidero instantissimamente di mantenermi fino che durerà la mia vita. Nè meno è ciò avvenuto per pensiero che io abbia d' innovare cosa alcuna in questo regno, nè medesi-

in sua giustificazione e in accusa delli favoriti di sua maestà, fu però stimata di mal gusto; della quale avendone io avuto copia, la tradussi in italiano : e diceva così *.

Questa lettera, e le dimande delle quattro piazze in Normandia diedero che pensare assai al re; e perciò mandò di nuovo monsignore della Sciapella a mitigar questi suoi sdegni, come si mitigarono in effetto col tempo, eccellente medicina d'ogni male. E dappoi mostrando di non pensar più a questo, non restava di fare spesso buoni

mamente per alterare il riposo presente, la conservazione del quale io m'affaticherò sempre a tutta mia possanza di trattenere. Anzi sarei bene molto mal contento che per mia occasione avesse a nascere alcun turbamento. Il che vi prego, signor ambasciatore, di far intendere efficacemente alla signoria di Venezia, assecurando quei signori da mia parte, che in tutte le occorenze che mi si appresenteranno d'impiegarmi per loro, mi troveranno sempre presto e pronto, come qual si voglia altro prencipe della cristianità : di che la prova ne renderà loro più certo testimonio. Ciò che dirò ancora nel vostro particolare, stimando io infinitamente il vostro valore, che mi guarderà (*sic*) di più scrivere. Con pregar Dio, signor ambasciatore, per la felicità vostra.

Scritta nella mia villa d'Angers, alli 25 di febbraio 1578.

Vostro buon amico, FRANÇOIS.

SIRE,

Io non ho desiderato mai cosa al mondo più che di essere onorato della vostra grazia e del vostro amore, ricercando per tutti li mezzi di umiltà, di obedienza e di stretta osservanza de' vostri comandamenti, di acquistarmi quel fine che per naturale inclinazione dove essere fra noi, e di renderne con gli effetti testimonio certo e manifesto non solo a' nostri sudditi, ma a tutte le nazioni, a fine di far conoscere e rapresentare al vivo a ciascuno questo tanto desiderato e ordinato amor fraterno, il qual non deve per quale si voglia occasione esser mai guasto e violato. Ma io ho avuto così mala fortuna che io non ho potuto aver questo contento, perchè in loco che io dovrei tenere il primo luogo presso la vostra persona tanto in autorità che in preminenza e perfetta amicizia, sono stato tanto disgraziato che li monstri scelerati che son all' intorno di noi, mi hanno allontanato dal favore della vostra buona grazia. Li quali scacciando e bandendo li antichi e affezionati servitori, governatori di provincie, no-

officii e amorevoli con sue lettere, con sua maestà e con la madre per assicurare gli animi dell'uno e dell'altra, ch'egli era lontanissimo da innovar cosa alcuna contra la quiete e tranquillità della corona, mostrando di aver solamente rivolti tutti li suoi pensieri alle cose di Fiandra per liberare, come egli diceva, li Paesi Bassi dalla oppressione e tirannica signoria de' Spagnuoli, essendo in particolare invitato a questa impresa dal conte di Lalen, governatore di Mons, che aveva maneggiata questa pratica con la regina di Navarra, e dalle provincie di Hainault e d'Artois che gli promettevano quattro piazze principali per sua securtà, cioè Mons, Cambrai, Valenziana, e Santo Omer. E colui che come ambasciatore venne per trattare di queste condizioni, passando per Parigi, e non vi ritrovando sua altezza, fermatosi due giorni soli (nel qual tempo però non negoziò con persona alcuna), passò di lungo in Angers, dov'era. Fu detto che avendo il re inteso l'arrivo di costui, e presentita la causa per la quale egli era inviato a suo fratello, gli facesse dire che voleva parlargli, e che egli non volesse, prendendo subito la posta, e andandosene di lungo in Angers, come fece. Offerivano oltre di questo a sua altezza di pagarle le genti che condurrebbe, e di fare uno assegnamento per le sue spese particolari, pur che si risolvesse di passar tosto. Al che dando orecchie, invitato anco dal duca Casimiro, e da altri prencipi di Allemagna che sotto la medesima ombra di volere difendere li Paesi Bassi dalla tirannia de' Spagnuoli, e proteggere le giuridizioni e leggi della Germania e dello imperio, mostravano di prendere le armi contra il re cattolico e signor don Giovanni[1]... Il quale preve-

vostro castello, e al signor della Sciatre alla Bastiglia, cosa che pur troppo è insopportabile a un cuor generoso, innocente, e che non pensò mai di far cosa per la quale aveste occasione di trattarlo di questa maniera. E perciò non poteva far meglior elezione che di ponermi in libertà, e di cavarmi fuori di servitù con la lontananza e con uno esilio volontario, per schivare il pericolo della mia vita; essendo stato molto bene avertito che si voleva prepararmi una ritirata nella

[1] Il periodo rimane in tronco.

Le comte de Lalaing, gouverneur de Mons, l'y poussait : c'était lui qui avait négocié cette affaire avec la reine de Navarre. Puis les provinces de Hainaut et d'Artois lui donnaient en gage quatre villes considérables, Mons, Cambrai, Saint-Omer, Valenciennes. La personne envoyée pour traiter avec Monsieur vint le chercher à Paris; mais, ne l'y trouvant pas, elle ne s'y arrêta que deux jours, sans se soucier de voir qui que ce fût; puis elle alla tout droit à Angers, où demeurait Monsieur. On assura que le roi, ayant appris l'arrivée de ce négociateur, et se doutant du motif pour lequel il était envoyé à son frère, lui fit dire qu'il désirait lui parler et de ne pas partir de suite; mais celui-ci ne se mit pas moins immédiatement en route. Les Flamands offraient en outre à son altesse de lui payer les troupes qu'elle amènerait, et de lui assigner une somme pour ses frais particuliers; le tout afin qu'elle ne tardât pas à venir.

Son altesse y était même engagée par le duc Casimir et par d'autres princes d'Allemagne, qui, sous prétexte de défendre les Pays-Bas de la tyrannie de l'Espagne, et de soutenir les droits et les constitutions de la Germanie et de l'empire, prenaient les armes contre le roi catholique et contre don Juan. Celui-ci, voyant l'orage qui allait fondre sur lui, cherchait, par l'adresse et par la célérité, bien plus que par ses forces, à résister de tous côtés. Il envoya M. Ottavio Gonzaga contre les quatre enseignes d'infanterie française qui s'avançaient pour entrer dans Saint-Omer. Gonzaga les défit. Peu après, dans une embuscade préparée contre deux mille reîtres qui étaient à la solde du duc Casimir, il en tua deux cents, prit cent chevaux et douze hommes. En même temps il eut la nouvelle qu'un autre corps d'environ cinq mille de ces reîtres s'en allait en désordre, courant le

Bastiglia, facendo nascere qualche revoluzione. Con tutto questo io ho solamente fine e scopo di devozione al vostro servizio e al riposo di questo regno; in maniera che non dimando altro che securtà della mia vita, e di passare il restante de' miei giorni in libertà; il che vi suplico umilmente, sire, che vogliate concedermi con quella dignità e securtà che un prencipe par mi deve avere.

dendo bene la carica che se gli andava preparando da tutti i lati, cercava e con l'ingegno e con la sollecitudine, più che con le forze, di resistere in ogni canto, mandando il signor Ottavio Gonzaga ad incontrare li Francesi che andavano per mettersi dentro in Santo Omer; che furono disfatti da lui in numero di quattro insegne di fanteria. Poco dappoi avendo fatto incontrare a Grave in una imboscata due mila raitri di Cazimiro, che stavano sproveduti, ne furono tagliati a pezzi dugento, presi cento cavalli e dodici soldati; e quasi in un medesimo tempo avendo avuto spia, che un'altra parte di questi raitri in numero di cinquemila verso..... e che molti di essi andavano sbandati per il paese, con una celerità mirabile chiappatine[1] trecento fuori de gli ordini, gli fece disfare tutti con poco danno de' suoi. E queste fazioni gli successero pochi giorni l'una dopo l'altra. Già gli erano venuti in campo cinquemila raitri mandatigli dal duca di Brunsvich; erano gionti gli Italiani e Spagnuoli guidati dal signor Gabrio Serbelloni, e rinforzatosi assai il suo esercito, di modo che tentò di volersi opponer prima a Cazimiro che passasse la Mosa : ma non gli successe. Voltato poi l'animo a Filippeville, tutto che vi si ritirasse la prima volta, ritornatovi poi, l'ebbe. Era di già entrato la Rochaguion in Mons, da Monsignore mandato per concludere col conte di Lalen. E se bene fù detto in quei principii, che seco erano entrati anco quattrocento archibusieri, per quello che ne successe poi, tosto apparve che non era vero.

Tra tanto[2] era la pace praticata dalli commessarii della regina d'Inghilterra, ma con poca speranza : di modo che si mormorava d'una lega defensiva tra essa regina, Cazimiro e li Stati, lasciando luogo per il duca d'Alanzon : li quali perciò acconsentirebbono di accordare l'articolo della religione, cioè che a tutte quelle città e ville che lo dimandassero, fusse concesso di vivere e far predicare a lor modo, cosa di pestifera conseguenza quando fusse seguita. Ma per non essere intesa da tutti di questo modo, li umori si comincia-

[1] Buonarotti *g.*, Lippi.

[2] Non ha esempi, ma l'analogia lo scusa, se non lo difende.

pays*; il fondit sur eux avec une célérité admirable; il en surprit trois cents qui étaient éloignés du gros de l'armée, et, sans trop de perte de sa part, il les défit entièrement. Tout cela fut exécuté en peu de jours. Déjà trois mille reîtres envoyés par le duc de Brunswick étaient arrivés dans son camp, ainsi que les Italiens et les Espagnols, commandés par le signor Gabrio Serbelloni. Ses forces étant ainsi augmentées, il voulut d'abord empêcher le duc Casimir de passer la Meuse; mais il ne réussit pas. Il tourna alors ses forces contre Philippeville : après l'avoir attaquée sans succès une première fois, il renouvela l'attaque, et la prit. La Roche-Guyon était déjà à Mons, envoyé par Monsieur, pour traiter avec le comte de Lalaing; mais il n'était pas vrai que quatre cents arquebusiers y fussent entrés avec lui, quoique le bruit en courût.

En attendant, les commissaires de la reine d'Angleterre traitaient de la paix, mais sans trop d'espoir de succès. On parlait même d'une ligue défensive entre l'Angleterre, le duc Casimir et les États, ligue dans laquelle le duc d'Alençon serait entré. La liberté religieuse devait être accordée par eux, et ils concédaient à toute ville et à tout village qui le demanderaient la permission de vivre et de prêcher selon leur gré. Si cela fût arrivé, on en aurait vu de bien

* « Cavalleria di Tedeschi che, oltre i capitani e i pochi nobili, sono di vile schiatta, famigli di stalla ed altri servitori, poco abili all' esercizio dell' arme. » (Davila, p. 357.)

rono a dividere non pure nelle provincie ma nelle ville particolari; perchè chi acconsentiva a quello, chi a quell'altro capitolo, venendo per questo molte volte alle mani tra loro medesimi.

Mentre che queste cose succedevano in Fiandra, quelle di Francia passavano con una insolita quiete, se non fusse stato il sospetto di vedere armato Monsignore. Perchè, acquetati quei piccoli moti di Brettagna con la desterità del duca di Monpensiero, e dato ordine ancora e sodisfazione alla Borgogna, che aveva inviato tre ambasciatori in corte per supplicare che fusse sollevata la provincia di alcune gravezze, ogn'uno attendeva a godere il frutto della pace, non si sentendo alcuno strepito alla banda di Linguadoca nè del Delfinato. Nè ad altro si attendeva che a consultare come si dovesse proibire questa impresa a Monsignore. Perciò si fecero di molti editti regii, che nessuno, fusse di che stato o condizione si volesse, avesse ardire di pigliar soldo in servizio di persona alcuna fuor che del re medesimo, escludendo con questa generalità anco il particolare[1] di Alenzon. Ma per questo non restavano le persone d'andarvi; e li ministri spagnuoli dicevano che questi erano remedii più tosto apparenti che essenziali; perchè avrebbono voluto che si fusse venuto a certe esecuzioni, come a dire di far tagliare le strade e li ponti in Normandia, di fare appendere li capi, e dar licenza e ordine alli communi che tagliassero a pezzi le compagnie intiere. Il che non era trovato buono nel consiglio, per non irritare l'animo di Monsignore, e far venir voglia di quello che non pensava forse, cioè di suscitare qualche discordia nel regno; essendo pure manco male vedere il fuoco in casa del suo vicino, che nella sua medesima. Per la qual cosa vedendo monsignor di Vaulx, ambasciatore del signor don Giovanni presso al re, di non sperar altra o poco dissimile dimostrazione, si licenziò da sua maestà, protestando che quando non si rimediasse da dovero a questi disordini così ingiusti, il signor don Giovanni sarebbe entrato col suo esercito in Francia.

[1] Sost.

Successe tra[1] questo tempo in Parigi uno illustre abbattimento tra sei principali e più favoriti servidori di sua maestà, li quali venuti a parole per leggiero accidente, e per causa di dame, senza mettervi tempo di[2] mezzo, nè sapendo forse alcuno di essi la causa, se non li due capi che furono monsignor de Chelù, del quale abbiamo parlato di sopra, e monsignor di Entragles, con quattro altri nobilissimi giovanetti, si ridussero la mattina nel far del giorno in una gran piazza, in spada e cappa : dove ne morirono quattro, e gli altri due restarono feriti, con grandissimo dispiacere del re, ma non già della corte, perchè questi giovani, di natura libera, e per la età e per la securtà che avevano della grazia del re abusata da loro, erano causa se non di molti mali, almeno di molte male sodisfazioni tra i più grandi, e tra li prencipi medesimi, come si vidde per la ritirata di monsignor d' Alanson, e per quella delli duchi di Guisa e di Umena. E pure con tutto questo, come sono li Francesi di natura inquieti, ogni tratto si scoprivano di queste questioni, appiccate molte volte nelli proprii gabinetti e negli occhi proprii del re.

Successe anco in questo tempo, che quelli della Rochella mandarono ambasciatori a sua maestà, ricercandola che mandasse loro un governatore il quale avesse ad assistere come jusdicente[3] e superiore, restando però il presidio alla lor devozione. La regina madre altrettanto presta di consiglio e di operazione quanto carica d'anni, era ritornata un' altra volta per ritrovare Monsignore a Burges, e di là passata in Angers, dov' egli s' era ritirato; dal quale pure ebbe (o almeno si disse, e lo disse lei) parola e promissione che non si sarebbe mosso senza permissione e consenso delle loro maestà, promettendo il medesimo e a monsignor della Sciapella e al marescial di Cossé, che furono l'uno[4] dopo l'altro mandati a questo effetto.

Morì in Parigi la infante Maria, unica figliuola del re Carlo IX°. Morì medesimamente il cardinale di Guisa, uomo più per la età e

[1] Bembo : « Il re Carlo tra questo essendo in Aste. »

[2] I Toscani, *in*.

[3] Il Segneri ha *jus*, e il Boccaccio *jurisdizione*.

[4] Manca nel cod. *l' uno*.

Il y eut à Paris dans ce temps-là une rencontre entre six jeunes gentilshommes des serviteurs les plus chéris de sa majesté. La cause de la querelle était légère ou n'était qu'une affaire d'amour [a]. Mais sans aucun délai, et quatre d'entre eux sans même savoir ce dont il s'agissait (puisque les deux chefs, M. de Caylus et M. d'Entragues, étaient seuls dans le secret), un beau matin, à la pointe du jour, ils se rencontrèrent, avec l'épée et la cape, sur une grande place; et il y en eut quatre de tués et deux de blessés [b]. Le roi en fut bien plus affligé que la cour, car ces jeunes gens, d'un caractère emporté, enhardis par la faveur du roi, faisaient souvent du mal et causaient des mécontentements entre les grands et les princes eux-mêmes [c], comme cela s'était vu par la retraite de M. d'Alençon, et dans l'affaire du duc de Guise et du duc de Mayenne. Cependant, les Français étant vifs de leur nature, ces querelles revenaient souvent : elles éclataient même dans le cabinet du roi et sous ses yeux.

Vers ce temps les habitants de La Rochelle envoyèrent un ambassadeur à sa majesté pour demander un gouverneur qui eût une juridiction supérieure, pourvu que le commandement de la ville restât toujours entre leurs mains. La reine-mère, conservant son adresse politique, tout accablée qu'elle était par l'âge, s'était rendue une autre fois à Bourges pour voir Monsieur [d], et de là à Angers, où il s'était retiré, et elle avait obtenu la promesse que son altesse ne bougerait pas sans le consentement de leurs majestés. C'est au moins le bruit qui courut, et c'est ce qu'elle disait aussi. Monsieur fit au reste les mêmes promesses à M. de la Chapelle et au maréchal de Cossé [e], qui lui furent envoyés l'un après l'autre.

Alors mourut à Paris la princesse Marie, fille unique du roi,

[a] Marguerite entrait, dit-on, pour quelque chose dans cette affaire.

[b] Davila, p. 408.

[c] « Désordonnée outrecuidance des mignons. » (*Journal de Henri III.*)

[d] Davila, p. 376.

[e] Sur Cossé, voyez Brantôme, IV, 71.

per la esperienza delle cose che per altro, stimato di giudizio, ma però di bontà, e cattolico molto. E furono poco dappoi nella creazione de' cardinali fatta da Gregorio XIII pontefice assunti al cardinalato Luigi, arcivescovo di Rens, che fu poi detto il cardinale di Guisa, Carlo di Vaidemonte, fratello della regina di Francia; e Renato Birago, gran cancelliero di Francia.

Era di nuovo sollecitato monsignor d'Alanson da gl' ambasciatori delle provincie d'Hainault e d'Artoes, e dal conte di Lalen in particolare, di passare in Fiandra, ma molto più dalli suoi medesimi, e da Bussì e la Nua specialmente; di modo che in fine si risolse di accettare questa impresa. Ma perchè dubitava che le loro maestà non lo sturbassero, molestate e stimulate[1] dalli continui officii e protesti dalla regina d'Inghilterra fatti, che quando Francesi si movessero contra Spagna in Fiandra, essa si accosterebbe a' Spagnuoli (che però per quanto si vidde furono finzioni), ma molto più dalle preghiere del pontefice, e della republica di Venezia che vi avevano designati loro ambasciatori per negoziare espressamente questo fatto non solo con le loro maestà, ma con Monsignore medesimo, e essendo venuto monsignore di Gaiazzo arcivesco di Nazareth per il papa, e inviatosi poi da Parigi verso Angers, essendo avvisato Monsignore della sua venuta, non lo volse aspettare, ma con dieci poste se ne passò repentinamente in Mons, dove fu ricevuto con molto onore e allegrezza. Questa subita resoluzione di sua altezza, e contraria a quello che per le sue promesse ogn'uno si credeva, diede gran stupore in corte; in modo che se ne parlava diversamente; perchè alcuni laudavano questa celerità e maschile resoluzione, alcuni altri biasimavano, giudicando che fusse stato poco securo e atto poco degno di così gran prencipe, di mettersi in mano di gente forastiera così sprovisto e quasi prigione. Monsignore di Gaiazzo ritornò a Parigi, dove ritrovando il signor Giovanni Michele, ambasciatore veneto[2], per il me-

[1] Dante.

[2] Par manchi un *che* o *il quale* : e il cod. dopo *veneto* dice *nuovamente*, che meglio starebbe innanzi *deliberarono*, se pure non accenni all' ambasciata seconda di Giovanni Michiel, stato già in Francia per

ainsi que le cardinal de Guise, homme très-estimé, plutôt à cause de son âge et de son expérience que pour autre chose; mais débonnaire et très-catholique. Peu après, Grégoire XIII éleva à la même dignité l'archevêque de Reims, qui prit le titre de cardinal de Guise; Charles de Vaudémont, frère de la reine, et René Birague, grand chancelier de France.

Les ambassadeurs des provinces de Hainaut et d'Artois, notamment le comte de Lalaing, invitaient de nouveau M. d'Alençon à entrer en Flandre; mais les sollicitations les plus fortes lui venaient des siens, principalement de Bussy et de Lanoue. Il s'y décida enfin. Il craignait cependant d'en être empêché par le roi et la reine-mère; car la reine d'Angleterre les menaçait toujours, en disant que si la France s'armait pour la Flandre, l'Angleterre prendrait le parti de l'Espagne. On vit depuis que ce n'était qu'une feinte. Le pape aussi et la république de Venise y joignaient leurs prières, ayant désigné leurs ambassadeurs pour traiter avec leurs majestés et avec Monsieur. Monsignor de Gaiazzo, archevêque de Nazareth et envoyé du pape, était déjà parti de Paris pour Angers; mais Monsieur l'ayant appris ne voulut pas l'attendre. En dix postes il fut à Mons, où il fut accueilli avec de grands honneurs et beaucoup d'allégresse. Cette résolution subite, après tant de promesses, causa une extrême surprise à la cour; les avis étaient fort différents : les uns approuvaient une détermination si prompte et si mâle; les autres ne trouvaient pas bon qu'un grand prince se mît à la merci de l'étranger sans force aucune, et se plaçât comme dans une prison volontaire[a]. Monsignor de Gaiazzo retourna à Paris, où se trouvait Jean Michiel, l'ambassadeur de Venise, envoyé dans le même but. Ils délibérèrent d'aller ensemble[b] chez M. d'Alençon, à Mons, avec le comte de Montréal, ambassadeur ordinaire du duc

congratularsi della coronazione e del matrimonio del re.

[a] « Per natura dotato di poca capacità d' ingegno; e d' animo così volubile e così gonfio, che si vedeva molto più inclinato a consigli torbidi e precipitosi che a maniera di vita prudente e moderata. » (Davila, p. 336.)

[b] « Non ebbero a schifo indegnità, per grande ch' ella si fosse, purchè potessero distaccarlo dal partito de' faziosi. » (Le même.)

desimo respetto, che egli pure era stato mandato, deliberarono di andar a trovar sua altezza fino in Mons, come fecero, insieme col conte di Monreale, ambasciatore ordinario del signor duca di Savoia, residente nella corte di Francia. Andarono, e ritornarono con buone parole, più apparenti che sostanziali, cioè, che essendo passato in Fiandra, chiamato da quei Stati per diffenderli e liberarli dalla tirannica signoria de' Spagnuoli, non poteva far di manco[1] di non sodisfare al suo debito, e per la sua parola promessa[2], e per discendere di quel sangue il qual aveva avuto altre volte dominio e quella medesima superiorità in quei paesi come nella Francia medesima : e perciò non meno se teneva debitore di diffenderli, che si fusse di diffendere Francesi; ma che però non si scosterebbe mai dall'onesto. E perchè questa cosa fusse colorita sotto questo pretesto di protezione della libertà e privilegii della Fiandra, oltre una scrittura particolare che si vidde in forma di giustificazione in questo proposito, fu anche stampato un manifesto molto ampio, per il quale non pure per supposita persona si sincerava di questo, ma anco di tutte le imputazioni dategli per turbamenti fatti in Francia fino al[3] tempo del re Carlo IX°, quando si levò la prima volta di corte, e quando seguì la sua prigionia. Una delle quali scritture fatta e publicata in quei primi moti ho voluto metter quì, trascritta di parola in parola, tradotta dal francese *.

* Noi Francesco, figliuolo di Francia, fratello unico del re, avendo inteso che alcuni nostri adversarii e inimici congiurati contra il nostro bene e profitto, per separarne dall'amicizia del re nostro onoratissimo signor e fratello, e renderne odiosi a tutta questa monarchia, si sono sforzati di seminare e publicare così nella città di Parigi come altrove, che noi intendevamo di far levata di genti per far la guerra in questo regno, e molte altre calunnie che hanno publicato ignorantemente contro di noi senza rispetto nè discrezione; donde per purgarsi da tali invenzioni maliziosamente machinate, e più ancora proposte temerariamente e indiscretamente, e per levare ogni sospetto che tali invenzioni potriano

[1] L'usa il Borgh.; ma la seconda negazione è pleonasmo.

[2] Rispetto la lezione; ma l' autore avrà forse posto pur l' uno de' due.

[3] Per *dal*. Equivoco che non manca d'esempi.

de Savoie à la cour de France. Ils s'y rendirent et en rapportèrent de bonnes paroles, mais peu concluantes. Monsieur répondit qu'étant appelé par les États pour les défendre et les délivrer de la tyrannie espagnole, il ne pouvait pas se dispenser d'accomplir ce devoir, et parce qu'il en avait donné la promesse et parce que sa naissance l'y engageait aussi, puisque la famille royale de France avait jadis possédé ces pays du même droit qu'elle possède la France ; qu'il se regardait dès lors comme tenu de les protéger aussi bien que s'il avait à défendre des Français ; qu'au reste il ne ferait jamais rien qui ne fût honorable et digne de lui. Et pour mieux colorer cette entreprise sous le prétexte de soutenir la liberté et les priviléges de la Flandre, il fit, outre une espèce d'apologie particulière, un mémoire dans lequel, sous un autre nom, il se justifiait de tout reproche, non-seulement au sujet de cette dernière démarche, mais de toutes les imputations qui lui avaient été adressées à cause des troubles survenus en France depuis le règne même de Charles IX, et la première conspiration suivie de son arrestation [a].

avere partorito di noi, avemo fermamente voluto che questa nostra intenzione e deliberazione sia manifestata con ogni sincerità e senza alcuna fraude o dissimulazione; la quale è tale come quì segue :

Che quantunque noi avessimo giusta causa e probabile di risentirsi de' mali trattamenti e indegnità che abbiamo ricevuti per avanti per causa di quelli nostri avversarii, e, per grazia di Dio, avendo modo di castigarli e di far conoscere il lor fatto; niente di meno conoscendo l' onore e il rispetto che noi volemo e desideriamo al re nostro onoratissimo e signore fratello, e al riposo di questo regno, il quale ne è tanto a cuore come qual si voglia altra causa, abbiamo deliberato di averne la sodisfazione per via di giustizia, e supplicar sua maestà di voler far punire questi nostri avversarii delli loro pazzi insulti fatti contro di noi e de' nostri principali servidori, e di dare e assegnare la cognizione di questo fatto al parlamento di Parigi.

Nel resto noi protestiamo innanzi a Dio, solo scrutatore de' nostri cuori, che per questo effetto nè per alcuno altro, non abbiamo volontà o fine alcuno di fare la guerra in questo regno ; ma, in contrario, che la nostra volontà e in-

[a] Une protestation semblable à celle-ci se trouve imprimée dans la Revue rétrospective, février 1836 : c'est pourquoi nous ne croyons pas nécessaire de la traduire.

La quale scrittura, sì come fù fatta alcuni pochi giorni prima che sua altezza passasse in Mons, così non lasciava in tutto l'animo del re e degli altri senza qualche sospetto, perchè in essa appariva non so che di mala sodisfazione e sdegno contra li favoriti di sua maestà: li quali sì come erano stati causa della sua retirata di corte, così anche s'ingegnavano di metterlo ogni giorno più in diffidenza. Di modo che, essendo le scritture di sua altezza fatte e scritte non solo per suo discarico ma ancora per risentimento di questi tali, gli animi dei grandi non si sapevano ben confirmare[1].

In questi medesimi tempi sua maestà cristianissima per schivare li gran caldi, e per suo diporto se n'era andata a Sciantilì e a Gajon, luoghi di delizie del duca di Montmorensy e del cardinale di Bor-

tenzione è stata sempre, come è tuttavia, di conservare e mantener la pace e unione di questo reame, nel quale desideriamo non di meno che tutte le cose alterate per le ingiurie de' tempi miserabili siano riposte nel suo primo splendore, con la riformazione delli abusi e regolamento della giustizia, e che il popolo solo sia sollevato da tante gravezze estraordinarie, de' quali egli è caricato; che li veri Francesi siano conosciuti e preferiti tanto negli onori e carichi publichi come nell' amministrazione delli denari del regno, e che gli antichi statuti di esso siano osservati ed eseguiti.

E quanto a quello che li nostri avversarii fanno comento della nostra ritirata di corte del re nostro onoratissimo signore e fratello, e che facciamo far levata di uomini, sotto pretesto, com'essi dicono, della guerra di Fiandra, ma con intenzione di farla in questo regno; è facil cosa da vedere da qual spirito questi tali si lasciano guidare. Ma perchè questa calunia ben considerata e posta in bilancia è per se medesima fragile e senza apparenza di alcuna verità, noi non faremo altra replica, per lassare che la verità parli da se stessa; rimettendone trattanto al giudizio delle buone persone che possono giudicare senza passione, se gli è più verisimile questa opposizione o la guerra di Fiandra. La quale, dica pur l'uomo quello che si voglia, non può essere che onorata e giovevole a questo regno, e rendergli un riposo e una pace sicura; considerato che per questo modo la guerra e il danno che per tanto tempo è stato nell'interno e contro di detto regno, che lo ha tanto turbato, essendo ridotta alla circonferenza, o vero del tutto fuori del suo corpo, lo lasserà in riposo e fuori di ogni inquietudine. Per il contrario, il paese di Fiandra è dependente per antichità

[1] Per *rassicurare*, latinismo.

Cet écrit, publié quelques jours avant le voyage de son altesse, n'ôtait pas tout soupçon du cœur du roi et des seigneurs de la cour; on y voyait percer la rancune de Monsieur contre les favoris de sa majesté qui avaient causé sa retraite et qui cherchaient toujours à le faire soupçonner de plus en plus.

Dans ce même temps, le roi, pour éviter les grandes chaleurs et pour son amusement, était allé à Chantilly et à Gaillon, lieux de plaisance du duc de Montmorency et du cardinal de Bourbon. De là il

dalla corona di Francia, ed è stato per li re passati ornato e arrichito della maggior parte de' privilegii che li stati del detto paese hanno, e per li quali sono ora in questione; di modo che l'obbligo solo naturale nel quale siamo nati verso il bene e grandezza di questa corona, ci obliga assai per opporsi alla contrafazione di detti privilegii, e d'impedire che non sia fatta alcuna estorsione alli sudetti stati, o tirannia piantata nel detto paese.

E però conoscendolo oppresso, e ridotto in tale estremità ch' egli è come sforzato di ricevere un giogo insopportabile, come li sudetti del paese ne hanno fatto constare, e posto innanzi gli occhi la giustizia della lor causa, e medesimamente, che li detti Stati sarebbono disfatti e vinti, e il paese depopolato da' Spagnuoli, che è una nazione turbulenta e superba sopra tutti l'altri, questo regno sarebbe in perpetua guerra e necessità di avere da quella banda un'armata ordinaria.

Abbiamo adunque ben considerato le sopradette cose, e per far quello che si conviene a principe del sangue di Francia verso li antichi sudditi della corona, resoluto di sovvenir ed aiutar li detti Stati con quei modi migliori ch' è piaciuto a Dio di donarci per sostentazione d'una causa così dritta e giusta contra tutti quelli che vorranno opprimerli oltre i dritti e i privilegii che loro s'appartengono.

Protestando niente di meno, che tutto quello che noi faremo, non è per alcuna avarizia, ambizione, o vero desiderio di usurpar alcuna cosa che si sia. E tutti quelli che ci aiuteranno in così buona operazione, seranno partecipi della gloria e onore che speriamo acquistarne mediante la grazia di Dio, e reconosciuti per noi secondo i meriti loro.

bone : di donde passando poi a Diepa alla marina, all' incontro d'Inghilterra, fu per un tempo qualche speranza che dovesse abboccarsi col fratello, e redurlo in corte. Ma la cosa riuscì vana, come s'è detto, poco giovando quanto in questo si sapesse operare la regina madre e il marescial di Cossé. Ritornata dunque la corte a Parigi all' uscir di luglio, e così [1], come ho detto, la nuova che Monsignore era passato con dodici [2] poste in Mons, dove fu ricevuto e raccolto con molto fasto e onore. Questa resoluzione, sì come fu contraria a quello che Monsignore aveva promesso alla regina madre ultimamente quando si trovava a Caglion, che non si sarebbe mosso senza il consenso delle loro maestà; così parve strana, e mostrò che spiacesse al re medesimo; ch'ebbe a dire che suo fratello era guidato da poco savio consiglio, e che tosto se ne pentirebbe. E per meglio sincerarsene con quei prencipi a quali più doveva premere questo fatto (ch'erano lo imperatore, il re di Spagna, e la regina d' Inghilterra), mandò tre gentil uomini espressi, che furono tre fratelli del cardinale Ramboglietto; e poco doppo (per corrispondere alli medesimi officii che aveva fatto fare in corte il papa per l'arcivescovo di Nazaret e la signoria di Venezia per il signor cavalier Michele) rimandò a Roma l'abbate Birago, ch'era venuto a portare il cappello a suo zio, e a Venezia il signor Girolamo Gondi, cavalier d'onore, con ordine che facesse anco nel viaggio il medesimo officio con gli altri prencipi d'Italia, cioè Firenze, Ferrara, Mantova, e Savoia.

Partì in tanto la regina madre con la figliuola per andare a trovare il re di Navarra suo marito, vedendo bene che a distornare Monsignore dalla impresa cominciata in Fiandra, ogni opera era frustatoria [3]; e però per attendere a quelle cose che premevano più alla polizia del regno (come è ed è stato sempre di suo costume di essere di animo indefesso nelli negozii, non sparagnando [4] a fatica di corpo

[1] Leggasi : *giunse così*, o simile.

[2] Più su, *dieci*.

[3] Galileo : « *Frustatorie* (per *frustratorie*, come *propio* per *proprio*) sono tutte quelle cose che da ragioni probabili non sono sostenute. » Quì *frustatorio* sta per *frustraneo*.

[4] Fra Jac. Ma non coll' *a*.

passa à Dieppe sur la côte en face de l'Angleterre, et on espéra pendant quelque temps qu'il aurait une entrevue avec son frère, et qu'il pourrait encore le ramener à la cour. Mais cet espoir ne se réalisa point, comme je l'ai dit; les démarches de la reine-mère et du maréchal de Cossé n'ayant abouti à rien, la cour retourna à Paris vers la fin de juillet, et y reçut la nouvelle du voyage à Mons, où Monsieur avait été accueilli avec tant de pompe et d'honneurs. Comme cette résolution était contraire à la promesse dernièrement faite par Monsieur à la reine-mère, lorsqu'elle se trouvait à Gaillon, de ne pas bouger sans le consentement de leurs majestés, elle parut étrange et déplut beaucoup au roi lui-même. Il dit que son frère se laissait aller à des conseils peu sages, et qu'il s'en repentirait bientôt. Pour mieux montrer sa sincérité aux princes que cet événement intéressait, tels que l'empereur, le roi d'Espagne et la reine d'Angleterre, il leur envoya exprès trois gentilshommes, frères du cardinal de Rambouillet. Peu de temps après, afin de répondre aux bons offices dont l'archevêque de Nazareth et le signor cavalier Michiel s'étaient chargés au nom du pape et de la république de Venise, il renvoya à Rome l'abbé de Birague, qui était venu apporter le chapeau de cardinal à son oncle, fit partir pour Venise M. Jérôme Gondi, son chevalier d'honneur, en le chargeant d'adresser les mêmes communications à Florence, à Mantoue, à Ferrare et en Savoie.

La reine-mère alla avec sa fille* rejoindre le roi de Navarre, mari de celle-ci, parce qu'elle voyait bien qu'il était désormais impossible de détourner Monsieur de la guerre de Flandre, et qu'il fallait se borner à maintenir la paix dans l'intérieur du royaume. Sans prendre le repos qui était exigé par son grand âge, et que recherchent les gens de la condition la plus humble, elle pensa que le meilleur moyen d'affermir la paix en France était de donner une entière sécurité au prince de Condé et au roi de Navarre, et de leur démontrer que sa majesté était éloignée de toute intention de mouvement et de guerre. Elle ne pouvait pour cela rien faire de mieux que d'amener à l'un sa

* Davila, VI, 406.

in quell'età, che in ogni persona, ancora che di bassa condizione, ricerca riposo, non che in una così gran prencipessa) pensò che il più importante e principale fondamento di stabilire la pace in Francia fusse il dare ogni securtà al re di Navarra e al prencipe di Condé, acciocchè conoscessero che la mente di sua maestà era in tutto aliena dalli tumulti e dalla guerra. E questo fondamento non poteva essere megliore, che condurre la moglie a l'uno, figliuola sua, ed all'altro dar intenzione di congiungerlo in matrimonio con una sorella della regina regnante. Ma gionta in Poitù, trovò gli animi loro più tosto mal assecurati che sospetti[1]; poichè, essendo nata qualche differenza tra il re di Navarra, e monsignore di Birone governatore nella Ghienna, negò il re apertamente di non[2] volere veder la moglie, se queste differenze non si accomodavano, e se Birone non gli metteva in mano alcune piazze. Dall'altro canto mostrando aver gran voglia il prencipe di Condé, ch'era all'ora in San Giovanni d'Angelina, di voler andar a baciar le mani alla regina, si scusava che non lo faceva per non aver tanti denari che gli bastassero per il cammino, per pochi ancora de' suoi gentil uomini. E fu scritto (se pur si può credere che la fortuna volga[3] tanto la faccia a i grandi), che avendo egli mandato in Broaggio a dimandar mille franchi d' imprestito per questo effetto a monsignore di Lansach, generale dell' armata di mare, egli gli ne mandò quattromila, facendogli dire che ne aveva quaranta e cinquanta mila al suo comando.

Tra tanto che si trattavano le pratiche tra il re di Navarra e Birone, la regina passò sopra alcune isolette nel mare Oceano, visitò il Poitù, il Limosin[4], e gran parte della Ghienna, facendo rimettere la religione cattolica, ritornare i preti e sacerdoti[5], regolare di nuovo le loro rendite e diritti, poichè, essi parte se n'erano fuggiti per l'ul-

[1] Per *sospettoso* non so ch'abbia esempi.

[2] Pleonasmo familiare anco agli ant. Tosc.

[3] Ms. *vogli*.

[4] Dante : *Lemosì*.

[5] Forse s'ha a leggere : *sacerdoti regolari* : e invece di *regolare*, altro verbo che dica il simile.

femme, et de proposer à l'autre, en mariage, une sœur de la reine régnante. Mais, arrivée à Poitiers, elle ne trouva pas les esprits tranquilles et confiants : il s'était élevé un différend entre le roi de Navarre et M. de Biron, gouverneur de la Guienne[a]; et le roi de Navarre refusa de voir sa femme jusqu'à ce que le différend fût terminé, et que M. de Biron lui eût cédé certaines places. Le prince de Condé, qui était alors à Saint-Jean-d'Angely, se montrait fort désireux de venir baiser les mains à la reine; mais il alléguait qu'il ne pouvait pas le faire parce qu'il manquait d'argent pour se rendre auprès d'elle avec un petit nombre de ses gentilshommes. On écrivit (et je ne sais si je dois le croire, et si la fortune peut tourner ainsi la face aux grands), on écrivit que le duc ayant envoyé à Brouage, chez M. de Lansac, général de marine, emprunter mille francs, celui-ci en remit quatre mille, en ajoutant qu'il lui en restait encore quarante à cinquante mille à la disposition du prince.

Tandis que le roi de Navarre poursuivait sa contestation avec M. de Biron, la reine passa dans plusieurs petites îles de l'Océan, puis visita le Poitou et le Limousin, et une grande partie de la Guienne; partout elle rétablissait le culte catholique, faisait rentrer les prêtres, réglait la jouissance de leurs revenus et de leurs droits; car les uns s'étaient enfuis pendant les dernières guerres, les autres s'étaient éloignés en voyant quelle lenteur, quelle nonchalance on mettait à exécuter les conditions de la paix.

[a] Brantôme, IV, 1.

time guerre, parte allontanati per vedere come debole[1] e lentamente si effettuavano le condizioni della pace. Di maniera che si può dire ch' ella restaurasse la religione, quasi del tutto estinta in quelle bande. Andavano le cose molto quiete quasi per tutte l'altre provincie del regno; se non[2] quel poco danno che cominciavano a fare li soldati francesi in Sciampagna e in Normandia, e quelle altre provincie verso la Fiandra, ch'a poco a poco si fecero tanto insolenti che non pure volevano vivere a discrezione, ma alloggiando ne i villaggi, prendevano li contadini, e loro mettevano taglie, facendo di quelli insulti che fanno li nemici capitali. Di modo che fu necessario di mettervi la mano, come fecero li ministri del duca di Lorena, e quelli di Guisa, che ne fecero tagliar a pezzi alcune compagnie. Alcuni capitani di quelli, mandati a Parigi, furono appesi[3], per spaventar gli altri.

Il re in questo mentre s'era retirato per passar l'autunno a Fontanablò, luogo di piacere e di delizie, quanto forse[4] alcuno altro sia in Francia, poichè, participando di colline e di pianura boscareccia, rende il luogo non pur dilettevole e vago, ma molto atto alla caccia, e specialmente a far correre il cervo. La fabrica[5] è veramente reale, tutto che gl'ornamenti non siano più ch'[6] esquisiti, parlando delli superficiali, non vi essendo molti marmi nè molte statue, ma però si vede un bellissimo ordine di gallerie e di stanze così ben acconcie e intese, che vien stimato uno de' più superbi bastimenti che facesse fare il gran re Francesco primo in quel regno. Poichè in esso vi può commodamente alloggiare tutta la corte intiera; essendo diviso in quattro appartamenti separati di fosse e di muri. Ma ora il luogo va tutto in rovina; e quel bel lago ch' era sotto la gran galleria è quasi tutto interrato[7]. Li giardini medesimi vanno in disordine: il che

[1] Per *debolmente*: al solito modo toscano.

[2] Manca forse *era*.

[3] M. Villani.

[4] Cod. *fusse*.

[5] Anco nel Tosc. dicon *fabro* talvolta i poeti.

[6] Forse *più che tanto*, o simile.

[7] Ms. *atterrato*. *Interrare* in senso simile ha il Vinci.

Ainsi l'on peut dire que ce fut la reine-mère qui ranima dans ce pays la religion qui y était presque éteinte[a]. Il régnait assez de tranquillité dans tout le reste du royaume; toutefois en Champagne, en Normandie et dans les autres provinces voisines de la Flandre, les soldats en étaient venus à un tel degré d'insolence, qu'ils prétendaient pouvoir vivre de pillage; ils prenaient des paysans, ils les rançonnaient et les maltraitaient tout comme s'ils eussent été des ennemis déclarés. Il devint nécessaire d'y mettre les mains à l'exemple des ministres du duc de Lorraine et du duc de Guise, qui firent tailler en pièces plusieurs compagnies. Quelques capitaines furent mandés à Paris, où on les pendit pour épouvanter les autres.

Pendant l'automne, le roi s'était retiré à Fontainebleau, lieu de plaisance et de délices aussi beau que quelque autre que ce fût en France; coupé de collines et de plaines boisées, il est très-propre à la chasse, à celle du cerf notamment. L'édifice est vraiment royal, quoiqu'il ne soit pas assez riche en ornements extérieurs; c'est-à-dire qu'il n'y a pas suffisamment de marbres et de statues, mais on y voit beaucoup de galeries et de chambres fort bien arrangées. C'est un des plus beaux palais qu'ait fait construire le grand roi François Ier: toute la cour peut loger commodément dans ses quatre corps de bâtiments, dont chacun est entouré de fossés et de murailles. Mais à présent tout tombe en ruines : le beau lac, au pied de la galerie, est presque comblé, et les jardins eux-mêmes sont tout à fait en désordre. Le roi n'aime pas à bâtir; d'abord les guerres lui ont trop coûté, puis il préfère prodiguer l'argent à ses serviteurs[b], afin qu'ils bâtissent eux-mêmes; c'est ce que plusieurs seigneurs français font

[a] « S'il y a encore en ce pays quelques ecclésiastiques. » (*Histoire du prieuré de Saint-Philibert, en Normandie*, Recueil de M. Cimber, t. VII, 1re série, p. 38.)

[b] Brantôme se plaint de ce que « on donne à nouveaux mignons nouveaux entretiens, et tout aux dépens du roi et de la graisse du peuple. Enfin tout n'en vaut

avviene[1] dalla poca inclinazione che ha il re presente al fabricare, causata forse dalle intollerabili spese delle guerre passate, o (che s'accosta più al vero) dal contento che si piglia di donare a' suoi servidori perch' essi fabrichino, e nel fabricare spendano profusamente, come fanno ora molti signori francesi. È questo castello lontano da Parigi quattordici leghe, da Melun città quattro sole; dove furono assegnati gli alloggiamenti a gli ambasciatori mentre vennero per assistere, secondo l'ordinario, alla ceremonia del San Michele, che fu fatta quest'anno 1578 a Fontanableo, dove trovando sua maestà l'aria assai buona, e lo esercizio migliore, disegnò di fermarvisi fino a Natale. E tra tanto si licenziarono di corte l' arcivescovo di Nazareth, e il cavalier Michele, venuti per rimovere, come ho detto, monsignor d'Alanson dalla impresa di Fiandra, essendo presentati da sua maestà di dui gioielli.

Aveva il pontefice (a cui premevano[2] molto questi semi di disgusto e di mala sodisfazione, che si spargevano tra Francia e Spagna, oltre il rispetto della religione) mandato espressamente il cardinale Madruzzo allo imperatore, pregando sua maestà cesarea che volesse interponere tutta l' autorità sua, perchè seguisse il d'accordo[3] tra il re cattolico e li Stati; nel che pareva ch' egli come imperatore, e per l'autorità che ha con li prencipi alemanni, dovesse giovar assai, benchè poco frutto se ne vedesse, quantunque non mancasse la buona volontà di quel prencipe, che perciò ne diede carica al conte di Suarcembergh, e al vescovo di Liege, creato nuovamente cardinale; onde la pratica dell' accordo si cominciò a trattar di nuovo, interponendosi anco gagliardamente li commissarii della regina d'Inghilterra e monsignore di Bellieure, mandato dal re cristianissimo prima al duca d'Alanson suo fratello, poi agli Stati, e ultimamente

rien. » Il conseille de « les assommer quand ils sont bien gras, comme pourceaux. » (II, 242.)

[1] Cavalca : « Avviene anche questa..... pazienza e procede da amore terreno. »

[2] In senso di dolore l' ha il Giambull.

[3] Non vo mutare in *accordo*. Degli avverbii sostantivati n' ha tanti la lingua. L' Ariosto : *d' accordissimo*.

à présent avec une profusion remarquable. Ce château est à quatorze lieues de Paris, et à quatre lieues de Melun : c'est à Melun que furent logés les ambassadeurs venus pour assister, comme de coutume, à la cérémonie de Saint-Michel qui fut célébrée à Fontainebleau cette année 1578. Comme l'air y est fort bon et que sa majesté s'y amusait, elle décida d'y rester jusqu'à la Noël. En attendant, l'archevêque de Nazareth et le cavalier Michiel, envoyés pour détourner Monsieur de son entreprise de Flandre, prirent congé de la cour. Le roi leur fit présent d'un riche bijou à chacun.

Le pape qui, sans compter les motifs religieux, était fort contrarié de ces sujets de mésintelligence survenus entre la France et l'Espagne, envoya exprès le cardinal Madruccio à l'empereur, pour le prier de se faire médiateur entre le roi catholique et la Flandre. Celui-ci, par son autorité impériale et par son influence sur les petits princes, paraissait pouvoir beaucoup faire; mais, malgré sa bonne volonté, il n'en fut rien. Il chargea de cette mission le comte de Schwartzemberg et l'évêque de Liége, récemment nommé cardinal. On commença de nouveau à négocier cet accord, et les commissaires de la reine d'Angleterre y engagèrent vivement M. de Bellièvre, envoyé par le roi très-chrétien, d'abord au duc d'Alençon, puis aux Etats, enfin au seigneur don Juan. Aussitôt que M. de Bellièvre fut revenu d'auprès de celui-ci, il dit à la cour qu'il avait trouvé en lui un jeune homme vigoureux de corps, prompt d'esprit, disposé à s'engager avec ardeur dans toute entreprise [a], et, ce qui valait encore mieux, toujours environné de barbes grises et de sages conseils.

[a] « Uomo di poca capacità, e più atto ad intraprendere che a governare così gravi affari. » (Davila, p. 371.)

al signor don Giovanni; dal quale ritornato che fu in corte, ebbe a dire di lui, che aveva ritrovato un giovane robusto e forte di corpo, pronto di animo, e ardito a tentare ogn'impresa; ma, quello che stimava meglio, circondato sempre da barbe canute e di savii consigli.

Passato che fu il mese d'agosto, s'escluse del tutto il trattato della pace, e si cominciò di nuovo ad attendere alle provisioni e furie della guerra. Di già Francesi avevan preso la picciola piazza di Auret, di dove però furono respinti la prima volta con mortalità di alcuni di loro. Avevano tra tanto capitolato insieme li Stati e Monsignore condizioni che seguono quì appresso :

1. Che monsignore di Alansòn, fratello unico del re di Francia, duca, sarà obligato di assistere per tre mesi continui per aiuto e soccorso de' Stati de' Paesi Bassi con diecimila fanti e duemila cavalli pagati per lui e condotti a sue spese; e che in questi tre mesi s'intenderà tutto il presente agosto; e gli altri due principieranno a primo di settembre, e dal giorno che il numero delle dette genti sarà all'ordine ne i confini di Fiandra. Passati li quali mesi, e non essendo finito la guerra, sarà obligato ad assistere poi fino al fine con tremila fanti, e cinquecento cavalli, sempre a sue spese : le quali genti si potranno mettere in guarnigione o in altro luogo, secondo che sarà giudicato meglio dalli Stati.

2. Che li Stati saranno obligati di fare il medesimo verso esso Monsignore in caso che per tempo a venire volesse egli far guerra ad altri, o da altri fosse mossa a lui, fusse chi si volesse, eccettuando l'imperio, regni d'Inghilterra, Scozia, Danimarch, Svezia, duca Giovanni Cazimiro, duca di Cleves, e le terre franche confederate.

3. Che si farà una lega difensiva e offensiva contra Spagnuoli e suoi aderenti con la regina d'Inghilterra, re di Navarra, duca Giovanni Cazimiro, e altri che vi volessero entrare.

4. Che Monsignore saria chiamato per comun decreto protettore e difensor della libertà de' Paesi Bassi; e per questo, quando gli eserciti francese e fiamingo saranno uniti, e che sua altezza vi si ritroverà

Le mois d'août écoulé, toute négociation fut rompue : on se remit aux préparatifs de la guerre. Les Français, après avoir été repoussés avec quelque perte, avaient pris la petite place d'Aire; les États d'ailleurs avaient traité avec M. d'Alençon aux conditions suivantes :

1. Monseigneur le duc d'Alençon, frère unique du roi de France, viendra en aide aux États avec dix mille hommes de pied et deux mille cavaliers levés et conduits à ses frais. Ce secours durera trois mois, à compter du présent mois d'août, ou bien du moment où son armée se trouvera sur les frontières des Pays-Bas. Après ce temps écoulé, et si la guerre dure encore, il sera tenu d'assister les Etats avec trois mille hommes de pied et cinq cents cavaliers, toujours à sa solde, lesquels seront mis en garnison, ou bien courront la campagne, suivant qu'il conviendra mieux aux États.

2. Si jamais Monseigneur est en guerre ou a à se défendre contre qui que ce soit, les États devront le soutenir, excepté contre l'empire, l'Angleterre, l'Écosse, le Danemarck, la Suède, le duc de Clèves Casimir, et la confédération des villes libres.

3. On fera une ligue défensive et offensive contre les Espagnols et leurs adhérents avec la reine d'Angleterre, le roi de Navarre, le duc Casimir et tous ceux qui voudront y prendre part.

4. Monseigneur sera nommé, d'après une délibération commune, le protecteur et le soutien de la liberté des Pays-Bas. A cette fin, sitôt que les troupes françaises et flamandes seront réunies, son altesse

in persona, comanderà e sarà conosciuto come capo; ma non essendo esso in persona, comanderà come generale delli Stati[1].

5. Che per tutto il mese d'agosto, li Stati vogliono essere in libertà di trattar la pace col signor don Giovanni, nella quale sarà compreso anco esso Monsignore, e ricercato il suo consiglio; nè si puotrà però concludere se dentro il detto tempo il signor don Giovanni non ristituirà in mano de' Stati le terre che tiene di là dalla Mosa.

6. Che il governo della polizia del paese generalemente[2] e particolarmente resterà in quella persona che sarà giudicato meglio da i Stati; e per ora resterà in mano dell'arciduca Mathias, come si trova: dichiarando però e promettendo essi Stati, che se per[3] tempo avvenire faranno mai elezione di nuovo prencipe, preferiranno sempre la persona di monsignor d'Alanson a qual si voglia altro prencipe, nella elezione.

7. Che per sua securità e mallevadoria gli daranno tre piazze nella provincia d'Hainault, che saranno Quesnoy, Landresì e Bunay. E si conteranno[4] di più, che tutte quelle piazze e altri luoghi che egli prenderà con le sue genti di là della Mosa, siano sue con le sudette tre piazze, e de' suoi figliuoli maschi e descendenti nati di legitimo matrimonio. E perciò saranno spedite lettere alli governatori d'Hainault e delle città particolari, perchè eseguischino[5] questo tanto, mostrando loro, questo esser molto necessario per la salute del stato commune, e pronunciandoli rebelli[6] in caso che non volessero obedire[7].

8. Che Monsignor non puotrà[8] ricevere al suo soldo nè condurre per questo servizio altro strangero[9], che Francese, eccettuando però la sua guardia ordinaria de' Svizzeri.

[1] Non è ben chiaro.

[2] Frequente anco ne' Toscani antichi.

[3] *In tempo, innanzi tempo* e simili son modi dove la voce bene sta senza articolo.

[4] Avrebbe a dire *conterà* : ma virtualmente, e non grammaticalmente s'accorda con *piazze*.

[5] Cavalca : *seguischi*.

[6] Villani : « Li pronunziò scomunicati. »

[7] Anco i Toscani.

[8] Analogo a *può*. Così nel Lucchese dicon *vienire*, analogo a *viene*.

[9] G. Vill. *stranjio*. Il ms. *stragero*.

les commandera et sera reconnue comme chef, pourvu qu'elle y soit en personne; autrement elle ne sera regardée que comme le général des États.

5. Pendant tout le mois d'août les États se réservent de pouvoir négocier la paix avec don Juan. Monseigneur sera compris dans la négociation, et l'on aura recours à ses conseils; mais rien ne sera conclu si don Juan, dans ledit terme, ne rend pas les places qu'il occupe au delà de la Meuse.

6. Le gouvernement général et particulier du pays sera confié à la personne choisie par les États; pour le moment il restera entre les mains de l'archiduc Mathias; mais les États déclarent et promettent, si jamais on en vient à une nouvelle élection, que Monseigneur sera préféré à tout autre prince.

7. On lui cédera pour sûreté, dans le Hainaut, trois places, Le Quesnoy, Landrecies, Bavay. Au surplus toutes les villes que ses troupes occuperont au delà de la Meuse, ainsi que les trois précédentes, seront à lui, à ses enfants mâles et à ses descendants légitimes. On enverra les ordres requis au gouverneur du Hainaut et à ceux des trois villes en particulier pour l'exécution de cet article, en leur montrant combien elle est nécessaire au salut commun, et en les déclarant rebelles en cas de résistance.

8. Les gens soldés par Monseigneur devront tous être français, en exceptant les Suisses qui forment sa garde ordinaire [1].

[1] Pour ce qui est des relations entre les Suisses et la couronne de France, voyez Machiavel, p. 330.

9. Che proibirà a tutto suo potere che alcun Francese non passerà al servizio de' Spagnuoli, e impedirà anco le altre nazioni in quei modi e mezzi che più gli pareranno[1] espedienti.

10. Che nè esso Monsignore nè li Stati concluderanno o tratteranno pace col re di Spagna, o i suoi ministri e aderenti, senza il consentimento dell' una parte e dell' altra.

11. Che tutte le città, castelli e piazze che Monsignore prenderà o solo o unito con l' esercito fiamingo, che sono o sono state per il passato unite con li Stati doppo la pacificazione di Gant, saranno loro restitute, mentre[2] però ch' essi paghino le spese che saran seguite[3] e fatte per la espugnazione di detti luoghi e terre.

12. Che Monsignore non puotrà in alcun tempo far alcuna guerra per rispetto della religione. Se la prenderà, sia in che luogo se voglia, in quel caso gli Stati non vorranno esser tenuti a prestargli alcuno aiuto o favore.

13. Che facendosi la pace col re cattolico, li Stati la riconosceranno doppo la maestà di Dio immediate da monsignore il duca; e però faranno a sua altezza una ricognoscenza[4] condegna alla sua grandezza e alle qualità reali della sua persona; e le ne pagheranno la spesa che averà fatto fin all' ora per soccorrerli in tutto il tempo. E tra tanto ogni cosa resterà nel suo stato e vigore come si trova, e in atto di ostilità e inimicizia.

Questi capitoli furono segnati[5] in Anversa dalli Stati generali d' i Paesi[6] Bassi alli 4 agosto 1578, in presenza di monsignore di Bussì, del signor della Nua e di monsignore di Neufille, comissarii[7] mandati per questo effetto da Mons da sua altezza, la quale si sottoscrisse poi anch' ella alli 26 del medesimo mese; che fu un tagliar la speranza a ogn' uno che avesse a ritornare più a dietro. Perchè fino

[1] V. S. P.

[2] In senso di *purchè* non ha esempi: ma nel latino, *dum* ha senso e di *purchè* e di *frattanto che*.

[3] *Seguite* par ch' indichi le involontarie, inevitabili; *fatte* le altre.

[4] Buti: *ricognoscimento*.

[5] Gallicismo.

[6] Così lascio scritto: e questo modo indica quasi la notomia del segnacaso accopiato all' art.

[7] Così *comandare* e *comodo*.

9. Monseigneur empêchera de son mieux tout Français de servir l'Espagne; il détournera du même service les habitants des autres pays par tous les moyens qui lui paraîtront le plus convenables.

10. Ni lui ni les États ne pourront traiter de la paix avec le roi d'Espagne ni avec ses ministres sans consentement réciproque.

11. Les villes, les châteaux, les places que Monseigneur prendra avec ses troupes seules ou aidées par l'armée flamande, et qui appartenaient aux États après la pacification de Gand leur seront restituées, pourvu qu'ils payent les dépenses que leur prise aura coûtées.

12. Jamais ni nulle part Monseigneur ne pourra entreprendre une guerre pour cause de religion, et obliger dans ce cas les États à le secourir ou à le protéger.

13. Si jamais la paix se conclut avec le roi catholique, les états en seront redevables, après Dieu, à M. le duc d'Alençon. Toutes ses dépenses lui seront payées, on lui offrira une récompense convenable à la dignité de sa personne et de son caractère. En attendant, tout restera sur le pied de guerre, et la guerre aura lieu.

Ces articles furent signés à Anvers par les États généraux, le 4 avril 1578, en présence de MM. de Bussy, de Lanoue, de Neuville, commissaires envoyés de Mons à cet effet par le duc d'Alençon, qui les ratifia lui-même le 26 du même mois. Il n'y avait plus moyen pour personne de revenir sur ses pas. Jusque-là beaucoup de gens regardaient comme peu vraisemblable que les Flamands voulussent se mettre à la merci d'un jeune prince plus soucieux de commander que d'acquérir de la gloire; et que de son côté ce prince consentît à passer plus avant dans cette affaire, s'il n'avait entre ses mains quelque gage bien sûr; car l'on voyait bien que jusque-là on ne lui avait donné que des promesses, et que les provinces regrettaient presque de l'avoir

all'ora non erano mancati di quelli che dicevano che non era verisimile che Fiaminghi si volessero metter nelle mani di un prencipe giovane, ambizioso più di regnare che di gloria; nè per il contrario, ch' egli fusse per passar più innanzi se non avesse pegno più sicuro in mano. Poichè si vedeva che gli erano date più parole che fatti; e quelle provincie pareva che fussero quasi mezzo pentite di averlo chiamato. Nemmeno pareva credibile che il conte di Lalen, ch' era piuttosto padrone che governatore di Mons e della provincia d'Hainault, fusse per mettere sè e quelle piazze in mano d' altri. E perciò, mentre sua altezza stette in Mons, non vi entrò quasi mai altro soldato che la sua guardia ordinaria; e gli alloggiamenti erano di modo compartiti nella città per li Francesi, che se ne soprarrivavano degli altri, bisognava che uscissero quelli che si ritrovarono prima, per non eccedere quel numero che avevano permesso che assistesse nella città per servizio della sua persona e della sua corte. Anzi che[1], se arrivavano truppe di cavalli, a un suono di campana si chiamavano le guardie alle porte, come se fossero stati[2] i Spagnuoli medesimi, e non si lasciavano entrare se non sotto le condizioni suddette. Queste cose così referite e divulgate da chi[3] tornava commodo di così fare, facevano grande indignità[4] nell' animo de' grandi contra la persona di Monsignore, che le comportasse. Ma, come lo accordo successe, all' ora ogni dubio andò per terra, vedendosi bene che bisognava che le cose avessero il suo corso *.

* Successe tra tanto il miserabile e quasi incredibile accidente del re di Portogallo, che passato in Affrica con tutta la milizia e tutta quasi la nobiltà del suo regno in soccorso del re d' Orano contra il re di Fes, in una giornata che successe tra questi tre re, che vi morirno tutti con grandissima mortalità dell' una e dell' altra parte; poichè di trentamila cristiani ch' erano passati a quella

[1] Per *anzi;* come i Toscani *ondechè* per *onde.*

[2] Manca l' *i.* E sovente altrove.

[3] Quelli a cui. Fr. S. Girol.: « Chi vi dirà male, e voi ne dite bene. » V. S. P.: « Chi dunque gli pare. » (Colui a cui pare.) Ma questo è più ardito ancora.

[4] Può significare: facevan parere tanto grande indegnità.... — O meglio *facevano indegnazione, ira. Indegno* per *indegnato* è nel Cavalca e in Dante.

appelé *. Il n'était guère croyable non plus que le comte de Lalaing, qui gouvernait Mons et le Hainaut en maître absolu, voulût se livrer lui-même, et mettre le pays à la merci d'un autre. C'est pour cela que tant que son altesse demeura à Mons il n'y entra jamais d'autres soldats que ceux de sa garde ordinaire, et que les logements étaient distribués de manière que, lorsque de nouveaux Français survenaient, les premiers logés devaient sortir pour qu'on ne dépassât jamais le nombre fixé. Lorsqu'il arrivait des compagnies de cavalerie, on sonnait la cloche, les gardes étaient appelés à la porte, comme s'il se fût agi d'une troupe ennemie, et on ne laissait entrer ces compagnies que sous les conditions susdites. Ces choses, rapportées et répandues par ceux qui avaient intérêt à le faire, excitaient beaucoup de mécontentement dans l'esprit des grands contre Monsieur, qui supportait ces indignités; mais, aussitôt l'accord conclu, tout soupçon s'évanouit : on vit que les affaires devaient désormais aller leur train.

impresa, a pena ne camparono dugento; e de' nemici, per quanto fu detto, ne morirono la metà più, circa il numero di sessantamila. In quel conflitto vi restò, si può dire, la nobiltà tutta portoghese, che aveva seguito il suo re; in luogo del quale fu assunto al scetro reale il cardinale di Portogallo, suo zio. Successe anco un caso forse non meno miserabile per la cristianità, nè di manco danno per la religione cattolica, ed in particolare per il re di Spagna, che fu la morte del signor don Giovanni d'Austria, che soprapreso da febbre acuta e violenta, lo liberò in nove giorni delle miserie di questa vita mortale, per darli il premio preparatogli in cielo dalle sue illustri e gloriose fatiche sofferite nella verde sua età per abbassare l'orgoglio dei barbari, e per sostentare la fede di Cristo; lasciando di sè non pur grata memoria a chi lo aveva seguito, ma invidiosa ancora a chi aveva operato di offuscare la sua gloria. Prencipe tanto più ricco di vittorie e di trionfi quanto era povero di stati; tanto più carico di virtù e di senno quanto era scarico d'anni, poichè passava di poco li trenta della età sua; nella quale ha dato saggio però del suo valore (si può dire) in tutte quattro le regioni del mondo. Poichè nell'Occidente, in Spagna abbassò e debellò i Mori che alzavano la testa e movevano l'armi contro il fratello. In Affrica, ha fatto più volte sospettare e sospirare quei barbari. In Levante, quando era unito con.

* Du Bellay, I, parle de la légèreté des Flamands.

Pareva tra tanto, che la regina madre avesse accommodato le cose verso la Guascogna, e quietati li strepiti, avendo, per maggior sicurtà, consignata[1] la figliuola al re di Navarra suo marito. Il quale, con tutto che avesse fatto prima un poco di resistenza, dicendo che non

l'armata veneziana, essendo egli generale della lega, diede a' Turchi tal rotta in mare sì come non ebbero giammai la maggiore; così se ne resentiranno ancora per qualche tempo. Ultimamente ora nel Settentrione, che non ha fatto per ridurre i popoli de' Paesi Bassi all'obedienza del re, suo prencipe naturale, e al mantenimento della cattolica religione? Che vigilanza, che ardire, che maggior grandezza d'animo si poteva desiderare in lui? Che maggior fortuna in quasi tutte le imprese che ha tentate?

Che se alcuno volesse dire che il negozio di Genova scoprisse in lui qualche segno d'ambizione, e per conseguente poco rispetto di metter tutta l'Italia in arme, come non si doveva egli più tosto dire tutto il contrario? Poichè, essendo egli cavalliero di spada e cappa, presentandosegli così bella occasione di acquistarsi un stato, senza toglierlo, per modo di dire, ad alcuno; avendo un'armata così potente a suoi comandi, come ebbe quell'anno nel molo di Napoli, in numero di centotrenta galee e venti navi, non si movesse però mai, restando, solo per non spiacere a' prencipi italiani! E pure vi era chiamato da chi aveva buon piede e buona intelligenza in quella città e in quello stato. Ma sì come gli erano successe con prospera e felice fortuna tutte le imprese, così quella di Fiandra gli diede che fare assai, e forse fu causa della sua morte, per le continue fatiche ch'egli faceva e del corpo e dell'animo, per resistere in un medesimo tempo alla Germania, alla Inghilterra, e a monsignore d'Alanson, che parevano tutti essere uniti contro di lui, con li Paesi Bassi; non mostrando però l'animo indefesso (*sic*) o avvilito, servendosi delle occasioni e del tempo; in modo che non pure prese molte piazze per forza a mal grado de' nemici, ma gli ruppe e fugò più volte, come s'è detto; accostandosi al consiglio de' suoi; e lasciando in fine un nome di valore quasi sopranaturale, e di terrore a' Fiaminghi, li quali più avevano ragione di temere di quest'uomo solo, che della metà dell'esercito spagnuolo insieme. Fu, come si sa, figliuolo di Carlo Quinto imperatore, e di una gentil donna fiaminga: altri dicono, di Borgogna. Non era molto grande, ma più tosto di mediocre statura, ben proporzionata e atta a tutti gli esercizii del corpo. Aveva gli occhi vivaci, li capelli e la barba biondi, e portava li mostachi grandi e alti. Si dilettava di vestire politamente: aveva la faccia allegra, e motteggiava volontieri.

[1] Bembo.

Les choses semblaient arrangées du côté de la Gascogne par les soins de la vieille reine qui, pour gage de sécurité, avait remis sa fille à son mari le roi de Navarre. Quoique celui-ci fît d'abord difficulté de la recevoir jusqu'à ce que le mariage fût contracté selon le rite

Era prontissimo nel concedere le grazie che se gli richiedevano; e negandole, dava le risposte tanto graziose che il suplicante ne restava sodisfatto. Non mostrava d'essere altiero; e con tutto questo si vedeva ch'egli si stimava assai; perchè giocando una volta alla palla con prencipe Carlo, e venuti in disparere, essendogli detto dal prencipe che non era pari suo, gli rispose prontamente e bravamente ch'era suo pari e maggior di lui; poichè dov'egli era solo figliuolo di re e di regina, esso si conosceva figlio d'imperatore e di madre gentildonna, di più fratello del re medesimo; il che riferito a sua maestà cattolica, ebbe a dire che il signor don Giovanni aveva ragione. Amò le lettere e li virtuosi, in modo che donava e spendeva quel poco che aveva; in maniera che se non fussero stati gli aiuti di costa che gli dava sua maestà, sarebbe stato sempre poverissimo. Parlava latino, italiano, spagnuolo, francese, tedesco e fiamingo; e quasi ogn' una di quelle lingue possedeva come naturale. Il consiglio di Spagna gli volse dare una volta l'arcivescovato di Toledo; ma egli non lo volse: da che si può comprendere che aspirava a qualche gran stato secolare.

La nuova della sua morte venne a Parigi il giorno appresso, per aventura prima che si publicasse nell' esercito e che lo sapessero li nemici, di maniera che fu tenuta in dubio per qualche giorno, poichè il signor Giovanni di Vargas, ministro del re cattolico presso sua maestà cristianissima, non la confermava, anzi diceva apertamente di non ne saper cosa alcuna.

Morì anche in questo tempo don Ferrante, primogenito del re cattolico, per la qual morte però sua maestà mostrò quella socratica prudenza che in ogni magnanimo prencipe si poteva desiderare, come si vidde per la lettera che egli scrisse in generale alli suoi ministri, la quale mi è parsa tanto exemplare che non ho giudicato di meritar colpa di troppo curioso, se ben l'ho trascritta in questo compendio delle cose di Fiandra:

« Essendo piaciuto a Dio nostro Signore di chiamare a se alli 18 del mese presente il serenissimo prencipe don Ferrante, mio figliuolo, con sommo dispiacere e sentimento (così) nostro, per quello che la buona e mansueta natura sua e li gran segni di virtù ci promettevano (oltre l'esser egli primogenito, e tanto amato, e prencipe erede, e giurato in questi regni), ci è parso di darvi avviso di ciò; e dirmi anco che abbiamo ricevuto questo colpo tanto sensibile dalla benedetta mano di Dio con molta conformità alla sua santa volontà, dandogli infinite

la voleva ricevere se non si facevano le nozze al costume e usanza della religione riformata, si acquetò però in fine, e l'accettò con molto amore e onore, dormendo seco tre notte alla fila in Reola; di dove partiti insieme, se n'andarono tutti a Tolosa, dov'erano aspettati dal marescial d'Anvilla. Nella quale città fu tenuta una congregazione generale di quelle provincie per rimediare a molti disordini e inconvenienti, ch'erano in quei contorni per causa de' confini e in materia di religione. Mandò il re monsignor di Lobepine a Roma per concludere e confirmare tutte le condizioni e articuli, per poter disponere delle commende e priorati del regno, ch'era come dire far una assegnazione sopra li beni della chiesa, di dugentomila scudi d'entrata, e applicarla al nuovo ordine di cavallieri che sua maestà disegnava di erigere nel suo regno, nel[1] titolo e nome di San Spirito, quasi con la medesima carica che hanno quelli di San Michele. Supplicando anco sua santità che gli volesse concedere la prima annata di tutti li beneficii che per tempo a venire fussero risegnati[2], o vacassero per morte o in altro modo nella Francia, per potersene sovvenire[3] ne' suoi bisogni.

Mandò ancora il procurator suo reale in Borgogna per acquetare li romori, e rispondere alle richieste fatte di fresco in corte per li stati delli tre ordini, cioè de' preti, de' nobili e de' popolari; mostrando

grazie del favore ch'egli ha fatto di collocarlo, in così tenera età e in stato d'innocenza, nel suo celeste regno; acciò che, intendendolo noi in questo modo, come si deve cristianamente e cattolicamente, provediate che non si faccia in cotesto stato, nè in generale nè in particolare, dimostrazione alcuna di tristezza esteriore, di onore, di lutto, nè di altre simili cose; ma in vece di questo, devote processioni e orazioni publiche, dandogli grazie di questo, e supplicandolo con molta umilità, che plachi la ira sua, non riguardando le colpe e offese che si commettono contra sua divina maestà. E perchè questo si faccia più degnamente, e Le piaccia di volger i suoi occhi di misericordia alli travagli e afflizioni che patisce la chiesa sua e il popolo cristiano, procurate per quanto s'appartiene

[1] Forse *col*.

[2] Casa : « Risegnare il segretariato a uno di questi miei nipoti. » Orazio : *Cuncta resigno*. — [3] Come *aiutarsi*. Ma questo non è punto usitato.

de la religion réformée, il se décida à la fin, lui fit un tendre et honorable accueil, et passa trois nuits de suite avec elle à la Réole. De là ils allèrent ensemble à Toulouse, où ils étaient attendus par le maréchal Damville. Dans cette ville fut assemblé un conseil général de ces provinces pour remédier à de nombreux désordres et inconvénients qui y étaient survenus à propos de questions territoriales et de questions religieuses.

Le roi envoya à Rome M. de l'Aubépine pour arrêter les conditions et les articles qui devaient mettre à sa disposition les abbayes et les prieurés du royaume, jusqu'à la somme de deux cent mille écus de rente sur les biens de l'église, en les employant à la création d'un nouvel ordre de chevalerie sous le titre et le nom du Saint-Esprit, dont la règle ressemblait à celle de Saint-Michel. Le roi suppliait en même temps le pape de lui accorder la première annate des bénéfices qui deviendraient vacants par la résignation du titulaire ou par sa mort, ou de quelque manière que ce fût, et cela afin de faire face aux besoins de l'état.

Il envoya en outre son procureur royal pour apaiser les tumultes

a noi come ministro nostro, che cessino li peccati e li scandali con che sua divina maestà tanto s'offende, acciochè cessando parimente l' ira sua, come effetto di quelli, si faccia con questo la sua santa volontà, e sia nelle sue creature essaltato e glorificato il glorioso nome suo. — Di Madrid, 29. »

Aveva quasi in quelli medesimi giorni monsignore il duca d'Alanson mosso tutto il suo esercito, e unitosi con parte di quello de' Stati, avendo in sua compagnia il conte di Bossù, generale delle genti fiaminghe, e il duca d' Arscot, inviatosi in persona per espugnare la fortezza di Binch; dove ritrovandovi dentro mille dugento fanti, ebbe che fare e che dire a conseguirla; e ne fu più volte ribattuto dall' assalto. Ma pure in fine, crescendo sempre in lui le forze, e mancando a quelli di dentro, l'ebbe a patti, lasciando andare libere tutte le persone che vollero uscire della villa, la quale fu anche preservata dal sacco. Di là poi s'avviò con tutte le forze e con molti pezzi d'artiglieria alla volta di Lovanio; ma intendendo che alla diffesa di quella fortezza vi erano settemila fanti e cinque compagnie di cavalli, dubitando di averne a ricevere vergogna, e forse danno, si levò da quella impresa, drizzandosi verso Filippeville, dove egli sperava di aver manco difficoltà assai.

sua maestà di non restar molto sodisfatta del duca di Umena governatore di quella provincia, perchè non avesse costretti in certo modo quei popoli a ricevere e soggiacere ad alcune imposizioni le quali per essere nuove, e per esser li Francesi, com' essi dicono, franchi, furono causa di molti tumulti per quasi tutte le provincie del regno. Perchè, a esempio della Borgogna, molt' altre mandarono li loro ambasciatori a supplicare il re che le levasse, gravandosi[1] che per le passate guerre avessero piuttosto bisogno d' esser sollevate che caricate di nuovo. E la Normandia disse apertamente al governatore regio, che non avrebbe pagato cosa alcuna. Si vidde una lettera (fusse finta o vera), e si crede che fusse farina del vescovo di N....., ch' era scritta alla nobiltà di Francia, nella quale parlando liberamente di queste imposizioni che non erano da tollerare, veniva a inferire che, comportandole, sarebbono caduti in una certa tirannide e servitù non mai costumata tra Francesi; che però vi rimediassero e con la robba e con la vita: accennando che il principale rimedio sarebbe stato il levare il maneggio e officii d'importanza di mano de'ministri forestieri, come quelli che non cessavano, per mettersi in grazia del re e della regina, e per arrichire se stessi, di ricordare[2] queste provisioni[3] illecite e contrarie agli antichi instituti di Francia. Si vidde la risposta medesimamente (fusse anch' ella o vera o finta) scritta sotto nome della nobiltà; nella quale si vedeva una rabbia contra gl' Italiani, e contra alcuni Fiorentini specialmente; di modo che la cosa passò tanto innanzi che mancò poco che non ne seguisse un brutto scherzo, trovandosi massime il re all' ora fuori di Parigi. Dove ritornato poi il mese di decembre, parve che ogni cosa s' acquietasse. Ma non s' acquietorno per questo le provincie, le quali a gara l' una dell' altra mandavano loro ambasciatori per la causa suddetta.

Fu, tra tanto, ammazzato d' una archibusata il capitano Bernardo

[1] Tenersi gravato è nel Boccaccio ed in altri. Gravarsi è strano; e sa del *grief*.

[2] Per *suggerire* ha esempi, ma non a questo modo. — [3] Berni.

naissants en Bourgogne, et pour répondre aux requêtes adressées récemment à la cour par les trois ordres, c'est-à-dire les prêtres, les nobles et le peuple. Sa majesté ne se montra pas satisfaite du duc de Mayenne, gouverneur de cette province, qui n'avait pas su, dès l'abord, forcer le peuple à se soumettre à quelques impositions qui, étant nouvelles, et les Français s'appelant et se regardant comme francs, avaient excité des troubles dans presque toutes les parties du royaume. A l'exemple de la Bourgogne, plusieurs autres provinces envoyèrent leurs députés au roi pour le supplier de renoncer à la levée de ces impôts, en lui remontrant qu'épuisées par la guerre, elles avaient besoin d'être soulagées des anciennes charges au lieu d'en subir de nouvelles. La Normandie déclara sans détour au gouverneur de la province qu'elle ne payerait rien du tout. On vit une lettre, vraie ou fausse (attribuée à l'évêque de N...), adressée à la noblesse de France, dans laquelle on criait contre ces impôts intolérables; on concluait que les supporter plus longtemps serait tomber sous une tyrannie dont la France n'avait jamais vu d'exemple; qu'il fallait y trouver un remède, dévouer à cette cause ses biens et sa vie, enlever surtout le maniement des affaires et les charges principales aux ministres étrangers, qui ne cessaient, pour se mettre dans les bonnes grâces du roi et de la reine, et pour s'enrichir eux-mêmes, de suggérer l'emploi de ces moyens illicites et contraires aux anciens droits de la France.

On lut aussi une réponse, vraie ou fausse, écrite au nom de la noblesse, toute pleine d'expressions de rage contre les Italiens, et notamment contre plusieurs Florentins. La chose fut poussée à un tel point, qu'elle aurait pu avoir des suites très-funestes, d'autant plus que le roi était alors absent de Paris; mais il revint en décembre, et tout fut fini. Cependant les provinces ne se calmaient pas : elles envoyaient toujours des députés pour le même objet.

Sur ces entrefaites le capitaine Bernard Girolami, de Florence, chevalier de l'ordre, homme de prudence et d'une grande expérience militaire, fut tué d'un coup d'arquebuse; son assassin disait avoir été

Girolami Fiorentino, cavalliero dell'ordine, uomo di consiglio e esperienza militare. Colui che lo ammazzò, disse che il segretario di Toscana gli aveva dato denari per far questo effetto. Di che sdegnato il re lo fece metter prigione. Ma o perchè si avesse rispetto al suo padrone, o perchè il delitto non fusse molto grave, o, come altri dicono, che questo fusse ricordo della regina madre, fu bandito di Francia quando appunto si temeva ch' egli avesse a lasciarvi la vita; mostrandone però sua maestà di averne[1] molto mala opinione, come fu detto che scrisse liberamente al gran duca di Toscana.

In questo mezzo si cominciò a trattare di nuovo con più caldezza che si fusse mai fatto per innanzi la pratica del matrimonio tra monsignor d'Alanson e la regina d'Inghilterra; perciocchè essendosi l'un e l'altra presentati di molti doni di valore, e avendosi l'uno e l'altra mandato i proprii ritratti, e fatto altri simili segni per loro ambasciadori, ogn'uno teneva per fermo che la cosa dovesse succedere in breve. E sì come questo negozio cominciò a scaldarsi, così quello di Fiandra cominciò a intepidirsi, e a nascere mille male sodisfazioni tra Francesi e Fiaminghi, sospettosi[2] che Monsignor avesse pensiero d'impadronirsi di Gant. Perciò che essendo venuti li Gantesi medesimi alle mani fra loro per causa della religione, ed avendo li Valloni preso le armi in favore de' cattolici, e li raitri in difesa delli eretici, erano giunti tremila Francesi in soccorso de'Valloni. Li quali sebben poco fa erano stati licenziati per tornare in Francia, essendo spirato il termine delli primi tre mesi; però avevan preso quel cammino, e si credeva che fusse il consenso e ordine di sua altezza. Per il che mandarono gli Stati a pregarla che se contentasse e permettesse che la causa de' Gantesi fusse disputata e decisa dalli commessarii loro, promettendo che non[3] sarebbono venuti ad alcuno arresto nè accordo senza saputa e volontà sua. E per meglio indurlo a de-

[1] *Mostrandone... averne.* Negligenze che nella lingua familiare fuggono a scrittori più tersi del nostro.

[2] Esprime e l'abito e l'atto, come *dubbioso, sdegnoso,* e simili.

[3] Manca nel cod. il *non.*

payé par le secrétaire de l'ambassade de Toscane. Le roi, indigné, fit aussitôt arrêter celui-ci : sa mort était décidée; mais, soit par égard pour le duc son maître, soit parce que le crime ne fut pas bien prouvé, soit que la reine-mère conseillât ce tempérament, on se borna à l'exiler du royaume. Sa majesté cependant en avait une très-mauvaise opinion, et elle en écrivit, à ce qu'on assura, en des termes très-formels, au grand-duc de Toscane.

Sur ces entrefaites on commença de nouveau à négocier avec plus d'ardeur qu'on ne l'avait jamais fait auparavant le projet de mariage entre la reine d'Angleterre et le duc d'Alençon. Des dons très-précieux, et jusqu'aux portraits mêmes, ayant été échangés, et d'autres manifestations semblables ayant été faites par les ambassadeurs des deux côtés, chacun regardait comme assurée la conclusion prochaine de ce mariage. En même temps que cette négociation se poursuivait avec chaleur, les affaires de Flandre commençaient à se brouiller, et mille causes de mécontentement s'élevaient entre les Français et les Flamands, qui soupçonnaient Monsieur de vouloir s'emparer de Gand, parce que, les Gantois en étant venus aux mains entre eux pour cause de religion, les Wallons combattant pour les catholiques et les reîtres pour les hérétiques, trois mille Français s'étaient joints aux Wallons. Ces trois mille Français avaient déjà reçu leur congé pour s'en retourner en France, parce que le terme fixé de trois mois était expiré. On pensa qu'ils n'avaient pas agi sans le consentement et sans l'ordre de M. d'Alençon. Alors les États l'envoyèrent prier de permettre que la cause des Gantois fût discutée et jugée par leurs commissaires, promettant qu'aucune décision ne serait prise sans connaître sa volonté. Afin de mieux le détourner de ces pensées et pour lui ôter

* « Les hautes menées de feu M. d'Alençon, qui prindrent terriblement feu, mais pourtant, comme un feu de paille, furent aussitôt évaporées. » (Brantôme, II, 300.)

sistere da questo pensiero, quando avesse avuto un minimo attacco, gli promisero di nuovo che, non succedendo la pace fra un mese, lo nominerebbero un' altra volta per capo del loro esercito e difensore della libertà loro. Promisero di dargli sodisfazione delle piazze che per le capitolazioni s' erano obligati di dargli nel principio di questa confederazione; e mai gli erano state consegnate. Si obligarono di novo, in caso che venissero ad elezione di prencipe forestiero, di preponerlo a ciascun altro; e quando la pace seguisse, e ch' egli per consequente si ritirasse ne i suoi stati, gli diedero intenzione che gli averebbeno mandato ogni anno un' ambasceria solenne fino in Angers o dov' egli si fusse, o[1] suoi legitimi eredi, di un corpo di sei persone più qualificate di tutti li tre ordini, con una corona d' oro di valuta di centomila scudi, in giorno che da lui fusse prefisso. Ma però si vedeva che tutte queste erano arti per trattenerlo, perchè sì come non metteva conto a' Fiaminghi ch' egli ritornasse in Francia mal contento di loro (ch' era un far più forti li suoi nemici), così anco non trovavano buono di dargli tanta possanza che, volendolo poi scacciare, non potessero. Ma (ch' era peggio) in quei medesimi giorni con poco rispetto della sua persona, erano state vendute le sue vasella[2] d' argento, e la sua stalla all' incanto publico, per debito fatto per le sue spese in Mons. Onde sdegnatosi, s' era ritirato a Condé, cinque leghe lontano, dove poco da poi ebbe danari dal re suo fratello, di risquotere[3] il tutto, e insieme essortazione efficacissima fattagli da monsignor di Villeroy segretario del re, mandato espressamente per questo fine, che si disponesse di ritornare in corte. Ma per quello che si vidde, mostrò sua altezza di averne l' animo molto alieno, come si vidde pure per una lettera scritta da lei al suddetto Villeroy, la quale, per maggior espressione del vero, ho pensato di metter quì tradotta dalla lingua francese in italiana[4].

[1] Par manchi un *a*'. Ma l' autore non ve l' avrà forse posto. L' omettono taluni tuttavia.

[2] *Vite Plut.* Il ms. *vassella*. I Toscani *vassoio* in altro senso, ma analogo.

[3] Così il Davanzati.

[4] Manca nel cod.

s'engageaient de nouveau, si dans un mois la paix n'était pas faite, à le nommer une autre fois chef de l'armée et défenseur de leurs libertés; à lui donner les places qui lui avaient été promises et qu'on ne lui avait pas encore cédées; ils s'obligeaient de rechef, si jamais l'on en venait à élire un prince étranger, à le préférer à tout autre. Si la paix se concluait, et si par conséquent il retournait dans ses états, ils manifestaient l'intention de lui envoyer chaque année en ambassade solennelle jusqu'à Angers, et partout où il se trouverait, à lui ou à ses héritiers légitimes, six personnes des plus qualifiées des trois ordres, qui lui apporteraient, au jour par lui fixé, une couronne d'or de la valeur de cent mille écus. On voyait bien que ce n'était qu'une ruse pour le flatter et le retenir. Ils ne voulaient pas le laisser partir mécontent, ce qui aurait fortifié leurs ennemis; ils ne voulaient pas d'ailleurs lui donner assez de puissance pour que, si jamais ils voulaient le chasser, il ne fût plus en leur pouvoir de le faire. Mais, ce qu'il y avait de pis, c'est que justement ces jours-là on avait, sans aucun égard pour sa personne, vendu à l'enchère sa vaisselle d'argent, et tout l'attirail de ses écuries, afin de payer les dettes qu'il avait faites à Mons. Courroucé d'un tel procédé, il s'était retiré à six lieues de là, à Condé, où il reçut du roi son frère assez d'argent pour tout racheter. En même temps M. de Villeroy, secrétaire de sa majesté, envoyé exprès dans ce but, l'exhortait instamment à rentrer en France. Mais son altesse en était bien éloignée, ainsi qu'on s'en aperçut dans la suite; on le voit même par une lettre qu'elle écrivit alors audit Villeroy.

Dormivano in tanto gli eserciti in Fiandra, come comportava la stagione del verno, senza fazione alcuna nè dall' una nè dall' altra parte; e si negoziava strettamente la pace, in quel tempo che la regina madre con non minor difficoltà forse andava regolando li rumori della Ghienna, essendosi fatto più d' una volta qualche conspirazione contra la persona sua in Bordeos e in Tolosa, che tutte in fine scopertesi, non serviron ad altro che render lei più accorta, e più libera ad accomodar quelli umori che avevano più bisogno della prudenza di quella principessa che delle armi per esser domati.

Il re attendeva intanto a Parigi all' erezione e instituzione del nuovo ordine della milizia del benedetto Santo Spirito, la quale con tutto che fusse immediatamente drizzata per sostentazione della religione cattolica apostolica romana, e per la difesa del re e regno di Francia, non ebbe però quel principio di tranquillità che si ricerca in una solennità così fatta. Perciò che desiderando il re di aver la denominazione libera di dugentomila scudi dei beneficii di chiesa per applicarli alle comende di questi cavallieri; ed essendo ciò trovato molto male, ed in detrimento del clero di Francia, il papa aveva detto a monsignor di Lobepine, che con[1] sua conscienza non poteva fare questa concessione. Che fu causa che lo abbate Dandino suo nunzio non si ritrovasse presente alla ceremonia, ancor che fusse invitato; e vi furono soli gli ambasciatori di Scozia e di Venezia, con lo intervento di sei vescovi e della regina regnante, con molte altre principesse. La ceremonia fu la medesima che quella del San Michele; per chè il primo giorno dissero il vespro per la erezione e instituzione dell'ordine della milizia, e per la creazione delli cavallieri, come dirò poi qui appresso. Il secondo si disse la messa per il suddetto rispetto; e doppo desinare il vespro per la commemorazione de' morti. Il terzo giorno la messa de' morti; il quarto, la messa per il nuovo giuramento de' cavallieri; e il quinto, la messa per l' assemblee. Il che fu fatto tutto nella chiesa delli Agostini, principiandosi il primo vespro l' ultimo giorno dell' anno 1578. Dove comparve il re con li vensei

[1] Forse *in*; o *sicura* per *sua*.

Les armées en Flandre se reposaient de côté et d'autre pendant la saison de l'hiver; et il était fort sérieusement question de la paix. Pendant ce temps la reine-mère n'éprouvait pas moins de difficultés à éteindre les dissensions en Guienne. Plusieurs conspirations avaient été tentées contre elle à Bordeaux et à Toulouse; mais elles furent toutes découvertes, et elles ne servirent qu'à la rendre plus adroite dans le traitement de ces humeurs, qui avaient plus besoin d'être calmées par la prudence de cette princesse que domptées par la force des armes.

Le roi attendait à Paris la fondation de l'ordre du Saint-Esprit [a], qui avait pour objet la défense de la religion catholique, du roi de France et de ses domaines [b]. Mais le bon accord qu'on recherche dans de pareilles solennités ne présida point à cette fondation. Le roi voulait disposer de deux cent mille écus pris sur les biens de l'église [c], pour les appliquer aux dotations des chevaliers de l'ordre, et le pape, ayant trouvé que cette disposition était mauvaise et contraire au clergé de France, avait répondu à M. de L'Aubépine qu'il ne pouvait en conscience y consentir. C'est pourquoi son nonce, l'abbé Dandino, quoique invité, n'assista pas à la cérémonie; il n'y eut que les ambassadeurs d'Écosse et de Venise, six évêques, la reine régnante et plusieurs autres princesses. La cérémonie fut la même que celle de l'ordre de Saint-Michel. Le premier jour on chanta les vêpres pour l'institution de l'ordre; le jour suivant on dit la messe à la même

[a] Brantôme, III, 442; IV, 107. Davila, III, 410, 411.

[b] « Rex, quo erat ingenio, vetera fastidiens, et novarum rerum semper cupidus, obsolescente conchyliato ordine, ob communicatum promiscue indignis hominibus jam a multo tempore hunc præcipuum nobilitati et militaribus meritis honorem debitum, novum equitum collegium..... solemni lustratione celebravit. » (De Thou, LXVIII.)

[c] « Commendatorum nomine dicti equites quod ab initio constituisset rex ex opimioribus cœnobiis, detractis amplissimis vectigalibus, commendas ad Hispaniensium exemplum creare, consilio ante quadriennium a card. Lotharingo, statim atque in regnum venit, sumto. Qui ea spe id consilii regi dederat, sicuti jactabatur, ut, quum opimiora regni quæ vocant beneficia regum liberalitate possideret, ea veluti familiæ suæ propria per commendas faceret. Idque illi ante mortem a sacro ordine, et ab amicis per litteras exprobratum fuerat. » (De Thou, III, p. 668.)

cavallieri, e cinque officiali, vestiti tutti di drappo di argento in spada e cappa; e postisi nelle lor sedie coperti di broccato d'oro, sopra ogn'una delle quali era l'arme e la impresa particolare del cavalliero, stettero a udire il vespro. Il quale finito, andò prima il re all'altar grande; e ginocchiatosi a' piedi del vescovo di Auxere suo confessore, ricevette per man sua la gran maestria di quest' ordine, giurando e votando nelle parole che seguitano *.

Fatto questo giuramento, gli fu levato la cappa, e postogli il gran manto e il gran collare al collo, e donatogli uno officietto del Spirito Santo, con un rosario di dieci *Pater noster* e dieci *Ave, Maria*. E subito si assise in una sedia d'oro presso lo altar grande, creando gli altri cavallieri di sua mano al medesimo ordine ch'era stato creato egli dal vescovo di Auxere, non vi essendo dalli cavallieri alli officiali altra differenza, se non che la croce degli officiali è più piccola, ed essi seggono fuori delle sedie, cioè a piedi di esse, servendo agli altri.

* Noi Enrico, per grazia di Dio re di Francia e di Polonia, giuramo e votiamo fedelmente nelle vostre mani a Dio creatore, di vivere e morire nella sua santa fede e nella religione cattolica e romana, come ad un buon Cristianissimo s'appartiene; e più tosto morire che mancare di mantener sempre l'ordine e la milizia del benedetto Santo Spirito, fondato e instituto per noi (o per il defunto re Enrico III°, nostro precessore di gloriosa memoria), senza lasciarla anichilare o diminuire in alcun tempo, per quanto si estenderanno le nostre forze; osservando gli statuti e ordini di detta milizia integramente, secondo la forma e tenor loro, facendoli osservare da tutti quelli che sono o che saranno ricevuti nel detto ordine, non permettendo nè dispensando che si mutino gli statuti irrevocabili di quelli (cioè il statuto, parlando della unione della gran maestria alla corona di Francia). Quello, di non poter trasportare le provisioni delle commende in tutto o in parte ad alcun altro, sotto colore di qualche concessione che si sia. Quello che noi si obbligamo, che non dispenseremo giammai li commendatori cavallieri, e officiali ricevuti in quest'ordine, di communicarsi e ricever il prezioso corpo

intention, et les vêpres pour les morts; le troisième, une messe de morts; le quatrième, une messe pour le nouveau serment des chevaliers; le cinquième, la messe pour l'assemblée tout entière. La solennité se fit dans l'église des Augustins; les vêpres furent chantées le dernier jour de l'année 1578. Il y eut vingt-six chevaliers et cinq officiers, tous vêtus de drap d'argent, avec leur cape et leur épée. Ils s'assirent sur des chaises de brocart d'or, au-dessus desquelles étaient les armoiries et les enseignes de chaque chevalier. Après les vêpres, le roi se présenta au grand autel; il s'agenouilla aux pieds de son confesseur, l'évêque d'Auxerre; et il reçut de sa main la grande maîtrise de l'ordre, après avoir fait le serment que voici[a].....

Après le serment, on lui ôta la cape, on lui mit le grand manteau et le grand collier, on lui donna un livre d'heures contenant l'office du Saint-Esprit[b], avec un chapelet de dix *Pater noster* et de dix *Ave;* après quoi, il s'assit sur une chaise d'or, auprès du maître-autel, et il créa les autres chevaliers avec les mêmes cérémonies. La différence entre les chevaliers et les officiers consiste en ce que la croix de ceux-ci est plus petite, et qu'ils s'asseyent aux pieds des valiers et les servent.

di Cristo alli tempi ordinarii. Quello per il quale si è detto, che tutti li commendatori, cavallieri e officiali non potranno esser altri che cattolici e gentiluomini di tre razze paternelle (così). Ancora quello per il quale è ordinato, che alcuno non possi avere più di una commenda. Quello per il quale non si lievamo ogni possanza di ammettere alcuna resignazione di dette commende, e d'impiegare per altro conto li denari ordinati per le rendite e trattenimenti di detti commendatori e cavallieri, per qualche causa e occasione che si sia; nè di ammettere nel detto ordine alcun forestiero, nè altri che abbino altro ordine che quello di San Michele. E medesimamente quello nel quale è contenuto la forma

[a] Le serment est bien connu. « Eum ordinem ad religionis C. A. R. amplificationem et sectarii veneni extirpationem institutum esse. » (De Thou.)

[b] « On disait aussi que cette érection de nouvel ordre avait été confortée de ce que le roi était né le jour de la Pentecôte, créé roi de Pologne et fait roi de France en semblable jour, lequel semblait lui être fatal pour tout bonheur et prospérité, comme avait été le jour Saint-Mathias à l'empereur Charles V. » (*Journ. de Henr.*)

Giurarono tutti di uno in uno[1] inginocchiati davanti al re, nella forma che segue *.

Creati li cavallieri, che furono, come ho detto, vensei, e cinque officiali, non fu, quel giorno, fatto altro. Il giorno appresso, che fu il primo dell'anno 1579, comparvero alla medesima chiesa con bellissima mostra; perciocchè era già entrata la regina con molte principesse e dame, cariche di tanti ori e gioie, che levavano gli occhi a i circostanti. Erano entrati gli ambasciatori e li prelati, quando serrati dalle guardie de' Svizzeri e da quella de' Scozzesi, e da i gentiluomini dell'azza, vennero li cavallieri a due a due, e il re ultimo alle spalle loro; precedendo gl'araldi delle provincie con li tallari[2] di velluto morello, sparsi di fior di gigli d'oro; e poi gli officiali dell'ordine d'uno in uno, cioè l'uscieré[3], il tesoriere, il greffiere[4] cioè segretario, il prevosto o maestro delle cerimonie, e il cancelliere. Li manti delli cavallieri erano di velluto morello sparsi a raggi e fiammelle

de' voti e la obbligazione di portar la croce a gli abiti ordinarii. Così giuriamo, votiamo e promettemo sopra la santa vera Croce, e questo santo Evangelio, toccati.

* Io N..... voto, giuro e prometto a Dio, nel cospetto della sua chiesa, e alla maestà vostra, sire, in carico della mia fede e del mio onore, che mai mi discosterò dalla religione cattolica e dalla professione che ho poco fa fatta, nè meno dalla communione della santa madre chiesa apostolica romana. Che in tutte le cose con quella maggior integrità e sincerità che potrò, sarò di modo obediente alla maestà vostra, che non preterirò mai in alcuna parte li suoi comandamenti; che io venirò a lei ad ogni suo cenno, quanto prima puotrò. Che io seguiterò nell'esercito la maestà vostra o suo luogotenente qual si sia, con quelle arme e con quei cavalli che sarò tenuto. Che senza alcun rispetto di persona combatterò contra chi mi sarà comandato, fino a tanto che o resterò morto con onore, o ne riporterò la vittoria; o riportarne in modo la vita che io (non) ne possa in alcun modo esser biasimato. Che io non abbandonerò mai città, castello, fortezza, capitano, o altra cosa simile, che dalla maestà vostra o da suo luogotenente mi sarà stato raccomandato, se non apparirà suo nuovo ordine in contrario. Che non pure non presterò orecchie a genti di mal affare, ma con tutte le mie forze in ogni luogo e in ogni tempo impedirò che non segua novità alcuna, e che non sia fatto

[1] Non è modo italiano, ch'io sappia.
[2] Forse sull'analogia di *tallone*.
[3] Cod. *ussiere*. In alcuni dial. *usso*.
[4] Barbaro.

Ils prêtèrent tous serment, les uns après les autres, agenouillés devant le roi.

Le lendemain (c'était le premier jour de l'année 1579) la cérémonie fut très-belle dans la même église. La reine y était déjà avec plusieurs princesses et grandes dames, éblouissantes d'or et de pierreries. Les ambassadeurs aussi et les prélats étaient à leurs places, lorsque les chevaliers parurent deux à deux au milieu des gardes suisses et écossaises, précédés des gentilshommes de la hache. Le roi venait le dernier. Au devant de lui marchaient les hérauts des provinces en souliers de velours noir parsemé de fleurs de lis en or; puis les officiers de l'ordre défilaient un à un, c'est-à-dire l'huissier, le trésorier, le greffier, le prévôt ou maître des cérémonies, et le chancelier. Les chevaliers portaient* des manteaux de velours noir, bordés à l'entour de fleurs de lis d'or et langues de

movimento contra il culto divino, contra le persone di chiesa, sia fondi, possessioni e beni : nè manco contro la grandezza, dignità e salute della maestà regale. Che io osserverò tutti gli statuti dell' ordine. Che porterò sempre la croce cucita di fuora via alli miei vestimenti. Che venirò a' conventi e alli capitoli generali e altrove, dove piacerà alla maestà vostra. Alle quali tutte cose, quando per fragilità umana io non potesse sodisfare, darò conto della impossibiltà mia, la quale però non reputerò mai che sia giustificata se dalla maestà vostra o per suo ordine non sarà approbata. In fede e testimonio di che consegno questa carta segnata e fermata di mia mano negli occhi della maestà vostra.

* Le Journal de Henri III décrit cet habillement avec plusieurs différences. « Ils étaient vêtus d'une barrette de velours noir, chausses et pourpoint de toile d'argent, souliers et fourreau d'épée de velours blanc; le grand manteau de velours noir, brodé à l'entour de fleurs de lis d'or et de langues de feu, entremêlés de même broderie et des chiffres du roi de fil d'argent, tout doublé de satin orangé, et un mantelet de drap d'or en lieu de chaperon par dessus ledit grand manteau, lequel mantelet était pareillement enrichi de fleurs de lis, langues de feu et chiffres, comme le grand manteau. Leur grand collier, façonné d'un entrelacs de chiffres du roi, fleurs de lis et langues de feu, auquel pendait une grande colombe dénotant le Saint-Esprit. Journellement sur leurs capes et manteaux ils portent une grande croix de velours orangé bordée d'un passement d'argent, ayant quatre fleurs de lis d'argent aux quatre coins de l'écusson, et le petit ordre pendu à leur cou avec un ruban bleu. »

d' oro, e la mozzetta di raso verde sparsa di colombe d' argento. Il gran collare di smalto con caratteri e cifre del re, con la croce d' oro, attaccata; e ne gli angoli di essa i gigli d' oro, poi nel centro una colomba d' argento, che pare che discenda dal cielo da un lato, e dall' altro il San Michele. Però a quei cavallieri che hanno l' ordine di San Michele: chè quelli che non l' hanno, portano nella croce la colomba volante dal cielo, da tutti due i lati. Udita che ebbero la messa solenne, si communicorno tutti, eccetto uno che per antica indisposizione bisogna che mangi ogni due ore qualche cosa di nutrimento. Fatto questo, si fece un superbissimo banchetto, dove era a un tavolino solo il re, e appresso di lui tutti gli altri cavallieri, la metà a mano dritta, l'altra metà a mano manca. La regina e le dame erano in un' altra sala, gli ambasciatori, prelati in un' altra, e il consiglio in una simile; e così tutta la corte di mano in mano. Il doppo desinare si celebrò il vespro de' morti, e la matina vegnente di gennaro la messa, dove comparvero li cavallieri col medesimo ordine e stile[1], se non che avevano li manti di panno nero, e il re era vestito di morello di grana. Alli tre poi si cantò un' altra messa solenne, nella quale si communicarono gli articoli e osservanze della milizia e ordine del benedetto Santo Spirito alli cavallieri, li quali ho voluto trascrivere quì compendiosamente, come ch' essi siano e più copiosi e in maggior numero ancora.

1. Che ogni cavalliero sarà obligato di andare ogni giorno alla messa, se potrà però.

2. Che sarà obligato di dire ogni giorno un rosario di dieci *Pater noster* e dieci *Ave, Maria*, che porterà sempre appresso di se; e le ore del Spirito Santo con gl' imni[2] e orazioni che sono dentro quel libro che gli è stato dato a questo effetto. Overo dirà in luogo dell' ore li sette salmi penitenziali, e le orazioni che sono in fine delli salmi, le litanie e orazioni ordinarie che seguitano. E non lo facendo, saranno obligati di far elemosine, secondo il loro potere e mancamento.

[1] Petrarca, Cr. Morelli.

[2] Lascio così, perchè di latinismi simili non mancano esempi: *Compto, abrupto, ec.*

feu ; le mantelet de satin vert parsemé de colombes en argent; le grand collier façonné d'un entrelacs de chiffres du roi et de croix d'or ayant aux coins les fleurs de lis, au milieu une colombe en argent descendant du ciel, et de l'autre côté un saint Michel. L'image de ce saint est portée par les seuls chevaliers [a] : ceux qui ne le sont pas ont des deux côtés la colombe. Après la grand'messe ils communièrent tous, excepté un seul, qui était obligé, à cause d'une ancienne indisposition, de prendre quelque aliment toutes les deux heures. Il y eut ensuite un superbe banquet : le roi était seul assis à une table; près de lui étaient les chevaliers, la moitié à droite et la moitié à gauche. La reine et les dames étaient dans une autre salle, les ambassadeurs et les prélats dans une autre; le conseil dans une quatrième; et ainsi de suite pour toute la cour [b]. Après le dîner on chanta les vêpres des morts; le jour suivant, c'était le 2 janvier, les chevaliers assistèrent à la messe dans le même ordre et le même costume, à l'exception des manteaux, qui étaient de drap noir : celui du roi était d'un noir tirant sur le violet. Le 3, pendant la grand'messe, on fit lecture des statuts [c] de l'ordre, dont voici les plus remarquables :

1. Tout chevalier entendra chaque jour la messe, si faire se peut.

2. Il récitera tous les jours un chapelet de dix *Pater* et dix *Ave*, et

[a] « On disait que le roi avait de nouvel inventé cet ordre pour adjoindre à soi d'un nouvel et plus étroit lien ceux qu'il y voulait honorer, à cause de l'effréné nombre des chevaliers de l'ordre Saint-Michel, qui était tellement avili que l'on n'en faisait non plus de compte que de simples hobereaux ou gentillâtres. Et appelait-on le grand collier de cet ordre le *collier à toutes bêtes.* » (Journal de Henri III.)

[b] « Les deux jours ensuivants traita à dîner audit lieu (chez les Augustins, à ce qu'il semble) ses nouveaux chevaliers, et après dînée *tint conseil avec eux.* » (Op. cit.)

[c] On les publia au mois de décembre de 1579. (De Thou, LXVIII.)

3. Sarà tenuto di confessarsi devotamente almeno due volte l' anno, e ricevere, avendo il collare al collo, il prezioso corpo del Salvatore e Redemptore Jesu Cristo, cioè il giorno della Pentecoste nel quale si sollennizza[1] la festa del Spirito Santo; e il primo giorno dell'anno, nel quale ogni anno si farà la solennità di detto ordine, sotto pena, se fallirà, della privazione de' frutti della sua commenda per un anno, per la prima volta; per la seconda, della privazione intiera; e se egli continuerà in tale ostinazione, di esser punito e degradato dall'ordine.

4. Pregherà tutti li giorni per il re suo supremo signore e gran maestro del ordine. E doppo la morte del cristianissimo e devotissimo Enrico terzo di questo nome, institutore e primo fondatore dell'ordine, dirà tutti li primi giorni delli mesi un *De profundis*, e l' orazione *Inclina, Domine*, ch'è in fine del vespro de' morti dentro il predetto libro.

5. Sarà tenuto portare ogni giorno e in ogni tempo una croce di velluto giallo o ranciato, fatta nella forma di quella di Malta, cucita sopra il lato manco del suo mantello, roba lunga o altro vestimento; nel mezzo della quale croce sarà una colomba figurata d' argento con le ali sparse[2].

6. Porterà medesimamente una croce di detto ordine, pendente al collo ad una..... o banda[3] o nastro di seta bruna o[4] celeste, che sarà tutta d' oro, orlata d' argento; e nel mezzo vi sarà la colomba da un lato, e il San Michele da un altro, se il cavalliero averà anco quell' ordine; e non lo avendo, la colomba sarà da tutti e due i lati, e ne gli angoli delle croci vi sarà quattro fior di ligi[5].

[1] Così da *solazzo* si fece *sollazzo*. E i Lat. hanno pure *sollemnis*.

[2] Dante : *penne sparte*.

[3] G. Vill. Alamanni.

[4] Manca l' *o*.

[5] Dante : *fiordaliso*.

il l'aura toujours sur lui; puis les heures du Saint-Esprit, les hymnes et les prières qui sont dans le livre; ou bien il récitera les psaumes pénitenciaux, avec les oraisons qui les suivent, les litanies et les prières qui y sont jointes. L'omission de ces pratiques pieuses obligera à des aumônes proportionnées à la faute commise et à la richesse de chaque chevalier.

3. Il sera tenu de se confesser deux fois par an tout au moins; et il communiera, le grand collier de l'ordre à son cou, le jour de la Pentecôte et le premier jour de l'année, où se célèbrera la fête de l'ordre. Celui qui y manquera perdra, la première fois, les rentes de sa commanderie pour un an; en cas de récidive, il les perdra pour toujours. S'il persiste, il sera puni et dégradé de l'ordre.

4. Tous les jours il priera pour le roi, son souverain seigneur et grand-maître de l'ordre. Après la mort du roi très-chrétien et très-dévôt Henri III, fondateur de cet ordre, il dira tous les premiers jours du mois un *De profundis,* et l'oraison *Inclina, Domine,* qui est à la fin des vêpres des morts, dans le susdit livre.

5. Il portera toujours une croix de velours jaune ou orange, comme celle de Malte, cousue du côté gauche de son manteau et de son vêtement, quel qu'il soit : au milieu de cette croix sera une colombe en argent, les ailes étendues.

6. Il portera au cou et suspendue à un ruban de soie noir ou bleu la croix de son ordre toute en or, ourlée d'argent, avec une colombe des deux côtés de la croix, si le chevalier n'a pas l'ordre de Saint-Michel; et s'il l'a, avec saint Michel d'un côté, la colombe de l'autre, et quatre fleurs de lis dans les coins.

Li nomi de' cavallieri di San Spirito, creati dal re Enrico terzo l'ultimo di decembre 1578 in Parigi :

Lodovico Gonzaga, duca di Nivers, prencipe di Mantova e pari di Francia; Giacomo di Crussol, duca di Osses, conte di Crussol, baron di Levis, signor d' Assier e pari di Francia; Filippo Emanuel di Lorena, duca di Mercuro e di Pontievre, marchese di Nomeni, prencipe del sacro imperio e pari di Francia; Carlo di Lorena, duca di Umala, pari e gran cacciatore di Francia; Onorato da Savoia, conte di Tenda e di Somarina, marchese di Villars, capitano di cento uomini d' arme, consigliero del re in suo privato consiglio, armiraglio di Francia; Artù di Cossé, signor di Gonort, conte di Secondin, grande e primo panetier e marescial di Francia; Francesco Goffier, signor di Grevacuore, consigliero del re in suo privato consiglio, capitano di cinquanta uomini d' arme, e luogotenente generale in Piccardia; Carlo di Halluin, signor di Pienné, marchese di Meuguelliers, consigliero del re in suo privato consiglio, governator generale di Metz, e paese di Messin; Carlo della Rochiafoccò, signor di Barbisie, consigliero di stato, capitano di cinquanta uomini d' arme e luogotenente generale in Sciampagna e Bria; Giovanni Discars, prencipe di Carenzi, signore di Lavalguion, consigliero di stato nel privato consiglio del re, capitano di cinquanta uomini d'arme; Cristoforo Orsino, signore della Sciapella, barone di Trikelle, consigliero del re in consiglio privato, capitano di cento uomini d'arme; Francesco le Roy, conte di Clissan, signore di Sciavigny, consigliero nel privato consiglio del re, capitano di cento gentiluomini; Scipione Fiesco, conte della Vacca, cavalliero d' onore della regina di Francia; Antonio signor di Pons, conte di Marexi, consigliero di stato, capitano di cento gentiluomini della casa del re; Giacomo di Umieres, signore di detto luogo, marchese di Ancora, consigliero del re nel suo privato consiglio, capitano di cinquanta uomini d'arme e governatore generale di Perona, Montdidier e Roitz; Giovanni d'Ammontè, conte di Castel Rio, consigliero del re nel consiglio privato, capitano di cinquanta uomini d'arme; Alberto Fondi, conte di Jon, baron di

Voici les noms des chevaliers créés à Paris le dernier jour de 1578 :

Louis de Gonzague, duc de Nevers, prince de Mantoue et pair de France ; Jacques de Crussol, duc d'Uzès, pair de France, comte de Crussol, baron de Lévis, seigneur d'Assiez ; Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur et Penthièvre, pair de France, marquis de Nomeni, du saint empire ; Charles de Lorraine, duc d'Aumale, pair et grand veneur de France ; Honorat de Savoie, comte de Tende et de Souveraine, marquis de Villars, capitaine de cent hommes d'armes, conseiller du roi en son privé conseil, amiral de France ; Arthur de Cossé, seigneur de Gonnor, comte de Secondini, grand et premier panetier et maréchal de France ; François Gouffier, seigneur de Crèvecœur, conseiller du roi en son privé conseil, capitaine de cinquante hommes d'armes et son lieutenant général en Picardie ; Charles de Hallwin, seigneur de Pienne, marquis de Mugueliers, conseiller du roi en son privé conseil, gouverneur général de Metz et pays Messin ; Charles de La Rochefoucault, sieur de Barbezieux, de l'état et privé conseil du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes, et son lieutenant général au gouvernement de Champagne et de Brie ; Jean d'Escars, prince de Carancy, seigneur de La Vau-Guyon, conseiller de l'état et privé conseil du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes ; Christophe des Ursins, sieur de La Chapelle, baron de Treiquel, conseiller du roi en son privé conseil, et capitaine de cinquante hommes d'armes ; François Le Roy, comte de Clinchamps, seigneur de Chavigny, conseiller au conseil privé du roi et capitaine de cent gentilshommes ; Scipion Fiesque, comte de la Vagne, chevalier d'honneur de la reine ; Antoine, sire de Pons, comte de Marepnes, conseiller de l'état et privé conseil du roi, et capitaine de cent gentilshommes de la maison du roi ; Jacques de Humières, seigneur dudit lieu, marquis d'Ancre, conseiller du roi et en son privé conseil, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur général de Péronne, Montdidier et Roye ; Jean d'Aumont, comte de Châteauroux, conseiller du roi en son privé conseil, et capitaine de cinquante

Retz, marchese di Bellailla primo gentiluomo della camera del re, e marescial di Francia; Renier de Villecler, baron d'Aubigny e di Veri, capitano di cinquanta uomini d'arme, e primo gentiluomo e guardaroba della camera; Giovanni di Blosset, signor di Torzi, capitano di cinquanta uomini d' arme, luogotenente generale per il re, al governo di Parigi e Isola di Francia; Claudio di Villecler, signore e baron di detto luogo, visconte della...., consigliero del re, e capitano di cinquanta uomini d'arme; Carlo, conte della Marca e di Monliorero, signore di Coan, Collognes e Villomer, baron di Pontarsi, visconte di Eux, e capitano di cinquanta uomini d'arme; Giovanni di Sussief, signor di Melicorne, consigliero del re nel consiglio privato, capitano di cinquanta uomini d'arme; Antonio de Res, primo baron e siniscial di Borbonoes, capitano di cinquanta uomini d'arme; Francesco di Balsach, signor di Entraghes, capitano di cinquanta uomini d'arme, governatore d'Orliens consigliero di stato; Filiberto della Ghissa, signore di detto luogo, governatore nel paese di Borbonois, gran maestro e general capitano dell' artiglieria di Francia; Filippo Strozzi, consigliero di stato in consiglio privato del re e colonello generale della fanteria francese.

Poco dappoi che furono finite le ceremonie di San Spirito, comparve il vescovo di Ginevra, mandato da nostro signore per far capace sua maestà, come non poteva con buona conscienza smembrare l'entrato della chiesa per applicarle a queste commende, il quale (cosa che non si credeva) ebbe gratissima audienza e presta, mostrando il re di restarne sodisfattissimo.

E perchè le provincie a gara quasi, come s'è detto, non pure calcitravano [1] di ricevere l'imposizioni, ma tumultuavono ancora, con qualche sospetto che si collegassero insieme, e che eleggessero per capo monsignor d'Alansone, fu risolto nel consiglio che il

[1] Col *di*, insolito.

hommes d'armes; Jacques de Choures, seigneur de Malicorne, conseiller du roi en son privé conseil, et capitaine de cinquante hommes d'armes; Albert de Gondy, comte d'Yon, baron de Retz, marquis de Belle-Isle, premier gentilhomme de la chambre du roi et maréchal de France; René de Villequier, baron d'Aubigny et de Verny, capitaine de cent hommes d'armes, premier gentilhomme de la chambre du roi; Jean Blosset, seigneur de Torcy, lieutenant général pour le roi au gouvernement de Paris et de l'Ile-de-France; Claude de Villequier, seigneur baron dudit lieu, vicomte de la Guerche, conseiller du roi en son privé conseil, et capitaine de cinquante hommes d'armes; Antoine d'Étrées, premier baron et sénéchal de Boulenois, capitaine de cinquante hommes d'armes; Charles, comte de La Mark et de Maulevrier, seigneur de Toronique, Coulony, de Villonnier, baron de Pontarcy, vicomte d'Eu, capitaine de cinquante hommes d'armes; Jean de Sussief(?), seigneur de Malicorne, conseiller du roi en son privé conseil, capitaine de cinquante hommes d'armes [a]; François de Balzac, sieur d'Entragues, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur d'Orléans, conseiller de l'état et privé conseil du roi; Philibert de la Guiche, seigneur dudit lieu et gouverneur du pays de Bourbonnais, grand-maître et capitaine général de l'artillerie de France; Philippe Strozzi, conseiller de l'état et privé conseil du roi, colonel général de l'infanterie de France [b].

Peu de temps après, l'évêque de Genève, envoyé par le pape, vint remontrer à sa majesté qu'on ne pouvait en conscience démembrer les biens de l'église pour les appliquer à de telles commandes. On ne se serait jamais attendu à l'accueil que le roi lui fit : il l'écouta avec empressement et se montra très-satisfait.

Comme les provinces, au lieu de se soumettre aux impôts, re-

[a] Ce Jean de Sussief(?), qui se trouve dans le texte italien, n'est pas dans le texte authentique français.

[b] « Centenario numero absolutum collegium, in eo comprehensis IV cardinalibus, IV antistibus ecclesiasticis. » (De Thou, XXVIII, 1.)

marescial di Retz passasse prima in Bretagna e poi in Provenza per acquetar quelle due provincie; e che quello di Cossè, passasse per questo medesimo effetto in Normandia. Ma la venuta improvisa e non sperata da alcuno, in corte, di monsignore d'Alansone alli 17 di marzo chiarì ogni cosa, e fece abbassar la testa a qualche empio che pensava forse di turbare la Francia di nuovo. La causa della sua venuta, chi disse che fu per persuasion di monsignore della Fin, chi di monsignore di Bellievre, chi d'altri. Ma fu in somma, che essendo egli pochi giorni prima ritornato di Fiandra mal sodisfatto dei Stati, in Angers, e avendo dato qualche saggio di poco buona volontà che avesse contro il re suo fratello, tocco forse dal Spirito Santo, dicono che dicesse a Bussì queste formali parole: « Che la sua partita di corte per esser stata di notte, di nascoso, con pochi, e quasi con fuga, aveva dato che ragionare assai al mondo, e generato qualche sospetto de' suoi pensieri; e che però giudicava che per far apparir tutto il contrario, era necessario che ritornasse in corte co' medesimi modi, cioè di notte, di nascoso, con pochi, e quasi fuggendo. » Il che non avendo ardire Bussì di negarlo e dissuaderlo[1] apertamente, non lo confirmando però, cercò di sconsigliarlo e mostrar che non gli piacesse questa resoluzione. Che fu causa che sua altezza dissimulasse per qualche giorno questo suo pensiero, a fine ch' egli non gli impedisse il modo: e poi se ne venne con Sciavalone solo, uno de' suoi più favoriti, due valletti di camera e il postiglione, arrivando a un'ora di notte al palazzo, quasi in tempo che il re si colcava[2]. E la cosa fu così repentina che il re medesimo a pena lo poteva credere. Vedendolo sua maestà lo abbracciò, piangendo longamente l'un l'altro per dolcezza; e poi si coricarono insieme non pure nel medesimo gabinetto ma nel medesimo letto. E il giorno seguente fece chiamare il consiglio di stato, al quale communicò questa buona nuova, abbracciando il fratello in publico di nuovo, e usando termini d'incredibile amorevolezza. Dicono che quella notte e il giorno appresso

[1] Lib. Cur. malattie : « Loro dissuadi lo bene. »
[2] Boccaccio.

muaient de nouveau, on craignit une insurrection générale, à la tête de laquelle serait le duc d'Alençon. On arrêta dans le conseil que le maréchal de Retz irait en Bretagne, puis en Provence, apaiser tous les troubles, tandis que le maréchal de Cossé passerait en Normandie dans le même but. Mais, le 17 mars, le duc d'Alençon parut tout à coup à la cour sans que personne s'y attendît : tout fut éclairci, et ceux qui projetaient peut-être de troubler de nouveau la France baissèrent la tête. Les uns attribuèrent l'arrivée du duc aux persuasions de M. de la Fin, les autres à celles de M. de Bellièvre ou de quelque autre personnage. Il était depuis peu de jours revenu de Flandre dans la ville d'Angers, fort mécontent des États et donnant quelques signes de mauvaise volonté contre le roi son frère, lorsque tout à coup l'Esprit saint lui toucha le cœur. Il dit alors à Bussy que son départ de la cour ayant eu lieu de nuit, clandestinement, avec peu de monde et presque comme une fuite, avait beaucoup trop fait parler, et avait donné lieu à des soupçons légitimes; que, pour les dissiper entièrement alors, il croyait devoir retourner à la cour de la même manière à peu près, c'est-à-dire nuitamment, secrètement, avec peu de suite, et comme quelqu'un qui se sauve. Bussy n'osa pas le contredire ouvertement, mais il ne l'entretint point dans cette résolution; il s'y montra peu disposé, et tâcha de l'en dissuader indirectement. Son altesse royale, pour ne pas être traversée dans sa démarche, dissimula pendant quelques jours. Elle partit avec Chavalon seul, l'un de ses favoris les plus chers, deux valets de chambre et un postillon, et arriva au Louvre à une heure de nuit, presque au moment où le roi se couchait. Sa venue était si inattendue que le roi pouvait à peine y croire; sa majesté, en voyant son frère, l'embrassa avec affection; ils mêlèrent leurs larmes; ils couchèrent non-seulement dans le même cabinet, mais dans le même lit. Le lendemain le roi convoqua le conseil d'état pour lui communiquer cette bonne nouvelle; il embrassait son frère à la vue de tout le monde, il lui témoignait sa tendresse par toutes sortes de démonstrations. On dit que dans cette nuit d'abord, puis le lendemain, Monsieur

Monsignore si sforzò di persuadere al re che tentasse l'impresa di Fiandra, e gli disse il modo ch' egli la potesse seguitare; e che sua maestà lo dissuase sempre con potentissime ragioni; le quali raccolte poi da qualche segreta persona, furono redutte in forma di argomentazione : onde venute in mano mia, per esser discorso di due così gran prencipi, le ho volute poner quì, e son quelle che seguono.

RAGIONI ADDOTTE DA MONSIGNORE PER PERSUADERE IL RE SUO FRATELLO ALL' IMPRESA DI FIANDRA.

1. Monsignore, per esser nuovamente richiamato da i Stati, e invitato da i principali e da alcune provincie particolari, può pretender l'impresa facile e secura.

2. È facil cosa acquietar l'animo de' Fiamminghi, mentre si levi il Spagnuolo, del quale quella nazione è tanto nemica.

3. Andando sotto colore di protegere[1] la loro libertà, levarli della tirannide de' Spagnuoli, è cosa facile e onesta di tentar l'impresa.

4. La regina d' Inghilterra e principi di Germania aiuteranno sempre a scacciare Spagnuoli di Fiandra, sapendo bene che difficilmente senza l' armi de' Francesi[2]....

5. Li re precessori hanno avuto animo di tentar questa impresa; ma sturbati da altre occupazioni, l'avevano tralasciata.

6. È molto utile per tutto il regno il menar la guerra in paese forestiero per liberar la Francia da tanti mali che fanno li medesimi soldati francesi, di natura inquieti, e che per troppo (dirò) ribollimento di sangue, bisogna che esercitino l'armi o contra altri o contra se stessi, come se ne vede tutto il giorno l'esempio.

7. Si condurranno fuori del regno gli ugonotti, con li quali si puotrà tentare la impresa, e liberare il paese di guerra intestina.

8. Si farà piacere a tutti li prencipi e stati d'Italia; ad alcuni di loro per il particolare odio che portano alla nazione spagnuola; ad

[1] Così.

[2] Manca la fine del costrutto.

tâcha d'engager le roi à appuyer l'entreprise de Flandre, en lui indiquant les moyens de la poursuivre, mais que sa majesté l'en dissuada constamment en alléguant de très-fortes raisons. Ces raisons furent recueillies par quelqu'un qui les réduisit en forme d'articles : j'en ai eu communication, et je crois à propos de les placer ici.

RAISONS ALLÉGUÉES PAR MONSIEUR AU ROI SON FRÈRE POUR LE DÉCIDER A L'ENTREPRISE DE FLANDRE.

1. Monsieur, étant de nouveau appelé à cette expédition par les États, par les personnages principaux et par quelques provinces particulières, croit la chose facile et sûre.

2. Il est aisé d'acquérir l'affection des Flamands, pourvu qu'on les débarrasse des Espagnols qu'ils haïssent.

3. En allant pour défendre leur liberté contre la tyrannie des Espagnols, il est honorable et facile de tenter l'entreprise.

4. La reine d'Angleterre et les princes d'Allemagne aideront à chasser les Espagnols de la Flandre, sachant bien que sans les armes françaises difficilement.... (*cela se pourra*).

5. Les rois précédents ont plusieurs fois essayé cette même entreprise, et ce n'est que détournés par d'autres affaires plus graves qu'ils ont dû y renoncer.

6. Il est très-utile à la France de porter la guerre sur le sol étranger, afin de délivrer le royaume des soldats français eux-mêmes qui, par leur naturel remuant et fougueux, ont besoin de se servir de leurs armes ou contre les autres ou contre eux-mêmes, ainsi qu'on le voit tous les jours.

7. En associant les huguenots à cette entreprise, on les tire du royaume, on ôte le germe des discordes intestines.

8. On fait une chose agréable à tous les princes et états d'Italie, dont les uns détestent la nation espagnole, et dont les autres voient avec peine que le roi d'Espagne soit si grand et si puissant dans la chrétienté.

alcuni altri, perchè mal volontieri veggono il re di Spagna tanto grande e così potente nella cristianità.

9. Il re di Spagna non impiegherà mai tutte le sue forze in Fiandra, perchè averà sempre sospetto che il Turco non lo trovi sprovisto ne' suoi altri stati. Il quale non dormirebbe avendo così bella occasione; tanto più essendo ricercato da' Francesi. A questo modo la impresa resta più facile e quasi sicura. Oltre che per le continue guerre esterne e civili che ha avuto il re cattolico, è tanto debilitato che a gran pena trova denari se non difficilmente, e con grandissimo interesse; di modo che, usando egli di fare delle estorsioni a' suoi stati, non è meraviglia se non possono tollerare la tirannide, come fa ora la Fiandra.

10. Sarà cosa utile e onorata per la corona di Francia, che la Fiandra, ch' era altre volte suo membro, sia per le sue armi riposta in libertà e goda delli suoi privilegii antichi.

11. Se il re di Spagna a gran fatica può difendere li Paesi Bassi da gli abitatori soli, come li difenderà poi delle armi francesi, essendo il modo di soccorrerli tanto difficile, tanto lontano, e con tanta spesa. Aggionto che, se bene egli ha molte provincie, è però sproveduto di genti, non si essendo mai cavato più di ottomila fanti e di ottocento cavalli leggieri di Spagna; e se se ne leva più, sono tutti bisogni[1].

12. Scacciati che saranno Spagnuoli fuori di Fiandra, non è dubbio che Monsignore sarà, senza contrasto, conosciuto per superiore, non solo per la vocazione dei popoli, ma ancora perchè sarà spalleggiato sempre dalle forze di Francia. E portandosi con quei popoli moderatamente, se li inclinerà di maniera che non averà bisogno di presidio nè di soldato, per guardia delle piazze, cosa tanto aborrita in quei paesi.

13. Si deve far la guerra al re di Spagna, per avere egli offeso in molte cose la corona di Francia, non solo per la precedenza otte-

[1] Soldati giovani. Segni, Davanzati.

9. Le roi d'Espagne n'enverra jamais toutes ses forces en Flandre, parce qu'il craindra toujours que les Turcs ne le prennent au dépourvu dans ses autres états; et le Turc, sans doute, dans une si belle conjoncture, ne resterait pas tranquille, d'autant plus que la France le pousserait à la guerre; ainsi la chose est sûre et facile. En outre les guerres civiles et extérieures qu'a soutenues le roi catholique l'ont déjà tellement affaibli, qu'il ne trouve de l'argent qu'avec peine, et à des intérêts exorbitants, de manière que, s'il continue à user d'extorsions, il ne serait pas surprenant que ses États ne pussent point, comme le fait à présent la Flandre, supporter sa tyrannie.

10. Ce serait une chose utile et honorable pour la couronne de France que de rendre la liberté et ses anciens priviléges à cette Flandre qui fit jadis partie de son territoire.

11. Puisque le roi d'Espagne peut à peine défendre les Pays-Bas contre leurs habitants seuls, comment les défendrait-il contre les armes françaises, ses moyens de les secourir étant si dispendieux, si éloignés, si difficiles? Il faut ajouter que les provinces possédées par lui, bien que nombreuses, ne sont pas pourvues de monde, qu'il n'a jamais tiré de l'Espagne plus de huit mille hommes d'infanterie et de huit cents chevau-légers, et que s'il en lève davantage ce sont de pauvres soldats.

12. Aussitôt les Espagnols chassés de Flandre, nul doute que Monsieur ne soit reconnu sans contestation pour le chef de ces provinces, non-seulement par la volonté des peuples, mais encore parce qu'il aura toujours l'appui des forces de la France. En se conduisant avec modération, il se les rendra favorables de façon à n'avoir besoin ni de soldats ni de garnison pour les places fortes, ce que les Flamands abhorrent plus que toute autre chose.

13. On doit faire la guerre au roi d'Espagne parce qu'il a plusieurs fois offensé la couronne de France, non-seulement par la préséance qu'il a obtenue dans la cour de l'empereur, mais encore par ses pré-

nuta in corte dello imperatore, ma ancora per la pretenduta[1] nell' altre. Nè bisogna credere che l'aver egli donato aiuto nei turbuli di Francia, sia stato per altro fine che per debilitare e mantenere in continua guerra le viscere del regno, non puotendosi chiamare buon amico colui che, mentre due fratelli sono a contesa insieme, mette la spada in mano a uno di loro, perchè atterri l'altro, ma più tosto quello che meramente cerca di conservarli per accordo.

14. Avendo l' anno passato cominciata Monsignore la guerra contra Spagnuoli in Fiandra, ha di già mostrato l'animo suo alienissimo da loro; di modo che non sarà mai più confidente[2]: e la diffidenza è sempre accompagnata da semi di nemicizia e odio.

RISPOSTE FATTE DAL RE A MONSIGNORE SUO FRATELLO PER CONFUTARE LE SUE RAGIONI.

1. Non può pretendere securtà, per esser invitato e chiamato di nuovo, poi ch' egli medesimo ha veduto che gli avevano mancato alla promessa; e ridutto che fu in necessità, non ebbero rispetto[3] a usargli molte indegnità e discortesie.

2. Non è facile per questo rispetto, poi che li Fiamminghi odiano così il Francese come il Spagnuolo; e quando mostrassero d' inclinare al Francese, e il re cattolico concederebbe loro ogni cosa che dimandassero per accordarsi seco.

3. Il proteggere la libertà de' Paesi Bassi s' apparterrebbe allo imperio e alla Germania, con chi essi hanno quasi le leggi e la lingua communi. Aggionto, poi, che le armi francesi sarebbono sospette all' uno e all' altra.

4. Si è veduto che la regina d' Inghilterra ha aiutato più demostrativamente[4] che con effetto Fiamminghi; e seben vede mal volontieri

[1] Nel Pistojese, *nasciuto*: nel Lucchese, *sentuto*; in Dante, *pentuto*.

[2] Dicesi, ognun sa, anco di quello in cui s' ha confidenza.

[3] Diciamo ora *riguardo*, e l'accoppiamo col *di*.

[4] Nel Varchi ha altro senso: quì l' usa in modo non proprio.

tentions dans d'autres cours. Il ne faut pas croire que les secours qu'il a donnés pendant les troubles de France aient eu d'autre fin que de maintenir la guerre dans les entrailles du royaume pour affaiblir celui-ci. On ne peut pas appeler bon ami celui qui, lorsque deux frères sont en querelle, met une épée dans la main de l'un d'eux pour qu'il tue l'autre, mais plutôt celui qui cherche à les réconcilier tous deux.

14. Monsieur ayant déjà, l'année dernière, commencé la guerre contre les Espagnols, a manifesté ses intentions hostiles envers eux; de sorte qu'il n'y aura plus désormais de confiance, et la défiance est le germe des inimitiés et des haines.

RÉPONSE FAITE PAR LE ROI A MONSIEUR SON FRÈRE POUR RÉFUTER SES RAISONS.

1. Les invitations nouvelles que Monsieur reçoit des Flamands ne sont pas une sûreté suffisante, puisque une première fois ils ont manqué à leur promesse, et ne se sont pas fait faute de lui prodiguer les mauvais traitements dans ses moments de nécessité.

2. L'entreprise n'est donc pas sous ce rapport si facile, car les Flamands ont en aversion les Français autant que les Espagnols. Et si jamais ils penchaient vers la France, le roi catholique leur accorderait pour les ramener tout ce qu'ils lui demanderaient.

3. Défendre la liberté des Pays-Bas appartiendrait plutôt à l'empire et aux états d'Allemagne, qui sont presque en communauté de langue et de lois avec eux. Une armée française au reste serait fort suspecte à l'empereur et à l'Allemagne.

4. On a vu que la reine d'Angleterre a secouru les Flamands plutôt en apparence qu'en réalité, et il est bien clair que si elle n'aime pas le voisinage des Espagnols, encore moins voudra-t-elle de celui des Français, qui naturellement sont plus ennemis de la nation anglaise à cause des anciennes rivalités de puissance et des anciennes guerres. En outre elle doit toujours craindre que le roi ne veuille se

il Spagnuolo suo vicino, non è da credere manco, che voglia vedere il Francese, che è per natura più nemico alla nazione inglese, per antica emulazione di regnare e di combattere; oltre al sospetto che deve avere, che Francesi non attendano altro che occasione di vendicarsi contro di lei per il fatto di ....., per il soccorso della Rocchiella, e per tanti aiuti dati nelle passate guerre alli nemici della corona. Anzi è da credere più tosto, ch' ella userà ogni arte per tenere in armi l'uno e l'altro re, a fine che, stanchi e debilitati dalle lunghe guerre, si ritirino tutti e due, e li Stati restino in libertà senza esser soggetti nè all' uno nè all' altro. E con questo medesimo fine procederà anco la Germania.

5. Che li re Francesco primo e Enrico secondo la tentarono; e che il re Carlo nono medesimo, tanto inclinato alla guerra, e persuaso da' ugonotti, non si seppe mai risolvere di tentarla, con tutto che le provisioni fussero di già preparate.

6. Non sarà mai utile far la guerra in Fiandra; perchè si è veduto ultimamente che li soldati hanno fatto più danno in Piccardia, in Sciampagna e in Normandia, che non hanno fatto nei Paesi Bassi medesimi; oltre che sono ritornati più poveri che quando partirono dalle case loro.

7. Non si libera il paese di guerra intestina per menar fuori parte degli ugonotti, sì perchè non bisogna dar loro tanta forza che abbino animo di alzar le ali contro di noi, sì anco perchè, inclinando la Fiandra ad abbracciare questa nuova religione, non bisogna che abbia alcuna sorte di attacco nè di fomento.

8. Pochi prencipi d'Italia possono avere piacere di questa impresa, non solo perchè la Fiandra è tanto lontana da quella provincia, che può poco nuocere e poco giovar loro, che sia più posseduta da Spagnuoli che da Francesi, ma ancora perchè ella è sempre di tanta spesa a chi la possiede, che si vede che con gran fatica ella se mantiene e guarda : anzi si può dire che tenirà sempre in negozio Spagnuoli, che non penseranno ad altri movimenti, avendo di grazia di stare in pace.

venger de l'affaire de..... des secours accordés à La Rochelle, et de l'appui tant de fois prêté pendant les guerres passées aux ennemis de la couronne. Il est plutôt à croire qu'elle fera de son mieux pour prolonger la guerre entre les deux puissances, afin qu'elles s'affaiblissent et s'usent à l'envi, et que les Pays-Bas restent libres sans être assujettis ni à l'une ni à l'autre. L'Allemagne agira de même.

5. Les rois François Ier et Henri II tentèrent cette entreprise; le roi Charles IX lui-même, quoique si porté à la guerre, quoique poussé par les huguenots, et bien qu'il eût déjà tout préparé pour l'expédition, n'osa pas s'y résoudre.

6. La guerre de Flandre ne sera jamais une guerre utile, puisqu'on a vu dernièrement que les soldats français ont fait plus de mal en Picardie, en Champagne et en Normandie que dans les Pays-Bas même, outre qu'ils sont revenus plus pauvres qu'ils ne l'étaient en partant de leurs maisons.

7. Quand même on mènerait au dehors une partie des huguenots, le pays ne serait pas pour cela délivré des guerres civiles. D'abord il ne faut pas leur donner de forces nouvelles qui les enhardissent en France même; puis, comme la Flandre incline à embrasser la nouvelle religion, il ne faut lui en offrir ni le prétexte ni la tentation.

8. Il n'y a guère de princes italiens à qui cette guerre puisse être agréable; la Flandre est si éloignée de leurs états que peu doit leur importer que ce soient les Français ou les Espagnols qui l'occupent. Ensuite elle coûte tant à ceux qui la possèdent, et elle est si difficile à garder, que c'est même une manière de tenir en haleine l'Espagne, afin qu'elle ne pense pas à agir ailleurs, et qu'elle désire être en paix avec tout le monde.

9. Non resta più facile per questo l'impresa; perchè se bene non dovrà impiegar tutte le sue forze per difesa della Fiandra, non resterà però di protestar al papa e a' Veneziani, che farà la tregua col Turco (come si dice che pratica), nè sarà forse difficile ad ottenere per la guerra di Persia. E in certo modo li[1] costringerà ad aiutarlo, e a sostentare gran parte di questa guerra. E quanto ciò prema all'uno e all'altro di quelli due prencipi, si è veduto l'anno passato, per l'offizio che ne fecero per loro ambasciatori estraordinarii.

10. Poco utile può essere per la corona, quando bene si mettesse la Fiandra in libertà; sapendosi bene che non vorrebbe manco[2] la signoria di Francesi: di modo che favorire li rebelli del re cattolico dispiacerebbe a tutti li prencipi, per il mal essempio che si darebbe ad ognuno, e a' sudditi medesimi della corona di Francia.

11. Non si nega che il re cattolico non sia per avere sempre gran difficoltà e spesa in soccorrere li Paesi Bassi, quando saranno difesi dall'arme de' Francesi; tuttavia si deve anco per effetto credere che farà ogni cosa per conservarli, seguitando lo essempio di Carlo Quinto suo padre, che per conservazione delli Paesi Bassi non pure impiegò le forze del paese, ma quelle delli altri stati e della persona sua medesima. Tuttavia bisogna considerare che egli ha il modo di ferir la Francia da quattro lati, quando bene non potesse mai fare offesa per il lato di Fiandra, avendo armata di mare per assalire la Provenza, e potendo di Spagna per Navarra entrare in Guascogna, dal stato di Milano nel Delfinato, e dalla contea di Borgogna medesima.

12. Ancora che Spagnuoli fussero scacciati, non bisogna però credere che la Fiandra si volesse sottomettere del tutto a' Francesi, non solo perchè le provincie cadute in gravissimi disordini e manifesta rebellione contro il signor naturale non si danno mai assolutamente in poter d'altri; anzi se vengono ad elezione, gli fanno giurare con-

[1] Cod. *la*.

[2] Per *nè meno*, nel Napol.

9. L'entreprise n'en reste pas plus facile, en admettant même que l'Espagne ne puisse pas porter toutes ses forces en Flandre : elle annoncera au pape et aux Vénitiens qu'elle va faire une trêve avec les Turcs (et l'on assure qu'elle la négocie) et il ne lui sera pas trop difficile de l'obtenir, à cause de la guerre de Perse. Par là le roi catholique contraindra le pape et la république de Venise à l'aider et à supporter pour lui une bonne partie de cette guerre. Les négociations entre l'Espagne et le Turc donnent beaucoup de soucis à la république et à sa sainteté; on l'a bien vu l'année passée par les efforts de leurs ambassadeurs extraordinaires.

10. Rendre la Flandre libre serait peu utile à la France : on sait bien qu'elle ne voudrait pas de la domination des Français, de façon que favoriser les révoltés contre le roi catholique serait déplaire à tous les princes et donner à tout le monde et aux sujets même de la couronne de France un fort mauvais exemple.

11. Les difficultés de la défense augmenteraient sans doute pour l'Espagne, si la France s'en mêlait, on ne le nie point; mais on doit croire aussi que le roi catholique ferait tout pour conserver les Pays-Bas, à l'exemple de Charles V son père, qui, pour ne pas les perdre, employa non-seulement les forces qu'il en tirait, mais aussi celles de ses autres provinces, et paya même de sa personne. Remarquons d'abord qu'il peut attaquer la France de quatre autres côtés, quand même il serait réduit à ne rien oser du côté de la Flandre. Il a une flotte pour débarquer une armée en Provence; il peut par la Navarre entrer en Gascogne; par l'état de Milan dans le Dauphiné; il a enfin le comté de Bourgogne.

12. Quand même les Espagnols seraient chassés il ne faut pas croire que la Flandre voulût se soumettre aux Français. Les provinces habituées à la rébellion et aux troubles ne se livrent jamais entièrement à un nouveau maître; si elles en choisissent un elles lui imposent des conditions si rigoureuses que le prince élu a plus de voies ouvertes pour se nuire et pour tomber que pour dominer librement. Puis l'Allemagne et l'Angleterre n'y souffriraient probablement pas

dizioni tanto strette e prefisse, che a colui che hanno eletto lasciano poche cose delle quali si possa prevalere[1], e molte per le quali si può precipitare; ma ancora perchè la Germania e la Inghilterra forse non la comporterebbero, che dall'una e dall'altra nazione sarebbe più tosto desiderata una aristocrazia. La qual cosa essendo stata proveduta[2] da' Spagnuoli, è stato forse causa che hanno guardato quei paesi con più rigore che non si conveniva : e sarebbe per avventura ogn'altro prencipe astretto di così fare.

13. Non si nega che non sia offesa la corona di Francia per la emulazione di Spagna, per la precedenza : ma quanto agli aiuti dati contra ugonotti sarebbe empia cosa non lo conoscere per servizio. E se pure si dovesse stimare per arte e astuzia spagnuola, si poteva corrispondere ora con la medesima nella occasione di Fiandra, prestando aiuto al re cattolico contro i suoi rebelli, a fine che, occupato in questa guerra, egli non potesse pensare a offendere li suoi vicini.

14. Non vi è tanta diffidenza per il moto dall'anno passato, che non si possa scancellare, con il levarsi però dall' aiuto de' Fiaminghi. Anzi tanto più si deve credere che se ne riconoscerà il re cattolico obligato, quanto più grande sarà stato il sospetto, e lo vederà a uscire[3] in fumo.

Questi e altri simili furono, per quanto si disse, li propositi che Monsignore sostenne al re per essortarlo ad abbracciare apertamente la impresa di Fiandra, o almeno dar modo a lui di poterla proseguir solo : ma sua maestà lo dissuase sempre con le ragioni sudette.

Parlarono anche del matrimonio d'Inghilterra, il quale bisogna credere che fusse medesimamente reprobato dal re per gli accidenti che successero appresso, che si racconteranno. Tuttavia questa pratica non era immediate da sprezzare come quella de' Fiamminghi.

[1] Modo non proprio, sebbene usato dall' Ariosto e dal Machiavelli.

[2] Per *preveduto*, il Boccaccio.

[3] *Videre a*, idiotismo vivente nel Ven.

la domination française : elles aimeraient mieux un gouvernement aristocratique ; les Espagnols l'avaient prévu, et c'est là vraisemblablement la cause de la rigueur excessive avec laquelle ils ont traité ce pays. Tout prince nouveau serait peut-être forcé de se conduire de même.

13. Les rivalités de l'Espagne en matière de préséance ont sans doute offensé la couronne de France; mais, quant aux secours accordés contre les huguenots, il serait presque impie de ne pas les reconnaître comme grand service. Et si on retrouvait là dedans l'astuce espagnole il n'y aurait qu'à en agir de même dans la guerre de Flandre, c'est-à-dire à aider le roi catholique contre les insurgés, afin que, occupé dans ce démêlé, il ne pût pas songer à nuire à ses voisins.

14. La défiance inspirée par les actes hostiles de l'année passée n'est pas telle qu'on ne la dissipe point en cessant d'aider les Flamands. Il est plutôt à croire que la reconnaissance du roi catholique augmenterait, dans ce cas, en proportion de la crainte qu'il aurait éprouvée et qu'il verrait s'évanouir.

Voilà les raisons de Monsieur et celles de sa majesté pour ou contre l'entreprise de Flandre. Il fut aussi question du mariage avec la reine d'Angleterre, mariage qui ne convenait pas davantage au roi, s'il faut en juger par les événements qui suivirent. Cependant cette négociation ne méritait pas d'être repoussée aussi nettement que l'autre.

Monsignore stette quattro soli giorni con sua maestà, poi partì per Angers, promettendo, come fece, di tornare in corte, e fermarvisi, subito fatto le feste di Pasqua, con tutti li suoi servidori. E all'ora ogn'uno restò chiaro che il demonio non è mai così brutto come si dipinge. Di modo che per gratitudine di così pronta e buona volontà, sua maestà gli donò più di ottocentomila franchi in manco di due mesi.

Seguitava assai scopertamente la pratica del matrimonio d'Inghilterra, avendo perciò poco prima mandato monsignore d'Alanson il signor di Simier, suo principale gentiluomo, ambasciatore a quella regina, il quale fu raccolto e onorato molto. Con tutto questo non si vidde mai un'assoluta prontezza in lei, perchè ora mostrava di contentarsene, ora diceva che rimetteva questo negozio al suo consiglio e alla general dieta del regno, ora che voleva il consenso del re cristianissimo e della regina madre; ora con così fatte[1]....., che per esser trovate da una donna astutissima erano interpretate diversamente. E pure sua altezza non restava di praticare e mostrar l'animo suo, negoziando spesso con l'ambasciatore inglese residente a Parigi, e andandolo anco a trovare a casa, e fino facendo strepito di far preparamenti per il viaggio, per il quale dal re gli furono deliberati[2] in puro dono secentomila franchi.

Ma la regina madre dall'altro canto, che si trovava tuttavia in Tolosa per accomodare gli strepiti di quei popoli più inclinati a novità che nati a riposo, venne in fine a queste composizioni col re di Navarra, prencipe di Condé, e le provincie di Linguadoca e di Ghienna; le quali sarebbono state poco onorate e poco giovevoli per il regno e per la reputazione del re, se la necessità d'i tempi non l'avesse astretta di accomodarsi all'occasione, come veramente bisogna confessare che fusse. Li articoli adunque dell'accordo furono questi:

[1] Manca *scuse*, o simile.

[2] Pare barbarismo, e non è affatto affatto. Firenzuola: « Le deliberasse il premio della bellezza. » Ma in questo del Fir. può avere altro senso. Nel nostro pare affine non a *délibérer* ma a *délivrer*.

Monsieur ne demeura que quatre jours à la cour, puis il retourna à Angers, promettant de revenir après les fêtes de Pâques avec sa suite, et d'y fixer sa demeure. Il tint sa promesse, et l'on vit alors que le diable n'est pas aussi laid qu'on le peint. Sa majesté, en reconnaissance, lui donna huit cent mille francs en moins de deux mois.

La négociation du mariage continuait toujours assez secrètement; M. d'Alençon avait envoyé peu de temps auparavant M. de Simier, son premier gentilhomme, en ambassade auprès de la reine d'Angleterre, qui le reçut fort honorablement; mais on ne vit jamais en elle beaucoup de penchant pour ce mariage; tantôt elle consentait, tantôt elle s'en référait à son conseil et au parlement d'Angleterre, tantôt elle exigeait le consentement exprès du roi très-chrétien et de la reine-mère, tantôt enfin elle recourait à d'autres prétextes qui, imaginés par une femme si adroite, étaient interprétés de mille manières. Cependant son altesse négociait toujours avec l'ambassadeur d'Angleterre résidant à Paris; elle allait le visiter, et faisait même semblant de se préparer au voyage. Pour cette dépense, six cent mille francs lui furent donnés par le roi.

D'un autre côté la reine-mère était à Toulouse pour apaiser les mouvements de ces peuples, plus enclins aux nouveautés qu'à la paix. Elle conclut enfin avec le roi de Navarre, le prince de Condé, les provinces de Guienne et de Languedoc des arrangements qui auraient été bien peu avantageux pour le royaume et bien peu convenables pour la réputation du roi, s'ils n'avaient pas été imposés par la nécessité du moment. Voici les articles de cet accord.

ARTICOLI ACCORDATI TRA LA SERENISSIMA REGINA MADRE E IL RE DI NAVARRA, PRENCIPE DI CONDÉ, E LI DEPUTATI DELLE PROVINCIE.

1. Che lo editto di pacificazione sarà seguìto in ogni suo punto; il quale comincierà il primo di marzo prossimo nella Ghienna, e il primo d'aprile susseguente nella Linguadocca. Ma tratanto saranno levati e remossi tutti gli atti di ostilità da ogni parte: e sia mandato quest'ordine alli governatori delle provincie.

2. Che la regina accorderà al re di Navarra, per sua sicurezza, per sei mesi a venire le piazze che seguono fino all'ultimo di agosto: ciò è nella Ghienna Bazas, Puinetot e Figerat: e nella Linguadocca, Renel, Briatest, Allet, San Rene, Bois sur Baès, Baignot, Alais, Emarghès, e Gignach, e Turech; con condizione che dentro di esse non potrà fare nè fortezza nè bastimento di chiesa per uso della religione riformata, contra l'editto.

3. Che li cattolici e ecclesiastici possino entrare, e stare nelle dette ville; goderanno de' lor beni e beneficii: la giustizia sarà liberamente amministrata: li denari del re saranno levati senza contrasto. Il che sarà fatto anco per guardia di quelli della nuova religione dove li cattolici saranno in maggior numero e più forza.

4. Che le dette ville saranno governate e comandate da genti da bene, amatori della pace e riposo publico, li quali saranno nominati dal re di Navarra, e approbati dalla regina; li quali si obbligheranno con sei altri delle ville principali di conservarli nella obedienza dovuta del re cristianissimo, mantener l'editto e quello che in esso si contiene; e di rendere le ville al primo di settembre prossimo (come si è detto) nelle mani di chi sarà ordinato dal re.

5. E medesimamente il re di Navarra ha posto nelle mani della regina la terra di Mur di Barais; la qual regina ne ha dato la commissione a monsignor di Arpagon per questi sei mesi: li quali forniti, la dovrà restituire, come di sopra.

ARTICLES CONVENUS ENTRE LA SÉRÉNISSIME REINE-MÈRE, LE ROI DE NAVARRE, LE PRINCE DE CONDÉ ET LES DÉPUTÉS DES PROVINCES[a].

1. On observera de tout point l'édit de pacification, à commencer du 1er mars prochain en Guienne, du 1er avril en Languedoc. On suspendra en attendant tout acte d'hostilité, et l'ordre en sera donné aux gouverneurs des provinces.

2. La reine cède au roi de Navarre les places suivantes : Bazas, Puymerol, Figeac en Guienne, Ravel, Briatexte, Alais, Saint-Agrève, Baix-sur-Bois, Allet, Lunel, Sommières, Aimargues et Gignac en Languedoc. Le roi de Navarre les gardera pour sa sûreté jusqu'au premier jour d'octobre, à condition que dans ces places on ne bâtira ni citadelle ni église réformée, contrairement à l'édit.

3. Les catholiques et leurs prêtres pourront librement demeurer dans lesdites villes, y jouiront de leurs biens et de leurs bénéfices; la justice sera dûment administrée, les impôts dus au roi seront payés comme de coutume. Dans les lieux où les catholiques l'emporteraient en nombre et en force, les mêmes garanties seront assurées à ceux de la nouvelle religion.

4. Les gouverneurs desdites villes seront gens de bien, amis de la paix et du repos public, nommés par le roi de Navarre et approuvés par la reine. Ils s'obligeront, avec six principaux bourgeois de ces villes, à maintenir celles-ci dans l'obéissance due au roi, à veiller à l'observance de l'édit, et à les rendre le 1er d'octobre (aux termes de l'édit) entre les mains des personnes qui seront désignées par sa majesté.

5. Le roi de Navarre remet la terre de Mur de Barès à la reine,

[a] Articles de la conférence tenue à Nérac, etc.; lesdits articles conclus au mois de février 1579. Ce traité, composé de vingt-sept articles, se trouve dans le Recueil des traités de paix, etc. Amsterdam, 1700, in-fol. t. II, p. 409.

6. Per evitare le oppressioni e disordini che li abitanti di dette ville e altri luoghi circonvicini..... [1], la predetta regina ha promesso di fornire e provedere di trentasei mila franchi che saranno dispensati [2] nelle mani di chi ordinerà il re di Navarra al principio di ogni mese.

7. E stato risoluto che nè quelli che comanderanno a dette ville, nè li soldati che saranno dentro, potranno levare e risquotere dagli abitanti di quelle cosa alcuna, sotto qual si voglia pretesto; ma li consoli di esse averanno carico di far le provisioni delle candelle [3] e legne per li corpi di guardia.

8. Per la restituzione delle quindici piazze non solo giureranno e prometteranno il re di Navarra, il principe di Condè, e venti delli principali gentiluomini della religione, e li deputati delle provincie che si trovano ora presenti, ma ancora li consoli e communità della Rocchiella, di Montalban, di Bergherach, Mellen, Mompellier, Nimes, Sciatres, Ughes [4] e Puilorens, prometteranno di farle restituire.

9. E se per caso si tenterà cosa in pregiudizio di quello che è scritto di sopra, se ne farà querella alli governatori e luogotenenti generali delle provincie del re, per via di giustizia ordinaria, e per le camere stabilite per conservazione di ogn'una delle due parti. E quello che sarà ordinato da loro, sarà esseguito nel termine di un mese, che averanno carica li governatori generali suddetti e altri officiali del regno di mettere la mano per riparare ogni cosa che fusse tentata contra l'editto della pace e per punire li colpevoli gravemente.

10. Che tutte le case, palazzi e castelli del re di Navarra, saranno

[1] Manca il verbo. O pure leggasi *fra gli abitanti*, o simile.

[2] Dispensare non è che il frequentativo di *spendere*: onde, secondo l'origine, tanto si dispensa a molti quanto a uno, tanto si dispensa distribuendo quanto consegnando e depositando.

[3] Così: e più sotto *querella*. E volgarmente taluni nel Ven. dicono tuttavia *curatella* per *curatela*, barbaro anch'esso.

[4] Il n'y a pas de ville de ce nom dans le traité original. Il n'y est question que des huit villes mentionnées dans la traduction.

qui en confie le gouvernement à M. d'Arpajon, lequel la restituera de la même manière à la fin des six mois.

6. Pour éviter les vexations et les désordres que cette occupation pourrait causer dans ces villes et dans les pays environnants, la reine s'engage à faire verser le 1er de chaque mois une somme de trente-six mille francs entre les mains de la personne qu'indiquera le roi de Navarre.

7. Il est défendu aux gouverneurs de ces villes et aux soldats qui les occuperont d'exiger des citoyens une chose quelconque, sous quelque prétexte que ce soit; mais les consuls de la ville fourniront aux corps de garde la chandelle et le bois.

8. Serment de rendre les places au temps fixé sera prêté non-seulement par le roi de Navarre, par le prince de Condé, par vingt des principaux gentilshommes protestants et par les députés des provinces présents à cet acte, mais aussi par les consuls et les communes de La Rochelle, de Montauban, de Bergerac, de Melun, de Montpellier, de Nîmes, de Chartres, de Puilaurens.

9. En cas d'infraction aux clauses ci-dessus énoncées, on en portera plainte, par voie de justice ordinaire, aux gouverneurs et aux lieutenants généraux des provinces, officiers du roi. Le recours passera par les chambres établies pour veiller à la conservation de chacun des deux partis. La décision qui s'ensuivra doit avoir son exécution dans le terme d'un mois, accordé aux gouverneurs généraux et aux autres officiers du royaume pour réparer toute atteinte faite à l'édit de paix, et pour punir gravement les coupables.

10. Les maisons, palais et châteaux du roi de Navarre ne recevront pas de garnison, ainsi que le porte l'édit lui-même.

lasciati senza mettervi guarnigione dentro, come si contiene nell' editto.

Questi furono gli articoli accordati; avendo (per quanto si disse) guadagnato assai la regina non concedendo loro cosa alcuna in materia della religione, nè camera di parlamento, come essi domandavano. Tuttavia si vidde bene che lo accordo era fatto solamente con fine di pace e di quiete, e che le condizioni non erano nè troppo onorate nè troppo secure per il re. Il quale e la regina (per quanto s' è veduto anco nella pacificazione di Poitiers) hanno l' animo in tutto alieno dalla guerra; perciocchè sì come il re con la prima pace che fece con i suoi rebelli, nell' entrare nel regno quando ritornava di Polonia, guadagnò assai (perchè con essa si accomodò con i suoi nemici, fermò il piede ne' suoi stati, dove non era ancora ben securo, e col tempo ebbe modo per recuperare le forze, per sodisfare a' suoi creditori, e per rimettersi in campagna); così in questa ultima perse assai, non solo per la reputazione (conciò sia che aveva astretti li suoi nemici in un certo modo a riconoscer la sua misericordia, tanto erano avviliti e persi [1] d' animo e d' appoggio), ma ancora per le condizioni; perchè le accordò più tosto come se fusse stato in bilancia della fortuna, che come superiore. Con la prima levò di mano l' armi al fratello, e se lo fece amico; con la seconda gli lasciò in certo modo attacco di pensare alle innovità[2] del regno. Tuttavia ella seguì; e, come ho detto di sopra, di modo se ne compiacque il re, che voleva che Poitiers fusse chiamata la villa della pace. Ma bene ebbe dappoi molti contrasti; e fu in pericolo di esser turbata molte volte, se la regina madre non l' avesse (come s' è detto) confermata a Tolosa. Dove intendendo ella i moti che in quei medesimi tempi erano fatti nel marchesato di Saluzzo dal marescial di Bellagarda, si risolse di avvicinarsi quanto più poteva al Delfinato per dare con la sua presenza ordine a quelle cose che n' avevano bisogno, come anco le fu scritto dal re cristianissimo.

Questo moto di Bellagarda fece levar la testa a molti prencipi

[1] Dante.

[2] Coll. Ab. Is. *Innudità* per *nudità*.

Tels furent les articles convenus. On regarda la reine comme ayant assez gagné en ne faisant aux huguenots aucune concession en matière religieuse, et en ne leur accordant point une chambre de parlement, ainsi qu'ils le demandaient. Cependant on voyait bien que l'amour de la paix avait seul conseillé ce traité, qui n'était ni bien honorable ni bien sûr pour le roi. Mais le roi et la reine-mère ont l'esprit entièrement éloigné de la guerre, ainsi que l'a prouvé la paix de Poitiers[a]. Le premier traité que fit ce prince avec ses sujets rebelles à son retour de Pologne, dès le commencement de son règne, lui fut assez utile; par ce moyen il s'entendit avec ses ennemis, il s'affermit sur son trône qui n'était pas bien solide, et il eut le temps de rétablir ses forces, de satisfaire ses créanciers et de se remettre en campagne. Mais cette dernière paix, au contraire, lui fut très-nuisible; car, dans ce moment, les rebelles étaient abattus, réduits presque à implorer sa miséricorde, tandis que les conditions qu'il signait, loin d'être imposées par un maître, supposaient des forces presque égales des deux côtés. Par la première paix il désarma son frère, il se l'attacha; par la dernière il lui fournit jusqu'à un certain point l'occasion de tenter des nouveautés dangereuses. Cela n'empêcha pas l'accord d'avoir lieu; le roi en fut tellement aise, qu'il ordonna que Poitiers fût dès lors appelé la ville de la paix; mais cette paix fut troublée à plusieurs reprises, et elle l'aurait été bien des fois encore si la reine-mère ne l'avait pas affermie à Toulouse. Elle avait eu connaissance des mouvements tentés vers le même temps par le maréchal de Bellegarde dans le marquisat de Saluces, et elle s'approcha le plus possible du Dauphiné pour aider de sa présence au rétablissement de l'ordre, ainsi que le roi le lui avait écrit

Le mouvement de Bellegarde mit en émoi plusieurs princes d'Italie

Davila, VI, 404.

d' Italia, dubitandosi che fusse un fuoco che avesse a distendersi in altre parti che nel marchesato di Saluzzo, essendo interpretato in diversi sensi questa azione. Perciocchè il tentar di privare un legitimo ministro del suo governo senza espresso consenso del signore, non pareva che fusse seme di nemicizia e querela particolare, come diceva il maresciale[1] ch' era la sua contra il signore Carlo Birago, all' ora governatore del marchesato; dubitandosi ch' egli avesse intelligenza secreta con ugonotti, vedendosi massime, che in manco di un mese gli vennero di Delfinato da[2] seimila fanti, e gran numero di cavalli; con li quali ritrovandosi in Carmignuola, e con gran quantità di artiglieria, in un tratto s' accostò alla terra di Saluzzo, di dove poco prima era uscito il signor Carlo, e ritiratosi in Vinovo, e poi in Turino. Nel castello era Luzzan, capitano francese, con cencinquanta soldati, che si offerì di sostenere l' assalto; ma non attese più che trecento tiri, che si rese, e venne in Francia, lasciando il marescial padrone. Il qual, mutato ch' ebbe li ministri, ritornò a Carmignuola, facendo poi un suo gentiluomo intendere al re che desiderava di restar servidor alla corona; e che quello che aveva fatto, era per nemicizia che aveva col signore Carlo, e non per altro; e che però supplicava sua maestà che gli volesse concedere il governo di quel marchesato, che le averebbe giurato fedeltà, e servito sempre fedelmente, come era debito suo. La qual cosa ben esaminata nel consiglio, con tutto che non vi apparisse la reputazione della corona, e con tutto che il cardinale Birago fusse presente, non si seppe però venire ad altra conclusione che di scrivere alla regina madre, che a questo negozio trovasse qualche accomodamento; e se in effetto trovasse che la mente del marescial fusse conforme a quello che faceva esponere, lo confirmasse in quel governo; poichè quando anche gli fusse denegato, non era facil cosa di scacciarlo senza mettere in arme tutta la Francia, come pareva già che fusse. Perchè, essendosi pochi giorni deliberato prima di far levata di seimila Svizzeri sotto

[1] I Toscani d' oggidì traducono in *scialle* lo *schall*.
[2] Cod. *di*.

qui craignaient que cet incendie ne s'étendît au delà du marquisat de Saluces : on donnait à cette agression plusieurs interprétations différentes. Essayer de chasser sans le consentement de son maître un gouverneur légitimement nommé [a], c'était bien plus qu'une querelle particulière, ainsi que M. le maréchal appelait l'attaque qu'il avait dirigée contre le seigneur Charles de Birague [b], gouverneur du marquisat. On croyait que ses mouvements étaient secrètement appuyés par les huguenots, en voyant surtout qu'en moins d'un mois on lui avait envoyé du Dauphiné six mille hommes d'infanterie et des cavaliers en grand nombre [c]. Le maréchal les rassembla à Carmagnola, et, comme il était assez fort en artillerie, il marcha sur Saluces, d'où le seigneur Charles de Birague venait de sortir, et s'était retiré d'abord à Vinovo, puis à Turin. Luzzan, capitaine français, était dans le château avec cent cinquante des siens; il avait promis de soutenir l'assaut; mais après trois cents coups de canon il rendit la place au maréchal [d], qui y changea les officiers, et retourna à Carmagnola. Il eut soin d'envoyer au roi un de ses gentilshommes pour lui dire qu'il entendait rester toujours fidèle sujet de la couronne, que dans ses actes il n'avait été mû que par pure inimitié contre le seigneur Charles de Birague; que, partant, il suppliait sa majesté de vouloir bien lui concéder le gouvernement du marquisat, qu'il lui jurerait fidélité et garderait son serment. On discuta l'affaire dans le conseil du roi. Bien que le cardinal de Birague fût présent, et que l'honneur du roi eût exigé tout autre chose, on ne sut prendre d'autre résolution que d'écrire à la reine-mère, afin qu'elle trouvât quelque accommodement, et qu'elle confirmât le maréchal dans ce gouvernement, si elle voyait que ses intentions fussent conformes à ses paroles, d'autant plus qu'en cas de refus il n'aurait guère été possible de l'en chasser sans

[a] « Il avait la volonté très-grande et l'esprit très-bon et un grand savoir : et ces gens savants qui ont lu, tirent des lettres et des livres, des exemples qu'ils étudient d'imiter selon leurs passions, affections et volontés. » (Brantôme, IV, 96-109.)

[b] Davila, p. 367, 411.

[c] Le même, p. 368.

[d] Le même, p. 411.

il conte di Sciampergh, e di diecimila Francesi, gli ugonotti se n'erano di già ingelositi, dicendosi massime, che la carica si sarebbe data al duca di Umena o a monsignore di Mandelot governator di Lione. Onde fu detto che il re di Navarra e 'l prencipe di Condè, e molti altri capi della religione s'erano uniti a Montalbano per pensare ai casi loro; ma veduta la cosa andare in fumo, ogn'uno si stette cheto. E sebbene quanto a' prencipi d'Italia, a nessuno pareva che questo fatto dovesse più premere che al duca di Savoia, egli però non ne fece alcun moto; se non che fece stare le sue genti in pronto, e fece intendere a Bellagarda che fino che la cosa fusse andata tra il signor Carlo e lui, non si sarebbe mosso, ma quando vedesse farsi offesa a' suoi popoli, mostrerebbe all' ora che se ne risentirebbe. E perciò non gli proibì (che poteva farlo facilmente) ch'egli conducesse l'artiglieria da Carmignuola a Saluzzo per il suo territorio; che dispiacque in certo modo al re.

Questo fine ebbe questo sospetto che aveva sparso in Italia molto seme di mala consequenza, non pure quando Francesi non avessero fatto disegno a qualche impresa di quà dai monti, ma quando anco ugonotti soli vi fussero stati chiamati. E in Francia si diceva publicamente che il marchese d'Aimonte governatore del stato di Milano aveva sovvenuto il marescial di denari, e che anco il signor duca di Savoia aveva chiuso gli occhi per qualche suo particolare interesse e disegno, sperando egli forse (così dicevasi in quel tempo) che vedendosi il re quasi fuori del possesso di quel marchesato, s'inducesse facilmente a farne permutazione con sua altezza, prendendo in contracambio qualche stato vicino a Lione, nel Delfinato o nella Bressa, vicino al Maconese, verso Borgogna; e egli restar libero e solo signore di tutto il Piemonte, e scacciarne del tutto Francesi, li quali hanno quel piede in Italia, ch'è veramente l'ombilico e 'l core del Piemonte. Ma la cosa non passò secondo il[1] dissegno : perchè Bella-

[1] Forse *quel*.

mettre en mouvement le royaume tout entier, qui n'était déjà guère tranquille. En effet, comme il fut question pendant quelques jours de faire une levée de six mille Suisses, commandés par le comte de Schomberg, et de dix mille Français, les huguenots avaient conçu de la défiance, surtout le commandement devant en être donné au duc de Maine, ou bien à M. de Mandelot, gouverneur de Lyon. On assura que le roi de Navarre, le prince de Condé et plusieurs chefs de la religion nouvelle s'étaient assemblés à Montauban pour aviser à leurs affaires; mais comme le dessein s'évanouit, tout le monde se calma. Quant aux princes d'Italie, il était naturel que cette entreprise touchât le duc de Savoie plus vivement que tout autre; néanmoins il ne bougea pas : seulement il tint son armée prête, et fit dire à Bellegarde que tant que les choses se passeraient entre le seigneur Charles de Birague et lui il ne remuerait point, mais que si l'on attaquait ses peuples, il en montrerait tout son ressentiment. Voilà pourquoi il n'empêcha pas le maréchal de traîner son artillerie de Carmagnola jusqu'à Saluces, à travers son territoire, ce qui ne plut guère au roi.

Ainsi finit la défiance qui avait répandu en Italie de mauvaises semences, en supposant même que les Français n'avaient pas eu le dessein d'une expédition en deçà des Alpes, et que les huguenots devaient être appelés seuls. En France on disait ouvertement que le marquis d'Ayamonte, gouverneur de Milan, avait aidé le maréchal de son argent, et que le duc de Savoie lui-même avait fermé les yeux, dans le secret espoir que le roi, se voyant privé de la possession du marquisat de Saluces, en ferait l'échange avec son altesse pour quelque territoire près de Lyon, dans le Dauphiné, ou dans la Bresse, près du Mâconnais. De cette manière le duc de Savoie comptait rester le maître de tout le Piémont, et en chasser les Français, qui, ayant ce pied dans le pays, possèdent le cœur même du Piémont. Mais les choses ne se passèrent pas ainsi qu'il le souhaitait. Bellegarde alla trouver la reine-mère à Montluel; rassuré déjà par les avances de son altesse, il s'excusa de sa conduite en déversant toute la faute sur Birague. Ainsi, pour éviter un mal plus grave, on fut

garda andò a trovar la regina madre a Monluello, assicurato però da sua altezza; dove cercò di giustificare le cose sue, caricando li panni alle spalle del Birago, in modo che fu eletto per il manco male (la necessità così strinse) di confermare il marescial in quel governo; e la regina gli diede le lettere del re, nelle quali lo chiamava *amato e fedel cugino*, dandogli quella maggior autorità che si possa dare a un ministro, anzi confermandogli quello ch'egli s'aveva pigliato, per non dire usurpato. Si viddero molte scritture dall' una parte e dall' altra, anzi più tosto cartelli o libelli famosi, nelle quali, oltre le cause delle querele particolari, si vedeva che particolar studio d' ogni uno di loro era di mettere in disgrazia del re e della corte il suo nemico, usando parole ingiuriose, e toccando circostanze di molta consequenza. Onde in corte se ne facevano varii ragionamenti; perciocchè avendo la regina fatto intender a Bellagarda che averebbe parlato con lui in qualche luogo del Delfinato, egli, non si assicurando punto, aveva mandato un suo gentiluomo a scusarsene; e dappoi, essendosi il duca di Savoia abboccato con sua maestà in Granoble, ebbe parola, come s'è detto, di farlo venir securamente a Monluello, dove, secondo l' ordine del re, portato da monsignore di Villecler, fu confermato nel governo del marchesato di Saluzzo. Il signor Carlo venne in Francia per veder d'accordare le cose sue e di aver qualche ricompensa; ma la morte repentina e non pensata di Bellagarda, che successe in quei tempi che noi eravamo in viaggio per tornare in Italia, levò di pensiero molti che dubitavano ch'egli dovesse essere un giorno ministro di qualche grande incendio in Italia.

S'era tra tanto monsignore d' Alanson transferito[1] in persona in Inghilterra, senza far motto (per quanto si disse) nè anco al re, partindo[2] una mattina all'improviso di Parigi, avendogli mandato quella regina un ampio passaporto; in modo che li servidori suoi medesimi che non lo sapevano, stavano ostinati in affermare che fusse ritornato in Fiandra. Ma dal viaggio e camino ch' egli prese, e dal fermarsi

[1] Dante : *translato*.

[2] Forma ven. nota.

contraint de confirmer au maréchal le gouvernement de Saluces. La reine lui remit les lettres où le roi l'appelait son *amé et féal cousin,* lui donnait toute l'autorité qu'on peut octroyer à un ministre et sanctionnait ce qu'il avait pris, pour ne pas dire usurpé. On échangea de part et d'autre force écrits, ou plutôt force attaques et libelles. Outre les débats personnels, chacun des deux partis cherchait à mettre le roi en défiance de la faction ennemie, en employant des paroles injurieuses et en révélant des choses d'une importance majeure. Les courtisans tenaient mille propos à ce sujet, parce que, la reine ayant fait dire à Bellegarde qu'elle désirait le voir dans un endroit quelconque du Dauphiné, lui, toujours en soupçon, y avait envoyé un de ses gentilshommes avec ses excuses; et après cela, le duc de Savoie ayant eu à Grenoble une entrevue avec sa majesté, et lui ayant promis d'amener le maréchal à Montluel, celui-ci y était venu en effet, et avait été confirmé dans le gouvernement du marquisat par un ordre royal apporté par M. de Villequier. Charles de Birague vint en France pour arranger ses affaires et obtenir un dédommagement, lorsque la mort subite de Bellegarde (arrivée dans le temps où nous revenions de notre ambassade) dissipa la crainte de le voir devenir un jour l'auteur de quelque grand incendie en Italie.

M. d'Alençon était parti pour l'Angleterre, à ce qu'on assure, sans mot dire, pas même au roi[a], après avoir reçu de la reine Elisabeth un très-ample passe-port. Ses serviteurs mêmes le croyaient retourné en Flandre; mais lorsqu'on sut la direction qu'il avait prise, et qu'on le vit s'arrêter sept jours à Boulogne pour attendre le temps favorable, il n'y eut plus de doute. On faisait là-dessus toutes sortes

[a] Davila, VI, 413.

sette giorni in Bologna per aspettare il tempo, tutti questi dubii si chiarirono. Ma però si facevano di molti bei discorsi; perchè alcuni dicevano che il prencipe di Parma (che successe nella carica del signor don Giovanni in Fiandra), avvertito di questo passaggio, aveva fatto uscire gran quantità di legni a quelle marine per averlo nelle mani e mandarlo in Spagna : altri dicevano che sua altezza aveva intelligenza con Oranges, e che aspettava le sue navi per passare in Olanda, e di là ritornare poi in Fiandra contro Spagnuoli : e cose così fatte.

Passò dunque in mare doppo sette giorni ; e gionto in Londra, allogiò privatamente in casa dell' ambasciatore di Francia il primo giorno; poi fu raccolto nel palazzo regale, e spesato dalla regina, la quale lo incontrò il secondo giorno due miglia fuori della città. Si disse che usarono più parole di ceremonia che fatti per concludere il matrimonio, tutto che l' uno e l' altro si presentassero di cose di molto prezzo. Si disse anco che la regina gli portava la mattina il boglione[1] a bevere di sua mano, e che Monsignor s' era mostrato a lei in giuppone[2] d' ermesino incarnato, per farle vedere che non era gobbo, come l' era stato referto[3]. Ma per quanto si vidde, trattorno all' ora d' ogni altro negozio che del matrimonio ; o almeno questa donna sagacissima usò questa mina[4] per tener Monsignor in speranza, e disponerlo a perseverare nella nemicizia col re di Spagna. E tanto più questo fu creduto, perchè non era quasi sua altezza a pena arrivata in corte di ritorno d' Inghilterra, che venne nuova che Gramon, signor guascone, in nome del re di Navarra, aveva preso Fonterabia, fortezza di molta importanza in Biscaglia alle frontiere di Spagna, e predicatola[5] con più di quattromila Francesi, essendo egli in campagna dove concorreva tutto il paese. E come che questa cosa fusse

[1] Barbaro. Ma gli antichi dicevan *bogliente*.

[2] Ariosto : *giuppa*. Il comune *giubba* e *giubbone*. Era di que' tempi la veste di sotto, da uomo e da donna.

[3] Redi : *riferto*. Lippi : *referto* sost. E così in tosc. tuttavia *fare il referto*.

[4] Improprietà che appartiene allo stile, e non alla lingua.

[5] Forse *occupatala*.

de discours : les uns disaient que le prince de Parme[a], successeur de don Juan dans le gouvernement de Flandre, averti de ce voyage, avait expédié plusieurs bâtiments pour s'emparer de Monsieur et pour l'envoyer en Espagne; les autres prétendaient que son altesse était d'accord avec le prince d'Orange, et attendait que ses navires vinssent le prendre pour passer en Hollande, et de là retourner en Flandre faire la guerre à l'Espagne; et plusieurs autres propos semblables.

Monsieur traversa la mer, arriva à Londres, et logea le premier jour chez l'ambassadeur de France, puis dans le palais royal, aux frais de la reine, qui le vit le second jour à deux milles hors de la ville. On dit que, relativement au mariage, il y eut des paroles vagues plus que des actes propres à amener sa conclusion; on échangea des présents de grand prix. On dit encore que la reine lui apportait de sa propre main, tous les matins, un bouillon à boire; et que Monsieur s'était montré à elle en pourpoint de soie couleur de chair, pour lui faire voir qu'il n'était pas bossu, ainsi qu'on le lui avait rapporté. Mais, d'après ce qui se vit, on traita alors plutôt de toute autre affaire que du mariage, ou, pour mieux dire, cette sage reine se servit de cette amorce pour tenir Monsieur en haleine et pour l'affermir dans l'inimitié de l'Espagne. On fut d'autant plus disposé à le croire, qu'aussitôt que son altesse fut revenue d'Angleterre, on répandit le bruit que Grammont, seigneur gascon, avait pris, au nom du roi de Navarre, Fontarabie, forteresse importante de la Biscaye sur la frontière d'Espagne, y avait laissé une garnison de quatre mille soldats français, et courait lui-même la campagne et tout le pays. Cette nouvelle, communiquée par les lettres de M. de Biron, lieutenant du roi en Guienne, fit penser que la reine d'Angleterre, le duc d'Alençon, le roi de Navarre, le prince Casimir et le prince d'Orange étaient tous d'accord pour porter la guerre en Espagne. Mais ce bruit n'était pas vrai, quoique le roi lui-même en eût fait part aux ambassadeurs

[a] Muratori, *Annales*.

creduta perchè fu scritta da monsignore di Birone, luogotenente del re nella Ghienna, così ogn' uno credeva che fusse un trattato e intelligenza della suddetta regina, del duca d'Alansone, del re di Navarra, di Casimiro e del prencipe d'Oranges, d' accordo tutti per far la guerra in Spagna. Ma il chiarirsi poco dappoi, che questa fu una nuova falsa (se ben il re medesimo che lo credeva, la communicò con gli ambasciatori, scusandosi però, che non ne era consapevole, e che gli spiaceva); chiarì anco che tutte queste cose erano immaginative[1]. E da questo accidente gli uomini possono conoscere la furia troppo frettolosa (per non dir leggiera) del Francese, in pensar, anzi in voler effettuare prima che pensare, e scrivere prima che fare molte volte le cose loro. La cosa seguì di questo modo.

Fonterabia è alla marina; e da quel canto che il mare se gli accosta, non è molto forte di muraglia. Pare che Gramone avesse pure qualche intelligenza dentro, e che fusse invitato ad accostarsi da quella parte. O che quelli di dentro ch' erano consapevoli del fatto, non si sentissero forti assai, o che non sapessero guidare il negozio, ne fu scacciato, e guasta tutta la pratica, essendo causa di far correre tutti li Spagnuoli di quei contorni a quella volta. E perchè, prima che succedesse il fatto, Gramon aveva scritto al re di Navarra che facesse stare le genti in pronto per spalleggiarlo e soccorrerlo se bisognasse, si pubblicò ch' egli l' avesse presa; in modo che sì come prima li Francesi non potevano capire di vana gloria di aver gabbato li Spagnuoli, e superatili d' astuzia, così, come si verificò il fatto, puosero[2] tutti le pive nel saco, e ebbero doppio scorno. Di modo che quelli che n' erano interessati, venivano ad esser tanto maggiormente arrabiati[3] contra Spagnuoli. Tuttavia il re che sen' era purgato sempre con l' agente di Spagna, mostrò di avere molta allegrezza, che la cosa riuscisse com' ella riuscì.

[1] Sost. Se pur non ha a dire *immaginate*.
[2] Forma nota tosc. e nap.
[3] Di questa forma, più analoga all' origine, non resta che *rabido*, e *arrabicare* ch' è del Pataff.

étrangers en s'en excusant et en déclarant qu'il n'était pas dans le secret de cette entreprise, et qu'il en était fâché : d'où l'on voit la précipitation, ou, pour mieux dire, la légèreté des Français, qui tantôt ébruitent les choses avant que de les faire, tantôt les font avant que d'y avoir pensé. Voici le vrai de l'affaire

Fontarabie est sur le rivage de la mer, du côté de laquelle les murailles de cette place ne sont pas très-fortes. Il paraît que Grammont avait quelques intelligences au dedans, et qu'il fut invité à s'approcher de ce côté-là. Mais, soit que les gens qui étaient dans le secret ne fussent pas assez adroits, ou que le nombre n'en fût pas suffisant, Grammont fut repoussé ; toute manœuvre secrète fut rompue, et les Espagnols des alentours accoururent vers la citadelle. Comme avant l'attaque Grammont avait écrit au roi de Navarre de se tenir prêt pour l'appuyer et le secourir au besoin, cela fit répandre le bruit de la prise de Fontarabie. Les Français, fiers d'abord d'avoir surpris les Espagnols et de les avoir surpassés en astuce, furent bientôt doublement honteux et marris. Tous les intéressés en redoublèrent de rage contre les Espagnols. Le roi, qui s'était toujours excusé de cet acte auprès de l'ambassadeur d'Espagne, montra de la joie de ce qui était arrivé.

Ebbe sua maestà in questo una indisposizione pericolosa, per la quale dubitavano molto li medici della sua vita, poichè di una simile morì anco il re Francesco, suo fratello : perciocchè essendosegli scoperto una postema nella testa, che gli buttò[1] la febre[2] quasi continua, mentre che li medici disperati consultavano in qual parte dovessero tagliare, che fusse manco di pericolo, ella crepò da se per una orecchia, e lo liberò in poco tempo. Conclusero però li medici, per conoscerlo soggetto alle alterazioni del capo, di farli radere tutti li capelli, come costuma tuttavia, portando perciò in testa una beretta[3] fatta alla polacca, la quale non si leva mai nè anco in chiesa.

Questo accidente successe appunto in quei giorni che Monsignore era in Inghilterra ; in modo che tanto maggiormente si diceva ch'era stato mal consigliato a far quel viaggio ; perchè (oltre la poca reputazione di un prencipe così grande, di andare in paese forestiero senza resoluzione, o apparenza[4] del negozio che si trattava, e senza compagnia); era stato anche in grave pericolo, quando il re suo fratello fusse venuto a morte, trovandosi egli lontano, che il regno si fosse sollevato e diviso, e, quello ch' era peggio, che la regina d'Inghilterra non lo avesse ritenuto come re, nè liberato, prima che gli avesse fatto fare la restituzione di Bologna e di Calès, piazze possedute da Francesi, e pretendute da Inglesi. Ma la maestà di Dio, che con la clemenza più tosto che la giustizia ci fa spesso ravvedere de' nostri errori, liberò il re, restandogli solo un poco di dolor di denti. Mentre sua maestà stette male, furono spediti molti corrieri l'uno doppo l'altro alla regina madre, perchè ritornasse in

[1] Ms. *butò*. Forse *portò* o simile. Con la febbre buttan delle bolle, la febbre butta fuori il calore, ma una postema non butta la febbre. Buti : « Aveva una postema nel capo ; e però febbricitava. » Meglio il terrazzano del contado di Pisa, che il nobile Veneto. Non si taccia però, che *gettare* ha talvolta senso di *portare* e *produrre*. In M. Vill. le inondazioni *gettano carestia* : nel Davanz. e nel tosc. vivente gli alberi *gettano*, la terra *getta*.

[2] Guitt. *febra*. Sacch. *febricoso*. Dante : *febricante*.

[3] Ven.

[4] O apparenza di risoluzione del....

Dans ce temps-là sa majesté fut atteinte d'une maladie que les médecins déclarèrent dangereuse, puisque le roi François II, son frère, en était mort. C'était un dépôt dans la tête, qui lui donna une fièvre continue. Tandis que les médecins effrayés délibéraient de quel côté on pourrait l'ouvrir avec moins de danger, il creva de lui-même, et il sortit par une oreille : le roi fut guéri en peu de temps. Mais les médecins, le voyant sujet aux maux de tête, lui conseillèrent de se la raser tout à fait, et de porter un bonnet à la polonaise, qu'il n'ôte jamais, pas même à l'église.

Comme cet accident arriva justement à l'époque où Monsieur se trouvait en Angleterre, on se récriait d'autant plus vivement sur l'inopportunité de ce voyage : d'abord, disait-on, c'était chose malséante à un si grand prince que d'aller en pays étranger sans suite et sans assurance de réussir; puis, si le roi venait à mourir, le royaume, en l'absence de Monsieur, serait en proie aux soulèvements et aux divisions, et, ce qui serait pis encore, la reine d'Angleterre pouvait le garder comme otage, jusqu'à ce que, en qualité de nouveau roi, il eût rendu Boulogne et Calais, que les Anglais réclamaient toujours. Mais Dieu, qui, par des voies de miséricorde bien plus souvent que par des voies de justice, nous conduit à reconnaître nos erreurs, délivra sa majesté de sa maladie, de sorte qu'il ne lui en resta de trace qu'une légère douleur de dents. Pendant le danger on expédia à la reine-mère plusieurs courriers de suite pour la rappeler à la cour; mais, aussitôt qu'il fut un peu mieux, le roi révoqua cet ordre de sa main, et lui écrivit de rester jusqu'à ce qu'elle eût arrangé l'affaire du marquisat de Saluces. Elle y réussit de la manière que nous avons racontée, et revint à Paris le 14 novembre, après un peu moins de dix-huit mois d'absence, ayant, pour dire la vérité, plutôt assoupi qu'accordé les différends de la Guienne, du Languedoc, de la Provence et du Dauphiné. C'est une princesse infatigable aux affaires, vraiment née pour maîtriser et pour gouverner un peuple aussi

corte; ma come cominciò a trovarsi meglio, revocò questo ordine di sua mano, e le scrisse che dovesse fermarsi fino che avesse del tutto accomodato le cose di Bellagarda, come ella fece di quel modo che abbiano detto, ritornando alli 14 di novembre in Parigi, doppo esser stata poco meno di diciotto mesi in viaggio, avendo, per dir il vero, più tosto acquetato che accomodato le differenze della Ghienna, della Linguadoca, di Provenza e del Delfinato. Donna indefessa nei negozii, e nata a punto per travagliare[1], e governare Francesi che sono tanto inquieti. Li quali cominciando a conoscere il suo valore, bisogna che a lor dispetto la laudino, e si ripentino[2] di non l'aver prima conosciuta. Fu incontrata dal re e dalla regina regnante fino a Orleans; e poi dal consiglio del parlamento e da tutta la villa una lega fuori di Parigi.

Si scuoprì anco quasi in questi medesimi tempi una congiura di alcuni principali, che trattarono di prender sua maestà cristianissima nel parco di San Germano, dov' egli era ito per restaurarsi del tutto della sua infirmità[3]. Ma scoperta, e revelati[4] insieme gli autori, fu fatto provisione, e mandato il prevosto dell' hostel con alcune bande di cavalli in Normandia, dove costoro si erano ritirati, e per tenir in freno quella provincia, e specialmente la città di Rovano che s'era sollevata. E furono presi alcuni. Tuttavia non fu fatto molto strepito, o perchè la cosa non fusse di molta importanza, o perchè si scoprisse che alcuni dei più grandi vi avevano le mani dentro. Fu però mandato il marescial di Mattignione con quasi un corpo di esercito in campagna, perchè vedesse di aver nelle mani monsignore della Rochiagion, che si diceva essere stato capo di questa congiura. Come si fusse[5], monsignore d' Alansone, che all' ora si ritrovava fuor di corte, malcontento, s'era preparato per andare a incontrare la regina madre fino a Nevers; ma come intese che il re vi andava, non volse andarvi egli altrimenti, che fu trovato[6] molto male. Di modo che

[1] In senso di faticare fortemente non è punto improprio.

[2] Ven. ma il tosc. n' ha esempi.

[3] Gelli. Petrarca: *infirmo*.

[4] Dante, Boccaccio.

[5] Senza il *che*. G. Vill.

[6] Non sempre è gallic. Esempi analoghi n' ha il Boccaccio.

remuant que les Français : ils reconnaissent à présent son mérite, sont forcés de l'estimer, et se repentent de ne l'avoir pas plus tôt appréciée. Le roi et la reine régnante allèrent à sa rencontre jusqu'à Orléans ; le parlement et le peuple de Paris se rendirent au-devant d'elle à une lieue en dehors de la ville.

On découvrit vers ce même temps une conspiration ourdie par quelques-uns des principaux seigneurs du royaume, qui voulaient s'emparer de sa majesté très-chrétienne au parc de Saint-Germain, où elle était allée pour rétablir sa santé. Après qu'on eut découvert le complot et ses auteurs, on envoya en Normandie, où ils s'étaient retirés, le prévôt de l'hôtel avec plusieurs compagnies de cavalerie, pour contenir cette province, et notamment la ville de Rouen, qui s'était soulevée. On arrêta quelques-uns des coupables, mais sans trop faire de bruit, soit que le crime ne fût pas grave, soit qu'on se fût aperçu que trop de grands seigneurs y trempaient. Cependant le maréchal de Matignon fut envoyé avec un corps d'armée pour tâcher de prendre M. de La Roche-Guyon, qu'on disait être le chef de la conjuration. Quoi qu'il en soit, M. d'Alençon, qui était alors absent, et mécontent de la cour, et qui voulait aller à la rencontre de la reine jusqu'à Nevers, sitôt qu'il sut que le roi se préparait à ce même voyage, ne bougea pas ; ce qui fut trouvé très-mal. La reine, après s'être reposée six jours, se rendit auprès de lui, et lui fit promettre de revenir à la cour, à condition que les mignons et les favoris les plus puissants du roi seraient tous renvoyés hors de Paris. C'est ce qui eut lieu, dit-on, après notre départ.

la regina riposatasi sei soli giorni, andò a ritrovar lui ad Angers: col quale, quello che si operasse, fu che sua altezza le promisse di tornare in corte tuttavolta che li mignoni del re e quei suoi più intimi e favoriti, fussero licenziati fuor di Parigi, come si fece poi, per quanto fu detto mentre noi eravamo in viaggio.

Fu anco in questi tempi ammazzato Bussì d' Amboisa, primo gentiluomo e favorito di Monsignore, il quale essendo innamorato d'una gèntil donna, e trovandosi spesso con lei, il marito, ch'è uomo di seguìto in Britania, sebene di roba lunga, essendo avvertito di questo, disse alla moglie che per salvar la vita di lei, non vedeva altro remedio che un solo, ciò è ch' ella facesse venire incautamente il signor di Bussì al tempo che le direbbe. La donna (se donna se[1] può dir questa tale), o per timor di se medesima o perchè fusse innamorata di qualchun' altro ancora, avvertì l' amante ch' ella sen' andava in villaggio[2], e che lo avrebbe atteso il giorno dietro per goderlo; e che andasse pur securamente, che il marito non ci sarebbe per sturbarli. Sopra le quali parole invitato e assicurato andò con due soli gentiluomini de' suoi. Entrato nel cortile, secondo l'ordine fu fermata[3] e stangàta la porta; e subito fu assalito da vent' uomini, che con buone archibusate ammazzaro lui e li suoi compagni, restando la donna omicidiale[4] del suo amico con perpetua infamia di impudicizia e di crudeltà inaudita. Poichè poteva benissimo con aiutare il suo amico destramente ovviare a tutto male; e se il marito le fece scriver quella lettra per forza col pugnale alla gola (come fu detto), poteva piutosto morire di mille morti che commettere tal tradimento. Il che so che non avrebbe fatto mai la mia gloriosissima signora N., donna altrettanto generosa d' animo, nobilissima di sangue, e resoluta[5] nelle sue amorose e divine operazioni, quanto infelice in aver un marito ch' è di lei indegno.

Questo atto e accidente non servì dunque d' altro a quel povero

[1] È romano, oltre all' essere lomb. e ven.

[2] Forse *villa*.

[3] Novellino, Firenzuola.

[4] Berni.

[5] Galileo: *resolutamente*.

Vers ce temps-là Bussy d'Amboise, premier gentilhomme et favori de Monsieur, fut tué. Il était amoureux d'une dame qu'il voyait très-souvent. Or le mari, qui était un homme très-important en Bretagne, quoique de robe, en ayant été averti, dit un jour à sa femme : « Tu n'as qu'un moyen de sauver ta vie : c'est de faire venir chez moi, à l'heure que je te dirai et sans précaution, le seigneur de Bussy. » La dame (si pourtant elle est digne de ce nom-là), ou par crainte pour elle-même ou parce qu'elle en aimait un autre, prévint son amant qu'elle irait à la campagne, et qu'elle l'y attendrait le lendemain; qu'il vînt en toute assurance, et que son mari ne saurait les troubler. Bussy en toute sécurité arrive avec deux de ses gentilshommes. Aussitôt qu'il est dans la cour, on ferme et l'on barre la porte sur lui (tel était l'ordre) : il est assailli par vingt hommes, qui le tuent à coups d'arquebuse, lui et ses compagnons. La femme qui avait causé le meurtre de son amant resta avec la tache perpétuelle d'une impureté et d'une cruauté sans exemple. Elle aurait bien pu avertir son ami et détourner adroitement ce malheur; et si son mari lui avait (ainsi qu'on l'a dit) fait écrire cette lettre le poignard sur la gorge, elle devait plutôt souffrir mille morts que de commettre une telle trahison. Ce n'est pas ainsi qu'en aurait agi ma très-glorieuse dame N., dont l'âme est aussi généreuse que le sang est noble; dame très-décidée dans les divins actes de l'amour : malheureuse en cela seulement qu'elle est au pouvoir d'un mari tout à fait indigne d'elle.

Mais ce crime ne servit de rien au pauvre mari; ce fut une faible et déshonorante vengeance, car une chose dont la faute d'ailleurs n'était pas à lui, et que peu de gens savaient, est maintenant connue de tout le monde. On n'en fit cependant pas trop de bruit;

marito, che di debole vendetta in chi aveva manco colpa, e di notabilissimo scorno a lui; perchè dove la cosa era nota a pochi, venne in cognizione di tutto il mondo. Non se ne fece però dimostrazione di castigo: o almeno non se ne fece strepito alcuno, con tutto che Bussì fusse persona tanto principale. Ma in Francia pare che in queste occasioni d'onore sia lecito ad ogn'uno di farsi ragione da se. Come fece anco monsignore di Villecler a Poitiers: ch' essendo egli stato lungamente fuor di corte, ritornato poi dove aveva lasciato la moglie, la ritrovò gravida e vicina al parto. Onde mosso dal sdegno, non pure ammazzò lei prima che partorisse, ma ancora due sue cameriere che la volevano difendere, privando anco di vita due creaturini, che non erano ancora nati. E pure la giustizia non fece moto alcuno; egli seguitò li suoi affari in corte, mostrandosi quel dì medesimo, come se la cosa non toccasse a lui [1], o come se avesse ammazzato cinque animali in campagna. Il che, per dire il vero, fu trovato barbaro, per non dire inumano. Ma, per dirne il vero, questo è costume de' principi e de' padroni, che siccome son presti a prendere affezione a' loro servidori, così anche sono trabocchevoli a saziarsene.

Per la morte di Bussì vaccarono molti beneficii, cioè abbazie e officii, il governo di Angers, e il carico di primo sciambelano [2] di Monsignore; il quale carico essendo dimandato con molta instanza da due signori principali uguali di meriti e di sangue, non sapendo sua altezza risolversi in qual di loro, essi volevano determinar [3] la causa con la spada. Ma perchè tutta la corte si divideva in due fazioni, fu posto tal ordine, che ogn'un restò contento. E furono questi, l'uno monsignore di Parigi, fratello del cardinale Ramboglietto, e l'altro, monsignor della Fin, che fu quello che persuase a sua altezza di ritornare in corte la prima volta quando venne di Fiandra.

Si andò poi raffredando il negozio del matrimonio con la regina d'Inghilterra; perchè Inglesi mostravono di non voler acconsentire

[1] Dante: « Di questa digression che non ti tocca. » Ma in Dante pare quarto caso, non terzo. — [2] Siccome da *Chablais, Sciablese;* da *Châlons, Scialon;* così da *chambellan* fece costui *sciambellano.*

[3] Cavalca: « Determinò la questione. »

on n'essaya même pas de punir l'assassin, quoique Bussy [a] fût un grand personnage. Il paraît qu'en France, dans ces affaires d'honneur, il est permis à tout homme de se faire justice soi-même [b]. C'est ce que fit M. de Villequier à Poitiers. Après une longue absence de la cour, étant retourné où il avait laissé sa femme, il la trouve enceinte et près d'accoucher. Il la tue, et, avec elle, deux femmes de chambre, qui voulaient la défendre : il ôte en même temps la vie à deux innocentes créatures qui n'avaient pas même vu le jour; et cependant on le laisse tranquille sans que la justice informe; il poursuit sa carrière à la cour comme si ce n'était rien, ou comme s'il eût tué cinq bêtes fauves à la chasse. On trouva cette conduite, à vrai dire, inhumaine et barbare. Mais c'est là l'habitude des princes et des maîtres, qui s'engouent de leurs serviteurs et s'en dégoûtent aussitôt.

La mort de Bussy laissa plusieurs charges vacantes : d'abord plusieurs abbayes, puis le gouvernement d'Angers, puis le titre de premier chambellan de Monsieur. Cette place était demandée à la fois par deux grands seigneurs égaux en mérite et en noblesse : Monsieur ne savait lequel préférer; aussi voulaient-ils décider le différend par l'épée; mais comme cela partageait la cour en deux factions, on y mit tel ordre que chacun fut content. L'un était M. de....., frère du cardinal Rambouillet; l'autre, M. de la Fin, celui qui conseilla à son altesse de retourner à la cour la première fois qu'elle revint de Flandre.

La négociation du mariage avec la reine d'Angleterre allait en se

[a] Les épitaphes ne lui manquèrent pas. « Il fut craint du soleil, bien aimé de la lune..... Son livre fut son sang, sa plume son épée. » (Brantôme, IV, 59-72.) On voit déjà en France le mauvais goût qui devait infecter l'Italie dans le siècle suivant.

[b] Ainsi Baleins tua l'amant de sa sœur. (*Vie de de Thou*, II.)

a quelle condizioni che dimandava Monsignore; e fu sparso un cartello (non si seppe mai se venisse da loro o da Spagnuoli) per metter in diffidenza sua altezza contro la regina, come s'ella avesse voluto questo matrimonio per far cader il regno d'Inghilterra in mano della corona di Francia, e che Monsignore, oltre l'altre operazioni, avrebbe estirpato del tutto la eresia, fondando la religion cattolica romana, e che avrebbe fatto rinunziare alle provincie e piazze, specialmente Calès e Bologna, che pretendono Inglesi essere di loro diritto dominio : con altre imputazioni così fatte. Alle quali fu risposto con scrittura di ordine della regina, nella quale ella giustificava le azioni di Monsignore esser tanto reale, e di prencipe tanto magnanimo, che non avrebbe sforzato mai li popoli a vivere in altro modo nè in altra religione che secondo il lor costume; e che quanto al regno, avrebbe più tosto cercato di aggrandirlo che di sminuirlo; e che nè ella nè egli avevano pensato mai ad altro che al benefizio e al comodo della cristianità tutta, e alla soppressione delli tiranni*.

Fu in quei medesimi giorni che il signor ambasciatore mio padrone si licenziò dalle loro maestà : dalle quali come fusse ben ve-

* Tra questi tempi erano successe molte picciole fazioni in Fiandra, ma nessuna però segnalata nè degna di scriversi, se non quella di Mastrich, dove essendosi accostato con tutto l'esercito il prencipe di Parma, che, come abbiamo detto, era stato creato generale nei Paesi Bassi, con quei medesimi titoli e autorità che aveva il signor don Giovanni, vi perdette molto tempo e molta gente prima che l'acquistasse, restando per quell'assedio l'esercito spagnuolo tanto stracco e debilito di forze, che tre o quattro mesi doppo non fece più cosa alcuna. Fu però la presa di questa piazza di molta consequenza, non solo per la ricchezza che vi fu trovata dentro, ma ancora per il sito e per la commodità che di essa potevano sperare Spagnuoli, di proibire molte vettovaglie e provisioni a' Fiamenghi, e ritenerle per loro, essendo questa fortezza situata sopra la Mosa che le passa per mezzo, e sopra un passo per dove communemente le mercanzie di Germania e le vettovaglie del paese erano portate in Fiandra. E se li stati e'l prencipe d'Oranges che aveva avuto questo carico particolare, l'avessero soccorsa, non è dubbio ch'il prencipe di Parma non la prendeva mai. E se per il contrario Spagnuoli l'avessero presa due mesi prima, senza dubbio mettevano tutti li Paesi Bassi in

refroidissant de plus en plus. Les Anglais ne voulaient pas consentir aux conditions demandées par Monsieur; il fut même répandu un libelle (on ne sait si c'était par les Anglais, ou bien par les Espagnols) pour semer la défiance entre le duc et la reine, comme si la reine Élisabeth avait voulu faire tomber le royaume d'Angleterre aux mains des Français, et que Monsieur, entre autres choses, eût l'intention d'extirper l'hérésie, de rétablir la religion catholique, d'obtenir d'elle une renonciation aux provinces et places sur lesquelles les Anglais avaient des prétentions, et notamment Calais et Boulogne, et autres imputations semblables. Un écrit, fait par ordre de la reine, réfuta les imputations énoncées; on y parlait des intentions magnanimes et vraiment royales de Monsieur; on assurait qu'il ne contraindrait jamais les peuples à un changement de croyance; qu'il chercherait plutôt à agrandir qu'à affaiblir le royaume; que la reine, aussi bien que le duc, n'avait d'autre but que le bien de la chrétienté et l'humiliation des tyrans[1].

Ce fut alors que l'ambassadeur mon maître prit congé de leurs majestés. Quant à la manière dont il fut traité pendant tout le temps

gran disperazione e necessità d'ogni cosa. Ma perchè (come s'è detto), lo assedio fu così lungo che si consumarono sotto, li danari, le monizioni e le genti; di quà nacque che il verno che seguì appresso, non si puotè far altro se non prender anco Malines, la quale, impaurita dal successo di Mastrich, si rese; quello che però non fece Brusselles, nè le altre piazze : e dove il prencipe, essendosi accostato con l'esercito, con speranza di aver quella città nelle mani, se ne levò anco con poca reputazione, e forse con danno; di modo che e per trovarsi circondato di mille impedimenti, cioè di carestia di viveri, di mancamento di danari, e della peste, oltre la particolare indisposizione che aggravò la persona sua, si risolse di temporeggiare e lasciare che li nemici per le loro discordie venissero a cadere da loro medesimi e a debilitarsi. Conciosiacosachè, essendo da alcuni desiderata, e da alcuni abborrita la pace, non fu difficil cosa che ne seguisse scisma e disparere. Nondimeno pareva che le cose si praticassero in tutta somma (così) più col negozio della pace pratticata e trattata in Colonia dalli commissarii e elettori dello

[1] Il indique ici les affaires de Flandre telles à peu près que les historiens les racontent.

duto tutto il tempo della sua legazione, lasso[1] pensare a chi sa la stretta corrispondenza e intelligenza ch' è tra la corona di Francia e la serenissima republica di Venezia, e chi sa medesimamente le cortesie e gli onori che furono fatti a sua maestà cristianissima quando passò per Venezia nel suo ritorno di Polonia.

Ma non posso tacere però, che in particolare questi prencipi hanno mostrato di aver caro il negoziare e le maniere di questo signore, conosciuto dal re in Polonia, e si può dire da quasi tutta la

imperio e dal duca di Terranuova per nome del re cattolico, con li deputati de' Stati, che con processo di guerra, nè effusione di sangue. Conciosiachè doppo la presa di Mastrich, non si fece cosa che fusse segnalata. E perchè le condizioni, che proponeva il duca di Terranuova, erano onestissime e conformi quasi in tutto alle dimande de' Fiaminghi, fuori che nell'articolo della religione e del governo de' Paesi Bassi, che il re voleva che la religione fusse una sola, cioè la cattolica romana, e il governatore da nominarsi da lui, del suo sangue; fu dalli signori elettori persuaso alli deputati che le accettassero, e scrivessero a Lutrech, dove all' ora si faceva la unione generale de' Stati, che le facessero publicare, come essi fecero, scrivendo in buonissima forma, e mandando la copia degli articoli, mostrando che gli elettori non pure esortavano che si abbracciassero queste condizioni, le quali essi avevan giudicate onestissime. Ma protestavano ancora che se non fussero state ricevute, essi non volevano più ingerirsi in questo negozio, stanchi dalle spese e dal disturbo di star fuori di casa loro: e che la Germania (quando stessero ostinati) sarebbe scusata di non li diffendere più contro il loro signor naturale: avertendo che il far uscir li Spagnuoli di Fiandra, metter alli governi particolari delle provincie e delle ville quei del paese, erano passi molto presenti per assicurarli dell' ottima volontà di sua maestà e della esecuzione del negozio. La qual cosa (quando non avesse prevalse l'ambitione de' grandi che con questa pace venivano ad essere esclusi di maneggi) senza dubbio sarebbe stata abracciata e eseguita da tutto il paese: tanto più che all' ora Oranges fu a gran pericolo di lasciarvi la vita e l'onore. Perciocchè, come suol avvenire, dove il popolo vuol aver participatione del governo, che l' avarizia e la confusione si ritrovano sempre accompagnate: essendo egli calunniato e imputato di non aver voluto soccorrere Mastrich, e che avesse convertito li danari assegnati dalla villa di Anversa a questo effetto, nelli proprii

[1] Tralasciando nel Lucchese

de sa légation, on peut bien se l'imaginer d'après la bonne intelligence et le parfait accord qui existent entre la cour de France et la sérénissime république de Venise, et d'après l'honorable et magnifique accueil qui fut fait au roi très-chrétien à son passage à Venise, lors de son retour de Pologne. J'ajouterai seulement que M. l'ambassadeur était, par sa conduite et par ses manières, singulièrement cher à leurs majestés, et au roi principalement, qui l'avait déjà connu en Pologne; en sorte que, comme ambassadeur de Venise, il était appelé de toute la cour *l'ambassadeur chéri;* et comme

suoi bisogni; la cosa passò tanto innanzi, che citato prima a giustificarsi, mentre egli, molto ben consapevole dei favori e fuori (forse furori) della plebe, faceva apparecchiar certi suoi legni per inviar la moglie ch'era ancora di parto, li figliuoli, e li suoi beni in Olanda, fu trattenuto come prigione; e mancò poco che in quella furia non lo ammazzassero. Con tutto questo egli si giustificò gagliardamente, ricordando li servizii fatti da lui a tutto quel paese, il pericolo della sua vita, e la disgrazia del suo prencipe, che per aver voluto sostentare la libertà loro, s'aveva acquistata.

Che se non si era soccorso Mastrich, era stato perchè li Stati, più pronti a promettere che mantenere, erano andati sempre ristretti nel fare i pagamenti, in modo che, la provisione deliberata, non era più a tempo senza manifesto pericolo di perdere il soccorso appresso al resto. Si doveva metter in considerazione, che quando seguì il fatto d'arme d'Ergembleu per inavertenza de' capitani, tutto il paese fu in grandissima confusione e spavento; e che era pazzia, trovandosi Fiaminghi padroni delle piazze, tentar la fortuna della campagna, nella quale non si poteva se non perder tutto, e acquistar poco. Come si vedeva espressamente, che lo esercito nemico non poteva sostentarsi molto, o che, sostentandosi, necessaria cosa era che si debilitasse in modo che fusse del tutto inutile, come si vedeva che doppo la presa di Mastrich era in effetto. Che quanto alla pace, si considerasse che il volere il re perdonare a tutti li suoi sudditi, e perseguitare lui prencipe solo, non era altro che voler legare i membri per tagliare più securamente il capo, e con più facilità poi smembrare a sua voglia tutte le parti del corpo, e della libertà del paese. Che, in fin, questo non era altro che per fare che Fiaminghi posassero giù l'armi, e si esponessero più alla tirannide e crudeltà de' nemici. Le quai cose, esposte da quello uomo che ha tanta autorità nei Paesi Bassi, e tra gli eretici specialmente, con molta veemenzia, non pur ebbero forza di giustificarlo dalle calunnie impostegli, ma di

corte; in modo che è stato tanto grato che non pure come ambasciatore di Venezia si chiamava lo ambasciatore diletto, ma come Geronimo Lippomano, dolce e destro nel negozio, era chiamato dal re e dalla regina alla caccia, alle giostre, ai tornei e alle feste, come con singolar favore, solo fra tutti gli ambasciatori. È sicuro anco, che sì come nessuno delli suoi precessori è stato favorito di questa maniera, così bisognerà che li suoi successori abbino gran virtù e grande fortuna, che [1] vorranno aver questa speranza, poichè li re e prencipi di Francia, sebene sono liberi e domestici tra loro, non s'addomesticano però fuori del negozio e della cerimonia con gli ambasciatori. Questo solamente ha avuto questa grazia, che io la voglio dire propria della sua virtù e de' suoi meriti. E come che fusse molto amato da' grandi, fu anche stimato e reverito da' mezzani e da' piccioli, in tanto che nel tempo della sua pericolosa indisposizione, i curati e parochi delle chiese ne i loro sermoni da se (se Dio mi guardi) essortavano e ammonivano il popolo a pregare la divina bontà per la salute di questo signore ch' era tanto cattolico, tanto elemosinario [2], e tanto caro alle loro maestà. Così può qualche volta la virtù negli animi delle persone! Nel partir poi, oltre che fu onorato di ricco e straordinario presente, volle anco sua maestà favorirlo delli ordini di cavalliero: il che essendo ricusato instantemente da sua signoria clarissima, due volte sentì [3] io medesimo il re che gli disse queste

persuadere alli Stati che la pace del tutto si rifiutasse. E perciò fu subito dato un ordine che, sì come per nome publico si chiamarono prima li Stati generali dei Paesi Bassi, per l' innanzi si dovesse chiamare la Unione dei Paesi Bassi, della quale si dovesse continuare l' assemblea già cominciata in Lutrech, mandandosi fuori in stampa monitorii e essortazioni a tutti i popoli, perchè si accostassero a questa nuova unione; protestando e publicando per rebelli quelli che accettassero la pace di Colonia. La quale nondimeno fu accettata dalle provincie di Hainault e di Artoes; le quali subito cominciarono a contribuire viveri e commerzio all' esercito spagnuolo, tenendo ferma la religion

[1] Il più natural luogo di questo inciso è dopo *precessori*.

[2] Dialoghi S. Gr.

[3] Dante.

Jérôme Lippomano, en qualité d'homme agréable et adroit dans les affaires, il était invité par le roi et par la reine à toutes les joutes, à la chasse, aux tournois, aux fêtes publiques. On n'en a jamais fait autant envers aucun autre ambassadeur, ni de Venise ni de nulle autre puissance[a]. Il faut bien que ses successeurs soient des hommes d'un grand mérite et d'une vertu singulière pour obtenir autant de distinctions et d'honneurs; car le roi et les princes de France, quoique très-ouverts et très-familiers entre eux, ont peu de rapports avec les ambassadeurs, si ce n'est dans les grandes cérémonies, ou bien dans les négociations politiques. Celui-là seul fut privilégié, à cause de ses rares qualités. Quoique aimé des grands, il n'était pas moins estimé et honoré par les gens de condition moyenne, et par le

cattolica con tutto che dalle altre fussero molto stimolate del contrario : di modo che ne seguì piutosto disunione che unione, scoprendosi in un trattato un' altra sorte di persone con l'arme in mano, pur del paese, che si chiamarono malcontenti; li quali, stati un tempo in bilancia a chi dovessero accostarsi, abbracciarono in fine la parte spagnuola. Il quale essempio seguito da quelli di Gant, avrebbono fatto anch' essi il medesimo se dal prencipe d'Oranges, che andò là per ovviarvi, non fusse stato provveduto, come fecé, con fare morire il capo de' cattolici. Di là poi passato in Inghilterra, si ritornò in quei medesimi tempi quasi, che vi fu il duca d'Alansone; e negoziato ch' ebbe alcuni giorni con la regina, ritornò in Anversa. E di quà nacque sospetto che trattassero tra tutti una lega contra il re cattolico. Tra tanto lo essercito spagnuolo stava inutile, senza fare fazione alcuna nè cosa di momento; per il che o disperato il prencipe di Parma di poter, se non con lunghezza d'anni, ridurre a fine questa difficilissima impresa, o mosso dalle sue particolari indisposizioni e dalle gravi fatiche, o, come altri dissero, dal dubio che in Spagna non fusse proveduto di altro personaggio in suo luogo, si risolse di mandare il conte Agostino Landa a dimandar la sua licenzia in corte.

[a] Le doge de Venise, au moment où Lippomano entra en France, était Séb. Venier, le vainqueur de Lepante; au retour c'était Nic. de Ponte, élu en mars 1578. Le même Lippomano avait été, en 1575, envoyé à Gênes, au moment où les démarches de don Juan inspiraient des soupçons à plusieurs gouvernements d'Italie. Il est fait mention de cette ambassade dans le dernier livre d'une histoire de Giustiniani, livre qui, jusqu'à nos jours, était resté inédit, et dont nous devons la publication aux soins de M. Cicogna, Vénitien aussi savant que modeste.

proprie parole : « Faittes moy cest honneur et faveur, monsieur l'ambassadeur, je vous prie, de recevoir en gré mon ordre, et d'estre mon chevalier et mon frere, en petite recompense de l'amour que je vous porte, prennant mon espee mesme en gage. » Che vuol dire in italiano : « Fatemi questo favore e questo onore, signor ambasciatore, vi prego, di ricever volontieri il mio ordine, e di esser mio cavalliero e fratello, per picciola ricompensa dell' amore che vi porto, prendendo la mia spada in testimonio. » La quale si discinse all'ora egli medesimo, e a lui la donò. Onore insolito; perchè gli altri cavallieri, quando si fanno, il prencipe che gli fa, cava la spada o il stocco del fodero; e[1] toccato che ha con essa le spalle del cavalliero, se la rimette. Non contenta di questo, sua maestà gli donò un bel diamante legato in oro, grande come una nocciòla; e gli donò insieme un bellissimo cane turchesco ch' era la sua delizia; che saltellandogli tra' piedi, lo prese il re con le proprie sue mâni, e baciatolo due volte, lo porse allo ambasciatore, pregandolo che lo godesse per amor suo *.

Alli 26 di novembre adunque del 1579, partimmo della città di Parigi per tornare in Italia **.

* Questo fine onorato e degno ha avuto la sua legazione, trovandosi in questi medesimi giorni due altri ambasciatori che si licenziarono di corte, cioè il cavallier Cheelles, ambasciatore d' Inghilterra, persona dotta e destra molto nel negozio, come s' è veduto nelle cause di mala sodisfazione che son passate tante volte tra la sua padrona e la corona di Francia; liberale, magnanimo, e nel quale non si poteva desiderare altra cosa che il lume della cattolica religione. L'altro fu il conte di Moreale, ambasciatore ordinario del duca di Savoia, che partitosi in quei tempi che il duca d' Alansone era in Fiandra, era ritornato in corte la seconda volta, succedendo nel suo luogo il vescovo di Venza, Nizzardo.

Ora avendo io fin quì scritto tutte quelle cose che nello spazio di tre anni sono avvenute in Francia e in Fiandra, o quelle almeno che ho stimate più degne di relazione per modo di ragionamento in descrivere questo itinerario, mi par, prima che io entri a ragionare delle qualità e condizioni del regno e della città di Parigi, che mi si convenga prima finire il corso del nostro camino, per

[1] Manca nel cod. l' *e*.

peuple même. Pendant sa maladie, les curés de Paris exhortaient le peuple à prier la bonté divine pour la santé d'un seigneur si catholique, si charitable et si cher à leurs majestés. Telle est la puissance de la vertu sur le cœur des hommes! A son départ, sa majesté l'honora d'un présent extraordinaire; puis elle le créa chevalier de son ordre. Son illustre seigneurie refusa deux fois le roi, qui lui dit alors, en ma présence, ces propres paroles : « Faites-moi cet honneur, cette faveur, monsieur l'ambassadeur, je vous prie, de recevoir en gré mon ordre, et d'être mon chevalier et mon frère, en petite récompense de l'amour que je vous porte, prenant mon épée même en gage. » Et il la lui donna : ce qui est un honneur inusité; car dans la création ordinaire des chevaliers, le prince ôte l'épée ou l'estoc de son fourreau, en touche les épaules du chevalier, puis il la remet à sa place. Outre cela, sa majesté lui donna un fort beau diamant monté en or, de la grosseur d'une noisette, et un beau chien turc qui faisait ses délices[a]. Le petit chien lui sautait aux pieds : le roi le prit entre ses mains, le baisa et l'offrit à l'ambassadeur, en le priant de l'accepter pour l'amour de lui[b].

Le 26 novembre de l'année 1579 nous quittâmes la ville de Paris pour retourner en Italie.

non mescolare una cosa con l'altra impropriamente, con che venirò a finire la prima parte di questo trattato.

" Facendo il viaggio non molto contrario a quello che facemmo nel venire,

[a] Henri III aimait beaucoup les chiens, ce dont Brantôme se moque plaisamment à sa manière. (Vol. IV.)

[b] « C'est pourquoi l'on loue grandement la naïveté de ces gens de bien, ambassadeurs vénitiens, qui trouvent leurs paroles plus courtes qu'ils peuvent, et n'amusent tant nos rois à les écouter, mais abrégent soudain : ainsi que je les ai vus à l'endroit de nos rois derniers, et même le roi Henri troisième. Lesquels, après avoir entretenu le plus brièvement qu'ils pouvaient de la principale urgence de leurs affaires, se mettaient à causer et deviser avec lui fort privément, lui demandant naïvement comment il se portait, ce qu'il faisait, à quoi il passait le temps; quelquefois lui parlaient des dames : à quoi le roi prenait tous les plaisirs du monde, vu leur naïveté si douce et leur débonnaireté si gentille. Aussi que naturellement et extrêmement (comme je lui ai ouï dire) il aimait leur république pour le bon recueil qu'il avait reçu d'elle. » (Brantôme, II, 195.)

Passon, villaggio serrato di muro, dove trovammo tutto quel contado in arme, per rispetto che essendo passato in quei contorni monsignore della Rosciagion con molti cavalli e con genti di mal affare, ogn'uno temeva; intendendosi, massime, che monsignore di Mattignon tornava verso Parigi : di modo che noi stemmo con gran sospetto di perder quella notte la barca ch' era ben mezzo miglio lontano della villa. Da Passon, alli 4, venimmo a Monetot, villaggio aperto, incommodo molto per quei paesi, che per Italia si potrebbe dir commodissimo; perchè, con tutto che noi facessimo quel viaggio inusitato[1] di farsi da altri, che da barcarrioli[2] e gente minuta non

ma però fuor di mano, e fuori dell' uso commune : il quale io scriverò piutosto per non mancare di dir cosa che io mi abbi veduta, che per essortare chi si sia a farlo, non solo per la longhezza, ma anco per la incommodità, e per il disagio del camino. Ma lo ambasciatore che era ancora fresco del male, pensò che la barca dovesse essergli più commoda e più salutifera.

S' imbarcamo nella Sena a Parigi (come ho detto) li 26 di novembre, e facendo tirar al contrario della riviera la barca da tre cavalli, lasciassimo a man manca Ponsciarenton, dove la Marne entra nella Sena, e poco da poi Neufville, ricca badia del cardinal di Borbone, venendo quella sera ad alloggiare ad Ablon, casa piutosto che castello di un gentiluomo parigino. Alli 27, passassimo per Corbeil, terra grossa e murata, dove si vede un bel ponte di pietra sopra la Sena, nella qual entra un' altra picciola riviera che viene da Etampes, con commodità di quelli che conducono i vini d'Orliens in Parigi. Questo luogo si chiamò anticamente Corbolium. E poco dappoi trovassimo la città di Melun, dove, quasi a sembianza di Parigi, si vede un' isola fatta dalla riviera con la chiesa di Nostra Dama, serrata da due ponti di pietra. Dicono che questa città si chiamava anticamente Isis, e che essendo qualche tempo dappoi edificato Parigi, fu detto Parisis, quasi simile di sito ad Isis : ma però questa opinione non è approvata nelle cronache francesi. Come si sia, partiti di quà, venimo ad alloggiare a San Moro, villaggio fermato di muro, che ha similmente ponte di pietra sopra la riviera. Di là, alli 28, passamo di lungo a Monterò sur Jona, città assai forte e grossa, nella quale la riviera della Jona entra nella Sena, e là perde suo nome, tutto che vi sia pochissima differenza di grandezza fra esse; che prima che si unis-

[1] Boccaccio : « Usato di tali servigi. » Varchi : « Usato di ferire. » Usitato col *di* non è usitato molto : e *inusitato* ancor meno. — [2] Così nel ven.

Arrivés à Bassou, petit village fermé, nous trouvâmes tout le pays en armes, parce que M. de La Roche-Guyón ayant passé dans les environs avec beaucoup de chevaux et beaucoup de gens accoutumés à mal faire, chacun était dans la crainte, surtout la nouvelle ayant été répandue que le maréchal de Matignon retournait vers Paris. Nous fûmes en grand danger de perdre cette nuit-là notre barque, qui était bien à une demi-lieue de la ville. De Bassou nous allâmes le 4 à Moneteau, village ouvert et incommode pour ce pays, quoi-

chino, son cavalcate tutte due da due gran ponti di pietra. Fermatisi in questa città il giorno delli 29 per alcuni impedimenti della barca, venimo la sera delli 30 a Misi, villaggio aperto; ma per essere alloggiamento di Francia, non però incommodo del tutto. Partiti da Misi il primo di dicembre, e lasciato adietro il castello di Serbona, e la terra di Pons, del duca di Nemurs, venimo alla bella e antica città di Sans, che Francesi dicono Sans sans Borgoigna e sans Champaigne, che vuol dire che non è nè in Borgogna nè in Sciampagna, se bene è tra i termini dell'una e dell'altra provincia. Tuttavia Gilles Corrozet, Parigino, nel suo catalogo delle città di Francia la mette in Borgogna. Fu fondata questa città da S.... primo re de' Galli, 145 anni doppo il diluvio, e innanzi l'avvenimento di Nostro Signor 2433 anni; in modo che è la più antica città del regno di Francia, e forse di tutta Europa. Cesare chiama questi popoli Senoni, che son quelli che sotto la condotta di Brenno e di Belino re d'Inghilterra hanno fatto gran imprese e acquisti in Macedonia e in Grecia, da che è restato il nome a quella provincia che si chiamava Gallogrecia. Medesimamente assalirono l'Italia, presero la città di Roma, assediarono il Capitolio, e lo avrebbon preso se (come dicono gli scrittori francesi) non fusse stato il strepitoso grido di un'oca, al quale li Romani si svegliarono. La città è grande assai con le strade lunghe e diritte, abondante di ogni cosa, adorna di superbi edificii e di nobilissimi tempii, posta in bel sito, e in paese dove si fanno buoni vini, frutti eccellenti, e grani in quantità, dove scaturiscono molti ruscelli e fontane. La Jona passa tra le mura della città e il foborgo, traversata da ponte di pietra. Partiti di Sans, alli 2 di dicembre, continuando il nostro viaggio, pure all'insù con tre cavalli, venimo a Villanuova le Roy, terra anch'ella murata con ponte di pietra sopra la riviera; e di là ad alloggiar quella sera a Ville Vallier, villaggio aperto. Da Ville Vallier, che fu alli 3, passamo prima a Giugnì, terra baronale del marchese di Nello, in bellissimo sito, posta in una collina, avendo anch'ella ponte di pietra sopra la Jona: e di là poi quella sera a Passon.

passò[1] notte che tutti li gentiluomini viniziani[2], ch' erano cinque, con la persona dell' ambasciatore e del secretario, no[3] dormissero sempre nei suoi letti, separato uno per letto. Alli 5 passammo ad Auxerre, città nobilissima e antica, detta Altissiodunum dai Latini; nella quale si veggono cinque corpi di grandi e belle chiese, ornate di colonne e di statue ; e la cattedrale fatta quasi nella medesima forma di Nostra Dama di Parigi; ma anch' elle se non in tutto guaste dalla rabbia degli ugonotti, prive almeno di molti, e quasi tutti, li suoi ornamenti. Dicono che questa città cinge più di due leghe; ed è, però, per tutto abitata e piena, mercantile e ricca. La riviera le passa a canto, ma non è molto grossa se ben ha il corso più veloce. La sera delli 5 arrivassimo a Crevan, dove la Jona è così stretta che non si può più navigare allo insù con barche grosse, se non piccioli battelli, o con zattere. È Crevan terra murata delli canonici d' Auxerre; ma però abitata da gente incivile e infidele, che, trapassando la natura francese, promette e spromette a sua voglia. Nasce la Jona qualche venti leghe sopra Crevan nelle montagne d' Avergna, e entra, come abbiamo detto, nella Sena a Montereo, doppo aver corso più di cinquanta leghe, con corso però tanto facile che, come ho detto, si naviga da per tutto allo insù e allo ingiù. È comodissimo questo fiume per li mercanti che menano li vini e le legne di Borgogna e del Gattinoès nella città di Parigi, di dove poi ritornano carichi di sale, e di quelle merci che[4] il paese manca. A Crevan pigliassimo cavalli e carrette per la famiglia e per le robe fino a Scialone.

[1] Manca nel cod. *non passò*.

[2] Boccaccio e altri.

[3] Guittone.

[4] Vita S. G. B. « Salì in una pietra che era usato. » (Dove.) Fioretti : « Aveva otto anni, che li quattro era stato ritropico. » Dialoghi S. G. « Dio a quegli che dà le grandi virtù, lascia alcun difetto. » F. Giordano : « Sparge di quello ch' egli è pieno. » Boccaccio : « Colpevole di quello che ciascuno se medesimo accusa. » Cavalca : « Vincere il diavolo di quelli tre vizi che elli prima avea vinto il prim' uomo. » Vite S. P. « Mandargli che vivere. » (Con che.) Sacchetti : « Dove erano tre giovane romite, che l' una era bellissima quanto potess' essere. » Borghini : « Usarono segnare gli anni dai loro consoli : che se ne vede alcun saggio nel Malespini. »

qu'il pût passer pour commode en Italie; car, bien que sur une route qui n'est ordinairement fréquentée que par les gens de petite condition, il ne se passa point de nuit sans que les gentilshommes vénitiens, qui étaient au nombre de cinq avec l'ambassadeur et son secrétaire, couchassent chacun dans un lit séparé. Le 5 nous vînmes à Auxerre, ville très-ancienne et très-noble, que les Latins appelaient *Altissiodunum*. On y voit cinq grandes et belles églises ornées de colonnes et de statues : la cathédrale est faite à peu près dans la même forme que Notre-Dame de Paris; et quoique ces églises n'aient pas été entièrement détruites par la rage des huguenots, elles ont perdu presque tous leurs ornements. On dit que cette ville a plus de deux lieues de tour; elle est partout habitée, marchande et riche. La rivière passe à côté, mais elle est peu forte, bien que son cours soit très-rapide. Le soir du 5 nous arrivâmes à Cravant, où l'Yonne est si étroite qu'elle n'est plus navigable pour de grosses barques, mais seulement pour de petits bateaux et des radeaux. Cravant est un lieu muré appartenant aux chanoines d'Auxerre, mais habité par une population incivile et peu probe, qui porte jusqu'à l'excès les défauts du caractère français, promet et se dégage selon sa fantaisie. L'Yonne prend sa source dans les montagnes, à vingt lieues environ au-dessus de Cravant, et se jette, comme nous l'avons dit, dans la Seine, à Montereau, après avoir traversé plus de cinquante lieues de pays ; son cours est si régulier qu'elle est navigable partout, soit au-dessus, soit au-dessous. Cette rivière est très-commode pour les marchands qui transportent les vins et les bois de la Bourgogne et du Gâtinais à Paris, d'où ils reviennent ensuite chargés de sel et des diverses marchandises qui manquent à leur pays. A Cravant nous prîmes des chevaux et des charrettes pour nos gens et pour nos bagages jusqu'à Châlons. Bien que nous eussions espéré de faire ce trajet en trois jours, nous en mîmes six, parce que les chemins étaient rompus et extrêmement boueux à cause des pluies tombées dans le mois précédent. Le soir du 6 nous logeâmes à Vermanton, château du duc de Nevers. Le jour suivant, ayant laissé derrière nous quelques

E se bene speravamo di fare quello viaggio in tre giorni, vene mettessimo poco[1] sei, per esser le strade rotte e profondate dal fango, per le gran pioggie ch' erano state il mese precedente. La sera delli 6 alloggiammo a Vermanton, castello del duca di Nevers; e 'l giorno dietro, lasciati alcuni luoghi piccioli murati che si trovano su la via, cioè Giù e Bussì le Roc, venimmo ad alloggiare ad una terra che si chiama Chussi le Forghe; della quale partiti alli 8, passammo di lungo fino a Soliù, terra grossa e mercantile, nominata per li buoni guanti che vi si fanno, ma il vivere è così caro che non bisogna fermarvisi molto. Da Soliù, poi a Barleduc. Alli 10 venimmo ad alloggiare a Santo Ubino, villaggio aperto, avendo doppo[2] le spalle lasciato Molineò e la Rochiagion, dilettevoli, ma piccioli castelli. Tutta questa parte della Borgogna è quasi montuosa, ma però tutto il paese è abitato e coltivato, se bene, per il più, boscareccio: ma inutile molto; perchè con grandissima difficoltà le legne si pon[3] condurre alle riviere. In modo che più d' ogni altro luogo della Francia ho trovato questa parte dove i viveri sono molto cari, avendo io pagato a Soliù venticinque soldi di tornesi per testa senza cavallo, compresi però le collezioni[4] della mattina, come si costuma per tutte le osterie del regno. E a Molineò poco meno *.

È la città di Lione per[5] antichità, per la grandezza, per il traffico e per il sito, non pure delle principali città di Francia, ma tra le più famose d'Europa ancora, come quella che è posta e situata in collina e in piano, quasi nel termine della Italia e della Francia, e ai confini di Germania per il paese de' Svizzeri, si può dire che sia un emporio e una scala delle tre più popolate e più ricche provincie di tutto

* Da Sant' Ubino a Scialone, dove arrivamo alli 11 del mese, sono quattro leghe, ma di strada molto cattiva, per esser li fanghi e le acque per li sentieri altissime; e specialmente in quel tempo, ch' erano state le pioggie così grandi e tanto lunghe. Di Scialone abbiamo parlato in altro luogo, dove s'imbarcassimo sopra

[1] Forse *meno di*; o *per poco*.
[2] Dante.
[3] Firenzuola : *puon*.
[4] M. Villani *colezione*, che non era solo quella della mattina. Nel libro sen. *collezione* per *cena*.—
[5] Forse *per l'*.

petits lieux murés qui se trouvaient sur notre route, comme Joux-la-Ville et Lucy-les-Bois, nous vînmes coucher dans une ville qu'on appelle Cussy-les-Forges. En étant partis le 8, nous allâmes, sans nous arrêter, jusqu'à Saulieu, ville considérable et marchande, renommée pour les bons gants qui s'y fabriquent, mais où la vie est si chère qu'il ne faut pas y demeurer longtemps. De Saulieu nous nous rendîmes à Arnay-le-Duc. Le 10 nous logeâmes à Saint-Aubin, village ouvert, après avoir laissé derrière nous Maligny et La Rochepot, châteaux agréables mais petits. Cette partie de la Bourgogne est un peu montueuse, mais tout le pays est habité, cultivé et boisé sur sa plus grande étendue, ce qui est peu utilé, car le bois ne peut être transporté qu'avec une grande difficulté à la rivière. J'ai trouvé que les vivres étaient plus chers dans ce pays que dans tous les autres de la France. J'ai en effet payé à Saulieu vingt-cinq sous tournois par tête, sans les chevaux, mais y compris le repas du matin, comme c'est la coutume dans toutes les hôtelleries du royaume. Je ne payai pas beaucoup moins à Maligny[a].

Lyon, par son ancienneté, sa grandeur, sa position, son commerce, est non-seulement une des principales villes de France, mais des plus célèbres de l'Europe. Elle est placée moitié en plaine, moitié sur une éminence, presque sur les confins de l'Italie et de la France, et en communication avec l'Allemagne par la Suisse; elle est ainsi l'entrepôt des trois pays les plus peuplés et les plus riches, je ne dirai pas de l'Europe, mais du monde. La Saône et le Rhône, qui la traversent et qui s'y joignent, lui apportent les marchandises de l'Angle-

la Sona alli 12, e arrivamo alli 14 a Lione, vedendo prima Tornone, poi Macone, Bellavilla e Vini, delle quali città abbiamo medesimamente in altro luogo scritto. Corre la Sona così lentamente che non si vede in qual parte sia il suo moto : nè per me credo che sia alcun fiume al mondo di più quieto corso.

[a] Ils continuèrent leur route et se rendirent à Lyon en descendant la Saône.

il mondo, non che di tutta Europa. Poichè, per il commodo di due gran riviere, cioè della Sona e del Rodano, che passano per mezzo la città, e si uniscono in essa, molte mercanzie d'Inghilterra e di Fiandra e di Allemagna e di Svizzeria vengono portate, e trasportate poi, o per schena[1] di muli[2] e nella Savoia, o per il Rodano medesimo condotte alle marine, e distribuite poi non solo per Provenza e Linguadoca ma per tutta la Spagna orientale. Si sa poi in quanto credito sia la piazza di Lione; in modo che in Francia si dice per proverbio, che Parigi per donativi, e Lione per imposizioni, sostentano la corona. Ha questa città castello e cittadella, l'uno e l'altra fortezze di molta importanza, ma assai più la cittadella: e perciò si dà governo a persone grandi e di seguito, come è ora monsignore di Manta cavalliero dell'ordine. Il resto della muraglia non è molto forte, nè secura manco per sito: il che non è necessario, avendo la cittadella a cavalliero, che la guarda da ogni parte.

A Lione s'intese la nuova della morte del marescial di Bellagarda, seguita, come si disse, per la indisposizione della pietra che lo soleva travagliare assai, se bene vi fu qualche sospetto di veneno. La qual fu in certo modo pronosticata prima anco che noi partissimo di corte. Da questo accidente non pure si può credere che uscissero di pensiero li prencipi d'Italia, ma il suo padrone medesimo, al quale non era da credere che piacessero queste tresche di farsi la ragione a suo modo, come cosa di mal essempio e di mala conseguenza in quel regno, dove pare che ogn'uno quasi si faccia lecito di dichiararsi mal contento; se bene è specie di rebellione far vendetta contro il suo nemico, e nel farla non spiare[3] se si offende il prencipe o no. Il che tutto nasce dalla molta, anzi eccessiva bontà (se pure anche si deve dir così) di chi ha la briglia in mano*.

* Io non mi son curato di scrivere le distanze de' luoghi che ritrovamo nel cammino da Parigi a Lione, perchè avendo noi fatto una strada estraordinaria

[1] Così nel ven. E Fr. da Barberino *schenella* per la nota malattia. E i Tosc. ant. *vene* e *tene* per *viene* e per *tiene*.

[2] Par manchi qualcosa.

[3] Per osservare attentamente, ha il Petrarca.

terre, de la Flandre, de l'Allemagne et de la Suisse, qui de là sont transportées à dos de mulet en Savoie; ou bien, par le Rhône, elles vont jusqu'à la mer, et sont distribuées en Provence, en Languedoc, et même dans toute la partie orientale de l'Espagne. On sait quel est le crédit commercial de Lyon; et c'est un dicton populaire en France, que Lyon soutient la couronne par les impôts, et Paris par les dons gratuits. Cette ville a un château et une citadelle, qui sont des forteresses d'une grande importance, mais la citadelle notamment; on en confie le gouvernement à de hauts personnages, comme l'est maintenant M. de Mantes, chevalier de l'ordre. Les murs de Lyon ne sont pas assez forts, ni même assez sûrs; mais cet avantage n'est pas nécessaire, puisque la citadelle à cavaliers domine et protége la ville de tous côtés.

A Lyon, nous apprîmes la mort du maréchal de Bellegarde; on l'attribuait au mal de la pierre, qui l'a toujours tourmenté. D'autres parlaient de poison : le fait est que sa fin était prévue avant même notre départ de Paris. Cette mort délivra d'une grande inquiétude non-seulement les princes d'Italie, mais aussi son maître, qui ne pouvait pas trop goûter cette manière de se faire justice soi-même. C'est un très-mauvais exemple, et qui tire à conséquence dans un pays où tout le monde a l'air de vouloir être mécontent. Se venger de son ennemi sans examiner si cela offense ou non le prince est une espèce de rébellion. Le mal vient de l'excessive bonté (pour ne pas lui donner un autre nom) de ceux qui commandent.

e fuor di mano, e per fiume per il più, che si allunga il camino del doppio, non saprei a che potesse servire. E perciò anco me ne sono passato leggiermente nel narrare le condizioni e le qualità dei luoghi particolari da me veduti. Bastandomi a dire che da Parigi a Crevan, per acqua, son leghe settantaquattro, e per terra quarantaquattro sole : da Crevan a Scialone trenta leghe, e ventidue da Scialone a Lione. In modo che per questa strada venivano a essere novantasei leghe di camino, ma lunghe e difficili. Partiti di Lione alli 17, con buoni

II.

Il regno di Francia, nobilissimo per antichità e per la sua monarchia celebrata da tutti li scrittori, è senza dubbio il più bello e il più grande che sia in tutta Europa, e forse anche il più ricco; come

cavalli da nolo, e muli per le robe, ce ne venimo la prima sera alla Volpelliera, terra ben murata ma picciola; tuttavia lo alloggiamento non è incommodo. Di là alli 18 venimo al ponte di Bovisin, lasciando per strada Borgo e la Tordupino, terre anch' esse murate e piccole. Dal ponte di Bovisin si comincia a ritrovare le asprezze della Savoia, perchè non si camina due leghe che si ritrova la montagna della Gabelletta, la quale sebene non è molto grande, rispetto al Moncenis e San Bernardo, è però tanto più difficile e sassosa, e pericolosa ancora, come si può comprendere dal nome d' uno de' suoi passi che si domanda la Gola dello Inferno. Si ritrova anco fra queste montagne un lago che chiamano il lago della Gabelletta. A piedi della montagna di quà, caminato che si ha una lega, si ritrova la città di Chiamberì, della quale non parlerò altro, avendone scritto a bastanza nel principio del nostro ragionamento. Dirò questo solo ch' ella si ritrova ora priva d' una cosa eccelentissima che la faceva segnalata tra le altre città, cioè del santo sudario, che il signor duca di Savoia fece trasportar l'anno passato in Piemonte, e riponere in una capella fatta di nuovo a questo effetto nella città di Turino vicina alle stanze di sua altezza. Da Lione a Chiamberì non sono più che due commode giornate, se bene noi ne facemo tre, per attendere i nostri muli. Da Chiamberì a Turino facemo quel viaggio a punto che si è scritto nel principio di questo libro: perciò non mi par di replicar altro, tanto più che non successe cosa notabile in que' giorni; se non che ci toccò di passare il Moncenì a punto la vigilia di Natale, ch' era un vento crudelissimo, e tanto gagliardo che ci fece paura da dovero; di modo che bisognò scender giù de' cavalli e far tutta la montagna a piedi, senza ristorarsi in alcun luogo se non con la neve. Di maniera che arrivassimo a Susa più morti che vivi; dove si desinò, avendo fatto sei leghe avanti desinare in otto ore, arrivando poi in luogo dove non si trovò pure un pesce: tal che fu mestiero farla all' usanza del paese, a latticini e uova. Ci fermassimo in questa città il giorno di Natale, dove il signor ambasciatore fece la santissima Pasqua. Arrivamo a Turino alli 27 di dicembre, alloggiati dal clarissimo signor Francesco Barbaro, ambasciatore residente presso sua altezza, il quale con superbissimi banchetti e con reale spesa trattenne seco il signor ambasciatore, mio padrone, quattro giorni continui. Fu sua signoria clarissima convitata dal signor

II.

Le royaume de France, illustre et par son origine et par ses institutions, que tous les écrivains ont vantées à l'envi, est sans nul doute le plus beau et le plus grand royaume de l'Europe, et peut-être

duca, e fattogli molti segni di onore e di amore per la lunga esperienza e cognizione che ha de' meriti e del valor suo, fino nei tempi che risedeva con questa dignità in Turino presso le loro altezze. E non contento di questo, le fece preparare una barca ben coperta e tapezzata per tutto, con ordine a suoi propri barcaroli, che lo conducessero fino a Venezia. Avendo anco fatto fare onesta provisione di salati, pasticci, salvaticine, carne, frutte, vino e pane, che ci bastò per qualche giorno : poichè la sera si smontava sempre in terra a cenare e a dormire all' osteria. Partimo adunque da Turino all' ultimo del mese di dicembre dell' anno 1579, doppo desinare, per Pò, e venimmo ad alloggiare questa sera a Gasino, che li paesani chiamano propriamente Gas, terra quanto più umile e picciola, tanto più abitata da gente cortese e gentile. Ma lo alloggiamento fu molto incommodo; perchè non vi era pure una camera dove si potesse far fuoco. Da Gas, poi il giorno dietro, che fu il primo di gennaro dell' anno 1580, passamo presso Chivas, e ponte di Stura : quella terra è fortezza del signor duca di Savoia, questa di quello di Mantova nel Monferrato : ove altre volte era un ponte di pietra sopra il Pò, che fu poi rovinato per le guerre. Chivas è assai buona piazza, e molto stimata per le frontiere del Piemonte da quel lato: della quale soleva altre volte esser governatore un fratello dello arcivescovo di Turino di casa della Rovere. Alloggiamo quella sera a Casale, città capitale del Monferrato, stimata non solo per la grandezza e fertilità sua, ma molto più per la fortezza, essendo tenuta con tanta gelosia che pare sempre che abbino li nemici alle spalle; poichè nel castello li terrazzani medesimi non possono entrare se non a due alla volta e senza arme; li quali usciti, entrano poi degli altri. Quando noi passamo, si trovava viceduca il marchese di Castiglione, della famiglia Gonzaga, cavaliero cortesissimo, travagliato dalla podagra : il quale avendo inteso che il signor ambasciatore era alloggiato all' osteria delli Tre Re nella città, uscì la notte medesima del castello, e lo venne a visitare presenzialmente con molta cortesia d'onore, volendo in ogni modo farlo alloggiare in un palazzo, poichè non aveva libertà di condurlo in castello. Ma sua signoria clarissima non volse mai accettar lo invito : accettò bene rinfrescamenti, di vini, pasticci e formaggi eccelentissimi, con un paro di fagiani. La mattina seguente, perchè il signor ambasciatore prima che partire,

quello che parendo esser posto in un angolo del mondo, e però da quattro gran provincie costeggiato, delle quali riceve commodo e beneficio per il traffico e per la navigazione*.

volendo usare quei termini di cerimonia, aveva fatto dire di volerli far reverenza, sua eccellenza, intendendo ch' egli era vicino al castello, se n' uscì, e lo accompagnò fino alla barca. Tanta è la strettezza, e la reputazione in che è tenuta quella piazza; la qual non si può se non dire che sia se non bella. E per mia opinione la città di Casale, per mediocre, si può aguagliare a ciascun' altra per traffico, e per eccelenza di tutte le cose che son necessarie al vivere quotidiano.

Alloggiamo quella sera in una foresta, nella quale a gran pena si trovò tanto tetto che ci coprisse; ma ci giovò l' aver portato con noi provisione in barca. Alli 3, venimo in bocca di Ticino sotto Pavia, dove fumo alloggiati con molta incommodità, che così avviene a chi fa li viaggi per barca, che non potendosi navicar sempre, conviene ben spesso pigliarsi lo alloggiamento dove si può. Quì trovammo delli gelsomini di Spagna, che il signor commendatore Ottavio Bottigella e la signora Ortensia Torniella Isimbarda, avevano mandato a presentare al signor ambasciatore. Quel giorno vedessimo Valenza, Basignana e Bren, terre del ducato di Milano, e poste tutte sopra il Pò, o poco discosto dalla ripa; ch' è tanto meglio per loro, come manco soggette alla furia di quel fiume rovinoso, il quale per esser troppo sotto la muraglia di Bren, ha mangiato gran parte della terra e un borgo intiero. Alli 4 venimo a Piacenza, che porta il nome suo di piacere, essendo città molta bella e grande, stanza del signor duca di Parma, e cinta tutta di grossa e nuova muraglia. Ha le piazze belle e dilettevoli, adorne di edificii publici e privati, assai vaghe, le strade dritte e bene accasate : e se ben il signore ambasciatore non volse entrare ad alloggiare nella città, fu però corteggiato e visitato dalli signori conti Onorio e Paolo Emilio Scoti, li quali mandarono molti rinfrescamenti fino alla barca. Da Piacenza alli 5, non potendo, per diligenza che si usasse, arrivare a Cremona, ci fu forza fermare alla Cava, tre miglia lontano, in alloggiamento assai incommodo. Il giorno appresso poi, perchè la nebbia era molto densa, e li barcaroli sconsigliavano che si caminasse, arrivamo a Cremona dove ci fermassimo fino alli 7 doppo desinare, e avemmo tempo di veder quella bella città adorna di molte belle chiese, come San Domenico e il Duomo : la Torre, tanto nominata in Italia per la grandezza e per il lavoro. Venimo poi quella sera delli 7 ad alloggiare alle Torreselle, terra del prencipe di Parma; ma anch' ella, per esser troppo vicina al Pò, ha bisognato che gli dia tributo della metà del suo castello. Da Torreselle, lasciando Casal Maggiore e altri luoghi del stato di Milano, venimo a Borgo Forte, terra del

aussi le plus riche. Car, quoique placé en apparence dans un coin du globe, il est environné de quatre grandes régions qui lui donnent les avantages de la navigation et ceux du commerce.

duca di Mantova, alli 8 di gennaio; e di là passando a Bresseli fortezza molto stimata da' Ferraresi, nella quale era all'ora governatore il conte Paolo Emilio Boschetto, gentilissimo cavalliero, ch'era stato altre volte ambasciatore del suo padrone presso il signor duca di Savoia, in tempo che il clarissimo mio signore si ritrovò per la serenissima Signoria. E perciò venuto cortesemente alla barca, ci fece donare alcuni pochi fiaschi di vino e certe scatole di confettura : e venissimo alla Stellata, borgo, più tosto che terra, de' Ferraresi. Di là, alli 10, passamo a Loreo, castello de' Veneziani, e da Loreo a Chioggia alli 11. Dov'era podestà il clarissimo signor Marco Grimani, illustre e splendido signore, e dove lo ambasciatore nostro, con qualche sua felicità, intese la onorata elezione fatta in persona sua dal senato con centottantaquattro voti favorabili di Savio di Terraferma in concorrenza di sedici senatori, quasi più vecchi di lui, essendo egli lontano, e preferito di voti a tutti gli altri. Alli 12 dunque di gennaro arrivammo a Venezia, dove per quel giorno la casa fu tutta piena, secondo l'ordinario, de' nobili che venivano ad allegrarsi. Alli 13, sua signoria clarissima andò in collegio : e alli 20, (cosa, si può dire, insolita, che così tosto si voglia referire), fece la sua relazione in senato, la quale quanto fusse cara e laudata, il testimonio dei voti favorabili ch' egli ebbe nel confermargli il presente lo demostrò, perciochè di dugentosedici ch' erano quella sera in Pregadi, dugentotto largamente acconsentirono col suo voto che gli fusse lasciato ; tre soli furono di contraria opinione, e cinque non volsero giudicare. Di che tutto sia per sempre lodata la maestà del Signore Iddio.

Avendo da un lato la Spagna, dalla quale egli è separato per i monti Pirenei che ora si chiamano le montagne di Foes, d'Astura e d'Armignac, per quel tratto che si distende da Baiona e Narbona; da un altro lato, la Italia divisa dalle Alpi; dal terzo, ha la Germania, separata dal fiume Reno, e dal quarto lato per settentrione, la isola d'Inghilterra, che sono a punto quei termini che pare che Cesare mettesse alla Gallia nei suoi Commentarii. È vero che ora per li diversi principati che son posseduti da i prencipi forestieri, come la Savoia, Lorena, la Franza Contea e la Fiandra, se le danno altri termini, e si viene a far molto più stretta. Ma però sono in grandissimo errore quelli che affermano che la Spagna sia due volte più grande che la Francia, la quale si sa che cinge poca cosa meno di mille e ottocento miglia, avendone per ogni quadro poco meno di cinquecento. E per dir il vero, se la Savoia, la Lorena, la Franza Contea e gran parte

Ora questo gran regno è diviso, o più tosto diremo formato di dodici provincie, nelle quali [1], come nel centro, è collocata la Francia, della quale tutto il resto prende il nome, venendo ella ad esser come il cuore di questo corpo: non senza cagione così figurata, poi

della Fiandra usano la medesima favella e la moneta francese, che sono le due cose principali che fanno distinzione da popolo a popolo, non si potrà se non dire che queste provincie siano comprese in questo regno, se bene son possedute da prencipi forestieri.

Li termini moderni malamente si potrebbono accomodare se non con li due fiumi della Mosa e della Sona, e da Lione in giù per il Rodano: ma con questa descrizione si verrebbe a lasciar il Delfinato e parte di Provenza in Italia, il che non fu fatto mai da alcun cosmografo. E se pure le provincie dovessero alterarsi secondo il termine di chi le possiede, nella Spagna non si contenirebbe il Portogallo; tuttavìa per quella reale descrizione che si suol fare dell' Europa, si fa che per un nome solo tutto si domanda Spagna quella peninsola ch' è oltre li monti Pirenei, e che la Francia è terminata dalla parte d' oriente dalle Alpi che la separano dall' Italia, e dal Reno che la divide dalla Germania, a settentrione dal mare brittanico, a ponente dall' Oceano, e a mezzodì dal mare mediterraneo, e dalli sodetti monti di Foes, d' Astura e d' Armignac, che la separano dalla Spagna.

Anticamente, come noi vediamo nelli Commentarii di Cesare, questa provincia si divideva in tre parti: cioè in Gallia Belgica, Celtica e Acquitania, per sola separazione di fiumi più tosto che per confusione di costumi o di leggi. Dappoi, cominciandosi a corrompere il linguaggio latino, di Gallie che prima si chiamavano, furono dette *les Gaules;* e ultimamente passando li Franconi, popoli di Germania, il Reno, che abitavano il mare di Zelanda e Ollanda, dal conquisto che fecero in questo regno sotto la condotta del re Meroveo loro terzo re da Faramondo, scacciando li Romani, la chiamarono Francia; che vuol dir paese franco e libero, come si può dire veramente in certo modo che sia, non essendo mai stato soggetto ad alcuno che a' suoi re naturali. Perciocchè *frans* in lingua germana vuol dir libero, e *franckeusen,* parola composita, che per la figura *sincresis* si pronuncia *francusen*, significa uomo libero, e più che uomo; oltre che in lingua francese ancora, *ausen* vuol dir compagnia. Tuttavìa gl' istoriografi francesi vogliono che quelli che occuparono le Gaule non furono Franconi soli, ma molti popoli di Germania uniti insieme, che poi ne restarono in possesso; dicendo, per esempio, che li Normanni non hanno avuto denominazione da un

[1] Forse *delle*. Ma può stare così.

Ce vaste royaume est divisé, ou pour mieux dire composé de douze provinces, au centre desquelles est placée l'île-de-France, dont tout le pays prend le nom, et qui est comme le cœur de ce grand corps [a]. C'est vraiment la partie la plus noble, la plus riche et la

popolo solo, ma da quelli di Danimarch, di Svezia, ed altri vicini; li quali, regnando Carlo Magno, Carlo il Calvo, Luigi le Beghe, e Carlo Simplice, sortirono del lor paese, e occuparono quella parte delle Gaule dov'è ora la Normandia. Conciosiachè in lingua tedesca *north* vuol dire settentrione, e *man* uomini; di modo che questa voce composita viene a inferire uomini settentrionali.

Alcuni vogliono che Francesi (fossero) prima detti Sicambri; perciocchè abitarono in quella parte di Germania dov'essi abitarono prima. Altri li chiamano Saliensi, detti così della riviera di Sal, ch'è appresso quella d'Albis, dov'essi fecero la sua abitazione un tempo. Come si sia, concordano tutti in questo, che fussero popoli di Germania; e perciò vi continuò lungamente la lingua tedesca, nella quale più che nella latina erano scritte molte leggi, e la salica specialmente: ma dappoi il partaggio delli figliuoli di Luigi di Buon'aria, re e imperatore, cadendo il regno di Francia nella persona di Carlo il Calvo, e la Germania in quella di Lotario, la lingua germanica fu del tutto estinta, che prima era quasi commune con la francese; e restò solamente nella Fiandra, che la ritiene ancora. Ma li costumi anticamente del matrimonio e della polizia erano molto simili alli germani, come si dirà più sotto. E che sia vero che li Franchi parlavano prima nella favella tedesca, nella quale avevano anco le lor leggi scritte, addurrò le medesime parole di Gian di Tilliet, notaro reale del re Carlo nono, nel suo trattato degli affari di Francia, dove in proposito della legge salica dice queste proprie parole: « La dicte loy escripte sous Pharamond en alemand, premier et naturel langage des François, ne se trouve; ouy bien celle que les roys Clovis, Childebert et Clotaire, premiers de leur nóm, depuis le baptesme reçu, réformèrent, amplifièrent et firent rédiger en langue latine, pour estre commune aux Gaulois,

[a] La condizione delle cose non patisce, che si faccia questa comparazione; perciocchè il meglio e il più dell' Italia è soggetta a re straniero: parte n' è governata dalla chiesa, parte da' Veneziani e parte da principi feudatari, o da repubbliche accomodate, de' quali ciascuno è diviso di voleri e di consigli, e diverso di forma di governare; onde non si può d' Italia fare una unita considerazione..... Ma la Francia, sottoposta a re solo, e naturale, e perciò più conforme a se stessa (chi non ha riguardo a' presenti tumulti della religione), è siccome in questa parte più felice, così anco, per quanto m' immagino, in molte cose meglio instituita, e meglio governata. » (Le Tasse, vol. V, p. 488.)

ch' ella, come più degna e più nobile di tutte le altre, è più ricca ancora, e presta ad aiutare e soccorrere quelle nelli lor bisogni; e in modo accomodata che da ogn' una di esse può anch' ella esser difesa *.

qui, auparavant, avec la domination des Romains, avoient receu l'usage de la dicte langue. »

Pare adunque, per quello che si è detto, che Francesi ebbero la loro origine da' Tedeschi anco prima che fossero soggiogati da' Romani, il che essi non negano, ma affermano gloriosamente : e che le prime provincie che occupassero, fussero in Campagna, in Fiandra, nella Normandia, in Piccardia, e in quella parte che propriamente si chiama l'Isola di Francia ; facendo però la lor prima abitazione all' intorno di Treves, secondo che scrive Paulo Emilio. Vero è che a' tempi di Carlo Magno la Francia tutta era divisa in due parti, cioè in Francia orientale e occidentale : quella chiamata Austrasia, e questa Neustria. In questa si conteneva il paese di Normandia, i Piccardi, e l'Isola di Francia, con quel tratto che si distende per la Torena o Poitù fino in Guascogna. Nell' Austrasia si conteneva quella parte di Germania che ora è il ducato di Cleves, la Franconia e Lorena, le Terre Franche, e quel braccio di paese che si distende fino in Austria, la quale vogliono che sia denominata da Austrasia, dove ebbe origine la genealogia di Carlo Magno, come racconta il medesimo Paolo Emilio. Ma poi ch'egli fece quello acquisto che si sa, non solamente dello imperio datogli dalla sede apostolica, ma di molti popoli di Germania, questa divisione si pose in dissuetudine; e si separò in provincie e governi più particolari, come si dirà a suo luogo.

La città capitale di questa provincia anzi di tutto il regno, è Parigi, della quale parleremo più di sotto.

Le altre provincie sono quelle che seguono, cioè, pigliando il tratto di settentrione per passare in occidente, la Piccardia, della quale è capo la città di Compiene, ch' era anticamente sedia regale; restaurata e cerchiata di muro da Carlo Calvo imperatore d'Occidente. Fu delle assalite e occupate da' Franchi, quando uscendo di Zelanda e di V..... in tempo dello imperatore Gallieno, s' unirono con Postumo suo capitano, che se gli era rebellato nelle Gaule ; e se bene egli fu vinto, non restarono essi per questo di seguitare l' impresa, che fu nell' anno di grazia 260; e esercitarono le armi contra li Romani per dugent' anni appresso sotto diversi capitani e duchi, fin che del 404, sotto Faramondo loro primo re, stabilirono il piede nella Francia; tutto che nè esso Faramondo nè il re Clodione suo figliuolo, tenessero il lor seggio nelle Gaule, ma finirono la lor vita

mieux située pour les secourir toutes dans leurs besoins[a], et aussi pour être défendue par chacune d'elles.

in Germania, loro prima e antica stanza. Ma Meroveo, che successe a questi, e quelli che da lui discesero, stettero sempre in Francia, benchè avessino diversi stati fuori.

Doppo la Piccardia, seguita la Normannia che prima si chiamava Neustria, della quale è capo la città di Rovano. Questa provincia fu delle prime unite alla

[a] « Or passando alla fortezza del sito, fortissimo molto è quello d' Italia; perciocchè è in isola tra due golfi del Mediterraneo, se non quanto l' Alpi, a guisa di fortissima muraglia, la serrano da un lato, e ha per entro molti passi alpestri e difficili; onde assai sicura sarebbe da' diluvi de' popoli stranieri, s' ella medesima non aprisse e spianasse loro le strade. Ma la Francia all' incontro ha i confini apertissimi alle feroci nazioni di Germania : ed essendo quasi tutta piana e larga, facilmente potria da ogni inondazione di genti essere in breve tempo trascorsa. Nè tacerò (benchè non abbia proposto di parlarne) quanto il sito d' Italia sia, non solo più forte, ma faccia eziandio gli uomini più forti e più faticosi che la Francia non è atta a fare. È la Francia, come abbiamo detto, quasi tutta pianura, perchè, sebben si sale e si scende spesso, le ascese e le discese sono sempre facili e lievi, e, molte volte, appena sensibili; ove l' Italia è partita, quanto dura la sua lunghezza, dall' Appennino; e di quà e di là ha il piano talor largo e aperto, talor distinto e compartito da colline e da monticelli: la quale mescolanza di piano e di monte rilieva non poco al valore degli abitatori; perciocchè per sua natura (eccettuo sempre la disciplina) gli uomini che albergano ne' luoghi piacevoli e piani, sono, non dirò imbelli, ma mansueti e pacifici, e gli altri abitatori de' monti hanno natura robusta e bellicosa; e gli uni e gli altri, quando siano vicini tra loro, danno e ricevono vicendevolmente alcuni beneficii; perchè questi porgono ajuto d' armi e di forze, quelli di vettovaglie, e d' industria, d'arti, e di civiltà di costumi; di maniera che, congiungendosi la mansuetudine colla ferocità, viene a farsene un maraviglioso temperamento, quale noi veggiamo negli Italiani, ove ne' luoghi totalmente alpestri e malagevoli, e separati dal commercio del piano si trova la gagliardia e la ferità, scompagnata da ogni umanità e industria civile. E di ciò siano esempio gli Svizzeri, la virtù de' quali ancorchè si debba riconoscere dalla disciplina, non è però da negare che il sito non sia di molta importanza, veggendosi che la loro virtù da' tempi di Cesare sino a' nostri è continuata, benchè forse sia molte volte mutata la disciplina. Ma nella Francia, che ha il paese tutto piano, o leggiermente rilevato, il popolo è vilissimo. Che, se i nobili sono impetuosi, e arditi feritori, questo si deve attribuire in tutto, oltre a quella generosità che ingerisce la nobiltà negli animi nostri, alla disciplina loro, la quale conosciamo essere tutta rivolta a stabilire con esercizio continuo il vigore de' corpi, ed a confermare coll' uso de' continui pericoli

Linguadocca...., della quale è capo la città di Tolosa, dove è camera di parlamento e seggio di alta giustizia. Questa provincia, sì come è stata sempre bellicosa, così è illustrata ultimamente per le armi, essendo opinione ch' ella sia la più forte d' uomini da guerra, che ogn' una delle altre. E mi ricordo sentir a dire a persona degna di fede, che in Lenguadocca[1] vi sono più di trecento terre e castelli murati, che non sarebbe possibile prenderli senza condurci il canòne *.

Abonda di fiumi che lo rendono più commodo e più forte[2] per traghettare i viveri e le mercanzie da un luogo all' altro. Li più

corona. Ma passando (come s' è detto) alcuni popoli settentrionali a' tempi di Carlo Semplice, la occuparono; e per esser sempre usciti di settentrione, furono chiamati Normani, li quali, unitisi poi con gli Inglesi, occuparono gran

l' audacia degli animi. Ben è vero (cosa che dagli antichi politici fu avvertita) che ne' paesi piani la nobiltà ordinariamente è guerriera, come quella che può più comodamente nodrir cavalli, ed esercitarsi a questo modo di guerreggiare; e perciò sovrasta ella al popolo: e a' governi popolari sono più atti i luoghi montuosi che i piani, siccome per lo contrario il principato d' un solo o de' pochi più facilmente s' introduce e si conserva nella pianura. Era la terza in ordine l' opportunità del sito, in quanto appartiene all' accrescimento dell' imperio e della ricchezza. La Francia non è ne' confini, ma ne' luoghi interiori dell' Europa; e per questo non ha alcun facile trapasso nelle due altre parti del mondo, l' Asia e l' Affrica; nè potrebbe così tosto traportarvi l' arme: nè, traportate, mantenervele: e se pur la Francia ha vicini gli altri paesi aquilonari e occidentali; ciò non è di tanto momento alla dilatazione dell' imperio; perciocchè que' paesi, oltre che sono più stretti, e forse men ricchi, sono abitati da genti bellicose, e quasi indomabili; onde assai gloria riportò Cesare, già vincitore della Francia, d'aver fatto il ponte sul Reno, e posti i piedi ne' lidi d' Inghilterra: e per quanto raccogliamo dall' istorie di Francia, è stata più volte occupata e da' popoli di Germania e dagli Inglesi; ma non si legge (che io mi ricordi) che gente partita di Francia occupasse paese alcuno dell' Inghilterra o d' Alemagna, se non quanto si fa menzione in Cesare di alcune colonie mandate da' Francesi oltra il Reno molto innanzi la sua venuta in quel regno. Ma l' Italia, sendo collocata nell' estremità dell' Europa, e però divisa dall' altre regioni di quella, si stende con una delle sue fronti assai vicino all' Affrica, e la guarda quasi minacciando, l' altra sporge nel seno Adriatico; e per quello, e per l' Arcipelago ha facilissimo il tragetto nella Grecia, e ne' regni dell' Asia; onde pare così situata dalla natura, acciocchè acquisti l' imperio dell' universo. » (Le Tasse.)

[1] Ven. *lengua* per *lingua*.

[2] Leggi *più forte*, e *più comodo*.

La capitale du Languedoc est Toulouse, qui a un parlement et un siége de haute justice. Cette province, qui a toujours été belliqueuse, et qui dernièrement encore a été illustrée par ses faits d'armes, passe pour être la plus riche de toutes en hommes de guerre; et une personne digne de foi m'assurait que le Languedoc a trois cents places fortes ou châteaux qu'on ne pourrait prendre sans le secours de la grosse artillerie.

La France abonde en rivières, fort commodes pour la guerre et pour le transport des vivres et des marchandises. Les principales

parte della Francia, e la città di Parigi medesima, benchè Francesi diano questa laude a' Normani soli nelle loro croniche, e non a gli Inglesi.

Sèguita la Bretagna, che fu unita alla corona di Francia al tempo di Francesco primo, per commune consenso dei stati e ordini, mancando la linea di Dreux e di Bretagna. Fu occupata da'Bretoni che... scacciati dall'isola di Britannia (che ora si chiama Inghilterra) da gli Angli, popoli che la occuparono e le diedero il nome. In questa si contiene il ducato d'Angiù, e di Alenzon, e molti altri principati.

Ora tornandosi da Settentrione, pigliando il tratto dell' occidente per passare al mezzodì, si ritrova prima la provincia del Poitù, nobilissima e antichissima come forse ogni altra che sia in Francia; della quale è capo la città di Poitiers. Contiene la viscontea di Thorè, la duchea di Torrena, la Marca, e parte del Limosin e di Santonge. Ma perchè dissopra ne abbiamo parlato abbastanza, diremo solo che questo era patrimonio di Carlo Martello, gran mere del palazzo, da chi discesero poi Pipino e gli altri re di Francia, che estinsero la casa de' Merovei, come si dirà a suo luogo.

Resta da quella parte la Guascogna e la Ghienna, come la chiamano ora, detta anticamente Aquitania, acquistata da' Francesi per forza d'arme e con molta effusione di sangue. Aveva titolo di regno ai tempi di Luigi di Buon'aria, e conteneva la Biscaglia, Navarra e altri stati in Spagna. Bordeos è la sua città principale, nella quale vi è camera di parlamento e alta giustizia. Seguita poi la parte di mezzodì verso oriente, e si trova Linguadoca, che fu chiamata altre volte Septimania e Gotticana, cioè paese de' Gotti, overo Landegloth, occupata con le arme da Carlo Calvo.

La Provenza, che confina con la Italia, contenendo il Delfinato a piè de' monti, è bagnata dal mare Mediterraneo: questa pure aveva altre volte titolo di regno; e come ch'ella abbia molte città illustri e grandi, tra le quali è Marsiglia,

nomati sono la Marne, la Sena, la Loira, la Garonna, la Sciarenta, la Dordona, l'Allier, il Rodano, la Sona e la Jona, tutti navigabili, e che sono poco discosto l' uno dall' altro, come quelli che per diverse vie irrigano tutta la Francia, avendo da tre lati il mare. Così è ella piana, e le riviere sono così placide, che, con tuttoche corrano per tratto di dugento e trecento leghe, sono però quasi sempre navigabili allo insù e allo ingiù, con gran commodità de' paesani, e de' forestieri ancora, che trafficano le lor merci per il regno, e trasportano quelli di fuori.

Non ha molti laghi, che non gli sono manco necessarii, poichè dalli fiumi e dal mare che ha, come ho detto, da tre lati, molto com-

che fu già colonia de' Greci, la capitale però è Aix, dov' è la camera del parlamento. E nel Delfinato vi è anco una città di parlamento, e di alta giustizia, ch' è Granoble.

Resta la parte d' oriente verso settentrione. E doppo la Provenza metteremo in ordine il Lionese, che contiene il Borbonais e Forest, di chi è capo la città di Lione che dà nome al paese.

L'Auvergna è più dentro nelle viscere del regno, e si può dire che ella ha più per confine il Lionese dalla parte di levante; la Francia, e parte della Borgogna a settentrione, il Poitù dalla banda di occidente; e Linguadoca a mezzodì: di questa è capo la città di Burges.

Sopra il Lionese vi è la Borgogna. Se non fusse, per altro, nobile, sarebbe per questo che Borgognoni erano passati prima de' Franconi il Reno, e avevan preso il possesso di quella parte delle Gaule che da lor nome poi è sempre stata detta, e ancora si dice, Borgogna. Come che questa gran provincia fusse più volte devoluta alla corona per matrimonii e mancamenti di maschi, e data anche più volte in appennaggio, si riunì però del tutto alla corona di Francia del 1363, per mancamento de' maschi della casa di Borgogna, non per vicinità di sangue, al tempo del re Giovanni. La sua città principale è Dijon, come abbiamo mostrato di sopra: ma quando tutte due le Borgogne erano unite, la principal città era Scialone, e seggio del re di Borgogna.

L' ultima dunque di queste provincie che viene a congiungersi con li termini della Piccardia, è la Campagna, che contiene la Bria, riunite tutte due alla corona in tempo del re Filippo il Bello per morte della regina Giovanna di Navarra, che ebbe queste due provincie in dote; delle quali la principal città è Rens per dignità, ma Troyes per l' autorità. È Rens illustre per l' ampolla di quello

sont la Marne, la Seine, la Loire, la Garonne, la Charente[a], la Dordogne, l'Allier, le Rhône, la Saône et l'Yonne; elles sont toutes navigables et peu éloignées les unes des autres; elles arrosent tout le pays, qui d'ailleurs a plusieurs côtés baignés par la mer. La pente du territoire est si douce et les fleuves sont si tranquilles dans leur cours de deux à trois cents lieues, qu'ils sont presque toujours navigables, même en les remontant; ce qui accommode fort et les gens du pays et les étrangers qui apportent leurs marchandises, et qui exportent celles du royaume[b].

La France a peu de lacs, mais aussi elle n'en a guère besoin; les fleuves et la mer lui en tiennent bien lieu. Le poisson y est en grande

olio sacro, con che si ungono li re nella loro coronazione, per la bandiera Orifiamma, e per altre circostanze che io scriverò a luogo suo.

Per questo modo adunque, di queste dodici provincie, due di esse, cioè l'isola di Francia e l'Auvergna, sono serrate e rinchiuse da tutte le altre; e le altre dieci, cioè Piccardia, Normandia, Brettagna, Poitù, Ghienna, Linguadocca, Provenza, Lionese, Borgogna e Campagna, le rinchiudono per quadro.

È questo gran regno non solo forte per la unione delle sue provincie, ma ancora per il suo sito, avendo il mare e li monti altissimi e asprissimi, che lo separano da' suoi vicini; e da quel canto che potria ricever danno, ch'è per l'Alemagna e li Paesi Bassi, come più aperto, una infinità di fortezze e buone piazze che, con la buona intelligenza e amicizia del duca di Lorena, lo rende assai securo; avendo contra Spagna li monti Pirenei, contra l'Italia le Alpi, e contro Inghilterra il mare e le fortezze di Calès, e Bologna, di Diepa, e molte altre.

[a] « La Charente, par laquelle il se fait beaucoup de commerce. » (Lettre d'Henri III, 4 mai 1577.)

[b] « E come ha maggior comodità di guerreggiare, così ancora ha più comodo il traffico, che non ha la Francia: più comodamente, dico, può e ricevere le mercanzie dell'Asia e dell'Affrica, e mandar le loro; ma non già con tanta agevolezza trasportarle da un suo luogo ad un altro, come la Francia, per rispetto delle riviere, delle quali di sopra si è fatta menzione. Ma novella comodità ha ricevuto la Francia dalla navigazione de' Portughesi, dai quali s'è somministrato ciò che prima da Venezia con maggior incomodo conveniva che accettasse: ma non però è più facile questo commercio alla Francia, che quel di Levante all'Italia, quando le guerre, e le difficoltà che nascono da coloro che

modo, si ha grandissima abondanzia di pesci; e più forse che in alcun' altra regione d' Europa.

Non ha medesimamente molti monti, se non nell' alta Bretagna, e qualche poco in Auvergna e in Guascogna.

Nel resto il paese è tutto piano, se non per certa inequalità, che si può più tosto dire campagna o paese ondeggiante, che montuoso.

Non ha minere d' oro, e poche d' argento; ch' è una di quelle sole imperfezioni che non lo lasciano esser perfetto del tutto: ma però ha degli altri metalli in quantità. Sali in molti luoghi e gran copia. Si ha del zafferano e di qualche sorte di spezierie nella Ghienna, e in quella parte che è verso Spagna e il mare Mediterraneo.

Ha l' aria e il cielo in modo temperati, che nè lo inverno fa mai troppo freddo, nè la estate troppo calda; nè l' uno nè l' altro infuriano mai se non per accidente: di modo che le persone viverebbono molto se non si guastassero il stomaco e le viscere col molto mangiare, come fanno la Germania e la Polonia col molto bevere. E che ciò sia vero, si vede nelle femine che, perchè sono più temperate nel vivere e bevono rare volte il vino, o almeno così temperato con l' acqua che perde la sua forza, ne sono infinite che passano li ottant' anni, molte che arrivano alli cento. Questo fa anche, che le infirmità sono quasi tutte per corrupzione di sangue più che per mala complessione; e perciò sono più resolute e più brevi. Per questo li medici costumano li medicamenti più gagliardi che non si fa in Italia, e il cavar spesso il sangue.

sono signori de' mari, non l'impediscono; le quali cose ora non abbiamo in considerazione, trattando semplicemente della natura de' luoghi. » (Le Tasse, V, 480.)

abondance, et peut-être plus qu'en aucun autre pays de l'Europe. Il n'y a de monts que dans la haute Bretagne, et quelque peu en Gascogne et en Auvergne. Dans tout le reste il n'y a que des plaines douces ou des ondulations de terrain.

Les mines d'or manquent à la France, et celles d'argent n'y sont pas nombreuses; c'est là peut-être son seul défaut; mais les autres métaux s'y trouvent abondamment : il y a du sel en maint endroit et en grande quantité. On récolte du safran et quelques espèces d'épices dans la Guienne et dans la partie du pays qui avoisine la Méditerranée et l'Espagne.

Le climat est fort tempéré : il n'y fait pas trop froid en hiver, pas trop chaud en été, si ce n'est par accident[a]. Aussi les habitants y

[a] « Or paragonando la Francia all' Italia, dico che la Francia per essere alquanto più remota da questo mezzo, è conseguentemente meno atta a generare gli uomini in questo temperamento di prudenza e d' ardire, e in questa vivacità d' ingegno speculativo, che noi cerchiamo; anzi, siccome ella più inclina verso uno degli estremi, così ancora gli uomini sono più inclinati all' impeto e alla ferocità, discostandosi dalla prudenza e dalla gravità dei costumi. Ma molti non concedono questo, perchè vogliono che il cielo della Francia sia più tiepido dell' italiano, provandosi quì il verno molte fiate freddi assai minori, che nell' Italia, e particolarmente nella Lombardia non si sentono: e di quì potranno argomentare, che dipendendo questo temperamento dal cielo, il quale opera ne' corpi nostri, e per conseguenza negli animi, i Francesi siano per conseguenza di più acuto ingegno degli Italiani, e meglio negli animi loro si trovi questa mediocrità di audacia e di timore, e di mansuetudine, e di ferocità. A queste obiezioni rispondo, che l' aria e la region francese in sua natura è più fredda dell' italiana, come quella che è alcuni gradi più lontana dal cammino del sole (parlo, paragonando le parti più settentrionali della Francia alle più settentrionali dell' Italia, e le più australi dell' una alle più australi dell' altra): e di ciò è indizio apertissimo il color delle carni e de' capelli, che è più vivace e più biondo ne' Francesi, siccome in tutti li paesi freddi suole avvenire: e oltre ciò gli alberi nemici del freddo più comodamente allignano nell' Italia che in questi paesi non fanno. Ben è vero che nella Francia, quasi tutta piana, e aperta, ed esposta d' ogni intorno a tutti i venti (il che dell' Italia non è), spesse volte avviene che soffiando per alcun tempo continovo i venti caldi nella maggior asprezza del verno, sogliono intepidire il rigore del freddo; ma quando all'

Ha molte città grosse, si dice, in numero di cencinquanta vescovadi, e la maggior parte d' esse o in ripa a i fiumi, o nel lito del mare; le quali però come che siano, per li turbuli e le guerre passate, guaste e distrutte, per aver gli ornamenti e le chiese gettate per terra, ritengono nondimeno ancora molta maestà, e specialmente quelle che da questa rabia diabolica non sono state tocche, come quelle di Bretagna, di Normandia, di Piccardia, di Campagna e di Borgogna; o se tocche, almeno non destrutte del tutto. Che le altre hanno patito universalmente questa sciagura, e specialmente quelle

incontro continovano i fiati settentrionali, i freddi sono continovi e insopportabili, come per due mesi di quest' anno gli abbiamo provati. Quando ancora instabilmente ora succedono i venti aquilonari a gli australi, ora gli australi a gli aquilonari, instabile è parimente la qualità della stagione: ed io per me ho visto alcun giorno tanta mutazione dalla mattina alla sera, che mi pareva senza alcun mezzo essere dal gennaio all' aprile trapassato. Chi potesse dunque, come favoleggiano i poeti, rinchiudere per un verno intero tutti i venti nelle spelonche di Eolo o negli otri d' Ulisse, sicchè nell' Italia e nella Francia fosse una lunga e stabile tranquillità, allora senza alcun dubbio si conoscerebbe quanto il cielo francese sia più freddo dell' italiano, se non forse ove la vicinanza de' monti il fa più freddo in qualche luogo d' Italia che ne' piani della Francia. Ma, concedendo ancora, che i freddi e i caldi siano meno intensi nella Francia, non ne segue però, che il cielo sia migliore in rispetto della virtù degli abitanti, concorrendo a questa bontà dell' aria molte altre qualità oltre le predette. E qual temperamento si può trovar in tanta stabilità, e in una sì spessa vicissitudine di caldo e di freddo? E se questo elemento che ci circonda, e per tante vie entra e penetra ne' nostri corpi, alterando loro, opera qualche cosa negli animi nostri (come si dee credere) si dee credere ancora, che l' incos-

auraient-ils une très-longue vie [a], s'ils ne se ruinaient pas l'estomac et les entrailles en mangeant trop, comme les Allemands et les Polonais[b] en buvant trop. En effet, les femmes, qui ont plus de tempérance que les hommes dans le ménage, et qui boivent rarement du vin, ou bien le boivent avec de l'eau, dépassent l'âge de quatre-vingts, et beaucoup même vont jusqu'à cent ans. Voilà pourquoi les maladies en France ont toujours pour cause la corruption du sang plutôt que la faiblesse du tempérament, et sont par conséquent plus impétueuses et plus courtes. Aussi les médecins ont recours plus souvent qu'en Italie aux remèdes violents et aux saignées.

La France est riche en grandes villes, dont la plupart sont situées au bord des rivières, ou bien sur la côte; on compte jusqu'à cent cinquante évêchés. La guerre y a fait de grands ravages; quoiqu'elle y ait ruiné les églises et d'autres édifices, ces villes conservent encore beaucoup de majesté [c], notamment dans les provinces où elles n'ont pas souffert de cette rage diabolique, telles que la Bretagne, la Normandie, la Champagne, la Picardie et la Bourgogne; les autres ont universellement été ravagées, et surtout le Béarn, le Poitou, la

tanza di questo clima sia in buona parte cagione dell' incostanza di questa nazione, la quale io per me non attribuisco loro se non quanto l' istorie ne favellano.....

Ma, poichè ragioniamo de' venti, non tacerò che questa regione, essendo così signoreggiata da loro, riceve da tal servitù un comodo non piccolo; che al soffio de' venti si rivolge in lei una quantità di molini grandissima, massimamente nelle parti più aperte, come sono la Franca Contea, e la Campagna, e altre tali; di maniera che quella comodità di macinare che Italiani non hanno se non nell' opportunità de' fiumi, e tra le acque, è qui sulle mura di Parigi stesso, e quasi in ciascun altro luogo circonvicino. » (Tasse, V, p. 282-283.)

[a] Vogliono che l' aria francese sia più sana, particolarmente come quella che sveglia più l'appetito, e ajuta meglio alla digestione; ma siasi la colpa o dell' aria o del modo del vivere, qui sono gli uomini ordinariamente di vita più breve che in Italia. » (Le même.)

[b] Du temps même de Sidoine Apollinaire on parlait bonne chère en France, on vantait dans le service de table « l'abondance gauloise et la promptitude italienne. » A douze siècles de distance, Gemelli Carreri fait la même remarque : « Un religieux qui mangeait et buvait en bon Français. » (P. 416.)

[c] G. Carreri ne partage pas l'admiration du Vénitien à propos de l'architecture française : « Les chapelles sont passables, par rapport à la manière de France. » (P. 427.)

di Beossa, di Torena, del Poitù, del Limosin, della Ghienna, di Lenguadocca, di Avergna, di Provenza e del Lionese *.

È tutto il regno non meno copioso d' uomini e di genti per la guerra, che di mercanti e di agricoltori; cose necessarie e principali per il mantenimento d' ogni stato. Perchè in ogni città si vede il traffico d' ogni sorte di mercanzia indifferentemente, tenendosi la nobiltà per l' ordinario alli suoi castelli e alle sue magioni in villaggio. Ma quello ch' io ho stimato cosa degna di osservazione in Francia, è stato la grande abondanza de' viveri, non pure in ogni città o in ogni castello, ma in ogni borgo, in ogni piccolo villaggio, di pane, carne, pesce, fieno e biada. Nè vi è luogo o città alcuna che non sia più che il terzo occupata da certa sorte di case o di persone che trafficano il vivere, come a dire osti, tavernieri, zabattieri[1], pasticcieri, logandieri[2], rosticcieri, beccari[3], fruttaruoli[4] e compravendi.

Le case per il più sono fatte di legno e di semplice piastra, ch' è la mistura della calce e della sabbia: tuttavìa ora molti fabricano d' una sorte di pietra che, sì come è facilissima da tagliare e mettere in opra, posta poi ch' ella è, diventa dura e forte come le pietre d' Istria. Hanno Francesi più considerazione alla commodità che alla vaghezza delle lor fabriche; il che non si può negare che non sia con miglior giudizio che non fanno gli Italiani: e usano di coprire li pareti di store[5] e di natte[6] di paglia, che rendono le stanze più calde il verno e più asciute[7] l' estate. Tuttavìa nelle città per l' ordinario non si veggono molti edificii privati, non essendo elle abitate,

* Una delle più principali vaghezze e commodità che sia nelle città delle Francia, è li fiumi sopra li quali elle sono assise, e li ponti di pietra che li traversano, come abbiamo detto di sopra della Loira, della Jona e della Sena; che il medesimo si potrebbe dire della Chiarenta, della Vienna, della Garonna, del Rodano, dell' Alier, della Marne, e della Loira.

[1] Forse cabaretieri. Gallicismo.

[2] *Logare* per *affittare* è in una cronaca ant. *Allogare* vive tuttora.

[3] Villani.

[4] Così a Ven. tuttavìa.

[5] A Ven. così.

[6] Gallicismo, come piastra. Ma noi abbiamo *appiastrare*, *appiastricciare*, e altri.

[7] Ora i Ven. *sute*.

Touraine, le Limousin, la Guienne, l'Auvergne, le Languedoc, la Provence et le Lyonnais.

Le royaume est riche en gens de guerre, en marchands, en agriculteurs, dont les métiers sont également nécessaires à la prospérité des états. Dans chaque ville on rencontre toute espèce de marchandises ; mais la noblesse se tient ordinairement renfermée dans ses châteaux et dans ses maisons de campagne[a]. La chose à mes yeux la plus remarquable, c'est la grande abondance de vivres dans les villes, dans les bourgades, dans les plus minces villages; il y a toujours à foison du pain, de la viande, du poisson, du blé, du fourrage. Le tiers de la population, dans tous les lieux habités, s'occupe de ce commerce-là, comme taverniers, pâtissiers, hôteliers, rôtisseurs, bouchers, fruitiers, revendeurs.

Les maisons, pour la plupart, sont faites avec du bois et du mortier, c'est-à-dire un mélange de sable et de chaux. Toutefois on commence à bâtir avec une certaine pierre très-douce, mais qui, après la construction, devient dure et forte comme la pierre d'Istrie. Les Français tiennent à la commodité bien plus qu'à la grandeur de leurs maisons; en quoi ils montrent, on ne peut le nier, plus de jugement que les Italiens. On couvre les murailles de nattes de paille,

[a] « Ciascuno abita ritiratamente ne' suoi villaggi, e lontano dalle congregazioni delle città, perchè, lasciando da parte, che l' uomo sia animal civile e di compagnia, che per niuna altra cagione sia lodevole il ritirarsi dalle adunanze degli altri, se non per attender alle contemplazioni; dirò che il nobile, praticando per lo più co' servi e co' villani, si avvezza d' una maniera di vivere imperiosa, e diviene insolente; e l' ignobile nella città non usando con loro ne' quali è alcuna gentilezza, si conferma in quella bassezza d' animo e di costumi ch' è loro impressa dalla viltà del nascimento. So che questa usanza è commune alla Germania e all' altre nazioni straniere; e so che si può rispondere che i nobili, e spesso nelle corti, e sempre passando d' un villaggio all' altro, conversano insieme: con tuttociò nè accetto l' autorità, nè mi appago delle ragioni : e parmi di conoscere che l' errore di questa opinione sia radicato sopra la superbia di non voler conoscere magistrati per superiori. » (Le Tasse, V, 288.) Ces habitudes de vie solitaire remontent peut-être bien plus haut que le moyen âge. (Voyez le savant ouvrage de M. Fauriel, t. I, p. 550 et suiv.)

come abbiamo detto, che[1] da mercanti e da borghesi o da uomini di roba lunga, che attendano più a incassare e accumulare che a spendere in bastimenti. Si vede però qualche fabrica di magnificenza in Parigi: ma questo avviene per essere ella quasi ordinaria stanza della corte. Fabrica adunque la nobiltà a i castelli e a i villaggi; e se ne veggono, per dire il vero, per tutto il regno edificii tanto superbi ch' è un stupore. Perchè, lasciando di parlare del parco di Sciamburgh presso Blès, di quello di Fontanableo, di Madril, di San Germano in Laia, di quello di Boès di Vincennes, di San Moro, allo intorno di Parigi, (senza la infinità di quelli che io non ho veduti, che sono machine reali, e di quelle a punto che favoleggiano li romanzi esser state case di Morgana e di Alcina,) dirò che in questo li prencipi e li particolari signori e cavalieri usano una estrema liberalità e spesa. E come che pochi io ne abbia veduti, dirò nondimeno che, a mio giudizio, non si può aggiungere nè desiderare cosa alcuna nel castello di Equan e in quella di Haion del cardinale di Borbon; in quello di Sciantilì ch' era del duca di Montemorency; in quello di Noisi del marescial di Reea; quello di Vernoy del duca di Nemours; di Medun, del sudetto cardinale; tutti chi sei, chi otto e chi dieci leghe lontani da Parigi: dove si veggono archi, acquidotti, statue, giardini, parchi, peschiere, e tutte quelle commodità in fine, che si ricercano a edificii regii. E di questi, quanti si può credere che ne siano per così gran regno! Il quale, non essendo già più di mille anni stato occupato da gente forestiera, se bene assalito; non sarà difficile cosa credere ch' egli si sia mantenuto in delizie sempre; o almeno in quelle delizie che con un onesto esercizio sono godute da chi vede chiare volte[2] contraria la faccia della fortuna, se i turbuli e le guerre civili non avessero più tosto turbata che alterata la propria[3] salute: il che si vede essere avvenuto doppo che lo esercizio della nuova religione e la libertà della conscienza è stata introdotta; cosa pestifera, e atta

[1] Manca nel cod. il *che*.

[2] Anc. nel Ven. per *rado*.

[3] O errore per *sua*: o intendasi: la salute che gli era propria. Ad ogni modo, non bello.

qui défendent les chambres du froid en hiver et des chaleurs en été.

On ne voit guère dans les villes de grands édifices privés; elles ne sont habitées, comme il a été dit, que par des marchands, des bourgeois et des hommes de robe, plus soucieux d'amasser de l'argent que de le dépenser en beaux bâtiments. Il y a cependant à Paris quelques maisons magnifiques, parce que cette ville est le séjour habituel de la cour. Les nobles bâtissent dans les châteaux et dans les villages; et c'est ainsi qu'il y a sur toute la surface du royaume des édifices qui sont d'une beauté admirable.

Je ne parlerai pas de la forêt de Chambord près de Blois ni de celle de Fontainebleau, ni de Madrid, ni de Saint-Germain-en-Laye, ni des bois de Vincennes et de Saint-Maur aux environs de Paris, sans compter ceux que je n'ai pas vus; mais ces édifices et parcs sont vraiment royaux, et ressemblent à ceux que les romanciers attribuent à Morgane et à Alcine dans leurs contes. Les princes et les grands y jettent libéralement leurs trésors. J'en ai peu vu, je le répète; mais rien de plus magnifique à mon gré que les châteaux de Gaillon, d'Écouen et de Meudon, qui appartiennent au cardinal de Bourbon; celui de Chantilly, qui était au duc de Montmorency; celui de Noisy, au maréchal de Retz; celui de V..... au duc de Nemours. Ceux-ci sont tous à six, à huit ou à dix lieues de Paris : on y voit des arches, des aqueducs, des statues, des jardins, des parcs, des étangs, tout ce qui convient à une demeure royale. Et combien n'y en a-t-il pas dans un pays si étendu, qui, quoique souvent attaqué, n'a jamais, depuis mille ans, été envahi par des nations étrangères, et qui a pu jouir de ces honnêtes voluptés qui sont le partage des gens heureux! La guerre civile a plutôt troublé que détruit ce bonheur; la faute en est à cette liberté de conscience qu'on y a voulu semer, germe pestilentiel et qui désolerait tout le monde si l'on n'y prenait garde à temps. C'est ce qu'on aurait pu faire sous Henri II et sous François, son fils, si l'ambition et l'avarice n'avaient étouffé dans les cœurs l'esprit chrétien et ce sentiment français

a sommergere tutto il mondo, non che una provincia sola, quando nei principii non le vengono dati li debiti remedii, come si averebbe potuto fare nel tempo del re Enrico secondo e di Francesco suo figliuolo, se l'ambizione e l'avarizia non avessero superato[1] il debito del Cristiano e lo instituto del Francese, lontanissimo per natura dall'eresia, e tenacissimo defensore della sede apostolica; come si legge nelle istorie, che la casa de' Merovei fu illustrata per aver ricevuta e accresciuta la fede cristiana, e che li Francesi non furono mai nemici del nome cristiano anco prima che ricevessero il battesimo. Veggasi nelle istorie quante rotte hanno dato alli Visigotti ariani e ai Lombardi infestatori della sedia romana *.

Non è dubio alcuno che l'autorità assoluta del regno di Francia è nel re solo, conosciuto per padrone e prencipe supremo, e solo monarca, che succede alla corona liberamente senza ricercarsi approvazione di chi si sia; il che fa che il re, non essendo eletto, non è obligato ad alcuno; e non avendo il regno per forza o per favore, non ha da mostrarsi come tiranno. La successione legittima cade nella primogenitura, o almeno in quello che è più congionto di sangue, pur che sia Francese e maschio; causa che le donne sono escluse: ma non già per la legge salica, come molti s'ingannano, ma bene per una lunga e veterata[2] consuetudine che ha forza di legge **.

Tuttavìa il Francese che fa professione di franchigia e di magna-

* Per il che li re di Francia non pure n'ebbero il titolo di re cristianissimi, ma ancora ottennero lo imperio di Occidente, e li Carliensi la corona di Francia, ch'era prima nelli Merovei.

Oltre tante altre imprese fatte da loro contro Visigotti e contro Infideli dentro e fuori del regno. Del quale non si può se non dire che sia nobilissimo; per antichità, poichè ha poco meno di mille e dugent' anni ch'egli si sottrasse dallo imperio di Roma, e sotto Faramondo, primo re, cominciò a instituire le sue leggi assolute; per dignità, poichè fu si può dire il primo a ricever la fede di Cristo sotto Clodoveo ottant' anni doppo Faramondo. E perciò ha il regno di

[1] Nel cod. è una parola ch' io non potrei dire se sia la indovinata da me.

[2] Il *vetero* del Sannazzaro è ben più strano.

qui déteste naturellement l'hérésie, et qui a toujours rendu les habitants de cette nation les vaillants défenseurs du saint-siége. On voit en effet dans l'histoire que les Mérovingiens doivent leur agrandissement à la foi chrétienne qu'ils avaient embrassée; on y voit que, même avant leur conversion, les Français n'ont jamais haï le nom chrétien ; on y voit combien de fois ils battirent les Visigoths ariens et les Lombards, ennemis du saint-siége romain.

Le pouvoir absolu du royaume réside, sans nul doute, dans le roi seul ; il est reconnu pour maître unique et prince suprême ; succédant naturellement au trône de ses ancêtres, sans demander l'approbation de personne. Ainsi, n'étant pas roi élu, il ne doit son pouvoir à qui que ce soit ; et, ne s'emparant du royaume ni par violence ni par intrigue, il n'a aucune raison pour se conduire en tyran. La succession légitime échoit à l'aîné, ou bien au parent le plus proche, pourvu qu'il soit Français et mâle. Les femmes en sont exclues, non pas par la loi salique comme beaucoup le croient en se trompant, mais par une ancienne coutume ayant force de loi.

Les Français, gens hardis et fiers, ne souffriraient pas d'être

Francia titolo di primogenito di santa chiesa ; e per l'autorità in fine, per quello che abbiamo detto intorno al sito, ai termini ne' quali egli veramente si ritrova, inespugnabile, con quelli altri particolari che sono venuti alla notizia mia.

Parlerò ora del modo del suo governo e della forma de' suoi consigli.

" Perciochè, come racconta Gian di Tillet, non pure la salica non esclude le femine, ma più tosto le abilita alla successione ; dicendo ella così : che, essendo maschi, le femine non succederanno mai nelli stati, ma bene nei beni mobili : di modo che si potrebbe arguire che, non vi essendo maschi, esse potrebbono succedere nel regno. E aggiunge queste medesime parole : « Et se faut esbahir de la longue ignorance qui a attribué ceste coustume à la loy salique, qui est contraire : et par icelle le roy François et aultres ses prédécesseurs eussent esté précédés par les filles des roys qui n'avoient des fils masles. »

nimità, non può patire di essere governato da donne; tutto che molte volte, con titolo di regenti, le madri e le mogli abbino governato, o essendo li re pupilli o lontani, come ha anche fatto la regina madre, nella minorità del re Francesco secondo e di Carlo nono *.

Altre volte non si soleva far conto, nè nominare li bastardi; ma ora si comincia a fare stima, come si vede che si fa del gran priore di Francia, fu figliolo di Enrico secondo che ora è governatore di Provenza; e del figliuolo piccolo di Carlo nono, chiamato *le petit Charles*, molto amato da sua maestà cristianissima, come che sia [1] di molto spirito e ingegno **.

Distribuisce il re tutti li governi a sua voglia, senza participazione di alcuna persona, se non di chi più li piace, come fa il re presente, che per fuggire la multiplicità delle facende [2], lascia la cura di molte cose, e molte volte delle più importanti, alla madre, se bene ne revoca qualcheduna secondo la occasione.

Manda gli ambasciatori, ordina gli Stati del regno; e, quello che è più, dona e distribuisce tutti li beneficii e officii del regno, così li secolari come quelli di chiesa, ricercandosi un semplice consenso del papa, per una certa apparenza. Di modo che in Francia e donne e fanciulli nelle cune, e li soldati, e gli uomini maritati hanno vescovadi, priorati, abbazie. Il qual abuso fu cominciato a introdursi fino ai tempi di Luigi Di Bonaria imperadore, che diede un abbazia di Rens a Adelgarda sua figliuola maritata. E se questo abuso ebbe mai piede in Francia, lo ha ora; perchè, essendo il re di natura liberalissimo, ed essendo quasi tutte l'entrate regie o alienate o im-

* Non può essere il regno diviso, se ben qualche volta vi sono stati più re in un medesimo tempo in Francia, come a' tempi di Clovis il primo e di Clotario primo, che vi erano quattro re, cioè re di Parigi, re d'Orleans, re di Soisson, e re di Metz; e a tempo di Carlo Magno, e primo re di Austrasia e re di Niustria,

[1] Equivoco, ma non senza esempi.

[2] Più etimologico che *faccende*.

gouvernés par des femmes, quoique les mères et les femmes des rois mineurs ou absents aient plusieurs fois gouverné en qualité de régentes : c'est ce qu'a fait la reine-mère pendant la minorité de François II et de Charles IX.

Autrefois les bâtards n'étaient pas comptés au nombre des princes du sang ; à présent on en fait quelque cas ; comme, par exemple, du grand-prieur de France, fils d'Henri II, qui est maintenant gouverneur de Provence, et du fils de Charles IX, surnommé *le petit Charles*, qui est fort aimé du roi à cause de la vivacité de son esprit et de son courage.

Le roi nomme à tous les gouvernements, selon son plaisir et sans demander l'avis de personne, si ce n'est de ceux qu'il lui plaît d'interroger spontanément, ainsi que le fait le roi actuel, qui, accablé par les affaires, confie souvent le soin des choses les plus importantes à la reine-mère, quoiqu'il révoque dans l'occasion quelques-unes de ses décisions.

C'est le roi qui envoie les ambassadeurs, qui assemble les états du royaume; et, ce qui est encore plus, c'est lui qui distribue les charges et les bénéfices séculiers, aussi bien que les ecclésiastiques; pour ceux-ci, il faut seulement la confirmation du pape, mais c'est un acte de pure formalité et d'apparence. C'est ainsi qu'en France les femmes, les enfants au berceau, les hommes mariés, les soldats, ont des évêchés, des prieurés, des abbayes. Cet abus se glissa dans le royaume dès le temps de Louis le Débonnaire, qui donna l'abbaye de Reims à sa fille Adelgarde, qui était mariée. Mais si jamais cet

tuttavia nell' ordine dei re non se contano se non quelli che sono successi alla corona per primogenitura, o per esser più prossimi del sangue.

Ha adunque il re solo autorità e assoluta giuridizione ; e gli altri prencipi del regno ne sono tutti esclusi di questa maggioranza ; e non pure essi soli, ma li fratelli medesimi e parenti del prossimo sangue ancora.

" Tuttavia nella prima linea de' Merovei e nella seconda dei Carliensi si legge che li bastardi erano assunti alla corona : ma ora non possono.

pegnate, non avrebbe altro modo di donare a' suoi servidori, e a chi lo ha servito. Di modo che de' beni di chiesa si fa spesso così mercanzia come si fa in Venezia de' mandati di zecca.

Hanno adunque li re assoluta e omnimoda[1] autorità, se ben qualche volta per li stati di regno in altri tempi, se non è stata limitata, li è almeno stato posto un poco di contrapeso. Ma ora li re dicono che non sono più pupilli, e che non vogliono conoscere altra legge nè altro ordine che dalla loro volontà, facendo chiamare i Stati più per la regolazione del regno, e per dare sodisfazione a i popoli udendo le lor querele, che per moderare l' autorità regia. Secondo la quale in somma si delibera poi in essi quello che si deve appartenere alla guerra, alla pace, alla polizia, alle contribuzioni, e cose simili. Come si fa nei concilii generali, che si tratta della dottrina e della riforma de i canoni, e non dell' autorità del pontefice, a chi[2] s' aspetta approvar quello che nei concilii è stato deliberato.

Questi che si chiamano li Stati del regno, sono di tre ordini di persone, cioè del clere, della nobiltà, e del restante di quelle persone che, per voce commune, si può chiamare popolo.

Quello del clero è misto dalli due ultimi, anzi, per parlare più propriamente, degli altri due; de' nobili, perchè, avendo la successione il primogenito secondo leggi e costumi antichi, bisogna che gli altri fratelli, o per via delle armi, o per servire in corte, o per beni di chiesa, sostentino la nobiltà loro. Di quelli del popolo, perchè non potendo essi godere li privilegii della nobiltà altramente, si affaticano, per via delle lettere o per altri meriti, di pervenire a questi gradi e a quella dignità[3], e a questa che in Francia si chiama di roba lunga; causa che per il regno si veggono tante università, e

[1] Comodo latinismo, analogo ad *onnipotente, onninamente, onniscienza.*

[2] V. S. Margh. « V' aveva di loro a chi ne calesse. » — [3] Qualche parola soprabonda. Leggi: « Quei gradi e a quelle dignità che in Francia si chiamano... »

abus a pris pied en France, c'est aujourd'hui, parce que le roi étant très-libéral de son naturel, et tous les revenus du royaume étant aliénés ou engagés[a], il n'aurait sans cela aucun moyen de récompenser ses serviteurs[b]. Ainsi les biens de l'église sont en France un objet de commerce[c], aussi bien qu'à Venise les mandats sur la *zecca*.

L'autorité du roi est donc en tous sens absolue. Autrefois elle était de temps en temps limitée, ou du moins contre-balancée par les états du royaume; maintenant les rois disent qu'ils ne sont plus mineurs, et ils ne veulent reconnaître d'autre loi que leur volonté. Ils assemblent les états, plutôt pour régler les intérêts du royaume et pour donner quelque satisfaction aux peuples en écoutant du moins leurs plaintes, que pour mettre des bornes à leur propre autorité. Tout ce qu'on y discute est réglé par le roi : la paix, la guerre, les impôts, la police. C'est comme dans les conciles généraux, où les discussions roulent sur la doctrine ou sur les réformes canoniques, jamais sur l'autorité du pape; le pape au contraire se réserve toujours le droit de sanctionner les délibérations du concile.

Les états du royaume comprennent trois ordres de personnes : le clergé, la noblesse et ceux que l'on peut embrasser sous la dénomination générale de peuple. Le clergé est formé par les deux derniers, ou, pour parler plus exactement, par les deux autres ordres de personnes. Il se compose d'abord de nobles, car le droit d'aînesse accordant la succession à l'aîné, d'après les anciennes lois et coutumes, les cadets sont forcés de soutenir leur rang, ou par la voie des armes, ou par des emplois à la cour, ou par les bénéfices ecclésiastiques. Il se compose en outre de gens du peuple, car les

[a] « Henri III n'avait argent pour manger. » (Brantôme.)

[b] « Qu'au diable soient-ils tres-tous ! Le roi les devrait tous faire assommer. » (Le même, III, 109.)

[c] Le roi s'immisçait quelquefois même dans les affaires de discipline ecclésiastique; et lui, qui choisissait si bien ses officiers, il enjoignait aux gouverneurs « d'admonester les évêques, de veiller soigneusement sur leurs troupeaux, de leur donner de bons pasteurs. » (*Lettre de Henri III*, du 3 octobre 1577.)

quelle tutte così piene di scolari, e specialmente in quella di Parigi, nella quale ve ne sono sempre venticinque o trentamila per ordinario.

L' ordine de' nobili è quello nel quale s' includono li prencipi e baroni del regno : e però sono tutti liberi, non pagando alcuna gravezza. Nondimeno sono obligati di seguire la persona del re alla guerra : ma ora tutto va in dissuetudine. In questo ordine concorrono ancora li prencipi di sangue, che hanno un grado più di reputazione; perchè sia che prencipe di sangue si voglia, precede a' duchi e agli altri prencipi, ancora che possegghino più titolo e più stato, e che abbino più età : con tutto che altre volte quel prencipe che aveva titolo e prencipato precedeva al principe del sangue che aveva solo il nome. Ora basta il sangue a far principe in Francia; e chi non è del sangue non si può chiamare principe se non ha principato. Lo essercizio de' nobili consiste ne' governi, nelle ambascierie, nel servizio della corte, cioè della persona del re; e nella milizia, cioè in quella di mare, ch' è tenue e di poca considerazione, e di quella di terra, ch' è formata più di cavalli che di fanti; della quale parte è pagata, parte è di obligo.

L' ordine, o vogliamo dire terzo stato del popolo, contiene mercanti, borghesi, e anco uomini di campagna, che noi chiamamo di villaggio. Lo essercizio di questi consiste nella cura della giustizia civile e criminale, e in alcuni officii della corte, che la nobiltà deve avere altre volte sprezzati come poco degni; e tuttavìa si vede che ora apportano grandissima utilità, e dignità e autorità insieme. Come quello del cancelliero, ch' entra in tutti e' consigli, nè senza il suo parere si suole mai deliberare cosa alcuna d' importanza; e se si delibera, non viene esseguita. Di modo che, se egli è in grazia del re, si può dire suo collega. Per questo adunque, dovendo tutte le espedizioni passare per man sua, bisogna che le più grandi e più nobili

bourgeois, qui ne peuvent pas par d'autres moyens jouir des priviléges de la noblesse, tâchent de parvenir par le talent et la science aux dignités ecclésiastiques et à toutes les fonctions qui s'appellent en France de robe longue. C'est la cause pour laquelle il existe dans le royaume tant d'universités toutes peuplées d'étudiants. Celle de Paris en a ordinairement vingt-cinq ou trente mille [a].

L'ordre des nobles[b] comprend les princes et les barons du royaume. Les nobles ne payent pas d'impôts, mais ils sont obligés de suivre le roi à la guerre, bien qu'à présent on ne tienne pas à ce devoir plus qu'aux autres. A cet ordre appartiennent encore les princes du sang, dont le rang est plus élevé. Tout prince du sang a la préséance sur les ducs et sur les autres princes, bien que ceux-ci soient plus âgés ou possèdent plus de titres ou plus de biens; autrefois le prince qui joignait au titre la principauté précédait le prince du sang qui n'en avait que le nom. Le sang suffit aujourd'hui pour faire les princes en France, et celui qui n'est pas de la maison royale ne s'appelle pas prince s'il n'a pas de principauté. Les nobles sont employés au gouvernement des provinces, aux ambassades, au service de la cour, c'est-à-dire de la personne du roi, et au métier des armes. L'armée navale est peu considérée; quant à l'armée de terre, elle est composée de cavalerie plus que d'infanterie : une partie est soldée, et l'autre fait un service obligatoire.

Le tiers état comprend les marchands, les bourgeois, les habitants mêmes des campagnes; ces gens-là administrent la justice civile et criminelle; ils ont à la cour des emplois, jadis peut-être méprisés des nobles, et qui maintenant rapportent beaucoup en dignité, en pou

[a] « Il terzo costume, che io non lodo, è che le lettere, e particolarmente le scienze, abbandonate da' nobili, caggiono in mano della plebe : perchè la filosofia, quasi donna regale maritata ad un villano, trattata dagl' ingegni de' plebei, perde molto del suo decoro naturale, e di libera, e investigatrice delle ragioni, diviene ottusa, e scema dell' autorità; e di regina moderatrice degli uomini, ministra dell' arti sordide, e dell' ingordigie dell' avere. Di questo molto prima s'accorse Platone nella sua Repubblica : ed io per l' esperienza conosco esser verissime le sue ragioni. » (Tasse, V.)

[b] Machiavel, édit. Passigli, en un volume, p. 321.

s'inchinino e gli faccino corte. Quello delli segretarii: non vi essendo alcuni di essi (parlo delli quattro principali) che non abbia più di cinquantamila franchi d'entrata. Il terzo de i presidenti e de' consiglieri, tutte dignità in vita, che hanno, vivendo loro, li medesimi privilegii e essenzioni che hanno li nobili. E l'ultimo, quello delli giudici, avvocati, tesorieri, esattori, controlori[1], mastri di richieste, e ricevitori generali. Onde li padri di questo ordine hanno questa cura particolare di disciplinare li loro figliuoli nelle lettere per farli uomini di roba lunga e per abilitarli alle dignità sopradette.

Questi sono adunque li Stati delli tre ordini di Francia, de' quali si fa l'assemblea ogni qual volta piace al re di convocarli: ed è quasi come la dieta generale d'Allemagna. Perchè ogni provincia manda li suoi deputati particolari di ogni ordine all'assemblea, nella quale s'ascoltano li gravami de' popoli, le controversie de' prencipi, li bisogni del regno, regolazione di giustizia, di governo, di costumi e di milizia, assignazione di appennaggio o di partaggio a' figliuoli o fratelli dei re, assegnazione dei tutori e dei regenti alli re pupilli (e in questo caso gli Stati si convocano da loro); e cose simili, che altre volte erano osservate, e non ora. Come si vede che li Stati che furono tenuti ultimamente a Bles, furono più tosto per conferire le necessità della corona che per rimovere li gravami dei popoli; tutto che secondo lo antico costume fussero ascoltati, come si vede per uno arringo tenuto dal vescovo di Lione in quella sua eloquentissima orazione nella quale si sforzò di persuadere al re la reduzione[2] delle leggi antiche del regno, la sollevazione dei popoli da tante

[1] Francesismo.

[2] *Ridurre* per *ricondurre*, in Dante e in altri.

voir, en argent : telle est la charge de grand chancelier. Le chancelier entre dans tous les conseils royaux, son avis est indispensable en toute délibération de quelque importance, qui sans cela ne pourrait pas être mise à exécution. En sorte que si le chancelier est dans les bonnes grâces du roi, on peut l'appeler son collègue. Et comme toutes les expéditions passent par ses mains, tous les grands sont obligés de le ménager et de lui faire la cour. C'est parmi les bourgeois que sont choisis les secrétaires d'état; les quatre principaux n'ont pas moins de cinquante mille francs de revenu; puis les présidents et les conseillers, tous à vie, jouissant des mêmes priviléges et exemptions que les nobles; enfin, les juges, avocats, trésoriers[a], exacteurs, contrôleurs, maîtres des requêtes et receveurs généraux. Aussi dans le tiers état les pères forment-ils leurs enfants à l'étude des lettres, pour qu'ils deviennent hommes de robe longue et qu'ils soient capables d'occuper ces diverses dignités.

Tels sont les trois états du royaume, qui s'assemblent toutes les fois qu'il plaît au roi de les convoquer, comme cela se pratique pour la diète générale d'Allemagne. Chaque province envoie ses députés des trois ordres dans cette assemblée, où l'on discute les plaintes du peuple, les querelles des princes, les besoins du pays, les règlements judiciaires, ce qui touche au gouvernement, aux mœurs, à la milice, aux assignations d'apanage, ou bien aux partages entre les frères ou les enfants du roi, à la nomination des tuteurs et des régents, si le roi est mineur (cas où les états se réunissent de leur propre autorité), et autres choses semblables. Mais tout cela s'observait autrefois bien mieux qu'aujourd'hui. Les derniers états de Blois ont été tenus (c'était évident) plutôt afin de pourvoir aux besoins de la couronne qu'à ceux du pays. On a cependant, selon l'ancienne coutume, écouté quelques plaintes : témoin l'éloquent discours où l'archevêque de Lyon tâcha de persuader qu'il fallait rétablir les anciennes lois, réduire les impôts[b], surtout suivre fidèlement la seule religion

[a] Machiavel, édit. Passigli, en un vol. p. 331.

[b] Le roi y songeait de temps en temps; mais c'était plutôt le remords du mal que

gravezze, e sopra tutto la osservazione della sola religione cattolica romana, con la totale estirpazione delle altre sette di eresia. Ma, come ho detto, fu senza alcuna provisione: che fu poi causa della revoluzione di quasi tutto il regno. Che correva pericolo della totale rovina, quando le provincie fussero state così concordi nel tempo a calcitrare alli ministri, come furono unite di volere che si levassero le gravezze. Per il che il re ebbe tempo di acquetarle tutte l'una doppo l'altra, senza venire ad effetto dell'arme, che, sia per qual causa si voglia, è cosa sempre di molta[1] mala conseguenza, quando segue tra il suddito e il signor naturale. Chi instituisse questa forma d'i Stati, non si può veramente affermare concludentemente; essendo li auttori francesi medesimi discordi. Perchè vogliono alcuni che questa forma di convocazione generale si costumasse prima che li Romani passassero nelle Gallie; capi delle quali erano in quei tempi quelli che si chiamavano Druidi, li quali avevano opinione che l'anima non morisse, ma più tosto passasse da un corpo all'altro.

Dopo l'assemblea dei Stati, pare che abbino la suprema autorità di giudicatura e di conservazione delle leggi e dei costumi del regno le Camere del parlamento, che hanno seggio di alta giustizia; e sono sette, cioè Parigi, Rouano, Burges, Bordeos, Tolosa, Aise o Aigues, Granoble. Dijone in Borgogna ha una specie di consiglio. Delle quali capo è quella di Parigi; alla quale sono devoluti tutti li negozii più importanti alla polizia e alla giudicatura così civile come criminale, giudicando le cause e le differenzie de' prencipi, essendo anco per ordinario (il che però s'abusa quando piace ai re) partecipe della resoluzione dei negozii di stato; in modo che per antica legge non si può publicare una pace nè bandire una guerra senza participazione del primo presidente del parlamento di Parigi. Nel qual parlamento tutti li governatori delle provincie e delle città e terre particolari,

la ferme volonté du bien: « Afin que mon pauvre peuple, qui est déjà tant grevé (dont j'ai extrême regret et pitié), soit d'autant déchargé. » (*Lettre de Henri III.*) Ailleurs: « Soulager d'autant mon peuple, qui en a bon besoin. »

[1] Per *molto*. Boccaccio: « In poca d'ora. » Dante: « Troppa d'arte. »

catholique, et étouffer toute secte hérétique. Mais, comme je l'ai dit, le mal ne fut point réparé, ce qui amena le bouleversement de tout le royaume; et la ruine aurait été irréparable si les provinces fussent restées aussi unanimes dans leur résistance qu'elles le furent à demander la diminution des impôts. Le roi eut le temps de les ramener les unes après les autres sans recourir aux armes, ce qui aurait été très-funeste; car rien de pire qu'une dissension armée entre prince et peuple, quel qu'en soit le sujet.

On ne sait pas au juste quelle est l'origine de cette forme des états, les auteurs français eux-mêmes n'étant pas d'accord là-dessus. Quelques-uns font remonter cette convocation générale à un temps plus reculé que la conquête romaine : ils affirment que les druides étaient alors les chefs de ces assemblées. Les druides croyaient que l'âme ne mourait pas et passait d'un corps dans un autre.

Après l'assemblée des États, la suprême autorité judiciaire et le maintien des lois et des coutumes du royaume appartient aux parlements, qui administrent la haute justice. Il y en a sept, qui siégent à Paris, Rouen, Bourges, Bordeaux, Toulouse, Aix, Grenoble. Dijon en Bourgogne a une espèce de conseil. Le principal de tous les parlements est celui de Paris; c'est à lui que sont dévolues les affaires les plus importantes de haute administration, de justice civile et criminelle : il juge aussi les querelles et les différends des princes : il prend même part, lorsque cela plaît au roi, aux délibérations sur les affaires d'état. D'après l'ancienne coutume, on ne peut ni conclure une paix ni déclarer une guerre sans la participation du président du parlement de Paris.

C'est à ce parlement que tous les gouverneurs des provinces, villes et terres particulières, après avoir prêté serment entre les mains du roi, jurent de gouverner et de juger selon les coutumes du pays, sans jamais rien innover. Mais les parlements eux-mêmes ne sauraient rien oser contre la volonté du roi, car c'est le roi qui nomme à ces

doppo fatto il giuramento al re, promettono solennemente di governare e giudicare secondo il rito e costume del paese dove vanno, senza innovare da se cosa alcuna. Ma anche questo consiglio, o camere che vogliamo dire, dei parlamenti, non saprebbe far cosa contra la volontà del re; poichè sua maestà è quella che a sua voglia e beneplacito elegge tutti quelli che intravengono in ogn' una di esse: di modo che alcuni per gratitudine, altri per speranza di maggior bene, altri per non pigliarsi il gatto[1] a pelare, lasciano scorrere li negozii alla fantasia di chi ha la palla in mano. E questo che dico del parlamento, dico anco del consiglio privato, e di quello di stato, e di quello degli affari*.

Nel consiglio di stato entrano il re, le regine, madre e moglie, con tutti li prencipi del sangue, e li titolati del regno, de' quali non è mai numero determinato; il gran cancelliero, l' amiraglio, li marescialli, li duo primi presidenti del parlamento e della camera dei conti, il colonnello della fanteria francese, il capitano dello arsenale, li colonnelli della gente d' arme, e venticinque altri, dieci di roba lunga e quindici di spada, nominati dal re di quelli del corpo del consiglio privato; e oltre di questi, tutti li governatori delle provincie, il più degno de' quali è quello dell' isola di Francia, che si dà sempre a' prencipi del sangue o di suprema autorità; che quando cede in altra persona, cede[2] al vescovo di Parigi: ma non li governatori delle città particolari: di modo che 'l governo di stato è in mano de' nobili e de' prelati solamente.

Però bisogna avvertire che in questo consiglio si tratta solamente

* Di ogn' uno del quale parlerò quì appresso. Chiamandosi per altro nome il parlamento, consiglio publico o gran consiglio, non vi essendo in somma nè presidente nè consigliero in alcuno di essi che non sia eletto dal re.

Il consiglio privato e quello di stato è di manco persone e più segnalate, e

[1] Il prov. tosc. dice *la gatta*.

[2] Nel senso di *toccare* è latinismo. O forse *cade*.

places. Les uns par reconnaissance, les autres dans l'espoir de plus grands avantages, d'autres enfin, pour ne pas perdre le temps dans une entreprise inutile et impossible, laissent faire ceux qui ont le pouvoir en main. Il en est de même du conseil privé, du conseil d'état, du conseil des affaires.

Siégent au conseil d'état le roi, la reine-mère et la reine régnante, tous les princes du sang, tous les dignitaires du royaume dont le nombre n'est jamais limité, le grand chancelier, l'amiral, les maréchaux, le premier président du parlement et celui de la chambre des comptes, le colonel de l'infanterie française, le capitaine de l'arsenal, les colonels des gens d'armes, vingt-cinq autres conseillers, dix de robe longue et quinze d'épée (que le roi nomme parmi les membres du conseil privé); enfin, les gouverneurs des provinces. Le principal de ces gouverneurs est celui de l'île-de-France* : cette charge est toujours donnée à un prince du sang, ou bien à une personne de grande autorité. Ordinairement, si elle n'est pas remplie par un prince, elle l'est par l'évêque de Paris. Les gouverneurs des villes n'ont pas de place dans le conseil d'état : ainsi c'est entre les mains des nobles et des prêtres qu'est le gouvernement du royaume.

Dans ce conseil on ne discute que ce qui intéresse l'administration ordinaire; quant à ce qui concerne l'autorité absolue du roi, on

l'altro più copioso di numero, che non vanno però al consiglio, se non sono deputati, ma però hanno il titolo.

* « Quella piccola parte di questo regno che specialmente si chiama Francia, e da altri Francia contea o isola di Francia. » (Tasse, IV, 282.) « Così chiamano quella regione ov' è situata la città di Parigi. » (Davila, I.)

dell' autorità ordinaria; che quando si tratta dell' autorità assoluta del re, la resoluzione si fa nel consiglio degli affari, dove non intravengono se non quelli che piace al re, ancora che non siano titolati di altro consiglio o congregazione, bastando assai di essere favorito di sua maestà, poco riguardandosi nel resto condizione di stato o di persona. Il che è causa di poca sodisfazione alli più savii e più benemeriti della corona; perchè, essendo di essi formato il corpo del consiglio di stato, non hanno però altra autorità che di consultare; e molte volte quello ch' essi hanno consultato a beneficio della corona, vien reprobato con gran detrimento e lor grave disgusto nel consiglio degli affari. Di quà avviene che pochi si curano di assistere; e non vi assisterebbono manco del tutto se il carico della lor conscienza o li proprii fini non li invitassero e necessitassero, ancora più che li comandamenti del re. Questo consiglio degli affari fu instituito da Ludovico XI°, o, come alcuni auttori francesi vogliono, dal re Filippo il Lungo, che ordinò che si tenesse un giornale nel quale si notassero tutte le cose che si facessero di giorno in giorno nel consiglio privato; dove appariva ancora il nome delli consiglieri che s' erano trovati presenti nelle consultazioni: sopra di ch' egli deliberava poi nel consiglio degli affari; che è un consiglio segreto de' più intimi al re, che si fa con li più intrinsechi nei suoi gabinetti, quando si veste e spoglia, o quando fa qualche altra simil facenda; e perciò è stato denominato consiglio degli affari.

Nel quale son chiamati ora per elezione monsignore di Scavergni guarda sigillo (che si può quasi dire gran cancelliere di Francia, poichè il cardinale Birago, doppo che ha rinunziato il sigillo, non ha più quell' autorità che aveva prima, anzi è diminuita assai); monsignore di Villecler maestro della guardarobba del re; e monsignor Dò; quelli due di quaranta e più anni, questo di ventotto circa. Sono ammessi alle volte ancora, secondo che si ritrovano presenti, alcuni altri favoriti, che si chiamano mignoni del re, che sono il signor della Valetta, monsignore di Arghes, e monsignore di San Luc; tutti giovani, e forse ancora più carichi d' anni che di consiglio.

en délibère dans le conseil des affaires, où n'entrent que ceux qu'il plaît au roi d'y appeler, titrés ou non, qu'ils soient ou non membres d'un autre corps, car on ne regarde pas à la condition de la personne, pourvu qu'elle soit agréable à sa majesté. Cela ne plaît guère aux gens sages qui ont bien mérité de leur pays, et qui formant le conseil d'état n'ont qu'une autorité consultative. Aussi arrive-t-il souvent que ce qu'ils ont conseillé pour le bien de l'état est rejeté, avec grand dommage et à leur grand déplaisir, par le conseil des affaires. C'est pourquoi il y en a peu qui se soucient d'assister au conseil : ils n'y iraient même pas du tout, s'ils n'y étaient poussés par leur conscience et leur intérêt plutôt que par le commandement royal. Le conseil des affaires fut institué par Louis XI, ou, selon certains auteurs français, par Philippe le Long, qui ordonna qu'on tînt procès-verbal de tout ce qui serait discuté dans le conseil privé, en y mentionnant même le nom des conseillers assistants. C'est sur ces premières données qu'on délibérait ensuite dans le conseil des affaires, conseil secret des favoris les plus intimes du roi, et tenu dans son cabinet tandis qu'il s'habille ou se déshabille, ou qu'il fait autre chose de ce genre. C'est pour cela qu'on l'appelle le conseil des affaires.

Ceux qui y prennent part à présent sont M. de Chiverny, garde des sceaux, qu'on pourrait nommer le grand chancelier de France, puisque le cardinal de Birague, depuis qu'il a remis les sceaux, n'a plus l'autorité d'autrefois; M. de Villequier, qui est maître de la garde-robe du roi; M. d'O. Les deux premiers sont âgés de quarante ans et plus; le dernier, d'environ vingt-huit. Plusieurs autres favoris du roi y sont admis selon les cas : M. de la Valette, M. d'Arques, M. de Saint-Luc, jeunes gens encore plus dépourvus de sens que de barbe.

Questi sono adunque li consigli per li quali si regola e ordina la gran machina del regno di Francia; nei quali il re entra quando gli torna commodo, e nello entrare si cava sempre la berretta per mostrare di rispettar la dignità del luogo.

Si è trovato qualche volta nelle cause di grande importanza, per non venire alla convocazione de' Stati, che il parlamento (che altre volte si chiamava il gran consiglio), e il consiglio privato, si sono uniti insieme. Nei quali se sua maestà si ritrova presente, può a sua voglia autorizzare quelli del consiglio privato che mettano voto nel parlamento; ma se il re non è presente, non si può. Di tanta autorità e riputazione era altre volte il parlamento, che li re e prencipi forestieri si rimettevano al suo giudizio nelle loro differenzie *.

Ora quest' ordine serve quasi per ombra di dignità; la quale però è distribuita tra i più grandi e tra li prencipi specialmente: che nel resto ha pochissima autorità, avendo quasi posta in dissuetudine. E perciò si è molte volte alterato il numero; perchè di laici soli ne sono stati qualche volta più di dodici, e ora sono poco meno, essendo stata eretta in pairia la ducea di Vendomo, la contea di Eù, la ducea di Nivers, la ducea di Guisa, la ducea di Mompensier, la ducea d' Umala e quella di Montemorency. Se nasce differenza tra pairo e il re, se vuole[1] che gli altri pairi assistano come giudici, o se vuole, giudica solo. E in fine tanto importava altre volte la

* Un' altra sorte di supremo magistrato era altre volte in uso, che aveva la giudicatura di alcune cose più essenziali al regno, che fu, secondo la opinione di alcuni, instituta da Carlo Magno, di dodici persone principali, chiamandole pairi, quasi come a dire, eguali l' uno all' altro nel giudicare e nella dignità, con obligo di difendere e conservare la corona, come hanno gli elettori dello imperio, e di assistere alla coronazione dei re. Sei de' quali erano laici e sei preti, e li laici hanno sempre precesso alli preti. Li laici erano il duca di Borgogna decano, li duchi di Normandia e di Guascogna, li conti di Tolosa, di Fiandra e di Campagna. Li sei preti erano l' arcivesco di Rens, li vescovi di Laon e di Langres (questi tre duchi), e li vescovi di...., Scialone, e Noion, conti. Onde

[1] O manca, fa *che... assistano;* o convien cancellare il *che*, e dire *assistono*.

Voilà les conseils[a] qui mettent en mouvement et règlent la grande machine de l'état. Sa majesté y va quand bon lui semble ; et en entrant elle ôte son bonnet en témoignage de respect. Quelquefois, dans les causes de haute importance, pour ne pas convoquer les États, le parlement, autrefois appelé le grand conseil, et le conseil privé sont réunis en une seule assemblée. Alors le roi, s'il est présent, peut autoriser ceux du conseil privé à donner leur vote avec les membres du parlement; mais si le roi n'est pas présent ils ne peuvent pas voter. Le parlement jouissait jadis d'une si grande réputation que les rois et les princes étrangers s'en remettaient à lui dans leurs différends.

Aujourd'hui la pairie ne sert plus qu'à l'éclat du trône : elle est partagée entre les plus grands personnages et les princes. Quant à son autorité, elle est tout à fait tombée en désuétude. C'est pourquoi le nombre des pairs a été changé à plusieurs reprises : il y a eu quelquefois jusqu'à plus de douze pairs laïques. A présent ils sont douze à peu près, puisqu'on a érigé en pairies le comté d'Eu, les duchés de Vendôme, de Guise, d'Aumale, de Montpensier, de Nevers. Si quelque différend s'élève entre un pair et le roi, sa majesté peut se faire juger par les pairs, ou décider elle-même. Le pair

credono alcuni che seguitano più tosto la opinione de' fabulosi romanzi che la verità dell' istoria, che questi fussero li dodici Palatini di Francia, che assistevano sempre all' intorno della persona di Carlo Magno. Ma Gian di Tillet non pure reproba questo, ma afferma che non furono instituti da lui, ma bene dal re Luigi il Giovane. Come si sia, avevano altre volte molta autorità : perchè nè anche il re poteva giudicare differenza tra pairo e pairo, che ciò si apparteneva al parlamento, overo alla pairia medesima.

Le moglie dei pairi potevano assistere nelle giudicature, come gli altri pairi, li quali avevano ancora autorità di far giudicare a parte, ma non avevano possanza d'altra (forse *alta*) giustizia, senza la confermazione d' i re, se li re però, per la lor modestia, non lo permettevano.

[a] Davila, I, 367.

obligazione del pairo al re per sostentamento della corona fatta per solenne sagramento[1] nel parlamento, che il re Enrico secondo fece un decreto, che li prencipi del sangue che non fussero pairi non participassero della autorità della pairia, se non nelli consigli aperti, negli secreti non : poichè[2] non avessero prestato il sacramento com' essi ; per il quale si tenevano e si tengono di potere anco contravenire alla proibizione della chiesa; purchè il re comandi, così esser servizio del regno. Se li pairi hanno semplicemente questo titolo[3] nella precedenza al sangue, ma all' ordine; ma se uno aveva due titoli e due dignità unite, cioè il sangue e qualche titolo laico o di chiesa, in quel caso vi è dubbio, come fu allo interramento del re Francesco secondo tra il duca di Nivers e il cardinale di Borbone : che essendo il duca, per ordine, pairo più vecchio, voleva precedere, ma per essere Borbone del sangue e cardinale, il parlamento ordinò che il duca cedesse. Il che non avvenne nella pretensione che aveva il detto cardinale di precedere anco al duca di Mompensiero suo fratello; perchè precedendo li pairi[4] laici, ed essendo anch' egli del sangue, la dignità del cardinalato non fu avuta in considerazione*.

* Ora avendo fin quì parlato del modo del governo presente quanto alla polizia e quanto alle considerazioni di stato, diremo dell' ordine e della genealogia del regno e delli re di Francia.

Quelli che raccontano li re di Francia, doppo Faramondo fino a Enrico terzo presente, ne contano sessantatre in tre lignaggi, cioè in quello de' Merovei, de' Carliensi, e de' Caperugiensi (*così*).

Il primo de' Merovei durò trecent' anni, da Meroveo terzo re fino al re Childerico terzo : il qual tempo si potrebbe dimandare la infanzia della monarchia francese, nella quale fu abbracciato il battesimo, furono scacciati li Romani e li Visigotti del tutto ; se bene nel fine si governarono quei re con poca prudenza ; perchè dando di loro e del regno il governo in mano di persone sole, da quelle furono poi privati della corona ; osservando poco quel dogma d' Aristotele nella sua politica, che dice che la commune regola per conservare uno imperio è che il prencipe non dia mai ad un solo, sia di che grado e merito si voglia, tutta la possanza del suo regno, ma distribuirla in molti capi, acciochè l' uno abbia

[1] Per *giuramento*, commune allora. Boccaccio, Machiavelli, Bembo, Ariosto.

[2] Forse *perchè*. — [3] Manca qualcosa.

[4] Ariosto : *pari*. In antico : *peri*.

autrefois faisait en parlement le serment solennel de soutenir la couronne; et cette obligation était réputée si sacrée, que Henri II arrêta par un décret que les princes du sang non revêtus de la pairie pouvaient assister aux conseils publics, mais non aux conseils secrets, car ils n'avaient pas prêté le même serment que les pairs. Ce serment est si fort qu'il les engage même à désobéir à l'église, si tant est que le roi l'ordonne pour le bien du royaume. Lorsque le pair n'a que ce titre, sa préséance est réglée uniquement d'après sa dignité; mais si le pair est en même temps prince du sang et honoré de quelque charge ecclésiastique ou civile, alors il y a doute. C'est ce qui arriva aux funérailles du roi François II, entre le duc de Nevers et le cardinal de Bourbon. Le duc, étant plus ancien dans la pairie, voulait la préséance; mais, comme le cardinal de Bourbon était à la fois prince du sang et cardinal, le duc, d'après la décision du parlement,

sempre a guardarsi del compagno. Perchè i Merovei, dati in fine troppo alle delizie e ai commodi, lasciando la cura e il governo totale in mano dei meri (*di*) palazio (della quale dignità parleremo più sotto), vennero ad annichilare loro medesimi, e a mettere il scetro in mano di quelli. Quello che li Carliensi medesimi non seppero schivare: tanto può qualche volta nelle menti umane una inclinazione del cielo. Ma Ugo Capet, dal quale ebbe origine la terza genealogia de' Capetigensi, providde, con l'esempio degli uni e degli altri, per se e per li suoi descendenti, come s'è veduto.

Il secondo lignaggio adunque fu delli Carliensi denominati da Carlo Martello, mere di palazzo, che fu padre del re Pepino; che durò per dugento trentasei anni. Da chi poi successe Carlo Magno e gli altri imperatori d'Occidente. Nel che io dirò una cosa osservata ancora dalli medesimi auttori francesi, che se bene nel numero delli Carli, si dice del re morto, Carlo nono, dovrebbe però essere l'undecimo di questo nome, computandosi due Carlomani. E questa seconda linea si può chiamare veramente l'adolescenzia della monarchia de' Francesi; nella quale acquistarono tanto e così largo imperio, furono temuti da tutto il mondo, stando in continuo moto e esercizio. Ma però durò poco.

Il terzo legnaggio è quello de' Capetigensi denominati, come ho detto, da Ugo Capet, conte di Paris, che, sotto diversità solo di titolo, aveva la medesima autorità e possanza quasi, che ebbe Carlo Martello, mere di palazzo, dal quale Ugo per dritta linea mascolina è venuto.

Questa casa dei Valoes è durata fin ora cinquecento e novantacinque anni con molta felicità : e per ciò si può veramente assomigliare alla virilità e età fiorita, anzi fructifera, della monarchia francese. Il che è avvenuto senza dubio perchè nel governo si son portati in altro modo e con più prudenza che non fecero quelli, creando in luogo del mere di palè, e del conte di Paris, il contestabile, che non ha mai avuto tanta autorità come quelli, poichè fuori delle cose appartenenti alla guerra, il contestabile non si suole impedire *.

Finalmente sotto diversi re, e prima ancora che vi fussero i re, la Italia fu tutta travagliata e vinta tante volte dalle arme francesi. Li quali se fussero così savii in mantenere come fortunati e pronti in acquistare, senza dubio sarebbono padroni, se non di gran parte del mondo, almeno della maggior parte di Europa. Ma si vede per esperienza e si è veduto sempre, che il Francese è per natura fiero e superbo (per non dir barbaro), animoso nel tentar le imprese; che si fa poi insolente nella prosperità : e siccome studia continuamente al suo commodo e beneficio, così in quel d' altri si mostra negligente, ingrato, e poco fedele. Essendo commune opinione in Francia che la vera reputazione sia dov' è la utilità. E perciò soleva ben dire un savio : che bisognava aver il Francese per amico, non per vicino.

* Di modo che questa monarchia de' Francesi ha regnato fin ora mille cento e trentun' anno, cominciando da Meroveo, senza contare li trentotto anni che regnarono Faramondo e Clodione, suo figliuolo, primi re in Germania. Nel qual tempo non è stata, si può dire, alcuna regione del mondo che non abbia provato l' arme di Francia, perchè sotto Carlo Magno le provò la Germania, la Sarmazia, la Spagna, il regno di Lombardia distrutto da lui, con ridur la Chiesa nel suo primo e maggior onore; di maniera che, come racconta Eghinardo suo segretario nella sua vita, questo imperatore possedeva la Francia e la Spagna intiere, quasi tutta la Germania, quasi tutta l' Italia, quasi tutta la Sarmazia,

dut lui céder le pas. Au contraire le duc de Montpensier, frère du cardinal, eut la préséance sur celui-ci, parce que les pairs laïques l'ont toujours sur les ecclésiastiques; et comme tous les deux étaient princes du sang, le cardinalat n'était compté pour rien.

La maison de Valois a régné jusqu'ici pendant cinq cent quatre-vingt-quinze ans avec beaucoup de bonheur : ce temps est comme l'âge viril du royaume de France. Cela vient de ce que les Valois se sont conduits d'une autre manière et avec plus de prudence que leurs devanciers. Au lieu du maire du palais, au lieu du comte de Paris, ils ont nommé un connétable, qui n'a jamais eu une aussi grande autorité que les autres, car excepté en ce qui appartient à la guerre, le connétable ne peut rien.

Enfin, sous différents rois, et même avant l'établissement de la monarchie, on vit souvent les armées françaises bouleverser et conquérir l'Italie. Et si les Français avaient autant de prudence pour bien garder leurs conquêtes qu'ils ont de bonheur à les faire, ils seraient les maîtres d'une grande partie de l'Europe, pour ne pas dire du monde [a]. Mais on a toujours vu, et l'on voit continuellement, que le Français est naturellement hautain et orgueilleux, qu'il a je ne sais quoi de barbare : hardi dans l'exécution des entreprises, insolent dans la bonne fortune, toujours occupé de ses intérêts, et insouciant de ceux des autres, peu reconnaissant et peu fidèle. C'est une opinion vulgaire en France que la vraie réputation se

cioè Polonia, Prussia, Russia, Pomerania, Lituania, Moscovia e Valachia, e gran parte di Grecia : sotto il..... Le provarono la Soria, Ierusalem e la Grecia, con una guerra sostenuta e condotta a così glorioso fine, a spese private, conclusa e deliberata nel concilio di Chiaramonte. Sotto Ludovico il Santo, la Barbaria e lo Egitto, benchè a lui costasse la vita. Sotto il re Carlo d'Angiù la Sicilia e il regno di Napoli.

[a] « Voilà pourquoi il faut que les Français ne se proposent pas de conquêtes, puisque nous ne savons même garder ce qui est nôtre... Si que je crois que si nous eussions conquis les Indes, elles ne seraient à nous il y a longtemps. » (Brantôme, III, 70, 115.)

Per il contrario, tutte le arme forestiere che hanno cercato di abbattere il Francese in casa sua, ne sono sempre uscite o con la total rovina o con danno segnalato. Perchè leggiamo ch' e' Romani per dugento e più anni combatterono per il stabilimento delle Gaule, e ne furono in fine scacciati del tutto.

Quante volte li Saracini sono entrati nel regno di Francia, vi hanno lasciato la vita, le moglie[1] e le sostanze. E se bene Inglesi si vantano di averne avuto qualche volta vittoria, e di aver soggiogato la Francia, si sa bene che il fine è quello che marca[2] le azioni umane. Oltre ch' essi perdettero la Normandia e la Ghienna, loro antico patrimonio, causa e seme perpetuo dell' odio naturale tra queste due nazioni. E in questo proposito non voglio restar di dire che ritrovandomi io un giorno sopra il fosso di Parigi per di fuora via[3], con un segretario dello ambasciatore d' Inghilterra, e passando per dinanzi la porta del Tempio, che sta per ordinario sempre fermata, egli mi disse: « Per questa porta entrarono gl' Inglesi quando presero questa città. » E io gli dissi: « E per quale uscirono? » Al che egli non mi seppe che risponder mai, se non che la lor regina ancora s' intitola regina d' Inghilterra, d' Irlanda e di Francia. Ed io soggionsi che così avevo inteso; ma che li re di Francia erano padroni di Guascogna e di Normandia. Ai tempi moderni, sempre che Carlo Quinto e il re Filippo, suo figliuolo, si son resoluti di ferire il regno di Francia, ne son partiti con poco onore e con molto danno; parendo che per una certa inclinazione o più tosto diremo destino celeste, il giglio non si possa nodrire fuor di Francia, e in Francia non possi aver virtù altro che 'l giglio *.

* E perchè abbiamo detto che nel secondo legnaggio de' Carliensi, essi pervennero alla corona per via della dignità del mere di palazzo, non sarà fuor

[1] Idiotismo ven.

[2] Cod. *quello remarca*. Anco *marca* in questo senso è gallicismo : ancor peggio *remarca*. — [3] Modo ven.

mesure d'après l'utilité. Voilà pourquoi un homme de sens disait très-bien, qu'il fallait être l'ami des Français, mais non leur voisin.

En revanche, les étrangers qui ont attaqué les Français chez eux ont été forcés à la retraite, après avoir essuyé ou une défaite totale ou des pertes signalées. Les Romains combattirent plus de deux cents ans pour s'établir dans les Gaules, et encore finirent-ils par en être chassés. Les Sarrasins, toutes les fois qu'ils mirent le pied en France, y laissèrent leurs richesses, leurs femmes et leur vie. Les Anglais se glorifient bien d'avoir quelquefois vaincu les Français, et d'avoir occupé leur pays; mais c'est au dernier résultat des choses humaines qu'il faut regarder. Or, les Anglais finirent par perdre la Normandie et la Guienne, leurs anciennes possessions, et causes perpétuelles de l'inimitié des deux peuples. A ce propos je me rappelle qu'un jour je me promenais hors de Paris, au delà du fossé, avec un secrétaire de M. l'ambassadeur d'Angleterre. Comme nous passions devant la porte du Temple, qui est presque toujours fermée, il me dit : « C'est par cette porte qu'entrèrent les Anglais le jour qu'ils s'emparèrent de la ville de Paris. » Et moi je lui dis : « Et quelle est la porte par laquelle ils sortirent? » Il ne répondit point à cela; mais il me fit remarquer que sa reine se nommait encore reine d'Angleterre, d'Irlande et de France. Et moi j'ajoutai alors : « Libre à elle de prendre autant de titres qu'elle voudra; mais remarquez bien que les rois de France sont maîtres de la Normandie et de la Gascogne. »

Dans les temps actuels, toutes les fois que Charles-Quint et le roi Philippe son fils ont voulu pénétrer dans le royaume de France, ils en sont sortis avec peu d'honneur et beaucoup de perte. Il paraît, d'après une disposition naturelle, ou plutôt une influence du ciel,

di proposito raccontare che dignità era quella, e che grado e autorità ella aveva.

Era anticamente questa dignità in Francia nella genealogia de' Merovei, come gran capitano o gran duca di tutta la Francia, detto così mere dalla voce tedesca *maier*, che significa soprantendente o maggiore di tutti gli altri; ma dappoi, per corruzione della lingua, fu come maestro di palazzo reale, che in fine voleva dire

Ugo Capet, in luogo di mere, instituì la dignità del contestabile, la quale è durata fino ai tempi del re Enrico nella persona di Anna di Montmorency : ma ora non vi è alcuno che possieda questo carico, non volendo li re presenti manco con questa nuova forma di dignità, se ben moderata, dare adito di tanta possanza ad un solo, fatti accorti alle altrui spese (o pure, che venga dall' ambizione di chi li ha governati come pupilli); con tutto che il carico del contestabile non s' impedisca d' altro che della guerra, ordinando egli le battaglie, disponendo gli alloggiamenti, dando ordine del marchiare[1]: e quando il re non è presente nello essercito, tutto si spedisce sotto il suo

duca sopra gli altri duchi e condottori di guerra, e seconda persona doppo il re; perchè la sua autorità non solamente si estendeva nelle cose pertinenti alla guerra, ma eziandio alla giustizia e alle finanze, e questo grado talvolta si dava per libera deliberazione dei re, talvolta per elezione delli Stati, come fu ai tempi del re Sigisberto primo ; talvolta per successione, come fu nella genealogia di Carlo Martello ; talvolta ancora per forza d' arme, come egli fece che, possedendo questa dignità nella Francia orientale, ne spogliò Rainfredo che la possedeva nella occidentale. Avevano anticamente tanta autorità che comandavano come li re medesimi, ordinavano li concilii, li Stati e le assemblee, che è una di quelle cose che fa più riguardevole il prencipe; e spedivano ambasciadori, e li ascoltavano, e in somma facevano tutto; in modo che li altri prencipi di Francia chiamavano li meri suoi signori, duchi e prencipi supremi di tutta la Francia, e seconde persone doppo il re.

Ora essendo infestata la Chiesa da' Longobardi a tempo di Zaccaria pontefice, essendo ella per due volte difesa dalle arme francesi, mandate prima da Carlo Martello e poi da Pipino padre e figliuolo, l' uno e l' altro mere di palazzo, mentre che il re Childerico, privo di ogni cosa fuor che del titolo, era sotto la tutella di Carlo Martello; fu finalmente il papa ricercato da lui di creare Pipino, suo figliuolo, come benemerito di santa Chiesa, re di Francia, e assolverlo insieme dal giuramento prestato al re Childerico, come inabile a reggere un tanto peso. Al che il papa facilmente assentì, non ostante che Carlo Martello discendesse per linea femenina, e non per mascolina, de' Merovei; il che basterà a mostrare quanto

[1] Caro : *marciare*.

que les lis ne peuvent fleurir hors de France, et que sur le sol français il ne peut germer aucune autre fleur que celle-là [a].

Au lieu des maires du palais, Hugues Capet créa la charge de connétable, qui a duré jusqu'au temps de Henri II, dans la personne d'Anne de Montmorency. Personne aujourd'hui n'est en possession de cette charge, le roi actuel ne voulant plus d'une aussi grande dignité, quoique bien tempérée, soit que l'expérience du temps passé lui fasse craindre l'abus de toute autorité accordée à un seul homme, soit peut-être que l'ambition de la reine-mère ait écarté tout ce qui pouvait lui faire ombrage. Et cependant le connétable ne s'occupe que de la guerre; il range les troupes en bataille, il fait préparer les

s'ingannino coloro che dicono che per la legge salica le femine sono escluse dalla successione della corona. Che se questo fusse stato, Francesi non avrebbono mai patito che Pipino fusse stato loro re. E perchè questo atto fusse fatto con più dignità e riputazione, mandò anco un legato apostolico espressamente in Francia, che lo incoronò in Rens. Di modo che egli fu il primo re incoronato, e Childerico fu deposto dalla corona e fatto intrare in un monasterio a Soisson l'anno di grazia 851. Questo essempio deve servire a tutti li re e gran prencipi, di non esser mai tanto negligenti nei loro carichi, anzi di essercitarli e osservarli secondo le leggi divine, e non dormire negli occhi d'altri; perchè, avendo essi a render conto della loro vita e dell' amministrazione che averanno fatta, al tribunal di Dio, non averanno scusa per dire che li lor ministri avranno fallito, anzi tanto più saranno degni di castigo. Perciochè Carlo Semplice pose il regno in grandissima confusione e quasi in total rovina per mettere il governo di quello nelle mani di Hagone persona privata; il quale levando (*così*) l'autorità e li beneficii di Rotilde, sua zia, e di Roberto, suo nepote, gran mere di palazzo, da chi ebbe origine la casa di Capet, lo aggrandì di modo che si sollevò tutta la corte contra, e fu in fine da tutti abbandonato. Conciosiachè li meri di palazzo, e per la participazione della loro autorità, e per la parentela che avevano coi re, molti di loro tenevano il bacile alla barba alli re medesimi, come fu il conte Ugo, nepote del re Odo e figliuolo di Roberto, re di Guascogna. Pipino adunque montò alla corona per via della dignità di mere, la quale lasciò senza molto alterarla; per mezzo della quale poi pervenne anco Ugo Capet alla corona.

[a] Digression sur les anciens maires du palais.

nome. Che prima nelle due genealogie de' Merovei e Carliensi, il contestabile non aveva altro che la soprantendenza della stalla, detto dal latino quasi *comes stabulæ*, e gran scudiere, come egli era all' ora. Poichè li maresciali, che a' quei tempi non avevano altro carico che di certo numero di cavalli (sotto però la sua condotta), furono detti così dalla composizione delle dui voce tedesche, *mare* che vuol dir cavallo, e *schalck* che vuole dire officiale. Ma perchè Ugo Capet volle col suo proprio esempio fare una nuova forma di governo, abolì l'autorità del mere di palazzo, in modo che dappoi non se n' è mai più parlato; instituì il contestabile per soprantendente della guerra; ma però lo volle contrapesare alquanto con accresciere di dignità li maresciali; li quali se ben sono sotto di lui, e non posson disponer cosa alcuna senza sua participazione, hanno però tanta autorità, che se sono uniti, gli possono facilmente contradire: ed ora massime, che il titolo del contestabile non è molto grato, servendosi il re presente più volentieri, nelle fazioni d'importanza e nelle guerre, di luogotenenti, come si è fatto in altri tempi.

Il carico de' maresciali è di ricevere e di vedere[1] tutti gli ordini della milizia terrestre: e perciò precedono all' armiraglio.

A' tempi del re Francesco primo erano sei: ma doppo la morte di Bellagarda sono restati cinque: cioè, quello di Montmorency, di Cossè, di Retz, Matignone, e Birone, benchè questo è di rispetto *.

Li maresciali stanno coperti dinanzi al re, e hanno il primo luogo doppo li prencipi.

L' officio dello armiraglio non è così nuovo **.

* Tra gli altri commodi e beneficii che suole avere il contestabile, è che tira un giorno per lui di tutti li gaggi che paga il re agli ordini della gente di guerra per ogni paga. Era di tanto rispetto anche questo carico che si son trovate molte scritture d'importanza delli re, che, non vi essendo in quei tempi contestabili, dicevano queste parole formali nella sottoscrizione: « Non si ritrovando presente il contestabile. » In modo che anche li prencipi del sangue obe-

[1] Forse è sbaglio.

logements, il donne l'ordre de marcher; et lorsque le roi n'est pas à l'armée, c'est le connétable qui fait tout en son nom.

Sous les Mérovingiens et sous les Carlovingiens le connétable n'avait que la surintendance de l'écurie royale; c'est pourquoi on l'appelait en latin *comes stabuli*, et à présent *grand écuyer*. Les maréchaux dépendaient de lui, et ils avaient soin chacun d'un certain nombre de chevaux; ils étaient ainsi appelés des deux mots allemands *mare*, qui veut dire cheval, et *schalck*, qui veut dire officier. Hugues Capet, en établissant une nouvelle forme de gouvernement, abolit la mairie, dont il n'a pas été question depuis lors, et donna au connétable l'autorité militaire; mais, pour la contre-balancer, il accrut en même temps celle des maréchaux. Quoique ceux-ci dépendent de lui, et ne puissent rien faire sans son adhésion, leur autorité est si grande que s'ils sont unis ensemble, ils peuvent s'opposer au connétable lui-même. A présent que le titre de connétable ne convient plus au roi, il se sert pour la guerre et pour toute opération militaire de lieutenants, ainsi qu'on le pratiquait dans d'autres temps. Les maréchaux règlent tout ce qui concerne l'armée de terre; ils ont la préséance sur l'amiral. Sous François Ier ils étaient six : depuis la mort de Bellegarde ils ne sont restés que cinq : à savoir, les maréchaux de Montmorency, de Cossé[a], de Retz, de Matignon et de Biron. Ce dernier n'en a que le titre..... Les maréchaux restent devant le roi la tête couverte; ils ont le pas après les princes.

La charge d'amiral est bien plus ancienne. Elle est à présent oc-

divano loro : ma il re Filippo di Valoes moderò questa tanta autorità in gran parte.

" Perchè fino ai tempi di Carlo Magno, come recita Eghinardo suo segretario, Orlando fu armiraglio, che all'ora si chiamava capitano del mare e governatore della bassa Bertagna. Si chiamava almiral dalla voce greca (non amiral) che chiamava *almiraux* li capitani di mare.

[a] Brantôme, II, 87.

Ora questa dignità del duca d' Umena, per morte di Onorato di Savoia, conte di Tenda, suo suocero, che successe a Gasparo di Coligni, signor di Sciatiglione, causa e origine quasi di tutti li mali di Francia; benchè in fine n' ebbe quel gastigo meritevole che si sa, colla persecuzione e mortalità d' ugonotti, non pure nella città di Parigi, ma ancora per molte altre città del regno, il giorno di San Bartolomeo, l' anno di nostra salute 1572, facendo quella giornata così notabile che si è chiamata e si chiamerà sempre la San Bartolemi *.

Due altri officii sono appresso la persona del re, di simile o ben di poca differente dignità e utilità insieme; cioè, il primo gentiluomo della camera, e il guardaroba. Questo, in persona di monsignore di Villeller, creatura del re presente, è uno delli tre che ha participazione del consiglio degli affari, come quello che non pure seguitò il re in Polonia, ma fu anco uno delli quattro eletti per compagnia

* Vi era anticamente un' altra dignità molto principale, ch' era il portare l' orifiamma; in tanto che si son trovati alcuni marescialli che hanno rifiutato il grado di marescial di Francia: che si chiamava *la garda de orifiamma*. Ma da Carlo settimo in quà fu posto in dissuetudine.

Alcuni dicono che questa bandiera fu inviata dal cielo al re Clovis, primo cristiano; e perciò era conservata con molta diligenza e devozione, nella chiesa di San Denis o San Dionigi. Era di semplice cendado di color di fiamma d'oro che aveva il splendor rosso, e la forma simile a quei stendardi che le chiese portano in processione. Altri la chiamavano la bandiera di San Denis; di modo che non concordano gli auttori, lasciando in libertà ogn'uno di credere quello si voglia della origine di essa. E poi che siamo in questo proposito di parlare dei principali officii del regno e della corte, seguiteremo l' ordine.

La prima dignità che sia ora doppo il re, lasciando i governi e gli altri carichi, che hanno mista l' autorità e la utilità insieme, è quella del gran maestro di Francia; che sotto le due prime lignee si chiamava il conte di palazzo o conte palatino, poi nella ultima lignea fu qualche volta detto gran senescalco di Francia; che nella voce tedesca viene a dire officiale della famiglia regia. Perchè *schalck*, come ho detto, significa officiale, e *schait* famiglia: il quale giudica tutte le cause e differenzie de' cortegiani e della famiglia del re; in mano del quale tutti giurano fedeltà per il re, non essendo egli astretto giurare al

cupée par le duc de Mayenne, depuis la mort de son beau-père, Honoré de Savoie, comte de Tende [a], qui succéda à Gaspard de Coligni, seigneur de Châtillon, cause de presque tous les malheurs de la France. Mais à la fin il reçut, comme on sait, le châtiment qu'il méritait; et les huguenots furent poursuivis et mis à mort, non-seulement dans les murs de Paris, mais en d'autres villes du royaume, le jour de la Saint-Barthélemy en 1572, qui devint une journée à jamais mémorable. [b]

Il y a près de la personne du roi deux autres charges presque égales en dignité et en revenu : celle de premier gentilhomme de la chambre et celle de maître de la garde-robe. Cette dernière charge est maintenant confiée à M. de Villequier, favori du roi, et l'un des trois qui prennent part au conseil des affaires. Non-seulement il avait suivi le roi en Pologne, mais il fut un des quatre choisis pour l'ac-

parlamento, tutto che egli abbia la giuridizione, e decida le controversie più importanti della corte, in absenza di sua maestà. Si usava altre volte di far portare la verga inanzi al gran maestro di Francia, come anco al rettore della università: ch' è andato in dissuetudine. Si solevano anco portare le chiavi del palazzo regale ogni notte alla camera sua. Ora questa dignità è in persona del duca di Guisa, primo prencipe di Francia.

Doppo questa seguiva quella del gran querix, che voleva dire soprantendente della cucina, che ora è del tutto dissuasa (*così*).

Poi quella del gran panattiero, come è ora il marescial di Cossè, che ha carico sopra tutti li panattieri della casa del re, e di quelli che hanno carica del pane e della lingeria. Questo offizio aveva altre volte la essecuzione in prima instanzia sopra li fornari ; come aveva anche il gran bottigliere sopra li mercanti di vino e tavernieri; perciocchè aveva notari, procuratori e officiali a parte. Ma ora, per negligenza di gran personaggi che si sdegnano di attendere a cose così basse, contentandosi del titolo solo, tutto è dicaduto al prevosto di Parigi,

[a] Brantôme, II, 412.

[b] Il passe en revue les principales charges de la cour : il ne fait que redire des choses déjà bien connues. A propos du grand maréchal, le narrateur ajoute « que d'après l'ordre de Charles VIII il n'était obligé de ferrer que les chevaux montés par le roi. »

della sua persona quando se ne fuggì; in modo ch' ebbe all' ora diciotto muli carichi di vestimenti regali, che ultimamente mandò il Transilvano nuovo re di Polonia sino quando la corte era in Poitiers l'anno del 1577: dove esso Villeller occise[1], come s'è detto, la moglie e le due figliuole di camera[2]. Di modo che per tutti questi favori si arrogava tanto che pretendeva che il marescial di Retz non avesse che fare col re presente, come quello che aveva avuto la dignità del primo gentiluomo della camera del re passato. E vi fu gran pericolo ch' egli perdesse il suo luogo, se la sua molta virtù non avesse fatto affronto[3] alla fortuna. Ma le cose delle corti vanno così, che chi ha più favore e più grazia del padrone o di chi può appresso di lui[4]... come si vidde anco per la questione che successe a' tempi di Carlo tra il duca d'Umena e il marescial sudetto. Perciocchè pretendendo Umena (come è ordinato per leggi del regno, che non vi essendo la regina, il gran sciambellano è obligato dormire in camera del re) di così dover fare; nondimeno pretendendolo medesimamente il marescial, come primo gentiluomo della camera, vinse facilmente la opinion sua col favor della regina madre. La quale, perchè all' ora si praticava il matrimonio della figliuola col re di Navarra, a chi ella inclinava molto, sapeva bene che il duca di Umena, per suo

con il diritto ancora, che loro era pagato prima. Quello aveva libertà di ammettere e scacciare li fornari, questo li tavernieri; come il gran querix, che è quasi l'istesso che scalco maggiore, sopra li vivandieri di ogni sorte.

L'offizio della scuderia è stato, come abbiamo detto di sopra, sempre in stima; ma nominato per diversi nomi. Or sono molti, sì come anco sono molte le scuderie. Tanto più, che, secondo il costume della corte di Francia, servono a quartiero, come fanno tutti gli officiali.

Vi è anco il gran marescalco, che commanda alli marescalchi delle scuderie del re, che sono ventiquattro. Ha molti privilegii e diritti. Carlo settimo ordinò ch'egli non ferrasse salvo li suoi cavalli di sella, cioè quando voleva cavalcare.

[1] Boccaccio, Petrarca, Caro.

[2] Gallicismo.

[3] Il com. è fronte. Ma affronto per resistenza, scontro, ha esempi del Davanzati. Villani: « Battaglia affrontata. »

[4] Manca qualcosa.

compagner dans sa fuite. Huit mulets furent alors chargés de vêtements royaux, et ils ont été dernièrement renvoyés par le nouveau roi de Pologne pendant que la cour était à Poitiers, en 1577. C'est là que Villequier tua, comme il a été dit, sa femme et deux de ses suivantes. La faveur du roi le rendit si arrogant, qu'il voulut ôter la place de gentilhomme de la chambre au maréchal de Retz, prétendant qu'il ne devait pas rester avec le roi actuel parce qu'il avait servi sous le roi précédent. Si le maréchal de Retz n'avait pas énergiquement résisté à cette attaque, il aurait couru grand danger de perdre sa place. A la cour c'est toujours de la faveur du prince que tout dépend, comme cela se vit encore dans le différend entre le duc de Mayenne et ledit maréchal, sous Charles IX. Le duc de Mayenne soutenait, d'après les lois du royaume, que, la reine étant absente, le grand chambellan devait coucher dans la chambre du roi. Le maréchal réclamait de son côté ce droit, comme premier gentilhomme de la chambre; et il l'emporta, protégé qu'il était par la reine-mère. On négociait alors le mariage de sa fille avec le roi de Navarre : la reine, qui désirait cette union, voyait bien que le duc de Mayenne en aurait toujours dissuadé le roi et lui aurait conseillé de marier sa sœur avec le roi de Portugal, qui était plus dans ses intérêts.

Ma tutto và in dissuetudine; perchè gli officii si vendono, gli officiali sono mal pagati, e per necessità bisogna che servino anco i particolari, se vogliono vivere.

Di gran dignità è anche l'offizio di gran sciambellano; e tanto più quanto ch'era in uso presso gli imperadori romani, che si chiamava il prefetto del sacro letto. Sopra di che vi è una rubrica al dodecimo libro del Codice. Li Francesi anticamente lo chiamavano conte della camera del re, che aveva la soprantendenza delli suoi mobili, e superiorità sopra le mercanzie di panni di seta e lino, di pellami, di gioie e di altre merci. Questa dignità è stata sempre in gran personaggi e nei prencipi del sangue; perchè è uno delli quattro officiali, ch'entra in consiglio di stato. La casa di Borbone ne è stata lungamente in possesso. Il re Francesco primo lo diede a Carlo duca d'Orliens, suo figliuolo : di tanta stima è stato questo carico.

Ora è in persona del duca di Umena.

particolare interesse, l' avrebbe dissuaso sempre al re, e spinto inanzi la pratica con Portogallo.

Ora tutte queste dignità (come ho detto) sono innalzate e abbassate ad arbitrio de' re; e molte volte una ch' è di manco autorità, è stimata più degna, secondo che colui che la possiede, è più in grazia del re. E a questi tempi si può dire in certo modo che vi siano più officiali che mai siano stati *.

Li gentiluomini della camera sono senza numero; e tanto più ora, che questo carico è stimato molto degno, portando tutti una chiave d' oro attaccata alla cintura; sì come in altri tempi erano poco stimati, e si chiamavano tutti valletti; ma il re Francesco primo fece distinzione dalli valletti di camera a' gentiluomini: che dura tuttavìa.

Li paggi di onore sono dodici, tutti di gran case e delle prime famiglie di Francia.

Quelli delle scuderie sono poco meno sessanta[1] per ordinario; ogn' uno de' quali ha il suo servidore. Sei di quelli di onore si trattengono col mastro della guardaroba, gli altri sei col primo gentiluomo della camera.

Vi son poi tanti uscieri, tanti officiali della bocca e della robba, tanti custodi di cani e d'altri animali, tanti provisionarii, ch' è una confusione senza numero e senza regola.

Oltre di questo, vi era la guardia della persona del re, di seimila Svizzeri; ma ora non è che di millecinquecento; di cencinquanta tra Scocesi ed Inglesi, che sono li più intimi; di ottocento Francesi; e di dugento gentiluomini dell' azza, che non hanno altra carica che di accompagnare il re alla messa, ed a cavallo quando egli va in viaggio.

* Poichè li mastri di casa soli sono ventisei, cioè ventiquattro di un medesimo grado, che servòno a quartieri la casa di sua maestà, sei ogni tre mesi; e duoi soprantendenti a tutti gli altri.

[1] Così.

Toutes ces dignités de cour acquièrent plus ou moins d'importance, selon la faveur de sa majesté[a]. La moins haute est quelquefois la plus appréciée, si celui qui la tient est aimé du roi. Il y a maintenant plus d'employés qu'il n'y en a jamais eu..... Les gentilshommes de la chambre sont sans nombre, et il y en a d'autant plus aujourd'hui que cette charge est devenue très-estimée, ceux qui en sont pourvus portant tous une clef d'or attachée à la ceinture, tandis qu'autrefois ils étaient tous désignés sous le nom de valets. Mais François Ier fit entre les valets de chambre et les gentilshommes une distinction qui s'est maintenue depuis lors. Il y a ensuite douze pages d'honneur tirés des plus grandes familles de France. Les pages de l'écuyerie sont au nombre de soixante environ, chacun ayant son valet. Six des pages d'honneur se tiennent avec le maître de la garde-robe, six avec le premier gentilhomme de la chambre. Outre cela il y a tant d'huissiers, d'officiers de bouche et de garde-robe, tant de gardiens de chiens et d'autres bêtes, tant de gens salariés, que c'est un pêle-mêle sans ordre et sans règle aucune.

La garde du roi, qui était jadis de six mille Suisses, n'est à présent que de quinze cents; elle comprend encore cent cinquante Écossais ou Anglais, qui sont les plus rapprochés du roi, huit cents Français, puis deux cents gentilshommes de la hallebarde qui accompagnent le roi à la messe, ou qui le suivent à cheval lorsqu'il est en voyage. Les gardes française et suisse restent au château tout le temps que le roi y demeure : les Écossais et les archers l'accompagnent en route à cheval, ou à pied dans les grandes solennités. Ils gardent les portes

[a] « Nella onoratissima corte di Francia molte volte della medesima stima vogliono essere fatti i generali ed i siniscalchi. » (Tasse, IV, p. 174.) Sur les sénéchaux, voyez Machiavel, p. 331.

La guardia de' Svizzeri e de' Francesi è specialmente destinata alla custodia del castello reale, quando il re vi si trova presente; quella di Scocesi e[1] degli arcieri l'accompagnano sempre a cavallo in viaggio, e a piedi nella città le solennità maggiori. Hanno carica di guardare le basse porte, il cortile, le sale e le camere di sua maestà, ma, come ho detto, tutti servono a quartiero, e nel quartiero anco si mutano d'ora in ora.

Le regine ancora, e Monsignore, fratello del re, hanno la lor corte di quasi li medesimi officiali; cioè di quelli che sono necessarii al servizio della bocca, della persona e della scuderia: senza tanti elemosinieri, tanti cappellani, medici, astrologhi e altre persone virtuose che sono trattenute, e seguitano la corte continuamente.

La prima dignità presso le regine è quella del primo gentiluomo della camera, che si chiama cavalliero d'onore. Quello della regina madre è in persona di monsignore di Lansach, cavalliero di San Michele, persona di molta autorità e di gran valore. Quello della regina regnante, in persona del signor conte del Fiesco, che ha tutti due li ordini di San Michele e di San Spirito. Hanno dodici alabardieri e dodici archibusieri di guardia ordinaria. Ma perchè la regina madre è quella, si può dire, che governa, di quà avviene che la sua corte è più numerosa e più di rispetto.

Monsignore ha guardia di cinquanta Svizzeri. Ha gran cancelliere, ch'è vescovo di Manta; ha gran sciambellano e mastro della guardaroba, ch'era in persona di Bussì d'Amboisa; ha grande scudiero; ed i governi[2] di molti ducati e città grosse, cioè, Alenzon, Berrì, Angiù, Tors e simili, suo partaggio o appennaggio che vogliamo dire. E sì come è prossimo, come si sa, alla corona, così ha seguìto di grandissima nobiltà, e di quelli specialmente che, malcontenti del re, s'accostano a lui[3]; ch'è causa e seme di molte male impressioni tra questi due fratelli, e potrebbe essere un giorno la rovina della casa di

[1] Sottinteso: *quella*...

[2] Vuol dire ch'elegge i governatori di dette città.

[3] In senso simile il Boccaccio ed il Varchi.

basses, les cours, les salles, les chambres du roi : ils font leur service à tour de quartier, et sont relevés d'heure en heure.

Les reines et Monsieur, frère du roi, ont leur cour, presque aussi nombreuse, composée d'officiers de bouche, de gardes, d'écuyers, sans compter un grand nombre d'aumôniers, de chapelains, de médecins, d'astrologues et d'autres personnes de mérite qui sont entretenues par la cour et la suivent partout.

La plus noble place auprès des reines est celle de premier gentilhomme de la chambre, qu'on nomme chevalier d'honneur. Le gentilhomme de la reine-mère est M. de Lansac, chevalier de Saint-Michel, homme de beaucoup d'autorité et de mérite. Celui de la reine régnante est le comte del Fiesco, chevalier de Saint-Michel et du Saint-Esprit. La garde ordinaire des reines est de douze hallebardiers et de douze arquebusiers; mais la reine-mère, qui tient les rênes du gouvernement, a aussi une cour plus nombreuse et plus considérée.

La garde de Monsieur se compose de cinquante Suisses ; l'évêque de Mantes est son grand chancelier; Bussy d'Amboise était son maître de la garde-robe et son grand chambellan. Il a en outre un grand écuyer : il nomme les gouverneurs de plusieurs duchés et de plusieurs grandes villes, c'est-à-dire d'Alençon, du Berry, d'Angers, de Tours et d'autres lieux de son apanage. Comme il est le plus proche héritier de la couronne, il a une suite très-nombreuse de gentilshommes; et tous les mécontents se rallient à lui. C'est ce qui entretient les défiances entre les deux frères, et ce qui pourrait causer la perte de la maison des Valois, exposée à s'éteindre facilement puisque ni l'un ni l'autre des deux frères n'a d'enfant mâle.

Valoes, ch'è molto facile a esser estinta, quando o l'uno o l'altro di loro non abbia maschi.

Vi sono poi tanti prencipi, tanti duchi e baroni, tanti prelati, che seguitano, chi per obligo, chi per ambizione, la corte, che non va mai in gran viaggio, che non siano più di ottomila cavalli e altre tante persone : di modo che per alloggiarsi bisogna ben spesso che un prencipe stia tre e quattro leghe lontano dall'altro ; occupandosi li villaggi all'intorno di alcune città del regno, che non sono capaci di contenere tutta la corte. E quelli anche, che la possono capire, non possono poi capire il gran numero di cavalli e altri animali da carriaggio. E quanto a me, trovo in questo più che in ogn' altra cosa miracolosa la città di Parigi, che, sia quanto si voglia copiosa la corte, non si vede però mai alterazione alcuna ; a somiglianza del mare che non cresce mai, se ben tutti li fiumi del mondo sboccano in lui*.

In questo tempo, si può dire che il regno di Francia sia stato in maggior splendore o grandezza che fusse mai ; perchè, se bene a' tempi di Carlo Magno, di Lodovico il santo e di altri re francesi avevano disteso il suo imperio non pure per quasi tutta l'Europa, ma

* Ora, perchè abbiamo fin quì detto delli tre legnaggi delli re di Francia, e della loro diversa forma di governo, non sarà fuor di proposito, penso, di dire perchè si chiami or questa casa la casa di Valoes; e dove ella abbi avuto origine, ch'è però la medesima per linea mascolina descendente da Ugo Capet.

Il re Filippo terzo sopranominato l'Ardito, figliuolo di santo Aluigi, ebbe due figliuoli che sopravissero a lui, cioè Filippo il Bello, che fu poi re, da chi nacquero Ludovico Utino, Filippo il Lungo, e Carlo il Bello, tutti tre re l'uno doppo l'altro; e Carlo conte di Valoes, detto così da quella contea che gli fu assegnata per suo partaggio. Ora venendo a morte Carlo il Bello senza eredi maschi, la corona cascò in Filippo sesto, figliuolo di Carlo conte di Valoes ; del qual Filippo nacque poi Giovanni primo ; di Giovanni, Carlo quinto sopranominato il Savio, che fondò e dotò la chiesa de' Celestini. Carlo quinto ebbe due figliuoli, ciò è Carlo sesto, re di questo nome, e Ludovico, duca d'Orliens, da chi fu denominata la casa d'Orliens. Di Carlo sesto nacque Carlo settimo, e di lui Lodovico undecimo, che fu padre di Carlo ottavo che passò in Italia, e con

Les princes, les ducs, les barons, les prélats qui suivent la cour, les uns par devoir, les autres par ambition, sont si nombreux, qu'à chaque grand voyage le cortége est de huit mille chevaux et d'autant de personnes. Pour trouver ses logements, il faut qu'un prince se tienne à trois ou quatre lieues de distance de l'autre; les villes mêmes ne peuvent pas toujours loger la cour tout entière, qui s'arrange dans les villages environnants. Quand même il y aurait assez de place pour la cour, il n'y en aurait pas assez pour les bêtes. C'est en cela plus qu'en toute autre chose que je trouve la ville de Paris étonnante [a]. Une cour, si nombreuse qu'elle puisse être, n'y cause pas de changement apparent. Elle est semblable à la mer qui n'augmente jamais quoiqu'elle reçoive toutes les rivières dans son sein.

Aujourd'hui on peut affirmer que le royaume de France est plus florissant et plus grand qu'il ne l'a jamais été. Il est bien vrai que Charlemagne, saint Louis et d'autres roi de France avaient étendu leur puissance, non-seulement en Europe mais en Asie et dans l'A-

tanta felicità, come vediamo, la acquistò quasi tutta in manco di sei mesi. Di Lodovico, duca d' Orliens, figliuolo di Carlo quinto, nacquero Carlo, duca d' Orliens, Filippo, conte di Vertù, e il terzo Giovanni, conte d' Angoleme. Ora, restando Carlo ottavo senza figliuoli maschi, la corona cadde in Lodovico dodecimo, figliuolo di Carlo duca d' Orliens, come più prossimo alla corona, il quale non ebbe altri che una figliuola chiamata Claudia, che fù poi maritata a Francesco d'Angoleme, uno delli figliuoli di Lodovico duca d' Orliens, come abbiamo detto. Il quale Francesco, primo di questo nome, fu chiamato il gran re Francesco meritamente, come a quello che in tante e così magnanime imprese non mancò mai altro che la fortuna, come s' ella volesse vendicarsi contro di lui, sdegnata ch' egli cercasse di contendere con lei con la virtù sola.

Del re Francesco primo nacque il re Enrico secondo : da lui e Caterina de'

[a] « Paris resplendit en toute vertu et science : elle est maintenant plus estimée, tant par ses richesses que par les peuples et nations qui y abondent, que toutes les villes d'Europe. » (Corrozet.)

per l'Asia e l'Africa ancora; avevano però li re di Guascogna, li re di Provenza, li duchi di Normandia e di Borgogna che ardivano prender l'arme contro di loro, e contendere di maggioranza. Che[1] a questi tempi, queste provincie sono tutte soggette alla corona, nè si muovono più contro il suo signor naturale, che faccia un fanciullo battuto o aspreggiato, che con un pomo[2] o con un pero si placa: come si è veduto più volte per le rimostranze fatte dalli deputati delle provincie, invitati per questo effetto in corte, come fecero specialmente quelli di Borgogna, di Normandia, d'Auvergna e di Bertagna[3] *.

Medici sono nati cinque figliuoli, de' quali tre sono morti, e duoi vivono ancora. Il primo fu il re Francesco secondo; il secondo Aloise di Francia, duca d'Orliens, che morì piccolino; il terzo fu Carlo nono, o undecimo, come vogliono alcuni; il quarto il re Enrico terzo, presente; e il quinto, Francesco di Francia, duca di Alanzone, che fu nominato al battesmo Ercule. Di modo che chi pigliasse l'albero dal re Filippo terzo fino al re presente, si conterebbono diciassette re nella casa di Valoes: ma pigliandolo più propriamente da Filippo sesto, figliuolo di Carlo, conte di Valoes, non sarebbono più che tredici re nel spazio di dugencinquantadue anni.

* E perchè ho tocco superficialmente la descendenza propria della casa di Valoes, che per linea mascolina tiene origine da Ugo Capet, non ho stimato fuor di proposito di metterne quì l'albero, acciò che più visibilmente l'uomo ne abbia la cognizione. (*Quì l'albero noto.*)

Con questa loro propria grandezza, li re di Francia, ma molto più con la loro propria virtù, si hanno in diversi tempi acquistato titoli molto preeminenti e di grand'eccellenza; trovandosi ch'essi non si sono scostati mai dalla cattolica religione, anzi più tosto se ne sono mostrati gagliardi difensori, scacciandone la eresia: la quale in questo gran regno non ha mai potuto far (*così*) piede che da quarantatre anni in quà; obedendo agli ordini pontificii quanto alle cose spirituali, senza mescolare l'autorità spirituale con la temporale; perchè leggiamo del re Filippo primo che, avendo egli repudiato la regina Berta e presa una concubina, fu scommunicato dal papa, e costretto a ripigliarla.

Leggiamo medesimamente del re Filippo Augusto che, avendo anch'egli repudiato Isimberga, sorella del re di Danimarca, donna di santa vita, avertito

[1] Per *mentre*, o simile. Gio. Fiorentino: « Come? che io le vidi entrare uno? » (Come sarà ella casta, se io?..)

[2] Dante. Il mascolino parlando di frutto ha pure in toscano un qualche esempio.

[3] Così *corvatta* per *cravatta* in toscano.

frique; toutefois ils avaient tout près d'eux les rois de Gascogne et de Provence, les ducs de Normandie et de Bourgogne, qui prenaient souvent les armes contre eux et leur disputaient la suprématie. Maintenant ces provinces sont toutes soumises à la couronne; elles ne remuent pas plus contre leur maître naturel, qu'un enfant battu ou traité rudement, qu'on est sûr d'apaiser en lui montrant une poire ou une pomme. C'est ainsi qu'on en a agi plusieurs fois à l'égard des remontrances faites par les députés des provinces qu'on a appelés à la cour, et notamment avec ceux de la Bourgogne, de la Normandie, de l'Auvergne et de la Bretagne[a].

dal pontefice con minaccie di scomunica, obedì e la riprese; e molti altri essempi che sarebbe lungo il raccontarli. Non si trovando per aventura altro maggiore abuso in Francia che la trasportazione delli beni di chiesa nelle persone secolari e nelle donne medesime; ch'è ora di tanto peggior consequenza quanto più la ugonotteria ha preso piede, e occasione delle trasgressioni che ne succedono.

Per questi tanti meriti e per questa obedienza, li pontefici hanno commessi in diversi tempi diversi titoli alli re di Francia; ma il più degno senza dubio è quello del *cristianissimo;* perciochè sì come questa qualità sola di esser cristiano fa nobile l'uomo presso le altre nazioni del mondo che non participano di questa grazia divina; così poi l'essere tra cristiani laici il primo e tra spirituali il secondo come è il re di Francia (nominato perciò primogenito di santa Chiesa) è la vera nobiltà, anzi la perfezione della nobiltà istessa.

Questo titolo di cristianissimo si ritrova solo nella seconda genealogia de' Carliensi: in quella de' Merovei non se ne fa menzione, tutto che in Francia, prima ancora che li Franconi passassero il Reno, vi erano de' Cristiani; e che Francesi

[a] Il vante la piété des rois de France; il dit que cette piété leur mérita le titre de *très-chrétiens*. Le Tasse exagère encore plus ces éloges, et il dit: « Essendo conceduto a' grandissimi e cristianissimi re di Francia, potestà quasi divina, e confermata co' miracoli. » (*Dial. degl' idoli*, t. IV, p. 229.)

Il passe aux enseignes de la France, et il répète ce que dit Champer, dans son Traité des fleuves et fontaines des Gaules: « Les armes et enseignes antiques de France étaient trois crapauds. »

De l'oriflamme à la sainte ampoule, et de la sainte ampoule aux cérémonies du couronnement il n'y a qu'un pas : notre narrateur le franchit volontiers, et il débite tout ce qu'il sait là-dessus, c'est-à-dire ce qu'il a lu dans le recueil de du Tillet; puis il décrit les cérémonies funéraires, toujours d'après du Tillet.

Si legge nelle istorie di Francia, cosa che per esser degna di essemplo[1], l'ho voluta metter quì : che alle essequie di Carlo ottavo,

si vantino che mai il cristianesimo fu odiato nè perseguitato da' loro antecessori, prima anco che ricevessero il battesimo.

Uno altro titolo che hanno avuto molti re di Francia è stato quello d'imperadore augusto, che si chiamava qualche volta, per modo di dire, Carlo imperadore di Roma e di Francia : che fu causa della dissensione tra gli imperadori di Constantinopoli e quelli di Occidente, che così erano chiamati li re di Francia di quei tempi. Li titoli si davano qualche volta secondo l'acquisto o l'avvenimento d' i regni, come veggiamo tuttavìa che fanno gli imperadori di casa d'Austria, nominando nella data delle lettere li regni di Boemia, di Ungheria e de' Romani.

Sigillano li re di Francia in cera bianca e non altro, per preeminenzia.

Li primogeniti dei re avevano altre volte titolo di re di Navarra, che ora è decaduto nella casa di Borbone. Avevano li re medesimi, e l'usano ancora, ma di rado, il titolo di delfino di Vienois, o li figliuoli primogeniti. Però anticamente il titolo di duca precedeva questo. Ora pare che vadia in dissuetudine, se bene si è usato fino a tempo di Carlo nono, avendo il re presente solo il titolo di Enrico terzo cristianissimo re di Francia e di Polonia. E il fratello si scrisse Francesco figliuolo di Francia, e fratello unico del re : tuttavìa communemente si chiama Monsignore. Quanto alla insegna, o vogliamo dire scudo di Francia, non ve n'è alcun'al mondo che dovesse esser più inquartato di lui, non solo per il largo imperio che Francesi hanno avuto e che hanno, e per li parentadi che hanno fatto per tutto 'l mondo, come si legge nelle lor istorie, ma ancora per le provincie che al presente si ritrovano soggette alla corona di Francia.

Dicono che la lor prima insegna, quando erano in Germania, era il leone sbarrato, e che dappoi che intrarono nelle Gaule portarono tre botte nel scudo; altri dicono tre diademe in campo d'argento, secondo che raccontò Paulo Emilio fino al tempo del re Clovis, primo cristiano, che cangiò e prese la fiordeligi inviatagli dal cielo insieme con la orifiamma e l'ampolla del sagro unguento per battezzarsi, come si legge nelli annali di Francia, benchè con poca fede. Le quali fiordeligi si mettevano all'ora senza numero determinato più e meno, secondo che riusciva meglio l'ornamento, come se ne vede ancora qualche scudo vecchio nelle chiese e negli edificii antichi, e specialmente nella corte del parlamento di Parigi. Ma il re Carlo settimo ridusse il scudo di Francia in tre fiordeligi sole, poste in campo azzurro : che si è continuato e si continua tuttavìa; se non che

[1] Di essere proposta ad esempio. Non è modo proprio.

On lit dans l'histoire de France un fait que je veux rapporter ici parce qu'il est digne de servir d'exemple. Aux funérailles de

il re presente ha inquartato l'arma di Polonia e di Lituania con quella di Francia, perchè ebbe quello regno prima per elezione che questo per successione.

Una adunque delle maggiori eccellenze che abbino li re di Francia è la sudetta sacra ampolla, che Francesi tengono per fermo che fusse da Dio inviata fin dal cielo per ungere il loro re, come fece altre volte alli re d'Israel : e perciò la tengono in grandissima venerazione in Rens in una abbazia. E quando ella si deve levare del suo tabernacolo in tempo delle coronazioni, si leva con grandissima devozione e processioni generali, con intervento di molti prelati e delli principali del regno. Tuttavìa Gian di Tillet non pare che lo approvi, confortandosi con la opinione di San Gregorio da Tors. E pure ella è stata ed è tenuta in tanta reverenzia che trovandosi Lodovico undecimo gravamente amalato, per singolar devozione ch' egli aveva a quell' olio, lo fece portare l'anno 1483 da Rens a Parigi : incontro al quale andarono mezzo miglio italiano il parlamento e tutti gli officiali e curiali a piedi, e condussero la sacra ampolla nella santa capella del Palè. Ma perchè non si ritrova alcun re della prima lignea che fusse unto, e nella seconda e nella terza si legge essersi ritrovati di quelli che sono stati incoronati e unti in altri luoghi che in Rens, e da altri prelati che da quello arcivescovo ; di quà avviene che non vien fermamente creduto che l'ampolla fusse inviata dal cielo; nè meno, che sia speciale prerogativa data dai pontefici alla chiesa di Rens; perchè se questo fusse, questo carico di ungere e incoronare il re non si spetterebbe ad alcun altro prelato. E si legge pure che Carlo il Calvo fu sacrato e coronato da Ganellone, arcivescovo di Sans e suffraganeo di Magonzia.

Costui essendo pervenuto di povero stato a questa gran dignità per semplice beneficienza di Carlo, pagandolo poi d' ingratitudine, si era unito con Lodovico suo fratello, re di Germania, che voleva occupare anco il regno di Francia. Per il che Carlo lo avvisò per traditore e ribello ; e dappoi è venuto il proverbio : « Il tradimento di Roncisvalle. » Il quale avvenne molto prima che costui montasse alla dignità e autorità sudette. E per certo, come raccontano gli annuali di Francia, vi morì il fiore della nobiltà francese per carica troppo gagliarda che loro fecero i Guasconi e Biscaglini. E de' principali morirono Antamiro, mere di palazzo, Eguinardo, gran maestro di Francia, e Orlando, grande ammiraglio di Bretagna, il quale non poteva essere nepote di Carlo Magno, perch'egli ebbe una sorella sola, religiosa. La carica adunque che diedero i Guaschi ai Francesi fu per avantaggio del luogo solamente. Ma, come recita Gian di Tillet :

dicendo il mastro di casa le sudette parole, un suo somigliero[1] e uno arciero di guardia morirono subito di dolore: segno evidente dello

« La postérité ignorant l'infidélité du dict archevesque, et ayant le proverbe ancien, a composé la fable de Gannes escripte ès romans. » Altri re sono stati sacrati, chi in Orliens, chi in Langres, chi in Sans, e chi in altri luoghi. Il coronamento che si faceva in altri tempi, si soleva fare con le cerimonie che seguono quì appresso, cioè;

Ridotto il re (diremo per figura) alla chiesa cattedrale di Rens, doppo essere confessato, e stato tutta la notte e il giorno precedente in digiuno e orazione, con tutti li baroni e prelati del regno, o almeno quelli che si ritrovavano, secondo il lor grado e dignità, si cominciava la messa solenne. E prima che si cantasse la epistola, l'arcivescovo esponeva al re il fondamento della fede cattolica, dimandandogli se la credesse. Il quale rispondendo che sì, lo affermava con giuramento, letto e sottoscritto da lui, ch'era di tal forma: « Io N., per grazia di Dio, per esser brevemente ordinato re di Francia, prometto nel giorno del mio sacro, avanti Dio e li suoi Santi, che io conserverò li privilegii canonici, le leggi e la giustizia devuta a voi Prelati, e vi difenderò coll'aiuto di Dio quanto potrò, come un re deve difendere la Chiesa e ciascun vescovo a lui raccomandato. »

All'ora lo arcivescovo leggendo altamente il sagramento, lo ungeva; e subito con un consenso universale de' prelati, baroni e altri assistenti, si gridava ad alta voce: « Noi vogliamo, noi approviamo: così sia! » Finito questo, si cantava il *Te Deum*, si dava lo evangelio e la pace a baciare: il re andava alla offerta.

Questo era il stile e l'ordine della coronazione, che si usava anticamente, nella quale non pregiudicava però all'autorità regia, quanto allo assenso della nobiltà e del popolo, anzi era più tosto come una dichiarazione, ed una certa sommissione verso il re dato loro da Dio. Ora le cerimonie che si usano sono queste:

Si prepara prima un trono o vogliamo dire un catafalco eminente che si congiunge per di fuora via al coro della chiesa, sopra il quale, fatto che ha il re le sue orazioni notturne, monta di buon mattino, insieme con li pairi soli, con qualche altra persona segnalata, chiamata da lui con ombra di servizio, essendo accompagnato alla chiesa da tutto 'l clero in processione. La qual chiesa è guardata communemente dalla guardia del re e dalli chierici medesimi. Nelle sedie basse per di quà e di là dell'altar grande si accomodano li prencipi e baroni del regno, li maggori officiali, gli ambasciadori, li prelati, e li cardinali medesimi, se ve ne sono. Subito che il re è montato sopra il catafalco, mettendosi a ginocchioni, manda alcuni de' principali signori a pigliare sotto la lor custodia all'abbazia di

[1] Gallicismo.

Charles VIII, lorsque le grand-maître de la maison royale dit aux officiers du roi défunt les paroles solennelles, « Vous n'avez plus de

San Remigio la santa ampolla, la qual è loro consegnata dallo abbate doppo aver ricevuto la fede che la mattina medesima gli la restitueranno; e di là si porta sotto baldacchino fin sopra lo altar grande della chiesa maggiore. All'ora lo arcivescovo, vestito di paramenti ricchissimi e carichi di gioie, se ne viene verso il re, dicendogli le seguenti parole : « Noi ti preghiamo e ricerchiamo di concederne che a noi e alle chiese a noi raccomandate tu conservi li privilegii canonici, le leggi e la giustizia dovuta. Guardaci e difendici, come un re è obligato nel suo regno a ciascun vescovo e alla Chiesa che gli è raccomandata. » All'ora il re promette con sacramento, con le medesime parole che abbiamo referite di sopra. Di più aggiunge : « Io prometto, nel nome di Giesù Cristo, al popolo cristiano che mi è soggetto, tutte queste cose; cioè, che io conserverò in pace la Chiesa di Dio in tutti i tempi; che io difenderò tutte le rapine e tutte le sceleratezze, e che in tutti i giudizii comanderò che sia osservata la giustizia e la misericordia, a fine che Dio clemente e misericordioso doni a me e a voi la grazia sua; e in fine, che a tutta mia possanza procurerò di scacciar fuori del mio paese e della giuridizione che io ho, tutti li turbatori della publica quiete, e li eretici nemici della Chiesa. » Le quali promesse fatte, mette le mani sopra lo evangelio; e subito si canta il *Te Deum*. E poi si leva. All'ora si spoglia di tutti i suoi panni, fuorchè della camisciola di seta e della camicia, la quale è aperta dinanzi nel petto, e dietro nelle spalle, ma però attaccata con piccolo ruban d'argento; e il gran sciambellano di Francia gli calza le bottine, o vogliamo dire calzette regali, che sono sopra l'altar grande, come stanno tutti gli ornamenti. Il decano de' pairi gli calza li speroni, e poi gli li lieva subito. L'arcivescovo gli cinge la spada, e poi gli la discinge, e immediate la cava di fodero, che si ripone sopra lo altare; poi presenta nuda la spada in mano del re dicendogli : « Prendi la spada che ti è donata per benedizione di Dio, con la quale in virtù del Spirito Santo tu possi resistere e abbattere tutti li nemici della Chiesa, e difendere il regno che ti è raccomandato, e guardare la armata di Dio per lo aiuto di nostro signore Giesù Cristo redentore, trionfatore invincibile, il quale regna col Padre. » Doppo questo, lo arcivescovo con una piccola verga d'oro leva della santa ampolla un poco di olio, e mescolandolo con la crisma in una patena, unge il re prima nel capo, poi, staccandogli la camicia, l'unge nelle spalle e nella congiontura delle braccia; dicendo sempre : « Io ti ungo dell'olio santificato, in nome del Padre, del Figliuolo e del Spirito Santo. » E tutti rispondono : « Così sia! » E mentre che si fa questo, si cantano diverse orazioni. Dap-

incredibile amore che portavano al loro padrone. Che non è mera-

poi si riserra la camicia del re con il rubano d'argento, per causa della unzione; e all'ora il gran sciambellano veste le dalmatiche di biacco azzuro, e per di sopra via il mantello regale, in modo che la mano nell'apertura di detto mantello viene ad esser libera. Fatto questo, l'arcivescovo gli mette l'anello nel dito medicinal della man destra, dicendo : « Prendi lo anello segno della santa fede, fermezza del regno, accrescimento di gioia; per le quali cose tu sappi scacciare gl'inimici con potenza trionfante, esterminar l'eresie, riunir li soggetti, e condurli alla perseveranza della fede cattolica. » Finita la quale orazione, l'arcivescovo mette il scettro... in segno della sua potenza regale; cioè « la dritta verga di virtù, per la quale ti governi te stesso; difendendo con le forze reali la Chiesa da i scelerati ed impii eretici; gastiga gl' iniqui, e pacifica li buoni, in modo che col tuo favore possino tenere il dritto camino, per venire alla gloria eterna. » Poco dappoi, dette alcune orazioni, l'arcivescovo prende di su l'altare la mano di giustizia, e la presenta al re dicendo : « Prendi la mano di giustizia con la quale tu sappi assicurare li buoni, e rendere timorosi gli empii, mostrare il camino a' perduti, abbassare gli orgogliosi, innalzar gli umili; a fine che Cristo, nostro signore, ti apra la porta della eterna salute. » Avendo dato lo arcivescovo la mano di giustizia al re, il cancelliero di Francia chiama per nome, secondo il loro ordine, tutti li pairi di Francia, cioè gli laici prima e poi li preti, che stando tutti all'intorno del re, mentre l'arcivescovo porta la corona regale, la sostengono con le mani sopra il capo del re, dicendo l'arcivescovo : « Dio ti coroni della corona di gloria, onore, giustizia, e opere di constanza, acciochè per via della nostra benedizione, con la buona operazione tu pervenga al desiderato fine della felicità eterna. » Fatto questo, e dette alcune orazioni, il vescovo si volta al re dicendo : « Fa che tu sia constante, ritenendo quel stato che tu hai avuto per successione di tuo padre per dritta linea ereditaria statuita per autorità dell'omnipotente Dio, conservando intiera la dignità della Chiesa, mediante la quale tu possa sperare il stabilimento e il trattenimento della tua corona. » Doppo le quali orazioni, il re è ricondotto nella sua sedia eminente, a fine che possi esser veduto da tutti. Dove lo arcivescovo, cavandosi la mitria, si getta a ginocchi bacciandogli le mani, e dicendo : Viva il re! Il che vien fatto successivamente dai pairi e dall' altre persone assistenti, segnalate. Finite tutte queste cerimonie, si seguita la messa, e cantato lo evangelio, vien portato a bacciare al re dal principal prelato, e poi allo arcivescovo; e mentre che si va alla offerta, il re offerisce un vaso di argento pieno di vino e di tre monete d'oro, essendo la sua corona sempre sostenuta dai pairi. Doppo, se

maître, » un sommelier et un archer de la garde en moururent sur-

gli dà la pace, la quale è accompagnata da tutti i prelati. Finita la messa, li pairi menono di nuovo il re dinanzi il grande altare, dove si communicano tutti: il che fatto, lo arcivescovo gli leva la gran corona di capo, e gli ne pone una più leggiera, spogliandolo di quelli abiti così grevi, per esser carichi di perle e di gioie. Questi abiti, che sono la corona, la tonica, la dalmatica e il mantello, le camiciole, li sandali e le calzette di raso turchino guernite di pietre preciose e arrichite dal re Enrico secondo, si guardano ora nella badia di San Dionigi, presso Paris due leghe, e si portano a Rens quando si fanno le coronazioni. Si fanno quasi le medesime cerimonie nella coronazione delle regine : ma il lor catafalco è più basso; e si ungono con la crisma e col santo olio solamente nel capo e nel petto, mettendole la corona in capo. Dappoi loro si mette lo anello in dito, come si fa al re, dandogli l'evangelio e la pace.

Questo è il stile e il modo che nuovamente si costuma nella coronazione delli re di Francia; dalla quale si soleva altre volte cominciare il principio del regno dal giorno che il re era incoronato; ma ora si costuma che subito che un re è morto, succedendo immediate l'altro, si comincia a contare il tempo del suo regnare.

Avendo detto della coronazione, non sarà fuor di proposito dire della pompa funerale che si costuma nelli mortorii delli re di Francia. Leggiamo che li Romani doppo la morte delli loro imperadori li onoravano e adoravano come se fussero stati vivi, mettendogli un paggio a canto il letto, che con un ventaglio di piume di pavone scacciava le mosche : li medici lo visitavano, gli toccavano il polso, facendo relazione della sua sanità. Gli officiali e ministri serventi gli presentavano il servizio della bocca e della persona come se fusse stato vivo. Il costume dello adorare è andato in dissuetudine per rispetto della religione; ma tutto il resto si osserva ancora in Francia : anzi le istorie francesi fanno fede che Carlo Magno fu imbalsimato avendo cinta la spada dorata a canto, vestito di abito imperiale, avendo un sudario sopra la testa, attaccato con certe catene d'oro per esser tenuto dritto, sopra del qual era la diadema, e che gli fu posto dentro (forse *dietro*) uno anello, sedente in una sedia d'oro, tenendo nelle mani il sacro libro delli evangelii scritti in lettere d'oro, consecrati da papa Leone III°. Qualche volta li figliuoli hanno accompagnato li padri morti alla sepultura; qualche volta non : come il re Luigi il Grosso, che seguitò il corpo del re Filippo primo, suo padre, da Melun fino a San Benedetto sopra la Loira, dove fu sepellito; andando a cavallo per il camino, e a piedi mentre passava per le città e ville. Il re Filippo III° non pure accompagnò il corpo del re Santo Luigi, suo padre,

viglia che li re di Francia siano amati, considerando la gran domes-

ma con le sue spalle aiutò a portarlo da Nostra Dama di Parigi fino a Santo Dionigi, che sono pur due leghe: e all'ora furono fatti li gradi che si veggono sopra il camino da Parigi a San Dionigi di dugento in dugento passi per riposare, e ristorar quelli che portavano il corpo dei re e delle regine. Il quale altre volte per special privilegio soleva esser portato dalli crocitori di sala: ora questo carico si spetta alli valletti di camera e alli gentil' uomini medesimi. Molti altri sono stati non pure all' esequie d' i re ma ancora d' i figliuoli e delli parenti e d' i servidori medesimi, come fu il re Filippo, che per l'amore che portava a Giovanni di L'Harnier, suo sciambellano, volle assistere al suo interramento.

Ora li re non costumano più di accompagnare il corpo, ma solamente vanno nella chiesa o nella sala dov' è, e gli danno l' acqua santa.

Subito che il re è morto, si fa il suo ritratto in cera liquefatta sopra la sua faccia, per farne poi la imagine intiera: che tra tanto il corpo è serrato da i sciambellani e da i gentil' uomini della camera in una cassa di piombo coperta di legno, e di velluto negro partito in croce con due gran liste di raso bianco, che si porta in una gran camera regale, mettendolo sopra una lettiera guernita di drappo d' oro, e per di sopra pur un gran drappo d' oro che la cuopre toccando terra da ogni parte. E appresso la detta lettiera vi è un altare per celebrare la messa e il servizio divino, fino che il corpo vi dimora. Fatta ch' è la imagine, si mette in una sala superbamente apparata, e piena di sedie coperte di panno d' oro fregiato; nelle quali seggono li prelati e baroni che accompagnano la detta effigie accomodata sopra un letto coperto di un drappo brocato che va fino a terra fregiato di ....., di musco e di altri odori. Questa effigie si veste di una camicia di tela di Ollanda con le ninfe al collo, e alle maniche, di seta negra; poi una camiciola di raso cremesino rosso, e per di sopra la tonica di raso azzuro, seminata di fiordeligi d'oro; ed in fine sopra la tonica vi è il mantello regale di velluto violetto cremesino seminato di fiordeligi d' oro, anch' egli longo dieci braccia, compresa la coda. Al collo della detta effigie sopra il mantello è il gran collare dell' ordine del re, e in capo una piccola beretta di velluto cremesino con un cordone di pietre preciose. Nelle gambe ha le calze di tella d' oro. Sopra il medesimo letto sono due cossini di velluto cremisino orlati d'oro; uno a man destra, dove s'appoggia il scettro regale, l'altro a man sinistra sopra il quale è appoggiata la mano di giustizia. A un capo del letto è la sedia d' oro; e dentro, un quadretto del medesimo. A piedi sta un scabello di velluto morello, dove s' appoggia la croce; e più basso due quadretti, dove seggono due araldi con le cotte d' arme per donare il spergolo dell' acqua santa alli prencipi

le-champ de douleur. Cela prouve le grand amour qu'ils portaient

e gentil' uomini che vengono a vedere il corpo del re, e a dargli l'acqua benedetta.

Di rimpetto al detto letto vi è un altare riccamente parato. Questa effigie resta così otto o dieci giorni; nel qual tempo si fa il medesimo servizio al re che se fusse vivo; perchè si rizzano le tavole al desinare e alla cena, si porta la vivanda con li medesimi modi e con li medesimi officiali, essendovi sempre presente la guardia, e tutti con la testa scoperta sempre, e con le medesime reverenzie che si fanno in vita del re; precedendo il mastro di casa, il mastro di camera col bastone, e gli uscieri con la mazza, portando il bacile e la salvetta li più gran personaggi che sono in corte. La tavola si benedisce per un prelato innanzi e doppo; il coppiero presenta il vino; il panattiero il pane; l'escudier servente fa la credenza; e si fanno tutte le medesime cerimonie e circonstanzie che se il re fusse vivo: e le vivande sono poi dispensate a' poveri. Quando si leva la effigie, si porta in suo luogo il corpo medesimo del re in mezzo la sala, ciò è la cassa dove egli è, sopra due cavalletti alti di quattro piedi e mezzo, coperta di un drappo di velluto negro attraversato con una croce di raso bianco: e ne gli angoli vi sono li scudi di Francia e l'ordine di San Michele, e sopra questo drappo vi è un altro drappo d'oro, e alla testa vi è un cossino dov'è riposta la corona; in mezzo il scettro e la mano di giustizia; a' piedi un'altro cussino dov'è la croce, e li due araldi che danno il spergolo dell'acqua benedetta. All'intorno di detta cassa si fa una barrera o riparo; e la sala si guarnisce tutta di velluto nero, come sono anco le sedie sudette, e due altari; ciò è uno per la gran messa musicale, e l'altro per le messe basse.

Pochi giorni prima che si levi il corpo, il re successore, vestito del suo manto regale di porpora, la coda del quale gli è portata da cinque prencipi, avendo il capperone in testa, viene nella sala dove, dal gran sciambellano essendogli presentato un cussino, fatta la devuta riverenza, si ginocchia, e fatte alcune orazioni, dà l'acqua benedetta.

La porpora è il duolo de i re, e il giallo, delle regine di Francia. Quando il corpo si leva della sala, tutti gli officiali e magistrati della città lo accompagnano fino a Nostra Dama in abito di duolo, precedendo tutte le chieresie, scole, università e consigli; così della camera di parlamento, come della camera di conti; mastri di richieste, e simili altri officiali. Dappoi il rettore delli scolari a man dritta del decano della chiesa di Parigi: se bene nello interramento della infanta Maria figliuola di Carlo nono vi fu strepito, perchè egli voleva precedere a gli ambasciatori e al vescovo medesimo. Ma la pompa della famiglia tiene l'ordine che segue:

tichezza che usano con li suoi sudditi e creati[1]. Che è causa che fuor

Passate che sono tutte le chieresie, il primo scudiero trinciante porta a piedi il confalone di Francia, fatto di velluto azzuro, seminato di fiordiligi d'oro, coperto di un sottilissimo vello negro. Li tamburi e pifferi seguono senza sonare, avendo il capuccio del duolo sopra le spalle e la testa scoperta, come hanno anco li trombetti, che portano le trombette con la bocca verso terra, e le banderole spiegate. Viene poi il carro dell' arme, coperto fino in terra di velluto negro, traversato della croce di raso bianco, tirato da sei cavalli; e li carrettieri con il capuccio sopra le spalle, cerchiato da ventiquattro staffieri, che portano ventiquattro scudi, tutti vestiti a duolo con la testa scoperta: dodici paggi di onore, vestiti di velluto negro con la testa scoperta, montati sopra altretanti corsieri coperti fino a terra di velluto, e menati a mano da altri tanti staffieri. L' uno delli scudieri porta li sproni, l'altro porta i guanti di maglia, un altro porta la insegna di Francia in uno scudo coronato, con l'ordine intorno; un altro porta sopra un bastone la cotta d' arme di velluto violetto con le fior de' ligi. Il primo scudiero, o il più antico in suo luogo, porta l'elmo. Questi scudieri sono vestiti a duolo col cappuccio in testa, avendo li paggi della scuderia a piedi all' intorno di loro cavalli coperti di velluto negro. Il cavallo più favorito del re, armato e coperto di velluto violetto azuro cremesino sparso di fiordeligi dal capo fino a piedi, menato a mano da dui scudieri della scuderia; e allo intorno del detto cavallo marchiano molti araldi con le cotte d' arme roverse, e il capuccio in testa. Il gran scudiero porta la spada regale cinta con una banda al collo, e a' suoi piedi caminano quattro araldi vestiti come gli altri. Appresso vien portata la detta effigie che tiene il scettro nella man dritta, e nella sinistra la mano di giustizia; seguìto da quello che ha la cura della bocca e il gran sciambellano, portando un' altra bandiera di Francia ch' è di velluto violetto cremesino, sparso di fiordiligi d' oro sopra una lancia, con quella del confalone, ma più grande. Li prepositi de' mercanti e li eschievini della villa portano il cielo o il baldachino, ma tanto discosto che non occupi la veduta della imagine regale. Seguita poi il gran duolo de i prencipi e prencipesse, montati sopra piccioli muletti con li mantelli tanto lunghi che li cuoprino fino a terra, essendo la lor coda portata da gentiluomini, che seguitano per terra. Poi gli ambasciatori l'uno doppo l'altro, secondo la loro dignità, che hanno ogn' uno una persona principale del duolo a man sinistra. E in fine li cavallieri dell' ordine, con il cappuccio in testa, come fanno tutti li signori e gentiluomini della camera e della bocca, che vengono appresso. Portando li arcieri di guardia i loro saioni

[1] Berni.

à leur maître. En effet, il n'est pas étonnant que les rois de France soient aimés, vu l'affabilité avec laquelle ils traitent leurs sujets et leurs serviteurs. C'est pourquoi il y a hors du royaume un si petit nombre de Français exilés ou rebelles, et ceux-là sont très-faibles*.

inargentati all' intorno della effigie, come fanno marchiando quando il re è vivo. Il vescovo di Parigi e gli altri prelati seguitano immediate la chieresia, se ben qualche volta precedono immediate il corpo; ma chiare volte si mescolano nella pompa. Il primo servizio, o vogliamo dire officio spirituale, si fa nella chiesa di Nostra Dama; cioè il vespro il primo giorno, e la solenne messa il secondo, nel quale si fa un solenne convitto a tutta la corte. Il doppo desinare viene processionalmente la chieresia di San Dionigi a ricevere il corpo e la effigie dalle mani del vescovo, e lo portano fino alla detta abbazia; dove si fa l'officio solenne. La mattina seguente quattro primi gentiluomini della càmera levano il corpo, e lo portano presso l' avello; e subito sono levati lo scettro e la corona e la mano di giustizia da gli araldi, che li consegnano a tre prencipi. Doppo, uno de' gentiluomini comincia a gridare alli araldi che faccino il loro officio: li quali si spogliano le cotte, e le gettano nello avello per accomodarvi sopra il corpo del re.

Colui ch'è dentro la fossa chiama l'uno doppo l'altro per nome delli sopradetti cinque scudieri, che apportino li speroni, li guanti, lo scudo, la cotta d'arme, e l'elmo; come fanno. Dappoi l' escudier trinciante, che apporti il gonfalone, alli capitani de' Svizzeri; de gli (f. agli) arcieri di guardia, e delli (f. alli) dugento gentiluomini della sua casa, che apportino le loro insegne. Al gran scudiere che apporti la spada regale. Al gran sciambellano che apporti la bandiera di Francia; ciò che fanno. Chiama il gran maestro di casa, che venga a fare il suo officio; dinnanzi il quale tutti gli altri marchiano, e gettano nell' avello i loro bastoni. Doppo chiama medesimamente li tre prencipi, a fine che apportino il scettro e la corona e la mano di giustizia; ciò che fanno. E passando dinanzi gli altri prencipi, gli fanno riverenza; e all'ora lo araldo o gentiluomo ch'è nella fossa grida per tre volte ad alta voce: « Il re è morto, ogn' uno preghi Dio per lui. » E medesimamente grida, « Viva il re! » nominando il successore. E immantinenti suonano trombetti e tamburi. Fatto questo, ogn' uno va a desinare; e dappoi il gran maestro di casa s' appresenta a gli officiali del re morto, dicendo loro che non hanno più padrone, e che perciò si procaccino la lor ventura: in segno di che rompe il bastone.

* Il répète ici la sentence rapportée par J. du Tillet: « Comme il est écrit par blâme, dit un vieil historien, que tous les bons rois seraient aisément portraits en un anneau, les mauvais rois de France y pourraient mieux, tant le nombre en est petit. »

del regno non vi siano nè fuorusciti nè rebelli : o se vene, sono ben pochi e deboli*.

Per queste tante eccellenzie che si possono veramente battezzare grazie divine, li re di Francia giudicano di essere li primi re di cristianità, e fanno professione di essere il baloardo[1] della nostra fede, avendo per questo ottenuti tanti doni dal cielo e dal Spirito santo,

* E però, soleva dire un autore francese, che sì come è stato altre volte scritto in biasimo di alcuni re esterni, che tutti li buoni si avrebbono potuti facilmente ritrarre in uno anello, si può ben affermare di quelli di Francia, che meglio vi si potrebbono ritrarre li cattivi; così pochi ve ne son stati.

Nelle essequie delle regine si fanno le medesime cerimonie intorno al suo corpo; eccetto che la pompa non è così fatta, per non aver tanti officiali. Il suo maestro di casa rompe il bastone : e si portano anch' esse in effigie, o 'l corpo con li medesimi ornamenti, col scettro e con la mano di giustizia, come si fa anco alli figliuoli o figliuole del re. Il qual costume si osserva ancora in Lorena; essendo stata quella provincia altre volte membro di Francia, come quella che prese il nome da Lotario, figliuolo del re Luigi di Buonaria, che ebbe in altri tempi titolo di regno ; perchè conteneva le città di Colonia, di Treves, Utrecht, Strasburgh, e la Frisia, che era veramente quella Austrasia onde discese Carlo Magno. Le spoglie e le effigie di detti re e regine s' appartengono alla abbazia di San Dionigi; e a un monasterio di alcune suore, tutte le lingerie, li muletti, cavalli e palafreni che si adoperano nelli mortorii, o per portar quelli del duolo o per condur li carri. Gli officiali non hanno cosa alcuna, se però il re nel suo testamento non ordinasse altramente.

Abbiamo detto di sopra, che oltre le altre cose di molta dignità ed eccelenza, del regno di Francia, si racconta nelle loro istorie la reputtazione della santa ampolla, l' antichità delle fiordiligi, e 'l buono augurio della bandiera orifiamma, che Francesi pensano essere state inviate dal cielo per special grazia a i loro re a' tempi di Clovis, che primo ricevette il sacro battesimo. Ma io non ho veduto cosa più degna nè più meravigliosa, a giudizio mio, in quel regno, del segnare le scropole (*così*), che fanno li re di Francia nelle feste solenne dell' anno, che pare quasi cosa incredibile e miracolosa, ma però tanto stimata per vera e secura in questo regno e in Spagna, dove più che in ogni altro luogo del mondo questo male è peculiare, che no è mai volta che non ve ne siano dugento o trecento infermi. E se bene non guariscono così immediate, si vede però che guariscono

[1] Segneri. Cod. *belloardo*.

Toutes ces qualités, qui peuvent s'appeler des grâces divines, portent les rois de France à se regarder comme les premiers monarques de la chrétienté, et le boulevard principal de la foi. C'est pour cela qu'ils ont obtenu du ciel et de l'esprit saint tant de faveurs, puis des papes tant de titres et d'autorité[a], et de leurs sujets tant d'obéissance.

col tempo, chi più tosto e chi più tardi, secondo che hanno più o meno le scrofole incancherite. Il giorno che il re segna, egli si confessa e communica, o confessa per il meno; e poi nell' uscir di chiesa doppo la messa, essendo gl' infermi accomodati per fila o nel cortile regale, o in qualche gran chiesa, il re li va toccando d' uno in uno, e facendo loro una croce in fronte col dito grosso, dice queste parole, « Le roy te touche, et Dieu te guerist; » cioè : *Il re ti tocca, e Dio ti guarisce.* E toccati che li ha, il grande elemosinario dispensa certa elemosina per ogn' uno.

Prima che il re tocchi, alcuni medici e cerusichi vanno guardando minutamente le qualità del male; e se trovano alcuna persona che sia infetta d'altro male che dalle scrofole, la scacciano.

PRIVILEGIA CONCESSA REGI GALLIÆ.

Primum, utpote majus, quam (quod) aliquis non posset recipi in papam nisi ab ipso rege fuerit electus; nec ullus esset habendus archiepiscopus vel episcopus nisi a dicto rege esset electus sive investitus. Et hujusmodi privilegium Adrianus papa, princeps romanus, Carolo primo Francorum regi concessit. Deinde Ludovicus primus, Francorum rex et imperator, hujusmodi privilegia ad favorem papæ Paschalis, principis romani et ejus successoris, renuntiavit....

Secundum est privilegium eidem regi divinitus concessum, quod inungatur.....

Tertium privilegium eidem concessum est, quod arma et lilia sibi divinitus fuerunt missa.....

Quartum privilegium eidem regi concessum est, quod ad solum tactum infirmos ab infirmitate quæ vulgo dicitur *le scrofe* liberat.....

Quintum privilegium, quod vacante sede episcopali in ecclesia quæ est de fundatione regali, ipse confert præbendas.

Sextum privilegium est, quod qui non est de illius regno, non possit habere beneficium sine dispensatione.....

Septimum privilegium, quod ipse rex est canonicus in aliquibus ecclesiis sui regni, ut est in ecclesia Sancti Hilarii, in ecclesia Pictavensi.....

Octavum, quod si quis oraverit Deum pro ipso rege, obtinebit decem dies indulgentiæ.....

Nonum privilegium eidem regi conces-

tanti titoli e imperii da i pontefici, e tanta obedienza da' lor sudditi *.

Vegonsi[1] perciò tante abbazie, tanti prelati, tanti priorati, tanti ospitali per tutta la Francia; le chiese così spesse e così superbe, benchè in gran parte dalla rabbia indicibile de' perfidi ugonotti distrutte**.

L' ordine adunque delli re di Francia è quello di San Michele, instituito da Luigi XI°; che presso li re antecedenti fu in gran reputazione, perchè non si donava se non a prencipi e a persone più che segnalate. Ma doppo l' avvenimento del re Enrico secondo alla corona, è decaduto assai; perchè si è dato indifferentemente a ogni sorte di persone, e per avventura d' ignobile, ch' è causa che non se ne tenga quel conto che si soleva fare. Perciochè, essendo ordinario, ogni anno il giorno di San Michele, di farsi la solennità, come si è detto in altro luogo, in quel tempo pare che li prencipi fuggono[2] di ritrovarsi in corte. E per tre volte che io ho visto a essercitare questa cerimo-

* Ingegnandosi essi, non solo con le operazioni e con lo essempio della vita, (sì come si legge di Carlo ottavo, che regolava ogni tratto la sua famiglia per dare essempio a gli altri), ma ancora col nome e con li cognomi, di mostrare la dolcezza di loro costumi e buontà de gli animi loro. Perciò si vede che tanti nella prima, nella seconda e nella terza linea si sono nominati Clovis e Louis, che noi dicamo Luigi o Lodovico in italiano; perciochè nella lor lingua materna questi due motti che si esprimono per *leut* e *luid*, che significa populo, o *vuich* uomo eccellente, vogliono inferire uomini eccellenti per il popolo. Che significa altro *karles* che magnanimo e generoso? E di questo nome ne sono stati

sum continetur in c. *dilectus* a 3 de præbend. et dignitat. ultra quod in suo regno est patronus ecclesiarum cathedralium ....

Decimum continetur in c. *hinc est ib.* q. p°. Et sic dicendum videtur per ista privilegia, quod dictus Gallorum rex ceteris regibus præcellat, quandoquidem et in beneficialibus in suo regno (quod aliis regibus de jure non competit), plenariam habeat potestatem, etsi de jure communi sibi non proveniant.

Sed quoniam erga sanctam romanam ecclesiam ad ejus defensionem innumerabilia propemodum beneficia dicti reges Galliæ contulerunt, nimirum tantis privilegiis ipsa ecclesia romana ipsos exornavit. (Extrait d'un ms. de la Bibl. roy.)

[1] I Tosc. antichi : *vejo* e *veo*, e altri simili.

[2] In vece di *fuggano;* idiot. ven. Così *visto a.*

Voilà aussi pourquoi on voit tant d'abbayes, d'évêchés, de prieurés et d'hôpitaux par toute la France; et des églises si nombreuses et si belles, quoique la rage inexprimable des huguenots en ait tant détruit.

L'ordre des rois de France est proprement celui de Saint-Michel; il fut institué par Louis XI, et il se maintint assez haut dans sa réputation sous les rois ses successeurs : on n'en décorait que les princes et les plus hauts personnages. Mais, après l'avénement de Henri II, on le déprécia en le prodiguant à toutes sortes de gens, nobles et même roturiers, ce qui lui fit perdre son ancienne valeur. Le jour de la fête de Saint-Michel, qui est aussi la fête de l'ordre, les princes

undici, tanti che si sono nominati di Buon Aria, il Semplice, l'Augusto, il Santo, il Grande.

" Sono stati eretti tanti ordini di cavallerie e di fraternerie, se non per allungar lo imperio di Cristo, benchè (o sia che 'l tempo tutto consumi, o che li nostri peccati così meritino), al nostro tempo non si veggono così fatte operazioni, non essendo stata interpretata la nuova instituzione dell' ordine di San Spirito, fatta dal re presente (come s' è detto), se non per aver modo di arricchire li suoi servidori con smembrare i beni della Chiesa, cosa immediate contraria alli canoni, e al giuramento che fanno li re nel giorno del lor sacro.

Il re Giovanni instituì l' ordine d' i cavallieri della vergine Maria, che ora non se ne trova, se non un' ospitale; e portavano la stella per insegna nel petto: assegnando per lor sostentamento tutte le confiscazioni e taglie che ricadessero alla corona.

Li re di Sicilia, che sono usciti della casa d'Angiò; li duchi di Orliens e li duchi di Borgogna che sono usciti tutti della casa di Francia, hanno eretti diversi ordini di cavalleria. Di quella di Sicilia era per segno il crescente della luna d' argento, che fu anco impresa del re Enrico II°. Di quello di Orliens era il porco spicco, che portavano attaccato a un nastro al collo, che fu poi impresa del re Lodovico XII°. Ma quello di Borgogna è stato, e si può dir che sia al presente il più degno di tutti li altri; poichè essendo caduta la maestria di quell' ordine in persona di Carlo quinto imperadore, e di Filippo re di Spagna, per successione della Borgogna contea, non è stato mai dato da loro se non a prencipi e a uomini di grandissime famiglie, e di molto maggior valore: che si chiama l'ordine del Tosone.

nia, ch'è la medesima di quella di Santo Spirito, dal primo anno in poi[1], che per necessità la corte era a Poitiers, vi furono molti prencipi e il fratello medesimo del re; ma gli altri due anni, non[2] vi fu prencipe, se non del 1578 il duca di Mercurio, e del 1579 il duca di Guisa, chiamato anche espressamente dal re. Si è trattato qualche volta di fare una regolazione delli cavallieri, riducendoli in due gradi : ma perchè questo non si poteva fare senza la offesa di molti, non si è fatto altro. È vero che ora nel dare ordine vi è molto più gran strettezza : e a' miei tempi non è stato dato ad altri che al signor Filippo Strozzi, colonello della fanteria francese, e al marchese del Buf. Di modo che, continuandosi in questa regolazione, potrebbe essere ch' egli recuperasse la sua prima dignità e reputazione.

Queste sono quelle cose più essenziali ch'io stimo più segnalate nel regno di Francia, e che lo fanno più considerabile di ogni altro regno, d'ogni altro imperio e di ogni altra monarchia; che, sì come lo hanno conservato fin quì invincibile già tanti anni, si può credere che lo manteniranno ancora per molti secoli. Anzi se ne può per ragione umana assicurare[3]; perchè li tanti turboli e le tante revoluzioni del regno, che sono pure state così spesse e tanto importanti da quarantatre anni in quà, spalleggiate e favorite da tanti prencipi e da persone così congionte di sangue alli re istessi, non hanno però mai dato adito ad alcuno forestiero di mettervi dentro il piede. Tanto è grande la devozione che hanno Francesi al suo[4] re e signor naturale, che quando bene mostrassero ogni mala sodisfazione contro lui, patirebbero però ogni cosa più tosto che vederlo abbassare da prencipe o potenzia straniera.

E in[5] questo io trovo quattro principali fondamenti : l' uno, la esclusione delle femine, causa che alcuno non può aver pretensione nel reame di Francia. L' altro, la franchigia de' popoli, e della

[1] Comincia il costrutto all' un modo, e finisce in un altro. Difetto de' soliti.

[2] Manca nel cod. il *fu*.

[3] L' omissione del secondo *si* è pur modo toscano.

[4] In Dante e in altri. — [5] Forse *di*.

se sauvent pour ne pas paraître à la cour. J'ai vu trois années de suite cette cérémonie, qui est la même que celle de l'ordre du Saint-Esprit: la première année la cour était à Poitiers, et plusieurs princes, ne pouvant pas échapper, y assistèrent avec le duc d'Alençon. En 1578 il n'y avait de prince que le duc de Mercœur; et en 1579 il s'y trouva le duc de Guise, que le roi y avait expressément invité. On a voulu plusieurs fois classer les chevaliers d'après deux grades différents, afin de rehausser l'éclat de l'ordre; mais comme cela ne pouvait se faire sans en blesser beaucoup, on y a renoncé. Maintenant on en est moins prodigue : de mon temps on n'a créé chevaliers que M. Philippe Strozzi, colonel d'infanterie, et le marquis d'Elbœuf; et peut-être qu'en la relevant de la sorte l'institution reprendra sa première dignité et sa première réputation.

Telles sont les choses les plus remarquables que j'ai cru devoir signaler dans le royaume de France, et qui le placent au-dessus de tout royaume, de tout empire, de tout gouvernement; toutes ces causes, qui l'ont conservé pendant si longtemps invincible, le maintiendront sans doute plusieurs siècles encore. On peut déduire l'avenir du passé : les grands troubles et les fréquentes révolutions survenus dans le royaume depuis quarante-trois ans, tant de malheurs essuyés par tant de princes et par des personnes même de la famille royale, n'ont jamais ouvert la route à une puissance étrangère. Tel est le dévouement des Français à leur roi et maître naturel. Ils seraient même tout à fait mécontents de lui, qu ils ne souffriraient pas de le voir abaissé par un prince étranger quelconque.

Je trouve à cela quatre raisons principales : la première est l'exclusion des femmes, qui ne permet à aucun étranger de prétendre au royaume de France. La seconde consiste dans les franchises du peuple et surtout dans celles des nobles. Il est vrai que depuis quelque temps ces priviléges, d'après la suggestion de quelques Italiens, ont été entamés et presque détruits; mais les Français espèrent

nobiltà specialmente; benchè questa a' tempi presenti, per ricordi d'Italiani, sia tanto alterata che si può dire che sia del tutto estinta, se non fusse la speranza che hanno Francesi, che, mancando la necessità della corona, si leveranno anco le gravezze. Ma le necessità non possono mancare, perchè crescono tuttavìa; e perciò le imposizioni non si leveranno mai, o il re muterà quella sua liberale e magnanima natura di donare tutto quello che ha. Il terzo è il costume o legge che hanno Francesi di fare che il primogenito solo eredita : di modo che l' entrate paterne non si smembrano mai per eguale divisione, come si fa in Italia e altri luoghi : causa delle rovine delle famiglie, dove però non sia qualche altro publico trattenimento, come in Venezia. Perciò alli figliuoli e fratelli del re di Francia si sogliono dare i stati in appennaggio e non in partaggio; perchè, se li avessero in partaggio, non potrebbono disponere a voglia loro; che avendoli in appennaggio, e mancando in loro la linea mascolina, ricadono per necessità alla corona *.

Il quarto fondamento, adunque, e il più importante di tutti, è la conservazione e il mantenimento della religione, dalla quale senza dubbio tutte le altre buone operazioni procedono **.

* Perchè appennaggio è come usufrutto, e fideicommisso : restando la proprietà sempre alla corona, detto così dal pane; onde noi in Italia lo chiamamo alimento; o dalla voce greca *panegos*, che significa *provisione*, sì come il partaggio vuol dire assoluto dominio e signoria, o proprietà di chi la possiede.

Dunque appennaggio non è altro che certa possessione di provisione assegnata per il vivere da i re a' suoi figliuoli o a' suoi fratelli, ad arbitrio loro; la qual constituzione fu fatta da Ugo Capet, fatto accorto dal danno che seguì nella prima e seconda linea de' Merovei e Carliensi, per alienazione de' stati alla Corona, per la divisione di partaggio, che all' ora si faceva tra fratelli; che senza questo, Francesi potevano aspirare allo imperio di tutto il mondo, o almeno di buona parte. E perciò assomigliano gli autori francesi la corona di Francia alla tunica tessuta, che non può essere separata; seguendo essi la opinione di Aristotele che biasima la pluralità de i re in una medesima provincia, lodandone un solo.

** Poichè il prencipe che ha questo scopo, non pensa mai ad altro che al governo buono e alla polizia de' suoi sudditi : e li sudditi non studiano in

toujours que, les besoins de l'état décroissant, les impôts extraordinaires cesseront aussi[a]. Cependant les besoins ne semblent pas devoir diminuer, puisqu'ils vont toujours en augmentant; ainsi, ou les impôts ne seront jamais allégés, ou bien le roi n'écoutera plus sa libéralité naturelle, qui le porte à donner tout ce qu'il a. La troisième raison, c'est le droit d'aînesse établi par la loi en France, qui empêche l'héritage paternel d'être divisé par portions égales, conformément à l'usage suivi en Italie et dans d'autres pays, ce qui cause la ruine des familles si le mal ne trouve d'ailleurs quelque remède, comme dans notre république. C'est pourquoi les fils et les frères des rois de France ont leurs états en apanage et non pas en partage; et ils ne peuvent pas en disposer à leur gré. Cet apanage, aussitôt que manquent les héritiers mâles, revient de droit à la couronne. La quatrième raison, et la plus forte de toutes, c'est le maintien de la religion véritable, d'où tout bien découle.[b]

altro che alla grandezza e obedienza del loro padrone: le leggi si osservano; le oppressioni si levano; si remunerano li buoni; si castigano i rei; e tutte le cose in fine passano con felicità e quiete. Come per il contrario, quando la religione è sprezzata, ne procedono infiniti mali, e le rovine d'i regni, come si è veduto di quello di Germania, e di quello di Polonia, e di questo di Francia del quale trattiamo ora.

Quello d'Inghilterra si sa in che pericolo è; che se quella regina si vuol mantenere, bisogna ch'ella tenga pratica con molti, e finga (se non fa da vero) di voler l'appoggio di Francia, pigliando monsignor d'Alenzon per suo marito. Ma lasciando delle altre provincie, basterà contare lo essempio di Francia, nella quale il precetto della religione ha poste le arme in mano a' malcontenti, li quali principiorno al tempo del re Francesco secondo, per aver egli, o per dir meglio, chi lo governava, posto tutto il governo del regno in mano de' Guisardi, escludendone del tutto la casa di Borbone: onde ne sono poi successi tante congiure, tanti moti, tante sollevazioni delle provincie intiere; praticate tutte sotto

[a] « Fouiller aux bourses des bourgeois. » C'était le mot qu'on répétait souvent à Henri, et qu'il écoutait volontiers. (*Journal de Henri III.*)

[b] Ici nécessité de la religion; considérations sur la liberté de conscience; histoire de l'hérésie dans le royaume, telle à peu près que nous l'avons lue dans Michel Suriano.

La Francia, che prima era tremenda a tutto il mondo, prima, dico, che seguisse la divisione della religione, ora da per se stessa si rovina, ed ha paura di tutti; avendo animo una nuova gente d'Alemagna ch'essi chiamano reitri, per certe pensioni che pretende dalla corona, assalirla e percuoterla, ora chiamati da' ugonotti, ora da' malcontenti. Perchè non è dubio che per causa de gli abusi, molti si son fatti ugonotti, e molti cattolici sono scandelizzati[1] in Francia; il che fu mostrato liberamente dall'arcivescovo di Lione nel suo arringo[2] ch' egli ebbe negli ultimi Stati che si tennero a Bles, persuadendo e essortando egli liberamente che si publicasse il concilio di

questa ombra della nuova religione, interpretandola essi per libertà della conscienza, ch' è causa e seme d' ogni male. Perchè quando è levato il timor di Dio e della Chiesa, ogn' uno si vuol fare le leggi a suo modo, non si conosce superiorità nè capo, ciascuno vuol interpretare a suo modo e comentare l'Evangelio, ch' è proprio fine delli ugonotti di Francia; se però vogliamo credere ch'essi ve ne abbiano alcuno, o più tosto, come ateisti, non credono in cosa alcuna. Di quà aviene ch'essi non hanno scopo alcuno fermo, come hanno li calvinisti e i luterani.

Questa peste della eresia si sparse a poco a poco in Francia già quarantatre anni per via di cartelli e cifre che si attaccavano a i muri e alle porte delli edificii publici e delle case, contro la Chiesa e li suoi ministri; in modo che si avrebbe facilmente potuto in quel principio estinguerla e diradicarla se il re Enrico si fusse ressoluto di farlo come si deveva, e non con piacevoli medicamenti lasciare scorrere il male. Perchè nelle imperfezioni umane occorre spesso che quando il male è debole, non si considera il pericolo; quando poi diviene grave, no si (sa) trovare il remedio.

Fu dunque in questi principii processo contro alcune persone particolari; furono mandati editti e commessioni severe perchè ogn' uno se ne astenesse; ma non fu fatto quello che importava più: perchè non basta ne i pericoli della contagione medicare le personne infette, se non si proibisce a quelli che sono sani, la conversazione di chi si può aver sospetto. Perciò che Tedeschi e Svizzeri sono stati causa in gran parte della infezione di Francia, quando dal re Francesco primo, e poi dal re Enrico furono tante volte condotti e stipendiati nel regno. Da chi prendesse nome questa maledetta razza della ugonotteria, o quale sia la sua etimologia vera, non lo saprei fermamente dire, non ne avendo

[1] Fior. S. Franc.

[2] Salvini.

La France, qui, avant ses dissensions religieuses, était redoutée de tout le monde, est maintenant réduite à craindre de toutes parts, et à se déchirer de ses propres mains. Une engeance nouvelle qu'on appelle *reître* ose, pour des subsides qu'elle prétend lui être dus par la couronne, attaquer et maltraiter la France, appelée tantôt par les hérétiques, tantôt par les mécontents. Il est évident que les abus introduits dans la religion ont fait beaucoup de huguenots et ont scandalisé beaucoup de catholiques. L'archevêque de Lyon le dit franchement dans son dernier discours aux états de Blois, où il tâcha de prouver qu'on devait publier en France le concile de Trente, qui

mai veduto nè letto che alcuno autore francese ne scriva particolarmente. Basta che il lor fine è la interpretazione dello Evangelio a lor modo, negando il santissimo sacramento, muttando bene spesso di opinione, secondo che si cangiano li loro magistrati. Perchè, dove il luterano è più possente, il calvinista non ardisce vivere liberamente: dove il calvinista è inferiore, il luterano se ne stà queto, non si potendo sopportare l'un l'altro, e facendo in fine sola professione della libertà della coscienza. La quale non dovrebbe mai essere comportata, perchè da essa nasce la offesa della maestà di Dio, il detrimento dell'autorità regia, la divisione de i popoli, e il disturbo della quiete di tutti. Perchè essendo la religione il fondamento di tutte le leggi, e quella che è fonte delle congregazioni civili, no è dubio che chi la sprezza, sprezza anco le leggi e il publico riposo. E noi leggiamo che la prima compagnia di tutti li popoli quando si sono retirati dalla vita barbara e rustica alla civile, che hanno avuto un luogo espresso per la religione, di modo che (come dice Plutarco) se vogliamo curiosamente ricercare la memoria delle republiche antiche e moderne, ne troveremo alcune che saranno state senza re, alcune senza leggi, altre senza lettere, le altre senza muraglia, alcune altre senza ricchezze, e cose simili che sono necessarie a un consorzio politico; ma non mai troveremo che alcuna sia stata senza religione. E si potrebbe più facilmente fare una città senza acqua e senza terra che unire un popolo senza religione. Di quà aviene che si legge nelle istorie che tutti li più famosi legislatori, ancora che fussero idolatri, instituirono i lor primi ordini appartenenti all'onor di Dio e alla religione, come fecero Deucalione, Licurgo e Solone a' Greci; Romulo e Numa a' Romani. E se gl'idolatri ebbero in tanto rispetto l'onor di Dio, quanto maggiormente deve il Cristiano, che ha la vera cognizione dello Spirito Santo, e della catolica dottrina! la quale ci avertisse che se un angelo discendesse dal cielo per volerci proponere un'altra

Trento, il quale non è stato ancora accettato dalla chiesa gallicana, che li forestieri fussero esclusi dalli consigli e dalli officii importanti, e che in fine fussero regolate le finance[1].

Ecco adunque le cause più essenziali del turbamento di questo gran regno; alle quali se non si ritrova presto qualche remedio (come pur si spera) bisogna necessariamente dubitare di qualche gran percossa. Ma essendo il Francese di natura mutabile più che alcuna altra nazione, nè sapendo egli star fermo lungo tempo in una deliberazione, o buona o cattiva che la sia, si deve credere che, cessando qualche causa di mal contentamento e di nemistà fra i grandi, ogni cosa sarà accommodata. Che voglia Dio che così sia! Ma sì come quasi tutti questi quattro fondamenti si ritrovano alterati, e più degl' altri quello della religione; così il regno anche per conseguenza non è nè sarà mai nel suo antico splendore se essi non sono reintegrati.

Li costumi del Francese hanno per[2] longa mano tenuto quasi la istessa qualità e stilo[3] che gli altri popoli di Germania, di dove anch' egli ha avuto origine: ma ora vi è gran differenza non solo nella lingua e nella moneta, che son quelle cose più essenziali che fanno

dottrina, non doveremo crederli nè darli orecchie; e che se il nostro amico, fratello o figliuolo, o vero la propria moglie ci volesse tirare in altra religione, la doveremo scacciare, e gastigare ancora. E se ogni cristiano è obligato di così fare, quanto maggiormente sara tenuto il Francese, che ne ha fatto sempre più essenziale professione! Poichè la Francia è stata quella che, doppo che ricevette la fede di Cristo sotto Clovis, l' ha dappoi sempre fino a questi tempi mantenuta inviolabilmente; non ha mai ricevuto nel suo seno le opinioni eretiche, restando sempre unita e in fede, mentre le altre provincie forestiere hanno vacillato, essendo in fine la difesa, il soccorso e il beloardo della fede catolica. E veramente chi vuol considerare il stato presente di questo gran regno, considerando le sue felicità passate, lo ritroverà molto infelice: e molto più infelice ancora si stimarebbe s'egli, come si spera, non avesse a redursi col tempo nel suo antico splendore. Il che non avenirà, credo, giammai se non si risolvono di cacciar del tutto la

[1] Così il ms. Non assurdo.
[2] Galileo: *di lunga mano.*
[3] Dante e altri.

n'a pas été accepté par l'église gallicane; que les étrangers ne devaient pas être admis dans le conseil ni aux emplois les plus importants; et qu'il fallait mettre ordre aux finances.

Voilà les causes les plus profondes de ces troubles; et si l'on n'y trouve promptement un remède, comme on l'espère, il faut s'attendre à quelque grand bouleversement. Mais le peuple français étant plus mobile que tout autre[a], et ne sachant pas garder longtemps une résolution, soit bonne soit mauvaise, il est à croire que les choses s'arrangeront aussitôt que les motifs de mécontentement et d'inimitié cesseront entre les grands. Dieu le fasse! Cependant comme les quatre fondements sur lesquels repose le bonheur de la France sont tous plus ou moins affaiblis, et la foi religieuse encore plus que les autres, il y a lieu de craindre que ce royaume, sans un grand renouvellement, ne reprenne jamais son ancienne splendeur.

Les Français ont longtemps gardé les mœurs des autres peuples de la Germanie, d'où ils tirent aussi leur origine; mais aujourd'hui la diversité est très-grande, non-seulement dans la langue et dans les monnaies, qui constituent les deux différences essentielles entre

peste della nuova religione, che, come ho detto, è il seme di tutti i mali, servendosi e grandi e piccoli e mediocri, per ogni mala sodisfazione che abbino, per ogni mal contentamento, di questo braccio, di questo nome, anzi di questa ombra. Li grandi per tirare il popolo a spalleggiarli; li piccoli per avere capo d'autorità; come perciò hanno avuto li re di Navarra, prencipe di Condè, Coligni, Mongomeri e altri, che per propria ambizione più tosto si sono scostati dalla corona, che per sinistro sentimento della religione : li mediocri, per appoggiarsi a questi e quelli, tendendo tutti ad un fine per non prestare la debita obedienza al loro re, e per scostarsi dalle gravezze ch'essi dicono che, contro li lor costumi, gli sono tuttavia imposte.

[a] « Noi quì ora viviamo in aitissima quiete, ma quiete però di Francia, che non suole aver altro di certo che l'incertezza. Come il mare quand' è più tranquillo, non è però men profondo nè meno esposto al furore delle tempeste, così la Francia quando più promette tranquillità, allora convien meno fidarsi di quel che promette. » (Bentivoglio, lettre 24.)

distinzione da popolo a popolo, ma ancora nel vestire e nel vivere. Nelle quali cose spende non pure profusamente ma sregolatamente.

Vestono i Francesi, parlando de' nobili, alla corta; facendo essi professione che 'l mestier dell' arme sia lo esercizio della nobiltà: ma con tanta varietà di abiti e di colori, che malamente, anzi [1] sarebbe impossibile di farne un proprio essemplare: perchè ora portano il capello con le ale larghe che loro cuopre la testa e le spalle, ora la beretta tanto piccola che a gran pena abbraccia la sommità del capo. Li mantelli medesimamente o li portano lunghi quasi fino al calcagno, o la cappa e cappotti tanto corti che non arrivano alla estremità della schena. Nelle calze medesimamente, se usano le grechesche o savoine, le usano o tanto larghe che si stendono fino alla metà della gamba, o tanto strette e corte che paiono cannoni. E attaccano le calzette intiere al bracone, ch' è così piccolo che l' uomo vi vede le natiche naturali. Porteranno una calzetta di un colore e l' altra d'un altro. Li collari delle camicie o tanto grandi con le ninfe [2], che paiono vele, perchè saranno alte più d' una quarta; o collari roversi simplici [3] o lavorati. E queste mutazioni si vengono da ora a ora, non che da giorno a giorno. E sì come hanno instabilità nel termine [4] del vestire così sono anco bizzari [5] in portare gli abiti stessi; perchè mai tu vedi il Francese portare il mantello altramente che posato sopra una spalla pendendo dall' altra parte: una manica del saio tutta aperta e l' altra chiusa. Se cavalca, porta la spada alla mano, e tuttavia trotta (ancora che sia nelle città), come se seguitasse il suo nemico, tenendo in questo non so che del costume polacco. Di modo

[1] L' intero è: malamente si potrebbe, anzi sarebbe impossibile...

[2] Non trovo esempi di questa voce.

[3] F. Esopo. Sacchetti: *simplicità*. Salvini: *simplificare*.

[4] *Termine* per *forma* o *modo* non è affatto improprio. La forma è un limite della cosa, e il modo è la determinazione dell' atto. Boccaccio: « Le cose vanno in questi termini. » Segneri: « Considera il brutto termine che usano tanti con Dio. » — « Per termine almeno di civiltà. » Salvini: « Passeggiando a termine di balletti. ».

[5] L' uso di attenuar la pronunzia non è tutto veneto. Dante: *Baco* per *Bacco*.

une nation et une autre, mais dans l'habillement même et dans le manger[a], pour lesquels ils dépensent non-seulement avec profusion, mais sans aucune règle.

La noblesse française porte un habit court, car sa profession est le métier des armes; mais son vêtement est si varié de couleur et de forme, qu'il serait impossible d'en donner un modèle[b]. Tantôt on fait usage d'un chapeau à larges ailes qui déborde de la tête sur les épaules, tantôt d'un béret si petit qu'à peine couvre-t-il le sommet de la tête. On a des manteaux qui descendent jusqu'à la cheville, ou bien des capes et des capotes qui n'atteignent presque pas aux reins. Les chaussures à la mode grecque ou à la mode de Savoie sont larges et si hautes, qu'elles s'étendent jusqu'à mi-jambe, ou bien si étroites et si courtes qu'elles semblent des tuyaux.

Les hauts-de-chausses sont attachés aux culottes; et celles-ci sont si justes qu'elles dessinent fidèlement les formes naturelles. Les chaussures sont quelquefois de deux couleurs différentes. Les cols des chemises avec les dentelles sont si grands qu'ils ressemblent à des voiles: ils ont plus d'un *quarta*. Ils sont simples et renversés, ou bien soigneusement travaillés. Les nouveautés dans l'habillement se succèdent de jour en jour et d'heure en heure. Si la forme des vêtements varie[c], la manière de les porter n'est pas moins bizarre. On a toujours le manteau posé sur une épaule et pendant de l'autre côté; une manche du pourpoint tout ouverte et l'autre boutonnée. A cheval on met l'épée à la main, et l'on court dans la ville même comme si l'on poursuivait l'ennemi, à la manière des cavaliers polonais. Les changements de costumes usités parmi les jeunes gens exigent des dépenses considérables en draps de laine, en draps

[a] Gemelli Carreri se loue des Français, qui « aiment les étrangers, les traitent fidèlement, civilement et avec attention. » (P. 411.) « Cette civilité que les Français ont pour les étrangers est particulière à cette nation.... et j'en ai bien fait l'expérience, puisque depuis un mois que je voyage dans ce royaume on n'a pas encore ouvert mes valises. » (P. 424.)

[b] Machiavel, p. 331.

[c] Voyez, pour des descriptions semblables, les Lettres de Caro, III, 145-147.

che in queste metamorfosi di vestimenti che fanno li gioveni, ne segue una intollerabile spesa e consumazione di panni di lana, di seta e d'oro; perchè non è stimato ricco colui (massime di quelli che seguitano la corte) che non ha per il meno venticinque o trenta foggie di vestimenti per cangiarsi[1] ogni giorno. Li vecchi vestono più retiratamente[2], però di seta e di lana fine, usando communemente il ferraiuolo lungo, e il capello; come che in Francia si costumi così poco la beretta che fuor di corte, non si ritroveranno di mille dieci, che la usino: il che è trovato buono, per essere il paese più esposto ai venti.

Le donne hanno pure una maniera più ferma e più stabilita di vestire; perchè le nobili portano il caperone[3] in testa di velluto nero, o lo scuffione[4] di rete fatto di nastro d'oro o di seta, e di gioie ancora, e la maschera al viso. Le borghesi (che nella nostra lingua vuol dir popolari) portano il capperone di drappo, essendo loro proibito di usar la seta in testa, e la maschera. Nel resto dell'abito non vi è differenza; perchè ogn'una usa la cotta[5], il cottiglione[6], e la roba, come le piace: ma le borghesi non usano mai altra roba che di drappo o di armesino[7], non d'altra seta. Si conoscono ancora le nobili per li maniconi, che son di quel drappo e di quel colore che vogliono, e più gonfi di quelli delle popolari; le quali non possono portare d'altro colore che negri. Le vedove usano certi veli in capo, e uno abito alto; con un giubbone, avendo un semplice colletto riverso senza ninfe, per certo tempo. Nel duolo del padre, della madre e d'i mariti, portano certe robe con le maniche ducali orlate di pelle[8] bianche, come di vaii o di cigno. Gli uomini non costumano

[1] Tosc. *mutarsi*, o *cambiarsi*.

[2] Come gente che vive ritirata.

[3] L'ha il Crescenzio, e i cinquecentisti, ma in senso alquanto diverso.

[4] Lor. de Medici.

[5] Novellino.

[6] Gallic. com' indica la forma del vocabolo stessa.

[7] Lo scambio dell' *e* con l' *a* è in tutti i dialetti frequente. — *Venardì* in certe parti di Toscana diranno per *venerdì*.

[8] Anco ne' Tosc. *gente* per *genti*. Lett. del Cilli stampata dal Ciampi nella Bibl. polacca, t. I, p. 164.

d'or et de soie[a]. Un homme de la cour n'est pas estimé riche s'il n'a pas vingt-cinq à trente habillements de différentes façons, et il doit en changer tous les jours. Les gens âgés portent des vêtements plus modestes, en soie ou en laine très-fine. Ils sortent en manteau long et en chapeau; le béret n'est de mode qu'à la cour : hors de là on trouvera à peine dix personnes sur mille qui s'en servent; car le pays est très-exposé aux vents.

Les femmes ont un habillement plus modeste et moins changeant. La femme noble porte sur la tête un chaperon de velours noir, ou une grande coiffe de réseau en rubans d'or ou de soie, ou bien ornée de joyaux; elle a un masque sur le visage. Les femmes des bourgeois se servent d'un chaperon de drap, car la coiffure en soie et le masque leur sont défendus. Pour le reste du vêtement il n'y a pas de différence : toutes portent leurs robes et leurs cotillons de la façon qu'il leur plaît. Les femmes du peuple n'ont des robes qu'en drap ou en armoisin, mais non en d'autre qualité de soierie. Les femmes nobles se distinguent aussi par la plus grande largeur des manches, dont la couleur varie à volonté. Les femmes du peuple ne peuvent les porter que noires et moins larges. Les veuves sortent voilées, pendant un certain temps, avec une robe montante, une camisole au-dessus de la robe, et une collerette renversée sans dentelles. Dans le deuil de leurs mères, de leurs pères, de leurs maris, elles ont des robes à manches ducales, garnies de peau blanche de vair ou de cygne. Les hommes ne portent le deuil que le jour de l'enterrement; le reste du temps ils sont habillés de noir, avec le manteau et le chapeau. Il est facile de reconnaître les demoiselles, car dans les rues elles suivent toujours les pas de leurs mères, qui précèdent; les servantes ou les serviteurs viennent après.

Les Françaises ont des tailles fort minces : elles se p[illegible]

[a] Henri fut forcé de modérer ce luxe par des lois somptuaire[illegible]

di portare il duolo se non il giorno che s'interra il corpo morto: il resto del tempo vestono di negro, con un ferraiolo, il capello[1]..... Le figlie da marito non si conoscono altrimenti se non che per la via seguitano sempre le lor madri alle spalle; e doppo esse, le serve o servidori. Sono le donne di Francia strette oltremodo in cintura; di modo che, dilettandosi elle con le faldiglie, verdugalle[2] e altri artificii, di gonfiare le lor vesti dalla cintura in giù, riescono più leggiadre. Communemente portano la pantofola bassa, e la scarpa, calzando politamente. Il cottiglione che a Venezia chiamano la carpetta, così tra le nobili come tra le borghesi è sempre di molto valore e di molta vaghezza. La roba che va per di su, non si guarda, se bene è di sargia o di scotto[3]; e questo perchè le donne quando entrano in chiesa si ginochiano[4] per tutto, e seggono per terra. Portano sopra la camicia un busto, o giubboncino che sia, ch' esse chiamano corpo imbottito, che fa loro la vita più disposta[5]; e s'attaccano per dietro via[6]; che rende la prospettiva[7] della donna piu propria[8].

Il petto e le spalle ricuoprono con sottilissimi veli e con reti. Usano infinite gioie alla testa e al collo, ed anco alle braccia. Il conciero[9] di capo è fatto molto diversamente da quello d' Italia, usando esse gli arcioni[10] e le perrucche, che loro rende il fronte[11] più spazioso. Tuttavìa portano communemente i capelli negri: sì come

[1] Sottintendi *e il cappello nero*, o cosa simile.

[2] Gallicismo.

[3] Drappo leggero, e non fine. Il più leggero si dice *scottina*.

[4] Ital. sebbene i Toscani non l' usino.

[5] Varchi: «Di persona grande e ben disposto.» Segneri: «Sì disposto della persona.»

[6] Idiotismo: ma usi analoghi hann' anco i Tosc. VV. SS. Padri. «Molto via dentro al deserto.» Novellino: «Che fai via oltre?»

[7] Per aspetto, apparenza, l' usano, ma in senso faceto, i Canti Carn. il Cecchi, l'Allegri.

[8] Pare stia per *decente*, o simili.

[9] Per *acconciatura* è in alcuni dial. ven. L' ha il Tasso in trasl.

[10] Non so il vero senso di questa voce, perchè non conosco la forma antica dell' acconciatura: ma pare dovess' essere un fintino a sommo il capo, a guisa d' un arcione di sella.

[11] G. de Conti.

leurs robes de la ceinture en bas par des paniers et des vertugadins et autres artifices, ce qui rend leur tournure encore plus élégante. Elles se chaussent bien; elles font usage de la pantoufle basse et de l'escarpin. Le cotillon qu'à Venise on appelle la *carpetta* est de très-grande valeur et très-élégant parmi les femmes nobles aussi bien que parmi les bourgeoises. Quant à la robe que l'on met par-dessus, elle est de sergette ou d'autre toile ordinaire : car les femmes à l'église s'agenouillent par terre, et elles s'asseyent même dessus. Par-dessus la chemise, elles ont un corset ou camisole qu'elles appellent corps piqué, qui rend la tournure plus légère et plus svelte [a]. Il est agrafé par derrière, ce qui rend encore plus belle la forme du sein. La gorge et les épaules sont couvertes de voiles très-fins et de gaze : la tête, le cou, les bras sont ornés de bijoux. La coiffure est très-différente de celle d'Italie : elles ont sur le haut de la tête des perruques et des toupets qui donnent plus de largeur au front. La couleur des cheveux est ordinairement noire, et fait ressortir la pâleur des joues; or la pâleur, si elle n'est pas maladive, est regardée comme un agrément [b].

[a] « Segue la bellezza : ed a formar questa interamente concorrono tre condizioni, vaghezza di colori, grandezza e proporzione di membra. Nella piacevolezza de' colori sono superiori i Francesi, e specialmente le donne, le quali per lo più sono bellissime di vivacità di carne, e di gentilezza di lineamenti. La seconda proprietà de' corpi è attribuita da Cesare e dagli altri istorici a' Francesi : e a me sovviene di aver letto in Polibio, che dopo un fatto d'armi, passato fra' Romani e i Francesi, i cadaveri de' Francesi erano riconosciuti dagli altri alla grandezza de' corpi; e così par che la ragion naturale, tolta dalla freddezza e dalla sottilità dell' aria, ne mostri che dovesse essere. Ma qual se ne sia la cagione, ora non sono maggiori degl' Italiani. E nella proporzione similmente mi pajono assai difettosi i nobili della gioventù francese; perciocchè in universale hanno le gambe assai sottili, rispetto al rimanente del corpo. Ma di ciò peravventura la cagione non si dee riferire alla qualità del cielo, ma alla maniera dell' esercizio; perciocchè, cavalcando quasi continuamente, esercitano poco le parti inferiori, sicchè la natura non vi trasmette molto di nutrimento, attendendo ad ingagliardir quelle parti che sono da' movimenti frequentissimi affaticate. Della robustezza e agilità de' Francesi non mi è occorso di vedere esperienza alcuna in paragon de' nostri. » (Le Tasse, vol. V des Œuvres complètes.)

[b] Gemelli Carreri, en parlant de Mont-

la pallidezza (che però non sia causata da infermità) è stimato[1] colore molto vago.

Sono le donne di Francia devotissime in apparenza, ma molto accorte e libere. Perchè ogn' una vuol essere stimata donna da bene, ancora che sia una publica meretrice; e non ve n' è alcuna (per modo di dire) così publica che non danni la sua vicina. Sono perciò insolenti : e questo avviene perchè li mariti fidano molto in loro, a esse rimettono il governo della casa, e molti anco il governo di se medesimi. Hanno tanta libertà che non pure parlano alle persone publicamente per la via (che non è trovato strano da parenti), ma vanno sole alla chiesa e al mercato; e stanno tre e quattro ore fuori di casa senza che 'l marito si curi di sapere dov' esse siano state. Le figliuole da marito non hanno tanta libertà. Tuttavìa le nobili se ne usciranno con un servidore o con una serva; le popolari, sole, per andare alla chiesa o in vicinato. Se hanno da[2] andare in villaggio, non si schivano[3] montare in groppa[4] a un servidore, e tener tutto il dì la mano al pome della sella o a la *aberlaegh* (überlage).

Quando si fa una sposa, si usano tre termini di cerimonie : il primo si domanda accordare, cioè che 'l sposo e la sposa, o in presenza de' parenti o soli si danno la mano. Il secondo si domanda figlianzare[5], il che si fa reducendosi la sera tardi il sposo e la sposa con li parenti nella loro parrocchia, e in presenza del curato notificano il loro accordo, o di nuovo si promettono, pregando lui che voglia, secondo lo instituto, far gridare se alcuno pretende impedimento, come si costuma. Il terzo si chiama sposare, che si fa a

pellier, dit : « Les dames bien élevées sont extraordinairement belles, et blanches à l'admiration. » (Tom. VI, p. 420.)

[1] Lascio *stimato*, che s' accorda a *colore* : ed è sconcordanza non senza es. nè senza vaghezza.

[2] Il Toscano direbbe *a*.

[3] *Non hanno a schivo*, è più com. Pure il gran Buonarroti : « Nè schivar, benchè bassi, i merti nostri. »

[4] Anco in prosa e nel 500; il Giamb. e il Vettori.

[5] E' non conosceva l' ital. *fidanzare*.

Les Françaises sont très-dévotes en apparence, mais, dans le fait, très-lestes et très-libres. Chacune veut être traitée en honnête femme, fût-elle même une courtisane; et il n'est pas femme si publique qui ne trouve quelque chose à dire aux mœurs de sa voisine. Aussi sont-elles fort insolentes, parce que les maris leur accordent trop d'autorité, leur confient l'administration de la maison, et se laissent même gouverner par elles. Elles ont tant de liberté que non-seulement elles s'arrêtent pour parler aux passants dans les rues, ce que les parents ne trouvent pas étrange, mais qu'elles se rendent toutes seules à l'église, au marché, et restent trois à quatre heures hors de la maison sans que le mari songe à demander où elles sont allées [a]. Les demoiselles ne jouissent pas de la même liberté : cependant les filles des nobles sortent accompagnées d'un valet ou d'une servante, et les filles du peuple vont seules à l'église ou dans le voisinage. Lorsqu'elles se transportent à la campagne, elles montent à cheval en croupe d'un serviteur, et elles se tiennent toujours accrochées au pommeau ou à la couverture de la selle.

Une triple cérémonie a lieu dans la célébration du mariage. D'abord les époux seuls, ou en présence des parents, se donnent la main : cela s'appelle *les accords*. Puis, viennent *les fiançailles :* les époux avec leurs parents vont le soir à la paroisse, et là ils notifient leur accord et le renouvellent, prient le curé de publier le mariage et de demander, selon la coutume, s'il n'y a pas d'empêchements. La troisième cérémonie, qu'on appelle *les épousailles,* se fait tout comme en Italie : seulement l'époux ne peut pas entrer à l'église sans donner une certaine aumône. Les gens du peuple pratiquent une autre cérémonie qui est fort commode. Après le mariage, ils préparent un dîner où sont

[a] D'après ce qu'en dit le Tasse, les mœurs italiennes n'étaient pas aussi libres : « Sì ristretta tenere non la dei ch'ella non possi la sera andare alle feste ed agli spettacoli publici, dove nobile e onesta brigata di donne suol ragunarsi : nè, d'altra parte, tosto allentarle il freno della licenza..... » (T. IV, p. 192, dial. *il Padre di famiglia.*)

punto come si fa in Italia; se non che 'l sposo non si lascia entrare in chiesa se non fa una certa elemosina. Li popolari hanno un termine nelle loro nozze che non è punto dannoso; perciocchè, ritornati che sono dallo sposalizio, fanno una festa e un desinare dove invitano parenti e amici, ma molto più quelli che possano loro donare assai. Nel dare che si fa l'acqua alli convitati prima che si seggano a tavola, s'appresenta loro un bacile o due o più secondo il numero delle persone che sono convitate, nel quale ogn'uno dona denari o altro per il sposo e per la sposa: il che si fa anco appresso che il desinare è finito, e che le[1] tavole si vogliano levare: in modo che questo mette conto a colui che convita. Il quale costume non si può dire che non abbia del poco civile. Vestono le spose come si costuma in molte parte del mondo, con li capelli giù per le spalle, cerchiati sopra il fronte, con un cercine[2] di gioie e una roba di panno; se la sposa è borghese, bandata[3] di velluto negro[4], con le maniche aperte fino in terra, foderate pur di velluto. Le nobili e prencipesse non servano stile se non come loro vien voglia. Il compare dell'anello non dona cosa alcuna alla comare nè la comare a lui.

Nelli battesimi, se la persona è segnalata, si fanno molti segni d'allegrezza e di cerimonia; se non è di grado, vanno semplicemente, che a pena chi li riscontra per la via, se ne accorgie[5]. Ne i mortorii ho detto che le donne chiare volte vanno ad accompagnare il corpo alla chiesa. Se il morto è d'importanza, o di qualche poca considerazione, se ne dà notizia al curato della parocchia[6]; e subito sei o

[1] Manca nel cod. *le*.

[2] Il cod. *carcane*. Io nol so interpretare altrimenti. Cercine è il cerchio che si mette in capo a' bambini, perchè, cadendo, non si facciano male. Ma forse avrà avuto un giorno senso più largo.

[3] Borgh. « Leone, bandato a traverso di nero o di bianco. » Ma l' usano sempre in senso araldico. Quì è gallic. più schietto. *Banda* però per istriscia è nel Villani e nello Alamanni.

[4] In prosa l' ha il Firenzuola: e il Neri, *negreggiare*.

[5] Di quest' *i* non necessarii i codici toscani son pieni, *gielo spregievole*, e simili.

[6] Segneri, *paroco*; Villani, *parocchia*; Machiavelli, *parocchiano*. In toscano oggidì *paroco* e *parrochia*.

invités parents et amis, ceux notamment qui peuvent donner le plus. Avant de se mettre à table, en offrant l'eau aux convives, on leur présente un bassin ou deux, ou plus encore, selon le nombre des personnes, et là chacun dépose ou de l'argent ou un autre présent de quelque prix. Après dîner et lorsqu'on va lever les tables, on renouvelle la cérémonie, mettant ainsi les convives à contribution. On ne peut pas nier que cet usage n'ait quelque chose de peu convenable. Les fiancées, ainsi qu'en d'autres pays, portent les cheveux flottants sur les épaules, attachés sur le front avec une couronne de perles. La robe est de drap. Les femmes du peuple la portent avec des bandes de velours noir, les manches ouvertes et pendantes jusqu'à terre, doublées aussi de velours. Les femmes nobles et les princesses s'habillent comme elles le veulent. Le compère de l'anneau ne donne point de présent à la commère et n'en reçoit point d'elle.

Les baptêmes, dans les maisons considérables, se célèbrent avec beaucoup d'allégresse et de solennité; mais dans les autres la cérémonie est si simple, qu'à peine s'en douterait-on en la rencontrant dans la rue. Les femmes n'accompagnent presque jamais les obsèques. Si le mort appartient à une grande famille, ou bien si c'est une personne marquante, on en donne avis au curé de la paroisse. Alors six huit, et quelquefois douze membres des confréries religieuses, vêtus de longs habits noirs, avec un capuchon sur les épaules, parcourent les rues en agitant une clochette et en criant le nom du défunt, afin que les fidèles se rassemblent pour accompagner le corps à l'église. Le matin, on chante la messe et les offices des morts. Au moment de l'offrande, à la grand' messe, trois de ces confrères apportent à l'autel, le premier un grand flambeau, l'autre deux ou trois pains de froment, le troisième un vase rempli de vin : le prêtre reçoit tout cela; et les parents viennent ensuite un à un offrir un petit cierge.

otto, e talvolta dodici, che noi chiamiamo nonzoli[1] delle scole, vestiti in abito lungo negro, col capperone sopra le spalle, vanno con una chioccia[2] per uno, sonando per le rue[3], denunziando[4] la persona ch' è morta, a fine d' invitare quelli della contrada ad accompagnare il corpo alla chiesa. Dove gionto ch' è, la mattina si fa l' offizio : e tre di questi nunzii[5] vanno ad offerire alla gran messa, l' uno una gran candela, l'altro due o tre pani di formento; il terzo un vaso di vino, fin all' altare : che son presi dal sacerdote. E poi li parenti vanno tutti d' uno in uno offerendo picciole candele.

Delle monache, come è per tutto il mondo, in Francia vi ne sono di due sorti : di povere e di ricche[6]. Le povere per necessità, e per vivere con la buona riputazione, stanno e vivono santamente, come si vede in molti monasterii della città di Parigi. Le ricche, perchè hanno più libertà, nè si curano di superiore, fanno a voglia loro, e escono e rientrano ne i monasterii a suoi piaceri. E questo nasce perchè in Francia non si tiene molto conto nè di vescovi nè di prelati, attendendo ogn' uno a vivere, e dubitando ogn' uno di offendere i capi.

E se bene le donne vanno al marcato, e stanno quasi sempre a vendere in bottega ; non è però tanto usato, come in Germania e in Polonia. E per me credo che, levate le femine italiane e le spagnuole, quelle di Francia siano più astinenti dal vizio dalla gola, di tutte le altre; perchè le figliuole da marito non bevono vino; e le maritate, con tanta acqua che a pena ritiene il colore. Non parlo delle plebeie[7], nelle quali in nessun luogo del mondo si vede una vera norma di virtù o di disciplina. Sono molto devote, o almeno in apparenza ; in tanto che vanno ogni giorno alla messa, e ogni festa principale

[1] Vive in certi dial. ven. per *santese*, forse da *nuntius*. Ma qui non val proprio *santese* : traduco liberamente.

[2] Barbaro. Ma forse *cloche* ha l' origine stessa che l' ital. *chioccio*, *chiocciare*.

[3] Barbaro.

[4] Maestruzzo. Segn. : « Stella dinunziatrice del giorno. »

[5] Par debba ripetere *nonzoli*.

[6] Cod. *riche*. Più sotto *ricche*.

[7] Boccaccio. Varchi : *plebeiamente*.

Les religieuses, en France comme partout, se partagent en deux catégories, les riches et les pauvres. Celles-ci, d'abord par nécessité, puis pour maintenir leur bonne réputation, vivent très-saintement, comme on le voit dans plusieurs monastères de la ville de Paris. Les autres, qui sont plus libres, et qui ne respectent pas autant l'autorité de leurs abbesses, font ce qui leur plaît, sortent de leur couvent et y rentrent à volonté. Cela vient de ce qu'en France les évêques et les prélats ne sont guère respectés : chacun pense à vivre, chacun craint de blesser le plus fort.

Quoique en France les femmes aillent au marché et vendent dans les boutiques, cet usage n'est pas pourtant aussi commun qu'en Allemagne et en Pologne. Je crois qu'après les Italiennes et les Espagnoles, les femmes françaises sont les plus sobres de toutes : les demoiselles ne boivent jamais de vin, les femmes mariées s'en servent à peine pour rougir un peu l'eau. Je ne parle pas des femmes du peuple qui, dans tous les pays du monde, vivent d'une manière déréglée.

Les Françaises sont, du moins en apparence, très-dévotes : elles vont tous les jours à la messe; elles passent les jours des grandes fêtes à l'église, c'est-à-dire qu'elles assistent aux sermons, à la grand' messe et aux vêpres. Fort agréables dans leurs manières et dans leurs discours, les Françaises n'ont peut-être qu'un seul défaut : l'avarice. On dit communément que l'or fait tout

stanno quasi tutto il giorno in chiesa; cioè al sermone, alla gran messa, e alle ore. Nelle riverenze e nel corteggiarsi una con l'altra hanno graziosissime maniere. E se pure hanno alcun vizio segnalato, hanno quello dell' avarizia, essendo opinione che l'oro faccia fare tutto a tutte le donne del mondo, e a quelle di Francia basti l'argento.

Allo incontro gentil' uomini sono di natura più tosto prodighi che serrati, spendendo quello che hanno e che non hanno, in cavalli, conviti e in vestimenti, senza dubio più che in ogni altra nazione; e ora massime, che hanno un re che si diletta di vestire. Ma tra li segnalati vizii e diffetti che si notano nel Francese, è che nel principio egli è più che uomo, e nel fine peggio che femina. E perciò diceva bene un gentiluomo, che tre cose son sempre ordinarie, nel Francese, cioè, che non fa mai quello che dice, che non scrive come parla, e che non si ricorda mai di beneficio nè di offesa. Benchè la prima vogliono molti che sia propria del Spagnuolo. Per il che, chi vuole negoziare seco, bisogna aver prudenza, pazienza e danari: e se dire se[1] deve il vero, bisogna confessare ch' egli partecipi molto poco della realtà[2] del Tedesco. Tuttavia è di natura libero, perchè il padrone ha domestichezza con i servidori e con li lachè[3], quasi incredibile; e il re medesimo usa tanta domestichezza con li suoi, che questa viene stimata una delle principali cause e fondamento della monarchia di Francia, lasciandosi vedere ogni giorno alla chiesa, a maneggiar d'arme[4] e cavalli, a giocar alla poma[5], e a mercantare privatamente egli medesimo molte volte al palè (ch'è la borsa di Parigi) nelle cosette e bagattelle. E quando mangia, è

[1] Anco ne' Toscani talvolta.

[2] Per *ischiettezza*, le dicono anco i Tosc. E non è corruzion di *leale*. Reale è l'uomo che fa quel che dice, e può dire al bisogno quello che fa: ch' è realità, verità in ogni cosa. L. Medici: « E io ne vo' pur oltre alla reale. » (Alla schietta.) L' usano anco M. Villani ed il Pulci.

[3] Tien più dell' origine *laquais*.

[4] *Far d' arme*, dice il Villani ed altri; *maneggiare* col *di* non ho mai rincontrato.

[5] Frances. I Toscani in antico avevano anch' essi il gioco del *pomo*. Canti Carn. c. 463.

faire à toutes les femmes du monde; avec les Françaises il suffit de l'argent[a].

Les gentilshommes au contraire sont plus prodigues qu'ailleurs[b]: ils dépensent leur propre bien et celui d'autrui en chevaux, en banquets, en vêtements; et surtout aujourd'hui que le roi s'occupe avec complaisance de ses habillements. Un des défauts les plus frappants des Français, c'est qu'au commencement des entreprises on les dirait plus que des hommes, et à la fin moins que des femmes. Un gentilhomme prétendait, non sans raison, que trois choses sont propres aux Français : de ne jamais faire ce qu'ils disent (d'autres assurent que cela est plutôt vrai des Espagnols), de ne pas écrire comme ils parlent, et de ne se rappeler ni les bienfaits ni les offenses. Aussi, pour traiter avec eux il faut de la prudence, de la patience et de l'argent; et l'on peut avouer que cette nation n'a pas beaucoup gardé de la loyauté des Allemands ses ancêtres.

Au reste, le Français est naturellement ouvert; le maître se mêle aux valets et aux laquais avec une familiarité presque incroyable : l'affabilité du roi lui-même envers tout le monde est, à ce que l'on dit, une cause de la force de la monarchie de France. Tous les jours le roi se laisse voir à l'église, aux manéges des armes et des chevaux, au jeu de paume et souvent au palais, qui est comme la bourse de Paris, où il achète lui-même mille colifichets et bagatelles. Pendant son dîner presque tout le monde peut s'approcher de lui, et lui parler comme on ferait à un simple particulier.

[a] « La bonne ville de Paris naguère était si pauvre et abattue que elle n'en pouvait plus : jusqu'aux plus belles femmes en donnaient à f.... pour du pain. » (Brantôme, III, 305.)

[b] Machiavel, p. 330.

permesso ad ogn' uno quasi di accostarsegli, e parlargli qualche volta, come se fusse una privata persona.

Portavano altre volte i re li capelli lunghi : e non era lecito di portargli di questo modo se non alli prencipi del sangue, per fare distinzione con questo segno dalle altre persone *.

Perciò si veggono l' effigie e le imagini antiche con la zazzera. E non è molto tempo ch' è ita in dissuetudine; perchè il re presente non pure non li porta lunghi, ma, così consigliato da i medici, li porta tosi e rasi [1]; non si levando perciò mai la beretta di capo (la quale è fatta quasi simile alla zopica [2] polacca) nè quando parla alli ambasciadori, nè meno quando entra in chiesa: anzi porta una capigliata [3] finta, per il più tutta ricca e bella.

Nel mercantare e nel negoziare, il Francese è di natura più tosto infidele che stretto; perchè non guarda a promettere molto, come [4] ha voglia di una cosa; avuto che l' ha, se ne ripente subito. Il che è causa che o nega, o mena più che può in lungo il pagamento. E questa è una delle cause principali del poco credito che hanno i nobili con li mercanti. Si stima tanto per natura, che fa libera professione che non sia nazione al mondo che sia più illustre della sua; e vuole che l' Italiano istesso gli ceda, nominandolo suo mercenario e servidore.

Nel mangiare (come ho detto) sono li Francesi sregolatissimi, perchè mangiano tre, quattro e cinque volte il giorno, senza osservare regola nè ora. Mangiano poco pane e pochi frutti, ma molta carne, della quale caricano le tavole nelli loro banchetti; ma però ben acconcia, e arrostita per il più. Costumano la pasta, cioè la carne cotta in

* In modo che raccontano gli annali di Francia, che Clovis, figliuolo del re Chilperico, fatto morire dalla regina Fredegonda sua matrigna, e gettato nella riviera della Marne, non si sarebbe conosciuto quando fu trovato da' pescatori, se non avesse avuto li capelli lunghi.

[1] Galileo, Buonarroti, il *g*.

[2] *Klobuch* in illirico vale cappello.

[3] I Toscani *capigliatura* e *capigliera*.

[4] In questo senso abondano gli es. tosc.

Les rois de France portaient autrefois une longue chevelure, ce qui n'était permis qu'aux princes du sang. Tous les anciens portraits des rois sont ainsi chevelus : il y a peu de temps que cette coutume a été abandonnée. Le roi, d'après les conseils des médecins, s'est fait raser tous les cheveux; il porte un béret semblable de forme au bonnet polonais, qu'il n'ôte jamais, ni en présence des ambassadeurs ni même à l'église. Il a une chevelure postiche très-riche et très-belle.

Dans le commerce et dans les affaires, les Français ne tiennent pas scrupuleusement leur parole : aussitôt qu'ils ont envie d'une chose, ils n'hésitent pas à promettre beaucoup; lorsqu'ils l'ont ils se repentent de leurs promesses; ils refusent, ou bien ils traînent le plus qu'ils peuvent en longueur le payement. C'est là une des causes principales du peu de crédit qu'ont les nobles auprès des marchands. Les Français ont naturellement une haute estime d'eux-mêmes; ils se croient la première nation du monde; ils se préfèrent aux Italiens, et les appellent leurs stipendiés et leurs serviteurs.

Ils sont, comme je l'ai déjà dit, très-désordonnés dans leur manière de manger, car ils mangent quatre ou cinq fois par jour, sans règle ni heure fixe. Ils mangent peu de pain et de fruits, mais beaucoup de viande : ils en chargent la table dans leurs banquets. Elle est au reste bien rôtie et bien assaisonnée d'ordinaire. On aime en France plus qu'ailleurs les pâtisseries, c'est-à-dire la viande cuite dans la pâte; dans les villes et même dans les villages on trouve des rôtisseurs et des pâtissiers qui débitent toutes sortes de mets tout prêts, ou du moins arrangés de manière qu'il ne leur manque que la cuisson. Il y a une chose qui m'a paru longtemps incroyable, et que mes lecteurs ne voudront pas croire peut-être, c'est qu'un chapon, une perdrix, un lièvre, coûtent moins tout prêts, lardés et rôtis, qu'en les achetant

pasta, più che tutte le nazioni del mondo. E per questo non pure in tutte le città e castelli della Francia ma nelli villaggi ancora vi sono due sorti di vivandieri, ch'essi chiamano rostichieri [1], e pastichieri, che di ogni cosa che tu voi [2] hanno la vianda presta e acconcia, o almeno così accommodata che non manca altro che cuocerla. E, quello che mi è parso, longo tempo, strano da credere, e che forse a me non sarà creduto scrivendolo, è, che quasi sempre l'uomo aveva per miglior mercato [3] un capone [4], una perdice [5] una lepore [6] e cosa simile, tutto acconcio, lardato e arrostito sul rostichiero, che non aveva a comprarlo vivo sul mercato o nelli villaggi vicini alle città. E questo avviene perchè questa così fatta gente che comprano la roba all'ingrosso [7], trovano miglior partito da i contadini che non faranno quelli che ne compreranno uno, due, quattro o sei solamente; ed essi poi li rivendono, bastandogli di guadagnare otto o dieci denari, o cosa conveniente alla cosa che vendono, mettendo loro più conto che il soldo sia continuamente in essercizio, e acquistar [8] benchè poco, che, sostentando la robba [9], cercar di guadagnar molto. E come che la Francia sia così abondante di boschi, di pascoli e di grani, ha ancora li animali boni molto e grassi; tra quali il montone è più stimato, per avere la carne più saporita. E il bue è bono [10], ma non tanto come quel d'Inghilterra.

De' vitelli v' hanno in tanta quantità che non li prezzano, e sono al medesimo prezzo che il montone. La carne di porco non è prezzata, e si dà per vivanda alle povere genti, con tutto che stimano assai li gamboni [11] di Magonzia, che sono pre-

[1] Barb.

[2] *Vole* e simili ne' Toscani.

[3] Così nel veneto.

[4] Lat. *capo*.

[5] Lat. *perdix*, gr. πέρδιξ.

[6] Parmi nel Sannazzaro. Il Cresc. *leporaio*.

[7] Segneri.

[8] *Acquistare* per *guadagnare* è antico: ma acquisto in modo simile all' usato qui non si troverebbe. Viene da *quæstus*; e *acquiro* e *quæstus* da *quæro*.

[9] Il Cilli tosc. nel principio del 600.

[10] Petrarca.

[11] Ms. *gamboti*. Barbaro l' uno e l'altro: ma il primo più vicino a *jambons*, ch' egli ha voluto tradurre.

tout vifs au marché ou dans les environs de Paris. Cela vient de ce que les rôtisseurs, les prenant en gros, les ont à bas prix et peuvent les revendre de même; il leur suffit de gagner huit à dix deniers, pourvu que leur argent circule et leur rapporte tous les jours quelque chose.

Le pays, étant riche en bois, en pâturage et en blé, possède des animaux très-bons et gras[a] : le mouton est le plus savoureux de tous,

[a] « In quanto al numero degli animali, e bontà delle carni, non è dubbio che, secondo la proporzione della grandezza di ciascuna di loro, la Francia non avanzi di molto l'Italia. E particolarmente ottimo cibo sono le carni de' castrati e de' buoi. Ma se io volessi minutamente parlare de' volatili e de' pesci, de' quali questa provincia, e particolarmente questa città è copiosissima, sarebbe mestieri che io fossi molto migliore conoscitor de' giudicii della gola, che in effetto non sono. Dirò solo, che siccome nella quantità e qualità degli armenti e delle greggi, la Francia è superiore di gran lunga, così ancora credo che de' pesci e degli uccelli non ceda all' Italia : parlo sempre in universale; che credo ben io che il Ferrarese, in quanto alla qualità de' fagiani e delle perdici, non trovi paragone alcuno in questi paesi. Seguono i frutti della terra : ed in quella parte che partiene a' grani (per quanto dicono i pratici, che io per me ne sono sempre relatore) se la Francia ha vantaggio, come vogliono che veramente l'abbia, questo non avviene perchè le sue campagne sieno più feconde che i piani o pur le maremme d' Italia, ma piuttosto perchè nessun paese vi ha quì, che fertile non sia; ove in Italia molti se ne trovano alpestri, e sterili affatto. De' vini non so che mi dica, perchè i Chiarelli, i Grechi, e le Lacrime sono troppo famosi. E oltre a ciò quest' anno è corsa in Francia una stagione così maligna, che non vi è vino alcuno che non sia brusco, o verde, come essi sono usati di dire. Ma per quanto da quelli degli anni passati posso conoscere, i vini francesi sono e più generosi e più maturi e più digestibili degl' Italiani : e, quello che è somma lode, hanno molta virtù, e pochissimo fumo; onde non so come possono piacer tanto ad alcuni, essendo appunto il rovescio della natura loro. Ma ciò che desidero nel vino, è un non so che, che o lusinghi, o morda la lingua e 'l palato, o faccia l' uno e l' altro effetto insieme. Confesso l' imperfezione del mio gusto, al quale sono più grati i vini dolci e raspanti d' Italia che questi di Francia; i quali mi pajono tutti (parlo de' buoni) d' un medesimo sapore; sicchè malagevolmente distinguerei l' uno dall' altro. Dell' erbe e di quelli che propriamente frutti dichiamo, che ancor essi si annoverano fra i parti della terra, e di quelli in particolare che sono proprii dell' estate, non so se quì sia minore la copia, o più scarsa la bontà: e l' Italia è in ciò tanto superiore che non vi è luogo a comparazione. E, quello che è difetto grandissimo, privi sono questi paesi delle olive, ornamento e trastullo delle mense, il cui liquore è non solo utilissimo all' uso della vita, ma

sutti[1] di quel paese, o almeno battezzati sotto quel nome. Stimano il capretto, se ben (per dir il vero) non è molto bono, nè da parangonare[2] alli nostri d'Italia; come non è manco l'agnello, avendo l'uno e l'altro la carne viscosa. Tra le salvaticine è stimato assai il lepore e il cignaretto[3], più che le perdici e più che li fagiani; e in vero le salvaticine di più[4]: ma non sono così saporose come le nostre; ma n'hanno in abbondanza sempre. Salvaticine grosse non se ne usano, o ben poche. È miracolosa cosa quella città di Parigi, che ogni sabato e ogni mercore vengono portati più di duemila cavalli carichi di polami[5], di salvaticina di piume, di lepore, conigli e porchetti; e pure tutto si vende in manco di due ore. La carne, sia di che animal che si voglia, si vende o a occhio, o a pezza per dir piu propriamente, non a libra nè a peso; o ben chiare volte, secondo l'elezione di chi compra a onesto mercato. Se ben li Francesi, che son soliti di vivere con l'abondanza, ora la trovano cara per le guerre passate. Nel pesce (per dir il vero) non hanno quella perfezione che si potrebbe aver in tanta copia, come n'hanno dalle marine e dalle riviere, essendo il regno in modo bagnato da tre lati del mare, che il pesce vi si trasporta assai facilmente da per tutto, o quasi per tutto, e specialmente l'inverno: ch'è molto più stimato, che 'l pesce dolce: cioè le sole[6], ch'a Venezia chiamano sfogli; il salamone[7], il storione nelle foci della Loira e della Sena; il turbò[8], ch'è il rombo; e le ostriche, delle quali se n'ha quasi tutto il tempo dell'anno. Di altro pesce del mare non fanno stima, o ben poca; e questo anco non è di gran lunga così bono come quello de' nostri mari; o sia perchè viene portato da lontano,

ministro ancora delle vigilie de' studiosi. Che se la Provenza è di tutte queste cose abbondante, non è però, che l'altre parti della Francia quasi tutte inopia non ne patiscano. » (Le Tasse.)

[1] *Presciutto*, Ariosto; *prosciuto* (più comune in toscano), Allegri, Menzini. Ne' Ven. *presuto* e *persuto*.

[2] Così nel veneto.

[3] Boccaccio, Varchi.

[4] Ariosto, Caro.

[5] Così nel veneto: e anco *mercore*.

[6] Tosc. *soglia* e *sogliola*. Lat. *solea*. Ma *solea* è origine comune a *soglia* e a *suola* o *suolo* (delle scarpe): onde la forma veneta non è assurda.

[7] Pulci. Oggidì in Tosc. *sermone*.

[8] Gallicismo.

le bœuf est bon aussi, mais non pas autant que celui d'Angleterre : le veau ne coûte guère plus que le mouton, tant il y en a. Le porc n'est pas prisé et sert de nourriture aux pauvres; cependant les jambons de Mayence, ou qui passent pour en être, sont très-estimés. Le chevreuil, quoiqu'il ne soit pas aussi bon qu'en Italie, est cependant fort goûté; il en est de même de l'agneau : la chair de l'un et de l'autre est fibreuse. Le lièvre et le jeune sanglier sont beaucoup plus recherchés que la perdrix et le faisan même. La venaison est abondante, mais n'est pas aussi fine que chez nous: on mange peu de gros gibier. Tous les mercredis et samedis, il entre dans la ville deux mille chevaux chargés de volailles, de gibier, de lièvres, de lapins, de marcassins, et (chose admirable!) en moins de deux heures tout est vendu. La viande, quelle qu'elle soit, se vend à la vue, tant la pièce, mais non à la livre, si ce n'est bien rarement et lorsque l'acheteur le désire. Les prix sont modérés, mais les Français, qui étaient accoutumés à des prix encore plus bas, se plaignent que la guerre ait fait tout renchérir[a].

Le poisson n'est pas aussi bon ni aussi abondant qu'il devrait l'être dans un pays si riche en rivières, qui, de trois côtés, est baigné par la mer, et où l'on peut le transporter aisément partout, principalement en hiver. Les poissons de mer, plus estimés que ceux d'eau douce, sont surtout la sole, le saumon, l'esturgeon, qu'on pêche aux embouchures de la Loire et de la Seine, le turbot et les huîtres qu'on trouve à Paris presque toute l'année. Pour les autres poissons de mer on en fait peu de cas; et ceux même que j'ai nommés ne sont pas, il s'en faut beaucoup, aussi délicats que les nôtres, soit à cause de leur grosseur, soit qu'à Paris on les apporte de trop loin, ce qui les gâte, notamment en été. Parmi les poissons de rivière on préfère le brochet, la grosse lamproie, le persico; on n'aime guère la carpe, dont on fait ordinairement des pâtés.

[a] L'or et l'argent mis en circulation par la suite de tant de pillages donnèrent au commerce une vie toute nouvelle (Brantôme, III, 302, et suiv.)

causa che nel tempo dell' estate non vien prezzato, o pure per la sua grandezza non sia così delicato. Di quelli di riviera, stimano il luzzo[1], che loro chiaman *broscet*, la lampreda grossa, il persico. Della carpa[2] non fanno molta stima, acconciandoli essi per ordinario in pasta.

Il proprio nodrimento de' poveri abbiamo detto che in tempo di carne è il porco. Parlo de' poveri a fatto[3]; che quelli che hanno ogni poco di trafigo[4] e d' arte vogliono così ben il membro di montone, il capone e la perdice, come il ricco: e in tempo di pesce, il salamone, la merlua[5], e le aringhe salate, che vengono portate dai[6] Paesi Bassi delle isole settentrionali in tanta copia come si conducono le marsiliane cariche di legna e di fascine, di Schiavonia: essendosi in Parigi li magazeni[7] e li fondachi pieni.

Costumano anco il butiro[8] fresco ed i laticini. De' legumi hanno grandissima abondanza; di quelli che noi chiamiamo ceci bianchi, ed essi chiamano *poes*, avendone di bianchi e di verdi; e questi ultimi migliori assai delli primi, più teneri e più facili a cuocere. Altri legumi si costumano poco in Francia. In alcuni luoghi la lentiglia[9], la fava quasi mai. Il riso e l'orzo netto e acconcio è in molto prezzo, e vien venduto da' speciali quasi per drogheria, come fanno del formagio d'Italia, che essi chiamano communemente formaggio di Milano; essendo che Francesi in questo sono simili a' Polacchi, che, con tutto che abbiano gran copia di latte e di bestiame, non sanno però fare il formagio; e se se ne fa in qualche parte di buono, vien fatto da' Italiani medesimi che sono andati ad abitare in Francia. Gli olii sono forti e acuti, ch' è causa che quasi tutte le vivande s'acconciano col butiro, fuor che l'insalata: e vengono per il più di

[1] Così nel veneto tuttora per *luccio*.

[2] It. *carpione*.

[3] Lascio il vocabolo così scomposto, come *a punto* e simili, ch' ora s' unisce or no.

[4] Il *g* al *s* sostituiscesi talvolta anco da' vecchi Toscani: come in *amigo*, *fatiga* e simili.

[5] Medio tra il fr. *morue* e l' it. *merluzzo*.

[6] Il cod. *d' a i*, che dipinge l'origine e fa la notomia di questo monosillabo, composto di tre voci *de*, *ad*, *illi*.

[7] Così nel veneto.

[8] Così l' etimologia greca e latina.

[9] Franc. It. *lenticchia*. E l' uno e l' altro dal latino *lenticula*.

J'ai dit que le porc est l'aliment accoutumé des pauvres gens, mais de ceux qui sont vraiment pauvres. Au reste, tout ouvrier, tout marchand si chétif qu'il soit, veut manger, les jours gras, du mouton, du chevreuil, de la perdrix, aussi bien que les riches; et les jours maigres, du saumon, de la morue, des harengs salés, qu'on apporte des Pays-Bas et des îles septentrionales, en très-grande abondance. Il en vient des bâtiments tout chargés, comme les navires marseillais le sont du bois et des fagots de la Sclavonie. Les magasins de Paris en regorgent. On mange aussi du beurre frais et du laitage. Les légumes y sont à foison, spécialement les pois blancs et verts : ceux-ci sont plus tendres et d'une cuisson plus facile. Quant aux autres espèces de légumes, on n'en fait pas grand usage : en quelques endroits on mange un peu de lentilles, et des fèves presque jamais. Le riz et l'orge triés sont très-estimés; les épiciers les vendent comme des drogues, ainsi que le fromage d'Italie, qu'ils appellent fromage de Milan. Les Français, de même que les Polonais, ayant du lait* et du bétail en grande abondance, ne savent pas faire le fromage, et, si quelque part on le fait bien, ce sont des Italiens établis en France qui y travaillent. L'huile a une saveur âcre; c'est pourquoi on apprête avec le beurre presque toutes sortes de mets, excepté la salade. La plus grande quantité d'huile vient de la Provence, et ce sont les épiciers qui la vendent. Dans les églises on brûle de la cire jaune,

* « Il popolo in alcune parti ordinariamente nutrisce i bambini di latte di vacca. Che se di midolla di leoni o d' altri animali feroci, come si finge d' Achille e di Ruggiero, sarebbe più comportevole, perocchè il bue è animale servile, e tollerante non solo delle fatiche ma delle percosse eziandio, e il nutrimento, che in quella età si riceve, imprime un non so che della sua qualità ne' corpi, e negli animi ancora teneri de' fanciulli, e se i medici o politici non accettano per nudrici le donne inferme, o quelle di malvagi costumi, quanto meno accetterebbono gli animali bruti. » (Le Tasse.)

Provenza : e questi pure sono venduti da Speciali, di modo che nelle chiese per ordinario si consuma sempre la cera giala[1], come che la bianca non si costumi, tutto che a Rovano le cere si affinino così bene come in molti luoghi d'Italia. Di erbe e di frutti io trovo che la Francia è così copiosa come qual[2] altra provincia d'Europa, seben non sono così bone nè così saporite : e questo avviene dal paese, ch' inclina più tosto al fredo ch' al caldo ; di modo che qualch' anno (come fu quello di 1579) le uve non possono pervenir alla maturità. Non hanno fichi nè melloni, se non nelli luoghi maritimi e meridionali, o tristi. Hanno per il contrario gran copia di peri, di pomi e d' armellini[3]; ma li peri buoncristiani e li bergamotti tutt' il tempo del verno molto eccellenti : e così anco le pome capendure[4], che in molti luoghi d'Italia si chiamano mele appie. Cirege[5] assai, ma non bone : per il contrario molte marasche[6], marine[7], gurie[8] grosse e eccellenti. Ma di salate[9] e di erbagi ne hanno quasi tutto il tempo dell' anno. Perchè li artichiocchi[10] si ritrovano sempre, sia quanto si vol fredo ; e con anco li cardi e la lattuca[11], il che viene dalla temperie de l'aria, che non essendo quasi mai nè estremamente calda nè estremamente fredda, con ogni poco di studio che li giardinieri vi[12] pongono, le conservano fresche mirabilmente, massime in Parigi. Dove, a concorrenza delle più delicate città d'Italia (non escludendo nè Genoa[13] nè Napoli) si ritrovano sempre le rose e li garofoli[14] freschi. In maniera che la quaresima vi è grandissima copia d' erbe, e (come ho detto di sopra) di pesce ancora. Con tutto questo hanno Francesi, per quello che dicono, concessione aposto-

[1] Ven. *zalo*. Il codice, *gialo*. E più sotto *fredo*.

[2] Per *qualsiasi*, Dante, Petr. e altri.

[3] Per *albicocca* nel veneto.

[4] Nome a me nuovo.

[5] Più prossimo a *cerasus*; e ancor più prossimo il ven. presente *ceresa*.

[6] Crescenzio.

[7] Nel Milanese.

[8] Ven. odierno *anguria*, Tosc. *cocomero*.

[9] Così tuttora nel veneto.

[10] Così nel dial.

[11] Oggidì Ven. e Tosc. *lattuga*.

[12] Ms. *vi ci*.

[13] Così anco negli ant. Toscani. E *auti* per *avuti*.

[14] Più etimol.

car il y en a peu de blanche quoique à Rouen on raffine la cire aussi bien qu'en quelque ville d'Italie que ce soit. Pour l'herbage et les fruits, la France ne le cède en rien à aucun pays de l'Europe, seulement ils ne sont pas si savoureux. Cela vient du climat, qui est plutôt froid que chaud; si bien qu'il y a des années (comme en 1579) où le raisin ne peut pas mûrir. Il n'y a point de figues ni de melons, si ce n'est sur les bords de la mer et dans les provinces du midi, ou bien ils sont assez chétifs; en revanche, il y a beaucoup de pommes, de poires et d'abricots. Les poires de bon chrétien et les bergamotes durent tout l'hiver, et sont excellentes, ainsi que les pommes qu'en Italie on appelle *appie*. Les cerises sont plus abondantes que bonnes : il y a beaucoup de griottes et de concombres excellents. Les salades et les légumes durent presque toute l'année. Les artichauts, les cardons, la laitue ne manquent pas, même dans la saison la plus rigoureuse; car le climat de France n'étant ni trop chaud ni trop froid, les jardiniers peuvent facilement conserver tous les fruits dans un bel état de fraîcheur, surtout à Paris, où les roses et les giroflées se trouvent aussi belles qu'à Gênes et à Naples. Aussi durant le carême les herbages et le poisson abondent : et cependant les Français ont, à ce qu'ils disent, reçu du saint-siége la permission de manger du beurre et du laitage pendant tout le carême. Le fromage est défendu, si ce n'est celui de Milan, peut-être parce qu'il est le meilleur.

lica di mangiar latticinii e il butiro la quaresima : ma non formagio d'altra sorte che di quel di Milano. La causa non saperei dir, se non perchè è migliore.

Hanno un altro costume più tosto osservato da loro per consuetudine, e per permissione de' lor prelati, che per indulgenzia della sede apostolica, che per li quattro o cinque sabati che precedono alla Madonna delle candele doppo il giorno di Natale, mangiano la carne. E la mangiavamo medesimamente noi : che se avessimo fatto altrimenti, ci avrebbeno auti per ugonotti : dicendo essi, che in quel tempo la beata e gloriosa Vergine era di parto, e che non giunò[1] mai. E perciò mangiano poi nel mese di maggio il pesce tutt' una settimana intiera, fuor ch' il giovedì nelli giorni delle Rogazioni.

Nelle cerimonie della religione, io non trovo gran differenza da quelle d'Italia ; s' io non dicesi che mi parono[2] più devote e più affettuose : per quello che[3] nelle chiese il popolo si mescola col clero e colli monachi[4] nel coro, e cantano tutti gli officii unisonamente[5]. Ogni parochia, e quasi ogni altra chiesa principale fa ogni festa una processione all' intorno di essa o nel chiostro : e spesse volte in una medesima chiesa si cantano dui o tre messe alte con tre cori in un medesimo tempo. Li preti per ordinario si spogliano e vestono all' altare, se non alle messe solenni.

Doppo il vespro ordinariamente hanno sotto[6] la notte tutte le parochie in uso di fare un officio ch' essi chiamano il saluto, a Nostra Dama, che non si costuma in Italia. Nel portare il santissimo sacramento d' eucaristia per le strade non usano quella riverenza che devrebbeno, perchè a gran pena si ginocchiano a terra se lo rincontrano, non che accompagnarlo. La notte di Natale non pur si celebra una gran messa alla mezza notte, ma se ne dicono di basse tre, una

[1] Guittone. Ora in certi dial. ven. e in Dalmazia : *zunar*.

[2] Tosc. *pareno*. Cavalca : *parno*.

[3] Variante del *perciocchè*. Es. sim. nel Boccaccio.

[4] Per *frati* in genere, gallic. *Monaci* anco il toscano, ma l' altro è analogo a *pratichi*, *fanatichi* *varochi* e simili.

[5] Non ha es. ma è buona voce. Qui però male usata.

[6] *Sub noctem*, Virgile. Vit. S. G. Gualberto : « Sotto a quel tempo. »

Les Français ont une autre coutume qu'ils observent plutôt par ancienne habitude et par l'indulgence de leurs prélats qu'en vertu d'une concession apostolique, c'est de faire gras les quatre ou cinq samedis qui suivent la Noël et précèdent la Chandeleur. Nous suivions leur usage, sans quoi on nous eût pris pour des huguenots. Ils soutiennent que, pendant ces semaines, la bienheureuse Vierge, étant en couche, ne jeûnait pas. En revanche, dans le mois de mai, au temps des Rogations, ils font maigre toute une semaine, excepté le jeudi.

Les cérémonies religieuses sont les mêmes qu'en Italie, mais elles me paraissent célébrées avec une dévotion mieux sentie. Le peuple dans les églises se mêle aux prêtres et aux moines dans le chœur et chante avec eux[a]. Dans toutes les paroisses, et même dans chaque église principale, on fait, les jours de fête, une procession, ou autour même de l'église, ou bien dans le cloître. Souvent, dans la même église, on chante deux ou trois grand' messes à trois chœurs à la fois. Les prêtres ordinairement se parent et se dépouillent de leurs vêtements sacerdotaux à l'autel même, excepté dans les messes solennelles. Après les vêpres, dans toutes les paroisses a lieu une cérémonie qu'on appelle le salut à Notre-Dame, ce qui n'est pas usité en Italie. Lorsqu'on porte le saint-sacrement dans les rues, on ne le fait pas avec le respect convenable; personne ne l'accompagne, et l'on s'agenouille à peine en passant. A la fête de Noël on ne chante pas une grand' messe à minuit, mais on dit trois messes basses, comme on le fait le matin même, après lesquelles chacun retourne chez soi, et, sans attendre le jour, mange s'il veut de la viande sans scrupule de conscience. Tous les jours de fête on fait un grand pain rond

[a] La musique n'était guère florissante en France dans ce temps-là. Un siècle après, Gemelli Carreri, en parlant de Marseille, remarque comme une espèce de singularité ce fait: « J'y entends une bonne musique. » (Tome VI.)

dopo l'altra, come si fa la mattina : in modo che il popolo, udite che l'ha, si ritorna a casa, e senza attendere il giorno, mangia la carne se vole, senza scrupulo[1] di conscienza. Fanno un gran pane ogni giorno di festa, che serà[2] qualche volta di valore di dieci e quindici scudi, merlato e indorato : spezzandolo minutamente, dopo ch'è benedetto, lo distribuiscono al popolo.

Nelle elemosine per li poveri usano un termine che, a giudicio mio, è mirabile. Perchè le gentildonne medesime vicendevolmente[3] vanno per la chiesa con una coppa d'oro o d'argento, cercando : in modo che, essendo l'elemosina e ostentativa e respettua[4] si fa un poco più gagliarda a beneficio de' bisognosi.

Gli Officii della settimana santa non sono in alcuna parte alterati[5] da i nostri. E in fine, se li grandi avessero quella cura che si deve della chiesa, o per dir meglio, se li beneficii d'essa non fossero distribuiti a gente inabile per sesso, per età e per condizione (oltre quelli che sono usurpati da eretici), no è dubio che la religione sarebbe restituita tosto nel suo antico vigore. Poichè veramente si ritrovano delli uomini dotti e santi, li quali e con l'essempio della vita e con l'insegnare farebbeno gran frutto, se tutto quello ch'essi fano[6], non fosse disfatto da i più possenti, li quali per questo rispetto hanno vietato e impediscono tuttavia che non s'accetti il concilio di Trento. Conciosachè, non essendo il prete francese molto libidinoso, e inclinato solo al vizio della crapula (peculiare di quella nazione), non saria tanto malagevole, come quelli d'altre provincie, che cadeno in maggior eccessi. Hanno perciò di valenti predicatori, tanto pronti e dotti, che (dirò cosa incredibile) predicaranno tre e quattro ore, come fanno il venerdì santo, senza mai riposare, nè a gran pena sputare.

[1] Anco in Tosc.

[2] Tosc. Più prossimo all' *erit*.

[3] Ciascuna alla volta sua. In senso sim. Dante : « Vanno a vicenda ciascuna al giudizio. »

[4] Fatta per rispetto altrui : non ha es. e non è proprio. *Rispettivo* per *riguardato*, ha il Machiavelli ed altri.

[5] Siccome *altro* si unisce col *da* nel Petrarca e in altri, così d' *alterato* fa il nostro.

[6] *Vano* in qualche vecchio Toscano, per *vanno*.

et doré qui coûte quelquefois dix à quinze écus; après l'avoir béni on le rompt en petits morceaux et on le distribue aux fidèles. Pour les aumônes en faveur des pauvres, on a un moyen que je trouve admirable : les grandes dames vont, chacune à son tour, avec une coupe d'or ou d'argent, quêtant dans l'église : ainsi, moitié par respect humain, moitié par ostentation, on donne quelque chose de plus et les pauvres y gagnent. Les cérémonies de la semaine sainte sont comme chez nous. En somme, si les grands avaient un peu plus de soin de l'église, ou, pour mieux dire, si les bénéfices n'étaient pas occupés par des femmes, des enfants, des hommes incapables[a], s'ils n'étaient pas usurpés par les hérétiques, la religion reprendrait sans aucun doute son ancienne splendeur. Les hommes vertueux et savants ne manquent pas; leur exemple et leur enseignement produiraient de grands fruits, si tout ce qu'ils font n'était pas détruit par les plus puissants, qui n'ont pas encore accepté le concile de Trente, et qui empêchent qu'il ne le soit. Le prêtre français n'est pas très-débauché; il n'a d'autre vice que celui de la gloutonnerie, qui lui est commun avec le reste de la nation. Il serait donc moins difficile d'améliorer ce clergé que celui d'autres pays, où les excès sont bien plus criants. Il y a de bons et savants prédicateurs, capables de prêcher trois à quatre heures de suite (ainsi qu'ils font le vendredi saint) sans se reposer un instant, sans presque jamais cracher; chose vraiment incroyable!

[a] « Donne les bénéfices qui t'appartiendront à bonnes personnes et de nette vie. » (*Conseils de saint Louis*, du Tillet, p. 239.)

Ecco quel poco che io posso dire della religion di Francia: alla quale, se Dio non provede col suo santo rimedio, si può temere che serà presto del tutto estinta o sprezzata, con grandissimo danno della cristianità tutta; della quale essendo stato sempre il regno di Francia l'occhio dritto, perdendosi in lui, si perderebbe ogni suo maggior lume dopo l'Italia. E tutto avviene per l'ambizione e per l'avarizia di chi governa.

E quanto a quelle due cose che sogliono far distinzione da popolo a popolo e da paese a paese, che è la moneta e la favella; dirò prima, che il Francese ha poche[1] sorte di moneta: che però non vien ad alcun disagio de' poveri. Perchè, se ben il scudo non vale più che tre franchi o lire, come essi anco dicono (avendo pur la lira di venti soldi), hanno però la reduzione della moneta tanto minuta che il povero anco se ne prevale, se ben non è tanto minuta, come il bagattino di Venezia nè come il cavallucio di Napoli; valendo il denaro di Francia due e mezzo di quelli di Venezia *.

Quando il scudo s'inalza molto (come avvenne l'anno del 1576 e del 1577, per rispetto della guerra, che valeva quattro e cinque e sei franchi) all'ora le monete grosse variano molto, e vagliono più ad ugual proporzione d'oro **.

Si è trovato altre volte che il scudo non valeva che un franco solo, come fu a' tempi di[2]..... E così ha fatto varie alterazioni, come fa in tutte le parti del mondo. Ora è ridotto alli tre franchi, e bisogna credere che continuerà per molto tempo; perchè torna così commodo a mercanti, a bottegai, e forse a cotesta nobiltà[3], e ai conterlori[4] delle

* Come anco vale il soldo di tornesi, due marcheti e mezzo, in modo che il franco o la lira valerebbe cinquanta marcheti, il scudo del sole sette lire e mezzo di moneta veneziana a punto. In Francia non si fa differenza del scudo d'oro al scudo di moneta, perchè tanto vagliono sessanta soldi come qualsivoglia scudo più bello e più traboccante che sia. Può essere che in Lione vi sia qualche

[1] Cod. *poca*.
[2] Manca il nome.
[3] Ms. alla *nobiltà cotesta*.
[4] Barbaro.

finanze. Non si spende in Francia altra moneta forestiera ch' il scudo e la dobla[1] di Spagna, il scudo e il ducato portoghese, e qualche ungaro o polaco. L' altro oro forestiero è bandito, sicome è[2] bandito anco gli ori di Borbone, di Navarra, di Lorena, di Fiandra e d' Inghilterra, non che quello delle provincie più discoste. Delle monete forestiere non se ne spende alcuna se non il reale di Spagna[3], che vale a punto la duodecima parte di scudo del sole.

Hanno Francesi poche monete d' argento; ma quelle poche molto commode, e tratte quasi dall' uso de' Romani, come si può vedere da calculo[4] fatto da Guglielmo Budeo. Hanno il terzo di scudo, ch' essi chiamano franco e lira. Hanno il quarto di scudo di sole, e anco il quarto del scudo pistoleto[5], ch' è il testone. Hanno il reale, la metà del testone, la metà del reale, il soldo e il carolus[6] che è due denari manco del soldo. Hanno il quarto del soldo, ch' essi chiamano liardo; hanno anco il quarto del reale (come abbiamo detto), il denaro, e il doblo[7], che vale due denari. Hanno anco un' altra moneta che chiamano la maglia, che è la metà del denaro; ma non si potrebbe spender per la tenuità : però serve per l' elemosine fatte alla povera gente. Hanno medesimamente poche monete d' oro,

ciants italiens, et surtout la proximité de l'Italie, y feront quelque légère différence. »

[1] Il Boccaccio *dobbra;* Villani *dobbla.*

[2] Sconcordanza usitata in ogni lingua, non però sempre adoprabile, e a caso. Properzio : *est quibus;* Dante : *non è molti anni.* Più sotto soggiunge *quello.*

[3] Davanzati.

[4] Caro, Buonarroti, Redi.

[5] Non italiano.

[6] *Carolo,* parmi, nel Novellino.

[7] Guittone in senso di doppio, usa *doblo,* e di doppiare, *doblare.* In toscano una spezie di tela si chiama *dobletto.*

fort que leur valeur intrinsèque. Il est arrivé quelquefois que l'écu ne valait qu'un franc, comme au temps de..... Maints changements de valeur ont eu lieu en France comme dans les autres parties du monde. Maintenant l'écu vaut trois francs; il est à croire que ce sera pour longtemps, car ce taux est avantageux aux négociants, aux boutiquiers, aux nobles peut-être, et aux contrôleurs des finances. On ne dépense en France d'autres monnaies étrangères que l'écu et le doublon d'Espagne, l'écu et le ducat portugais, quelques ducats de Hongrie ou de Pologne. Tout autre or étranger est interdit, ainsi que celui du Bourbonnais, de la Navarre, de la Lorraine, de la Flandre [a] et d'Angleterre, sans compter celui des pays encore plus éloignés. La monnaie étrangère[b] qui a cours le plus communément en France est le réal d'Espagne, qui fait justement la douzième partie de l'écu du soleil.

Les Français ont peu de monnaies d'argent[c], mais celles qu'ils ont sont en revanche fort commodes et presque toutes conformes aux monnaies des Romains, comme on peut le voir par les calculs de Guillaume Budée. Ils ont le franc, qui est le tiers d'un écu; ils ont le quart d'un écu du soleil, et le quart d'un pistolet, qui est le teston; ils ont le réal, la moitié du teston et la moitié du réal; puis le sou, puis le carolus, qui vaut un sou moins deux liards; puis le quart du sou, qu'on appelle le liard; puis le quart du réal, le denier, la pièce de deux deniers, et une autre qu'on nomme la maille, et qui vaut la moitié d'un denier. Cette dernière n'a pas de cours dans le commerce, elle ne sert que pour faire l'aumône aux pauvres.

Le nombre des monnaies d'or n'est pas grand non plus : la moitié de l'écu, l'écu du soleil, l'henri, le double henri, qui vaut un peu

[a] Machiavel nous apprend que le commerce entre les Pays-Bas et la France était, dès le commencement du siècle, fort animé, et qu'il tenait les provinces flamandes dans une espèce de dépendance même politique. (Page 330.)

[b] Le sens littéral du texte serait [illegible] dictoire à ce qu'on a dit jusqu'ici : je prends donc la liberté de le modifier un peu; mais je ne suis pas bien sûr de donner dans le vrai.

[c] Bordeaux, Angoulême, La Rochelle, [illegible] réputées les « plus pécunieuses [illegible]ce. » (Brantôme, III, 306.)

che[1] il mezzo scudo, ed il scudo del sole, e l'Henri, e il doppio Henri, che val poco più del doppio ducato ungaro. De' scudi forestieri non se ne spendono d' altri che di quelli di Spagna : gli altri tutti son banditi, siano quanto si voglia boni e di peso. Questo è quel poco che si può dire con fondamento delle monete di Francia.

Quanto alla lingua francese, abbiamo detto di sopra, ed è vero in effetto, che Francesi non scrivono come parlano*.

Usando essi in somma molti diftonghi[2] per appropriare quanto più possono la loro lingua alla greca; volendo essi per certa enucleazione concorrere con la nostra italiana, per ricchezza di concettar, per copia di voci, per abbondanzia di antitesi, e in fine per moltiplicità di scrittori, ch' essi veramente hanno in ogni sorte di professione e di studio eroico**.

La migliore e la più forbita lingua è quella che si costuma[3] in corte

* Perchè pronunciano tutte le lor parole, o la maggior parte sincopate; e quello che scrivono col legame e unione di molte consonanti, esprimono poi brevemente, come a dire per esempio : il castello di Sciatelerò, essi scriveranno : *le chasteau de Chastellerault*. Tuttavìa nella favella francese ancora essi pronunziano Sciatelerò. Con ciò sia che quello che pronunziano per il *sc* lo scrivono per *ch*, succedane che vocale si voglia; quello che pronunciamo per *che* e per *chi*, lo scrivono per *que* e per *qui*.

** Come tra gli altri si son affaticati molto Antoine le Maior, consigliero di Carlo nono, e Filipes des Portes, quello nella prosa, traducendo il Decamerone con molta vaghezza e leggiadria, questo nelle rime imitando il Petrarca non solo nell' altezza e secretezza de' concetti m' ancora nella suavità, e in quelli spiriti affetuosi, che, a giudicio mio, l' uno e l'altro sono riusciti eccellentissimamente, e fano apparir la lor lingua non aver bisogno di alcuna voce, come nella prefazione della sua traduzione il sudetto Antonio sostenta assai ragionevolmente. Non si serveno dell' *h* aspirativa nel lor alfabeto, se non in quelle voci ch' immediatamente pronunziano come latine o come italiane; ma nel principio delle parole non l' usano mai. Non usano manco molto il *k*, se non nel principio di qualche nome proprio, come a dire Karles, che però favellando pronunciano

[1] Sottinteso : *Non hanno altro che....*

[2] Più etimol.

[3] Parlando di lingua, *costumare* è mal proprio.

plus que le double ducat de Hongrie. Parmi les écus étrangers, ceux d'Espagne seulement sont reçus en France; les autres, quoique beaux et de bon aloi, n'y ont pas cours. Voilà tout ce qu'on peut dire avec quelque fondement sur les monnaies de France.

Quant à la langue, les Français, comme nous l'avons dit et comme cela est en effet, ne parlent pas de la même manière qu'ils écrivent. Ils font un grand usage des diphthongues, pour assimiler autant qu'ils le peuvent leur langue à la langue grecque; ils ont l'ambition de rivaliser avec notre langue italienne par la richesse des pensées, des mots et des antithèses[a], et par le nombre des écrivains qu'ils ont dans toutes les nobles professions et les études élevées.

Le langage le meilleur et le plus poli est celui qu'on parle à la

Sciarles, e simile; e dove, come ho detto, mettono l'*h*, che non è quasi mai se non presso il *c*, pronunciano pur *sc*, sia dinanzi qual vocale si voglia. La *y* si va a poco a poco disusando, volendo essi infine ridurre li lor caratteri all' origine de' Latini, se ben l' hano auta veramente da i Greci. Ordinariamente pronunciano l' *e* per *a*, come per esempio scrivendo *ma femme*, non dimeno pronunciaranno *ma famma*, che vuol dire mia moglie, e specialmente se la voce è feminina, o che non sia terminata dall' acento, che in quel caso la letera si pronuncia per *e*. Se la parola finisce con la lettera consonante, e che l' altra parola suseguente continui da un' altra consonante, se per avventura non fussero tramezzate dal periodo, l' ultima consonante della parola antecedente sempre si tace nel favel-

[a] Au XVIe siècle, elle était, je crois, presque aussi riche que l'italienne. Depuis lors on s'est plaint que les grammairiens l'aient « réduite à la mendicité » (La Mothe); qu'on « y ait ôté toute suspension d'esprit, toute attente, toute surprise, toute variété, et souvent toute magnifique cadence. » (Fénélon, *Lettre à l'Académie.*) Montaigne trouvait son idiome « suffisamment abondant, mais non pas maniant et vigoureux suffisamment » (III, 6); et cependant Racine admirait dans le langage du XVIe siècle « une grâce qu'il ne croyait pas pouvoir égaler dans la langue moderne. » Fénélon y trouvait « je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné. » Voltaire, lui, était plus absolu dans ses jugements : « Nous sortons à peine d'une barbarie aussi ancienne que notre nature..... Langue à peine tirée de la barbarie..... qui manque encore de précision, de force et d'abondance. »

e nella Isola di Francia : e come in Italia la toscana è stimata la più perfetta, così in Francia è stimata più quella di Parigi *.

Parigi ha dodici porte che stano continuamente aperte, fuorche quella del Tempio (come abbiamo detto di sopra), e qualche volta

lare, che dà molta grazia nel favellare e legiadria : ma però bisogna scriverle; come a dire : « Vous m'avez fait grand tort quand vous m'avez prins mes livres; » che si pronunciarebbe : « Vu m' avè fe gran tort quan vu m' avè pris mè livr. » Tuttavìa a scriver regolatamente, non si potrebbe scriver altrimente che come di sopra. La *s* avanti *li, lo, o, m* non pronunciano quasi mai, sebbene la scrivono, come a dire *mon host*, che vuol dire mio oste, dirano *mon ôte; ung enfant masle*, che vuol dire un figliuolo maschio, dirano *un enfan malle*. E nella pronuncia in qual caso geminano la *l* per la *s* che mangiano. Dinanzi la *m* vi scrivono *abysme*, che vuol dir abisso, e nondimeno quando parlano, dicono *abime*. Tuttavìa anco le lor regole hano molte eccezzioni e osservazioni, e bisogno di molto studio.

* Della qual città avend' io pensiero di scrivere un picciolo trattato a parte, dirò per ora quel poco che stimo necessario alla continuazione del nostro ragionamento. La città di Parigi è (come abbiamo detto) capo di tutto il regno grande di Francia, posta a punto, e situata in lui, come assai propriamente disse quel poeta :

Giace Parigi in una gran pianura
Nell' ombelico a Francia, anzi nel cuore.

Seben non si può dire che vi sia del tutto continuazione del piano, poichè da un canto ha la dilettevol collina di Mon Martire, dove si levano le pietre vive per fabricare con molto commodo della città, per esser tanto vicine; e nella città istessa la parte che si distende verso Santa Gienevieva, dove sono li collegii e le scole, quasi tutt' in alto e eminente luogo. Ma però nella grandezza quasi incredibile di una così fatta città non è maraviglia ch' il suolo non sia tutto continuato in piano. È dall' altra il poggio di Bellavilla e di Bagnoletto. Oltrechè non è manco tanto inequale che si possa dir erto e montuoso. La città è in forma rotonda, e massime la cinta della muraglia vechia, la quale invero non gira molto nè a gran longa quanto è la comun opinione, arrivando a gran pena a cinque miglia di circuito. Ma però se li foborghi, che sono sei, anci sei grosse e ample città, si chiuderanno di fosso e di muraglia (come si è gia tirato il disegno, e cominciato a lavorare col badile), non è dubio che ella cingeria poco meno di sette bone leghe.

cour et dans l'Ile-de-France. Tout comme en Italie la langue toscane est réputée la plus parfaite, de même en France on estime sur toute autre la langue usitée à Paris.

Paris a douze portes[a] qui sont toujours ouvertes, excepté celle du Temple et quelquefois celle du Louvre, surtout lorsque le roi est à Paris. Mais il n'y en a aucune qu'on puisse appeler forte, excepté celle de Saint-Antoine, qui est défendue par le château de la Bastille, et celle du Louvre, que protége le château royal[b].

[a] Plus haut, parlant de Montmartre, il y indique une carrière de pierres très-commode pour les bâtisses qu'on faisait continuellement dans la ville.

[b] Le Tasse, toujours sévère à l'excès, dit: « Ma poichè siamo condotti nella menzione di Parigi, non vi dispiaccia, signor conte, che io traviando ricerchi se alcuna città d'Italia è tale che meriti di essergli paragonata. Nè parlerò di Roma, o di Napoli, perchè quella venerabile per maestà del pontificato e per le vestigie dell' antica grandezza, e questo chiarissimo per la piacevolezza e comodità del sito, e per la moltitudine de' baroni e de' cavalieri, sono però così in ogni cosa dissimiglianti da Parigi che non possono venire a questa comparazione. Milano, che più gli s' assomiglia, le cede nondimeno infinitamente, così di frequenza di abitatori, e di moltitudine di mercanzie e di ricchezze, come ancor di vaghezza, e di opportunità di sito, non essendo egli diviso da una riviera grande e navigabile, come è Parigi. Ma forse non è Venezia indegna d'essere agguagliata; perciocchè, sebben ell' è minor di circuito, e men copiosa di persone, e meno ricca di mercanzie, è però molto più riguardevole per moltitudine di palagi e di edificii superbissimi, per la quantità delle navi, delle galere e degli altri legni da guerra e da carico, e per la qualità del sito, il quale avanza l' altre maraviglie. È Parigi poco forte di mura, nè già possono dir i Parigini (uomini oltre a tutti gli altri vilissimi), ciò che dissero gli Spartani, il petto degli uomini esser la fortezza della città : ma il sito di Venezia, monito dalla provvidenza della natura, assicura da tutti gli assalti e da tutte l' ossidioni quella città: sicchè contrapponendo il peso di quelle qualità, nelle quali Parigi, e Venezia, o perde l' una dall' altra, o è superiore, difficil cosa è conoscere quale dia alla bilancia il crollo maggiore. Crederei bene, che chi potesse sottoporre quasi in un teatro l' una e l'altra di queste città agli occhi di persona straniera, ma giudiciosa, maggior maraviglia prenderebbe quel tale dalla vista di Venezia che di Parigi. Ma noi per lo fastidio e per lo disprezzo in che ci sono le cose nostre, ammiriamo le pellegrine: e altri per avventura vinto dall' affezione che porta al paese nativo, l' antepone a tutti gli altri : nel numero de' quali io dubito non essere posto, parlando contrario all' opinion de' molti. Ma se alcuno vi è il quale non si lasci vincere in guisa dalla novità delle cose non più vedute, che disprezzi quelle che ha famigliari per lungo uso, e insieme si guardi dall' altro estremo, cioè dal sover-

quella del Louro[1], e specialmente quando il re si trova in Parigi. Ma nessuna d'esse si può dire che sia forte, se non quella di Santo Antonio, spalleggiata dal castello della Bastiglia, e quella dell' Ouro spalleggiata dal castello reale. Il re Enrico, o fosse perchè sospetasse de i disegni di Carlo Quinto, o per tenir meglio in freno il popolo paregino (ch'è buono perchè se gli comportano molte cose), aveva deliberato di fortificar la città, come si vede dal reale e superbo principio che comincia alla punta de i Celestini e dell' arsenale fino quasi alla porta di Santo[2] Martino. Ma perchè la spesa, per dir il vero, era più che eccessiva, e la necessità non ricercava più che tanto, si lasciò così: ma se si fornisse (come si fornirà mai), senza dubio sarebbe la più bella e la più gran piazza e fortezza di tutto il mondo. Che però patirebbe una opposizione notabile: che gli[3] vorrebbe un infinito numero di persone a difenderla: e quando ella avesse genti a proporzione, la difenderebbe[4] da tutto il mondo se le cose necessarie loro non venisser meno. Oltrechè quel numero di soldati che si ricercherebbe a guardar la città, sarebbe sempre buono anco a guardar la campagna; della quale chi è padrone, è padrone anco delle vittovaglie e di molti altri commodi. Poichè la muraglia ch' è fatta di pietra viva, è più di quattro passa romane grossa; e li tre belloardi che sono di già fatti, sono tanto grandi che sopra ogn'uno di essi vi capirebbeno benissimo tre mila fanti e cinquecento cavalli. Perciò la cosa è restata e resterà imperfetta *.

Nella parte che è a man dritta del fiume, vi è il castello della Bas-

* Il sito della città abbiamo detto ch' è quasi un piano. È separata in tre parti dalla riviera della Sena, la quale entrando dalla banda di levante fa la grande

chio amore di se stesso; al giudicio di questo tale io sottopongo molto volentieri il mio giudicio. »

[1] Davila : Lovero.

[2] Dante : « Santo Pietro. »

[3] Ora : *gli si vorrebbe*, o *gli ci vorrebbe*. Salvini : « Si richiede lungo tempo, vuol maturo discorso, e fa bisogno di perfetto giudicio. — Perfetto giudicio vorrà avere in colui che. » — F. Giordano : « Se tu vuoli compire tutto, qui vuole più cose. »

[4] Dante : « Diverse colpe..... gli aggrava. »

Le roi Henri, soit parce qu'il craignait les projets de Charles-Quint, soit pour mieux tenir en bride le peuple parisien (qui est bon, vu qu'on lui passe beaucoup de choses), était résolu de fortifier la ville de Paris, ainsi qu'on le voit par la superbe et vraiment royale construction qui commence à la pointe des Célestins et de l'arsenal, et qui va jusqu'à la porte de Saint-Martin. Mais la dépense étant excessive, et la nécessité d'ailleurs n'étant plus urgente, on interrompit le travail. Si on l'achevait (ce qu'on ne fera jamais), ce serait la place la plus forte du monde : seulement il faudrait une armée innombrable pour la défendre. Mais une armée suffisante la défendrait contre le monde entier, si les vivres ne lui manquaient pas. Au reste, le nombre de soldats qui lui serait nécessaire pour se garder suffirait en même temps pour tenir la campagne, qui procure à qui en est maître tous les vivres et toutes les autres commodités. La muraille est en pierre vive, de l'épaisseur de quatre pas romains : les trois boulevards déjà achevés sont si grands, que chacun tiendrait trois mille fantassins et cinq cent soixante cavaliers. C'est pour cela que ces fortifications sont restées et resteront imparfaites.

Sur la droite de la Seine* on voit le château de la Bastille, plus

isola di Nostra Dama, ch' era propriamente altre volte la città di Parigi. Quella parte della città che resta a man dritta del fiume verso tramontana, era altrevolte membro della Gallia belgica : quella che resta a man manca, della celtica. Ma ora che per li governi (come abbiamo detto) si fanno le divisioni del regno, ella resta tutta unita nella isola di Francia, chè così si chiama quella provincia, per esser rinchiusa da tutte le altre (come ho mostro).

* « Di si gran corte bene è degna stanza Parigi, e la Sena degno fiume d' una tanta città, e degnissimo questo luogo d' essere il centro dominante d' un sì bel regno. » (Bentivoglio, *Lett.*)

tiglia, assai forte, se ben non molto grande, che ora serve solo di pregioni per li principi o persone segnalate, non se gli tenendo guardia : vi è il palazzo o castello reale, abitazione della corte con un principio di fabrica di così grave architettura che se si riducesse mai al fine, si potrebbe ben dire che fosse delle belle fabriche del mondo. Il re Enrico lo principiò ; ma non v' è fatto più ch' un quarto *.

Ho veduto io alloggiati nell' Ouro il re con i fratelli, tre regine, due cardinali e duchi con le moglie, tre principesse del sangue con molti altri signori più favoriti, e dame, e parte del consiglio. Nel borgo di Santo Honorè vi è quel gran prencipio delle Ostellerie [1], fabrica della regina madre, dove si veggono tante statue e pietre fine, tanti ordini di colone; quella scala a lumaca tanto ampia e commoda che li gradi non sono più alti di quattro dita, sostentati miracolosamente da una sottile aguglia di marmo : le stalle ridotte in forma di magnifico palazzo, lo appartamento per correre alla baga e per giocar d' arme; e in fine quel bel giardino disposto con tanto bell' ordine d' arbori e di piante, dove non pure labirinto, boschetti, fontane e ruscelli vi sono, ma in modo distinti i tempi dell' anno, e formati li segni celesti, ch' è cosa incredibile. Ma n' anco [2] questa fabrica si fornirà mai, perchè la regina è vecchia; l'ambizione la tiene immersa nelli negozii del regno : in modo che, mancando il tempo e li danari, necessaria cosa è che la fabrica resti imperfetta. La quale si fa a fine ch' abbi a servire per diporto e per suburbio [3] alli principi, essendo tanto vicina al palazzo regale ch'il re e le regine vi vanno bene spesso a piedi. Vi è il [4] grandissimo tempio di Santo Eustachio, che, finendosi, sarebbe de' più belli e de' più grandi di tutt' Europa. Non volendo

* Perchè si chiami l' Ouro, io non lo saprei dire : non dirò delle sale nè delle stanze, non delle travi dorate, non delli ornamenti nè delle delizie perchè queste vanno in consequenza.

[1] Così. Poi *baga*, gallic.

[2] Ora nel ven. *gnanca*.

[3] Latin. senza esempli : ma *suburbano* è comune. — [4] Manca *il*.

restar di dire in sto [1] proposito quello che ho sentito di bocca del curato di questa parochia: che qualche volta egli ha avuto ottantacinquemila anime alla sua cura; quello [2] che non hanno molti vescovi delle principali città d' Italia. Vi sono anco l' abbazia di Santo Martino e il Tempio, cinti d'alta muraglia, con le torri che pagiono [3] castelli; e massime il Tempio, che è poco meno grande dell' arsenal di Venezia, possesso [4] ora dal fratello naturale del re, come gran priore di Francia nella religione Gierosolimitana.

Non parlo delle case di principi, come a dire delli duchi d' Angiù [5], di Borbone, di Lorena, di Guisa e di Monmorensi, d'Anvilla (dove noi siamo stati tanto tempo alloggiati, non avendo voluto il signor ambasciator guardar a spesa per aver casa conveniente a suo grado), di Briena, di Condè, di Sans e di molti altri: perchè non mi par necessario. Non parlo medesimamente di molti fori e giudicii publici che sono per questa parte della città. Dirò solo della Casa della Villa fabricata alla grande, dove si fanno le convocazioni delli escevini [6], capi e officiali della città, quando si tratta di far doni e contribuzioni al re, dove si fanno li spettacoli e conviti in nome del popolo parigino a sua maestà, e cose simili. Vi è la ceca [7], non bella d'edificio, ma però copiosa di case e di officine e di boteghe [8], che pare un grande borgo. L'arsenale non è molto grande, anci si può dir picciolo rispetto alla grandezza della città; dove non si lavora d'altro che di artiglierie e di polvere e di palle.

Non sono molti anni che il fuoco s' attaccò nella polvere con tanta ruina che [9] tutte le case all' intorno di Santo Paulo de' Celestini caderono per terra o si scomesseno molto. Però ora è fa-

[1] I Toscani, *stamane*, *stassera*.

[2] Soverchio. Sacchetti: « Per vedere a quello che questa cosa era. »

[3] Nel veneto il *g* si pronunzia come *j*, e vice versa.

[4] Latinismo analogo agli altri noti.

[5] Così scrive il Bentivoglio.

[6] Altri ant. *scabini*.

[7] *Zecca* per la solita confusione della *o* colla *z* e colla *s*. Più sotto *anci*.

[8] Più conforme a *apotheca*.

[9] Cod. *di*.

donnent l'air d'un château; et le Temple, qui est grand à peu près comme l'arsenal de Venise, et que possède à présent le frère naturel du roi, grand-prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Je ne parle pas des maisons[a] des princes, comme celles des ducs d'Anjou, de Bourbon, de Lorraine, de Guise, de Montmorency, de Damville (où nous avons été longtemps logés, l'ambassadeur n'ayant rien épargné pour avoir une demeure convenable à sa dignité), ni de celles de Brienne, de Condé, de Sens et de plusieurs autres, cela ne me paraissant pas nécessaire. Je ne parlerai pas non plus de beaucoup de places et de lieux de justice qui sont dans cette partie de la ville. Je mentionnerai simplement l'Hôtel de ville, grand édifice où se rassemblent les chefs et officiers de la cité pour faire des présents et pour payer les impôts au roi, et où se donnent à sa majesté les spectacles et les repas au nom du peuple parisien. Je nommerai celui de la Monnaie, qui n'est pas un édifice élégant, mais riche en maisons, en ateliers, en boutiques qui lui donnent l'aspect d'un grand bourg. L'arsenal, vu la grandeur de la ville, est petit[b] : on n'y travaille qu'à des pièces d'artillerie et à la confection de la poudre et des boulets. Il y a peu d'années que le feu prit à la poudre et causa un si grand désastre, que toutes les maisons autour de Saint-Paul et des Célestins furent renversées ou ébranlées. Aujourd'hui la poudre est fabriquée dans des magasins très-éloignés les uns des autres.

[a] Quant à l'architecture des autres villes de France, G. Carreri revient plusieurs fois sur ce sujet. (Tome VI, pag. 420, 425, 428.)

[b] Un siècle plus tard G. Carreri, en parlant de l'arsenal de Marseille, dit : « Il y avait de quoi armer cent mille soldats, à ce qu'on m'a rapporté. » (Page 426.)

bricato con un altro ordine di magazini molto distanti l'uno dall' altro *.

Nell' altra parte separata a man manca del fiume **, vi è il grandissimo monasterio de' Cordeglieri[1], eretto e fondato dalla regina Margarita, moglie del re Santo Luige[2], nel qual ordinariamente si nodriscono sino al numero di cinquecensessanta frati studenti di questo ordine : ma veramente con gran disagio (come ho veduto), patendo essi nel mangiar e nel vestir, assai. Vi è l' abbadia di San Germano, serrata di muraglia e di fossa : vi è quella di San Vittore, l' una e l' altra molto ricca; e perciò quella del cardinale di Borbone, questa di quel di Guisa. Vi è il gran monasterio delli Augustini[3], oratorio de i re. Vi è quel gran tetto dove si fa la fiera di San Germano, ch' è sì grande come l' Ascensa[4] di Venezia. Vi è la università e li collegii, in alcuno delli quali alloggiano fino mille scolari ***.

Chiamano li Francesi questo palazzo, o foro publico che vogliamo dire, il palè : nel quale si vede ordinariamente mattina e sera un numero incredibile d' officiali iusdicenti e litiganti, faciendieri[5], mercanti e banchieri : ma, quello ch' è più dilettevole[6], nella gran

* Vi sono in questa parte della città molti altri edificii publici e privati, ch' io lascio di dire per fuggir la prolissità.

** Dall' isola di Nostra Dama vi è la gran chiesa di Santa Genevieva, dove altre volte soleano abitare i re per stanza ordinaria, edificata dalli fondamenti dal re Clovis, quando venne alla cognizion della sacrosanta fede di Cristo, ove egli e la regina sua moglie sono sepeliti.

*** Vi sono i reali edificii delli duchi di Nivers, di Nemur (ma questo non è molto stimato), di Lucemburgo, di Mompensiero, del prencipe Delfino, e tanti altri.

Nell' isola poi di Nostra Dama, che resta in mezzo di queste due parti della

[1] Dante : *cordigliero*.

[2] Ora *Alvise* nel veneto.

[3] Dice *Augustini* per istare al francese, ma nel 300 dicevano gl' Italiani e *Augustino* e *Agustino*.

[4] Così tuttavìa, il giorno dell' Ascensione.

[5] Più etimologico. Nel 300, e oggidì talvolta, *faciente*.

[6] Dovrebbe dire : *è nella*, o *è la*.

De l'autre côté de la Seine se trouve le très-grand couvent des Cordeliers, fondé et bâti par Marguerite, femme de saint Louis, lequel renferme d'ordinaire cinq cent soixante étudiants de cet ordre, qui y vivent bien pauvrement, comme je l'ai vu, et pâtissent dans leurs vêtements et leur nourriture. On y voit aussi l'abbaye de Saint-Germain, ceinte de fossés et de murailles, et celle de Saint-Victor, l'une et l'autre fort riches, et à cause de cela appartenant, la première au cardinal de Guise, et la seconde au cardinal de Bourbon; le grand couvent des Augustins, qui est l'oratoire du roi; la grande toiture sous laquelle se tient la foire de Saint-Germain, qui est aussi riche que celle de l'Ascension à Venise; enfin l'université et les colléges, dont quelques-uns logent jusqu'à mille écoliers.

Dans l'île de la cité se trouve le Palais de Justice, qui est en même temps la Bourse de Paris. On y voit, le matin et le soir, un nombre incroyable d'huissiers, d'avocats, de plaideurs, d'agents d'affaires, de marchands, de banquiers. Dans la grande salle et dans les galeries on admire les statues en marbre de tous les rois et de tous les princes royaux; dans les corridors, qui sont couverts, il y a une immense quantité de boutiques, à peu près comme dans la Mercerie de

città, fra li dui rami della riviera, vi è il palazzo publico delli iusdicenti, e del gran consiglio con la borsa di Parigi, nel quale si riduce il parlamento, le Camere de i conti, e l' altre forme di consigli di giudicatura, serrato di muraglia con due gran porte; e dentro nel cortile, ne i corridori e nella gran sala tutto pieno di boteghe e di merci della fabrica. La fabrica è molto bella e rica, avendo appresso la santa capella, che sebene è picciolo edificio, è però ricco, e officiato da gran numero di canonici con buona musica. Questa è una delle tre sante capelle in Francia, e tanto più delle due altre degna, quanto più degna dell'altre è la città di Parigi; posta poi nel centro della villa, dove sono tante reliquie, e senza dubio le più devote di tutto il mondo, lasciato là Roma, se si vol credere al verosimile, considerata l' antica religione del Francese, e molto più il passaggio e acquisto di Terra santa, e d'altri paesi ricuperati da man d' Infideli.

sala, dove in statue di marmo si veggono tutti li re e principi reali scolpiti. E nelli corridori che sono coperti, vi è infinito numero di bòteghe, stò per dire in tanta copia quanto sono nella Merceria di Venezia: dove continuamente si veggono gran copia di cavallieri e dame, il re e la corte istessa: altri vengono per diporto e piacere, altri per mercantare. E per dir il vero si può dire che il palè sia il ruffiano delli amanti: il quale altre volte era la stanza regale, ordinaria*.

Il ponte di Nostra Dama si può annoverar tra le cose più belle di tutta Francia, essendo tutto di pietra, così bello e così largo che da un lato e da l'altro vi sono le case pur di pietra, e le boteghe continuate in una medesima forma e ad una medesima altezza, in numero di sessantotto: e nel mezzo però vi è tanto spazio che possono andar tre carra al paro. Ed è così rinchiuso che chi non ne avesse la pratica, giudicarebbe che fosse una ruga[1], come avvenne a me la prima volta che andai a Parigi; che trovandomi sopra questo ponte domandavo che mi fosse mostrato il camino per andarvi; e perchè mi era detto che ci ero, pensavo di essere burlato. Il ponte Asciange (che vuol dir ponte del cambiò) è anche egli[2] coperto da un lato e da l'altro di case e boteghe in maggior numero che quello di Nostra Dama, ma tutte quasi di piata[3] e di legno, essendo il ponte medesimo fermato sopra palli di legno, e perciò non vi lassano passar nè carri nè cochi[4]. È detto così questo ponte perchè

* In questa isola vi è quel famoso e superbo tempio di Nostra Dama, fondato tutto sopra palli (*così*) di legno, ma miracoloso per la grandezza e per la richezza delli ornamenti e delle statue, con mirabilissimi lavori da ogni lato, di dentro e di fuora, con due bellissime torri, per non dir campanili, negli angoli della facciata; fatti tutti due con mirabil artificio, di pietra, ornati di capitelli, di figure e altri artificii superbi. Sopra li quali vi sono le grandissime campane, e una specialmente che ha quarantacinque palmi di circuito. Il corridore ch' è di dentro via

[1] L' usano F. Giord. il Boccaccio, il Vill. il Pulci: e dicesi tuttora in Dalmazia. Nel regno di Napoli ha senso alquanto diverso

[2] Boccaccio: *egli*, d' un anello.

[3] Forse il *plâtre*.

[4] Così.

Venise, et l'on y rencontre toujours une foule de cavaliers et de dames, le roi et la cour même : les uns y viennent pour leur amusement, les autres pour leurs affaires : le Palais est comme l'entremetteur des amants. C'était autrefois la demeure royale.

Le pont de Notre-Dame peut être compté parmi les belles choses qui sont en France. Il est tout en pierre ; il est si beau et si large, qu'il y a de l'un et de l'autre côté des maisons en pierre, et soixante-huit boutiques toutes rangées en droite ligne, toutes au même niveau, et que trois chars peuvent encore y passer de front. Les maisons et les boutiques le bordent de telle manière qu'on croirait être dans une rue : c'est ce qui m'est arrivé la première fois que j'ai été à Paris. J'étais sur ce pont et je demandais le chemin pour y aller ; et comme on me répondait *vous y êtes*, je pensais qu'on voulait se moquer de moi. Le pont au Change est aussi couvert de maisons et de boutiques plus nombreuses que l'autre, mais elles sont presque toutes en mortier et en bois ; le pont lui-même repose sur des pieux : aussi n'y laisse-t-on passer ni charrettes ni coches. On l'appelle le Pont au Change, parce que c'est là et aux environs que se trouvent autant, je crois, de boutiques d'orfèvres et de joailliers que peuvent en compter trois ou quatre des premières villes d'Italie, sans en excepter Rome et Naples. Le pont des Moulins est de bois, fait exprès pour la commodité des moulins qui se trouvent dessous, tout chargé de petites

nella chiesa è poco meno largo del palazzo di Santo Marco sopra il cortille. Da che si può comprender il restante di questa machina, disposta con tanto bel ordine e così propriamente ch' è una meraviglia, come ben si conviene alla cattedrale d' una città così grande com' è quella di Parigi. Che, come ho detto, è diviso in tre parti (d' ognuna delle quali si è toccato brevemente) per la riviera della Sena, la qual sopra il gran ramo si varca per tre ponti, cioè ponte di Nostra Dama, ponte Asciange, e ponte de' Molini; e sopra il picciolo per due, cioè il ponte di San Michiele, e il Petì Ponte.

sopra di esso e all'intorno vi sono le boteghe delli orefici e de i gioielieri, in tanto numero, credo, quanti siano in tre e quattro delle principali città d'Italia, non escludendo Napoli nè Roma. Il ponte de i Molini è di legno, ed è fatto per uso a punto e commodità de' molini, tutto di legno; ma però anche egli carico di picciole boteghe, come quello di Rialto; e per ciò, per questo, non vi passano quasi mai cavalli. Il petit ponte, che vol dire picciolo ponte, all'incontro di quello di Nostra Dama, e quello di San Michiele[1], all'incontro di quello di Cambio, sono egualmente coperti di gran boteghe, e di case di pietra e di piata. Ora si fa un ponte che passarà dalla chiesa delli Augustini fino alla piazza dell'Echola[2], che serà molto bello secondo il disegno, e molto commodo per quelli che abitano ne i foborghi di San Germano e nelle parti dell'Ouro. Questi sono gli edificii più segnalati e publici della città di Parigi. Gran parte della qual non è dubio ch'è occupata dalli giuochi della racchetta[3], essendone più di mille e ottocento : e si fa conto che si consumi ogni giorno più di mille scudi in palle : dirò[4] anche poca cosa, che parria forse difficile, e impossibile ad alcuno a crederlo ; ma so che chi l'ha veduto non mi lasciarà mentire[5], dilettandosi il Francese molto di quest'essercizio, il quale fa con tanta leggiadria e dispostezza[6] ch'è una meraviglia.

Abonda questa città di tutte quelle cose che può cader in appetito umano, correndo in lei le merci non pure da tutte le parti del mondo, ma ancora la vivanda di paesi molto lontani, portata di Normandia, d'Auvergna, di Borgogna, di Sciampagna, di Piccardia, per la commodità del fiume. E con tutto che il popolo sia infinito, e (dico[7] così) innumerabile, nondimeno il vivere è sempre in tanta copia e abondanzia che pare che piova dal cielo, tutto che molto caro e alto

[1] Così tuttora a Ven.

[2] Così.

[3] Lippi, Galileo. La Crusca definisce : stromento col quale si gioca alla palla, fatto di corde di minugia, tessuto a rete.

[4] Ms. *di io*.

[5] Analogo a *dare una mentita;* ma strano.

[6] V. Pittori : « Dispostezza e avvenenza della persona. »

[7] Forse *dirò*. Più sotto forse *cabaretieri*

boutiques comme le Rialto : aussi il n'y passe presque jamais de chevaux. Le Petit-Pont, en face de celui de Notre-Dame, et celui de Saint-Michel, en face du pont au Change, sont aussi couverts de grandes boutiques et de maisons en pierre ou en mortier. On construit maintenant un pont qui, de la place des Augustins, passera jusqu'à la place de l'École. Le dessin en est beau, et ce pont sera fort commode pour ceux qui demeurent dans le faubourg Saint-Germain et dans les environs du Louvre.

Tels sont les plus remarquables entre les édifices publics de Paris. Cette ville est pleine de jeux de raquette dont le nombre s'élève à plus de dix-huit cents, et l'on calcule que mille écus par jour sont dépensés, seulement en paumes; je dirai même davantage, ce qui paraîtra difficile et même impossible à croire; mais tous ceux qui l'ont vu appuieront mon dire. Les Français se plaisent beaucoup à ce jeu, et ils s'y exercent avec une grâce et une légèreté sans pareilles.

Paris a en abondance tout ce qui peut être désiré. Les marchandises de tous les pays y affluent : les vivres y sont apportés par la Seine de Normandie, d'Auvergne, de Bourgogne, de Champagne et de Picardie. Aussi, quoique la population soit innombrable, rien n'y manque : tout semble tomber du ciel, cependant le prix des comestibles y est un peu élevé, à vrai dire, car les Français ne dépensent pour nulle autre chose aussi volontiers que pour manger et pour faire ce qu'ils appellent bonne chère. C'est pourquoi les bouchers, les marchands de viande, les rôtisseurs, les revendeurs, les pâtissiers, les cabaretiers, les taverniers s'y trouvent en telle quantité que c'est une vraie confusion : il n'est rue tant soit peu remarquable qui n'en ait sa part. Voulez-vous acheter les animaux au marché, ou bien la viande; vous

di prezzo, non essendo per avventura il Francese più pronto a spendere che nel mangiare e nel far bona cera (com' essi dicono[1]). Per questo si veggono tanti beccari, tanti vivandieri, tanti rostichieri, tanti compravendi, tanti pastichieri, tanti cabattieri, tanti tavernieri ch' è una confusione, non vi essendo alcuna ruga principale che non abbia tutte queste commodità. In modo che se tu giudichi miglior profitto per te il prender la carne al macello e li animali al marcato, hai modo di farlo ogni volta, d'ogni tempo, d'ogni ora, e in ogni luoco della città: se tu voi la roba acconcia, cotta e cruda, hai medesimamente li rostichieri e li pastichieri, che in meno d'un'ora ti metteranno all'ordine un disnare[2] o una cena di diece[3], vinti[4], e cento e più persone, dandoti tutto quello che vorrai; il rostichiero la carne, il pastichiero cose di pasta, torte, antipasti e postpasti[5]; li cochi[6], le gelatie[7] e li potachi[8]. E studiano tanto in quella città, in questo[9], che vi sono alcuni che si addimandano cabattieri, li quali danno a mangiare a chi si sia in casa loro secondo la spesa che si vol fare, cioè a un testone, a due, a un scudo, a quattro, a dieci, a vinti, se si può dir tanto, per persona. Ma bisogna credere che daranno la mana[10], la fenice, e se altra cosa è più eccellente in questo mondo. In modo che li principi, e lo re istesso, vi van qualche volta a mangiare[11] (come si soleva far quando viveva il Moro).

Il mercato di vivandieri si fa due volte la settimana: il mercore e il sabato, parlando de i animali da penna, e di lepori, conigli, e

[1] Bellincioni: « Facendo a mensa buona cera. » Berni: « gran cera. »

[2] Così nel ven. Gr. δεῖπνον.

[3] Dante e altri.

[4] Nel senese. È più etimologica. Vill. *vinticinque*.

[5] Salvini: pospasto. In Tosc. non s'usa più, ch' io sappia: in Dalmazia, sì. Berni: *post scritta*.

[6] Più etimologico.

[7] Così in certi luoghi del Ven. o *zeladia*.

[8] Potaggio ha l' Alf. per minestra: potàchio in alcuni luoghi del Ven. dicesi un cattivo intingolo, e in certi luoghi della Dalmazia *potacchio* è la carne in umido. Questo credo sia il senso quì della voce.

[9] Studiare coll' *in* ha il Bocc.

[10] Più etimologico: *manhu ?*

[11] Questo non intendo e però non traduco. Fa allusione a un fatto veneto; forse aggiuntovi dal copista.

le pouvez à toute heure, en tout lieu. Voulez-vous votre provision toute prête, cuite ou crue; les rôtisseurs et les pâtissiers en moins d'une heure vous arrangent un dîner, un souper pour dix, pour vingt, pour cent personnes : le rôtisseur vous donne la viande, le pâtissier les pâtés, les tourtes, les entrées, les desserts; le cuisinier vous donne les gelées, les sauces, les ragoûts. Cet art est si avancé à Paris qu'il y a des cabaretiers qui vous donnent à manger chez eux, à tous les prix ; pour un teston, pour deux, pour un écu, pour quatre, pour dix, pour vingt même par personne, si vous le désirez. Mais, pour vingt écus, on vous donnera, j'espère, la manne en potage ou le phénix rôti, enfin ce qu'il y a au monde de plus précieux. Les princes et le roi lui-même y vont quelquefois (comme avait coutume de faire le More quand il vivait).

Les mercredis et les samedis il y a le marché des volailles, des lièvres, des lapins, des chevreaux et des marcassins. Chaque fois il y en a une si grande quantité qu'on la croirait suffisante pour bien du temps : toutefois, ce qui est apporté pour un marché ne paraît jamais dans l'autre, et en un peu plus de deux heures tout est vendu. Tous les mercredis se tient le marché des vins, qui sont apportés par la rivière d'Orléans et de Bourgogne. Les vins de l'Ile-de-France ne sont guère estimés. Le tonneau est la plus grande des mesures, ce qui répond, je crois, à la moitié d'une *botte* vénitienne : le prix est très-variable. En 1578 le vin de qualité moyenne valait trente francs le tonneau; en 1579, neuf ou dix. Le foin, le bois, le blé, le charbon viennent par la Seine, et se vendent, non pas au

capretti e marcassini. Delle quali tutte cose se ne vede ogni volta tanta quantità che ognun giudicarebbe che dovesse bastar per molto tempo: tuttavìa la roba d'un mercato non trova mai quella dell'altro; e in poco più di due ore la piazza sempre è netta. Il mercore pure si fa il mercato del vino, il quale vien, per il più, per la riviera da Orleans e di Borgogna. Li vini dell' isola di Francia non sono in molto prezzo. La loro più gran misura è il toneò, che io trovo a punto esser la mezza botte di Venezia. Il quale si altera da un anno al altro, per dir il vero, molto del prezzo; perchè del 1578 il vino mediocre valeva trenta franchi il muio[1], o il toneò che vogliano dire; che del 1579 non valeva più che nove o dieci. Il fieno, la legna, la biada, il carbone (che tutto si conduce per la riviera), si vendono senza farne altro mercato subito che arrivano, nelli battelli medesimi. Conducono il fieno, la paglia e strame, legati in fasci, e li vendono a numero. La legna grossa a numero medesimamente, come fanno le fascine e li fagoti[2]. Il carbone a misura: medesimamente la biada, e ogni sorte di grano. La carne e il pesce a occhio, ma sempre in tanta copia che io non ho veduto mai in alcuno tempo mancare nè l' uno nè l'altro. Non si potendo dire che la città di Parigi sia soggetta a patir[3] cosa, se non la legna e il fieno, che sono quelle due cose che non puono[4] esser condotte altramente che per la riviera di tempo in tempo. Di modo che o per suo crescimento (come per l'anno del 1578) o per lo aggiaciarsi[5] non si potendo condur le barche, la città restò assediata, massime nel tempo di verno. Nella quale ritrovandosi poco meno[6] sempre cento millia cavalli, tra somari[7] e da sella, il fieno che si fa all' intorno di Parigi, non basta a gran pena per un mese. Ma il vivere non può soggiacere a questa difficoltà, perchè, col

[1] Il Sacchetti ha *mujuolo di vino*, ma pare men di bicchiere: quì è mezza botte. L' ho sentita pronunziare nel ven. ma non rammento in che senso.

[2] In italiano *fagotto* ha il senso prossimo a *fardello*: non altro, ch' io sappia.

[3] Manca *disagio di una*, o sim

[4] *Puon*. Firenzuola.

[5] Il ven. *giazzar*. Cavalcanti: *giaccio*.

[6] Par manchi un *di*; o *poco più*, *poco meno*.

[7] *Somaro*, come *destriero* è aggett. E l'etimologia e l' esperienza c' insegnano che non soli gli asini son somari.

marché, mais à leur arrivée, sur les bateaux mêmes. Le foin, la paille se vendent par bottes : le gros bois se vend au nombre comme les fascines et les fagots ; le charbon et le blé se mesurent ; la viande et le poisson se vendent à la vue, et en si grande abondance qu'en aucun temps je n'en ai vu manquer.

Paris n'est exposé à être privé d'autre chose que de bois et de fourrages, qui ne peuvent être apportés que par bateau ; et toutes les fois que la rivière monte beaucoup (comme en 1578), ou qu'elle gèle, les bateaux ne pouvant pas arriver, la ville doit être à cet égard, l'hiver surtout, dans la disette. Elle renferme presque toujours cent mille chevaux de selle ou de somme, et ses alentours donnent à grande peine du fourrage pour un mois. Mais quant aux vivres, il n'y a rien à craindre de semblable ; l'été, on les apporte par la rivière ; l'hiver, sur des voitures et sur des chevaux. Rien n'y manque, quoique d'après l'opinion commune il se trouve continuellement dans cette ville plus d'un million de personnes [a]. Le nombre en est cependant impossible à connaître d'une manière précise, non-seulement à cause des étrangers qui ne font qu'aller et venir tous les jours, mais parce que les habitants mêmes (j'entends le bas peuple), déménagent tous les trois mois, en sorte qu'on ne peut tenir aucun registre un peu régulier. Mais ce qui est étonnant, c'est que la cour dans ses voyages entraîne un si grand nombre de courtisans, de serviteurs et de boutiquiers, qu'on dirait une cité entière qui s'en va [b], sans que cela change en rien l'aspect de Paris. Outre une cour si riche, comme on sait, en dames, en princes, en courtisans, cette ville a le parlement, qui occupe les plus belles maisons de la ville. Elle a encore l'université, qui est rarement fréquentée par moins de trente mille étudiants, c'est-à-dire autant et peut-être plus que n'en

[a] Bentivoglio, au commencement du XVIIe siècle, écrivait : « Quì da infiniti villaggi grossi, con fertilissimi campi intorno, vediam fatta corona a Parigi per ogni parte : e questa città è animata da secentomila e più abitanti ; onde non può avere maggior proporzione un sito sì amenc e sì fertile con una città sì ampia e sì popolata. »

[b] « La qual (terra dove la corte villeggia) subito si converte in città : sì grande è il numero della gente che d'ordinario seguita il re. » (Bentivoglio.)

caldo, si conduce per la riviera senza impedimento; e nel verno, si può condure con i carri e con i cavalli. E pure vi è tanto popolo da pascere; essendo opinione universale che in quella città si ritrovino di continuo più d'un million d'anime. Il qual numero è impossibile saperlo fermamente, non solo per la gran moltitudine de i forestieri che vanno e vengono ogni giorno, ma per li abitanti medesimi (parlando della gente minuta), che, mutandosi ogni tre mesi di casa, non se ne può tenir securo registro. Ma a chi parerà meraviglia di questo, è quando la corte va o viene (che quando fa gran viaggi, tira seco tanto numero di persone e di bottegai che si può dire che manchi una città intera), non si vede alterazione alcuna nella città di Parigi. Nella quale non pure ha[1] corte così numerosa come si sa, e così copiosa di principi, dame e corteggiani[2], m'ancora senato; il parlamento, che contiene gran parte delle abitazioni più belle della città. Ha il studio, nel quale chiare volte si trova esser manco di trenta millia scolari, che stò per dire che in tutti quelli d'Italia no vi siano tanti. Ha poi un concorso di tanti forestieri; non solo quelli del regno, che vengono chi per piacere, chi per vedere la corte, m'ancora di forestieri, Tedeschi, Fiamingi[3], settentrionali, Scocesi, Inglesi, Italiani, Spagnoli, Portughesi e altri, che è una confusione, non tanto della diversità quanto del numero. Ch' è causa di tante osterie, e delle camere locande[4], delle taverne e cabaterie così spesse, di tanto numero di vivandieri e beccari, di tanta copia di battelli che qualche volta coprono tutta la riviera, di tanti rostichieri e pastichieri ch' occupano senza dubio la metà della città o più, con stupor di chi lo vede, non che di chi l'ode a dire. E sebene la roba è in abondanzia, è però alta di prezzo e molto cara, dalla carne in poi[5], ch' in molte parti d'Europa.

Questo tanto concorso di popolo e di forestieri causa anco che gli

[1] Più comune : *la quale ha*, o *nella quale è*. Ma può stare anco *ha* per *è*. Gli esempi ne abondano.

[2] Castiglione : *cortegiano*. I Ven. *cortesan*.

[3] *Lotaringi* e *Lottaringhi*, e simili.

[4] Gerundio prima che sost.

[5] Supplisci : *La quale è men cara che....* Ovvero : *molto più caro che...*

ont toutes les universités d'Italie prises ensemble[a]. Les étrangers y accourent en foule, non-seulement les provinciaux qui viennent pour leur plaisir ou pour voir la cour, mais encore des Allemands, Flamands, septentrionaux, Écossais, Anglais, Italiens, Espagnols, Portugais et autres. C'est un pêle-mêle et une confusion, moins par la diversité que par le nombre[b]. De là tant d'hôtelleries et d'auberges, de chambres à louer et de tavernes; tant de vivandiers et de bouchers; tant de bateaux qui couvrent quelquefois toute la Seine; tant de rôtisseurs et de pâtissiers qu'ils remplissent, sans aul doute, la moitié de la ville : chose admirable non-seulement à entendre, mais même à voir! Aussi tout s'y trouve en grande abondance, plus cher à la vérité qu'ailleurs, excepté la viande.

Cette affluence de peuple et d'étrangers soutient le loyer des

[a] M. Algarotti, dans son style plat, disait de Paris :

Il bel paese ove Minerva il sacro
Ardor ripose e le febee ghirlande
..... La città che in mezzo
Siede di Francia, ed ogni dì riceve
D'ogni più culta e più leggiadra gente
Delle provincie sue nobil tributo.
Quivi ogni arte s'affina e ogni opra ferve,
E quivi ogni bel fior sbuccia d'ingegno.

[b] « Parigi col suo strepito di tanto popolo e di tante carrette, qualche volta m'aggira gli occhi e mi stordisce le orecchie. » (Bentivoglio.)

affitti delle case si sostentano assai. Per il più le case si affittano guernite di ogni cosa a tanto il giorno ovvero tanto il mese, non volendo nè potendo li conserghi[1], che sono propriamente li castaldi delle case e delli palazzi, disponere di più tempo, per dubio che hanno sempre che li padroni venghino in corte : che in quel caso bisogna snidar dalle case loro, se essi così vogliono, massime se sono grandi. Come avvenne a monsignor Salviati nuncio di Nostro signore a' nostri tempi, che in manco di dui mesi bisognò che mutasse tre volte alloggiamento. È ben vero che sono alcuni locandieri che hanno le case loro proprie, e le appigionano per quanto vogliono[2]. Ma in somma non vi è così povera camera sola guarnita[3], che non paghi due e tre scudi al mese. Ma però chi può aver le case nude, ha miglior condizione : ma vi è poi il disturbo a far i mobili, e il danno che se n' ha nel venderli, essendo costume in quella città di non pagarsi per il terzo la roba usata, ancorachè di fresco. È vero che in manco di due ore l' uomo può fornire ogni gran palazzo di che suppellettile si voglia, povera o ricca, vasella di cucina, tapezzerie, menaggio[4], e ogni cosa in fine che si ricerca per guarnimento d' una casa, oltre gl' incanti che si fanno così spessi e in tante parti della città.

Della quale avendo io opinione di parlarne più particolarmente in un picciol trattato a parte, non ne dirò altro per ora, se non che ella non pure è la sedia e la stanza ordinaria ma anco il sostenimento e mantenimento vero delli re di Francia presenti, per li gran donativi che ne cavano. Poichè delle entrate del regno non si può fare nè scrivere[5] somma alcuna che possa esser secura e ordinaria, non solo perchè le nove imposizioni sono recusate, ma ancora perchè le vecchie non si pagano in molte provincie. Si fa conto che il re

[1] Barbaro.

[2] Pare intenda *per quanto tempo si vuole.*

[3] Credo non sia italiano.

[4] Barbaro. Par comprenda quanto si richiede a fornire una casa. Il cod. dice *lingieria, menaggio*, ma il primo è non so perchè, nè da chi, cancellato. Lingeria ha il Buonarroti; e in qualche città toscana l' adoprano : ma se abbiamo *biancheria*, che fare dell' altro ?

[5] Scrivere, o vale registrar come certa, o vale negoziarla come da riscuotersi un giorno. Scelga il lettore.

maisons. Elles se louent presque toujours garnies, par jour ou par mois; car les concierges, qu'on pourrait appeler les fermiers des maisons et des palais, ne peuvent pas en disposer autrement, craignant toujours que leurs maîtres ne reviennent à la cour. Alors il faut dénicher tout de suite, principalement si c'est une maison de grand seigneur. Ainsi monseigneur Salviati, le nonce du pape, fut forcé de mon temps de déménager trois fois dans deux mois. Il y en a cependant qui ont leurs maisons en propre et qui les louent pour aussi longtemps qu'ils veulent; mais il n'est si pauvre chambrette garnie qui ne coûte deux ou trois écus par mois.

Les maisons sans meubles coûtent moins cher; mais il faut prendre la peine d'acheter les meubles, puis on est forcé de perdre sur la vente, parce qu'il est d'usage dans cette ville de ne vendre les choses qui ont servi, si fraîches qu'elles soient encore, que le tiers de leur valeur primitive. Il est vrai qu'en moins de deux heures vous pouvez garnir tout un palais magnifique en vaisselle, en tapisserie, en linge, en tout ce qu'il faut pour un ménage, qu'il soit riche ou pauvre. En outre, vous avez la ressource des encans qui se tiennent souvent et en divers endroits de la ville.

Comme je reviendrai là-dessus dans un petit traité que je me propose de publier sur Paris, je ne dirai plus autre chose à présent sur cette ville, si ce n'est qu'elle est non-seulement le siége et la demeure, mais le soutien véritable des rois de France, par les grands dons qu'elle leur fait. Les revenus du royaume sont très-peu assurés : on refuse de payer les nouveaux impôts, et dans plusieurs provinces on n'acquitte pas même les anciens. On compte cependant en revenus sept millions et demi, y compris les biens de la couronne, les impôts, les dîmes et le reste; mais tout étant employé et engagé, le roi en tire à grande peine un million et demi. Cela ne peut pas suffire aux dépenses ordinaires de sa majesté et aux grandes largesses qu'elle fait en se ruinant et en en acquérant peu de réputation. Je citerai en exemple que le roi non-seulement démembre les anciens revenus pour enrichir ses favoris, mais qu'il leur donne encore tout

presente possa aver da sette millioni e mezzo quasi ordinaria [1], computando beni proprii, gravezze, decime, e altre cose così fatte : ma perchè ogni cosa è quasi obligata e impegnata, a gran pena il re presente ne cava un million e mezzo. Il qual anco non basta per le spese ordinarie, e per li gran doni che fa sua maestà continuamente, con sua ruina e poca reputazione. Come dirò per essempio, che non pure smembra l'intrate [2], ch' el [3] ha ritrovato in essere, con arrichirne li suoi favoriti, ma dona anco quelle che ricadono alla corona per guerre, confiscazioni, o in altra maniera. Di modo che, e per il mal regolamento delle finanze, e per le continue rapine che fanno gli officiali e ministri del denaro, ogni cosa è in conquasso. Gli ambasciatori non sono pagati, la corte stenta; e la milizia non ha mai un soldo nè un commodo, se non quando rubba o asassina la povera gente di villaggio.

Questa milizia del regno è anco mal tenuta, rispetto a quello che solea essere altre volte, perchè di cinque millia omini [4] d' arme che sogliono esser ordinariamente in rolo [5] sotto cinquanta capitani, de' quali ve [6] ne hanno cento per uno, gli altri cinquanta soli, a gran pena ora s' averia il terzo così dei cavai leggeri, così de' fanti [7]. Quelli sono descritti in numero di otto millia; ma più della metà sono senza cavallo, per non aver modo di trattenerlo [8]. La fanteria anch' ella è poca, rispetto [9] la grandezza di quel regno ; ma però bisogna credere che sia ben disciplinata, non solo per essere ella [10] raccomandata alla custodia e disciplina del signor Filippo Strozzi colonnello generale della fanteria francese, cavagliero di spada e di con-

[1] Si legga *ordinarii*, o d' *ordinario*, o si supplisca con una parola.

[2] Dante, Guicciardini, Caro. In Dalmazia si dice.

[3] Dante, e i Veneti.

[4] Dante : *omo*.

[5] Così pronunziano i Veneti. E i Toscani *figliolo* e simili.

[6] Forse *altri*. O è negligenza dell' autore.

[7] Dante : « Sì del cammino e sì della pietate. »

[8] Per *mantenere*, francese. Ma nel Machiavelli, nel Berni, nel Bembo, *intrattenere* ha tal senso.

[9] Col quarto caso non s' usa : ma s' usa *circa*, *intorno*, *verso*, e simili.

[10] Ms. *essere la*.

ce qui revient à la couronne par suite des guerres, des confiscations, ou bien à tout autre titre. Aussi le désordre de l'administration et les dilapidations continuelles ruinent tout à fait le royaume. Les ambassadeurs ne sont pas payés, la cour est toujours dans la gêne, la milice n'a ni solde ni fournitures, et elle s'en venge en volant et en pillant les villages.

Cette armée est de plus mal entretenue, en comparaison de ce qu'elle était autrefois, car des cinq mille hommes qui sont ordinairement enrôlés sous cinquante capitaines, dont quelques-uns ont des compagnies de cent et les autres de cinquante hommes, on en trouverait à présent à grande peine le tiers. Il en est de même des chevau-légers, dont plus de la moitié n'est pas montée, parce qu'ils sont hors d'état d'entretenir un cheval. L'infanterie aussi est peu de chose en proportion de la grandeur du royaume; mais elle est très-bien disciplinée, d'abord parce qu'elle est sous les ordres d'un homme d'épée et de tête, M. Philippe Strozzi, qui en est colonel général; ensuite, parce que depuis plusieurs années elle est dans un continuel exercice.

siglio, m' ancora perchè sta, si può dire, in continuo esercizio da molti anni in quà.

Di modo che la città di Parigi sola e la piazza di Lione sono quelle, si può dire, che sostengono li re di Francia, e danno loro ogni suffragio ne i più urgenti bisogni, non si potendo da molte provincie (come s' è detto) riscuotere un quatrino; e da quelle che si riscuote, tutto va in ministri, e assegnamenti di debiti vecchi. Perciò Parigi ha alcuni privilegi e essenzioni, che non hanno l' altre città del regno; ch' è causa del gran concorso de gli abitatori che lo riempiono tutto in ogni parte. E le piazze medesime sono occupate da picciole botteguccie di legno fatte dalla povera gente, che s' industria di vivere con ogni debole trattenimento. Di modo che non è parte alcuna della città che si possa dir vacua, fuor ch' il mercato de' cavalli dove ogni sabato si vederanno mille e doi millia cavalli da vendere, che fanno mostra d' un esercito : ma però anch' esso fra pochi anni serà tutto pieno di case, fabricandovisi tuttavìa. Li palazzi delli iusdicenti sono anche essi in diverse parti della città, come in sestieri; presso li quali vi sono anco le prigioni senza numero. In ogni una delle principali contrade vi è una picciol loggietta dove sono obligati a dimorare alcuni officiali ch' essi dimandano sergenti, li quali sono come fanti e commandatori presso di noi. Ma quelli che hanno cura della custodia della giustizia, e che camminano la notte prendendo li delinquenti, si chiama il gheto[1], il capo del quale chiamasi il cavallier del gheto. E per ogni parochia vi è un caporione o commissario, come essi dicono, il qual ha sotto certo numero d'uomini, che sono obligati mantenir un cavallo per uno, per fare anche cavalcata in campagna quando bisogna. Anci che[2] la notte vanno gran parte d' essi a cavallo per la città con tanto strepito che danno segno e tempo a malfattori di salvarsi.

[1] La *guarda* del Barberino, la *guardia* com. il *guaitare* de' Gradi S. Gir., il *guatare* comune, il *guato* del Boccaccio e d' altri, l' *aguatare* d' Arrighetto; il com. *aguato*, il *far la sguaita* de Ven., hanno l' origine medesima del *guet* francese.

[2] *Che* soverchio, come in *ondechè*, *comechè*, e simili.

Ainsi les villes de Paris et de Lyon à elles seules soutiennent les rois de France et viennent à leur secours dans leurs nécessités les plus urgentes, car il est plusieurs provinces dont ils ne retirent pas même un sou, et le peu d'argent qu'elles fournissent s'en va en pensions et en remboursements d'anciennes dettes. C'est pourquoi Paris jouit de priviléges et d'exemptions que n'ont pas les autres villes, et qui y attirent ce grand concours d'habitants qui le remplissent en entier. Sur les places mêmes on voit de petites boutiques en bois construites par de pauvres gens qui s'ingénient pour gagner leur vie. Il n'y a d'espace vide que le marché aux chevaux, où l'on voit tous les samedis rassemblés mille à deux mille chevaux à vendre, ce qui a l'air d'une revue militaire. Mais là même, dans peu d'années, tout sera couvert de maisons; on y bâtit déjà.

Divers quartiers de la ville ont des palais de justice : tout auprès se trouvent les prisons, qui sont presque innombrables. Dans les grandes rues, il y a une petite loge où demeurent des sergents dont les fonctions répondent à celles de nos huissiers. Ceux qui exécutent les arrêts de la justice, et qui font la ronde toutes les nuits pour saisir les délinquants, sont appelés le guet; leur chef est le chevalier du guet. Chaque paroisse a un commissaire qui commande un certain nombre d'hommes obligés d'entretenir un cheval et de servir, même en rase campagne s'il le faut. Pendant la nuit ceux-ci vont chevauchant dans la ville, et ils font un si grand tapage qu'ils donnent aux malfaiteurs le signal et le temps de se sauver.

Le prigioni (come ho detto) sono molte, e tutte quasi sempre piene; con tuttochè non sia quasi mai giorno che in una o in un' altra parte della città non si veggia justiciar[1] le persone; per il più, appicati. Anci quelli che sono sentenziati assenti, se non si possono aver nelle mani sono fatti morir in pittura, cioè appicandosi l' imagine di quel tale alla forca. Nel qual caso si fa la medesima spesa, s'usano le medesime cerimonie, come se vi fusse il corpo medesimo del delinquente, facendovi andar il gheto a cavallo per custodia, condur quest'imagine sul carro, e accompagnarla anco dal sacerdote: che tiene non so che di barbaro.

Basterà quello che ho detto fin qui della città di Parigi: ora parlerò toccando qualche particolare di quello che ho potuto penetrare del re medesimo, delle regine, e delli principi che ora sono di più riputazione e di più seguito in Francia.

Ha il re presente, Enrico terzo, re di Francia e di Polonia, ventotto anni, essendo nato alli 29 di settembre del 1551. E fu levato dal battesmo[2], e postoli nome Edoardo Alessandro di Francia, duca d' Angoleme; ma la madre per retenir viva la memoria del marito volse che fusse chiamato Enrico. È di statura più tosto grande che mediocre, e più tosto scarmo che proporzionato. Ha il viso lungo, e il labro inferiore col mento che li pende, come alla madre: gli occhi vaghi e umani, la fronte spaziosa; in fine tutta la persona delicata: la quale però porta con una dispostezza mirabile, dilettandosi di vestire superbamente, carico di gioie e di parfumi. Porta quasi sempre la barba rasa, e usa di portar monili, e braccialetti, e pendenti all' orecchie. Nell' esercizio di[3] corpo non mostra di dilettarsi molto, tutto che riesca con molta leggiadria in maneggiar cavalli, e giuocar d' arme. E se pur move il corpo, lo move con la danza, qualche poco con[4] giuoco della palla, più tosto che con la caccia. E però vien giudicato d' esser più inclinato alla pace e al riposso[5] ch' alla guerra,

[1] Nel cod. *justiziar* spesso.

[2] Dante, Maestruzzo. Più sotto *parfumi*, franc.

[3] Forse *negli.... del.* — [4] Forse *col.*

[5] Così nel veneto.

J'ai dit que les prisons sont nombreuses; j'ajoute qu'elles sont presque toujours pleines. On voit cependant tous les jours dans une partie de la ville ou dans l'autre justicier des gens dont la plupart sont pendus. Les absents sont exécutés en effigie : la dépense et les cérémonies sont les mêmes, que si le coupable était là. La garde à cheval accompagne le mannequin, et le prêtre marche à côté. Ces formalités, ce me semble, sont tant soit peu barbares.

En voilà assez sur Paris. Je dirai brièvement ce que j'ai pu savoir sur le compte du roi, des reines, et des princes les plus renommés et les plus puissants de la France.

Henri III, roi actuel de France et de Pologne, a maintenant vingt-huit ans, étant né le 19 septembre 1551. Sur les fonts baptismaux il fut nommé Alexandre-Édouard, duc d'Angoulême; mais sa mère, en mémoire de son mari, lui donna le nom d'Henri. Il est d'une taille plutôt grande que médiocre, et plutôt maigre que proportionnée. Il a la figure allongée, la lèvre inférieure et le menton un peu pendants, comme sa mère; les yeux beaux et doux, le front large; enfin toute sa personne est délicate; il a le port noble et gracieux. Il aime les riches habillements, les joyaux, les parfums. Il est presque toujours rasé, et il fait usage de bagues, de bracelets, de boucles d'oreille. Les exercices du corps ne l'amusent guère, quoiqu'il réussisse beaucoup à manier avec adresse un cheval et à faire des armes. S'il fait du mouvement, c'est en dansant ou en jouant à la paume[a] plutôt qu'en se livrant à la chasse. Aussi le croit-on plus incliné à la paix qu'à la guerre. Sans parler de cette éducation que reçoivent

[a] « Deux fois la semaine tenez la salle de bal, car j'ai ouï dire au roi votre grand-père qu'il fallait deux jours, pour vivre en repos avec les Français et qu'ils aimassent leur roi, les tenir joyeux et occupés à quelque exercice. » (Catherine à Charles IX.)

nè[1] a i moti. E lasciando[2] parlare di quella educazione che sogliono aver tutti li gran principi non solo nelle scienzie e arte liberali, ma in ogni sorte di virtù, ancora dirò solo quel che ho potuto conoscere della natura e inclinazion di questo re. Che è (come ho detto) del tutto lontano dalle guerre, non pure dalle sue del suo regno contro i suoi rebelli (come si è veduto in tante occasioni, che la fortuna ha mostrato favorire[3] per castigarli e per farsi temere), m' ancora delle straniere, come si è visto, se non fusse mai per altro, dall'[4] occasione di Fiandra. Essendosi fatte tante offerte da' Fiamenghi, quando venne quella voce falsa che le genti del re di Navarra avevano preso Fonterabia, non pure il re ne fe far scusa col re cattolico, ma con gli altri principi di cristianità. E avendo, in fine, qualche sospetto che li moti del marescial di Bellagarda nel marchesato di Saluzzo fussero stati fomentati da qualche principe italiano, e da qualche ministro del re di Spagna, lo dissimulò nondimeno, e non volse mai prestar l' orecchie per non esserne del tutto certo. Tuttavìa mentre sua altezza fu luogotenente del re Carlo, suo fratello, quando si chiamava monsignore d' Angiù, ebbe quel nome che si sa di guerriero e di prencipe[5] bellicoso, nemico de i rebelli[6] di Dio e della corona di Francia; accrescendo questa sua reputazione con le due giornate tanto illustri di Giarnach e Moncontur, con l'assedio della Rochiella[7], e finalmente con la persecuzion dell'ugonotti[8] e delli seguaci dello Amiraglio. Le quai cose, o perchè veramente fussero esseguite con[9] consiglio e con la deliberazione di chi lo governa e consiglia[10], o con l' ordine di chi le commandava[11], o pure perchè egli avesse diversa natura, accrebbero in tanto la sua reputazione e il grido della sua fortuna, che fu chiamato da' Pollachi, gente lontanissima e quasi barbara per modo di

[1] Boccaccio : « Il dolore, nè i pensieri che della sua giovane aveva, non l' avrebbono lasciato. »

[2] Senza il *di*, non usitato nel senso di *tralasciare*.

[3] *L'ha mostrato*, o simili.

[4] Forse *all'*.

[5] Così il Bentivoglio, e parecchi del 500.

[6] Petrarca, Varchi, Boccaccio : *rebellione*

[7] Bentivoglio : *Roccella*.

[8] Così nel codice.

[9] Forse *col*.

[10] Forse aggiunto.

[11] Nell' esercito.

tous les grands princes, auxquels on a coutume d'apprendre les sciences et les arts libéraux, et encore toutes sortes de vertus, je me bornerai à dire ce que j'ai pu connaître sur son caractère et ses inclinations. Il est, comme je l'ai dit, très-éloigné de la guerre, non-seulement de la guerre civile contre ses sujets révoltés[a], ainsi qu'on l'a vu en plusieurs occasions où il aurait pu les châtier d'une façon exemplaire, mais encore des guerres étrangères, comme l'a montré l'affaire de Flandre. Il rejeta les offres des Flamands, et dès que courut le faux bruit que les gens du roi de Navarre avaient pris Fontarabie, il en fit ses excuses au roi catholique et à tous les princes chrétiens; enfin, au moment où il y avait tout lieu de soupçonner que les mouvements de Bellegarde dans le marquisat de Saluces étaient fomentés par quelque prince italien et par quelque ministre espagnol, il dissimula néanmoins et ne voulut pas en entendre parler, de peur d'apprendre la vérité de la chose.

Toutefois lorsqu'il était lieutenant du roi Charles, son frère, et qu'il était duc d'Anjou, il acquit le renom de guerrier[b] et de prince courageux, ennemi des rebelles à Dieu et à la couronne de France[c], et cette réputation s'accrut encore aux journées de Jarnac et de Moncontour, au siége de La Rochelle, et par la proscription des huguenots et des partisans de l'amiral. Ces actions, dues ou au conseil de ceux qui le dirigeaient, ou aux ordres de ceux qui commandaient, ou à lui-même, s'il était alors un autre homme, portèrent si loin sa réputation et élevèrent si haut sa fortune, que les Polonais, peuple si éloigné de nous et presque barbare, lui of-

[a] « Cercò sottili ritrovamenti per liberarsi dal giogo delle fazioni... Concepirono tanto odio contro di lui l' una e l' altra parte, che la sua religione fu stimata ipocrisia, la sua prudenza malizia, la sua destrezza viltà d' animo, la sua liberalità prodigalità licenziosa. Spregiata la sua domestichezza, odiata la gravità sua, detestato il suo nome, imputate di vizi enormi le sue domestichezze. » (Davila, p. 84.)

[b] « Fu prima capitano che soldato..... vide giornate sanguinose, soggiogò fortezze tenute inespugnabili, acquistò l' animo de' popoli longamente remoti. »

[c] « C'est lui, dit-on, qui, de concert avec sa mère, poussait Charles IX au massacre d'août. » (*Le Réveille-Matin des Français.*)

dire, per loro re, preponendolo alla imperial casa d'Austria e al re di Svezia e di Moscovia, suoi vicini, e uniti di costumi, e quasi di leggi e di favella. Ma giunto ch'egli fu in Polonia, e doppo in Francia, mostrò di aver li pensieri lontani del tutto dalla guerra, e di voler più tosto consolar li suoi popoli con la pace, che mostrar segno d'avarizia e di ambizione col sostentar la guerra. Il che non saprei dir se gli sia tornato a commodo o no; perchè, in quanto al regno di Polonia, s'è detto in altro luogo che vi si fermò così poco che[1] potèa seguitar alcun segnalato effetto contra li nemici forestieri: ma quanto a quello di Francia, è commun opinione che s'egli si fosse rivoltato subito ch'arrivò a Lione (avendo il fratello e il re di Navarra prigioni) verso Parigi, overo verso il Poitù e Linguadoca, come andò in Avignone, non è dubio ch' averebbe posto tanto terrore a' suoi nemici e rebelli, che sarebbon venuti a chiedergli misericordia, nè mai più averebbono auto animo d'alciar[2] la testa. Che avendo essi fino all'ora, conosciuta la gran benignità del re, hanno più tosto poi in parole mostrato d'esserli obedenti[3] servitori che mostratolo in effetto; e con ogni picciola occasione o di querele particolari o di mal contentamenti hanno auto animo di farsi la ragione da se, con poca reputazione del re, con danno della corona, e con sospetto della cristianità tutta.

Ha sua maestà una altra qualità, che gli è più propria d'ogni altra: che è il donare, per dir il vero, più che liberalmente, per non dire profusamente. Il che non pure dà mala satisfazione a' suoi popoli (perchè bisogna ch' essi suppliscano a tutto, e che trovino li denari, non bastando l'entrate regie), ma anco alli particolari medesimi, perchè avviene spesso che chi è troppo pronto a donar il tutto a pochi, bisogna che si mostri ingrato o poco conoscente[4] fra[5] l'altri. Ch'è causa delle invidie e discordie seminate e nodrite nelle corti, come si vede in quella di Francia specialmente: che perciò ne son

[1] Manca forse un *non*.

[2] Alzare l' ha creduto del dialetto, però l' ha veduto nobilitare.

[3] Boccaccio: *ubbidente*.

[4] Petrarca. Per *riconoscente*.

[5] Forse sbaglia il cop.

firent le trône et le préférèrent à la maison d'Autriche, aux rois de Suède et de Moscovie, leurs voisins, et unis à eux par les liens des mœurs, et presque des lois et du langage. Mais aussitôt qu'il fut arrivé en Pologne, et après qu'il fut de retour en France, il se montra tout à fait ennemi de la guerre, sans convoitise et sans ambition, ces deux motifs ordinaires qui poussent les hommes sur le champ de bataille. Je ne sais si ces habitudes lui ont plus profité que nui. Quant à la Pologne, il n'a pas eu le temps de faire voir ce dont il était capable; mais quant à la France, on croit communément que s'il avait déployé plus d'énergie dès son avénement, et qu'il eût gardé prisonniers son frère et le roi de Navarre, en se dirigeant vers Poitiers ou bien en Languedoc, au lieu d'aller à Avignon, il aurait intimidé les rebelles, qui seraient venus implorer sa clémence, et n'auraient plus osé relever la tête. Mais à la fin, connaissant son humeur si bénigne, ils se sont montrés ses serviteurs obéissants plutôt en paroles qu'en effets; et à la plus petite occasion de querelle ou de mécontentement, ils se sont fait justice eux-mêmes *, ce qui a décrédité le roi, nui à la couronne, et mis en défiance la chrétienté tout entière.

Le roi a encore une qualité qui lui est plus propre que toute autre, c'est de donner avec une libéralité déréglée, qui mécontente non-seulement ses peuples, obligés de fournir à tout et de trouver l'argent, les revenus ordinaires ne suffisant pas, mais encore les particuliers eux-mêmes; car en donnant tout à quelques-uns il n'y a pas moyen d'être reconnaissant envers les autres. De là les jalousies, les discordes qui remplissent les cours, et nommément celle de France; de là les querelles et les meurtres des grands. Sa majesté ne donne pas selon le mérite (je parle du mérite de ceux qui lui plaisent), mais selon sa générosité, qui n'a pas de bornes.

* « Les gentilshommes obéissent en ce temps mal volontiers, sinon à ceux à qui ils ont quelque particulier respect. » (*Lettre du cardinal d'Armagnac*, en 1578.)

seguite querele e morti di principali. Non contentandosi il re di donar secondo il merito di chi lo serve (parlo di quelli che gli son in grazia), ma secondo la magnanimità dell' animo suo, che in questa parte non è compresa certo da alcun termine. Di modo che si può dire povero padrone di ricchi servidori. Perchè non pure dona denari e giogie, ma palazzi e città intiere. E siccome è di danno a lui solo, così s' ingrassano li tesorieri e altri officiali, li quali di ogni *placet* che vien accordato dal re, ne vogliono la lor parte, come ne vogliono anco i secretari e li procuratori. A questa tanta liberalità di sua maestà si tentò, nelli ultimi Stati di Bloes, di persuader qualche moderazione : ma perchè era di molto più possente quella parte a chi vien donato che quella che sumministra[1] doni, non fu fatto altro. Tuttavia il vescovo di Lione ricordò questo per uno delli punti principali, per la sollevazione della corona, del clero, e del popol istesso. Ma il re, quando li viene parlato di questo, dice che è re, nato di re; che bisogna che doni, e che li rincresce di non aver più per più donare.

Non pare che sia molto inclinato alle donne, se ben volontieri passa il tempo ora con questa, ora con quella dama, divisando[2]. È in somma di natura facile e dolce, ascoltando tutti, pigliando le richieste da tutti per la via. Ascolta li ambasciadori con molta pazienza. E con tutto che possegga la lingua italiana, non parla però mai in altra che nella francese. Si diletta[3] aver cani e uccelli per le sue camere, e picciol[4] nani. Nelli suoi gabinetti ha piacer di far travagliar qualch' uno d' alchimia o di machine o d' artificii ingeniosi[5]. E come che sia della natura che ho detto, si può credere che non odii alcun prencipe al mondo, se non per qualche secreta costellazion[6], o per l' antica emulazione delli suoi precessori, più

[1] Firenzuola, Segni, Segneri.

[2] Gallic. Ma *divisare* per descrivere è in Dante e in altri. E negli atti odierni in Tosc. *suddivisato* vale *suddetto*.

[3] Senza il *di* ha es. anal.

[4] Se si tronca il femin. *picciola*, molto più il masc. plur.

[5] Bembo.

[6] Forse err. E quà e là alcuni altri simili troncamenti alla ven.

On pourrait dire que le roi de France est un maître pauvre de serviteurs fort riches : il donne non-seulement de l'argent et des joyaux, mais des palais et des villes. C'est à lui seul qu'en revient le dommage. Les trésoriers et les autres officiers en profitent : sur chaque *placet* ceux-ci veulent leur part, ainsi que les secrétaires et ceux qui procurent ces faveurs.

On tenta de modérer cette grande libéralité du roi dans les derniers états de Blois; mais les gens qui reçoivent étant plus forts que ceux qui payent, on n'y parvint point. Cependant l'évêque de Lyon soutint que c'était un des principaux moyens de soulager la couronne, le clergé et même le peuple. Mais sa majesté, lorsqu'on lui fit part de cela, répondit qu'il était roi et né de rois, et qu'il voudrait posséder encore davantage pour donner avec plus de largesse.

Le roi, à ce qu'il semble, n'a pas trop de goût pour les femmes ; mais il passe volontiers son temps à deviser tantôt avec une dame, tantôt avec l'autre[a]. Il est affable et doux ; il donne audience à tout le monde ; il reçoit dans la rue les requêtes qui lui sont présentées ; il écoute les ambassadeurs avec patience[b]. Quoique sachant bien l'italien, il parle toujours français. Il s'amuse à garder dans ses appar-

[a] Catherine recommandait à Charles IX de passer tous les jours une heure au moins de l'après-dînée à causer avec les dames, chez elle ou bien chez la reine, « afin que l'on connût une façon de cour, qui est chose qui plaît infiniment aux Français. »

[b] C'est cette affabilité, nous l'avons déjà vu, qui rendait populaires les rois en France. Bentivoglio, un peu plus tard, s'en plaint, comme un bon diplomate qu'il est : « Quel cacciarsi non solo in camera e non solo in vista ma sul fianco del re, e non solo i signori grandi e le persone di qualità considerabile, ma quelle ancora di minor condizione, si stima quì grandezza maggiore e maggior pompa di maestà. Io mi dispero le tante volte perchè all' udienze non trovo quasi spazio che basti fra le mie parole e le orecchie del re. » Parmi les avis de Catherine à son fils on remarque le suivant : « Après dîner, pour le moins deux fois la semaine, donnez audience ; qui est une chose qui contente infiniment vos sujets. »

tosto che per particolar interesse d' aggrandir il suo imperio, o per timore che li siano tolti li suoi stati.

Per il contrario, monsignor d'Alanzon, suo fratello ha il spirito più bollente e vindicoso[1]; e, per dirla in una sola parola, applicato a mutazione non pure del suo ma de l'altrui paese. Il che li è riuscito male fin ora, perchè, tentando egli le cose con poco consiglio, e forsi senza fondamento, ne seguono poi dell'effetti che si veggono. Perchè, vivendo il re Carlo, e vedendo egli che molto meglio di lui era veduto monsignore d'Angiù, e che tutti li negozii passavano per le sue mani, facilmente venne in piega[2] seco, per occasione d' una querela particolare che fu attaccata tra due servitori di un[3] e dell' altro. La qual passò tanto innanci e pigliò tanta fiamma, che per due volte (l' una prima che il re partisse per la Polonia, l' altra doppo partito Monsignore) prestò l'orecchie alli scelerati[4] che lo consigliavano di conspirar[5] contra la persona del re e di farse padrone del regno, promettendoli aiuti dalli prencipi di Germania, e del duca Gazimirro[6] specialmente: che fu causa di far entrar per due volte li raistri in Francia. Con tutto questo, e perchè la[7] malignità del negocio[8] non nasceva da lui, e per schivar l' occasion di maggior scandalo, per consiglio della madre, e per particolar clemenza del re, non è stata mai fatta altra provisione che quella che si sa, cioè di farlo guardar prigione, e venir fino allo atto di non pure levar l'arme a suoi servitori ma a lui medesimo la spada; cosa ch', a giudizio di molti, non ha fatto altro che sostentare e nodrire le sue

tements des chiens, des oiseaux et des nains. Dans ses cabinets il occupe des alchimistes, ou bien des ouvriers qui travaillent à de beaux engins mécaniques. S'il montre de l'inimitié envers quelque prince, c'est d'après quelque secrète influence, ou bien quelque ancienne rivalité entre eux et ses devanciers, plutôt que dans le but particulier d'agrandir ses états ou dans la crainte de les perdre [a].

Monsieur d'Alençon, son frère, a l'esprit plus ardent, plus vindicatif, et, pour le dire en un seul mot, il a l'esprit porté aux changements, non-seulement en France, mais dans les pays étrangers. Jusqu'à présent cela lui a mal réussi, car des tentatives faites sans prudence et sans fondement ont eu les résultats que nous avons vus. Du vivant de Charles IX, le duc d'Alençon, voyant que le duc d'Anjou lui était préféré et que toutes les affaires passaient par les mains de celui-ci, rompit avec lui, à l'occasion d'une querelle qui eut lieu entre deux de leurs serviteurs. Les haines s'aigrirent à tel point, qu'à deux reprises, avant le départ d'Henri pour la Pologne, et même après, il prêta l'oreille à des hommes méchants qui lui conseillèrent de conspirer contre son frère et de s'emparer du royaume. Ils lui promirent l'aide des princes d'Allemagne, et notamment du duc Casimir, ce qui fit entrer deux fois les reîtres en France. Cependant, comme on sentait bien que ce n'était pas de lui que venait le mal, et comme on voulait éviter le scandale, le roi, naturellement bon, et persuadé d'ailleurs par sa mère, ne fit autre chose que lui ôter l'épée des mains, désarmer ses serviteurs, et le garder prisonnier. Ces actes l'irritèrent contre la reine encore plus que contre son frère, parce que c'était elle qui gouvernait dans les premiers temps, lorsque le roi revint de Pologne. Monsieur d'Alençon espérait et demandait instamment d'être nommé lieutenant du royaume, et il ne le

[a] « Prudenza singolare, magnanimità regia, magnificenza inesausta, pietà profondissima, ardentissimo zelo di religione, perpetuo amore verso i buoni, odio implacabile contro i cattivi, desiderio grandissimo di giovare ad ognuno, facondia popolare, piacevolezza degna di principe, ardore generoso, valore ed attitudine maravigliosa nell' armi. » (Davila, II, 84.)

male sodisfazioni[1], più forse contra la madre che contra il fratello, in mano della quale consisteva tutta la somma del negocio, quando il re tornava di Pollonia. Di modo che, non essendo poi mai stato dichiarato il luogotenente, come egli si prometteva e dimandava instantemente; e vedendo che per queste e[2] per molte altre cose doppo il ritorno in sua[3] corte, dalla presa della Sciaritè e dell' Issoria, l'uomo facea[4] poco conto di lui, per quanto dicono li suoi, sdegnato in fine partì di quella maniera che si è gia scritto, quasi fuggendo, mostrando in quell' atto un animo molto lontano dalla publica quiete, e confermando questa opinione con alcune dimande che fece appresso *.

Per tutte queste azioni, Monsignore vien stimato spirto[5] vivo e ambizioso, non ostante ch' egli abbia le cera assai allegra, sebben la faccia bruna et tarita[6] dalle varolle[7], con poca barba, che mette adesso, non avendo più che venticinque anni, essendo nato li 18 di marzio 1554.

Quando fu levato dal battesmo, li fu posto nome Ercole di Francia, duca d'Angiù; ma piacque poi alla regina che se gli mutasse il nome, e si chiamasse Francesco, per rinovellar[8] la memoria di Francesco secondo. È di statura mediocre, e, si può dir, picciola, ma ben

* Ma l' occasione di Fiandra, alla quale egli si voltò, liberò la Francia di pensiero. Ma ancora in quella egli se ne repentì tosto, partendo mal sodisfatto de i Stati; avendo perduto assai con acquistar l'amicizia de i Spagnoli. Retornato di Fiandra nelli suoi stati, o tocco da Spirito Santo o mosso da qualche bon con-

[1] *Mal soddisfatto* è nel Caro e nell' uso. Mala soddisfazione non si dice, come *malcontento* sost. E, taluno l' avesse anco detto, non è da ripetere.

[2] Manca nel cod. l' *e*.

[3] Forse *suo in*.

[4] *Si faceva. L' uomo* ital. (che dicesi tuttora nel napol. in senso simile) e l' *on* francese vengon da *homo*.

[5] D' uomo parlando, M. Vill. : « Spirito malizioso inquieto. » *Spirto* dicesi in alcuni luoghi in Dalmazia tuttora, e non *spirito*.

[6] Non l' ho mai sentito. In Dalmazia, in questo senso *tarmato*.

[7] Nel ven. *varole*. Il doppio *l* o sarà per isbaglio, o preso al solito dal francese. *Varola* per *variuolo*, perchè *variuolo* viene da *vaio*, e *vaio* da *vario*, che Dante dice *varo*. Borghini : « Pelle variata di bianco e nero. » Vaiolato dicevano per *vaio*, e l' ha il Cresc. *Le vaiuole* è nel Bembo.

[8] Dante. V. S. Fr. *rinovato*.

fut pas : voyant qu'après sa rentrée à la cour et la prise de la Charité et d'Issoire on ne faisait guère cas de lui, il s'en montra fort indigné, prit le parti de s'échapper, ainsi que je l'ai dit plus haut, et fit éclater des dispositions contraires à la tranquillité du royaume [a].

Tout cela lui fait attribuer un esprit vif et ambitieux. Il a une physionomie ouverte et joviale, le teint brun et le visage marqué de la petite vérole. La barbe commence seulement à lui pousser, car il n'a que vingt-cinq ans, étant né le 18 mars 1554. Sur les fonts baptismaux on le nomma Hercule de France, duc d'Anjou ; mais la reine l'appela François, en mémoire du roi défunt. Sa taille n'est pas grande, mais elle est bien prise ; sa chevelure est noire et bouclée, et elle se relève sur le front, ce qui semble allonger sa figure. Il ne se plaît pas beaucoup aux exercices du corps ; quant au manége, il s'y essaye quelquefois, mais sans grâce. Dans les affaires et dans les audiences il est très-complaisant, et tâche de se concilier les Guises, bien que, à vrai dire, il ait beaucoup plus de confiance dans les maisons de Bourbon et

siglio, si risolse di venir in corte, come fece ; e se ben la resoluzion fu buona e salutifera per il regno, fu però tanto fuora dell' opinion delle persone, che a gran pena si credeva da chi lo desiderava e lo sapeva. L' andata sua in Ingliterra non fu stimata manco troppo savia deliberazione, perchè (oltre il pericolo (in) ch' egli pose la sua persona, d' andar disarmato in mano di gente nemica alla nazion francese, con tutto che n' avesse passaporto ampio della regina, e il rischio ch' egli corse di esser preso dalli Spagnoli quando ne fussero stati avertiti), ritornato che fu senza alcuna conclusione, parve che fusse una cosa fatta con poca dignità di se stesso da un prencipe di sangue reale così prossimo alla corona com' egli è ; e tanto più quando si vede il negozio andar in fumo.

[a] Il résume les faits qu'il a déjà racontés.

compressa[1] e ben proporzionata. Ha la capigliatura negra e riccia[2], ma la porta molto alta, che gli fa la faccia più lunga. Non si diletta molto dell' essercizio del corpo, se non qualche poco di piccare[3] il cavallo, e non riesce manco[4] in alcuno con molta leggiadria. Nell' udienze e nel negocio si mostra molto paziente, cercando quanto si può di obligarsi alla casa di Guisa: seben (per dir il vero) ha più confidenza con quella di Borbone e di Montmorensi, e di farsi benevolo in generale a tutt'il regno con certe vie che son grate al popolo e molti grandi ancora, che si movono per proprio e particolar interesse. Perchè in quasi tutte le sue iustificazioni e protesti[5] fatti da lui quando si è trovato fuor di corte, ha mostrato sempre di desiderar le reformazioni del regno, per regolazion di finanze e di magistrati, levando questi di mano de' forestieri, e moderando quelle con levar le gravezze, e confermar l' antichi privilegii e instituti, dicendo che per esser lui così prossimo alla corona come è, li par conveniente di averne particolar cura. Ma da molti è interpretato in altro modo, dubitandosi che tutte queste siano mascare[6] e veli per coprir la sua natura inclinata a la guerra e alli tumulti, procedino per qualsivoglia causa.

La regina madre, con tutto che sia fatta vecchia molto, mostra[7] però ancora assai fresca donna del viso[8]: non avendo quasi alcuna crespa nel viso, oltre che è anco aiutata dalla grassezza e pienezza del viso, con labro[9] inferiore che gli pende, come hanno tutti li suoi figliuoli. Veste in abito vedovile, con li veli negri giù per le spalle

[1] Boccaccio, e l' uso toscano vivente: corrotto da *complesso*. Il ms. ha *compreso*, piuttosto che tolto dal francese *bien prise*: vo crederlo error di cop.

[2] I Tosc. più com. *ricciuto*, o *riccioluto*.

[3] Franc.

[4] Per *nè anco*. Ora è più napolitano che toscano.

[5] Ariosto.

[6] Così nel ven. L' *a* per *e* scambio freq.

[7] Per *parere*. Boccaccio: « Mostra che questa salvia sia velenosa. » Sacc. « Gl' ipocriti nelle parole e negli atti mostrano santi, e negli effetti son diavoli. »

[8] Così poeticamente diciam *bella degli occhi*, e sim.

[9] Così nel ven. e nel lat. e nell' ital. comune in poesia. E tutti: *labiale* non *labbiale*.

de Montmorency. Il affecte des manières populaires; mais il cherche en même temps à plaire aux grands, qui se remuent, poussés par leurs propres intérêts. Dans tout ce qu'il a écrit pour se justifier ou pour se plaindre lorsqu'il était hors de la cour, il a toujours montré le désir de réformer le royaume, de régler les finances et la magistrature; d'ôter les offices publics des mains des étrangers, de diminuer les impôts, de consolider les anciens priviléges et les anciennes institutions; car il disait que c'était à lui d'y songer, comme étant le plus près du trône. Mais d'autres pensent que ce ne sont que des prétextes pour voiler son amour des dissensions et des troubles.

La reine-mère, quoique fort âgée, conserve encore une certaine fraîcheur : elle n'a presque aucune ride sur son visage, qui est rond et plein; elle a la lèvre inférieure pendante comme tous ses enfants. Elle garde toujours ses habits de deuil, et elle porte un voile noir qui lui tombe sur les épaules, mais ne descend pas sur le front. En sortant elle se coiffe toujours d'un chapeau de laine qu'elle met par-dessus. Les Français ne voulaient pas reconnaître d'abord son esprit et sa prudence; mais à présent on la regarde comme quelque chose de surhumain; car on voit bien que c'est elle qui fait tout, et qu'en gardant prisonniers Monsieur et le roi de Navarre, lorsque le roi revint de Pologne, elle ne pouvait pas se conduire avec une prudence plus utile au pays. Dans les derniers troubles elle interposa toujours sa médiation : c'est ce qu'on assure, et la chose est croyable, à cause de l'inclination du roi. Du temps de François II et de Charles IX on se

che però non calano nel fronte. E come esce fuori, porta sempre un capello di lana per di sopra. È stimata donna di tanto giudizio e valore che, con tutto che Francesi non abbino voluto confessarlo per l'adrietro[1], anzi abbino affermato il contrario, ora la tengono per cosa divina, vedendo bene che ella è quella che fa il tutto, e che nel negozio della prigionia di Monsignore e del re di Navarra, quando sua maestà cristianissima tornava di Pollonia, non si poteva diportare con più prudenza nè con maggior salute del regno. Ne i turbuli ultimi si tien per certo ch'ella sia stata sempre mediatrice; il che non par difficile a credere, nascendo questo dall'inclinazion del re: perchè, siccome in effetto a i tempi di re Francesco secondo e di Carlo nono ella fu stimata donna ambiziosa, e causa di molti disordini in Francia) come quella che dubitando esser esclusa non pur del governo ma da i consigli ancora, col suo favorire e accostarsi or a una parte, ora a un'altra, cioè ora alla casa di Lorena, ora a quella di Borbone, nodrì le nemicizie particolari, e li diede più fomento che non avevano; e vedendo che quei due re, benchè d'età tenera, volevano governar e commandar essi, tornavano a commodo di lei i turbuli della Francia, per esserne[2] necessariamente adoperata), così con questo re, non volendo egli obligarsi molto alle turbazioni[3] delli negozii, remettendo il tutto alla madre, fa ogni cosa per contentar tutti *.

* E perchè in effetto si conosca la sua prudenza e la sua destrezza, perciò ella sempre persuase la pace, e non ebbe fatica, essendone sua maestà tanto inclinata: seguitò Monsignore in Angers, quando partì di corte fuggendo, o avesse o non avesse egli animo di sturbare il regno; basta che ella acquetò tutti quei strepiti: e fu giudicato per manco male che il tumore di quel sangue bollente s'aprisce la via verso Fiandra. Accompagnò e condusse la figliuola al re di Na-

[1] Dante: di *retro* e *di rietro* e a *retro* e *retro*.—Alleg. *dirietro*.—Sacch. *a drieto*.—Borgh. *dreto*.—Cavalca, *drietro*.—Buti, *a rieto*. L'*adrietro* del nostro, se non è sbaglio, è il *drietro* del Cav. giuntovi l'*a*.

[2] Forse *esservi*.

[3] Noi diremmo *disturbi*, i Lat. *turbæ*. Così S. Padri: «Non sia tocco da veruna turbazione.»

plaignait de son ambition, qui causa de grands maux à la France; parce qu'elle craignait d'être exclue, non-seulement du gouvernement des affaires, mais encore des délibérations du conseil. Alors elle tâcha, en appuyant tantôt la maison de Lorraine, tantôt celle de Bourbon, d'attiser les haines privées, pour en tirer profit. Elle voyait d'ailleurs que les deux rois, quoique jeunes, voulaient eux-mêmes diriger les affaires[a]. Ainsi, pour se rendre nécessaire, il lui fallut des troubles, et elle les fomentait de son mieux. Mais, comme le roi actuel n'aime guère les affaires[b] et s'en remet à la reine, celle-ci, n'ayant désormais aucun motif pour irriter les partis, tâche de les apaiser pour qu'on reconnaisse sa dextérité et sa prudence[c].

varra, che fu uno eccellentissimo mezzo d' accomodar le differenze sue, perciocchè non s' assicurando egli di venir in corte, e chiamandosi quando non fusse venuto, essendo segno di poco bono animo, fu molto salutifera questa via. Con la quale occasione poi ella accomodò, come s' è detto, nello spazio di sedici mesi (che fu in maggio), tutte le cose di Ghienna, di Linguadoca, di Provenza e del Delfinato; o almeno le compose di modo che non pure l' arme ma li sospetti cessarono. Ombreggiò l' accomodamento con Bellagarda al meglio che puotè; e tornata in corte, andò subito a trovar Monsignore un altra volta; stando continuamente in essercizio e in moto, come vivande della sua ambizione. Per la quale, come abbiamo detto, per confermarsi nel governo, fu quasi la rovina di Francia, quando, trattando li Stati di escluderla del tutto dal negozio, s' accostò e diede in preda al re di Navarra; così, confirmata che fu poi, si può dire che sia stata la salute. Ella è, come si sa, di casa de' Medici, figliuola di Lorenzo

[a] C'est un peu exagéré. Catherine, dans les avis qu'elle donne à Charles IX, lui conseille de tout voir lui-même. C'est elle qui réduisit en théorie cette centralisation qui, selon l'opinion du plus grand nombre, est la véritable cause de la grandeur de la France. Pour ce qui est des desseins ambitieux de la reine, qu'on ne doit ni nier ni pousser au delà du possible, voyez entre autres le Tocsin contre les massacreurs, page 19, 7e volume de la deuxième série des Archives curieuses.

[b] « La reine, qui tient ses enfants dans la manche et la France dessous ses pieds. » (*Réveille-Matin des Français.*)

[c] Il résume ici les opérations de la reine qu'il a déjà racontées, ou que nous connaissons par les autres relations, et il dit que l'exercice et le mouvement ne font que nourrir son ambition Il ajoute que Catherine tient à la France par sa mère, qui était comtesse d'Auvergne.

Questa gran prencipessa, come è del corpo indefessa così è dell' animo ancora, perchè e quando si veste e quando mangia, e quando dorme, si può dire, dà sempre audienzia. Per ordinario si mostra sempre allegra, e ascolta tutti; e favorisce molto la nazione italiana, la quale senza essa la farebbe molto male. E non so come si ritroveranno alcuni dopo la sua morte, e massime di quelli che son in odio al populo parigino e di tutta la Francia. In somma è magnanima, liberale, e robusta, e che mostra di aver a campar ancora qualche tempo. Il che piaccia a Dio, per conservazion di quel regno e per beneficio della cristianità tutta.

Per il contrario la regina regnante (che così si chiama la moglie del re), è di una natura tutta rimessa, e lontana dal negocio, attendendo solo alle sue devozioni, e a visitar le chiese, essendo quasi stimata, per la sua devozion, santa. E sebben ella non può disponer di molto, non avendo più di trecentomila franchi d'assignazione [1]; di quel poco però ch' ella ha, dispensa tutto, o poco meno, in elemosine e opere pie; trovandosi per questo quasi sempre poverissima. In tanto che, quando venne la nova in Francia della creazion del suo fratello al cardinalato, a quel gentiluomo che li l' ha porto [2], ordinò che li fossero donati cento scudi del sole. Ed essendole rimostrato che questo sarebbe poco a una gentildonna privata, non che a una regina, disse che non n' aveva più, e che non sapeva dove pigliarli. Pure si trovò modo di farli [3] trecento. Di viso e di fattezze ella è assai bella e graziosa, mostrando nel parlar e nel dar l' audienze una umanità mirabile. È molto grata, e tanto rimessa [4] che non mostra

duca d' Urbino, e nepote di Clemente pontefice septimo : ma però ella tiene in certo modo del sangue di Francia, perchè Madelena sua madre fu contessa d'Auvergna, e in lei s' estinse la casa di Bologna.

[1] Ora : *assegnamento*.

[2] Glie l' ha porta (la nuova); o *li l' apporta*, o *li la porta*.

[3] *Fare* per *raccogliere*, s' usa ancora. Far roba, fare acqua : s' è fatto tanto d' entrata. Buonarroti g. *far danari*.

[4] Per *semplice*, *modesto*, ha il Boccaccio

Cette grande princesse a l'esprit aussi robuste que le corps. En s'habillant, en mangeant, et je dirai presque en dormant, elle donne audience. Elle écoute tout le monde toujours d'un air gai. Elle protége les Italiens, qui sans elle se trouveraient mal en France ; et je ne sais vraiment pas ce que plusieurs d'entre eux deviendront après sa mort. Il y en a qui sont détestés dans Paris et dans tout le royaume[a]. Femme libérale, magnanime et forte, elle a l'air de vouloir vivre encore de longues années; ce qui serait à souhaiter pour le bien de la France et de toutes les nations chrétiennes.

La reine régnante est au contraire tout à fait éloignée des affaires: elle ne s'occupe que de visiter les églises, et elle est en odeur de sainteté. Quoique ses revenus ne dépassent pas trois cent mille francs, tout son bien cependant est dépensé en aumônes ou en bonnes œuvres : en sorte qu'elle est toujours pauvre. Lorsqu'on lui apporta la nouvelle de la promotion de son frère au cardinalat, elle voulait donner cent écus au gentilhomme qui vint l'en informer : et comme on lui remontrait que ce serait peu de chose même pour un particulier, elle répondit qu'elle n'en avait pas davantage et qu'elle ne savait où en prendre. On lui en fit donner trois cents.

Sa figure et ses traits sont jolis et gracieux; son affabilité dans les audiences est pleine de douceur et de simplicité. Rien ne la touche que la présence du roi son époux ; elle a toujours les yeux fixés sur lui comme une personne amoureuse. Dans les fêtes solennelles, c'est elle qui, avec force révérences, veut donner la serviette à sa majesté, lorsque celui-ci se met à table. Mais lui, à dire le vrai, n'en tient pas grand compte. La reine est d'une complexion très-faible, et on la croit inhabile à avoir des enfants : elle est plutôt

[a] « Le peuple accusait (les Italiens) d'avoir tué plusieurs petits enfants et pris le sang, les uns disant que c'était pour baigner le duc d'Anjou, pour quelque maladie secrète, et les autres pour la reine-mère. En somme, sous cette couleur plusieurs Italiens furent pillés et outragés par la populace, accusés d'être marrabets.... » (Avant 1572, *Tocsin contre les massacreurs.*)

ricever[1] mai contento nè allegrezza, se non quando il re suo marito è presente, dal quale non leva mai gl'occhi, come si faccia[2] un'inamorata verso il suo amante. E nelle feste solenni con mille reverenze e inchini vole ella medesima dar la salvetta[3] a sua maestà, prima che si segga a tavola; non ostante ch'il re, per dir il vero, non ne facia[4] molto conto. È di spirito e di complessione molto debole; e perciò vien[5] esser stimata inabile alla generazione. È piutosto magra di corpo ch' altramente. Ha però gli occhi vivaci, la fronte e il resto della facia delicata, con bellissime fattezze, e capelli biondi. Veste però, per ordinario, positivamente[6]; seben qualche volta nelle feste solenni e nelle cerimonie (credo io più per piacer al marito che per pompa) si carica di giogie e di vestimenti reali. Si crucia che non può aver figliuoli; e per averne fa tutte quelle elemosine e quelle opere pie ch' ella può, visitando monasterii, ospitali e molti altri luoghi devoti. Tien presso di lei quasi sempre una sua sorella, ch' è da marito. E si diceva che fu già trattato di darla al principe di Condè. Ella è, come si sa, Luisa figliuola del duca di Vaidemonte, ch' è un ramo della casa di Lorena, stimata da loro per la più antica e più nobile che sia in cristianità, non solo perchè d'essa sono usciti tanti imperadori e re di Francia e Gerusalemme, e di Portogallo, ma ancora per le egregie fazioni che fecero li suoi antecessori[7] contro infideli in Soria, nel conquisto di Terra Santa; di che tutte le istorie ne son piene. In ogni caso, s'ella venirà[8] mai al negozio e al maneggio delle cose di regno per participazione di dignità, si può credere serà[9] sempre graziosissima principessa, e molto quieta.

[1] Dante: « Ricever fatica. » Cicerone: « Voluptatem capere. »

[2] O *faria*. Ma può stare ancor *faccia*.

[3] Cod. *salveta*.

[4] Più etimol. Davanz. e altri *facia* per *faccia*. Più sotto *facia*. E i naturalisti: *angolo faciale*.

[5] Forse *a essere*. Idiotismo. Nelle Marche è più strano ancora: per dire *è*, dicono *viene a esser che sia*.

[6] V. Pittori: « Non ostante che fosse ricchissimo, viveva assai positivo. »

[7] Per *antenato*, il Boccaccio.

[8] Anco ne' vecchi Toscani *venerà*.

[9] Cod. *se serà*.

maigre qu'autre chose, mais elle a les yeux vifs, les cheveux blonds, le front pur, les traits fins. Son habillement est modeste; mais dans les jours solennels, pour plaire, je crois, à son époux, elle se charge de joyaux et de vêtements magnifiques. Son grand chagrin est de ne pas avoir d'enfants. Pour en avoir elle fait beaucoup d'aumônes et de bonnes œuvres, elle visite les hôpitaux, les couvents et les lieux saints. L'une de ses sœurs est toujours avec elle : le bruit courait qu'elle allait la marier avec le prince de Condé. On sait que son nom est Louise, fille du duc de Vaudémont, l'une des branches de la maison de Lorraine, qui est, dit-on, la plus ancienne maison de la chrétienté et la plus noble, non-seulement à cause des empereurs et des rois de France, de Jérusalem et de Portugal qui en sont sortis, mais à cause des grandes actions accomplies par ses ancêtres en Syrie, à la conquête de la terre sainte : l'histoire en est pleine. Si jamais cette princesse arrive aux affaires, elle sera (on peut bien l'espérer) très-amie de la paix et très-affable.

La regina di Navara è di corpo non molto grande, ma però ben formata, e piena di carne. E sebben non ha quella faccia così delicata come ha la regina regnante, è però stimata molto bella, perchè l'ha[1] l'aspetto molto allegro; capelli biondi come l'oro: mancando nondimeno anche ella, come mancano il re e Monsignore, sui[2] fratelli, nel mento inferiore, che le pende assai. Ma però alcuni vogliono che le dia grazia, facendo il collo e la gola più tonda. Questa principessa, per dir il vero, è d'un animo alto, simile alla madre: è molto viva nel negozio[3]; di modo che nel tempo che stete[4] a' bagni di Spa, e in quei contorni, praticò e concluse quasi il trattato di Monsignor, suo fratello, col conte di Lalen e altri signori fiamenghi; non restando però di dissimular con signor don Joanni[5], col qual si ritrovò in Namur, e mangiò seco. Ritornata che fu da' bagni a Parigi, infiammò tanto maggiormente il fratello, il quale consegliò come dovea governarsi nella sua partita di corte, che fu per manco male. Con tutto questo non pare ch'ella abbia quei pensieri santi ch'ha sua cognata, perchè si diletta e compiace molto di quelle cose che communemente piacciono alle donne, cioè di vestir superbamente, di parer belle, e di quelle altre circonstanze[6] che van in conseguenza.

Gli principi più nominati del regno sono o della casa di Borbone o di quella di Guisa; ch'hanno sempre auto emulazione insieme nelli governi e nelli maneggi del regno, e delli ultimi re giovanetti; essendo quasi tutta la Francia, si può dire, divisa in queste due fazioni, cioè la Guisarda e quella di Borbone. La quale, per esser più prossima di sangue alla corona, anci per attenderne la legittima successione, quando il re e li fratelli mancassero senza eredi maschi, pare che abbia un poco più seguìto de l'altra, se ben non molto differente dignità. Di questa casa vivono, de' vecchi, il cardinal di Borbone, uomo, si può dir, quasi di santa vita, ma non stimato

[1] Tosc. tuttavia.—[2] Anco ne' Tosc. vecch.

[3] Petrarca:

Progne torna
Con la sorella al suo dolce negozio.

[4] Etimol.

[5] Anco ne' ms. tosc.

[6] Giamboni. Dante: *circonstante*.

La reine de Navarre est d'une taille petite mais bien prise, et elle a assez d'embonpoint. Ses traits ne sont pas aussi délicats que ceux de la reine régnante, néanmoins on la trouve fort belle : sa physionomie est riante et ses cheveux sont blonds comme l'or, mais la partie inférieure de son menton est pendante, comme celle des autres membres de sa famille. C'est un agrément aux yeux de quelques-uns, suivant lesquels cela fait ressortir le cou et la gorge. Cette princesse est vraiment d'un esprit aussi élevé que sa mère : elle est très-adroite aux affaires. Étant aux bains de Spa et dans les environs, elle conclut presque le traité entre monsieur d'Alençon son frère, le comte de Lalaing et les autres seigneurs flamands, sans que le seigneur don Juan, avec qui elle se trouva et mangea à Namur, en conçût le moindre soupçon. Revenue à Paris, elle excita toujours plus vivement son frère; elle arrangea son départ de la cour, et il l'exécuta sans le moindre mal. Cette princesse n'a pas l'air d'être aussi dévote que sa belle-sœur ; elle se plaît aux choses qui sont agréables aux femmes : elle recherche les parures communément magnifiques, elle aime qu'on la trouve belle et tout ce qui s'ensuit[a].

Les princes les plus considérables du royaume sont les Bourbons et les Guises : leurs deux maisons ont toujours été rivales dans les affaires et le gouvernement du royaume, sous les derniers jeunes rois, et la France presque tout entière s'est divisée entre les deux factions des Guises et des Bourbons. Ceux-ci, étant les princes du sang les plus rapprochés de la couronne, et devant y succéder dans le cas où le roi et ses frères mourraient sans enfants mâles, ont un parti plus nombreux peut-être, mais les Guises n'en sont pas moins forts.

Parmi les personnes âgées de la première de ces deux maisons, il faut compter le cardinal de Bourbon, saint homme, mais peu propre aux affaires. Il est pourtant toujours avec la reine, qui fait maintes fois semblant de suivre exactement ses conseils. En 1576

[a] « Pour ce qui est des galanteries de la reine-mère, lisez dans le Réveille-Matin l'histoire des quatorze étalons. » (Davila, VII, 445.)

molto attivo nel negozio; ch'è però sempre con la regina, col cui consiglio ella mostra di far molte cose. Quando la corte stete in Torena[1], e in Poitù, del 1576 e del 1577, fu lasciato luogotenente dell'Isola di Francia e della città di Parigi, ch'è la maggior autorità che sia in Francia.

Ha auto il cardinal quattro fratelli. Del primogenito, ch' era il re di Navarra, nacque il re presente Enrico, che è dell' età di Monsignore d'Alenzon, di picciola vita e scarmo. È opinione che egli non creda in cosa alcuna, perchè si dice che alli suoi predicatori ugonotti medesimi, quando sono nel pergamo, fa mille scherni : e una volta mangiando egli delle cireggie, mentre uno di quelli scelerati predicava, non cessando di trar, come si fa, con le dita l'ossa[2] delle cirieggie, ebbe a cavarli un occhio. Vien stimato instabile : che è causa che molti che lo seguirebbono de' principali, l'abbandonano. Ma è però officioso, e si trattiene col re assai bene, avendo per mediatrici sua moglie e la regina madre. Ha il governo della Guascogna, e qualche poco residuo de' suoi stati in quelle montagne di Fors e d'Astura.

Il secondo fu il principe di Condè, del quale è nato il principe presente; e tre altri fratelli che sono presso il cardinale di Borbone, e uno nel collegio : mostrandosi questi giovinetti di molto spirito, e inclinati alla religion cattolica, tutto ch'il principe lor fratello sia ugonotto : ma però stimato di più giudicio e più presto a esseguir ogni operazione, che il re di Navarra. Ma è povero affatto di danari, e quasi anco d'amici. Tutta via si trattiene in modo col fratello del re cristianissimo, che lo porta[3]. Ha il suo governo in Picardia, dove passò alla Fera, in quel tempo che noi eravamo a Lione de[4] ritorno. E sebben non arriva ancora a ventiquattro anni, è però stimato di gran giudicio e di gran valore : il quale se fosse applicato in servizio di Dio e di quel regno, farebbe sempre notabilissimo beneficio.

[1] Ms. *Tereno*.

[2] Per *nocciolo* nel Pallad. e nel Berni. Ora è veneto, non toscano.

[3] Per *proteggere* l' ha il mod. a. della Stor. Semif., e vive in Tosc.

[4] Per *di*, anco ne' lib. tosc.

et en 1577, tandis que la cour était en Touraine et dans le Poitou, on lui laissa le gouvernement de l'Ile-de-France et de la ville de Paris, ce qui est la plus grande autorité du royaume.

Le cardinal a eu quatre frères : de l'aîné, qui fut le roi de Navarre, naquit le roi actuel Henri de Navarre, qui a à peu près l'âge de monseigneur d'Alençon[a]. Il est petit et grêle; il n'a nulle croyance, à ce qu'on dit, car on assure qu'il se moque de ses prédicateurs huguenots au moment même où ils sont en chaire. Un jour, pendant qu'un de ces scélérats prêchait, le roi mangeait des cerises, et, comme il lui jetait les noyaux à la figure, il faillit lui crever un œil. On n'a guère de foi dans sa constance, et c'est pourquoi certains seigneurs, qui l'auraient volontiers suivi, l'abandonnent. Il est officieux, et il vit en bonne intelligence avec le roi : sa femme et la reine-mère tâchent toujours de les rapprocher. Il a le gouvernement de la Gascogne et quelque reste de ses états dans les montagnes du pays de Foix et des Asturies.

Le second frère du cardinal était le prince de Condé, père du prince actuel et de trois autres qui vivent avec le cardinal même : l'un est au collége. Ces enfants montrent de l'esprit et beaucoup de penchant pour la foi catholique, bien que leur frère soit un ardent huguenot. On regarde celui-ci comme doué d'un plus grand jugement et de plus de résolution que le roi de Navarre; mais il est dénué d'argent et d'amis. Le frère de sa majesté l'aime et l'appuie. Il a le gouvernement de la Picardie. Au moment où nous passions par Lyon, à notre retour, il était à la Fère. Bien qu'il n'ait pas atteint sa vingt-quatrième année, il montre beaucoup de sens et de courage, qu'il serait bien désirable de voir employer au service de Dieu et du royaume.

[a] « Questo è novo teatro... » (Le Tasse, vol. II, p. 448.)

Il terzo fu monsignor della Rocca Surion, che morì già due anni sono. Il quarto, duca di Monpensier, che vive ancora, parentato[1] con la casa di Guisa, che, per li anni, può aver esperienza di molte cose, ma però non è molto stimato: avendo il governo di Poitù. Ha un figliuolo solo, chiamato il prencipe delfino, che non è medesimamente nè stimato nè adoperato.

La casa di Guisa (come ho detto in altro luoco) è uscita di quella di Lorena: tiene stretta parentela con la Corona, per le femine, così per la regina presente di Francia, ch' è di quel tronco, come per la prima moglie del duca di Lorena, che fu sorella del re: causa che la regina madre tiene la principessa di Lorena continuamente appresso di se. Ma, lasciando di parlar della casa di Lorena, e di quella di Vaidemon, come membri separati (seben hano più a far con la Francia che con la Germania), dirò solo di quella di Guisa. Della quale è capo il duca Enrico presente, che è della medesima età del re, più alto di persona, meglio formato, ch' ha una maiestà[2] mirabile di viso, gli occhi vivaci, capelli biondi, e crespi, poca barba e bionda, con una cicatrice nel viso ch' acquistò gloriosamente (scacciando li raitri già tre anni di Francia) da un traditor soldato che gli diè un' archibusata mentre sua eccellenza trovatolo in terra, lo consigliava che si rendesse. In tutti gli esercizii del corpo riesce con tanta garbatura[3] e leggiadria ch' ognun lo mira con stupore. Nel giuocar d'arme non è chi li possa resistere. Anzi mi ricordo io che, giuocandosi una volta alla barriera nella sala di Borbone, egli diede un così fatto colpo con spada ne l' elmo d'un cavalliero che non è minore di lui di persona, che lo gittò per terra. Vero è che innanzi che lui cadesse, fu del tutto rilevato e sostenuto dalli armaroli[4]. È povero prencipe, perchè spende più che non ha; non restando molto contento egli ancora, tutto che sia di quella

[1] *Apparentato* nella Esp. Vang. Non è del mod. tosc.

[2] Petrarca.

[3] Inusitato e sgarbato.

[4] In senso nè d'armigeri nè di ministri all' esercizio del far d' arme, nol trovo *Armajuolo* in toscano chi fabbrica arme.

Le troisième frère était monseigneur de la Roche-sur-Yon, mort il y a deux ans. Le quatrième, le duc de Montpensier, qui est lié de parenté avec les Guises. Son âge lui donne l'expérience de beaucoup de choses; mais il n'est pas regardé comme très-capable : il a le gouvernement du Poitou. Son fils unique, le prince dauphin, n'est ni estimé ni employé.

La maison de Guise, issue de la maison de Lorraine, est étroitement alliée au sang royal par les femmes; car la reine régnante est de cette tige, et la première femme du duc de Lorraine était sœur du roi. C'est pourquoi la reine-mère garde toujours la princesse de Lorraine auprès d'elle. Mais je laisse de côté les Lorraine et les Vaudémont (quoiqu'ils tiennent désormais plus à la France qu'à l'Allemagne), et je me borne à la famille de Guise. Le duc Henri, qui en est le chef, est du même âge que le roi, d'une plus haute taille et mieux fait; sa figure est majestueuse, ses yeux vifs, ses cheveux blonds et bouclés, sa barbe blonde et rare, avec une balafre sur le visage dont il a été glorieusement marqué, il y a trois ans, en chassant les reîtres, par un traître de soldat qui lui tira un coup d'arquebuse, tandis que le prince, le voyant à ses pieds, lui criait de se rendre. Dans tous les exercices du corps il est admirable d'aisance et de grâce. Personne ne saurait lui résister à l'escrime. Un jour je l'ai vu jouant à la barrière, dans la salle de Bourbon, frapper de l'épée le casque d'un cavalier aussi fort que lui, de manière à le jeter par terre; mais, au moment de tomber, celui-ci fut soutenu et relevé par les siens. C'est un prince pauvre, qui dépense plus qu'il n'a. Il n'est pas content du train dont vont les affaires; car il est de cette race catholique qui a tant fait pour le maintien de la foi. Ses rares vertus le rendent respectable à ses ennemis mêmes*. Il a le gouvernement de la Champagne, qui lui

* « Vivacità nel comprendere, prudenza nel consigliare, animosità nell' eseguire, ferocia nel combattere, magnanimità nelle cose prospere, constanza nelle avverse; costumi popolari, maniera di conversare affabile, somma industria di conoscere gli animi e le volontà di ciascheduno; liberalità degna di grandissima fortuna, segretezza

razza cattolica che ha mantenuto e mantiene la religion vera in Francia. Onde per questo e per le sue gran virtù, che certo sono incredibili, l'inimici suoi medesimi l'onorano e li hanno rispetto. Ha il governo di Sciampagna che gli torna molto commodo per esser molto vicino al duca di Lorena suo cugino, e al duca d'Umena suo fratello, ch'è governator di Borgogna.

Questo prencipe può aver venticinque o vensei anni; ma tanto bello di maniere e grato[1] d'aspetto, che non credo ch' in tutto il mondo sia più bel prencipe. Grande di persona, benissimo formata; la guardatura dolce : e veste politamente. Ma nelli esercizii del corpo non riesce con quella bravura nè con quella agilità che fa il suo fratello, sebbene nelle cose di guerra è stimato prencipe savio e di valore, come l'ha mostrato in molte occasioni in Francia e fuori del regno. Ha auto per moglie la figliuola di Onorato di Savoglia[2], ultimo amiraglio di Francia, in luoco del quale egli è successo in quel carico; ma quello, ch'importa più, in molti beni del socero[3].

L'ultimo de' quali fratelli è il cardinale, signor di molta bontà, e tanto inclinato alla religion, per[4] giovane ch'è, che se ne può sperar ogni bona riuscita. Bello anche egli e grande di persona; essendo tutti figliuoli di quella graziosissima principessa Anna da Este, sorella

e dissimulazione pari alla grandezza de' negozii; ingegno versatile, spiritoso, pieno di risoluzioni e di partiti.... A queste condizioni dell' animo erano non minori ornamenti del corpo, toleranza delle fatiche, sobrietà singolare, aspetto venerabile insieme e grazioso, complessione robusta e militare, agilità di membra così ben disposte, che molte volte fu veduto a nuotare coperto di tutte arme al contrario d'acqua in rapidissimo fiume: e gagliardia maravigliosa, per la quale e nel lottare e nella palla e nelle fazioni militari superava di gran lunga gli esperimentati: e finalmente così unico d' unione nel vigore dell' animo e del corpo, che non solo si conciliava l' ammirazione universale, ma esprimeva ancora dalla bocca de' proprii suoi nemici il vero delle sue lodi. » (Davila, VI, 372; II, 639.) Charles IX, en revanche, l'appelait « mauvais garçon. » (*Mém. de l'état de la France sous Charles IX.*)

[1] Cod. *e grato e d'*.....

[2] Siccome da *voglia* in Ven. *voia*, così il N. avrà creduto *Savoia* corruzion di *Savoglia*.

[3] Più etim. Così pronunziano a Firenze ed altrove.

[4] Boccaccio : « Bello per procuratore. »

convient beaucoup parce qu'il se trouve ainsi dans le voisinage de son cousin le duc de Lorraine, et de son frère le duc de Mayenne, gouverneur de Bourgogne.

Le duc de Mayenne a vingt-cinq ou vingt-six ans; ses manières et sa figure sont telles que je ne crois pas qu'on puisse trouver de plus beau prince au monde. Il est grand de sa personne, il est bien fait, il a le regard doux et il s'habille élégamment. Dans les exercices du corps il n'est pas aussi hardi ni aussi adroit que son frère; mais en revanche il est réputé un prince habile et courageux à la guerre[a], comme il en a plusieurs fois fait preuve en France aussi bien qu'en pays étranger. Sa femme était la fille de Honoré de Savoie, amiral de France : il lui succéda dans sa dignité, et (ce qui vaut mieux) hérita de ses biens.

Le dernier de ces frères est le cardinal, homme d'une extrême bonté, et, quoique jeune, si attaché à la religion qu'on peut en espérer de grands biens. Il est grand et beau de sa personne, ainsi que les autres, qui sont tous de dignes enfants de cette gracieuse princesse Anne d'Este, sœur du duc de Ferrare, mariée d'abord à M. de Guise le vieux, puis au duc de Nemours. Elle lui a donné des enfants beaux comme des anges[b], qui joindront les perfections du corps à celles de l'âme, et seront, sans nul doute, de dignes princes.

[a] De Thou, l. I, vante sa probité.

[b] Le Tasse vante plus d'une fois la beauté du jeune duc de Guise :

La bell' anima vostra il suo terreno
Peso mortale, a cui primier s' avvinse,
E ciò che la circonda, oppresse e vinse,
Ond' ha gloria di fuori e pace in seno.
. . . . . .
Nè così bel trofeo spiegossi ancora
Come questa beltate, o pinse in marmi.
E col valore insieme or va crescendo.
E vedremvi portar gli scettri e l' armi
Col padre invitto; e in sì felice aurora
Le palme trionfali andar cogliendo.

(II, p. 449.)

E vieppiù de' narcisi e de' ligustri
Fai quest' almo paese adorno e vago,
Fior di valore e d'arme, e di speranza.
Per ch' altri cerchi peregrino errante
La bella Europa ove 'l dì poggi o 'nchini,
Meraviglie maggior de' biondi crini
Non vide ancora, o di sì bel sembiante.

(*Id.* p. 267.)

del duca di Ferrara, maritata prima a monsignor di Guisa il vecchio, e poi al duca di Nemurs, al quale ha fatto altri figliuoli, anzi tanti angeli, ch' accompagnando le ricchezze dell' animo con le bellezze del corpo, riusciranno senza dubio singularissimi principi.

Vi sono poi il duca di Umala, il marchese del Buf, tutti doi[1] cugini germani di questi, e della medesima casa di Guisa, tutti doi giovani e ricchi, e di molto seguìto in Normandia e in Bretagna.

Vi sono anco li duchi di Nevers, di Nemurs, di Mercurio, e simili, che sono anch'essi gran principi e molto stimati. Quello di Nevers, Lodovico Gonzaga, che ha auto il ducato in dote dalla moglie, sorella della duchessa di Guisa; che sono della casa di Cleves. Questo uomo è stimato molto per il consiglio, per l' esperienza e per il valor del corpo, sebben per una archibusada[2] che ha auto nella gamba dritta, si ritrova ora spesso inabile alli esercizii del corpo. Con tutto questo nelle guerre sarà adoperato sempre. Seguitò il re in Pollonia[3], quasi per suo padrino. È principe grazioso, affabile e liberale.

Il duca di Nemurs è di casa di Savoglia, dove ha anzi buona parte de' suoi stati, pretendendo di succeder nella Savoglia quando il principe di Piamonte[4] non lasciasse legitimi eredi. È travagliato continuamente dalla gotta : ma per altro è principe di molta reputazion, e grande.

Il duca di Mercurio più per esser fratello della regina regnante, della casa di Lorena, che per altro, è nominato[5]; perchè è giovane, e non ha auto ancora gran carichi nella guerra. Ha però molto spirito: e si deve credere ch' essendo di quell' albero, renderà anco buoni frutti.

[1] Tuttora in Tirolo.

[2] Forma ven. Ma il *t* si scambia col *d.* anco in voci toscane, *imperadore*, *sgher-*

[3] Così tuttora in Toscana.

[4] Così in alcune parti d' Italia.

[5] Cod. *annominato.*

Molti altri principi son per il regno; ma questi sono di più nome. Non volendo restar però di dir due parole della casa di Montmorensi, la quale è stata ed è tuttavìa grande; e ha tenuto spesso il bacile alla barba alla casa di Guisa, quando ella si è massime appoggiata alla casa di Borbone. Di questa casa ora sono tre fratelli solo, cioè il marescial d'Anvilla, monsignor di Torrè, e monsignor di Meru, essendo morto già pochi mesi il marescial e duca di Montmorensi. E però quell' Anvilla ch' è restato primogenito, ha preso il titolo di marescial di Montmorensi, e quel di Torrè si chiama ora monsignor d' Anvilla. Furono figliuoli d' Anna di Montmorensi, contestabile di Francia, che fu l' anima del re Enrico: come si vede per il sepolcro dei loro cuori in un medesimo vaso, nella chiesa de i Celestini.

Vive ora il marescial d'Anvilla, chiamato nuovamente di Montmorensi, stimato, se non il primo, almeno secondo guerriero di Francia, come l' ha ben mostrato in retener[1] il suo governo di Linguadoca contra la volontà del re e di tutti quasi, che li consigliava[2]. È così grato alli soldati che non si trova che l' abbandonino mai, per gran partito che loro venga fatto d' altri. Tuttavolta, essendo egli veramente cattolico, e così fingendo per trattenirsi meglio con una parte e con l' altra, favorisce l' ugonotti, li lascia vivere a voglia loro; e si mostra però d'esser servitor del re, sebbene non s' è fidato nè si fiderà mai di venir in corte. Degli altri dui fratelli non se ne fa tanta stima; il che non si puo già dire di visconte di Torrena, loro cuggino, ch' è stimato bravo cavalliero e molto resoluto, che ha quanto seguìto vole.

Vi sono ancora le case Brissac e di Foes; ma questa quasi estinta; quella così debole che non entra in molta considerazione, sebben ha il marescial di Cossè, uomo di consiglio, e pieno di esperienza, come quello che ha poco meno di settant' anni, e che ha veduto tante e tante guerre dentro e fuori del regno. È il figliuolo di mares-

[1] *Retinenza*, Crusc. *Retentiva*, Buti e [illegible]. [2] Forse error di copista.

Il y a en France plusieurs autres princes, mais ceux-là sont les plus renommés.

Je dirai encore quelque chose des Montmorency, qui ont toujours été et qui sont encore une grande famille. Plusieurs fois cette famille a donné beaucoup d'inquiétude aux Guises, surtout lorsqu'elle s'est appuyée sur la maison de Bourbon.

Il n'en reste que trois frères, Damville, Thoré, Meru; le maréchal étant mort depuis quelques mois. Ainsi Damville porte le nom de maréchal de Montmorency, et Thoré celui de Damville. Leur père était le fameux connétable Anne de Montmorency, si cher à Henri II : son cœur repose dans une même urne avec celui dudit roi, dans l'église des Célestins.

Le maréchal Damville, aujourd'hui Montmorency, passe pour être au moins le second guerrier de la France. Il l'a bien prouvé dans son gouvernement de Languedoc, qu'il a gardé contre la volonté du roi et de presque tous les conseillers de sa majesté. Ses soldats l'aiment, et ne l'ont jamais abandonné, même pour de plus grands avantages. Quoique catholique, ou s'en donnant l'air, pour être bien avec les deux partis, il protége les huguenots, et les laisse vivre à leur gré. En même temps il se montre toujours bon serviteur du roi, quoiqu'il ne se soit jamais hasardé et ne se hasardera jamais à venir à la cour. On fait peu de cas des deux autres frères; mais le vicomte de Turenne, leur cousin, a la réputation d'un vaillant chevalier, très-entreprenant : il a des partisans à sa suite autant qu'il en veut.

Je pourrais nommer en outre les maisons de Brissac et de Foix ; mais celle-ci est presque éteinte, et l'autre, désormais faible et sans autorité, quoiqu'elle ait le maréchal de Cossé, homme avisé, d'une grande expérience, âgé de soixante ans, et qui a vu tant de guerres en France et au dehors. Le fils du maréchal de Brissac est très-jeune, mais de beaucoup d'espérance, ainsi que presque tous les seigneurs et toute la noblesse de France. On dirait qu'ils sont

chial di Brissac, ma giovane, che dà però gran speranza di se. Siccome in somma fanno tutti li principi signori, e tutta la nobiltà del regno di Francia, parendo di esser nati tutti con la spada in mano, ed essendo il vero essercizio del gentiluomo francese il mestiero dell' arme. .

tous nés l'épée à la main[a] ; et l'on voit bien que le métier des armes est l'occupation la plus digne du gentilhomme français.

[a] « Les Français ont tant accoutumé, s'il n'est guerre, de s'exercer, que, qui ne leur fait faire, ils s'emploient à d'autres choses plus dangereuses. » (Catherine à son fils.)

COMMENTARII

DELL'

AZZIONI DEL REGNO DI FRANCIA

CONCERNENTI

LA RELIGIONE E ALTRI ACCIDENTI,

COMINCIANDO DALL' ANNO 1556.

LIBRO PRIMO.

La tregua conchiusa[a] fra Carlo quinto imperatore e Enrico re di Francia alli cinque di febbraro 1556, per la quale eglino continuavano il possesso di quello che nelle guerre passate avevano occupato, porgeva speranza di quiete a i miseri stati loro, e a quei d'altrui, che sì lungo tempo e in sì fieri modi erano stati travagliati da orribili accidenti, e da tutte quelle miserabili calamità che l'asprezza della guerra conduce seco. Ma, essendo stato persuaso il re Enrico dal cardinale Caraffa legato in Francia a nome di papa Paolo quarto, di rompere la tregua, e di soccorrere sua Santità travagliata da' signori Colonnesi col favore dell'armi del re Filippo, rinacque nelle menti degli uomini quieti nuovo spavento, vedendo che Francesco duca di Guisa era stato eletto dal re Enrico generale conduttieri[1] di seimila Svizzeri, di quattromila Guasconi, e di cinquecento uomini d'arme destinati a passare in Italia in difesa di santa Chiesa, quantunque Anna di Momoransi, contestabil di Francia, vivamente s'opponesse al parere de' signori di Guisa, che

[a] Page 1.

tutto volti a liberare il papa dell' oppressioni dell' armi nemiche, sprezzando tutti gli altri acquisti che in Lombardia o altrove far si potessero, quantunque il duca di Ferrara, dichiarato generale della lega fra il papa ed il re, e incontrato dal duca di Guisa vicino a Reggio (ove si fece la mostra generale delle genti condotte dal duca di Guisa, e di quelle del duca di Ferrara), mostrasse efficacemente quanto più facili fossero l'imprese di Lombardia o quelle di Toscana che la speranza dell' acquisto del regno di Napoli: mediante la quale impresa il duca di Guisa sperava, divertendo l'armi dal paese di Roma, in un medesimo tempo liberare il papa e acquistare il regno. E quantunque di già le genti del papa con l'aiuto delle compagnie de' Guasconi, mandate a Roma dal re molto prima che il duca di Guisa s'incaminasse, mediante l'opera del marescial Strozzi che a Roma si trovava, avessero ricuperato Ostia, espugnato il forte fatto dalli Spagnuoli su la foce del Tevere, e ripreso Vicovaso, nondimeno il duca di Guisa attenendosi al primo consiglio se n'andò a Roma, marciando in questo mezzo l'esercito lentamente alla volta d'Abruzzo. E non avendo trovato il duca nè a Roma nè alle frontiere quelle genti e preparazioni di guerra che al suo re più volte assicuratamente erano state promesse; e se bene si trovava più debile in campagna ch' ei non s'era presupposto (sendo restate in Lombardia non solo le genti del duca di Ferrara, ma molte compagnie de' Svizzeri ancora); e ancor che, per maggior sicurezza sua in caso che gli fosse convenuto di ritirarsi, non gli fossero state consegnate quelle fortesse che erano state promesse al suo re, nondimeno si spinse sotto Civitella, principal fortezza di quella frontiera d'Abruzzo.

Erasi ritornato intanto Francesco di Momoransi in Francia senza aver portato da Roma alcuna risoluzione della dispensa circa alla promissione fatta a madamoiselle di Pienne: e rimostrando che ciò era stato finto da lui per indurre il padre a tale matrimonio, sposò finalmente madama di Castro, della quale occasione nacque l'editto pubblicato allora in Francia che i figlioli e figliole di fa-

il re ancora; e col conseglio di monsignor di Termes si disfece una lunga trincea che s'era cominciata della banda di Montmart.

Era venuto in questo mezzo il marescial Strozzi con gran diligenza d'Italia in Francia per rimostrar al re la difficoltà dell'impresa del regno, e a persuaderlo che permettesse al duca di Guisa il voltarsi a' danni di Toscana. Onde ritornato se n'era con la medesima diligenza, e commissione del re, che l'essercito gisse sopra la Toscana. Ma accadde intanto, che il re sprovisto di capitani e d'armi per la rotta del contestabile, in sì grave pericolo del suo regno, spedì in Italia Scipion Piovenna a richiamare il duca di Guisa, la venuta del quale era molto desiderata dal re, avendo massimamente in questo mezzo l'esercito del re Filippo espugnato San Quintino e Ham, là dove egli mostrava di volersi fortificare, senz'altrimente dirizzarsi alla volta di Parigi, come ogn'uno giudicava ch'ei dovesse fare. Ma i capitani trovorno difficile il prenderlo, e mal sicuro il guardarlo, dubitandosi che, saccheggiandosi la città, l'essercito non si dissolvesse.

Moltiplicavano intanto gli eretici nel regno [a], per la frequente conversazione degli eserciti alemani, quantunque il re con sante ordinazioni e gravi punizioni cercasse d'impedire e di punire le secrete adunanze che giorno e notte in molti luoghi si facevano, e massimamente dentro la città di Parigi. Là dove, fra l'altro, ne fu scoperta una che si faceva nella strada di San Giacomo, innanzi alla chiesa di Plessis, nella quale furono presi uomini e donne indifferentemente circa il numero di cento; fra' quali incontinente furono brugiati madamoiselle di Graverson, monsignor di Gravelles avvocato del parlamento di Parigi, e Clinetto pedante dell'università. Madamoiselle d'Ovarti vedova, presa in quest'adunanza, fu rimandata alla regina e quelle di Rentigni e di Campaigne furono rimandate a' loro mariti.

Non mancavano [b] gli eretici di fare ogni opera con lettere e rimostrazioni senza nome dell'autore, di dissuadere al re la loro persecuzione [c], inanimandolo alla loro difesa, e all'usurpazione de' beni ecclesiastici, e esortandolo a congregare un'adunanza d'uo-

[a] Page 5. [b] Page 6. [c] Page 7.

mini non sospetti[a], i quali gli facessero fedel rapporto della verità; ingegnandosi medesimamente di persuadere al re la rivocazione dell' editto fatto l'anno 1551 a Chiasteuloriant, per il quale, oltre alla confirmazione di tutti gli altri editti[b] che punivano di morte gli eretici (di che si dava suprema conoscenza a' giudici presidiali) si commandava ancora, che tutti quelli i quali sederebbero ne' i magistrati per giudicare altrui dovessero avere fedele attestazione dell' esser loro buoni cattolici; e che di tre mesi in tre mesi in tutte le corti sovrane, per supplire alla negligenza de' giudici che dissimulavano la punizione degli eretici, in certi giorni chiamati da loro mercuriali, si trattassero parimente i negozii concernenti la santa fede e la religione, per purgare gli errori di coloro che sedessero in magistrato, i quali in alcun modo fossero sospetti di eresia, essendo la religione quella che conserva le repubbliche e i regni in pace.

Trattavasi in questo mezzo da' signori di Guisa[c] il parentado fra Maria regina di Scozia e il Delfino, per cagione del quale il re Enrico vedeva il suo figliuolo con titolo di re di Scozia, sì come Carlo quinto aveva veduto Filippo suo figliuolo con titolo di re d'Inghilterra. E il duca di Guisa, che avanti la partenza sua di Roma conchiuse l'accordo fra il papa e i ministri del re Filippo, era di già arrivato in Francia, raccolto dal re con le maggior dimostrazioni di amore che far si potesse, dichiarando che il duca era arrivato alla conservazione della sua corona. E avendolo spedito luogotenente generale suo per tutto il reame, e dovunque ei commandava, lo mandò a Compiegni a mettere insieme un essercito, escusandosi intanto per lettere secrete col contestabile, che la necessità, nella quale egli era, l'induceva a questo, sì come era stato sforzato ancora di consentire al matrimonio del Delfino con la regina di Scozia (il quale parentado in questo mezzo s'era conchiuso con l'opera del cardinal di Lorena); assicurando il contestabile che la sua prigionia non raffreddava punto l'amore che gli portava, anzi

[a] Page 8. [b] Page 9. [c] Page 10.

l'infiammava molto più conoscendo il suo gran valore in questi suoi bisogni estremi. E per mostrargliene più chiari segni, gli communicava per lettere li suoi più intimi secreti senza conferirne con persona alcuna. E essendo intercetti spesse volte questi avvisi da' ministri del re Filippo, furon cagione che la pace si conchiudesse poi con suo maggiore avantaggio.

Intanto il duca di Guisa era in punto con l'essercito [4], col quale il re si risolvette di tentare l'impresa di Cales già gran tempo avuta in fantasia per gli avvisi del signor di Senarpont. E avendo mandato una notte il marescial Strozzi a riconoscere la terra insieme con un soldato prattico del luogo, lo Strozzi riferì non esservi in prenderla quella difficoltà che comunemente s'affermava. Per la qual cosa il duca di Guisa si drizzò a quell' impresa là; quando, avendo avuto sì felice successo in sì pochi giorni, sendo stata presa a forza nel maggior inverno con altre fortezze circonvicine possedute dagl' Inglesi, fu cagione che la riputazione del regno di Francia, per tante battiture di fortuna fieramente prosternata [5], si sollevasse alquanto. Arrivorno le novelle di questa vittoria il giorno appunto che il re avendo chiamato i Parigini in palazzo, domandava aiuto di danari per supplire alla necessità della guerra in che egli si trovava. In questa adunanza il cardinal di Lorena portando la parola a nome del clero di Francia, il duca di Nivers per la nobiltà, il presidente di Sant' Andrea per i magistrati, e monsignor di Mortier per il popolo, offerirno al re in suo servizio oltre alle loro persone le proprie facoltà ancora, da poterne a suo beneplacito disporre. Il che essendo stato accettato dal re con molta dimostrazione di allegrezza per la nuova della vittoria, e per la fedeltà ed obedienza che il suo popolo gli mostrava, e fatte le provisioni necessarie, sua maestà menando seco il Delfino, sen' andò alla volta di Cales per riconoscere quel paese già tanto tempo separato dal regno di Francia, e che i re passati avevano tanto desiderato di riunire alla corona.

Ritornato il re da Cales, e soggiornando a Fontayneblau, Antonio

[4] Page 11.

la strinse che ella s' arrese, sendovi prima stato morto il marescial Strozzi d' un colpo di archibugio da posta. Al marescialato del quale successe monsignor di Termes, che avendo scorso[5] ne' paesi di Fiandra, assediava in questo mezzo Doncquerque. E ritirandosi dalla detta impresa alla volta di Cales, sendovi arrivato in soccorso il conte d' Agamont con un potente essercito, fu combattuto e vinto, e fatto prigione presso Gravelines insieme con monsignor di Villebon, Hanebaut ed altri signori.

Il duca di Guisa dopo l'impresa di Theonvilla era venuto a Pierefont vicino a Liesse; là dove si congiunse con lui il duca di Sassonia con certo numero d' Alemani reistri, ch' egli aveva condotto al servizio del re. E di lì s' accamparno vicino ad Amiens[6], sendosi dall' altra banda accampata l' armata del re Filippo vicino a Dourlans. Là dove si cominciò di nuovo a trattare la pace per li deputati a quella, ch' erano dalla parte del re Enrico il cardinal di Lorena, il contestabile (lasciato[6] di prigione su la sua fede a questo fine), ed il marescial di Sant' Andrea. E per la parte del re Filippo v' intervennero il duca d' Alva, don Ruigomez de Silva, ed il vescovo d' Aras, tutti addunati[7] nella abbazia di Sercan nel contado di San Polo, là dove era alloggiata la duchessa di Lorena, mezana[8] a questa pace. Ed essendo andato il contestabile nel campo del re suo, fu da lui con gran segni d' umanità e di grande amore incontrato, e nella medesima stanza alloggiato. Ma non essendo conchiusa la pace da' deputati, l' un campo e l' altro si retirò, non potendo i soldati per la malvagità del tempo tener più la campagna.

Ritornò di nuovo il contestabile a Beauvoes, là dove riferì a' deputati alla pace del re Filippo, che oramai era pur tempo di pigliare qualche risoluzione sopra della sua prigionia, e ch' egli non voleva essere più impiegato a trattare la pace, e andare a trovare il suo re sopra la fede sua; temendo che il mondo non sospettasse che, deliberandosi la pace, stando lui prigione, non si fossero persuase da lui condizioni poco onorate, per il desiderio della libertà. E, avendo

[6] Page 13.

l'anno 1556, si fecero le nozze del duca di Lorena con madama Claudia figlia secondogenita del re.

Adunaronsi di nuovo li deputati per la pace a Chastru in Cambresi; la quale si concluse finalmente con gran vantaggio del re Filippo. E il primo articolo d' essa era che s' aprisse o si continuasse il concilio generale. E non è dubbio alcuno che il buon Errico si conducesse a concludere questa pace con qualche suo manifesto danno, indutto da un pietoso e ferventissimo desiderio di punire e discacciare gli eretici del regno suo. I quali essendo cresciuti in gran numero, ogni dì più andavano pigliando maggior forze e maggior ardire. E vedendosi moltiplicare questa nefanda setta, si cominciò [9] grandemente a sospettare che i giudici del regno, e massimamente quelli di Parigi della camera criminale detta le Tornelle, non andassero con freddezza e dissimulazione al castigo degli eretici. Per il che il presidente e gli altri officiali del re conclusero di vedere ne i primi giorni mercuriali, ne i quali, come ho detto, si trattavano le materie della religione, seguendo l'osservanza dell' edito fatto a Chiastaubrian. Là onde avvenne che essendo andato il presidente Seguier a trovare il re per impetrare il pagamento delli stipendii debiti alla corte di parlamento di ventidue mesi, dopo avere parlato al re, il cardinale di Lorena, principe a cui più di tutte l' altre cose fu sempre a cuore la religione cattolica, rispose che niuno voleva impedire i loro debiti pagamenti purchè fedelmente si mandassero ad effetto tutte l'ordinazioni del re; e che la religione cattolica, vero fondamento de' regni ben ordinati, fosse in maggiore raccommandazione ch' ella non era; e che il rimettere la punizione degli eretici a que' vescovi i quali loro conoscevano infetti del medesimo veneno, non era altro che dissimulare l'essecuzione di giustizia, essendo contenuto altramente nell' editto del re: il che era cagione del grande accrescimento di questa setta, di già sparsa per tutto il regno.

Adunaronsi [a] dopo il mese d' aprile seguente i presidenti e consi-

[a] Page 15.

ch' ella fusse durabile) giudicava che niuna cosa fosse più debita a lui quanto il porgere rimedio alla divisione della religione che nel suo regno si vedeva, come cosa più di tutte l' altre a Dio grata. E per questo effetto solo era quivi venuto, sapendo che la sua presenza consolidarebbe meglio ogni deliberazione che se ne prendesse. E all' ora il cardinale di Sans disse che il re voleva che si continuasse la proposizione cominciata su gli articoli della mercuriale concernente solo il fatto della religione, e che sopra di ciò dovessero dire la loro opinione. Il che i consiglieri fecero alla sua presenza con la medesima libertà che prima. E fra gli altri Anna di Bourg, uomo eloquente, fu di parere dopo lungo discorso fatto da lui, che fino alla determinazione d' un concilio generale si tenesse sospesa la persecuzione contra questi nuovi eretici. Della medesima opinione fu il consiglier di Faur. Consigliorono alcuni che alli eretici desse tempo sei mesi a disdirsi, e se, passato detto tempo, persistevano in tal opinione, fossero banditi del regno, fuori del quale potessero portare tutto quello che volevano *. Ma il presidente Minardi ed altri assai furono d' opinione che seguitandosi l' editto del re, gli eretici si punissero di pena di morte. Avendo il re inteso tutte le sopradette opinioni, chiamò a conseglio i cardinali e principi che l' avevano seguito, e si fece dare e leggere il foglio ove erano scritte le opinioni di tutti; il quale pose in mano del cardinale di Sans, esponendo ch' essendogli stato referto come erano nella sua corte molti conseglieri che deviavano dalla fede cattolica (di che egli con la presenza s' era voluto assicurare, e con suo molto dispiacere aveva trovato verissimo quello che gli era stato referto) per il che lo costringeva il debito suo di fargli punire. E incontinente commandò al contestabile che desse in mano del capitan della guardia sua i conseglieri Luigi de Faur ed Anna di Bourg, i quali furono menati dal conte di Mongomerri alla Bastiglia. Pronunziò, dopo, il cardinale di Sans, come il re ordinava che i processi criminali e le sentenze date sopra i nominati nell' articolo della mercuriale gli fossero dati in mano per darli al

* Page 17.

loro dottrina fosse tanto eronea quanto fin quì s' era giudicato ch' ella fosse. Dimostrandoli che la forza era mal atta a estinguere la loro confessione, la quale o in secreto o in palese era già stata abbracciata dalla maggior parte de' sudditi suoi [a]. E avendo i principi protestanti poco tempo prima con lettere e con ambasciate fatto le medesime dimostrazioni a sua maestà, fu la risposta sua, che le persecuzioni contro di loro mancherebbono. Sopra di che in buona parte s' erano assicurati. Nondimeno erano stati avvertiti dapoi, che non solamente non mancavano ma che ogni dì grandemente crescevano. Per il che supplicavano sua maestà di considerar bene tutte le circostanze di tale impresa, e di riguardare con dritto occhio a gli inconvenienti che ne potevano seguire: e che rimedio alcun migliore non si poteva pensare che fare un' adunanza d' uomini savii e non sospetti, i quali essaminassero bene gl' articoli della loro confessione, e che liberamente ne dicessero il loro parere, acciocchè si potesse mandare ad effetto quello che da sua maestà fosse giudicato più a proposito per la sicurezza del suo regno, e per l' unione de' suoi popoli; e che in questo mezzo non fosse molestato alcuno di loro setta, e i prigioni si mettessero in libertà.

Le lettere continenti simili proposizioni [b] erano segnate dal conte palatino, dal duca di Sassonia, dal marchese di Brandeburg, dal conte di Volfgang, dal conte di Valdentz e dal duca di Wittembergh. Il re rispose agl' ambasciatori, che fra brevi giorni mandarebbe un gentiluomo a questi principi per far loro intendere la sua volontà, la quale sarebbe accompagnata da ragioni sì potenti che la giudicherebbono giustissima. La quale incontinente il buon re dichiarò più con i fatti che con le parole, dimostrandosi ogni dì più ardente all' estirpazione di questa setta.

Ritornorno in questo mezzo dalla dieta d' Ausbourg monsignor di Bourdillon e l' arcivescovo di Vienna, là dove erano andati a rallegrarsi con Ferdinando imperatore del titolo d' imperatore nuovamente acquistato. Il che Ferdinando mostrò d' avere caro oltre modo

[a] Page 22. [b] Page 23.

(se bene il papa, a cui appartiene d' approvarlo prima per imperatore, non l' aveva ancora approvato) giudicando grata amorevolezza d' (*ch'*) un tanto re, al quale di ragione egli doveva essere sospetto per le guerre sì gran tempo durate fra Carlo, già imperatore, suo fratello, e che il detto re aveva continuate poi con il re Filippo suo nipote, tanto amore li dimostrasse [10]. Ma dall' altra banda la venuta loro nodriva qualche sospetto nella mente di Ferdinando, che gli ambasciatori sotto colore di questo officio non avessero secreta commissione e prattica di trattare con i principi d' Alemagna qualche azione contraria a' suoi dissegni. Nella quale opinione cadeva ancora Massimiliano re di Boemia suo figliuolo, temendo che essi non s' ingegnassero d' impedire la sperata elezione sua di re de' Romani. Al qual sospetto diede occasione che l' imperatore li ricercò che incontinente dovessero fare l' officio che era loro stato imposto nella dieta dell' imperio: ma gli ambasciatori tirarono in lungo la loro spedizione, fin che gli altri principi venissero alla dieta: nella quale l' arcivescovo di Vienna propose molti modi per stabilire intelligenza e sicurtà fra l' imperio di Germania e la corona di Francia. Ma l' opinione di molti era che gl' ambasciatori ne fossero rimandati con loro poca soddisfazione, pretendendo che le città di Metz, di Thoul e Verdun dovessero essere dimandate al re di Francia che le possedeva; e negando il restituirle, gli si dovesse dinunziare la guerra [11]. Rimostrava [12] Ferdinando alla dieta, che 'l re era stato astretto dalla necessità a rendere al re Filippo molte città e fortezze, non avendo più il modo di continuare la guerra; per il che non era da lasciare indietro questa occasione di ricuperare queste città, mentre che il re era circondato da tante difficoltà; dalle quali sbrigandosi, e ritornando su l' antica sua gagliardia, non si ricuperariano mai più. Non si mosse punto la dieta per queste rimostrazioni, rispondendo graziosamente alla proposta dell' arcivescovo di Vienna; dicendo solamente, quanto alle dette città, che la Germania non mancheria punto del dovere suo per la ricuperazione e conservazione delli stati d' imperio. Ma alcuni elettori e principi amici e confe-

derati col re di Francia, secretamente avvisarono [a] gl' ambasciatori, che l' onore della loro dignità li forzava a fare questa risposta, per non mostrare viltà o negligenza nell' ingegnarsi di riunire le forze dell' imperio; ma che non dubitassero di risoluzione alcuna nel prender l' armi, perciochè gl' Alemani talmente erano divisi fra loro che non intraprenderiano mai di muover l' armi ne' loro paesi ad un sì potente re, che ragionevolmente stimava assai il conservarsi quella città; e che Ferdinando aveva in Ungheria e nell' Austria un sì potente avversario, che divertire da quelle frontiere non poteva mai le forze sue, non atte a pieno a difenderle, persuaso dalla speranza d' acquisti incerti. Oltre che gli elettori del Reno e altri principi vicini non consentirebbono mai che la guerra si facesse dalla Germania sì propinqua a' loro stati, con sì gran danno loro e con giusto timore di non divenir preda dell' una e dell' altra parte che superiore restasse; non essendo ragionevole di avventurarsi di perdere ciò che posseggono per racquistare ciò che l' imperio ha perduto. E ognuno veduto avea che la Germania non s' era punto mossa, se ben Carlo imperatore s' era impadronito di Utrec e di Cambrai, e Ferdinando di Costanza città di Alemagna; là dove Metz, Thoul e Verdun, si potevano chiamare città straniere. Il che essendo stato riferito da gl' ambasciatori nel conseglio del re, diede occasione di conchiudere che le dette città non si restituissero a modo alcuno, e che gli Alemani i quali avevano dimostro animo sì grato si beneficassero in ogni occasione.

Erano stati deputati in tanto commessarii per far il processo a' conseglieri prigioni alla Bastiglia, i quali furono il presidente di Sant' Andrea, Giovan Giacomo di Mesmes [b], mastro di richieste, Luigi Gaiant e Roberto Bouette, conseglieri, insieme col vescovo di Parigi, e con Democartes inquisitore della fede, i quali avevano domandato il consegliere di Bourg sopra gli articoli de' sette sacramenti commandati dalla Chiesa, della confessione, del sacrificio della messa, e di molte altre cose. Egli rispondendo fece una con-

[a] Page 24. [b] Page 25.

dal palazzo, andandosene su la sua mula all' alloggiamento, fu assalito e morto nella pubblica strada d'un colpo di archibusetto, senza che sapere si potesse chi fosse l' autore di tanta sceleratezza, quantunque gittassero la colpa sopra gl' interessati nell' esecuzion fatta contra di Bourg e nelle prigionie degl' altri conseglieri. I quali furono poi in tal forma giudicati.

Il conseglier della Porta fu condennato a dire ch' egli teneva le sentenze date nella gran camera di parlamento buone e immutabili, così disdicendosi di quel che prima detto aveva.

Quel di Foix ebbe a dichiarare in piena corte di parlamento che il sacramento dell' altare non si può esibire in altra forma che in quella nella quale lo dà la romana chiesa. E fu sospeso per un anno dallo stato di conseglieri.

Contro di Faur fu giudicato ch' egli iniquamente avesse opinato nel dire che per estirpare l' eresia era espediente di congregare un generale concilio, e che in questo mezzo si sospendessero l' essecuzioni di pene di morte contro di loro che dissentivano nella chiesa romana; di che egli domanderebbe perdono a Dio, alla giustizia, e sarebbe sospeso per cinque anni del suo officio, e condennato in quattrocento franchi di pena; e la sentenza si metterebbe in essecuzione in pieno parlamento. Il che fu fatto, protestandosene il detto di Faur, e incolpando il presidente Sant' Andrea. Onde fece dopo evocare la cognizione della causa davanti al re, là dove la sentenza fu rivocata, e Faur rimesso in officio[a].

Il conseglier Fumea lungo tempo dopo fu messo in libertà per ordine di parlamento, e reintegrato nella sua prima dignità di conseglieri.

Essendo in questo modo infiammato il regno di Francia di tante eresie, avvenne che il cavaliere Villagagnò, viceammiraglio in Brettagna, si partì con due gran navi ottenute dal re per andare al conquisto de' nuovi paesi, le quali furono armate et corredate di tutte le cose necessarie e per il vivere e per fare la guerra; sopra delle

[a] Page 31.

quali montorono Pietro Ridier e Guglielmo Chartier, sotto la condotta di Filippo Corguillarai, tutti eretici, per andare a spandere nell'India la loro nefanda dottrina. Tanto era ardente il loro desiderio di seminare queste eresie per tutto l'universo mondo! E giunti che furono nella terra America[14], cominciarono ad instruire i popoli in quella loro falsa dottrina: ed essendo scoperti da Giovanni Contat, studente della Sorbona di Parigi, ch'era andato con Villagagon, fu proibito loro che non dovessero ammaestrare i popoli nella loro confessione: tal che Ridier e Carthier ritornarono in Francia, avendo Villagagon fatto annegare alcun' altri loro seguaci[a].

Aveva conturbato la dolorosa morte del re Enrico tutto il regno di Francia; e ciascuno intentamente riguardava ove si voltassero i favori del nuovo re. Perciochè i signori di Guisa, dopo la morte, ristrettisi con la maestà sua e con la vedova regina, primamente mandorno il secretario dell' Aubespine a domandare al contestabile il sigillo del re morto, al quale similmente fu commessa la cura del corpo secondo la usanza antica osservata nelle morti de' re.

Parlò poi il contestabile alla regina, mostrandoli che il debito suo richiedeva ch' ella conservasse ciascuno ne i gradi suoi s' ella voleva mantenere l' autorità del re, senza che i principi del sangue se ne sentissero offesi. Il che la regina promisse di fare in quel medesimo modo che fare si soleva vivente il re suo marito.

Era[b] stato spedito al re di Navarra La Mare, valletto di camera del re Enrico, quando si vidde disperata la salute del re; e avendolo trovato a Bear, udito che ebbe le novelle dell' acerbo stato in che il re si trovava, se ne venne a Vendosme, là dove andorno ad incontrarlo alcuni principi del sangue, e fra gl' altri il principe di Condè suo fratello, il quale si mostrava molto malcontento che la casa di Guisa tenesse in mano il governo del regno, privandone i principi del sangue, essendosi il duca di Guisa messo innanzi per la prima volta che il re Francesco secondo di tal nome uscì di camera vestito a duolo per portare la coda del mantello insieme

[a] Page 32. [b] Page 33.

col principe di Condè, e col principe della Roche sur Yon. Col quale intento Condè aveva riconciliato Dandelot[15], i quali da lungo tempo s' odiavano, il che diede qualche sospetto a i signori di Guisa; aggiuntovi ch' ei tenevano fermo proposito, che il contestabile incitasse il re di Navarra al venire in corte per tenere appresso del re il luogo che se glie apparteneva. Il quale re di Navarra ritardava l' arrivo suo, volendo che prima si finissero l' essequie del re, che duravano quaranta giorni secondo l' antica usanza. Dopo le quali i signori di Guisa, ch' estremo duolo mostravano di sentire per la morte del re, s' erano ritirati dal re Francesco a San Germano en Laye; e per impedire che il re di Navarra e il contestabile non convenissero insieme, fu concluso che il re non mostrasse buona ciera al contestabile, che mosso da sdegno si retirarebbe a casa sua[a]. Il che fu mandato a effetto, non avendo il re fatto segno alcuno di vedere volentieri il contestabile quando l' andò a visitare a San Germano. Per il che, il giorno seguente domandando licenza, se ne ritornò al suo stato; e non essendoli stato dato a San Germano quell' alloggiamento che a lui pareva di meritare (misurandosi da gli alloggiamenti spesse volte i favori), egli se ne mostrò sdegnato; ma facilmente lo quietorno. La qual cosa raffreddava l' ardire de' suoi seguaci, vedendolo sì facile ad essere persuaso alla quiete; e fieramente ne mormoravano in secreto. Là onde avvenne ch' essendo il re a Reims per fare la solita solennità d' essere sacrato re, là dove ricevette l' ordine del re Filippo, fu intercetta una lettera di monsignor Soubselles, che egli scriveva a sua moglie, per la quale si doleva assai che il re di Navarra dimenticasse tanto se medesimo ch' egli non si curasse di tenere appresso del re il grado che di ragione gli apparteneva. Per la qual cosa il detto Soubselles, come concitatore di discordie, fu mandato prigione al bosco di Vincennes. Il re, finito ch' ebbe il sacro[16] suo, sen andò a Chalons, e di là a Bar, là dove il giorno di san Michele fece la solennità del suo ordine.

La regina madre, mentre che il re era a Reims[b], aveva fatto par-

[a] Page 34. [b] Page 35.

lare dal cardinale di Chiattiglion, e dallo armiraglio suo fratello al contestabile, persuadendolo a voler cedere al duca di Guisa il gran maestrato, il che li confermerebbe perpetui amici, e ch' egli ci doveva condescendere volentieri, atteso che al re non piaceva ch' ei l' essercitasse più, anzi voleva ch' ei fosse del detto duca; e in ricompensa dar voleva ad uno de' suoi figliuoli un maresciallato di Francia.

Rendevasi difficile a questo il contestabile; ma al fine, istigato molto dalle preghiere de' nipoti, ritornato dal sacro a Sciantiglì, mandò a trovare il re a Bles monsignor di Momoransi con procura di rinunciarlo in mano del re, il qual fece allora ereggere[17] un officio nuovo di maresciallato, con questa condizione che il primo vacante s' annullasse; e ne provedde Momoransi.

E dall' altra banda l' armiraglio avendo inteso che il principe di Condè procacciava d' avere il governo di Piccardia, del quale egli era provisto, andatosene in corte, e giudicando esser il meglio cederlo volontariamente ch' esserne privato, rimostrò alla regina madre, ch' egli era carico di due grandi officii, il minore de' quali era bastevole ad occupare tutto l' intelletto e sufficienza sua; là onde supplicava sua maestà che l' aiutasse a farlo liberare dal governo di Piccardia, contentandosi dell' armiragliato solo. Il che fu accettato dalla regina; e volle ch' ei ritenesse la provisione di sei mila franchi l' anno per conto del governo. Il che essendo venuto a notizia del principe di Condè, egli con grande instanza e per messaggi e per lettere il domandò, come governo stato essercitato da' suoi più propinqui, e ultimamente dal re di Navarra suo fratello.

Erasi partita intanto da Chiastellerault la sorella del re per andarsene in Spagna al re Filippo suo marito; e a Parigi perseguitavano con gran diligenza gli eretici, sendo i cattolici di giustissimo sdegno infiammati contra di loro, a' quali s' attribuiva la morte del presidente Mynardi: biasmandosi da' buoni la dissimulazione che da molti magistrati s' usava in punirli, i quali erano infetti di questo mortifero veneno. Per il che, il re scrisse alla corte di parlamento, che lascian-

dosi adietro tutte l'altre materie, s'attendesse all'espedizione de' processi contro gli eretici. E essendo venuto a nome del re con queste lettere un sustituto del procuratore generale del re chiamato Croisettes[a], avvertì il parlamento, ch'uno Scozzese nomato Stuardo insieme con molti altri di sua legge aveva deliberato di metter fuoco in molti luoghi della città di Parigi per liberare di prigione gli eretici. Il che persuase la corte a procedere con più diligenza [18]; talche in brevi giorni molti di loro furono condannati alla morte, molti a disdirsi pubblicamente, e molti furono banditi fuori del regno, e in altri varii modi puniti. Ed essendo stato fatto prigione lo Stuardo, quantunque ei fosse tormentato gravemente, non confessò mai l'impresa del volere abbruggiare la città.

Di quì nacque che molti malcontenti della grandezza nella quale ogni dì più sormontar vedevano con tanta autorità la casa di Guisa appresso del re, cominciarono a divolgare scritture e libri ne i quali con biasimevoli avvertimenti e calunniose querimonie rimostravano che durante la vita del re Enrico la casa di Guisa sottilmente aveva cercato di separare dalla corona, e d'appropriare a se medesima il ducato d'Angiù e il contado di Provenza, pretendendo che i loro antichi a forza ne fossero stati privati, innestando la loro discendenza nel lignaggio di Carlo Magno, contro la posterità del quale dicevano che Ugo Ciappetta aveva occupato il reame. Ch' essendosi impadronita la casa di Guisa della persona del re di minor età (nella quale il governo della persona sua apparteneva a' principi del sangue), apertamente dimostravano a che fine camminasse la loro intenzione; e che loro non si curavano punto che si adunassero li Stati generali per deliberare sopra le dette materie, il che generava grandissimo sospetto ne gli animi de' fedeli suggetti alla corona, atteso che nè legge nè usanza nè essempio si trovava che concedesse loro il grado che occupavano appresso del re, essendo principi stranieri, desiderosi di ben fermare il piè in questo reame, nel quale avevano fatto sì gran danno con le loro intraprese, e massimamente con questa

[a] Page 36.

ultima del viaggio d'Italia. Nel quale, aspirando loro al farsi re di Napoli e di Sicilia, regni di loro pretensione, come dicono, avevano tirato con gran promesse la maggior parte delle forze del regno a tal impresa; di che n'era succeduto sì gran danno. Che l'imposizioni e taglie sopra del misero popolo, dopo che la casa di Guisa aveva in mano il governo del re, erano raddoppiate, rinovandosi ogni dì altre gabbelle e essazioni estraordinarie, senza che le genti d'armi o gli officiali del re per questo fossero meglio pagati; il che faceva sospettare ch'eglino a loro medesimi non appropriassero i danari regii. Che a' principi del sangue apparteneva il governo del re nel tempo che, per la minorità e per l'inesperienza delle umane azioni, a sua maestà dalle leggi di Francia non era permessa la libera amministrazione; e non a loro che erano principi stranieri; adducendo per essempio la tutela di Tarquinio sopra i figliuoli d'Anco Marzio, e quella di Stillicone e Ruffino sopra di Arcadio e d'Onorio figliuoli di Teodosio imperatore[a]. E che Carlo detto Semplice, Filippo primo, san Luigi, Carlo VI, e Carlo VIII, tutti re di Francia, erano stati governati nella loro minorità da tutori; nel che i principi stranieri erano sempre stati sospetti. La qual cosa apertamente si vedeva nella deliberazione della legge salica, per la quale si determinava che non solo i forestieri fossero privi della speranza di pervenire alla corona, ma ancora di potere governare i figliuoli minori del re, qualunque si forse la disposizione del re morto, che li lasciasse in loro tutela, e che per risoluzione di queste difficoltà era di legge e di costume, che si adunassero li Stati generali di Francia per farne deliberazione, e per limitare l'autorità de' tutori e governatori del re, i quali dovevano avere un conseglio delle più notabili e apparenti persone del regno, al quale si rimettessero i negozii più importanti del regno; e che per matura deliberazione di quello il re sarebbe dichiarato libero dalla tutela innanzi alli venticinque anni di sua età, ogni volta che dal conseglio fosse giudicato di tale intelletto che da se stesso governare si potesse. E che il pervertire l'ordine della legge salica

[a] Page 37.

era stata sempre la rovina del reame, e saria più che mai se si permetteva che questi principi forastieri, notati d' ambizione e d' avarizia, governassero il re. E per rimostrare che la legge salica nella materia di tutela e della minorità del re fosse in osservanza, adducevano l' essempio del re Filippo di Valois successore del re Carlo il Bello l' anno 1327, e del re Carlo VI, che successe al re Carlo V suo padre l' anno 1380, e del re Carlo VIII successore del re Luigi XI. Perciocchè essendo morto il re Carlo il Bello lasciando gravida madama Giovanna d' Evreux sua moglie, Odoardo re d' Inghilterra figliuolo di madama Elisabetta sorella del detto re Carlo, e così suo nipote, pretendeva che il governo di madama Giovanna e del parto nascituro glie s' appartenesse[a]. Dall' altra parte Filippo di Valois zio del re Carlo il Bello, e così in grado più rimoto, glie s' opponeva, dicendo che il governo era il suo; sopra di che li Stati generali dichiararono il governo appartenersi a Filippo, per non si potere trasportare nei principi forastieri, e per essere escluse per la legge salica tutte le femine, e chi da loro discendesse, dalla corona di Francia. Là onde essendo nata una figliuola di madama Giovanna, Filippo fu dichiarato re. Similmente avendo ordinato per testamento il re Carlo V chiamato il Saggio, che Carlo VI suo figliuolo, e Luigi secondogenito che fu poi duca di Orliens, sariano dati in governo a Filippo duca di Bourbon principe del sangue e lor zio materno, aspettandosi l' età di quatordici anni per coronare Carlo re di Francia, e il governo del reame saria dato in mano di Luigi duca d' Angiù zio paterno del re; nondimeno fu ordinato per li Stati generali che Carlo saria coronato re avanti l' età di quatordici anni, e il reame governato a suo nome da Luigi duca d' Angiù col conseglio de' principi e signori a ciò deputati dalli Stati generali; e che il re saria dato in mano de' duchi di Borgogna e di Bourbon, principi del sangue, per l' ammaestrare in buon costumi: il che fu osservato fin all' età di ventidue anni del re, nel qual tempo fu levato di tutela per favore di tutto il popolo[b]. E finalmente essendo venuto alla corona il re Carlo VIII

[a] Page 38. [b] Page 39.

dopo la morte del re Luigi XI, ritrovandosi nella minorità, li Stati generali adunati a Toursi [19] deliberarono che madama Anna sua sorella avria il governo della persona del re, e che il reame saria governato dal re stesso con il conseglio de' principi e più grandi signori di Francia a ciò deputati, se bene il re passava l' età di vent' anni, quantunque Luigi duca d' Orliens più prossimo alla corona domandasse il reggimento.

Querelavansi medesimamente questi detrattori dell' amministrazione del cardinale di Lorena, parendo loro inconveniente che un cardinale obligato ad assistere al servizio del papa a Roma, esente dalle leggi secolari, governasse le finanze di Francia; soggiungendo molte altre cose particolari contro a tutti i signori di Guisa; il che saria lunga materia a scrivere.

Dall' altra parte da Giovanni Tillet[a] era stato publicato un libro intitolato *la Maggiorità del re,* per il quale chiaramente si dimostrava che il re pervenuto all' età di quindici anni, liberamente commandar poteva, e chiamare a conseglio quelle persone ch' egli stesso giudicasse a suo beneficio migliori, adducendo in essempio la consuetudine di diverse provincie nelle quali non era di legge o di costume, per la maggiorità de' principi di quelle si aspettasse l' età di venticinque anni, e che dopo li quatordici anni sempre a loro modo avevano amministrato e retto i paesi loro senza astringersi al volere o dovere essere governati da' principi di loro sangue. Il che si mostrava con l' essempio di Enrico primo re di Francia, il quale, lassando da banda Roberto suo fratello, diede il governo di Filippo suo figliuolo a Baldovino conte di Fiandra suo cognato, e il re Luigi, lasciando a dietro i suoi proprii fratelli, diede in tutela Filippo Augusto suo figliuolo all' arcivescovo di Reims, finchè il re pervenisse alla età di quindici anni, nel qual tempo la tutela finiva. Oltre a questo il re Luigi VIII propose alla tutela di Luigi IX suo figliuolo la reina Bianca, lasciando adietro Filippo suo fratello. Similmente s' era veduto, che i re andavano all' imprese oltre mare,

[a] Page 40.

e al conquisto di terra santa, e lasciavano amministratori de' loro regni non i principi a lui [20] più prossimi di sangue, ma chi loro stessi deliberavano, proponendo spesse volte al governo di quello l'abbate di San Dionigi; e che per ordine e legge del re Carlo quinto chiaramente appariva che il nome e l'autorità del re nella minorità era di quella medesima forza che quando era nella maggiorità; dando per quella legge a Carlo VI suo figliuolo, posto in minore età, titolo e autorità di re; essendo cosa di mal essempio che i re fossero forzati ad eleggersi il conseglio a modo d'altri. Ma che tutte queste controversie erano suscitate dagli eretici, i quali desiderosi di novità e di garbuglio per avere qualche titolo apparente di saziare la libidine, avarizia e crudeltà loro sopra delle cose sacre e dell'innocente popolo, seducevano alcuni gran principi, inanimandoli (sotto spezie di carità, e per vederli privi de' gradi a loro appartenenti) alle querele e alla divisione, acciocchè venendo all'armi si porgesse loro causa di saziare i loro nefandi appetiti. Nel che Dio al fine mostrerebbe la sua potenza, sovvertendo le loro imprese [a]. A queste rimostranze con altre ragioni si rispondeva da coloro che tenevano la contraria opinione; per il che nel reame ogni dì si divulgavano nuove invettive e calunnie.

Mentre che per il reame i detrattori laceravano il governo del re, e che il contestabile allontanatosi dalla corte dissegnava d'intrattenersi nelle terre sue di Brettagna e d'Angiù, e il principe di Condè soggiornava a Orliens, venne a notizia de' signori di Guisa ch'ei si trattava una secreta impresa per venire a levargli del governo a forza di armi [b]. Di che essendo avvisato sua maestà, scrisse al marescial di Monmoransi che gli mandasse Stuardo e Soubselles prigioni sotto sicura custodia. Il che fu fatto, sendosi in tanto ritirato il re ad Ambuosa, là dove si stava molto sicuro per essere il castello assai forte, intendendo che gli eretici, ogni dì più ostinati, intraprendevano contra l'autorità e persona sua, vedendo quanto pietosamente seguitasse d'abbracciare la difesa della fede cattolica e con

[a] Page 41. [b] Page 42.

quanto giusto rigore il parlamento di Parigi procedesse contro di loro, avendo vietato sotto pena della vita la vendita della carne nel tempo della quaresima.

E crescendo ogni dì più il rumore, che gli eretici s'adunavano per mandare ad effetto la loro malvaggia intenzione, fu mandato dal re a Toursi il conte di Sanserra luogotenente suo, là dove avendo soggiornato qualche dì, pervenne a sua notizia che il barone di Chastelnau, il capitan Materes, Renay, ed altri gentiluomini erano alloggiati in un' osteria, aspettando denari da distribuirsi a' loro diversi complici alloggiati ne i luoghi circonvicini. I quali [21] non essendo ancor venuti, fu cagione che si ritardò l' impresa. Parlò il conte di Sancerra al barone di Chastelnau; e ricercando curiosamente ove egli andasse, e che cosa sì gran tempo ivi aspettasse, gli fu risposto da lui sì altieramente che quasi posero mani all' armi [a]. Di che il conte avvertì il re. Si seppe che il barone dopo questo s' era retirato ad un luogo di Renay detto Hoysay presso d' Ambuosa a tre o quattro leghe; il che discoperse molto più la loro intrapresa. Della quale il cardinal di Lorena in questo medesimo tempo era stato avvertito da un avvocato di parlamento di Parigi, detto Avenelles, che n' era informato molto a pieno, sendosi ritrovato presente ad alcune deliberazioni fatte sopra di questo intorno a Parigi.

Avevano risoluto gli eretici questa impresa a Nantes, là dove s'adunarono molti di loro setta, diligentandola con tutta la loro forza Godefroy di Bary signore della Renaudie, gentiluomo di Perigort, che si faceva chiamare La Forest, e Garaye, gentiluomo di Brettagna: là dove s'erano addunati sotto colore di trattare un matrimonio. E fu concluso fra loro, che li capi, e quelli di loro conseglio, si troveriano alla Freddonière vicino a Blois, là dove era il re all' ora; ma essendosi retirato ad Ambuosa, fu concluso che si conducessero a Carliere, luogo lì vicino a tre leghe per li 15 di marzo.

[a] Page 43.

incontrarli e riconoscerli. Il quale essendo arrivato ove si faceva la massa, parlamentò con loro, domandandoli per qual cagione avessero prese le armi, e s' erano deliberati di perdere la vera laude che i soggetti alla corona di Francia avevano sempre avuta d' essere stati fidelissimi al loro principe.

Rispose il barone di Chastelnau al duca : che la loro intenzione non era di trattare in modo alcuno cosa che offendesse la maestà del re, ma di conservare la persona sua e la giustizia debita al regno; di rimostrare le secrete machinazioni che contra del loro principe si facevano, l'oppressioni de' popoli, e la sovversione delle leggi e consuetudini del regno, che dal governo de' Guisi si continuavano; e che per questa via acquisterebbono nome di sudditi fedeli.

Replicò il duca di Nemours : essere officio di fidel soggetto di rimostrare al suo principe i dissordini del regno non con l'armi in mano ma con riverenza e con umiltà; e perciò, lasciando l'armi, se ne venissero a parlare al re, promettendo loro che non sariano offesi. Ma essendo arrivati ad Ambuosa, incontinenti furono presi, tormentati; e, come colpevoli di maestà offesa, puniti di morte[a]. E gli altri che s' erano avvicinati ad Ambuosa, e con l' archibugiate dimostravano l' animo loro, da' gentiluomini e soldati che erano in corte, per diverse vie furono assaliti. De' quali furono morti alcuni che si difendevano, altri furono presi, e in diversi modi fatti morire. Molti de' quali dichiaravano (se bene l' effetto si vedeva in contrario) che solo avevano pigliato l'armi per levare di governo la casa di Guisa, non per offendere il re.

Turbaronsi grandemente i congiurati del caso seguìto; per il che Renaudie cercando per ogni verso di congiungersi con la truppa de' suoi, fu rincontrato da un gentiluomo nomato monsignore di Perdillan, che discorreva il paese per scoprire, e contrastare alle forze de' congiurati. Renaudie fece testa contro di lui; e ambedue nell' incontro s' ammazzorono.

[a] Page 45.

Fu il corpo di Renaudie portato ad Ambuosa, e appiccato, e messo poi in pezzi, con titolo di capitano di ribelli, e autore della sedizione. Erano de' congiurati nel castello d'Ambuosa, che aspettavano i complici; ma vedendoli scoperti, presi e morti, monsignor di Maligny, indutto o dal timore o dalla conscienza sua offesa[22], se ne andò alla scuderia del principe di Condè, e da Vaux suo scudiere ottenne un cavallo corridore, sul quale egli si salvò nel paese di Maine, seguitandolo monsignor di Vassay cavaliere dell'ordine, che non lo potette arrivare. Vaux fu messo prigione, il quale confessò d' averli prestato il cavallo non d'ordine del principe di Condè suo padrone ma per l'amicizia che il principe aveva con Maligny, nodrito col vecchio cardinale di Bourbone[a]. Il che entrar fece in maggior sospetto i signori di Guisa, che l'impresa non avesse maggior fondamento e più stabile appoggio di quello che molti si persuadevano. Là onde il re mandò a cercare l'alloggiamento del principe di Condè; dentro al quale non fu trovata cosa di sospetto.

Mentre che 'l processo si faceva a' prigionieri, i signori del governo s'ingegnavano di sapere se il principe di Condè fosse stato capo di questa sedizione; il quale essendo andato a vedere madama l'abbadessa di Frontevault sua parente, rivenne poi a trovare il re a Chenonceau, luogo della regina madre vicino ad Ambuosa; là dove avendo inteso, che per tutto il mondo[23] si scriveva com' egli era stato capitano di questa impresa, scusandosi alla presenza del re e d' altri signori, disse di volere mantenere il contrario a ciascheduno che di dire l'osasse, eguale o non eguale ch' ei fosse a lui. Al che il duca di Guisa rispose ch'egli medesimo, come suo parente, lo secondarebbe per sostenere il medesimo. Ed incontinente il principe si retirò a casa sua. Essendo alla sua terra monsignor di Maligny, fratello maggiore dell'altro che s'era assentato dalla corte, inteso quanto era seguito, si levò di lì, vagando per quei luoghi che per lui giudicava più sicuri.

Fra quelli che furono presi, e dannati a morte, fu il capitan Matères, uno de' più favoriti uomini del re di Navarra. E sapendosi che

[a] Page 46.

i capi e seguaci erano della setta uguenotta, della quale opinione molti credevano che fosse il re di Navarra ancora, diede sospetto ch'egli non fosse consapevole di questo. Della quale opinione cercando di giustificarsi, rimostrava che in questo medesimo tempo a preghiere del re e della regina egli avea rotto da tre o quattro mila persone che s'erano messi insieme in Agenois in favore di Renaudie[a].

Morì in questo tempo il cancellier Olivier, il quale al principio del re Enrico fu sospeso dall' officio suo, dandosi titolo di guardasigillo a monsignor Beltrandi primo presidente, il quale fu fatto cardinale da papa Paolo quarto. Ma essendo morto il re Enrico, e mancandoli il favore di madama di Valentinois, il cancelliero Oliviero fu richiamato al suo officio dal re Francesco secondo, in luogo del quale successe poi Michel dell' Ospitale, cancellier di madama di Savoia, e primo presidente della camera de' conti.

Il contestabile, udito ch' ebbe le novelle dell' impresa d'Ambuosa, roppe[24] il pensiero d'andare in Brettagna; ed essendo egli a Chantilly, gli fu ordinato dal re che si trasferisse a Parigi per esporre alla corte di parlamento il scandalo seguito ad Ambuosa. Il che egli fece alli 28 di marzo, lodando infinitamente il cardinale di Lorena e il duca di Guisa, che con tanta diligenza e accortezza s'erano impiegati in sì doloroso accidente, non si potendo imaginare cosa di più scelerato essempio che vedere i soggetti d'un re armati contro a sua voglia tirar dell' archibugiate alla volta del suo alloggiamento, adonestando poi la loro intenzione malvagia con dire che l' impresa non era contro alla persona del re ma contro a suoi più cari servitori, i quali a forza levar volevano dal suo governo. Quantunque le persone prudenti, vedendo che i sediziosi erano di contraria religione al re, giudicassero che la loro intenzione caminasse ad altro fine, volendo a forza d'armi tirare innanzi la loro setta, abbattere la monarchia di Francia, e ridurla a stato popolare, come sono i cantoni delli Svizzeri.

Le parole che furono registrate in corte di parlamento, oltre alle rimostranze predette, furono queste[b]. « Io non posso tacere alla poste-

rità che Gesù Cristo ha voluto mostrare al mondo come la possanza della sua parola non ha bisogno di forze umane per la sua difesa. Il quale ammaestramento questi della nuova setta non hanno seguìto, avendo impiegato la forza per distendere la loro opinione in molte parti di Germania, ove con l'armi han cacciato i cattolici delle città. La qual violenza s'è poi distesa contro le provincie e sopra del popolo, saccheggiandolo, predandolo e distruggendolo. L'audacia de' quali imitando i Francesi che confessano questa nuova opinione, vedendo l'impunità, che contro di loro s'usava[25], e l'adolescenza del cristianissimo re, hanno ardito di intraprendere una machinazione e tradimento sì abbominevole, di mettere sosopra con l'occisioni e le crudeltà la vera religione, e di stabilire in Francia la loro dannata setta. E se bene questa era la loro intenzione, ammaestrati nondimeno dal reo padre di menzogna, hanno publicate calunniose scritture, rimostranti tutto il contrario; e persuadono che il fine loro non caminava a rinovare il stato della religione, ma al servizio del re e beneficio del regno, per liberare e l'uno e l'altro dall'altrui oppressioni, intitolandosi loro falsamente li Stati di Francia. Laonde volendosi escusare, accecati dalle loro iniquità, evidentemente s'accusano; perciocchè in cambio di venire, secondo il commandamento divino, avanti al loro re con obedienza e con umiltà per rimostrargli l'occorrenze del reame, pigliando l'armi di lor proprio movimento, e non commandati dal loro re, hanno cercato audienza per forzarlo a regnare a loro appetito, e per tenerlo in tutela, ancorchè egli fosse in età di diciassette anni, e ammogliato, e per l'ordinanza del regno nella maggiorità per potere a suo arbitrio amministrarlo.

« Mostrano l'opere di costoro, che ci vogliono persuadere la loro dottrina come già fece Maometto l'Alcorano, che a forza d'armi lo fece ricevere a' popoli per legge. Ma Dio, che con dritto occhio riguarda le nostre intenzioni, in un momento ha abbattuto la loro temerità; di sorte che eglino, quando si pensavano d'avere unite tutte le loro forze, per giudizio divino si sono trovati senz'armi e senza cuore; di che tutti doviamo[26] render grazie all' onnipotente Dio. »

Il che, dopo l'impresa d'Ambuosa (credendosi che i sediziosi dovessero mettere in terra la loro ostinata volontà di sovvertire la religione e il regno, e pensandosi di ritirarli a se con la dolcezza e con la benignità) fece pubblicare un general perdono[a], per il quale si rimostrava che, non volendo sua maestà che il primo anno del suo regno fosse segnato dalla posterità per anno sanguinoso e ripieno di morte de' suoi suggetti, quantunque l'avessero meritata, nondimeno, imitando l'essempio del celeste Padre, aveva deliberato di risparmiare il spargimento del loro sangue, e di ricondurli a via di salute, sperando maggior profitto dalla misericordia che dal rigore di giustizia. Per il che concedeva loro remissione generale di tutte le cose passate per cagione della religione, pur che per l'inanzi [27] vivessero come buoni cattolici. Onde alcuni ministri di questa setta simulando il voler ridursi alla verace via, parlarono col cardinale di Lorena; e fu concluso di fare un'adunanza a Fontaineblau, là dove intervenissero quelli del conseglio privato e' cavalieri dell'ordine, per trovar modo di pacificare queste turbolenze.

Scopertasi la mala contentezza di molti nobili, del governo de' signori di Guisa, monsignor di Chantonet, ambasciatore del re Filippo in Francia, riferì alla regina madre a nome del suo re, che per evitare molti mali era utile al re suo figliuolo di fare che i signori di Guisa si levassero di corte per qualche tempo, acciocchè l'invidia conceputa da molti nobili contra di loro (onde nascevano le turbulenze del regno) a poco a poco mancasse. Il che quando fu inteso da' signori di Guisa (se bene per questo il re non s'era commosso contro di loro), e imaginandosi che questo officio fosse stato sollecitato da personaggi di Francia, fieramente dispiacque loro, vedendo che a dietro non si lasciava modo alcuno per levarli dal governo del re. Il quale si era avvicinato a Parigi, rinfrancando e rafforzando la guardia della sua persona di cento archibugieri a cavallo e di qualche numero d'uomini di armi. E per dimostrare al mondo la buona ntenzione sua d'onorare i principi del sangue, eresse di nuovo due

[a] Page 49.

azioni. E prima, chè il duca di Guisa vecchio durante la prigionia del re Francesco aveva condotto le forze del reame a Saverne per pacificare le turbulenze d'Alemagna, e a combatter coloro che andavano ad assalire i paesi di casa d'Austria; il che fieramente dispiacque al re Francesco. E che nella sua libertà aveva mostrato segno di mala contentezza di questa impresa senza l'aiuto del contestabile. Che l'avere tentato il governo di Bologna, vivente Filippo Chabot armiraglio, e governatore di quella provincia, non era stata azione lodata nè dal re nè dalla nobiltà di Francia. Che la rottura della nuova tregua, a persuasione de' signori di Guisa, con Carlo V imperatore, con sì gran danno della corona, l'aver cerco, vivente monsignor di Maugoion, il governo del Delfinato, l'essersi impadroniti dell' amministrazione del reame, sormontando i principi del sangue; l'aver procurato l'officio di gran maestro, appartenente a suo fratello, non erano imprese degne di laude alcuna appresso di lui, lasciando da banda le persecuzioni che si faceva contro a Maligny suo cugino, e quella che si tentava contro al barone di Grandmont, senza l'aiuto della vedova regina. Che il signore della Bourdesiera [a], gentiluomo prudente, e a chi i signori di Guisa aggiustavano [50] fede, aveva ricordato loro, che non era tempo opportuno di urtare la casa di Monmorensy, vivente il contestabile; il che dispiacque loro, imaginandosi d' aggrandirsi più con la depressione di quella. Da queste cagioni mosso, lacerando quanto poteva il più l'imprese fatte dal duca di Guisa in servizio della corona, conchiudeva che l'avere egli volontariamente preso querela contro al contestabile glie lo rendeva immortalmente odioso; e che giudicava questa essere un' impresa contro a tutta la nobiltà di Francia, della quale egli era membro; e che per quanto ei poteva non sopportarebbe mai questa ingiuria, impiegandoci, se bisogno ne fosse, e le facoltà e la vita per resistere all' oppressioni della nobiltà.

Intanto il contestabile [b] avendo mandato monsignor Danville suo

[a] Page 52. [b] Page 53.

notti di religione nel vero erano stati sollevati a prender l'armi dal signor della Renaudie sotto colore di presentare una richiesta, per la quale tutti di loro setta domandavano di poter vivere nella loro religione; ma il vero dissegno era di fare vendetta contro a' signori di Guisa della morte di Gasparino d'Heu signore di Buy[a] suo cognato, ch' egli stimava essere stato fatto morire a torto, quantunque la giustizia ve l'avesse condennato come eretico e perturbator di pace. E vedendo i signori di Guisa in tanta autorità e grandezza, non giudicava le sue private forze bastanti a vendicarsi. Per il che aveva spinto la setta uguenotta nell'armi e nel furore contro i signori di Guisa, per venire al loro dissegno di vendicarsi. E ritrovando che gli uguenotti di stato erano similmente malcontenti del governo presente, il quale ei giudicavano appartenersi a' principi del sangue, avevano persuaso a quelli ancora, che a forza d'armi, unitisi cogli altri, che presentassero una richiesta al re per vivere in libertà, cercassero di pervenire con la forza al fine de' loro desiderii. Che il modo di pacificare gli uguenotti di religione, era a suo giudizio l'adunar i più savii uomini di tutte le nazioni, e amatori della pace cristiana, da' quali mettendosi insieme gl' articoli ne' quali sono discordanti, si saria trovato al fine modo di concordarli. Ma quanto agli uguenotti di stato, la difficoltà era molto maggiore, perciocchè eglino erano di parere di poter difendere con l'armi la loro intenzione. E che niun' altra cosa era atta a quietare le perturbazioni di già incominciate, che mantenere i principi del sangue nell'onore, autorità e grandezza che a loro appartiene, e levare di governo quietamente o per deliberazione delli Stati generali i signori di Guisa. Perciochè sebene i principi di sangue erano pieni di benignità, e con pazienza comportavano ch' altri si fosse insignorito dell' autorità appartenente a loro, nondimeno la nobiltà di Francia non averebbe mai comportato questo, sendosi veduto massimamente, che quando i signori stranieri hanno voluto in Francia fare del principe, non è stato mai sopportato loro; onde è avvenuto che i

[a] Page 54.

principi forastieri non hanno mai avuto la sopraintendenza de' negozii, che mal non ne sia seguito. Testimonialo Giovanni della Cerda, detto di Spagna, primo figliuolo del primogenito del re di Castiglia, marito alla figliuola di Carlo di Blois, al quale il parlamento aveva aggiudicato la Brettagna, e che dal re Filippo di Valois suo zio fu fatto conte d'Angiù e contestabile di Francia, il quale fu morto dalla nobiltà dentro al proprio letto. Dimostralo Stefano duca di Baviera fratello d'Isabella moglie del re Carlo VI, che fu saccheggiato a Villanova San Giorno, e menato prigione fuor del reame; e Renieri che s'intitolava re di Sicilia, padre del vecchio duca di Guisa, cacciato dal reame dall'armiraglio Granville a tempo del re Carlo VIII. I quali essendo principi stranieri, e avendo comandato in Francia, nè a loro nè al regno ha giovato. Il che non parrà strano a chi riguarderà bene la gran nobiltà di Francia, dentro alla quale sono tante casate [51] tanto illustri [a]. Considerisi che il re San Luigi per maggiore confirmazione della legge salica dichiarò che i signori di Courtenay e di Dreux, i quali erano della casa di Francia fossero vietati [52] di far più del principe nel regno, per onorare maggiormente i principi della fior di ligi.

« I gentiluomini francesi sogliono onorare i principi forastieri quando si contengono dentro a' loro termini, e non altrimente.

« Stando adunque fermo questo punto, madama, come veramente è, che a' principi del sangue solo appartengano gli onori predetti, non è dubbio alcuno che, communicandosi ad altri, si fa ingiuria a' vostri proprii figliuoli, i quali, essendo molti, terranno un dì il luogo che oggi appartiene a' principi presenti [b]. Per la qual cosa, vostra maestà sopportar non deve l'introduzzione di cose straordinarie, nella minorità di vostro figliuolo massimamente, nella quale non si possono alterare gli antichi ordini senza timore di sovvertirli affatto. E almeno dovreste accompagnare al governo de' signori di Guisa qualche principe, per contrappesare la loro autorità, riservando alla maestà vostra la sopraintendenza del tutto. E in questo modo agevol

[a] Page 55. [b] Page 56.

cosa sarebbe di quietare gli animi sollevati dagli uguenotti di stato, assai più da temere di quelli della religione. »

Rispose la regina ch' ella non aveva alzato a grado maggiore i signori di Guisa, di quello ch' erano vivente il re Enrico; e che grandemente desiderava la dimora di tutti i principi del sangue in corte, de' quali ve n'erano degl' onorati e favoriti al par d' ogn' altro. E che gli uguenotti i quali avevano fatto l' impresa d' Ambuosa, non s' erano mossi solo contro la casa di Guisa ma contro alla propria persona del re, sì come era manifesto.

Finito questo proposito, e licenziato il signore della Planche, fu poco dopo richiamato dalla regina madre, presente la duchessa di Mompensieri [a], avendo risoluto di farlo metter prigione s' ei non rivelava quanto s' aveva in opinione ch' egli sapesse. E dicendo la regina che i principi del sangue doler non si potevano se i signor di Lorena e di Guisa erano onorati in Francia dopo di loro, marciando prima il primo principe del sangue, dopo il primo della casa di Lorena, e dopo il secondo principe del sangue, il secondo principe di Lorena; che i servizii fatti da loro alla corona, e per essere zii della moglie del re, meritavano bene l' onore che gli si faceva; ma che questa era una finzione colorata così per venire a qualche altro maggiore dissegno, di che egli era bene consapevole; là onde era necessario ch' egli lo rivelasse volendosi mostrare fedel soggetto del re, aiutando sua maestà ad avere in mano li suoi ribelli. Replicò il signor della Planche, che ringraziava a Dio [55] di non riconoscere altri per signore che le loro maestà; di che aveva ricevuto sempre onore e grazie, e per mezzo suo avea servito il re Enrico suo marito; e che questa cagione sola, quando molte altre non l' avessero persuaso, saria stata bastante a farli dire la pura verità, senz' aver altra considerazione in mente che il servizio del re. E per confermazione delle cose dette da lui, cominciò a tassare la casa di Lorena, che persuadeva a' Francesi di poter molto in Alemagna, e a gli Alemani rimostrava ch' era di grande autorità in Francia, non conoscendo che molto bene si

[a] Page 57.

sapeva quel grado ei tenessero nella dieta dell' imperio. Talmente che se il re vuole ch' eglino precedano a' principi del sangue, mestier sarà che molti altri principi Germani, i quali precedono alle pubbliche diete i principi di Lorena, sedano similmente sopra il real sangue di Francia. Che i duchi di Lorena non possono pretendere alcuna grandezza in questo regno se non mediante madama Iolante d' Angiù; ma la legge salica impedisce che per descendenza di femine [54] si pervenga a titolo regio. E poichè ei non si suole comportare che i principi forestieri sieno reputati più, o pari a quelli che vengono dal sangue regio, il duca di Guisa contentar si dovria di avere tanta grandezza nel reame quant' altro signore che non sia del sangue (sendo duca, e pari di Francia, con tanti altri titoli e dignità), senza offendere tutta la nobiltà. E che la rimostrazion loro di succedere nelli stati e nella grandezza del duca Gedofrei di Boulion [a] re di Gierusalem, dal terzo fratello del quale venne il conte di Bologna, vostro avo materno, bisogna che confessino d' avere questa successione da' principi stranieri, a' quali, come si è detto, non conviene legitima pretenzione [55] di sormontare i principi del sangue reale [b]. Conchiudendo che per queste cagioni nascevano le sollevazioni della setta uguenotta di stato, la quale, unita con quella della religione, cagionava gravi movimenti nel reame.

E non volendo il signor della Planche dir altro, fu risoluto di rimetterlo in potere de' capitani della guardia, pretendendosi ch' egli avesse avuto intelligenza con Renaudie; e per aver detto al cavaliero Seura, che se n' andava in Inghilterra, di volervisi ritirare ben presto, quantunque egli liberamente negasse d' avere conspirato mai contro al re, e che aveva ben deliberato di vivere fuor del regno, quando avesse perso una lite che allora s' agitava. E fra quattro giorni il detto signore della Planche fu messo in libertà.

[a] Page 58. [b] Page 59.

dizioni, stampatori e venditori di quelli, ordinando che fossero puniti come tali; condennando in[57] simil pena coloro che calunniosamente accusassero alcuno. E in un medesimo tempo commandò per un altro editto a' prelati del suo regno, che risedessero alle loro chiese. Per cagione delle quali ordinanze, e per avere il re annichilato alcuni magistrati ch' essercitavano la giustizia; il cancelliere entrato in parlamento, e adunate tutte le camere del conseglio, narrò, che il re gli aveva comandato di venire a quella corte per parlar loro di tre cose.

La prima concerneva l' autorità e stato suo, e la quiete de' suoi sudditi.

La seconda apparteneva alla città di Parigi.

La terza toccava alla corte di parlamento.

Quanto alla prima, ch' essendo il re pervenuto alla corona aveva trovato sì gran debiti fatti dal re Francesco suo avo e dal re Enrico suo padre per sostenere le lunghe e pericolose guerre contro a coloro che tante volte avevano assalito il reame, che la entrata sua di dieci anni era appena bastante a pagarli, sendo la somma del debito molto maggiore che uomo vivente imaginare non potrebbe mai, poichè ella passava undici millioni di franchi. Che suo padre veramente gli aveva lasciato la pace, ma tanto inviluppata de travagli publici e privati, che l' animo suo era in una continua guerra domestica, avendo, oltre a' debiti, pensionarii e officiali assai di casa sua, e delle corti di parlamento; i quali, già quattro o cinqu' anni, non avevano ricevuto pagamento alcuno, senza quello ch' era dovuto alla gente d' arme. Per pagamento de' quali il re non solo non aveva accresciute le taglie e imposizioni sopra del suo popolo, anzi l' aveva diminuite pur assai, abbandonando l' esazione del pagamento di cinquanta milia uomini da piè, che per egual porzione in più città del suo regno si pagavano. E in molti luoghi di Normandia liberamente aveva rimesso a quei popoli il pagamento delle taglie ordinarie. E che molti malcontenti, o del governo presente, o per non esser pagati di loro pensioni, e vedendo mettere

ordine alle gravi spese, attribuivano ogni disordine al conseglio del re, la borsa del quale ei giudicavano senza ragione alcuna, che del continuo fosse piena [a]. Ma chi riguardava bene a dentro la loro intenzione, conosceva che il desiderio loro di mutar forma di stato e di religione, e di correre sopra le facoltà del misero popolo, gli faceva mettere innanzi questi propositi per animare i sediziosi alla ribellione. E che questo vero fosse, si considerasse bene a' corrotti costumi di tutti li stati, a' buoni essempii che davano al mondo gli ecclesiastici, all' oppressione della nobiltà sopra del popolo, rimettendo la colpa delle loro iniquità nella ritenzione e ritardazione che s' usava ne i loro pagamenti. Che la corte di parlamento, la quale ogni dì più crescer vedeva queste iniquità, non procedeva col solito rigore, accostandosi molti di loro a nuove sette, e avendo solo in mente il compiacere a coloro da' quali speravano facoltà e dignità. E che quanto a' gravi debiti del re, sua maestà col ritirarsi dalle spese, col riformare i doni [58], e col cercare d' accordare i creditori, s' ingegnava di provvedervi il meglio che far si potesse.

Quanto alla religione, che questo punto era molto difficile ad accordare, essendo alcuni malcontenti della pace, i quali sotto questo colore la turbavano; altri (imperochè il re non si governava a voglia loro) procuravano e fomentavano le sedizioni e le turbulenze: altri facevano instanza che la loro opinione fosse accettata per buona, e l' altra bandita. Alle quai discordie bisognava che dalla man di Dio si porgesse rimedio, aprendosi un concilio generale per ordine del papa; il quale di già era stato pubblicato, e accettato da' principi cristiani. Aveva ben voluto sua maestà provederci ancora con usare la severità della legge contro a' delinquenti, e con il commandare a' prelati la residenza. E quanto alle sedizioni [b] che turbavano la sua autorità e la quiete de' popoli, gl' era necessario d' usare la forza, non essendo permesso dalle leggi, che nel suo regno altri [59] s' armi senza ordine suo, perciò aveva commandato a' governatori e magistrati delle provincie e città, che stessero vigilanti con-

[a] Page 62. [b] Page 63.

tro a' seduttori e sediziosi, castigandoli sommariamente, sì come nell' editto si contiene. E non doveva parere strano che dal loro giudizio non fosse in questo caso appellato, facendosi per dare essempio a chi avesse l'animo corrotto, vedendosi che più timore porge in una sedizione uno che si faccia morire, che cento i quali si menino prigioni; sentendosi massimamente adunanze per nuovi apparecchi di sollevazioni in diverse parti del reame. Che la sospensione di molti magistrati saria presa in buona parte dalla corte di parlamento, vedendosi l'evidente utilità nel diminuire i giudici, i quali traficavano le cose di giustizia come si fan le mercanzie comprandosi a prezzo. Oltre a questo l'autorità di coloro che rimanevano, restava maggiore, e il re più commodamente pagare poteva i loro stipendii [a].

Quanto poi alla città di Parigi, città principale del suo regno, sua maestà debitamente n'era gelosa, non per diffidenza che avesse ne i fedeli abitanti, ma per essere stato avvertito che d'ogn' intorno vi si riducevano persone straniere, sediziose, e di mal affare, attissime in ogni occasione a metter mano all'armi, per il che era cosa da savio in tal tempo temere d' ogni cosa che avvenir potesse. Ben era venuto a notizia del re, che la corte di parlamento aveva di già comminciato a mettervi ordine buono; ma che in Francia spesse volte avviene che le cose ferventemente e con animo allegro incominciate, ben tosto si tralasciavano. Per il che il re voleva che questa cominciata impresa si seguitasse, investigandosi diligentemente di coloro che giornalmente venivano a Parigi, s'erano armati o disarmati. E, temendosi che i commissarii sopra di ciò deputati non fossero o di malvagia intenzione o corruttibili, era bene che a tal cura in ogni quartiere si proponesse un consegliere della corte, al quale in ogni settimana da chi alloggiava fosse data vera informazione de' forestieri; e che di quanto maggior autorità fossero coloro che n'avevano la cura, con tanto maggior fede se ne facea rapporto [40]. Che al re s'erano ben querelati molti di non esser amministrato

[a] Page 64.

loro giustizia; ma che nel petto di sua maestà non erano penetrate le loro querele, tenendo per fermo ch'ei non mancassero di far quanto dovevano. Ben avea inteso e creduto, che nei parlamenti di Tolosa e di Bourdeaux fosse disunione, e si vedessero diverse sette; ma che la corte di parlamento di Parigi aveva conservato molto bene la sua dignità. Dispiacevagli solo l'intendere che alcuni di loro fossero troppo inclinati a favorire i gran personaggi di Francia, affermandosi loro creature. A' quali ricordava che nei casi di giustizia avessero solo la mira all'onor loro; e che dovevano conoscere solo dal re la dignità che avevano, e da quel solo dipendere, come luce e splendore del reame; perciochè, avendo loro in mano la facoltà, la vita e l'onore di più grandi di Francia, non sapeva conoscere qual cagione li movesse a volersi sottomettere a coloro i quali spesse volte delle facoltà, della vita e dell'onor privano. Altri erano tassati di discordia, altri d'avarizia. A' quali ricordava che la unione era il fondamento delle repubbliche e de' regni, mediante la quale le picciole cose crescono, e le grandi con la discordia si dispergono. E quanto all'avarizia, persuader non si poteva sua maestà, che questo difetto abbominevole si fosse formato negli animi di così virtuosa compagnia. E raccomandando a tutti la giustizia e la breve spedizione di quella[a], li pregò che imitassero alcuni conseglieri, i quali mossi dalla conscienza, espedivano i litiganti con brevità e con poca spesa. Il che era quanto doveva riferire alla corte.

Mentre che il re soggiornò a Rambouillet[b], ove lo venne a trovare il marescial di Brissac, come di sopra è scritto, gli fu concesso il governo della Piccardia, procurato dal principe di Condè per lui, come si è detto. E in questo medesimo tempo fu stabilita la pace fra il re e la regina d'Inghilterra, e trattato accordo con li Scoccesi[41]. Ministri de' quali erano il vescovo di Valenza, e monsignor di Raudano, mandativi a questo effetto.

La discordia era nata dalla sollevazione fatta dagli eretici e sediziosi di Scozia, che s'erano alienati da santa chiesa e dalla fede cat-

[a] Page 65. [b] Page 66.

tolica, avendo rispetto alla regina e monsignor d' Oisel governatore per il re in quel regno nel luogo detto Pititlict. Per il che vi furono mandati monsignor della Brosse per luogotenente del re, e il vescovo d'Amiens, i quali con l'autorità mandata loro dal papa cominciorno a ridurre il popolo traviato dal dritto camino alla verace strada, all'obedienza del re, e all' osservanza della vera religione, non tralasciando cosa che a buoni cattolici e a fedeli servitori del re far convenisse.

E per miglior intelligenza di queste perturbazioni saper conviene, ch' essendo venuta a morte Maria regina d' Inghilterra, la regina di Scozia aveva vestito il duolo, sì come conveniva a parente, e aveva ornate l' insegne della sua arma di tre corone, come pretendente qualche successione in quel reame. Di che la regina Elisabet, pervenuta alla corona d' Inghilterra, entrò in tanta gelosia e sospetto (vedendo massimamente che molti uomini di guerra passavano di Francia in Scozia), ch' ella si risolvette a pigliare l' armi; e mostrando che tutto questo nasceva dal conseglio de' signori di Guisa, che aspiravano ad impadronirsi del reame d'Inghilterra, sì come ella diceva di conoscere a molti segni.

Accadde intanto, che gli eretici e sediziosi di Scozia, vedendosi ineguali a contrastare con la regina per le nuove forze mandategli di Francia, si ritirarono per soccorso alla regina d'Inghilterra, sotto al cui dominio (ancorchè fra gli antenati loro sempre inimicizie e guerre esercitate si fossero) più tosto si volevano gittare che repigliare la cattolica religione[a]. La regina li ricevette volentieri sotto la sua protezione, divolgando, prima che a guerreggiar incominciasse, che il desiderio di difendere il suo regnola costringeva a prender l' armi, perciocchè, intitolandosi la regina di Scozia regina d' Inghilterra e d'Irlanda (il che a giudizio suo nasceva dalle persuasioni de' signori di Guisa governatori della corona di Francia, che, aggrandendo la regina loro nipote, speravano di grossamente partecipare di tanto accrescimento di stato), per questa cagione ella era forzata

[a] Page 67.

d' Escars; e, venendo il tempo assegnato per la dieta di Fontaineblau, il re di Navarra e il principe di Condè mandorno il signor della Sague[a] a far intendere alla principessa quanto in Ghienna seguiva, e per avere denari mediante una vendizione fatta da madama di Roye, suocera del principe di Condè, della terra di Germignì al contestabile. E, ritornato il signor di Sague in Ghienna, trovò che il re e il principe erano stati commandati di ritrovarsi alla dieta; sopra di che si escusavano con varii pretesti; e rimandorno il signor di Sague per ritrarre quanto nella dieta si trattasse e determinasse; là dove era già arrivato il contestabile ottimamente accompagnato dal seguito de' nipoti, de' cognati, e di molti altri gentiluomini.

Adunoronsi dunque in questa dieta alli 21 d'agosto in camera della regina madre a Fontaineblau, il re, e la regina madre, e la regina moglie del re, i fratelli suoi, i cardinali di Bourbon, di Lorena, e di Guisa, il duca di Guisa, il duca d'Aumala, il contestabile, il cancelliere, l'armiraglio, i marescialli di Sant' Andrea e di Brissac, il signor di Mortier, i vescovi d' Orliens e di Vienna, e di Valenza, e gli altri cavalieri dell' ordine, e consiglieri del privato conseglio. Là dove il re brevemente fece loro intendere la cagione della dieta, rimettendosi a quanto in suo nome saria loro detto più ampiamente dal cardinale di Lorena, duca di Guisa, e cancelliere, pregando ciascuno a liberamente aprire il suo parere nelle cose proposte.

Il cancelliere allora con grandissima facondia rimostrò il doloroso termine in che si trovavano in Francia la religione, la giustizia, e la nobiltà, corrotta, sollevata, e perturbata; il popolo impoverito, e raffreddato di quel caldo volere che dimostrare soleva nei servigii del re. Sopra di che si desiderava di sapere il rimedio, acciochè si partorisse la quiete, la pace, e il sollevamento delle tante miserie nelle quali era avviluppato il stato popolare.

Nell' adunanza predetta (nella quale, oltre alle cose concluse dal

[a] Pag. 60.

cancelliere si doveva trattare del modo di quietare il reame), parimente il duca di Guisa[a] rese conto della carica che il re gli aveva dato sopra le genti d'armi; e il cardinale di Lorena delle finanze, rimostrando che la spesa ordinaria del reame sormontava l'entrata di due millioni e cinquecentomila franchi, essendo stato concordato dal re a quelli di conseglio, che negli altri giorni ciascuno dicesse il parer suo.

L'armiraglio levatosi in piedi, e fatta riverenza al re, gli presentò a nome della setta uguenotta di religione, due richieste, le quali furono date al secretario dell'Aubespine per leggerle ad alta voce, di che molti si maravigliorno, imaginandosi che ciò non fosse senza l'aiuto di qualcuno de' principali del conseglio. Contenevano in sostanza le richieste, che piacesse alla maestà del re d'aver pietà de' suoi sudditi, i quali volendo vivere secondo quella religione, sopportavano calamità e miserie estreme. Là onde ricorrevano a' piedi della maestà sua, acciò prendesse conoscenza della causa loro, e commandasse l'essaminazione della loro dottrina a persone non sospette, a fin che si conoscesse se la loro opinione era eretica e sedizioza; e che in questo mezzo si soprasedesse nell'essecuzione delle cominciate pene contro di loro, per cagione delle quali si spargeva in tutto il regno gran sangue, sendovi giudici ne i quali poteva più la passione dell'animo che la verità della ragione, o il desiderio della quiete de' popoli, e che fin quì avevano impedito che le giuste loro querele non pervenissero all'orecchi del re. Che avendo[42] l'onnipotente Dio posti sotto il governo suo, ed essendo loro obligati d'esporre la vita in suo servizio, era ben similmente obligato[b] il re a difenderli dall'oppressioni de' magistrati, protestando innanzi alla divina maestà, e alla sua, che non fu mai di loro intenzione il tentare cosa alcuna in pregiudizio della sua grandezza nè contro all'umilissima obedienza e servitù che erano obligati di fargli, anzi, che di continuo pregavano Dio per la sua conservazione, e non solo non domandavano libertà di

[a] Page 70. [b] Page 71.

vivere, come abbandonati fra vizii o dissoluzioni, anzi niente maggiormente desideravano che informazione; supplicando finalmente di potersi unire insieme per essercitare i riti della loro setta, aspettando la deliberazione d'un concilio generale, per la quale unione desideravano d' ottenere dalla maestà sua luoghi publici, che loro chiamano templi.

Dopo questo l' armiraglio si scusò col re, supplicandolo che prendesse in buona parte, come conscio della sua fedeltà, quanto aveva fatto; perciocchè ritrovandosi poco prima in Normandia a preparare le cose necessarie alla guerra di Scozia, vedendo le querele infinite di questa setta, aveva lor promesso di presentare a sua maestà, per quietarli, le dette richieste. Della qual cosa il re non si mostrò allora punto turbato, rispondendo graziosamente all' armiraglio.

Commandò poi il re al vescovo di Valenza, nominato monsignor di Montluc, che parlasse sopra le cose proposte, il quale, essendo stato riputato sempre molto aderente all' opinione degli uguenotti, disse in sostanza, che veramente, secondo che Diocleziano imperatore era solito di dire, lo stato de' principi era pieno di miseria. I quali si stavano racchiusi la maggior parte del tempo dentro al circuito delle lor camere, circondati da loro in chi più si fidavano, da' quali il più delle volte erano ingannati, non udendo vero rapporto de' negozii del loro stato, cercando eglino di sempre compiacere alle volontà de' lor principi. Ma che questo dissordine non era già succeduto in corte del re, perciocchè come prima si scoperse la mala contentezza o sollevazione de' moti del regno, la regina madre guidata dalla sua antica prudenza, e i signori di Guisa sotto l' autorità sua sì diligentemente s' erano adoperati, che pigliando argomenti da sospetti in apparenza molto leggieri, ma nell' effetto orribili e gravi, incontinente avevano scoperta la crudele impresa e le secrete machinazioni che nel reame si trattavano; e incaminatisi a rimedii atti a quietare le perturbazioni, gli avevano ridutti per grazia di Dio a buon termine, usando assai più la dolcezza che l' asprezza. Che

essendosi pacificata tanta sollevazione, desiderava il re di trovar modo per il quale si provedesse che di nuovo non suscitassero tumulti e sedizioni. E per questo aveva adunato sì grande e onorevole compagnia, sì pronta e affezionata al publico bene, e al servizio di sua maestà, dalla quale sperava ottimo conseglio. Che veramente la confusione del re era simile a quella che profetizò Esaia nella destruzione di Gerusalem, predicendo che il popolo si vorrebbe uguagliare al sacerdote, e il servo sormontare il signore, denotando la sovversione di tutti gl' ordini. Che la dottrina la quale aveva messo il popolo in divisione, già lungo tempo era stata seminata e sparsa da uomini eloquenti, i quali con apparenza di gravità e di modestia facevano professione di riprendere i vizii e d' abbominare le scelleratezze, e ritrovando i popoli senza la guardia de' prelati preposti al governo[a] delle anime loro, agevolmente avevano adescato l' animo di molti con dolci dimostrazioni, e sparso fra di loro gran quantità di libri che gli ammaestravano nella loro disciplina. Che i re passati, ne i tempi de' quali non solamente pullulavano, ma grandemente crescevano questi di tale credenza, mossi da buon zelo, avevano ordinato che fossero puniti d' acerbissime pene, credendosi che questa fosse la vera via per riunire i popoli caduti nelle discordie predette; ma che i ministri di giustizia non l'avevano messo in essecuzione con quella sincerità che far dovevano, spingendosi più con gl' interessi proprii che con la giustizia contro di coloro la morte de' quali apportava a quei signori da chi dipendevano qualche commodità. Onde non era da maravigliarsi che Dio avesse permesso che il popolo si fosse sollevato vedendo la giustizia sì male amministrata, i vescovi senza timore d' aver a render conto dell' anime alla loro cura commesse, piene d' avarizia, d' ignoranza, e di affetti carnali; i curati similmente ignoranti, avari, e occupati in ogni altra cosa che nell' officio loro. Per la qual cosa, se bene il vero rimedio era ricorrere a Dio, a ragione irato contro le persone ecclesiastiche (sopra il capo delle quali pendeva la vendetta a punizione de' tanti

[a] Page 72.

errori apparecchiata), nondimeno ei giudicava esser buon conseglio l'adunarsi di tutte le provincie un numero d'uomini dotti e di buona vita, da quali si intendessero i vizii che più nel regno germogliano, e in che modo più agevolmente diradicare si potessero[a]. Voltossi poi al re, e disse che, vedendosi la negligenza di convocare il concilio generale (antico modo per quietare la republica cristiana ogni volta che da nuove sette ella fusse perturbata), sua maestà, sgravando la sua coscienza, doveva congregare ad ogni modo un concilio nazionale, imitando l'essempio di Carlo Magno, e di Luigi suo figliuolo, che per minore bisogno di questo avevano ciò fatto; permettendo libero adito e sicurtà a' capi della nuova setta di potervi intervenire, proporre e disputare i loro articoli; e che un tal rimedio aveva pigliato Teodosio imperatore nella perturbazione arriana[b].

Quanto alle pene da sua maestà ordinate contro a quelli che seminavano tal dottrina, egli conosceva che ne erano risultate diverse operazioni e contrarii effetti, avendola altri accettata subito ch' era pervenuta a' loro orecchi, invitati, come creder si deve, dalla gran libertà di vivere che seco apporta; e quando altri gli aveva voluti ritornare al vero e antico camino, eglino s' erano messi su la difesa con armata mano (atto e effetto, in vero, contrario a quello che la religione insegna); per la qual cosa coprendosi col mantello della religione, erano divenuti sediziosi e ribelli : di che non meritavano escusazione alcuna. Perciocchè s' erano cristiani o evangelisti, sì come s' intitolano, ricordarsi dovevano che san Pietro e san Paolo ci hanno commandato di pregare Dio per li re, e di rendere a quelli e a' loro ministri obedienza e soggezzione; e che in tutte le dodici persecuzioni sofferte da quei buoni antichi Cristiani contro l' impeto e il furore degl' imperatori gentili, non fu veduto mai che in tanta occisione si fosse levato su un sol Cristiano per vendicarsi con l' armi, vincendo con la pacienza e con la costanza la rabbia di quei accecati [45] imperatori dalle tenebre della loro ira. Ma sì come vi erano molti sediziosi e crudeli, che seguivano questa

[a] Page 73. [b] Page 74.

opinione, eranvi ancora molti che avevano abbracciata questa dottrina con un gran timore di Dio, e con tanta reverenza verso la maestà sua e suoi ministri, che erano lontanissimi dal desiderio d' offendergli già mai, mossi da perfetto zelo, sì come eglino si persuadevano, e da ferma credenza che quella via gli conducesse alla salute; senza timore di perdere i beni, e di spargere il sangue per confirmazione di questo: e che questi tali meritavano d' esser separati dagli altri sediziosi, nè dovevano a giudizio suo soffrir più persecuzioni, perciochè si vedeva manifestamente che, cercando con le pene d' annichilarli e di spegnerli, ogni dì più crescevano di numero. E che negli antichi concilii di Nicea, di Costantinopoli, d' Efeso, e di Calcedonia, i cattolici non avevano usato mai contro degli Ariani, Macedoniani e Nestoriani, se non la parola di Dio; e che Costantino, Valentiniano, Teodosio, e Marciano [a] si contentavano di punire con l' essilio, e di segregare dalla seduzione che facevano, gli eretici dannati. Conchiudendo che nel punire coloro che s' adunavano insieme secondo la forma dell' editto, sua maestà doveva aver considerazione all' intenzione di coloro che s' adunavano; che non essendo malvaggia, nè per cospirare contra l' autorità regia, non meritavano odio.

Dopo che il vescovo di Valenza, conosciuto per uguenotto, ebbe così parlato, e che monsignor di Mortier, non men sospetto di lui in questa dannata opinione, accostandosi al parere del vescovo, ebbe finito, fu commandato a Carlo di Morillac arcivescovo di Vienna, che parlasse. Il quale così disse:

« Io sarò forzato dalla natura di questa proposta, di farci sopra lungo discorso; perchè, essendo ella generale, è similmente di più difficile risoluzione, dovendosi venire dalle generalità alle cose particolari, nelle quali la diversità de' pareri produrrà varietà d' opinioni. Conosco bene che nell' azioni di stato è una massima questa sentenza, che dopo aver ben consultato una materia, bisogna esser risoluto di quello che a far s' abbia, non essendo cosa più dan-

[a] Page 75.

nosa a chi governa di fluttuare nelle deliberazioni senza poter fermarsi su risoluzione alcuna. E se questa regola tanto celebrata dagl' antichi, e da' re e dalle repubbliche inviolabilmente osservata, ci deve incitare a seguirla, sforzaci ancora la necessità nella quale siamo; non essendo uomo di giudicio, alcuno, il quale non confessi, che le cose del regno non si possono fermare nei termini che sono, e che nel principio di quello non erano sì grandi le difficoltà e le controversie ch' oggidì si scuoprono: e le sollevazioni poco fa avvenute, la paura che di nuovo non se ne susciti, la mala contentezza che in molti si vede, l' estrema povertà nella quale è caduto il misero popolo, e il sbigottimento che ne i buoni si scorge, deve persuadere a ciascuno che fedel soggetto sia della corona, di pensare al rimedio atto a liberarci dalle minaccie che ci soprastanno di mutazione di stato, e sopra tutto di conservare il reame nella sua grandezza e unione: il che tanta gloria ci fia quanta l'acquistarne de' nuovi. E per ciò fare io mi persuado che sopra due basi principali si fondi e si fermi quest' azione, e la sicurezza di questo regno al nostro re; le quali sono l' integrità della religione, e l' obedienza del popolo [a]. E se queste due cose staranno ferme senza piegarsi ad arbitrio d' altrui, non bisogna temer punto che l' obedienza si perda: ma crollandosi o piegandosi, come già avvenire vediamo, è da temere grandemente che questo pesantissimo edificio, fondato e fermato su questa base, non cada a terra. Conviene adunque di [44] voltare a questo tutti i nostri dissegni. E primamente ha da considerare il re a che grado l' ha Dio chiamato, e per qual cagione ve l' ha stabilito concedendogli l' obedienza di tanto popolo; e conoscerà che sopratutto è obbligato di conservare i sudditi suoi nella conoscenza e nel servizio di Dio, reggerli con buone leggi, e difenderli con l' armi contro a chi opprimere gli volesse; dimostrandosi tanto inclinato in ogni occasione, a [45] bene universale, che li subietti l' amino come padre e lo riveriscano come signore. Conviene adunque al re che desidera essere amato, e che vuol satis-

[a] Page 76.

fare a' commandamenti di Dio, e conservare li suoi popoli obedienti in quelli, udir le lor querele come buon padre e signore benigno, essendo stato collocato da Dio in tanto grado a questo fine. Dove, facendo il contrario, ei diviene indegno della sua grazia, e sta sempre in timore che in altri non si trasporti l' autorità regale, come per tanti essempii in tutte l'età s' è veduto avvenire. E non essendo, come ho detto, la religione, che conoscere Iddio, come appartiene [46], fare quanto ei commanda, e riconoscerlo per autore, creatore e conservatore del tutto, ne seguita che in tutte le nostre operazioni ci dobbiamo riferire all' onore del suo nome, imaginandosi di conservare integra e inviolata questa gran colonna su la quale principalmente s' appoggia l' obedienza de' popoli. Ma perchè per [47] la malignità e corruttela de' tempi e per la negligenza degl' uomini si vede manifestamente crollare e piegarsi, temer deviamo [48] che l' ira di Dio ci minacci qualche rovina, la quale, a mio giudizio, esser non può lontana, perchè noi vediamo tante varietà e controversie nella dottrina della religione, la disciplina della chiesa cattolica dissipata, negletta e abbattuta; gli abusi moltiplicati, li scandali oltre modo cresciuti, e i tumulti popolari ogni dì farsi maggiori.

« Il vero, antico e usato rimedio a tanti mali, è la convocazione di un concilio generale : ma noi per due ragioni non potiamo [49] aspettarlo [a].

« La prima è, il non esser in poter nostro, che il papa, l' imperatore, i re, e la Germania incontinente s' accordino del tempo, del luogo, e della forma di quello.

« La seconda è, che la malatia [50] nostra è sì grave, la quale ha penetrato come un subito veneno per le viscere del reame, che non potiamo aspettare un rimedio remoto e dubbio. È adunque necessario che si convochi un concilio nazionale, già risoluto e deliberato, tal che altro a far non si resta che mandarlo ad effetto, non essendo sopravenuta cosa da poi, che ne debba disturbare

[a] Page 77.

dalla presa deliberazione, già notificata per tutto il reame. Hanno risoluto molte volte gl' imperatori e re cristiani, che si congreghi il generale concilio, il quale da diverse opinioni e per varii interessi è stato o prolungato o negato; ma quanto al concilio nazionale, leggonsi delle istorie di Francia, che si ritrovan, che per varii accidenti da Carlo Magno fino a Carlo VII si son fatte adunanze e diete della chiesa gallica o [51] per riformare li corrotti costumi, o per qualche altro degno fine. Non debbiamo dunque differir più a seguire la strada battuta dagli antichi nostri senza timore di essere ripresi, avendo noi tanti essempii inanzi, e costringendoci la necessità, che commanda a tutte le leggi, intitolando questa adunanza (quando paia che offenda li principi ecclesiastici) non concilio nazionale, ma generale consultazione. Per miglior forma della quale a me pare che preparar si debbano quattro cose. La prima è la residenza de' prelati [a] nelle loro diocesi, senza dispensare persona vivente, o francese o italiana che sia (la quale nazione occupa in questo regno tanti e sì grandi benefizii). E sì come disdicevole saria, e degno di biasimo eterno, che un capitano pagato dal re, quando il suo reame è assalito dagli esserciti nemici, si stesse a trionfare nelle commodità della sua casa, e similmente è di vituperoso biasmo degno quel prelato che si sta per le corti o a' piaceri, mentre che nella sua diocesi surgono l' eresie e l' incredulità.

« Il secondo preparativo è [52], che noi tutti veramente mostriamo con qualche atto degno di riformarsi, con tanti abusi che in noi si trovano, acciocchè il mondo non ci laceri, che noi facciamo questa adunanza più per ampliare li nostri privilegii, e accrescere le commodità, che per riformarci [b]. E atto degno saria il reprimere l' avarizia che si vede negli ecclesiastici. L' opinione de' quali so bene che è contraria, dovendosi al giudizio loro, in cosa di tanta conseguenza, aspettare la determinazione d' un concilio generale.

« Il terzo preparativo [c] è, che tutti ci risolviamo a liberamente confessare li nostri errori; e da sua maestà e da' prelati si comman-

[a] Page 78. [b] Page 79. [c] Page 80.

reame (il che non è altro che l' adunanza delli Stati generali) per udir le querele publiche, consultare i remedii, e ricevere la legge che il re publica all' onor di Dio e sodisfazione de i popoli, nelle materie proposte. Di che nasce amore e obedienza universale, sendo un principio di consolazione l' audienza delle miserie degli afflitti. E per mostrare che le querele sono di tal natura che han di bisogno d'essere udite nelli Stati generali, io proporrò una publica querela : che l' imposizioni straordinarie messe sopra del popolo, di maniera sono cresciute, che non solo non le può sopportare per l' avvenire, ma è impossibile ancora di sodisfare a' debiti passati. Or non è questa una querela degna d' essere trattata nelli Stati? Ne i quali facendo il re sembiante di volerli liberare dall' oppressioni, è un principio di quiete, la quale vieta loro il disperarsi, e desiderare mutazione. Se per il contrario il re vuol far sapere alli popoli le calamità delle guerre sì lungamente durate, l'intolerabili spese che si sono tirate dietro, e i debiti grandi ch' egli ha trovato nel suo avvenimento alla corona, non è questo un proposito degno d' esser mostrato alli Stati generali?

« Se il popolo dimostra che il re debbe vivere del suo dominio[a], far la guerra con gli aiuti ordinarii, pagar le genti d'armi, delle taglie imposte gran tempo inanzi a questo fine; e per il contrario il re dica che il suo dominio è stato quasi alienato tutto dalli re passati, gli aiuti ordinarii impegnati (restando la Corona carica delle medesime spese, e d'infiniti debiti), per ottenere dal popolo che l' imposizioni straordinarie durino per qualche tempo, finchè si trovi modo di ricuperare il dominio alienato; in che altro modo persuader si può questo, che nelli Stati generali? Se la necessità constringe a diminuire le spese del reame, non essendo questa una materia, che i ministri la possano effettuare senza caricarsi d' una perpetua invidia, e di gravi inimicizie procedenti dalla mala contentezza di quei prenominati casi[56], i quali poco si curano se la borsa del re è vota, pur che la loro sia piena; come si può mandare ad effetto questo

[a] Page 82.

senza una generale adunanza, se tanta rabbia si trova in diversi personaggi, che di continuo con ogn' ingegno si sforzano d'alterare la sicurezza dello stato, altri non sapendo in che termine si trovino gli affari del re, altri maliziosamente abusando di questo pretesto per commovere i semplici alla sedizione? Non è più aggradevole e pronto rimedio, per contentare i buoni, e por freno a i rei, che il far saper tutto alli Stati generali. Se i principali ministri del re sono calunniati come autori e causa delle calamità passate, e di quel che si debbe temere per l'avvenire, non è miglior rimedio a discolparli d'ogni sospetto, che dimostrare nelli Stati generali in che termine trovassero il regno, come gli è stato governato da loro, e che del tutto sono apparecchiati a render conto.

« E, per finire questo proposito, se le querele publiche ci son velate di qualunque proposito si sia [57], ove meglio udire si possono che in una publica adunanza? Là dove le querele siano giuste, il rimedio fia pronto e sicuro, poichè saria consultato e confermato da tutta gente. Se le querele non [58] serano tali, ove meglio si possono purgare e giustificare, che nel cospetto dell' università? Avvenendo spesse volte, quando altramente si faccia, che le [59] opinioni (ancorchè false) impresse nelle menti degl' uomini hanno di maniera occupato il vero lume dell' intelletto, che la verità per altra via non s' è potuta discernere da loro. Considerisi gl' inconvenienti, che nascer possono quando sì gravi difficoltà l' uomo non aiuti degli ordinarii rimedii. E parimente la legge del re non osservata con [60] vero presaggio di sedizione, perciocchè vedendo il popolo di non esser udito nelle sue querele, viene a perdere la speranza del rimedio al suo grave male, e cade in disperazione, giudicando la morte dover essere il vero fine alle sue calamità [a].

« Li signori malcontenti, vedendo il popolo caduto in disperazione, non solo ve lo confermano, ma lo persuadono a sollevarsi per mutar lo stato, gettando ogni colpa sul cattivo governo; e orpellando con qualche colore di verità infinite bugie, publicano libelli

[a] Page 83.

infami, e scrivono atrocissime lettere senza nome. E da i miseri popoli sono ricevute queste loro bugie (conformandosi alle passioni loro), come cose piene di verità. Di quì nascono poi queste scelerate adunanze che sotto nome di religione forzano i magistrati, violano la giustizìa, opprimono il popolo, assaliscono le strade, tengono stretta prattica con principi stranieri, e assicurano i lor seguaci, dalle quali inique operazioni in Francia nascerà la libertà. E questo [61] non accade ch' io discenda a particolar alcuno, essendo noto il tutto. Ma quando questa adunanza non ci fusse persuasa da queste ragioni, un publico bene lo doverebbe persuadere, ch' è il mostrare a un giovane re la via del regnare, di farli sapere minutamente i negozii del suo regno, di conoscer perfettamente i costumi del suo popolo, e di risolversi a misurare le spese con l'entrata, fuggendo ogni lusso e superfluità, conoscendo che l'essorbitanti spese non sono altro che 'l sangne cavato a forza dalle membra deboli del suo dilaniato gregge. E da questi conoscimenti ne nascerà buona educazione del re, che cagioneria ottimi costumi, e per conseguenza ottima fortuna, acquistandosi nome di padre del popolo, ad essempio del re Luigi XII; il che maggior gloria porge di tutti gl'altri acquisti alla sua felice memoria. Nascerà da questo un' altra utilità; che il popolo di Francia avendo inteso le necessità del suo re, non procedenti da sua colpa, più animosamente, com' è solito di fare, si farà innanzi con gli altri. Son congiunte queste utilità con grande onestà, ripigliando il re nel principio del suo regno l'antica usanza, nella [62] quale ogn' uomo prudente ricorrerà sempre quando vedrà che la corruttela ha tanto guadagnato ch' ella sovvertisce la legge. Perciochè se bene il re è solo autore della legge, nondimeno l'ordinanze fatte da lui nelli Stati generali hanno maggior forza che le private, e il popolo con maggiore utilità vi si sottomette, il che stabilisce e conferma l'autorità del re. E se mi si rispondesse che, facendo questo, il re viene ad insuggettirsi [63] di non poter alterare nel suo reame cosa alcuna senza il consenso del popolo; io replicarei che, se per il passato senz' adunar li Stati e senza intendere la ragione che mo-

vea il re a crescere l'imposizioni e carichi antichi e soliti, il popolo senza contradizione ha obedito al volere del suo re; che doverà egli fare quando sarà persuaso che la cagione della domanda fatta alli Stati è giusta[a]? E se mi si dicesse che in questa guisa il popolo sarebbe giudice se la domanda del re contenesse giustizia o no, assicurar ci doviamo che la maggior parte degli adunati camina col pensiero al publico bene, e conosce il profitto del regno, e ci consente. In questa forma[b] han regnato quei trapassati re che hanno volto ogni loro pensiero a contentare il popolo; ed han più fatto con questi modi ordinarii che noi non abbiam potuto far poi con ogni simile invenzione per trar danari. Il che si vede manifestamente con l'essempio del re Luigi XII, che senza straordinario [64] alcuno guerreggiò sì lungamente, e fu il terrore d' Europa. E per il contrario noi altri con tante estorsioni a pena ritenere possiamo una terra acquistata di nuovo. Oltra a questo la troppa facilità di trovar denari ci inanimisce alle stravaganti spese. E se fussimo contenti[65] ne gl' antichi costumi, non ci saremmo mossi all' acquisto degl' altrui stati. Sì che al fine altro frutto non ne caviamo, se non che straniere nazioni hanno trionfato de i nostri denari, e i nimici del nostro sangue, empiendo il reame delle sedizioni che ci si veggono[66].

« Puossi opponere alla risoluzione d'adunare li Stati il doloroso essempio avvenuto al tempo del re Giovanni, sendo stato sforzato il Delfino a ricevere leggi a voglia del popolo. Non s'accorgendo coloro che metteranno innanzi questa considerazione, che gl' inconvenienti nati allora erano fondati su la divisione del reame. E se ben di già se ne scuopre qualche segno ancora a questi tempi, è nondimeno una gran differenza fra una divisione aperta, e un' altra che si tema : perciò che allora gli Inglesi scorrevano per il regno, il re era prigione, i principi grandi sostenevano chi questa e chi quell' altra parte. Ma oggi il nostro re ha pace con tutti, il regno nostro non è diviso, non ci è chi ricusi l'obedienza, non ci son querele, non ci son forze ammassate. Resta solo ammazzare [67] alcuni spiriti maligni che

[a] Page 84. [b] Page 85.

sotto diversi colori cercano di sollevare il popolo, spinti dal desiderio di robbare [68]. Li quali in nessun modo punir si possono, che quando l' università consente che [69] si punischino [a]. E finalmente considerisi che essendo il re Carlo VIII nella minorità, e contendendosi, tra i principi, del governo, li Stati generali dopo l'aver conosciuto il re, umilmente lo supplicorno che volesse aver risguardo a quel che sì grand' adunanza dimostrava per benefizio del suo regno, senza usare termine alcuno che dimostrasse forza o disobedienza. Ed essendo questo re nostro oggi fuor della minorità, accompagnato dalla regina madre, da tanti principi del sangue, e da signori grandi ecclesiastici, che a niente altro hanno maggior cura che alla conservazione dell' autorità del re; è da tener per fermo che le sottili machinazioni e le deboli forze dei seduttori e animi perversi non s' abbiano punto a temere. » E con questo fece fine.

Il giorno dopo, essendosi adunata la consulta nel medesimo luogo, l'armiraglio dicendo il parer suo, espose come egli avea voluto il primo giorno dell' adunanza far segnare al re la richiesta portatali; ma che non gli fu aggiustato credenza : e che se a sua maestà piaceva la detta richiesta, si segnarebbe di cinquantamila persone che erano del medesimo volere, ovvero si presenterebbono alla presenza sua. Nel restante, che non si poteva imaginare cosa più dannosa o disleale, che vedere il principe timoroso dei suoi sudditi, e constretto a guardarsi da loro; e che in un medesimo tempo i sudditi si caricassero di cattiva intenzione verso il lor principe, giudicando pericolosissima azione nodrire [70] il re con questo timore. Sopra di che distendendosi lungamente, come colui che forse odiava, che il re stesse in sì buona guardia; concluse che si riformassero gli abusi de gli ecclesiastici, e che si levasse d' attorno al re la guardia di nuovo accresciuta, e si adunassero li Stati generali per provedere all' occasioni del reame. L' opinioni de gl' altri furono assai communi [71].

Il duca di Guisa [b] fondò il dir suo contro l' armiraglio, che avea

[a] Page 86. [b] Page 87.

narrato[72] ch' era male allevare il re in timore, dicendo che non era offizio di vassallo il volere dar forma di nudrimento al suo principe, e a questo tempo massimamente; e che quando alcuna cosa vi mancasse, v' era la regina sua madre per vera governatrice sua; onde a patto alcuno non si doveva muovere tal proposito. Ma quanto all' afforzamento della guardia del re, egli non era stato mai di parere che ciò si facesse se non dopo che i sudditi si erano sollevati, e avevano preso le armi contro di lui. E non bisognava scusare l' impresa con dire che questa machinazione non tendeva a fine di offendere il re, ma sì bene alcuni de' suoi ministri; perciochè nè il cardinale di Lorena nè lui avevano offeso o malcontenta[73] mai persona per l' interesse particolare; e s' alcuno s' era tenuto offeso e malcontento, questo era nato dall' amministrazione dei negozii del reame. Onde ne seguiva che chi sotto questo colore s'armava contro a i ministri del re, direttamente offendeva e pigliava l'armi contra sua maestà. Là onde egli non vedeva ragione alcuna per la quale si dovesse cassare la nuova guardia del re. E che, quanto alla religione, se ne riportava a coloro che erano più dotti di lui. Ben s' assicurava che tutti i concilii nazionali, o publiche consultazioni che far si potessero, mai non lo rimoverebbono dall' antica forma di religione, sì piamente osservata da i suoi maggiori. E circa all' adunar li Stati generali, se ne riportava al parere di sua maestà.

Il cardinale di Lorena fermò il suo parlare sopra di quello che contenevano le richieste presentate dall' armiraglio; dimostrando che l' obedienza e la fedeltà di chi l' aveva fatte[74] era simile di coloro che l' avevano fabricate; perciocchè se bene s' intitolano obedientissimi, nondimeno intendevano questo con patto che il re fusse di loro opinione, o almeno l' approvasse. E in ciò si rimetteva al parere di tanti uomini prudenti, se più ragionevole fusse abbracciare la superstizione di tali uomini o la vera religione che il re confessava.

Quanto poi al conceder loro i tempii e i luoghi ove adunarsi

potessero, questo niente altro sarebbe che approbare [75] le loro idolatrie; il che dal re far non si poteva senza eterna sua dannazione.

Circa al concilio nazionale, o generale, che gli animi in buona parte collocati non avean bisogno nè dell' uno nè dell' altro, poichè non si congregavano ad altro fine che per riformare li costumi degli ecclesiastici, il che si poteva mandare ad effetto da ciascuno particolare che obbedire volesse all' ammonizione generale o particolare de' superiori. Perchè i dogmi della dottrina cattolica tante volte erano stati conchiusi e publicati, che altro non occorreva che osservare gl' antichi e pii ordini della romana chiesa; perciocchè non si saprebbe ordinare mai cosa che in tanti universali e sacri concilii altre volte non fusse stata ordinata.

Quanto a quella parte; che i supplicanti di dette richieste si troveranno avanti al re in numero di cinquantamila persone d'un medesimo parere, che sua maestà dall' altro canto ne averia un millione della sua religione. Ma che ciascuno, il quale col lume dell' occhio della sua prudenza volesse penetrare ne i cuori di questi tali, scorgerebbe apertamente su che zelo erano fondati questi supplicanti, il che si mostrava per libelli infamatorii i quali ogni dì si spargevano fra il popolo contro de' migliori; e ch' egli n' aveva nello studio ventidue stati fatti contro di lui, i quali egli conservava curiosamente come scritture piene di sua lode, poich' era biasimato da scelerati uomini; e che questo sarebbe vera e perpetua testimonianza della sua innocenza. Conchiudendo che i sediziosi e sollevatori del popolo fossero puniti acerbamente, e, sopra tutti, coloro che s' erano posti in armi, come di già s' era cominciato; e che fusse differenza nel punir coloro che sediziosamente armavano i popoli, seducevano le genti, e perturbavano il regno, e quelli che per simplicità erano caduti in eresia. Circa de' quali i vescovi e le dotte persone dovevano affaticarsi per ricondurli su la buona strada, acciocchè per il reame non si spargesse tanto sangue quanto bisognava, se tutto il rigore osservar si dovesse Commandando in tanto

a i siniscalli e a' vescovi e a' curati, che ciascuno risieda alla sua carica e chiesa per correggere i corrotti costumi, e per poter [76] degli abusi ecclesiastici informare fra due mesi il re, che sopra della relazion loro consulterà l'adunanza del concilio nazionale, o dall'aspettazione di quanto si risolverà nel generale [77].

Quanto alli Stati generali, che a lui pareva che adunar si dovessero acciocchè ciascuno conoscesse la buona amministrazione del re nelli negozii del suo regno, e per nodrire il popolo con la speranza di migliorare ogni dì più.

Il giorno seguente i cavalieri dell'ordine dissero le loro opinioni, aderendo a quello che aveva esposto e conchiuso il cardinale di Lorena.

Il re e la sua madre ringraziorno tutti de' sui buoni consegli, promettendo di governarsi secondo quelli. E due giorni dopo fu risoluto che li Stati generali s'adunassero: che, non si facendo concilio generale, se ne facesse uno nazionale; e che li Stati s'adunassero prima del concilio; prescrivendo il tempo dell'adunanza nel primo del mese di dicembre nella città di Meaulx, salvo sempre il poterlo sua maestà adunare altrove a suo beneplacito. E che li Stati particolari di ciascuna provincia si congregassero parimente a fine d'eleggere personaggi che, con l'autorità avuta dalle provincie, et con le querele o rimostrazioni che pretendevano di fare, trovar si potessero nelli Stati generali. E perchè di già il papa, l'imperatore e gli altri principi cristiani erano quasi d'accordo dell'apertura o continuazione del general concilio, che alli 10 di febbraro prossimo, ove piacesse al re, si facesse un'adunanza de' vescovi e d'altri personaggi per mandare al concilio quella parte che fosse giudicata opportuna o per deliberare sopra il concilio nazionale, quando si soprasedesse nel continuare, o aprir il generale. E che in questo mezzo i vescovi si retirassero alli loro vescovati per informarsi delli abusi delle diocesi loro, e che il medesimo facessero i governatori e li siniscalchi, contenendo il popolo in offizio e fede, senza che si procedesse più con rigore alcuno contro a quelli che avessero nuova opinione della religione,

eccettuando quelli che si sollevassero armati e tumultuassero, e seducessero il popolo [a]. Riserbandosi sua maestà nell' animo una sentenza mentale per punire aspramente coloro che saranno dichiarati perturbatori della pace e della quiete del regno.

Fu persuaso il re a riservarsi in petto questa sentenza dal cardinale di Lorena, perchè il Sague di chi s' è parlato innanzi, il giorno dopo il suo arrivo a Fontaineblau, trovò un gentiluomo chiamato Banna, ch' era stato sergente maggiore a Casale, e gli disse che aveva riscontrato a Orliens il capitan la Roche, il quale l' aveva assicurato della buona volontà che il detto Banna aveva di far servizio al re di Navarra; e che al suo ritorno lo menarebbe seco al detto re; essortandolo a non corteggiar punto i signori di Guisa, dai quali non riceveria mai nè utile nè onore; e che contro di loro era in piè così gran cospirazione che non solo la lor possanza ma quella del re ancora nè rimediare nè opporre si potrebbe, quando gli venisse a notizia [b]. Il Banna, subito ch' ebbe inteso questo, lo riferì al marescial di Brissac, il quale lo consigliò a rivelarlo al duca di Guisa; il che egli fece. Il duca inteso il trattato, gli commandò che lo tenesse secreto, e intertenesse il Sague pregandolo che rivelasse questo medesimo al signor Croch solo, che serviva la regina sua nipote: che, inteso il trattato, montò a cavallo, e aspettò a Estampes il Sague, ove lo fece prigionare, e lo condusse a Fontaineblau.

Ringraziò Dio il duca di Ghisa, che il Sague non fu preso a Fontaineblau al partir d'esso Sague, come s'era ordinato, perchè allora non aveva seco se non lettere del contestabile e del marescial di Momoransi, le quali non davano segno di sospetto, perciocchè solamente loro ringraziavano il re di Navarra e il principe di Condè dell' onore fatto a quelli per loro lettere, per le quali mostravano desiderio d'intendere novelle dell' adunanza ch' era stata molto bella, e là dove erano stati molto desiderati. Ma essendo Sague a Parigi, prima che fosse preso ad Estampes, aveva ricevuto da vidame di Chartres una lettera diretta al principe di Condè, che gli significava come

[a] Page 88. [b] Page 89.

lui gli era servitore, e che se faceva impresa degna pel servizio del re, egli vi metterebbe la vita. Per la qual cosa fu poi spedito subito di corte il siniscalco d'Agenois, accompagnato dal preposto dell'ostello con lettere dirette al presidente di Thou, acciocchè madame fosse messo prigione; il che fu fatto incontinente, e condotto alla Bastille. Furono confrontati il Banna e il Sague, che da principio s'accordavano in un dir medesimo; ma il Sague disse al fine, che il re di Navarra e il principe di Condè accompagnati da gran forza del paese di Ghienna, sotto colore di venire a visitare il re, dovevano passare a Poitieres, Tours, ed Orliens, città ch'erano a loro devozione, e che fino a Poitieres si faccia loro incontro il signor Danville secondogenito del contestabile, con cinque o seicento uomini d'arme; che il contestabile teneva in poter suo la città di Parigi, la quale si rivolge a volontà sua; che il duca d'Estampes risolveria a loro devozione la Bretagna, il conte di Tenda la Provenza, il signor di Senerpont e Bouchavanes la Piccardia[a]. Ed essendo le cose in questo termine, se il re e principi del sangue non potevano mettere ad effetto i lor pensieri contro i signori di Ghisa, che ad Orliens, posto nel cuor del reame, s'ammassaria gran numero di gente per procedere in tutti i modi contra li signori di Ghisa.

Quattro giorni dopo che il Sague fu preso, vennero nuove di Lione dall'abbate di Savigni luogotenente del marescial di Sant'Andrea nel governo di Lione, avvisando il re com'egli aveva scoperto e rotto il trattato, che faceva monsignor di Maligni, di metter forze e guardie in Lione sotto colore di dare sicuro accesso ai sudditi del re, e d'adunarvi li Stati.

Vedendo il re tante perturbazioni, partitosi da Fontaineblau, se n'andò a San Germano, luogo di maggior sicurezza. E prima che il re si partisse, il cardinal di Ciattiglion e l'armiraglio ebbero licenza dalla regina di divertire madama di Roye lor sorella dell'imputazioni ch'erano date al principe di Condè suo genero; e come

[a] Page 90.

dinal di Lorena persistesse in opinione, che i giudici delegati lo giudicassero, loro.

Era andato similmente il prevosto dell'ostello a prender prigione a Parigi Roberto della Haye, consigliero di parlamento, per condurlo a San Germano, avendo egli il maneggio dei negozii del principe di Condè. E poco prima era stato preso il signor di Canina [79], in casa di cui furno trovate alcune armature d'uomo d'arme, se ben era stato accusato che gran quantità ve se ne riponeva. Il qual signor di Canina fu dato in guardia al signor di Genly, che sicurò per lui corpo per corpo. E dubitandosi della setta ugonotta, fu publicato un editto per il quale fu vietato a tutti i sudditi del re, ancorchè principi, di non ammassar gente, armi, cavalli, e di non contribuire denari a pena di ribellione. Furono publicate processioni grandi generali, che supplicassero Dio per la quiete del regno.

Li Stati generali deliberati a Meaux furono rimessi ad Orliens; furono creati diciotto cavallieri dell'ordine; e fu mandato il marescial di Thermes con dugento uomini d'arme a Poitieres, là dove si cominciorno a fare buone guardie.

Erano intanto ritornati il cardinal di Bourbon e monsignor di Brussolo [80] da Nerach, là dove avevano trovato il re di Navarra; e ambedue assicurorno sua maestà che il re di Navarra e il principe di Condè verrebbono alla corte. E intendendosi ch'eran per camino, la regina commandò al signor di Montpesat siniscal di Poitù, e luogotenente della compagnia del duca di Ghisa, di trasferirsi a Poitiers, e di serrar le porte della città al re di Navarra e al fratello, quando essi volessero entrar dentro. Il che essendo venuto a notizia del re di Navarra, spedì subito al signor di Montpesat per intendere che commissione egli avesse. Il quale rispose che il re e la regina gli avevano commandato di vietargli l'entrata di Poitiers. Fermossi allora il re di Navarra a Lusignano, e mandò in corte a querelarsi di questa commissione; la qual fu subito rivocata, onde

il re e il principe passorno per Poitiers, e dal marescial di Thermes furono ricevuti con gran cortesia; e di lì furono accompagnati a Loches, il più secreto che si potesse, da certe compagnie d' uomini d'armi che andavano un poco lontano. Di che essi avvertiti, intendendo la loro calamità, publicamente dicevano che il non aver machinato cosa alcuna contro la maestà del re, e l' aver rimesso la loro innocenza nelle mani di Dio gli aiutava.

In tanto il Sague aveva rivelato al duca di Ghisa, che s' ei voleva minutamente intendere la verità del fatto, avesse in mano la coverta delle lettere intercette ch' egli portava al principe di Condè, e la mettesse dentro ad un bacile di acqua, che allora conoscerebbe quel che fosse scritto in detta coperta [a]. Aveva per fortuna l' Aubespine conservata quella coperta; la quale come fu messa in un bacil d'acqua, apertamente fu conosciuta per scrittura di Fremin Dardoy, suddito del re di Navarra e secretario del contestabile. Per la quale egli faceva sapere al principe di Condè che il contestabile continuava in questa ferma opinione di rovinare i signori di Ghisa, forzando la regina, e chiunque bisognava, a far far loro il processo, e giudicarli per giustizia, senza pigliar l' armi in mano, o spargere il sangue; perciochè eglino non potrebbero resistere all' universal consenso di tutti li Stati del regno. Ma perchè ciò pareva a molti che portasse gran dilazione, si giudicava miglior espediente, ch' eglino, subito che arrivassero in corte, venissero alle mani con i signori di Ghisa, assicurandosi che dove si vedesse in loro e ne i loro seguaci questo ardimento, essi sarebbono seguitati da quasi tutta la nobiltà; e forza sarebbe al contestabile di prender in grado [81], e di approvare questa loro risoluzione.

Inteso questo, il re partì il giorno dopo da San Germano, e venne a Parigi, là dove erano arrivati già mille uomini d'armi delle vecchie bande; e di lì furono mandate al bosco di Vincenna al duca di Angiù, e Madama sorella del re [82]. Marciando in questo mezzo in armi sua maestà verso Artenay, là dove madama di Mompensier fu

[a] Page 93.

sollecitata da un messo mandatoli da Carlo di Marillach vescovo di Vienna, d'osservar la promessa fatta d'opporsi a i signori di Ghisa ogni volta ch'ella avesse ottenuto la ricompensa della successione di Borbon, per cagione della quale ella era stata forzata di dissimulare, temendo la lor gran possanza. Ma avendo ottenuto il paese di Lombes e di Beaujolois, ella non si poteva più scusare, massimamente su questa grande occasione; perciochè se bene nel suo partire da San Germano gli erano state fatte mille promesse, nondimeno ella doveva tenere per fermo che il principe di Condè, subito che arrivava in corte, sarebbe messo prigione, e che il re di Navarra sarebbe osservato di maniera che in poco maggior libertà si troverebbe. E, fatto questo, ella, come prudente, poteva giudicare quel che potesse avvenire d'altri personaggi intertenuti allora con finte carezze per opprimere i principi del sangue più sicuramente; e che fermare la non si doveva su le promesse della regina spogliata di tutta l'autorità dalla destrezza dei signori di Guisa, al volere dei quali ella nè ardirebbe nè vorrebbe opporsi. Rimanevasi un solo rimedio proprio, e usato sempre in tal occasione, ch'era il ricorrere all'unione della nobiltà : e che il contestabile, il quale una gran parte seco [85], non si voleva muovere in modo alcuno, rimettendo ogni speranza in Dio, ch'aveva a provedere a tanto male che si preparava. Quantunque il Sague avesse testimoniato il contrario, caricando assai il ontestabile fin con dire ch'egli avesse mandato Dardoy suo secretario alla regina d'Inghilterra (per il che [86] ella doveva tentare e persuadere il contestabile ad unirsi con loro, dimostrandoli l'evidente pericolo nel quale cadeva il regno, e particolarmente la casa sua; poichè i signori di Ghisa giudicavano delitto di sua maestà offesa il non aver rivelato la conspirazion fatta contro di loro, come s'ella fusse stata fatta contro la propria persona del re); e se bene il contestabile non aveva nè consegliato nè consentito che contro di loro si procedesse per altra via che per giustizia, era nondimeno da temere grandemente. Ma quando il contestabile stesse fermo nella sua opinione di non si muovere, era debito suo di avvertir la regina di Navarra di tener in

buona guardia il principe suo figliuolo, e ch' ella doveva commettere al duca di Bouiglion suo genero, che tenesse aperte le fortezze Jarmai [85] e Sedam, per mettervi in sicurezza, e imprigionarvi [86]... Che bisognasse spedire oltra questo in Alemagna verso i loro confederati e amici della corona, per valersi delle loro forze contro a i Ghisi, i quali vedendo che tante armi si movevano contro di loro, sarebbero forzati dalla loro conscienza a pensar molto bene di non offendere i principi, quantunque siano fortificati con tanta potenza, e di maniera impadroniti dell' autorità reale che niente più sperar si doveva se non evidente rovina e miserabil universale calamità. Perchè l'armi, a fatica ritirate da Scozia, s' erano piantate in mezzo del reame contro del reale sangue e de' fedeli soggetti alla Corona. Avendo inteso madama di Mompensier il consiglio dell' arcivescovo di Vienna, se bene ella era timida di natura, accesa nondimeno di queste persecuzioni, mandò il messo dell' arcivescovo al contestabile; appresso del quale non potendo far profitto alcuno, egli si retirò in Alemagna non senza grave dolore dell' arcivescovo, che vedendo li suoi dissegni riuscir vani, e temendo di se medesimo, soprapreso da grave dolore, cadde ammalato, e in brevi giorni si morì [a].

Era stato sempre riputato l'arcivescovo uomo sedizioso, e poco cattolico; e molti anni prima, accusato d' avere fatto un' apologia d' un eretico abbruggiato, gli fu forza di fuggir di Francia: e, ritiratosi a Costantinopoli, vi fu ambasciatore del suo re dopo la morte del signor de la Forest.

Il re partitosi d'Artenay [b], se n'andò ad Orliens, accompagnato da quelle genti d'arme che di sopra ho detto; là dove li Stati erano ordinati. E fatto l' entrata della città in arme, messe in gran spavento gli abitanti, e quelli che in nome delle provincie e delle città vi erano adunati, publicandosi che qualche grande essecuzione era apparecchiata, poichè li Stati si riempivano di soldati, e che per tutte le città s'erano messe guardie e sentinelle, come s' usa di fare nelle città assediate. E al re di Navarra era stato imposto che

[b] Page 95.

affrettasse [87] la venuta sua, e conducesse seco il principe suo fratello.

La prima cosa che in detti Stati trattare si doveva, era che ciascuno, sotto la confiscazione di corpo e beni, facesse confessione di fede secondo gli articoli della Sorbona fatta a Parigi l'anno 1542, e verificati nella corte di parlamento di Parigi. Ed essendovi arrivato in questo mezzo il cardinale di Turnone, che da Roma veniva con autorità di legato del papa, fu ricevuto come signore pieno di religione e di prudenza, con tanti segni di vera affezione dal re, dalla regina, e da tutta la corte, che maggiori nè imaginare nè desiderare si possono; parendo veramente a tutti, che nel maggior bisogno avesse Dio mandato al re un uomo divino. Ed essendosi avvicinato il re di Navarra ad Orliens, furono spediti secretamente molti per il reame, acciochè i sospetti d'eresia, nobili o ignobili che fossero, si mettessero prigioni.

Arrivati, il penultimo d'ottobre, il re di Navarra e il principe di Condè, incontrati solo dal cardinale di Bourbon e dal principe della Roccasurion, incontinente ch'ebber salutato il re dentro al suo alloggiamento, li signori di Savigni e di Brissach capitani della guardia, che avevano comandamento d'assicurarsi della persona del principe di Condè, lo menorono prigione in una casa segnata per il contestabile, la qual era stata ben munita, quantunque il re di Navarra facesse ogn'opera, e promessa di presentarlo sempre. Dolendosi intanto il principe col cardinale suo fratello, che sotto la sua sicurtà egli fusse menato a morire. E quanto al re di Navarra, non fu fatto altro che metterli ai fianchi di molti personaggi, i quali andassero considerando le sue azioni. E il suo cancelliere nomato Amaury fu preso dal signor di Jarnach, e messo prigione [a].

Il decreto per il quale fu concluso che il principe di Condè fosse fatto prigioniere, era stato proposto dal marescial di Brissach, dimostrando che il negozio era di tanta importanza che persona vivente, eccetto il re, non ne doveva essere esente; il che fu approvato e se-

[a] Page 96.

gnato dal re, da i cavalieri e principi del sangue, che allora erano in corte, ritirandosi da tal liberazione e sottoscrizione li signori di Ghisa.

In questo mezzo li signori di Carouges e di Renouart avevano fatto prendere madama di Roye suocera del principe ad Anisì; la quale fu menata a San Germano en Laye; e la commissione di prenderla dichiarava che questo si faceva a causa delle machinazioni e conspirazioni fatte da lei contra la Corona. E Jeronimo Greslot baglivo di Orliens fu imprigionato sotto pretesto che nella punizione degli eretici egli avesse proceduto con dissimulazione e negligentemente. Era opinione degl' intendenti, che il signor Dandelot sarebbe stato fatto prigione esso ancora; ma non si potendo imprigionare prima che il principe, per non gli dare occasione di fuga, avvenne che Dandelot, prima che il principe arrivasse, si querelò col duca di Ghisa della poca obedienza de i suoi soldati, i quali molto più confidavano in altri che in lui lor colonello. E su questa occasione domandò [88]..... si ritirò in Bretagna con alcuni capitani.

Mentre che queste perturbazioni travagliavano il regno, arrivò in corte madama la duchessa vedova di Ferrara, la quale vedendo il principe di Condè prigione, e il re di Navarra osservato, disse al duca di Ghisa suo genero, che s' ella vi fosse stata presente, averia impedita tal essecuzione con tutte le forze sue; e che questa piaga getterebbe presto di molto sangue, essendosi veduto sempre male accadere a coloro che hanno urtato col real sangue di Francia.

Intanto il cancelliere, il presidente di Thou, e altri consiglieri e ministri a ciò deputati, cercavano d' essaminare il principe sopra d'alcuni articoli dati loro [a]. Il quale rispondeva dimostrando chi egli era, e come processo non se gli poteva fare se non dal re sedente in corte di parlamento, adunate tutte le camere di quello. E non ostante questa risposta, volendo li ministri di giustizia procedere più oltre, il principe n' appellò di tutti gli atti loro al re sedente come di sopra, e accompagnato da' pari di Francia. Il quale appello nel conseglio pri-

[a] Page 97.

vato del re fu giudicato di niun valore; e ordinato che il principe rispondesse alle domande dei giudici. Il quale rifiutando di ciò fare, fondato su le medesime ragioni, diede cagione che fu decretato finalmente ch' egli rispondesse d'essere convinto di maestà offesa.

Supplicava la principessa il re con grande umiltà, che dovesse dar nuovi giudici al principe : il che fu conceduto. Il quale, venuto alla sua presenza, assicurato per lettere della moglie, scritte di volere di sua maestà, che tale era la volontà del re, egli disse a' detti giudici, che li suoi travagli non gli erano mandati da Dio per offesa che avesse fatto alla maestà del re, ma per esperimentare con l'avversità la sua fortezza [a]. E quanto a lui, avendo la sua conscienza netta e l'animo libero, non pensava d'essere prigione, se bene il corpo era ristretto. Ed avendo dato memoria agli avvocati per la loro difesa, avvenne che il re cadde amalato di grande e mortale infirmità [89], il che essendo venuto a notizia del contestabile, che aveva negato sempre di trovarsi alli Stati, persuaso che si machinasse in corte contro di lui, quantunque il marescial di Sant'Andrea di ciò l'assicurasse, nondimeno si mise in camino per avvicinarsi alla corte. E peggiorando il re ogni dì più, la regina, oltramodo travagliata da tante perturbazioni, s'accordò per mezzo di madama di Mompensier col re di Navarra, in mano di cui (morendo il re) ella temeva di non cadere. Ed essendo venuto a morte il re alli 5 di dicembre, sendo stato amalato diciassette giorni, fu condotto, senza [90] solita pompa funerale de i re, dal signor di Lansach e dal signor della Brosse a San Dionigi.

[a] Page 93.

LIBRO TERZO.

La regina, essendo morto il re, mandò a chiamare il contestabile per il signore di Lansach (il quale di già era in camino), assicurandolo dell' amicizia sua, e che da ora inanzi ciascuno esserciterebbe l'offizio suo. Venendo il contestabile in corte col marescial suo figliuolo, incontrò ad Artenay la principessa di Condè, che a patto alcuno non poteva sopportare che il principe suo marito sì strettamente fosse stato tenuto prigione senza che ella gli avesse potuto mai parlare. Essi, consolandola e dandoli speranza della liberazione del marito, se ne andorno ad Orliens. Ed incontrando il contestabile di molti soldati in guardia alle porte, commandò loro che se n' andasser con Dio, non convenendo guardare il re nel cuore del suo regno. E di lì se n' andò a fare riverenza al nuovo re[a].

Essendo stati impediti dalla morte del re li dissegni fatti, li Stati che timorosamente si stavano in Orliens, ripresero ardire, attribuendo a fortuna grande l'essere restati liberi da i pericoli ne i quali pareva loro d'essere avvolti. E dimostravano apertamente di voler per governatore e conseglio del re pupillo il re di Navarra e' principi del sangue, con il contestabile, armiraglio, ed altri signori soliti a governare e consigliare; e che i cardinali e vescovi fossero mandati a gli essercizii de gl' offizii loro e delle loro dignità ecclesiastiche[b].

Quelli che invidiavano la grandezza del re di Navarra e de i principi del sangue, s' aiutavano con la regina madre di questi aperti favori, dichiarati verso i principi del sangue, dimostrando a sua maestà, che tutto questo conteneva una manifesta esclusione dell' autorità appartenente a lei, la quale eglino con tutte le forze loro volevano e dovevano conservare. Di maniera che si vedeva il contes-

[a] Page 99. [b] Page 100.

tabile, il cardinale di Ciatiglion, l'armiraglio, il signor Dandelot, che con molti altri signori dopo la morte del re era tornato in corte, ad unirsi tutti col re di Navarra. Dall' altra parte il duca di Nemours, i Ghisi, e il cardinale di Tornone, il [91] marescial di Sant' Andrea, e di Brisac, si restrinsero insieme, fortificando l'autorità della regina; il che dava manifesto segno di qualche orribil movimento e sollevazione.

Ma il re di Navarra desideroso di conservare il reame senza divisione, mettendo da banda tutte le pretensioni delle sue preminenze, e dimenticandosi delle cose passate, presentò alla regina il carico e l'autorità del governo. Il che, sì come ell' era solita di dire, l'aperse le cagioni delle sedizioni passate. E conoscendo quanto impazientemente sopportasse, che i principi del sangue non conservassero in corte la loro antica dignità, s'accordò col re di Navarra e col suo fratello, libero per la morte del re, disposta di mantenerli nello stato che sarà detto di sotto. E gl' altri signori furono ritenuti di conseglio, come erano di persona [92], il che non fu senza gran travaglio, dovendosi riconciliare tanti animi divisi e sollevati.

Rallegrossi tutto il reame, rendendo grazie a Dio di questa unione e tranquillità dopo tante perturbazioni seguite al tempo del re passato. Il quale se bene si mostrò sempre ottimo cattolico, e grandissimo persecutore degli ugonotti, e che tutte queste diete tendessero a fine d' estirpare questa dannata setta, col far morire i capi di quella; non per tanto si potè fare giamai che le conventicule non si seguitassero in diversi luoghi: tanto era grande l'ostinazione di coloro ch' erano accecati in questi errori, i quali ogni dì confirmati da un loro maggiore chiamato survegliante, ch' era un offiziale creato da quelli in ogni loro conventicula [93], e da' ministri che predicavano la loro nefaria dottrina, si contenevano nel medesimo parere, se bene molti di loro si facevano morire per giustizia [a].

Alli 21 di dicembre il re, consigliato dalla regina sua madre, ordinò primamente che li governatori delle provincie, e i capitani delle

[a] Page 101.

fortezze e frontiere del regno, i quali fossero in corte per negozii concernenti il lor carico, s'addrizzassero al re di Navarra, il quale communicherebbe con la regina le volontà e i bisogni loro, che ordinaria poi con deliberazione del suo conseglio, quello che mestier fosse per tal negozio. Che l'espedizioni e le lettere[94] le quali venissero da' suoi luogotenenti generali o da altri capitani, s'addrizzassero alla regina, che primieramente le leggesse, e le mandasse poi al re di Navarra; e ambedue con il parere degli altri principi e signori del conseglio, si risolvessero [95] quel che far si dovesse. E acciocchè tutti i negozii fossero amministrati da loro a chi appartiene di amministrarli, ordinò sua maestà che il contestabile, il gran maestro, e i marescialli, e l'armiraglio essercitassero gli offizii loro con l'autorità e possanza conceduta a quei gradi quando novellamente furono eretti.

Che le cose di giustizia, le finanze cioè il maneggio de' danari, e la polizia del regno s'espedisse al conseglio privato, presente la regina, quando gli piacesse d'intervenirvi; e non ci intervenendo, glie se ne facesse rapporto fedele. E le deliberazioni di conseglio sopra le materie proposte s'espedissero dal secretario di stato, sigillandosi dal cancelliere; e non altramente. E prima che il re sottoscrivesse lettera alcuna di sua mano, fosse veduta e letta dalla regina nel conseglio degli affari della mattina.

Che per l'avvenire i maestri delle poste ponessero in mano i pacchetti delle lettere de' secretarii di stato [96], i quali, senza aprirli altrimente, li consignassero in mano della regina, la quale dopo averli aperti, e lette le lettere, le communicasse al conseglio degli affari, per risolvere la risposta che il re far dovesse, la quale s'accompagnasse da una lettera della regina. E desiderando il re sopra tutte le cose di gratificare a' suoi sudditi d'una buona e breve giustizia, ordinò che il martedì e venerdì di ciascuna settimana si tenesse conseglio, nel quale si leggessero le suppliche de' litiganti, e si facesse provisione conforme alla giustizia; e il giovedì s'adunasse il conseglio per trattare la materia delle finanze, e altri negozii ap-

partenenti al reame, là dove entrassero, oltre a' secretarii di stato, i sopraintendenti e secretarii di finanze, e i tesorieri delle espargne[97] e delle partite casuali.

In tanto era venuta nuova in corte della morte di vidame di Chartres, il quale morì in Parigi alle Tornelle, sendo stato cavato dalla Bastille per la sua grave e lunga indisposizione[a].

Dicesi che gli amici suoi tenessero lungo tempo per conspirazione comune dentro a' loro studii una tavoletta, nella quale erano scritte queste parole: « Francesco di Vendosme, vidame di Chiartres, principe di Cabanois, di tanto antica nobiltà quanto fusse gentiluomo cristiano, così bene apparentato e sì gran possessore di beni stabili (senza concessione o danno[98] alcuno di re) quanto altro signore di Francia, morì con gran dolore di tutta la nobiltà nell'età di trentott' anni. Dio perdoni chi ne fu cagione; perchè gli uomini non perdoneranno mai nè a lui nè alla sua posterità. »

Dopo le predette provisioni fu risoluto di tenere li Stati, se bene molti mandativi da diverse provincie cercavano d'impedire, con pretesto che l'autorità data loro dalle scenesciausee e baliaggi fosse spirata, sendo loro stati mandati al re Francesco, e non al nuovo re Carlo; e che avevano bisogno di nuove procure[b]. Ma rimostrandosi a tutti, che la dignità reale non moriva già mai, restando sempre in piè, e rappresentandosi nei successori, fu conchiuso di provedere alle dichiarate e deliberate determinazioni; e fu conceduto l'orazione da farsi in nome del clero a M. Giovanni Quintino d'Autun, dottore, leggente ragione canonica a Parigi; quella che far si doveva per la nobiltà fu data a Jacomo di Sillì, barone di Roccafort; e quella del popolo a Giovanni L'Ange, avvocato nel parlamento di Bordeaux.

Finalmente alli 21 di dicembre s'adunarono nella sala destinata a questo effetto, per comminciare a tenere li Stati, il re e la regina madre, monsignor d'Orliens, madama Margherita, il re di Navarra, la duchessa di Ferrara, i cardinali di Borbon, di Tornon, di Lorena,

[a] Page 102. [b] Page 103.

di Castillion e di Guisa, il principe della Roccasurion, il contestabile, il duca di Guisa, l'armiraglio, il cancelliero, i maresciali di Brissac e di Sant'Andrea, e molti cavallieri dell'ordine, e conseglieri del privato conseglio, con altri a ciò deputati. Là dove il cancelliere parlò in questa forma[a]:

« Signori, la volontà in che pose Dio [99] il re Francesco di felicissima memoria, di adunar li Stati generali del suo regno in Orliens, s'è continuata nel re Carlo suo fratello, e nostro soprano [100] signore, e nella regina madre de' due re. E se bene molti si persuadevano che per la morte del re li Stati si dovessero dismettere, e che il nuovo re seco portasse nuovi pensieri, e mutazione di molte cose, sì come spesse volte avvenire si vede quando i re sono in minorità, il che invita i malvaggi a mal operare; nondimeno questa mutazione non solo non ha condotto seco novità o sedizione alcuna, anzi miracolosamente ha quietato quelle che di già per tutto il reame si sentivano, a somiglianza del sole che nel suo apparire rendendo il cielo sereno discaccia le caligini e le tenebre della terra, penetrando nelle più folte nebbie, sì come il chiaro splendore del re ha penetrato nel profondo de' cuori de i principi del sangue, fugando ogni sospetto, affetto e passion loro. I quali niente altro maggiormente desiderano e procurano, che lealmente servire e obedire al re e alla regina sua madre. E in questo si dimostra maravigliosa la virtù del re di Navarra, il quale, sì come primo principe del sangue, è stato anco il primo a mostrare ad altri il camino dell'obedienza: il che ha superato tutti gli essempii di coloro che deponevano per il publico bene private simultà, di che son piene le greche e le latine istorie. Ed essendosi posti in sì stretta unione il re e principi del sangue con tanti signori che amano di cuore e servono con fede il loro re, qual maggior contento può avere l'universale, e qual maggior possanza il re? Il che Antigono successore d' Alessandro saggiamente dimostrò a molti ambasciatori di varii principi, che alla sua corte residevano narrando le forze sue, fra le quali egli metteva la mag-

[a] Page 104.

giore l'amore che il suo figlio gli portava, e l'obedienza che gli dava. E tutto questo riconoscere doviamo dalla bontà di Dio; perciocchè qual umana virtù far potrebbe che cento millioni d'uomini obedissero ad un solo, i forti a'deboli, i vecchi a'fanciulli, i saggi prudenti per la loro esperienza a quelli che per la loro puerizia ancora non hanno acquistato nè la saggiezza nè la prudenza? Essendo adunque il fondamento di tanto governo l'unione e l'accordo di tanti principi e signori, noi doviamo sperare ogni bene, ogni quiete e pace, aspettando che il nostro re cresca in età e in virtù, la quale già commincia a risplendere in lui con l'aiuto della virtuosissima regina sua madre[a].

« Ora, signori, repigliando [101] noi l'antica usanza d'adunare li Stati generali tralasciati da circa ottant'anni in quà, io dirò brevemente che cosa sia tener li Stati, per che cagioni si congreghino, e in che modo; chi sia presidente di quelli, che utilità il re ne tragga, e che giovamento porgano a' popoli. Certa cosa è che gli antichi re usavano di spesse volte adunare li Stati, quali erano una congregazione di tutti i suoi soggetti o di lor deputati, nella quale si communicavano dal re al suo populo i negozii alla maestà sua più importanti, si domandava, a lor, consiglio, si ascoltavano le lor querele, e si porgeva il miglior rimedio che far si potesse a' dissordini del reame. Era domandata quest' adunanza general parlamento, nome che oggi ancora s'usa in Inghilterra e Scozia. Ma perchè in un medesimo tempo il re udiva le publiche querele e le private ancora, il nome di parlamento è restato alle private audienze ne i casi de' particolari, nel quale intervengono alcuni giudici eletti dal re; e le publiche audienze nelle quali si tratta dell'occorrenze generali, il re s'è riservato a se medesimo dando loro nome di Stati. I quali s'adunano per diverse cagioni e occasioni che si presentano, o per domandar soccorso di genti o di danari, o per ordinare la giustizia trascorsa in qualche abuso, o per dare forma di vivere alle genti d'armi, o per assegnare a' figliuoli del re i loro stati, sì come avvenne

[a] Page 105.

a tempo del re Luigi XI, o per provedere al governo del reame. E in tutti li Stati generali sono stati sempre presidenti i re, fuorchè dopo la morte del re Carlo [102] Bello, quando si trattò quella nobilissima causa a chi appartenesse il reame di Francia, o a Filippo di Valois o al re Odoardo d'Inghilterra. E non è da dubitare punto che il popolo riceva beneficio grandissimo di tanto nobile adunanza, nella quale s'ha commodità d'approssimarsi ogni giorno al re, di querelarsi de gli aggravii, di presentargli le suppliche, e di sollicitare i rimedii opportuni a' loro travagli.

« Hanno ben dubitato molti se sia utilità del re il far questa congregazione, perchè pare che sua maestà abbassi l'autorità sua nel prendere il conseglio de' suoi sudditi, non vi essendo obligato; e facendosi tanto lor familiare, genera se non dispreggio di tanta sua degnità, almeno minor riverenza. Il che a me pare che non sia, perciochè non è atto alcuno tanto degno di re, e tanto a lui proprio, quanto il dar generale e facile audienza a' suoi sudditi, e far loro buona e breve giustizia, su la quale è stata fondata l'elezione de' re più che sul trar' d'armi [103]. E che il denegare la giustizia ponga il re in pericolo e danno, l'essempio di Filippo padre del grande Alessandro, morto da Pausania, a chi egli dissimulava il far giustizia, e di Demetrio re di Macedonia, che denegava l'audienza al suo popolo, dal quale per tal cagione fu cacciato dal regno, apertamente ce lo dimostrano [a].

« Odono, oltre a questo, i re negli Stati generali la verità delle cose, spesse volte lor celata da gl'intimi servitori. Oh quante sono l'ingiurie, le violenze e l'ingiustizie fatte a' popoli, che non vengono a notizia de i re! Dove, tenendo li Stati, l'intendono; il che gli rimove dal troppo gravare li popoli di nuove imposizioni, dall'immoderate spese, dal vender gli offizii a giudici malvaggi, e dal nominar persone indegne a' vescovati e all'abadie del suo reame, e dagl'altri infiniti mali per errore commessi da loro. Perciochè la maggior parte de' principi ode, vede e giudica per gli occhi e con

[a] Page 106.

l' arbitrio d' altrui; il che ha pur commosso alcuni di loro a mescolarsi secretamente e con abito dissimulato fra' lor popoli per udire la verità del governo del regno.

« Quelli che dicono come il re nel congregare li Stati diminuisce la possanza sua, non la giudicano bene; perciochè è molto laudabile che il re prenda conseglio da' suoi soggetti, quantunque non sia astretto a ciò fare. Altramente merita altro nome che di re.

« Teopompo re di Sparta creò un magistrato detto gli Efori, senza il consenso de' quali non si doveva da lui fare cosa d'importanza. E riprendendo la regina sua moglie, ch' egli lasciasse a' suoi figliuoli la dignità regale di minor possanza che lui non aveva ricevuto da' re passati, gli rispose Teopompo, che la possanza non sarebbe per questo minore, ma ben più durabile. E la famigliarità che i re di Francia hanno usato con i lor sudditi, non ha mai nocciuto loro. E se bene i re nostri vicini sono serviti con tanta sommissione e umiltà, non per questo sono meglio obediti.

« Gli antichi nostri re, e massimamente gl' ultimi della linea di Faramondo, a simiglianza dei re d'Assiria, non si lasciavano vedere in publico che una volta l' anno; onde crebbe tanto l' odio de' popoli contro di loro, che ne perseno il reame. Vero è che coloro i quali consigliano il contrario, parlano più tosto a favor proprio che a beneficio del principe, perciochè eglino soli vogliono governare questo regno, e temono che l' opere loro palesamente [104] siano conosciute: perciochè (*perciò*) tengono del continuo assediato il re senza che persona approssimar gli si possa [a]. Perciochè, non è parola di prudente consegliere il dire che le grandi adunanze tener si debbono da' principi naturali, e che legittimamente posseggono i loro stati [105]. E se noi riguardiamo a' trapassati tempi, con verità ritroveremo, che li Stati generali furono sempre utili al re, soccorrendolo ne i suoi maggiori bisogni; sì come al re Giovanni avvenne, tacendo per brevità molti altri, l'essempio de' quali vi è notissimo. E se alle volte da tali congregazioni è nato qualche abuso, ciò è avvenuto per la

[a] Page 107.

simplicità e ignoranza di coloro che n'erano capi, e che non sapevano qual fosse il debito di suggetto di re, a chi si deve osservare fedeltà e obedienza.

« Gli ultimi Stati generali furono tenuti nel principio del regno del re Carlo VIII. E se il re Luigi XII suo successore non volle adunarli mai, questo non nacque per tirare a se maggior autorità e possanza che di ragione non gli si apparteneva, nè per timore di dare al suo popolo maggior ardire, perciochè non fu mai re alcuno tanto..... popolo [106], nè da quel tanto amato, avendo meritato il cognome di padre del popolo : ma tutto nacque dal suo buon reggimento, mediante il quale nelle pericolosissime guerre e straordinarie spese non gli accadè mai, nè mai gli venne in pensiero di mettere sopra del popolo nuove imposizioni. E se alcun bisogno gli sopraveniva, il popolo a lui obedientissimo, conosciuta la necessità e modestia del re, spontaneamente senza congregar Stati lo soccorreva.

« Gli Stati generali adunati quì, furono deliberati a Fontaineblau dal re Francesco secondo e dal suo conseglio per trovare il rimedio di pacificare le sedizioni del reame, che nascevano da coloro i quali suscitavano nuova religione. E fu ordinato che gli editti reali i quali parlavano contro a coloro che ammassavano armi e genti, s'osservarebbono fino a' decreti degli Stati, ammonendo i vescovi che residessero alle loro chiese per riunire con orazioni e buoni esempii coloro che si sono alienati dalla fede cattolica. E commandò a' governatori e siniscalchi di ritirarsi a' loro offizii per reprimere l'audacia de' sediziosi con la presenza e autorità loro. Ma non per questo han lasciato di ammassar genti, mettersi in campagna, sforzar le città e castella; cose veramente insopportabili : talchè il re è stato sforzato, con gran dispiacere, di far genti per assicurare la persona sua e il reame [a].

« Restaci il deliberare in che modo quietare si possano le comminciate sedizioni. E sì come un medico esperimentato vuole prima conoscere la cagione della malattia che applicarvi il remedio, per

[a] Pag. 108.

medicare non il dolore, ma la radice del male, così chi publica una legge, non ha ad aver solamente considerazione di punire gli errori, ma di vietare che non si erri. E per questa cagione son tanto lodate le leggi de' Persiani, fabricate più per vietare i vizii che per punirli.

« Vediamo adunque che cosa sia sedizione, onde ella nasca, e per qual cagione. E, presupponendo che non sia nè più malvaggia nè più perniziosa cosa a' regni e alle republiche, ancorchè la cagione sia buona e onesta, convenendo più a' buoni cittadini sopportare ogni ingiuria ch' esser cagione della guerra civile; diciamo che la sedizione altro non è che una divisione fra' sudditi d' un medesimo re o d'una medesima republica, sì come avvenne a Roma quando il popolo si separò da' nobili, o poco fa in Alemagna quando i principi e nobili si divisero fra loro; e a' tempi degli avi nostri in Francia quando si divise la casa di Borgogna e quella d' Orliens, e a tempo del re Luigi XI nella guerra chiamata..... publico bene.

« Nasce il più sovente la sedizione dalla mala contentezza d'alcuni che si vedono sprezzati o ingiuriati, overo per tema di non essere puniti di qualche grave errore commesso; o dal grande ozio, o dall' insopportabil povertà. Ricercando la cagione della sollevazione presente, primieramente considerare doviamo, che niun principe o altro signore si può chiamare ingiuriato nella facoltà, nella persona, o nell' onore dopo la morte del re Enrico. Se non sono pagati di loro stipendii, non però doveano commoversi contro al re, che non è indutto dalla volontà, ma astretto dalla necessità a sospendere i pagamenti.

« Se molti si querelano di non essere onorati e ricompensati come a lor pare di meritare, e che altri mettano loro avanti il piè negli onori e gradi, considerare doviamo similmente, che i vassalli naturali sono obligati di mettere per il lor principe la vita e le facoltà, non a simiglianza di Svizzeri o di Alemani, che sono mercenarii, e che si espongono a' pericoli per il pagamento che ne ricevono,

ma con franca e pura volontà. E ritenendo il re la corona non da noi ma da Dio e dall' antica legge del reame, può sua maestà distribuire i gradi e gli onori a piacer suo, non a volontà nostra. Nè doviamo noi domandare la cagione perchè egli così faccia. A che fare adunque ci reputeremo noi ingiuriati, s' egli a noi preferisce un altro? Odiano questi sediziosi che si sia fatta la pace, desiderando eglino di vivere sempre essenti dalla legge, e d'osservare la loro licenziosa vita con le rapine, non volendo ritornare agli antichi loro mestieri.

« Solevano i Romani in tal occasione tirare fuori i sediziosi della città, e condurli alla guerra contra a' loro vicini. Gli Egizziani gli impiegavano nelle fabbriche publiche. E al tempo del re Carlo quinto dopo la guerra fatta agl' Inglesi, scorrendo per il reame gran numero di soldati che robbavano ogn' uno, il rimedio fu di mandarne parte a' danni di Lombardia, parte in Spagna. Oggi, per la grazia di Dio, e per la pace dataci dal re Enrico, fuor di questo regno non aviamo[107] guerra alcuna : là onde non potiamo impiegare questi sediziosi in guerre straniere. Restaci il persuader loro che vivano in pace; e quando altramente avvenga, castigarli secondo l'editto del re.

« Signori, io dirò con pace e sopportazione d'ogn' uno, che se ben l'uomo fino alla morte non si contenta mai dello stato ch' egli ha, dovrebbe però ciascuno por termine a' suoi desiderii. I re dovriano contentarsi de' regni da Dio loro conceduti, gettando a terra l'ambizione d'acquistare degli altri, vivendo de l'antiche loro entrate senza tante nuove imposizioni sopra del misero popolo, essortando[108] che le facoltà de' lor suggetti appartengono loro solamente per ragioni d'imperio.

« Dall' altra banda converrebbe che i suggetti amassero il loro re di vero amore, esponessero ne i suoi bisogni le facoltà e la vita, gli rendessero continua obedienza non con simulate riverenze, ma con vera osservanza della sua legge; che lo stato ecclesiastico riconos-

[107] Page 109.

cesse la grandezza sua, e la possanza datagli da Dio sopra l'anime nostre, e sopra di quella del re; considerasse le dignità, gli onori, e beni mobili e immobili che ha in questo regno per la liberalità de' re, duchi, ed altri signori, e private persone; pensasse che i prelati sono di questi beni solo amministratori, che n' hanno a render conto a Dio; e perciò li destribuissero [100] secondo le leggi sacre; e secondo quelle si governassero nel pigliar oro e argento, nel ministrare i santi sacramenti. I nobili dovriano pensare agl' infiniti privilegii che godono per la loro nobiltà, sendo essenti di tutte imposizioni e sussidii; alla giurisdizione che hanno sopra la vita e beni de' vassalli del re; e che solo loro appartengono i primi onori e gradi in pace e in guerra, che nel regno si danno, come contestabilati, maresciallati, gran maestrati, baliaggi, sinisciaulascie [110], e altri onori; e che tutto questo deriva dalla liberalità del re. Di che non deve la nobiltà mostrarsi più orgogliosa, anzi ricordarsi che offizio di nobile uomo è, quanto ha più d'autorità e forza, tanto esser più grazioso ed umano [a].

« Il popolo si dovria contentare della sua fortuna considerando con quanta sicurezza e guadagno si trattano le mercanzie, si coltivano le terre, fertilissime in questo regno, che con industria popolare provede a molti paesi molte cose necessarie al vitto umano. Nè malcontentare si deve il popolo quando vede altri in maggior dignità ch' egli non è, perciochè sicome in un corpo vi sono membra più oneste delle altre, così degli uomini avviene, de' quali alcuni [111] ve ne sono che più utili e necessarii si ritrovano, che i nobili non sono; non essendo, massimamente, chiusa porta alcuna di molti onori allo stato popolare. Perciochè quelli che sono del popolo possono pervenire a' primi gradi dello stato ecclesiastico e della giustizia, e per virtù d'armi acquistarsi i primi onori, e la nobiltà insieme. Per il che se ciascuno si quietasse dentro a' termini suoi e del suo stato, senza occupar l'altrui, noi viveremmo in pace e tranquillità.

« Dicono molti che la principal causa della sedizione nasce della religione; il che penetrar non può nelle menti quiete e ben composte, perciochè se la sedizione comprende in se tutti i mali che imaginare si possono, come si può persuadere che la religione, la quale contiene in se tutti i beni che desiderar si potriano giammai, generi male? Oltre a questo, se la sedizione è guerra civile, peggiore assai di tutte le guerre esterne, come può pròdurre la religione cristiana un effetto contrario a se medesimo, commandandoci lei sì vivamente la pace fra di noi, ed essendo Dio autore di pace e non di sedizione? E come possono questi sediziosi introdurre la religione che loro chiamano cristiana, con la forza e con l' armi, se uffizio di Cristiano è sopportar la forza, e non l' usare. Non è accettabile la scusa della quale si cuoprono, dicendo che pigliano l' armi in difesa della parola di Dio, perciocchè la religione cristiana non ha comminciato con la spada, non s' è conservata con quella, ma con l' umiltà e con le buone opere[a]. Se dicono che tengono l' armi in mano per loro difesa solamente, questo lor varria contro de' stranieri che gli offendessero; ma contro del re loro difender non si debbono più che difender si debba il figliolo contra del padre. Così han fatto i fedeli cristiani, che han vinto con la pazienza, han pregato Dio per gl' imperatori e per gli magistrati che gli dannavano a morte. I gentili medesimamente lodavano coloro che con pazienza sopportavano l' ingiurie che ricevevano dalla patria, e biasimavano quelli che ne procuravano vendetta. La verità è adunque, che gli uomini buoni venir giammai non dovriano a metter mano all' armi per conto della religione. Ma perchè sperare non si può riposo o pace fra coloro che confessano diverse religioni, non si profundando dentro a gli umani cori affetto alcuno più di questo, doviamo restringerci fra noi medesimi, e considerare in quanta calamità noi ci sommergiamo abbracciando diverse religioni. I giudici han riputati sempre inimici capitali coloro che non sono[112] di lor legge; e fra' medesimi Cristiani quante stragi seguite sono al

[a] Page 111.

tempo degli arriani e d'altri eretici! Sopra di noi oggi cade l'esperienza: e vediamo che due Francesi e due Inglesi della medesima religione più s'amano insieme che due cittadini sudditi ad un medesimo principe di contraria religione. Anzi il padre si separa dal figliuolo, il fratello dal fratello, e la moglie dal marito: occasione di questa malvaggia divisione la quale allontana il suddito dall'obedienza del re, e genera la ribellione. Tertulliano scrivendo alla sua moglie ammonisce le donne cristiane di non si maritare con gentili, essendo impossibile che vivano insieme in pace. I Romani, come saggi governatori della republica, vietarono *nova sacra, novos ritus*.

« Se adunque la diversità della religione separa le persone sì strettamente congiunte, che farà ella contra di coloro che in niun grado di parentado o d'amicizia legati sono [a]?

« La division della favella genera separazione de' reami; ma quella della religione o delle leggi, d'un reame ne fa due; e impossibil pare che contenere si possano gli uomini in tale divisione senza venir all'armi. Per questa cagione conviene levar via la radice del male mediante un santo concilio, del quale il papa non solo ci ha dato ferma speranza ma con grande instanza lo sollecita. In questo mezzo conserviamo l'obedienza al nostro giovanetto re; non siamo sì facili e pronti a prendere e seguire queste nuove opinioni, perciocchè da questo dipende la salute dell'anime nostre, cosa a noi, di ragion, più cara di tutte l'altre. Riformiamo primamente noi medesimi; e con buoni essempii persuadiamo a questo corrotto popolo la riunione di santa chiesa [115].

Gli Albigesi al tempo di papa Innocenzio e del re Filippo Augusto caddero in un'ostinata eresia [b]. Il papa per riunirli con santa chiesa mandò in Linguadoca due legati, i quali non facendo profitto alcuno, avvenne che un vescovo di Spagna di santa vita venne a Roma per rinunziar il suo vescovato. Al che non volendo il papa acconsentire, conoscendolo sì timoroso di Dio, egli tornandosene venne a parlamento a Montpellieri con i legati del papa, i quali s'erano dis-

perati della impresa, nè altro rimedio migliore imaginare si potevano che trovare qualche uomo di vita essemplare e di gran dignità, ch' entrato fra loro con i loro abiti, a poco a poco li richiamasse alla vera fede. Il vescovo, desideroso di servire a Dio, vestitosi di sacco, entrò fra loro; e con orazioni, digiuni, e predicazioni li ridusse al verace culto divino.

« Considerate con quali armi li antichi vostri hanno superati gli eretici de' loro tempi. Preghiamo Dio continuamente per loro, operiamo bene; e troveremo che l' essemplarità e dolcezza gioverà più che il rigore. Leviamo del nostro regno queste fazzioni e sedizioni, e le diversità de' nomi di papisti e d' ugonotti, avendo sempre in memoria in quanta miseria cadesse la divisa Italia in guelfi e gibellini [114].

« E perchè alcuni si truovano i quali contentare non si potriano giammai, non desiderando loro altro che confusione e perturbazioni, i quali non credono in Dio, come veramente dimostrano; e, come nimici capitali del publico riposo, han più bisogno di essere castigati che ammoniti, il re è stato constretto a pensare di mandar loro adosso le forze sue; il che avvenire non può senza travaglio de' poveri innocenti. Ma la separazione è sì difficile che fare non possi che i buoni non patischino insieme con i rei, sì come avvenire vediamo nelle diverse punizioni, quando si sommergono e disperdono le città per diluvii, peste, tempeste e fame. Molte cose in apparenza sono dure e amare, che in effetto sono poi salutifere, come quando si abbruggia la campagna per levare i viveri agli esserciti nemici che ci vengono ad assalire, e quando nelle malatie si presentano amarissime medicine le quali sono le migliori per la nostra sanità. E nondimeno fin quì s' è proceduto di maniera che piuttosto pare una paterna ammonizione che dovuta punizione. Noi non abbiamo veduto nè città sforzate nè muraglie abbattute, nè privilegii annullati, come hanno fatto i principi, vicini nostri, in simili turbulenze. E, dovendosi ragionevolmente temere che non prima avrà disarmato il re questi sediziosi, di nuovo piglieranno le armi, la necessità ci cos-

I nobili e popolari erano d'opinione che la morte del re, avvenuta dopo la deputazion loro, avesse lor tolto ogni autorità e possanza, e che senza nuove commissioni delle loro città non potessero deliberare cosa alcuna; e per ottenere dilazione presentarono al re di Navarra le loro rimostrazioni in scrittura. Ma il conseglio privato alli 11 di decembre determinò che li Stati si seguitassero, e fu commandato a' nobili e popolari, che proponessero le loro dimande e querele. E quanto alla dilazione dimandata da loro al re di Navarra, che si ritirassero [116] al cancelliere e al vescovo d' Orliens, che loro fariano giustizia.

Conchiuso adunque, che le proposizioni si palesassero, Angelo [117], uno de' deputati per lo stato popolare, disse che al popolo pareva che fra' ministri della chiesa tre errori principali si vedessero, a' quali si doveva provedere; e, che corretti questi vizii, senza dubbio si vedrebbe una pura, semplice ed umil conversione di tutti al verace culto divino; e che questi tre vizii erano l'ignoranza, l'avarizia, e la superfluità della spesa [a].

« Quanto all'ignoranza, che, comminciando da quelli i quali occupavano i più degni gradi nella Chiesa, e arrivando a' più infimi, sì manifestamente si conosceva la loro ignoranza, che vano saria stato il dubitarne; e che l' esperienza ci ammaestrava, oltre alla testimonianza delle Scritture [118], che l'ignoranza non solo era madre ma nodrice [119] ancora di tutti gli errori. Che gli antichi decreti e constituzioni di Francia, antivedendo questa calamità, ci avevano provisto non solo con ordini buoni ma con nuovi offizii di maestri in teologia, i quali fossero proveduti di canonicati in tutte le chiese; ma che gli abusi del mondo avevano corrotto di maniera i buoni e lodevoli costumi, che a vergogna si reputavano i prelati e i nobili d'essere litterati, o appresso di loro tenerne de' tali; dal cui essempio commossi i curati e rettori d'altri benefizii caminavano per il medesimo errore.

« Il secondo vizio era l'avarizia, la quale si vedeva tanto manifesta-

[a] Page 116.

mente quanto l'ignoranza sì ne i prelati come ne i rettori delle cure.

« Il terzo era la superfluità della spesa, con la quale, poco curandosi dell'integrità della vita, giudicavano di rappresentare al mondo la grandezza dell' autorità da Dio lor conceduta.

Parlò dopo per la nobiltà Jacobo di Sillì, il quale così disse : « Sire Dio[120] eterno e omnipotente è il vero re dell' universo, il quale ha creato e disposto ogni cosa in suo ordine, diputandovi un capo e un conduttiere, sì come è il sole al cielo; e per qualche rappresentazione della grandezza sua incompreensibile ha stabilito sopra de' popoli i re buoni per giovare ad ogn' uno, e potenti per castigare gli erranti; là onde anticamente erano chiamati figliuoli di Giove; per la prosperità de' quali fu commendato a' figliuoli d' Israel di pregare Dio devotamente, del quale erano reputati ministri, e essecutori delle sue volontà; e a cui i popoli debbono obbedienza e suggezzione.

« Così noi Francesi, vostri umilissimi e obedientissimi sudditi, vi riconosciamo per nostro re naturale, e signor sovrano supplicandovi di prendere in grado l'obedienza e fedeltà nella quale desidera fermamente di perseverare la nobiltà di Francia, servendovi ne' vostri bisogni, e impiegando le facoltà e le persone nostre ogni volta che a grado vi sia. E poichè vi è piaciuto di continuare sì santamente l'adunanza degli Stati, a fine che ciascheduno liberamente proponga le sue querele, acciocchè potiate provedere a' bisogni de' popoli, prima ch' io vi dichiari le querele nostre, io vi supplico con ogni affetto d' umiltà che vi piaccia di pigliare in buona parte quanto io dirò[a]. Sire, poichè per la vostra giovane età voi non potete soffrire il pondo[121] di tanti negozii, noi approviamo la deliberazione presa da voi, che a imitazione di Alessandro imperatore voi aviate pigliato non solo per vostra custode la regina vostra madre (sì come prese il re Carlo ottavo madama Anna), ma ancora gli aviate dato in potere il governo del reame. Approviamo similmente

[a] Page 117.

e lodiamo che aviate chiamato dentro al vostro conseglio il re di Navarra e gli altri principi del sangue vostro, i quali per natura sono inclinati alla conservazione e accrescimento del vostro regno: e essendo principi e soliti ad amministrare, di quì viene che la nobiltà di miglior animo lor obedisce, e spera che voi con il loro conseglio sarete simile al gran re Carlo ottavo e al re san Luigi, che furono re in età di dodici anni. Ma anti[122] ch' io venga a proporre le querele nostre, io dirò brevemente che la nobiltà è stata da Dio ordinata per la fedeltà e per l'obedienza del loro re, sì come leggiamo che nella republica d'Israel furono ordinati settanta nobili, e più virtuosi degli altri, per essere la forza di tutto il paese. E sì come nel corpo umano vi sono due parti principali, l'una è la testa, e l'altra è il cuore; la testa che ci rappresenta il re, il cuore che è la parte nobile, delle quali quando una è offesa, l'altra ne sente dolore e danno, parimente non si può offendere il re senza dolore e danno della nobiltà, nè la nobiltà senza danno e dolore del re. Se il re non s' accorda con i suoi nobili, nascer non ne può che discordia e sedizione; e quando se li mantiene uniti, conserva la pace, e vince la guerra quando gli bisogni guerreggiare. Per queste cagioni in tutte le republiche la nobiltà è stata privilegiata negli abiti e nell' armi. I re vostri predecessori han sempre tenuto conto della nobiltà, ponendo loro l'armi in mano, essentandoli da tutte imposizioni, e donandoli di molti privilegii ed onori.

« Non ha già mancato l'antica nostra nobiltà d'imitare nella pietà cristiana, per quanto han potuto, i re Childeberto, Pipino, Luigi VII, san Luigi, Roberto, Filippo Bello, Carlo Magno, Filippo di Valois, e altri re, i quali hanno impiegato sempre tutte le lor forze nel mantenimento della fede di Cristo, rimettendo i papi nelle loro sedie, castigando chi voleva opprimere l'autorità apostolica, edificando e dotando[123] cotante chiese e abbazie[a]. Là onde i re di Francia meritamente s' hanno conquistato il nome di Cristianissimo.

[a] Page 119.

Ha, dico, la nobiltà, secondo il poter suo, fatto il medesimo, donando castella, giurisdizioni e altri beni alle chiese, con grandissimo danno di loro patrimonii; talchè la nobiltà, impoverita assai, non ha ardire nè forze di venire avanti alla maestà vostra in quel modo che converebbe, possedendo le chiese di Francia non solo la maggior parte de' loro beni, ma l'essercizio ancora della giustizia. Crediamo noi, e così credettero gl'antichi nostri, che l'offizio de' sacerdoti fosse pregare Dio per la generazione umana senza affaticarsi in altro; che dovessero predicare la fede catolica, insegnare, ammonire, e come luce e specchio della terra con buoni essempi tirare gl'infedeli alla vera fede. E quando il clero faccia il contrario, dimenticandosi del suo debito, crediamo che offizio di re sia il provedervi.

« Il re Carlo VII e Luigi XI correggendo gli abusi del regno di Francia, meritarono tanta lode quanta ne meritasse il re Filippo discacciando gli Ebrei, e castigando gli eretici d'Albi, o il re Luigi VI soccorrendo papa Gelasio e papa Pascale contra Enrico imperatore[a].

« Regolar si possono gli abusi del clero, castigandol[124] senza privilegiar persona, a resedere a' loro benefizii, sì come per molti vostri editti è stato ordinato, là dove communichino una parte delle loro facoltà con i poveri, e s'accomodino alle sante predicazioni che sono obligati di fare.

« Sarà ordine di buon re quando la maestà vostra presentarà a' benefizii di Francia persone capaci de' gradi che loro si danno, sì come la santa chiesa commanda. Ma continuandosi di presentare ignoranti, avari, e scandalosi, il popolo vostro ogni dì più caderà in turbulenze maggiori, e cresceranno gli abusi; e voi, sire, sarete obligato di render conto a Dio di tutto questo, sì come si legge del re Teodorico, e del re Teodeberto, che morirono miserabilmente, avendo cominciato a dare i benefizii per favore e per oro, e abbandonare la principal cura che a buono re appartiene, ch'è usar

[a] Page 119.

diligenza acciò i suoi popoli non cadino in quei errori, ne i quali noi miserabilmente ci abbandoniamo.

« Veramente quando un popolo si truova contento, ringrazia Dio d'avere un tal principe. Così quando mala contentezza lo sopragiunge, ne dà la colpa a' governatori, e giudica che tutto nasca dal voler del re. E non è dubbio alcuno che 'l popolo spesse volte patisce la penitenza del fallo del suo principe, sì come avvenne ne gl' antichi tempi quando il popolo d' Israel per tre anni fu molestato con fame per il peccato del re Saul, e cadde l' ira di Dio sopra il popolo per il peccato di David [a].

« Ecco come Dio [125] essorta i re a viver bene, ecco come i re si debbono prudentemente governare, e far giustizia, senza la quale i regni governare non si possono. Per governo de' quali i re debbono osservare, che sì come lor non commettono i loro esserciti ed armi se non in mano di persone fidate ed esperte, così debbono per la giustizia eleggere uomini virtuosi, buoni, meritevoli, e non avari, che non si lascino corrompere, che giudichino senza animosità e senza affetto fra il ricco ed il povero, fra il nobile e l' ignobile, fra il cittadino e il forastiero. Levisi la corruttela di questo regno, di vender gli offizii della giustizia, non si dovendo acquistare con oro quello che s' ha a meritare per virtù. E vostra maestà medesima quando venderà tali offizii sarà cagione dell' abusioni [126] che nell' amministrazione di giustizia si commettono. E il principe non deve essere più rigoroso in alcuna cosa che nel punire tali ministri, i quali corrompono e guastano le buone e sante leggi. E quando a questo offizio si impiegasse minor numero di quello che oggi risiede per i tribunali di Francia, saria cosa ottimamente pensata, generandosi dalla moltitudine più tosto confusione che lodevoli azzioni. Perciochè eglino s' ingegnano di vivere a spese nostre, distruggendoci con la lunghezza delle liti, e generando infinite querele fra noi, nodrite e fomentate da loro con mirabile artefizio [127]. Viverebbesi così in maggior quiete; e il regno diverria tranquillo; e voi, sire, se

[a] Page 120.

di molte adunanze per legittime cagioni, ma poche resoluzioni ne segueno. Piaccia a Dio che in questo ciò non avvenga. » Presentò dopo una richiesta *in scriptis* per la nobiltà, quale domandava, per i nobili, tempii appartati[a].

Monsignor Quintino parlando per il clero dopo l' orazione de' nobili, così disse : « Cristianissimo re, nostro naturale e sovrano signore; questo titolo preciosissimo acquistato alla corona di Francia dall' ammirabile virtù e vera carità de' vostri predecessori, porge al clero del vostro regno (il quale, seguendo i vostri commandamenti, s' appresenta alla maestà vostra) indubitabile sicurezza d' ottenere quello che Lei ha commandato di domandar[152] altro, che cose necessarie alla salute publica. E voi, madama, nostra singolare regina, che sete cagione di così nobile adunanza, dimenticata da' passati re già ottantasette anni, la prudenza vostra che ci ha ridotto e contiene in unione, l' esperienza che noi aviamo dell' eccellenti virtù vostre, ci assicurano che non solo a grado vi saranno le nostre rimostrazioni, ma che in piacere ancora di mandarle ad effetto. E voi, nobilissimi principi del sangue, discesi da quel santissimo re Luigi che tanto fece per la fede cattolica, non poteste, a giudizio mio, dare altro che gratissima audienza alle nostre umili ed ecclesiastiche suppliche. Il medesimo faranno questi reverendissimi cardinali, appoggio e colonna della fede nostra, insieme con questi altri principi e signori veramente cattolici, e difensori della santa romana chiesa.

« Sire, poichè a vostra maestà è piacciuto di continuare il proposito dal buono e innocente re vostro predecessore incominciato, di riconoscere per una generale adunanza la grandezza del popolo del quale Dio vi ha fatto re, io seguirò l' ordine, e piglierò le cause contenute nelle lettere del re passato, ringraziando prima Dio, che v' abbia fermato nel cuore questo santo pensiero di continuare li Stati, ed umilmente supplicandolo che alla maestà vostra si vegga in eterno possanza, verità, giustizia, e buon conseglio, affine che la

[a] Page 122.

maggioranza da Dio datavi sopra di noi, divinamente sia confirmata in perpetuo nella vostra discendenza [a].

« I tre Stati del vostro regno, convocati e adunati per il passato, non hanno avuto mai che una bocca, un cuore ed un capo, del quale i re erano il capo, l' organo e la bocca era la Chiesa. In questo tempo la nobiltà e il popolo, persistendo in un medesimo corpo e sotto un medesimo capo, vogliono, sì come dicono, parlare separatamente per qualche rispetto.

« Per le lettere patenti dell' ultimo d' agosto di Fontaineblau piacque a sua maestà di farci publicamente sapere che tre erano le cagioni che l' inducevano a fare questa adunanza, poi da noi ancora [135]....

« La prima è l' onore, l' amore e il servizio di Dio, principale oggetto di ogni buon re.

« La seconda per udire e essaminare gli aggravii el e querele de' miseri afflitti di questo regno, per porgervi i rimedii migliori che far si possa. Parola veramente degna di re, perciochè niuna cosa è più lor propria che far giustizia e liberare gli oppressi.

« La terza cagione di questa adunanza nasce da una bontà infinita e da una clemenza inestimabile, avendo convocati i sudditi vostri per confessar loro tutto quello ch' eglino, accommodandosi alla necessità del reame, han fatto per questa corona; il che altro significar non può che un grazioso ragionamento. Volontà veramente regia, e del tutto contraria a quei maligni spiriti che del continuo soffiano ne gl' orecchi del re, che il tutto appartien loro. Io mi contento di narrar sol questo in tale occasione : che, per la Dio grazia, voi sete re di un popolo che senza la prosperità, senza la vittoria e senza la salute del suo sovran signore non ha mai sentito giocondità alcuna nè desiderio di vivere [b].

« Io vengo alla prima cattolica e santa cagione di sì nobile adunanza, che concerne la singolar conservazione dell' onore e della riverenza dovuta a Dio, con una piena restaurazione del suo divino

[a] Page 123. [b] Page 124.

servizio, dal quale noi che ci chiamiamo ecclesiastici (con grave dolore il dico) siamo i primi che con troppa indignità e scandalo ci siamo allungati [154], insieme con tutti gli altri. Là onde pare che Dio, adirato con noi suoi ribelli, e pieni di resistenza, ci privi di tutte le sue grazie; il che tutti ad una voce a nostra gran confusione confessiamo davanti alla maestà vostra, e la supplichiamo con ogni umiltà (poichè più si teme l' ira d' un principe terreno, che l' ira di Dio [155], celeste), che ella ci voglia ridurre con l' autorità sua alla vera via della fede cattolica. Questo è il rimedio che porgere conviene nella [156] chiesa di Dio; riformar noi medesimi, correggere i nostri vizii, e non riformar la Chiesa, la quale non ha macchia, non ha difformità che riformarla bisogni, non ha corruttela che spiantarla convenga; nè mai n'avrà. La Chiesa è l' amica nostra perfettamente bella, senza ruga alcuna; è casta, immacolata, e incorrotta, quella che san Paolo vuole sposare, e dice che già è stata sposata da Gesù Cristo redentor nostro.

« I ministri della chiesa conviene, o sire, che s' essortino, si sollecitino e si costringano a non la difformare o maculare, levando loro l' occasione di far questo.

« La maestà vostra, che per sua naturale bontà umanamente ci ascolta, in questo passo della riformazione si degnerà di prendere in grado l' umili preghiere che i devoti oratori delle chiese di questo regno porger li vogliono. E primamente vi mettono avanti gli occhi l' essortazione del buon re Matatia, fatta a' suoi cinque figliuoli detti Maccabei, valorosi cavalieri e capitani dell' armi di Dio contro a' profanatori del santo tempio, violatori dell' antica religione de' loro antichi padri [a]. Perciochè egli morendo commandò a' figliuoli di guerreggiar sempre per la difesa del tempio a imitazione de' loro antichi; che così acquisteriano gloriosa fama e preggio immortale.

« A questo proposito dir vogliamo che alla maestà vostra di pensare piaccia, come Carlo primo non acquistò il nome di Magno, nè

[a] Page 125.

Lodovico suo figliuolo di Pio, nè Filippo secondo d'Augusto, nè Luigi IX di Santo, se non facendo quello di che vogliamo supplicar noi (*voi*).

« Io ho nominato solamente quattro de' vostri predecessori, avendo cinquanta de gli altri, che hanno meritato il nome di Cristianissimo, e questo non hanno acquistato permettendo che le chiese si profanassero, gli altari si gettassero a terra, si rompessero l' imagini di Dio e de' Santi, s' innovassero i santi sacramenti, si scacciassero i vescovi, i preti e i religiosi; che si vivesse senza astinenza, senza continenza, senza digiuni e afflizioni del corpo, con tutta la volontà e licenza della carne e sensualità, levandosi del tutto dell' obedienza della Chiesa, e ingegnandosi a poco a poco di levarsi ancora da quella di vostra maestà. Ecco la somma della falsa e maliziosa intenzione di coloro che, chiamandosi evangelisti, giorno e notte si sforzano per tutte le vie palesi e secrete introdurre e predicare nel nostro reame il modo di vivere predetto. Se per questa via gli antichi re han tanto meritato, giudichilo questa nobile adunanza. Per la qual cosa noi supplichiamo la maestà vostra che voglia opporsi a questi sottili e diabolichi[137] spiriti maligni che vengono ad assalire il vostro regno, coprendosi del stendardo dell' Evangelio, a' quali sete obligato opporvi con tutta la possanza vostra, avendovi Dio messo in mano sì potenti armi per difendere i buoni e castigare i rei[a].

« Negar non si può che l' eresia sia un delitto capitale, e punibile di pena di morte. E per la lezione dell' antiche istorie del regno vostra maestà troverà quale e quanto forte resistenza i vostri predecessori abbiano fatto contro a questi sovversori della fede cattolica, dal CCCCLXXXXVI che fu l' anno del battesimo del re Clovis fino al giorno d' oggi, talchè MLX la cristiana monarchia ha durato in Francia in un medesimo stato di religione, sotto una fede, sotto una legge e sotto un re.

« Carlo Magno scrivendo editti o lettere patenti per l' imperio suo, s' intitolava sempre devoto defensore della Chiesa. Questo medesimo

[a] Page 126.

si spera dalla maestà vostra : là onde tutto il clero del vostro regno, prostrato devotamente a' vostri piedi vi supplica di continuare la difesa e protezion sua, e di conservare la religione osservata dal re Clovis in quà, senza dar orecchie a nuove sette.

« Protesta medesimamente il clero con ogni umiltà davanti alla maestà vostra, che nella riformazione degli ecclesiastici non s' intende che alcuna cosa sia diminuita o cambiata negli articoli della fede e de' santi sacramenti, ed uso di quelli; che si conservino gl' ordini e le constituzioni de' santi Padri, e cerimonie inviolabilmente osservate nella chiesa romana cattolica e universale, della quale in alcun modo non intendono di separarsi, volendo in essa e con essa vivere e morire.

« Sire, questo proposito ci persuade a domandare alla maestà vostra alcune cose grandemente necessarie all' unione e pace, e alla conservazione dell' antica religione nostra, le quali tutte dipendono dalla vostra real possanza. Primamente la supplichiamo che se alcuno rinovatore delle vecchie eresie già morte e sepolte, intraprendesse d' introdurre impiamente [158] alcuna setta già condennata, sì come sono quelle che si suscitano in questi sediziosi e miserabili tempi, e a questo fine presentassero richieste domandando tempii, e permissione d'abitare in questo regno (sì come impudentemente han di già fatto in alcuni delli Stati particolari delle vostre provincie), che il presentatore di tali richieste, come fautore d'eretici, sia egli medesimo tenuto e dichiarato per tale, e contro di lui si proceda secondo il rigore delle leggi.

« Questo è un' antica e perniziosa vessazione che sempre gli eretici han dato alla chiesa cattolica, perciocchè quando si sono risoluti di tormentarla, hanno eretto chiesa contro a chiesa, altare contro ad altare, tempio contro a tempio. Sant' Atanasio circa l'anno 350 rispose all' imperatore Costantino [159] che gli domandava una chiesa in Alessandria per la congregazione de gli arriani, che a sua maestà piacesse similmente di concedere a' cattolici nelle città sedutte da gli arriani, delle quali eglino occupavano le chiese, luogo per pre-

accrescimento del vostro regno far osservar questa santa legge, acciochè vi dimostriate cristianissimo di fatti come di nome. E qual più crudel bestemmia essere può di quella che commettono questi nuovi eretici in disprezzare e gettare a terra queste sante leggi? e bestemiando [142] affermare che da ottocent' anni in quà l'Evangelio non è stato ben inteso se non da loro, come se in questi corrotti tempi eglino soli fossero i veri espositori di quello; mettendo da banda tanti antichi Padri che non han mai persuaso altro che l'integrità della vita, la salvazione dell' anime, la reverenza e l'obedienza dovuta a' superiori, la fraterna carità, l'amore e il timore di Dio, come se gli antichi concilii, e quelli congregati da Carlo Magno con volontà de' papi a Magonza, a Reims, a Toursi, a Cavaglion [143], e ad Arli, non avessero inteso cosa delle scritture sacre (impietà veramente degna di gran punizione); come se questi gran Santi Basilio, Gregorio Nazianzeno, Crisostomo, Cipriano, Ambrosio, Ieronimo, Augustino [144] e altri niente saputo avessero [a].

« Sire, queste son le ragioni per le quali supplichiamo con ogni umiltà la maestà vostra di non volere udire i maligni propositi di questi licenziosi libertini, che con tanta licenza predicano nel vostro regno tutto quello che la sensualità loro persuade, coprendosi del mantello della cristiana libertà, non cercando altro che di vivere senza re. Per la qual cosa noi non doviamo a patto alcuno congregarci o conversare con loro; perciochè gli eretici non s' hanno a riputare cristiani, come Tertulliano dimostrò chiaramente : e perciò glie lo vietorno per legge espressa Teodorico il giovane, e Valentiniano, ma volsero che si chiamassero come derivanti dal loro scelerato autore, arriani, macedoniani, nestoriani, e simili [a].

« Non piaccia adunque alla maestà vostra, che s' apra la porta a coloro che, avendo in derision la casa.... spontaneamente se ne sono alienati e banditi. Non convien sopportar [145] loro che publicamente affermino, la loro superstizione essere religione buona, o che disputino contro della nostra; perciochè eglino sono obligati di cre-

[a] Page 129.

dere alla nostra, fondata su le tradizioni apostoliche, su la dottrina di tutti gli antichi Padri e dottori de la Chiesa, su le constituzioni e decreti de' santi concilii; e non alla loro, non fermata sopra d'alcuno antico fondamento, interpretandosi da quelli le Scritture secondo i loro dissegni e fantastichi affetti. Queste cagioni ci inducono e danno ardimento, vedendo il zelo della maestà vostra verso la casa di Dio, di scoprirle quello che ci conduce a morte, mentre aspettiamo rimedio[a].

« Supplichiamo adunque con ogni affetto di maggior umiltà, che d'ora in avanti ogni commercio di qualunque mercanzia, siano libri o altro, sia interdetta nel vostro reame a tutti gli eretici, settatori, rinovatori, fautori e difensori delle dottrine già dal concilio condennate; e a coloro che sentano male della fede, e non seguano la regola del vivere dataci dalla chiesa romana. Li quali essendo scommunicati in *Bulla Cœnæ Domini*, non devono nè possono conversare con noi, non essendo altro questi traffichi di mercanzia, che un vero monopolio di eresia. E se, quando si è rotta la guerra con li nostri vicini, subbito [146] è stato vietato ogni traffico con loro, e a quelli commandato che votino il reame, per sicurtà de' nostri corpi; ed essendo l'anime incomprensibilmente più preciose de' corpi; per qual cagione in questa guerra spirituale non doviamo noi bandire del regno, e del tutto estirpar coloro che militano sotto il stendardo del diavolo, pieni d'iniquizia [147] e di tradimenti[b].

« Teodosio il Giovane e Valentiniano imperatori l'anno 430 rinovando alcune leggi del gran Costantino, confiscarono tutti i beni de gli eretici, gli sbandirono dalla giurisdizione dell' imperio, e gli vietarono il far testamento.

« Essaudisca la maravigliosa bontà della maestà vostra l' umile e devoto clero che sì ferventemente di questo la supplica. E sopra tutto ne la supplica il clero della ducea di Borgogna e del Lionese, cotanto danneggiati dalla vicinanza dell' obbrobriosa Ginevra, seguendo l'essempio del medesimo popolo, il quale sotto il santo

[a] Page 130. [b] Page 131.

Ireneo[148] primate della chiesa di Lione, il quale permetter mai non volse che gli eretici conversassero con cattolici.

« È adunque la nostra richiesta giusta e santa, accompagnata dall' espresso commandamento della parola di Dio, che parlando de gli alienati dalla legge, ci vieta la confederazione, l' amicizia ed il trafficar con loro, a fine ch' entrando nella loro credenza noi non pecchiamo contro a sua divina maestà [a].

« Ecco, sire, quello di che il clero di Francia supplica la maestà vostra, per l' onore e servizio di Dio. Per l' essecuzione delle quali eroiche e sante opere l' iscusa[149] della tenera e debole età della real persona vostra non sarà punto accettabile; perciochè Daniele nel duodecimo anno condannò i vecchi lussuriosi; Samuel ben giovane riprese Elia già vecchio; Salomone in età sì giovane diede quel gran giudizio fra le due donne che contendevano de' figliuoli; e Josias, di minor età che la maestà vostra, purgò il tempio di Dio nel suo reame infettato da' seduttori del popolo. Noi aspettiamo che lo spirito di Dio, che in questo principio si dimostra in voi, operi il medesimo nel regno suo [b].

« Restano due punti ancora, i quali, se la grazia vostra il permette, io reciterò brevemente. L' uno risguarda[150] nostre persone ecclesiastiche, l' altro i beni della chiesa, de' quali ci è raccomandata l' amministrazione.

« Quanto poi al primo, noi veramente conosciamo, le tribolazioni e calamità che sì lungamente aviam sofferte in questo reame, esserci mandate da Dio per punizione de' nostri peccati. Ha ben questa pena aperto gli occhi di noi, non hanno toccate queste tribulazioni il cuore di tutti; vedendosi molti ecclesiastici sommersi nell' eresia. Per il che queste calamità temporali ogni dì si fanno maggiori; talchè se Geremia visitasse oggi i tre stati di Francia, sì come visitò negli antichi tempi li stati di Giudea e di Ierusalem, egli potrebbe veramente gridare a Dio: « Io non trovo nè fede nè giustizia. I sacerdoti, i nobili e i plebei, i grandi e i piccioli hanno scosso il giogo della

[a] Page 132. [b] Page 133.

servitù, ed han rotto la tua legge. » E perciò quantunque noi siamo peccatori, non vogliamo per questo seguire l'ostinazione giudaica; anzi unitamente confessiamo e protestiamo di volere obedire a Dio, alla sua chiesa, ed a voi nostro re, offerendoci secondo le forze nostre di combattere fino alla morte per la vostra prosperità e gloria con le nostre armi, che sono pianti, digiuni, orazioni e preghiere a Dio.

« Piacciavi, sire, che a le[151] nostre persone, dedicate, unte e consecrate a Dio, non sia fatto ingiuria alcuna, conservandoci i tanti privilegii da Dio e da tutti i passati re concedutici e confirmatici, di non ci offendere con le mani, o diffamare con parole. E niente altro per le persone nostre desideriamo [a].

« Circa alle facoltà conceduteci in amministrazione, due richieste con ogni umiltà offerisce il clero di Francia alla maestà vostra, e prosternato a' suoi piedi supplica che le richieste in buon grado siano ricevute, poichè elle son necessarie all' anime di ciascuno.

« Primamente noi supplichiamo che la libertà canonica dell' elezione de' prelati sia permessa alle chiese, nelle quali liberamente si possa eleggere il suo pastore, essendo determinato questo medesimo per antica legge; e da tutti i re passati, fuorchè da due moderni, è stato osservato. Della qual legge voi siete il conservatore. La possanza vostra è veramente, e senza contradizione, sovrana; e per tale noi la riceviamo e conosciamo. Speriamo nondimeno che la benignità vostra la voglia moderare di sorte che da voi esca quella regia parola, che il re, se bene non è soggetto alla legge, vuol egli nondimeno vivere[152] secondo la legge [b].

« Aspettiamo adunque che la maestà vostra liberamente ci permetta l'elezzione de' nostri prelati, acciochè per l'avvenire noi vivere possiamo secondo i sacri canoni e regole de' nostri antichi padri, amici di Dio, per il dispreggio de' quali le miserabili calamità, gli orribili giudicii che venuti sono, e che ogni giorno rivengono sopra di noi e del vostro regno, tormentano, perseguitano, e lacerano indegna-

[a] Page 134. [b] Page 135.

mente la Chiesa [a]. Della quale non prima fu tolta la elezione, che le detestabili e dannate sette, e le maledette eresie che oggi pullulano nella cristianità.... [155]. E ritornando nelle chiese l' elezione, sperare doviamo che l' eretica pravità da quelle si fugga. Gli altri due Stati della nobiltà e del popolo non averanno occasione di lamentarsi, e di riprendere l' ignoranza, la negligenza, la dissoluzione, l' irreverenza e la malvaggia e scandalosa vita di noi altri ecclesiastici, parlando di quelli che tali sono.

« Non si maravigli la maestà vostra che con tante ragioni noi cerchiamo di recuperare l' elezione, perciochè l' importanza del negozio lo merita. E se vi piace d' aprire gli occhi a questa nostra santa proposizione, troverete che i vostri predecessori avevano maggior obedienza nel tempo dell' elezione, che non avete ora voi. Perciochè il prelato era buono, e ammaestrava i popoli nel timor di Dio e del re. Eleggevasi uno che da fanciullo avesse militato nella chiesa cattolica con sincerità di vita, e pieno di viva fede, accompagnato da opere buone; che sapesse diffendere la religion nostra contro i sediziosi.

« Sire, la malvaggia vita de' ministri, sopportata da' signori, li rende colpevoli davanti a Dio [b]. E la maestà vostra (con tutta l' umiltà lo dico) avrà da render conto a sua divina potenza, d' un sì ricco e gran regno (peso che molto aggrava) senza caricarsi di questa soma spirituale, provedendo alle chiese vacanti.

« Dichiariamo poi nel secondo caso alla real clemenza vostra un male che ci opprime e rovina del tutto; e questo è che non solo cinque o sei volte l'anno ma sino alla nona volta ci si fanno pagare le decime del temporale appartenente alle chiese. E questo non è un solo anno per una necessità che sopravenga, ma se n' è fatto stato ordinario, dirizzandovi sopra offizii e ministri salariati dal clero; e l'essazzione è molto più rigorosa di tutte l'altre. Onde si vede in molti luoghi, che i poveri curati abbandonano le chiese e il servizio divino, fuggendo la prigionia per non poter pagar le decime.

[a] Page 136. [b] Page 137.

« Ultimamente io dirò ch'essendo la Chiesa la vera e sola madre di virtù, dalla quale nasce la nobiltà, non doviamo mancar noi ministri della chiesa di supplicarla per coloro che per virtù son nobili nel vostro regno, acciocchè vi piaccia d'amargli e di favorirli; perciochè eglino di franca e deliberata volontà son dispostissimi a spargere il sangue per l'onore e per la gloria della maestà vostra [a].

« Ecco similmente il misero popolo prostrato a' vostri piedi, tanto dalle gravezze soprafatto, che di poter più resistere non ha forze. E, volendo io finire, non so nè posso migliore conclusione pigliare che l'espresso commandamento di Dio, conduttore e ammaestratore de' re, insegnatoci per la bocca di Moisè, quando disse [b]: « Il re primamente insegnerà a' sacerdoti a temer Dio, a conservare la sua legge e le sue cerimonie; non sarà superbo nè orgoglioso contro a' suoi fratelli; non avrà in sua corte moltitudine di donne o di cavalli; non ammasserà oro nè argento; sarà giusto e ragionevole, senza piegare l'affetto in parte alcuna. » E quando questo farete [155], la Chiesa devotamente pregherà Dio per voi, la nobiltà combatterà valentemente, e il popolo umilmente obedirà, e tutti saranno d'un medesimo spirito e d'un medesimo volere. »

Molti che udirono la diceria di monsignore Quintino, si maravigliarono; estimandolo d'altro volere che dimostrato non aveva. E perchè nel progresso del suo ragionamento egli aveva detto che tutti coloro i quali avessero presentato e presentassero richieste al re in favor di questa nova setta, dovevano essere puniti come fautori d' eretici, tutti incontinente gettarono l'occhio sopra dell' armiraglio il quale era di rimpetto di monsignor Quintino. Di che l'armiraglio il giorno dopo si querelò con il re e con la regina, stimandosi ingiuriato, avendo presentato la richiesta a Fontainebleau per gli ugonotti, di lor licenza. Per la qual cosa monsignor Quintino fu chiamato dal re, il quale s' escusò con dire che quanto egli aveva detto si conteneva nelle memorie dategli, e che non

[a] Page 140. [b] 141.

che ingiuriar non si dovessero per causa della religione a pena della vita.

Erasi sparsa fama per la corte, che il duca di Nemurs secretamente teneva soldati dentro alla città e [158] borghi d'Orliens per far impresa contro al re di Navarra: di che il re si querelò con la regina. Il che essendo venuto a gli orecchi del contestabile e della nobiltà, eglino in gran parte s'offersero al re di Navarra per suo servizio insieme con gli abitanti d'Orliens. La regina, inteso questo, commandò a' capitani delle guardie di far diligente ricerca per la città e borghi, se vi fussero soldati nascosti, i quali non trovorno cosa alcuna; e il duca di Nemurs, intanto, accompagnato dal duca di Guisa s'era presentato al re, scusandosi [159] di non aver mai pensato quello di che di lui si dubitava: e giustificossi molto bene.

Monsignor di Cursol intanto e madama sua moglie, già detta la contessa di Zovarra, aiutati dall'armiraglio, avevano messo al serviggio del re di Navarra Filippo di Lenoncourt vescovo d'Auxerre, che cercava di favore ed appoggio, avendo intenzione di muover lite al duca di Ghisa per la terra di Nantueil, poco prima acquistata da lui per conto di sua madre dopo la morte del conte Nantueil suo marito, e padre del vescovo.

Persistevano molti nelli Stati, in questa loro opinione, di non vi poter legittimamente intervenire; per il che essendo stato fatto rapporto al conseglio privato del re da coloro ch'erano stati deputati per vedere le procure de' querelanti, ed altri; il re di Navarra ed il cancelliere adunarono li Stati a' Cordellieri [160], là dove il detto re di nuovo rimostrò loro i gravi debiti della corona di Francia, pregandoli d'aiuto per liberare sua maestà; e che si mostrariano in ogni particolare che veder li volesse, e che in essi non si trovariano doni smisurati fatti dal popolo al re come da loro si pretendeva. Di che si obligava alla restituzione ogni volta che trovati si fussero. Proposito che veramente aggrava quelli che per l'addietro avevano governato [a].

[a] Page 144.

Finalmente si risolvettero di rimettere li Stati al primo giorno di maggio seguente per purgare la nullità che molti pretendevano; e che si raunassero li stati particolari nelle provincie per provedere a' debiti del re; e che nelli stati generali da radunarsi a Pontoyse non intervenissero se non due dello stato popolare di ciascheduno de' tredici governi di Francia, per evitare confusione e spesa.

Ed avanti che questa deliberazione seguisse, il cardinale di Lorena, mosso dal desiderio che con il suo essempio gli altri obedissero il re, e andassero a resiedere a' loro vescovati, se n' era andato a Reims.

Licenziandosi li Stati, monsignor Quintino parlò al re in questa maniera[a]: « Sire, la maestà vostra, viva e perfetta imagine de' cristianissimi re vostri passati, la bontà e dolcezza che nel vostro real viso risplende, giunta[161] con la possanza che Dio per sua immensa grazia v' ha dato, operano sì nei cuori di noi ecclesiastici, che ci assicuriamo che voi provederete a tutto quello che umilmente esposto aviamo, e dato in scritto. Appoggia il clero questa sua confidenza su la benignità della regina vostra madre, che con la sua natural prudenza condurrà in queste[162] orribili tempeste il tutto a salvamento. Partiamoci noi dalla presenza vostra, con ferma deliberazione di far tanto il dover nostro, che Dio (il quale non dimentica la sua misericordia quando l' uomo si addrizza devotamente a lui) farà pace con noi; e di negletti e perseguitati, ci renderà vittoriosi e trionfanti.

« Speriamo che la regina, il re di Navarra, gli altri principi e cardinali siano per conservar sempre lo stato ecclesiastico nel suo antico splendore, e che i nobili, a imitazione de' loro antichi virtuosi, difenderanno non solo le chiese di Francia ma l' autorità ancora della romana chiesa cattolica, dentro la quale fin quì han sempre religiosamente vivuto, e sparso in sua difesa le proprietà[163] e il sangue.

« Il medesimo fanno i popolari, come veri figliuoli della Chiesa. Talmente che viveranno in unione e prosperità, conservando l' onor di Dio e l'obedienza della maestà vostra; e ciascuno sarà contento

[a] Page 145.

sotto una medesima fede, una medesima legge, ed un medesimo re. E noi continuamente pregheremo l'altissimo Dio per la vostra felicità e vita; supplicandovi con ogni affetto ed umiltà, che perdonar vi piaccia se molto lunghi, importuni o difficili nelle domande nostre stati siamo. »

Ecco tutto quello che fu conchiuso nell' adunanza delli Stati ad Orliens. E circa la richiesta presentata al re, per la quale gli ugonotti domandavano tempii separati (fondati in sul non poter reprimere tanta gente di quella opinione, che s' adunavano la notte e il giorno in luoghi occulti), fu determinato che la risoluzione d'essa si rimettesse alli Stati di Pontoise [a].

Mentre che si tenevano li Stati, il marchese Beaupreau, unico figliuolo del principe della Roccasurion, fu morto correndo a cavallo col re, dal cavallo di Enrico della Marche, il quale correndoli appresso, urtò il marchese, il cavallo del quale e lui erano caduti a terra. Principe che di sè dava ottima speranza.

Finiti li Stati, fu deliberato nel conseglio del re, che per alleggerire la spesa i gentiluomini domestici, e i provisionati delle finanze si contenterebbono della metà delli stipendii ordinarii; e che delle pensioni si levarebbe la terza parte, eccettuando quelle de' forastieri ch' erano o nel reame o fuori. Sopra di che alcuni, invidiando a gli stranieri con [164] questa risoluzione, rimostrorno al re di Navarra, che i danari i quali si pagavano a gli stranieri che durante la pace vivevano nel regno, erano inutilmente spesi; perciochè il regno non avea se non [165] per la guerra bisogno di forestieri, e che gli antichi re s' erano contentati di commetter la lor vita alla guardia degli Scozzesi, nemici naturali degl' Inglesi, senz' altri pensionarii. E poichè la casa d'Austria si collegò in parentela con la casa di Borgogna, che i re s' erano serviti per la guardia loro della gente a piè delli Svizzeri, inimici ereditarii di casa d' Austria, e dato loro pensioni ne' tempi di pace (danari veramente bene spesi quando con alcuna moderanza [166] ciò si facesse): di che eglino contentare si dovriano,

[a] Page 146.

LIBRO QUARTO.

Ritirossi il re a Fontaineblau alli 5 di febraro [169] dopo che gli Stati furono finiti; e commandò al principe di Condè che dovesse andare a ritrovarlo. E in tanto le città di Valenza, Vienna, e d'Oranges nel Delfinato avevano palesamente ricevuta la dottrina di questi nuovi eretici; per la qual cosa monsignor della Motta Gondrin, luogotenente del re in quel paese, in assenza del duca di Ghisa, come signore molto cattolico, perseguitando questa setta, fece morire alcuni ministri di quella, non perdonando a fatica, nè fuggendo pericolo alcuno per l'osservanza della vera fede. Il che fu cagione ch' egli dopo fusse occiso [170].

Arrivato [a] il principe di Condè in corte il giorno seguente, entrò in conseglio del re; ed avendo domandato il cancelliere, dopo alcuna rimostrazione, s'egli sapesse che sinistre informazioni fabricate si fossero contro di lui, rispondendo egli di no, fu dichiarato da ciascuno che nel consiglio risedeva, come lo giudicavano a bastanza giustificato. Là onde egli si pose a sedere al suo luogo; e il re alla presenza della regina sua madre, de' principi del sangue, e de' signori del consiglio dichiarò che il principe di Condè aveva debitamente provato la sua innocenza, di che era a pieno informato; commandava a tutte le corti di parlamento di riceverlo per tale; e promise a lui di segnitare in corte di parlamento più ampia dichiarazione di questa sua innocenza. E per maggior soddisfazione fu publicato questo decreto del re per tutto, e datone copia agli ambasciatori de' principi stranieri. Là onde il principe di Condè se n'andò a Parigi. Dopo la cui dipartenza il re di Navarra si lamentò con la regina, che dopo avergli ceduto il governo del regno, egli si vedeva oltre il do-

[illegible] 56.

essendo stato dichiarato dal re, diede occasione al contestabile di non partir più, quantunque il re di Navarra di persuaderli questa partenza grandemente s' ingegnasse. Il che fece soprasedere il re di Navarra ancora.

Divolgata questa differenza, si cominciò publicamente a dire che la regina favoriva i signori di Ghisa contro i principi del sangue; per il che coloro ch' erano destinati a Parigi e nelle provincie a ritrovarsi alli Stati generali, incominciorno avanti al tempo a tenere li Stati particolari per le provincie, trattando in essi del governo del regno, dell' instituzione e destituzione de' principali offizii, della reddizion[171] de' conti da farsi da' signori di Ghisa, dell' amministrazione di finanze, ch' ebbe, vivente il re Francesco; del domandare degli smisurati doni fatti da loro al marescial Sant' Andrea, alla duchessa di Valentinois, e ad altri, vietando a loro e al contestabile di non entrare al conseglio. E se bene era stato loro interdetto di parlar nelli Stati loro del governo del reame, nondimeno in questo obedire non volsero, pretendendo che a loro appartenesse il disporne.

La regina si turbò tutta intendendo questo; nè trovò più pronto rimedio che accordarsi col re di Navarra, pregando il contestabile, che volesse esserne mezano[a]. E finalmente fu conchiuso fra di loro, che il re di Navarra si dichiarasse luogotenente generale del re per tutto il regno, e che la regina non mandasse a effetto cosa alcuna senza il parer suo, con qualche altra secreta promessa fra di loro; il che fu messo in scrittura, segnato da ambedue, e dal duca di Ghisa, con tutti gli altri del consiglio. E il duca allora cominciò a umiliarsi molto più al re di Navarra, che prima fatto non aveva, e fu mandato a Parigi a chiamare il principe di Condè, acciocchè sottoscrivesse l' accordo.

Espedirono dopo, il marescial Momoransì, governatore dell' Isola di Francia per far di nuovo adunare li Stati particolari a Parigi, e per emendar con dolcezza quanto da loro era stato deliberato per conto del governo; il che da lui, con molta diligenza, e soddis-

[a] Page 158.

gli smisurati doni fatti a tempo degli altri re, era stata messa innanzi dall'armiraglio per tener brigliato lui suo zio, conietturando ch' egli dovea star fermo nel proposito dell'antica religione del regno; e che essendo egli nato sì grande, assuefatto al maneggio di sì gran negozii, avendo per quarant' anni governato il regno, non si doveva a un tratto lasciare cadere nell'opinione di ruinare la chiesa cattolica. E su questo trattato, fu condotto alla corte di monsignor di Montpesac, il conte di Villars suo suocero, cognato del contestabile, per aiutare il negozio; perciocchè, oltre all' essere il conte molto cattolico, era fieramente commosso contro l'armiraglio che aveva biasmato nel conseglio del re la sua azione attinente all'esecuzione fatta dal conte contro gli eretici in Linguadoca, là dove egli era luogotenente del re, in assenza del contestabile: del qual grado tosto si spogliò, e fu conceduto al visconte di Joieuse.

Il marescial di Momoransì antivedendo la borasca * che si preparava, desideroso di non perdere i parenti e gli amici, di qualunque stato o religione si fossero, parlò al contestabile suo padre, pregandolo che non si volesse privare, con questo suo modo di procedere, delle forze migliori ch' egli aveva per mantenimento di casa sua; facendoli da un terzo mostrare, che alla sua invecchiata prudenza non conveniva abbandonare gli amici certi per seguitare la fortuna degli incerti, e nuovamente riconciliati; che il separarsi dal principe di Condè, da' signori di Chastillion suoi nipoti, dal conte della Roccafocaut, e altri che facessero professione d'essa nuova religione, era un gettar a terra il maggior appoggio di casa sua; e che, per questo, esso non acquistaria la grazia del re di Navarra, nè forsi quella della regina; e che vera saggezza sarebbe lassare che i signori di Ghisa e Chastillion urtassero insieme, aspettando l'esito; e, gettata l'autorità a terra de' Ghisi (come veramente si gettarebbe avendo contro tutti li Stati), che allora egli sarebbe arbitro ne i casi della religione. E che non si doveva tenere ingiuriato di quello che li Stati di Parigi avevano proposto, perciochè egli non aveva amministrato

* Page 160.

particolari di Parigi (come di sopra s' è detto), d'andarsene a Cantillì a veder la moglie amalata, senza più ritornar in corte.

Il contestabile, il duca di Ghisa, e il duca di Mompensier, dopo l'avere il giorno di Pasqua preso insieme il corpo di Giesù Cristo nostro Signore, e insieme cenato con il contestabile, egli si partì di corte per andar a fare le nozze di monsignor Torè suo quinto figliuolo con l' erede di casa Humieres. E dopo, il duca di Ghisa se n' andò a Nantueil.

Essendosi tanto scoperta la disunione di questi principi e signori per conto della religione, avvenne, siccome la malignità degli uomini persuade, che molti secreti e palesi nemici s' ingiuriarno l' un l' altro chiamandosi ugonotti e papisti, e parlandosi publicamente che l' armiraglio s' era gloriato di piantare la nuova religione nel regno senza sollevazione alcuna. Avvenne che a Beauvais (vescovado del cardinale Castillion), Amiens e Ponthoise, si cominciò a far di gran movimenti per conto della religione; talchè fu necessario al marescial di Momoransì d'andare armato alla volta di Beauvais come governatore del paese, per ovviare a' disordini. Per il qual caso il re publicò e mandò lettere patenti a tutti li giudici reali del suo regno, per le quali era vietato l'ingiuriarsi l'un l'altro col nome di papisti o di ugonotti, e a' privati di non offendere o vietare la sicurezza e libertà della casa sua, o perturbare altrui sotto pretesto di editti che vietavano l'adunanze illecite, lassando che la giustizia vi provedesse. Comandavasi, oltre a questo, che si levassero di prigione tutti coloro che vi erano serrati per conto della religione, dopo l' avvenimento della corona del re Francesco secondo: ritornar potessero liberamente a godere i loro beni, purchè cattolicamente vivessero e senza scandalo. E non lo volendo fare, era lor permesso di vendere le loro facoltà, e di ritirarsi con il ritratto d' esse dove più gli piaceva. Ma perchè le lettere predette non furono dirette alla corte di parlamento, come far si suole, ella impedì con tutte le sue forze l' esecuzion di esse, rimostrando al re che elle erano state dirette a' baili e siniscialli del regno e al prevosto di Parigi, e che

che coloro i quali difendevano l'autorità del papa, il quale in questo regno era stato sempre riputato vicario di Dio in terra, chiamati papisti, e gli altri ugonotti nelle dette lettere, porgevano con questi nomi nuovamente trovati materia d' eterna divisione, siccome in Italia avvenne col nome di guelfi e gibellini. E che non solo vietare si dovea a' particolari il turbare le conventicule che di e notte si facevano per le case, lasciandoli vivere in libertà, e che da' magistrati solo fussero puniti; ma che punire si dovevano anco coloro i quali ardissero di ciò fare. Ben è vero che molto meglio stato sarebbe, accostandosi agl' altri editti, il proibire a ogni persona simili adunanze e conventicule, e di non si trovare a prediche private ma solo a quelle che per le chiese si fanno di consenso del vescovo, confiscando le case ove questo si facesse, e premiando i rivelatori di queste illecite e vietate prediche e conventicule[a]. Quanto poi alla permission conceduta per le dette lettere a coloro i quali s' erano assentati per causa di religione, di potersene liberamente ritornare alla lor patria purchè volessero vivere cattolicamente e senza scandalo, che giusta cosa era d'abbracciare coloro che ritornavano a penitenza, purchè ella non fusse o finta o simulata, e che... per riavere la loro facoltà o per timor di perderle.

Ma che tre cose in questa causa meritavano gran considerazione. La prima era la gran perturbazione che avvenire poteva in questo regno, vedendosi de' preti, de' monaci e delle monache, che a Geneva si saranno maritate, ritornar in Francia circondate da figliuoli; cosa monstruosa, vedendo quello che giammai si vidde.

La seconda era che il re doveva prima dichiarare, che quelli vivevano cattolicamente, i quali seguivano la religione della romana chiesa, per fuggire le differenze che nascerebbono di questo nome.

E la terza era che il permetter a questi tali di vender i suoi beni e caver del regno il ritratto d' essi per aiutarne gli inimici del re, era contro tutti gl' ordini antichi e moderni.

Il re[b], partitosi di Fontainebleau per andare al sagro suo, passò

[a] Page 163. [b] Page 164.

volte i re han collocato questa dignità solo ne i principi del sangue: altre volte l'han communicata ad altri principi. Non hanno questi che tre privilegi. Il primo è d'assistere alla coronazione e al sagro del re, vestiti all'antica nei primi gradi. Il secondo è che le loro cause per conto della pareria son commesse nella prima instanza alla corte di parlamento. Il terzo è che l'uno non può essere giudice degl'altri pari, se non di voler di tutti. La precedenza de' quali va secondo l'antichità della recezione, sebene i principi del sangue pretendono i primi gradi [a].

Il cardinal di Lorena si querelò gravemente con la regina a nome del clero di Francia, che gli editti publicati per conto della religione non solamente non erano osservati ma del tutto sprezzati, facendosi le concreazioni (*sic*) illecite più che giammai, e che i giudici si scusavano con lettere scritte a loro, per le quali manifestamente si vedeva che si toleravano le dette concreazioni, dimenticandosi del tutto il passato rigore; e che, pendente il tempo della disegnata adunanza degli Stati, la maestà sua non doveva permettere alcuna innovazione. Anzi per provedere a questi dissordini era necessario di far una legge inviolabile, adunando a questo fine in corte di parlamento di Parigi, i principi, i signori, e altri del privato conseglio del re, per trattarla solennemente, e per farla con ogni rigore osservare: il che fu approvato per cosa opportuna e buona.

Erano intanto state mandate lettere patenti alli presidenti di Thou e Seguier per provedere alli Stati particolari di Parigi, tenuti dal prevosto e visconte, per contener i detti Stati ne i termini lor prescritti, ch'erano di trovar modo di ricuperar denari per sodisfare a' gran debiti del re. Ma perchè la nobiltà s'oppose protestando di nullità, atteso che la congregazione si faceva contro l'antica e dovuta forma delli Stati, ne' quali non si vedde mai presider degli (*sic*) ordini di giustizia, finalmente fu dismessa l'adunanza senza risoluzione alcuna: se non che tutti consigliorno che il pagamento de' debiti del re si gettasse sopra il clero [b].

[a] Page 166. [b] Page 167.

Attendeva finalmente la corte di parlamento all' espedizione del processo del principe di Condè, di madama di Roye, del signor di Cani, e Roberto della Haie, consigliere della corte. Perciochè, essendosi presentato il principe accompagnato dal cardinale di Bourbon suo fratello alla corte di parlamento, tutte le camere adunate, rimostrò che la sua prigionia, pratticatagli contro da' suoi nemici, era stata causata da falso pretesto; e siccome avanti a Dio era nota la sua innocenza, così aveva generato maraviglia nel mondo; ma che per discarico delle sue gravi imputazioni, sebene il re nel suo privato conseglio dichiarazion fatta n' aveva a suo favore, egli nondimeno voleva che la corte di parlamento, vero tempio della giustizia e teatro sì celebre, la giudicasse : del corpo della quale egli, come principe del sangue, era; raccomandando a quella l' onor suo, a lui molto più caro della vita propria.

Pietro Roberto[a], avvocato in parlamento, finito ch' ebbe il principe, rispose le parole p[te] (*sic*), rimostrando in effetto, che Dio aveva voluto fare in lui quella medesima esperienza che suol fare ne' suoi più leali servi, con l' afflizione di questo fallace mondo; e ne i principi grandi, assai più che negli altri, acciochè veramente conoscano che non hanno nè grandezza nè possanza se non da Dio, dal quale dipende o la rovina o la conservazione dello stato.

Recitò, dopo, l'ordine di tutto il processo, e gli aggravi fatti al principe d'Orliens. E essendo in molte differenze con il procuratore del re, le quali saria tedioso a riferire, finalmente fu risoluto; poichè il principe era stato giudicato innocente dal re e dal suo consiglio privato, e che egli non desiderava altro che una più ampla dichiarazione della sua innocenza, per giudizio del parlamento, a perpetua testimonianza dell' onor suo, che questa qualità d'innocenza si giudicasse, e che dalle genti del re si facesse l'offizio loro, e che in questo mezzo per la corte si vedriano tutte le informazioni fabricate contro del principe, per ritrovar le quali si faria ogni esatta diligenza. E fatto questo, fu pronunziato l' arresto e sentenza, per

la quale fu determinato che il principe di Condè era innocente degli errori impostigli, riservandogli il ricorso contro coloro a chi apparteneva, per riparazione, tale qual di ragione doveva essere; ordinandosi che tale arresto fosse publicato e registrato per tutte le corti di parlamento del reame. Fu pronunziato questo arresto dal presidente Bailet, a porte aperte, alla presenza del re di Navarra, del cardinale di Borbon, duca di Mompensier, principe della Roccasurion, duca di Ghisa, di Nivers e di Momoransì, contestabile, e de' marescialli: e dall' altra banda erano li cardinali di Lorena, di Castillion, e di Ghisa[a].

Nel medesimo instante furono dichiarati innocenti madama di Roye, il signor di Cani, e il signor di Haie, e la memoria di vidame di Chartres, con le medesime riserve che nell' arresto del principe si contenevano.

Intanto il re e la regina, ricordevoli di quanto aveva loro esposto il cardinal di Lorena, e la corte di parlamento, ordinorno che i presidenti e consiglieri s' adunassero. Là dove il cancelliere propose che la concreazione (convocazione) si faceva a fine di dar consiglio al re in qual modo si poteva più prontamente rimediare alle turbulenze e sollevazioni che ogni dì più crescevano nel reame per la diversità delle opinioni ne i casi della religione, e contener i popoli in tranquillità e in obedienza, rimostrando loro che l' adunanza non era per disputare de' meriti della religione, ma solo della polizia del regno, rimettendo i dogmi della fede al concilio.

Narrato ch' ebbero tutti la loro opinione, si trovò che tre pareri differenti l' un dall' altro si proponevano[b]. L' uno de' quali tendeva a fine che le pene determinate contro a questi della nuova opinione si sospendessero fin alla determinazione del concilio; l'altra, che si punissero di morte; l'ultima, che si rimettessero a giudici ecclesiastici, proibendo, sotto pena di confiscar il corpo e i beni, di non fare conventicule o adunanze, publiche o private, armate o disarmate, là dove si predicasse o amministrassero i sacramenti in altra forma

[a] Page 169. [b] Page 170.

La regina poi, allegra di questa determinazione, sapendo che ne' vicini Stati ella saria di nuovo stata tormentata dagli eretici per aver tempii separati, ordinò che a' prelati si comandasse che si trovassero a Poissì il mese di luglio.

Travagliavano in questo mezzo il duca di Savoia gli abitanti della valle del Piemonte chiamati i Valdesi, per conto della religione; perciochè, avendo lor più volte commandato il duca, come principe cattolico, che scacciassero de' loro paesi i ministri della nuova setta; altrimente, che li punirebbe come ribelli; eglino intrattenendo il duca con ambasciatori, supplicavano il duca che permettesse loro di vivere secondo che molti anni prima fatto avevano[a]. Per il che alla fine fu forzato, e con rigore della giustizia e con la severità dell' armi, di provedervi, e mandarvi monsignore della Trinità con cinquemillia fanti[b]. Il quale avendo tentato le terre Angrogne, le Combe, e Tagliaret, persuase finalmente al popolo (il quale in gran parte aveva disarmato) che mandasse a chiedere perdono e mercè al duca.

Mandovvi il popolo ambasciatori, i quali promissero e giurorno in tutte le cose obedienza al duca, e chiesero perdono al papa in persona del suo ambasciatore, e al duca, delle cose passate, in nome di tutte le valli dalle quali erano mandati. In virtù della quale obedienza fu subito commandato per tutto il paese, che scacciasse i ministri della nuova setta, e accettassero i predicatori che il duca vi manderebbe; e che ciascuno andasse alla messa. Ma essendosi mutati gli abitatori di quelle valli, fu costretto il duca a mandarvi di nuovo l'essercito, il quale, bruggiando e scorrendo il paese, ridusse gli abitanti in gran miseria per le cime di quelli altissimi monti[c]. Finalmente alli 5 di giugno 1561 il signor di Raconisi per il duca, e molti ambasciatori per le communità delle valli, fecero capitolazione[d], e si pacificorno; e fu promesso a molti luoghi di vivere come prima solevano, e al duca di fortificare molti passi e terre per sicu-

[a] Page 172.
[b] Page 173.
[c] Pages 174 et 175.
[d] Page 176.

rezza maggior sua; con altre condizioni, le quali saria lunga cosa a riferire [a].

Mentre che il duca di Savoia era impedito fra questi travagli, il re Filippo dall' altra banda faceva fare per li stati suoi di Borgogna e di Fiandra gravissime punizioni contro a questi eretici, facendoli gettare ne' fiumi, e bruggiare nelle case ove s'adunavano [b], di che il cardinale di Granvela, come signore cattolico, era molto ardente, per conservazione della vera religione. Là onde supplicarono gli eretici al re e suoi magistrati, che finissero queste persecuzioni loro, fino a tanto che fusse giudicata rea ed eretica la confessione loro, la quale diedero in scrittura, piena delle lor false opinioni. Ma non per questo rallentò la dovuta persecuzione di questi rei [c].

Erasi in tanto partita di Francia la vedova regina di Scozia, accompagnata dal duca di Ghisa fin a Cales, ove ella s'imbarcò; e di lì fin in Scozia l'accompagnò monsignor Danville: il che non piacque punto al re di Navarra [d]. Nel ritorno del duca di Ghisa in corte, si trattò la riconciliazione sua con il principe di Condè, la quale si concluse, e si messe in scrittura, in questo senso e forma:

« Oggi alli 14 d'agosto 1561, essendo il re a San Germano en Laye, desiderando la riconciliazione e la pace delle differenze ch' erano fra il duca di Ghisa e il principe di Condè, per questa cagione, con il buon conseglio della regina sua madre, ha fatto adunare alla sua presenza il re di Navarra, i cardinali di Borbon e di Lorena, d' Armignach, di Castillion e di Ghisa, il duca di Mompensier, il principe della Roccasurion, i duchi di Nivers, di Longueville e di Momoransì contestabile, e d' Etamps, il cancelliere, i marescialli di Sant' Andrea e di Brissac, l'armiraglio, e altri signori e cavalieri del suo ordine del privato conseglio [e]. Alla presenza de' quali avendo fatto venire il principe di Condè e il duca di Ghisa, voltandosi alla regina sua madre disse: « Madama, io ho fatto congregare questa compagnia per accordare le differenze che sono fra il principe di

Condè e monsignor di Ghisa, i quali si pacificheranno per il bene del mio servizio, e del reame. E a fine che il principe resti chiaro della opinione fin quì tenuta da lui, voi signor di Ghisa, mio cugino, riferite quello che è. » A chi egli rispose : « Sire, poichè così vi piace, io chiarirò il principe della opinione ch'egli ha; e dirò quello ch' è. » E voltandosi al principe, disse : « Monsignor principe, io non ho nè vorrei aver messo avanti alcuna cosa che fusse contro al vostro onore; e io non sono stato nè il motore nè l'autore nè l' istigatore della vostra prigionia. » A che il principe rispose : « Monsignor di Guisa, io tengo per tristi e ribaldi coloro che ne sono stati causa. » E il duca replicò : « Io lo credo così. Questo non mi tocca niente. » Dopo questo, il re li pregò ad abbracciarsi; e, come eglino erano prossimi parenti, così fossero buoni amici : il che promisero di fare. E di tutto questo ne fu fatto publico atto. »

S' è narrato di sopra, che gli Stati generali cominciati a Orliens erano stati trasferiti per il mese di maggio a Pontoise, che trasportati furono poi per diverse ragioni fin al mese d'agosto; là dove convennero tutti li deputati de' governi di Francia [a]. E per far loro approvar l'accordo fatto fra la regina e il re di Navarra per conto del governo, fu necessario che il signor Mortier, l'armiraglio, il re di Navarra medesimo lo persuadesse loro, sendovi alcuni che mantenevano apertamente come, dopo che il re san Luigi aveva ritrovato la legge salica, non s' era veduto mai che regina madre avesse avuta l' amministrazione del regno nella minorità del re suo figliuolo. Ma poichè coloro i quali vi avevano il primo interesse, vi condescendevano, che loro ancora vi acconsentissero; ma non senza protestazione presentata da loro in scrittura a San Germano en Laye, ove si fece poi l'adunanza degli Stati, mentre che il re in maestà risedeva. Là dove fu qualche differenza per cagione delle precedenze, non volendo i principi del sangue che i cardinali, eccettuandone quel di Borbon, loro precedessero; e che Borbon precedesse loro in qualità di principe, e non di cardinale. Là onde il cardinale di

[a] Page 183.

quali i re spesero sì gran tesoro senza rimaner debitori, che il re Enrico[a] in sì poco tempo abbia lasciato la corona tanto indebitata. Perciò s' induce a fermamente credere che non tutti i danari riscossi nel regno si siano convertiti e spesi in utile della corona, ma per i smisurati doni, e altri varii modi siano restati in mano di alcuni particolari, i palazzi de' quali oggidì tanto risplendere si veggono, a danno grandissimo del misero popolo. E per riparare a quello, si supplicava che si deputassero da sua maestà sopraintendenti per rivedere i conti a coloro che nel regno del re Enrico e del re Francesco secondo aveano amministrato le finanze, con l' assistenza di deputati delli Stati a questo effetto.

Che l' offizio del re era il reggere, pascere e giudicar il popolo. Che il più prezioso e importante reggimento consisteva nell' istruzione[b] e predicazione della parola di Dio (vivanda e nodrimento dell' anima); la quale essendo nel regno diversamente interprettata (aderendo molti alle determinazioni della romana chiesa, altri reprobandole), che il vero rimedio era il far desistere da tutte le persecuzioni che si facevano contro di loro che s' intitolavano settatori dell' Evangelio[c], e congregar il concilio nazionale, nel quale sua maestà con il suo sangue presidesse, e dove liberamente ognuno potesse venire e proporre le sue opinioni. Che si dessero a quelli che erano di questa religione detta novella, tempii[d] separati por potere essercitar la loro professione, dentro a' quali i magistrati suoi potessero intervenire per vedere e per punire gli errori che a giudizio commune vi si commettevano[e].

Presentò, dopo, il popolo una scrittura per trovar modo di soddisfare a' debiti del re[f], nella quale erano scritte molte cose non approvate da coloro che con il timore di Dio vogliono vivere, e che non si difformano da' commandamenti della santa chiesa.

Persuadevasi primamente nella detta scrittura, che si facesse render conto a quelli che avessero amministrato le finanze, e ricevuto i

[a] Page 190.
[b] Page 191.
[c] Page 192.
[d] Page 193
[e] Page 194.
[f] Page 195.

danari delle tante straordinarie imposizioni, come di sopra s' è detto; e che i deputati e sopraintendenti loro in questo mezzo non dovessero intervenire nel consiglio privato del re, nè essercitare il loro offizio fin a conto finale e satisfazzione del loro debito.

Che si domandassero i danari spesi in dar eccessive pensioni, e far grandissimi doni, senza eccettuar persona, salvo la regina madre; non s' essendo impiegati i danari a quell' uso per il quale erano stati dati al re.

Che il gran numero degli offiziali del re fusse diminuito.

Che si pigliassero a commodo del re tutte l' entrate de' benefizii ecclesiastici di coloro che personalmente non vi residevano (senza eccettuare i cavalieri di Rodi), e de' benefizii litigiosi, mentre che le liti duravano, e le spoglie de' vescovi, abbati e rettori che per l' innanzi morissero.

Che si pigliasse dal re la quarta parte de' frutti di quelli benefizii che passavano d' entrata cinquecento franchi, ancorchè il rettore residesse; e di quelli che fruttassero da mille fino a tremillia franchi, se ne pigliasse il terzo; e da tremilla fino a seimilla se ne pigliasse la metà. Di quelli che arrivassero da seimila fin a dodicimila se ne pigliasse i due terzi; e da dodicimila in su, sene lasciasse quattromila franchi al rettore; e il restante s' applicasse a' debiti del re, senza eccettuar prelato alcuno. E che a' vescovi di gran facoltà si lasciassero tremila franchi per loro trattenimento, e tutto il restante si prendesse; a gli arcivescovi e..... ottomila; ed a' cardinali dodicimila : e quanto a' religiosi e monaci di qualunque ordine, che si lasciasse loro quanto era di bisogno per lor vitto e vestito, e si spogliassero de gli ammassati tesori. E, non bastando questo, che si vendessero case, giardini e altri edificii di qualunque sorte, che situati fossero nelle città e terre o borghi, appartenenti alle chiese, appropriando, a sgravare i debiti del re, quello che se ne cavasse. E che i beni ecclesiastici conceduti a terza generazione, a livello o lungo affitto, si perpetuassero in coloro che gli avessero,

contribuendo una somma di danari, e dando al re il fitto d' esso, finchè fuor di debito si trovasse, aggiungendo che, a imitazione del re san Luigi, potrebbe far mettere per inventario tutte l'argentarie, e tesori ecclesiastici per servirsene all'ultima necessità, e mandando a effetto quanto di sopra è detto; che i benefizii ecclesiastici s' affittassero per i ministri regii chiamati magistri delle terre, a chi più n'offerisse con sicurtà idonea; e che gli affittuarii portar dovessero i danari dell'affitto in mano di deputati allo sgravamento de' debiti del re fin all'ultima sodisfazzione [a]. E quando questo non bastasse a sgravare sua maestà, che si vendessero i beni temporali delle chiese, riservando un'abitazione commoda a'prelati, canonici, e altri titolari di benefizii; e del ritratto delle vendizioni si pagassero i debiti del re; e il restante per eguale porzione si mettesse a censo, a nome e profitto di quelle chiese i beni delle quali fossero stati alienati, preferendo nelle compre di quelle i prelati e il clero, per il par'prezzo, a tutti gli altri; e dopo il clero, preferendo la nobiltà al popolo, sendo stati i nobili in gran parte fondatori e donatori delle chiese di Francia.

E per rimostrare al re l'importanza di questa proposizione, affermavano che l'entrata del temporale delle chiese di Francia arrivava a quattro millioni di franchi l'anno, i quali vendendosi a ragion di tre per cento, come si vendevano i beni mobili e giurisdizionali, il ritratto arriva alla somma di cento venti millioni di franchi: e più facil cosa era vendere questi beni che gl'altri, desiderando ognuno d'acquistarsi titolo di signore. E che il clero, quanto all'entrata annuale, alcun danno non ne sentirebbe; percio chè, bisognando al re solo quarantotto millioni di franchi per pagare i suoi debiti, il restante fino alla somma di centoventi millioni, messo a profitto per le chiese, renderebbe maggior utilità a dieci per cento, che non faceva tutta la somma a tre [b].

Supplicava modesimamente il terzo stato, che al re piacesse di ridurre le taglie ordinarie alla quantità e forma presa e osservata al

[a] Page 197. [b] Page 198.

menti; e, a pena di perdere i loro offizii, chi ne possedesse, li dovesse rinunziare fra tre mesi.

Che le cause delle persone miserabili fossero in tutte le corti decise gratis, e gratis difese dagli avvocati e procuratori.

Proposero oltre a questo molti altri articoli, che lunga cosa saria a riferirgli.

Il clero offerse al re per sei anni quattro decime per anno, a fine di sdebitare il re. E per sei anni fu messa una imposizione di cinque soldi dal re per ogni moza di vino (misura quasi simile a una botte romanesca), ch' entrasse in terre murate del regno.

Era venuto intanto il cardinal di Ferrara, legato del papa, accompagnato da nobilissima e dottissima compagnia[a]. Il quale vedendo il grande abuso che nella congregazione si preparava, se si determinavano quelle cose che al generale concilio di Trento appartenevano, con la sua inveterata prudenza, solita sempre a esercitarsi in altissimi ingegni e maneggi, s' oppose a quelle parole e determinazioni proposte, siccome il dovere della dignità dell' offizio suo richiedeva.

Erasi prima deliberato fra li Stati, fra molti altri articoli, che i benefizii del regno i quali non sono a nominazione del re, sariano conferiti dagli ordinarii nelle loro diocesi senza correr più a impetrargli a Roma; il che generò disturbo nel ricevere le facoltà del legato, perciocchè il cancelliere allegava ch' egli non poteva contravenire alle deliberazioni già fatte nelli Stati. Nondimeno il cardinal di Ferrara (usando, a persuadere, quelle ragioni che il dover suo portava) operò tanto che il cancelliere li sigillò; dichiarando per tanto, ch' egli ciò faceva fuor di suo volere. Il che diede materia alla corte di parlamento, di maggiore difficoltà. Le quali tutte il legato superò, come si mostrerà di sotto. E se bene vedeva l'autorità e riputazione ecclesiastica in quella corte, quasi del tutto prosternata, nondimeno adoperandosi francamente, sempre venne al fine de' suoi dissegni.

[a] Page 200.

tirando un proposito l'altro[a], vennero a lungo discorso, nel quale il cardinale di Lorena, principe di facundia e di dottrina incredibile, si dimostrò tale, che per tutta la corte corse il grido che Beza era stato superato dal primo ragionamento fatto col cardinale[b].

Tiravasi intanto in lungo la risposta da farsi alla richiesta presentata dalla nuova setta[c]. Per il che i ministri di questa si ritirarono a' principi del sangue, replicandoli (f. *suppl.*) di essere uditi; e che gli ecclesiastici non fussero loro giudici, sendo lor parte avversa; concedendosi loro in scrittura la risposta del re. Il che essendo loro negato, eglino si ritirarono alla regina per la risposta; la quale promise loro che i prelati non sariano loro giudici, e che un secretario dello stato saria loro notaro. Che il re presiederebbe al colloquio insieme co' principi del sangue; ma che non era espediente di concedere loro, in scrittura, alcuna di queste cose, esortandoli a usare in tutte le proposizioni e dispute, modestia, e dimostrazione di cercare solo la gloria di Dio.

Entrarono, dopo, alla regina i dottori della Sorbona di Parigi, supplicandola che quando sua maestà determinato avesse d'udire questi nuovi eretici, non permettesse almeno che il re vi fosse presente, per il gran publico danno che seguire ne potrebbe quando in questa tenera età (facile ad esser sedutta) sua maestà s'infettasse di tal eresia : e che costoro, condennati in altri publici consegli, non meritavano udienza alcuna. La regina rispose loro che non si faria cosa alcuna senza buon conseglio; e che loro si dovevano persuadere che i negozii non si tratterebbono a volontà di tali ministri.

Finalmente alli 9 di settembre si adunarono a Poissy al gran refettorio delle monache di quel luogo, il re, il duca d'Orliens suo fratello, madama Margherita sua sorella, la regina madre, il re e la regina di Navarra, e principe di Condè, e altri principi del sangue e signori del conseglio, i cardinali di Tornon, di Lorena, di Ghisa, di Castillion, d'Armigniach, e molti altri prelati, e dottori; e dodici ministri della nuova setta; venti altri delegati dalle loro conventi-

[a] Page 203. [b] Page 204. [c] Page 205.

setta un salvocondotto, sperando che una graziosa ed amorevole comparazione fra di loro dovesse infinitamente giovare. E perciò loro debito era d'ammaestrargli e d'instruirgli; e se per loro ostinazione ridurre non si vorranno, fuggirassi almeno la calunnia che per il passato han sparso, di essere stati prima condennati che uditi. Con queste disputazioni accolte fedelmente e sparse nel popolo, si mostrarà che saranno stati condennati a ragione, e non per forza e per autorità; e che sua maestà prometteva, come gli antichi re erano sempre stati[a]..... di conservarsi difensori della Chiesa.

Il cardinale di Tornon, presidente in questa adunanza, come dicono, del colleggio de' cardinali, rispose che ringraziava Dio e il re della congregazione fatta per sì degno effetto, e ch' egli era preparato di rispondere a' punti principali contenuti nelle lettere patenti del re mandate loro per adunarsi. Ma alle nuove proposizioni, sì importanti, fatte dal cancelliere, non poteva nè doveva rispondere senza consigliarsene con la compagnia de' cattolici. Perciò ricercava che il cancelliere desse in scrittura la sua proposizione, acciò sopra di quella deliberare si potesse. A che rispose il cancelliere, che ciò non era di bisogno, avendole potuto intendere ciascuno. E opponendosi di nuovo il cardinale Turnone, fu commandato a' ministri della nuova setta, che parlassero. Fra' quali un Teodoro di Beza[b], eletto fra loro a questo fine, comminciando a esporre le cagioni della venuta loro all' adunanza, fece una lunga diceria, la quale essendo piena di cose simili all' autore, sediziosa e scandalosa, la lasso da banda. Perciochè, avendo proposto e persuaso cose che trapassavano i termini, il cardinale di Turnon (l'infinita bontà del quale non poteva sopportare parole sì indegne contro alla religione cattolica), tutto tremante d'ira e di sdegno[c] si voltò al re dicendo che per suo espresso commandamento li Stati avevano, come obedienti, consentito che questa nuova setta avesse udita, ma non senza scrupolo di loro conscienze, udendosi cose indegnissime di pervenire agli occhi (*orecchi*) di un tanto re cristianissimo e di sì cattolica adunanza:

[a] Page 207. [b] Pages 208 - 217. [c] Page 218.

supplicando sua maestà che non volesse imprimere nella mente sua concetti sì falsi e iniqui, sì come per la risposta si conoscerebbe; assicurandolo, se non fusse stato il rispetto portato da loro a sua maestà, si sariano levati e tolti via per non udire sì abominevoli proposte, e fiere bestemmie. La regina rispose che tutto questo s'era fatto con deliberazione del conseglio, con parere della corte di parlamento, non per innovar cosa alcuna, ma per quietare le turbulenze nate dalla diversità della religione[a].

In tanto i prelati si restrinsero insieme, e deliberorno non rispondere alla diceria di Beze se non in difesa di quello che contro la chiesa cattolica detto avea, e contro del santo sacramento[b]. E, deliberata fra loro una santa e vera confessione della fede cattolica, proposero di presentarla. E, quando i ministri della nuova setta non l'approvassero, che fussero solennemente, come eretici, dannati. Il che venuto a notizia de' ministri, si querelorno al re, che questo non era il modo di quietare il regno, se i prelati erano giudici delle loro differenze, sendo lor avversarii. Sopra di che il cardinal di Lorena[c], principe di somma eloquenza, e nella santa Scrittura di maniera ammaestrato che a niuno teologo de' nostri tempi è inferiore, parlando rimostrò al re, che sì come era debito di buon cristiano e di fedel suddito il temere Dio ed onorare il re ordinato da Dio, così era offizio di buon re conservar la Chiesa, della quale egli era figliuolo e non signore, membro e non capo. Perciocchè i regni che s'allontanano da Dio, e i re che vogliono giudicare le cose ecclesiastiche, periscono. Perciochè i principi secolari son dentro e non sopra di lei, come rimostra sant'Ambrosio a Valentiniano imperatore[d]. E ch' egli in nome di tutto il clero presentava al re onore e reverenza e fedele obedienza; che sua maestà doveva sotto la sua protezione permettere che il detto clero usasse nel suo regno l'autorità da Dio e dalla sede apostolica concedutagli[e]. Il qual clero d'un cuore, d'un animo, d'una fede sotto un Dio nostro reden-

tore, sotto una chiesa cattolica sua sposa, servono in spirito e verità[a]. E seguitando quello che dall' adunanza cattolica gli era stato ordinato di dire, con santissime ragioni s' ingegnò di mandare a terra quello che Besze impiamente contro del santo sacramento e della cattolica chiesa detto aveva, cercando con infinite ragioni di riunirli alla vera religione[b]. E, quando nella lor ostinazione star si volessero, che non doveano a patto alcuno sedurre il misero popolo, non commesso da Dio alla cura d'altri che loro. Supplicando[c] il re, che dimostrar volesse in questo il medesimo zelo che tutti gli altri re suoi predecessori mostrato avevano, de' quali niuno s' era alienato mai dalla fede cattolica; e rimostrando alla regina e a' principi del sangue[d] quanto grandemente fossero obligati di conservare nella fede cattolica, per la quale il clero di Francia d'un cuore e d'una voce dichiarava di non rifiutar punto lo spargimento del proprio sangue, per conservazione di quella.

Finito ch' ebbe di parlare il cardinale di Lorena[e], il quale fu lungamente udito con maravigliosa attenzione, per le pietose rimostrazioni che fece; si levarono in piè tutti i prelati, adunandosi all' intorno del re. Al quale il cardinal di Turnon parlò brevemente, approvando e confermando in nome della congregazione cattolica tutto quello che il cardinale di Lorena aveva esposto a sua maestà; offrendo di segnarlo, quando fosse di bisogno, col proprio sangue; e protestando di volere vivere e morire in quella fede e credenza conforme alla volontà di Gesù Cristo e alla dottrina della Chiesa sua sposa; supplicando il re che si volesse conservare di questo medesimo volere. E quando i ministri della nuova setta si volessero riconoscere [172], e unirsi a santa chiesa, sottoscrivendo quello che il cardinal di Lorena aveva esposto, che sariano ricevuti, e più ampiamente uditi ne gli altri punti; e che, altramente facendo, non solo si doveva negar loro l'audienza, ma era debito di re di mandarli fuori del reame; non dovendo in quel cristianissimo stato vivere che una fede, una legge ed un re.

[a] Page 225.
[b] Pages 226-229.
[c] Page 230.
[d] Page 231.
[e] Page 232.

pagni, quando che[175] a Poissì in la corte con le ginocchia a terra si predicavano al re umilissimi, obedientissimi ed affezionatissimi servitori di Dio e suoi, procuravano e machinavano la crudele impresa della ribellione, usata da loro contro alla divina ed umana maestà. E la loro prima instruzzione era d' imprimere nel cuore de' lor seguaci e confederati, che senza alcuna conscienza dissimulassero, mentissero, calunniassero altrui di falsi errori, robbassero Dio e il prossimo, assassinassero alle strade, ammazzassero e tiranneggiassero ogn' uno con non mai più udita crudeltà, ammaestrandoli a saper ben fingere, e a coprirsi del nome della parola di Dio.

Dopo questo, seppero tanto fare che si missero in grazia e tutela di molti grandi uomini, e fecero sbattere[176] coloro che bene li conoscevano, e provedevano alla dissipazione di sì enorme congiura.

Quando eglino ebbero vinto questo passo, deliberorno che, per cominciar l'anno delle maraviglie, nel mese di gennaro in una medesima notte si spogliassero tutte le chiese di Francia, e si robassero da loro tutti i preziosi ornamenti di quelle, al divin culto dedicati. E per metter questo ad effetto, che i gentiluomini di loro conspirazione s'avvertissero di retirarsi in questo tempo per l'osterie delle città e terre, o alle case secrete de' loro complici eretici, con tal numero di gente che potessero seco condurre senza romore, e sotto ombra di venire alle città per udire la parola di Dio; e così adunati, in una notte medesima saccheggiassero le chiese senz' alcuna resistenza, perciochè per tutto si disarmò con il consiglio de' principi, che intelligenza con loro avevano. Ma i più maliziosi di lor setta rimostrorno, che se si saccheggiavano le chiese senza autorità de' magistrati, le nazioni straniere ne restariano scandalizate; e che il loro sacrilegio a patto alcuno non si potrebbe nè[177] scusare. Ma che se potevano avere un poco di pazienza, si trovaria il modo d'ingannare il re e il suo conseglio, facendo publicare un editto per il quale averiano qualche pretesto di mandar ad effetto il lor volere. Ma non ostante questo i Guasconi, come più ardenti in ogni impresa, saccheggiarono in questo tempo le chiese per la Guienna. E circa

Natale comparse a Parigi assai maggior numero di gente che non era solito, andando armati alle prediche un giorno fuor della porta di Sant' Antonio in un luogo detto Popincort, l' altro ne' borghi di San Marcello in un giardino detto il Patriarca. Ben si conosceva che tanta gente insieme adunata seco portava cattiva intenzione, perciochè l'insolenza loro era tanto grande che niuno ardiva di presentarsi loro davanti, ingiuriando e battendo ognuno del misero popolo per ogni leggerissima occasione, cercando diligentemente materia di rissa e di contenzione. Temevano nondimeno la gran moltitudine del popolo, quantunque disarmato; perciochè se si fosse trovato armi adosso ad un popolare che non fusse stato ugonotto, era subito preso per sedizioso, ed eglino, autori d'ogni sedizione, andavano dì e notte di tutte armi armati.

Avvenne poi, che il giorno di san Giovanni dopo Natale, questo gran numero di sediziosi eretici si trovava alla predica al luogo del Patriarca; e per esser giorno di festa, i cattolici se n' andarono a vespro nella chiesa di San Medard, ove era il popolo, come è di costume. Gli ugonotti si recarono ad ingiuria il suono delle campane, allegando che si turbava la parola del Signore : e senz' aver ricevuto altra offesa..... [178] a saccheggiar questa chiesa, la quale non era finita ancora. Roppero tutte le porte, entrando dentro con le spade nude e con gli archibusetti in mano, oltraggiando e battendo il nudo popolo, che di guerra non aveva pensiero alcuno. Fra gli altri riconobbero colui che predicato aveva a' cattolici; e di fatto [179] si misero contro di lui per tagliarli la testa mentre era in ginocchione : ma il colpo andò fallito, perchè tagliando il collaretto della veste, poco offese il collo. Bastonaronlo bene, e feironlo in altre parti; avendo intanto i complici morto alcuno de' cattolici, e feritone assai. L'imagini furono tutte rase, e le scolture [180] gettate a terra, rotto [181] i tabernacoli del sacramento. Robborono, dopo, tutti i calici, reliquie, ornamenti, e ciò che portare ne possettero : e chi di loro si gloriava d'essersi più lordamente adoperato, quello fra di loro era degno di maggior laude. Era gran pietà di vedere i po-

veri religiosi legati a due a due, e altri fedeli servitori del re, come forzati di galera, tutti sanguinosi e feriti, esser condotti in prigioni fetidissime, ove molti di loro miseramente in poche ore morirono. Ma non ardiva persona pure di sospirare, perciochè il cavalliere del ghetto [182], e suoi compagni, pagato da' prigioni per lor difesa, era dalla parte ugonotta. E se alcun cattolico alzava pur gli occhi, era subito bastonato come sedizioso.

Gli ugonotti intanto marchiavano per Parigi in ordine di battaglia a piedi ed a cavallo con le spade impugnate, gridando, « L' Evangelio! l'Evangelio! Ove son ora i papisti? » cantando altre inique bestemmie.

Non sapeva il popolo a chi querelarsi o dimandare aiuto. Quegli che dovevano conservarlo, minacciavan di punirlo come sedizioso, e di abbassare il suo orgoglio.

Ecco il principio delle robbarie delle chiese di Francia, fatte in quest' anno da' calvinisti. In tanto non solo non si provvedeva di punir tanto scelerato ardimento, ma si cercava d'ottenere l'autorità dal re per assicurare gli ugonotti, accrescere la lor setta, e per aver qualche pretesto di licenza da' magistrati da correre sopra l' altre chiese. E perciochè a' fautori di questi eretici dispiaceva il nome perfido, che tale essecuzione meritava furore [183]. Dunque messe in deliberazione due cose nel mese di gennaro al conseglio del re; la prima fu, se stabilire si dovessero in Francia due religioni, ordinando tempii per gli ugonotti. Per consigliare sopra questa proposizione, furon ricerchi personaggi di tutte le parti del regno, più tosto esperimentati in ogn' altra cosa che in teologia; con l'opinione de' quali fu formato l' editto detto di gennaro, per il quale di già con l'autorità del re si fondava la setta calvinista in Francia, permettendo a loro e ad ogn' altro indifferentemente, che a lor modo potessero predicare, battizare [184], maritare, e sprezzare tutti i santi sacramenti della Chiesa, purchè ciò si facesse fuori delle città e terre murate, senza comprendervi i borghi e fossi. E per mostrare la conclusione di questo editto, Mallone, uno de' loro ministri, predi-

cava dentro a' fossi della porta di San Giacomo di Parigi; e per maggior dispreggio de' cattolici, i fondatori dello editto burlandosi dicevano, che s' erano adoprati molto per la chiesa cattolica, poichè non era stato permesso agli ugonotti di aver tempii, o di predicare nelle città.

Vedesi manifestamente che questo editto è stato l'origine delle sollevazioni e rovine della Francia, perciocchè la setta de'[185] calvinisti ha, dopo, voluto mantenere ch' egli era stato ricevuto da' magistrati del reame, quantunque espressamente si dicesse nell' editto, che non si approvano due religioni.

Gli ugonotti adunque con maggior ardimento spiegarono, dopo, le loro armi, sotto colore di proseguire la publicazione e essecuzione di tal ordinanza, perciocchè le corti di parlamento resistevano a tal publicazione; e quella di Parigi rispose gravemente a tale iniqua domanda : *Nec possumus, nec volumus, nec debemus.* Ma dopo, intimidita dalla violenza dell' armi, e dalle minaccie di coloro i quali sostenere e favorire la dovevano, cambiò proposito, e lassò, per via di provision solamente, publicar l'editto.

Questa setta non si contentava di questo solo, perciocchè ella pretendeva altro che prediche e canti. Stimava nondimeno assai l' aver permission libera di sedurre e sollevare i popoli con le sue false predicazioni.

La seconda cosa procurata in questo mese al profitto de' calvinisti fu che, essendosi differito il conceder loro nuovi tempii, i ministri della setta s'ingegnavano d'impetrare licenza dal re, di occupare e saccheggiare le chiese de' cattolici. E procedendo in questa intenzione malvaggia, fingevano di volersi regolare e ridurre ad una medesima chiesa[186], che, a loro giudizio, erano contrarie alla purità della Scrittura. E per mandare a terra queste cose, domandavano d' essere uditi contra i nostri teologi.

È oppinione de' (*di*) molti, che questi calvinisti attraessero alcuni de' principali al giudizio del mondo[187], poco di Dio curanti, a condescendere al sacco delle chiese, con speranza di participare gros-

samente del bottino. Dio sà il tuttó; e quando suo piacer fia, ben lo manifesterà, quantunque i progressi di quel regno ce lo mostrino di già apertamente.

Adunque il medesimo giorno di gennaro senza alcun precedente avvertimento fu deliberata al consiglio del re una disputa sopra della religione, da farsi in corte inanzi alla regina. E fu subitamente scritto a quelli della facoltà di teologia di Parigi, che mandassero quattro o cinque teologi di lor collegio per rispondere alle dimande che si farebbono da loro; e si presentassero fra quattro giorni a San Germano en Laye. Eranvi de' calvinisti per contradire a' teologi, il lor capo Bez.... facendo nel dire quando non aveva contradittore[188] e Perrucelle, già frati di san Francesco: i quali per ottenere più sicuramente la dolorosa conclusione della rovina della chiesa cattolica, insieme con i loro protettori aspettarono due cose; prima l'assenza del cardinale di Lorena, il quale in questo tempo era a Saverna presso di Strasburg per consultare con alcuni principi protestanti il modo di pacificare la cristianità mentre che in Francia si cercavano tutte le vie di conturbarla, sapendo i calvinisti quanto duro avversario l'avessero provato a Poissì.

Pratticarono, oltre a questo, in[189] secondo luogo, questi ministri con i loro fautori d'aggirare alcuni ecclesiastici potenti in corte, acciò che indirettamente e senza accorgersene accordassero con loro la dessolazione delle chiese, e acciochè alcuni teologi di Francia sparsi in diversi luoghi non venissero al soccorso della vera fede.

Si sollecitavano grandemente i teologi della Sorbona a venire, pretendendo che fosse lecita cosa il disputare e decidere in corte i casi della religione.

Temevano i teologi d'andarvi, spaventati dalle minaccie e cattiva ciera che in quel tempo si faceva in corte a' professori della cattolica religione. Nondimeno assicurati, e condotti da' Parigini, vi andorno. I quali[190] non si lasciavano punto persuadere a volontà de' calvinisti, anzi facevano contro di loro ogni possibile resistenza: di che il re e la religione cattolica ne deve lor grazie.

Nel primo articolo della disputa pretendevano i calvinisti d'abbattere e esterminare tutte l'imagini, reliquie, paramenti e ornamenti della Chiesa, senza voler far fine in questo. Ma che molte altre cose ancora gl'impedivano il riunirsi con i cattolici.

Furono al fine i disputanti in tre diverse opinioni:

I ministri de gli eretici stettero fermi nella loro, di rovinare e saccheggiare le chiese, abbattendo l'imagini.

I teologi contentarono la regina e i principi assistenti, essortandoli a non voler credere a' ministri della setta contraria senza udire le ragioni de gli ecclesiastici.

Gli altri, eletti per rafforzare i ministri nel loro proposito, inclinavano con loro alla rovina delle chiese. E in conclusione furon di parere che le croci si ritenessero per le chiese, e l'altre imagini si dissipassero. Il che non era nè da'teologi approvato nè dagli eretici accettato.

La regina rimesse al papa e al concilio questa differenza. Così quello che era certo della fede cattolica, confirmato da immemorabile passione [101], fu lassato in dubio insieme con le altre due opinioni. Onde han preso occasione gli ugonotti di colorare il loro sacrilegio; e fecero imprimere [102] un libro nel quale affermavano d'aver rotto l'imagini per autorità publica, e volontà regia, se non espressa, almeno a bastanza conosciuta per il colloquio fatto al conseglio privato sopra la consultazione d'abbattere l'imagini e levar dalle chiese il servizio accostumato.

Ecco il benefizio che tirano i re di ammettere alla lor presenza questi sacrilegi tiranni, e disleali a Dio e a' loro principi. Come sono uditi una volta, e' si publicano per ricevuti, approvati, e per ministri straordinarii della volontà del re e della regina.

Doppo il mese di gennaro le chiese furono assalite in diverse parti, e assediate come città nemiche : a Tours e nella Vienna alcune erano saccheggiate, altre taglieggiate.

I ministri per tutto predicavano che per dispute e vive ragioni avevano ottenuto che l'imagini si levarieno, e si purgariano le chiese,

e che li vescovi di Francia e la Sorbona erano a questo d'accordo.

Alcuni signori secretamente ammassavano genti; altri apertamente si manifestavano, e tiranneggiavano il clero, ammazzando spesso qualche curato residente a suo benefizio; ad altri tagliando l'orecchie, ornandosene li cappelli come d'una corona civica.

I capi della congiura non dimenticavano diligenza alcuna in tener apparecchiate le loro genti per le città; aspettando il mese di maggio. Il primo segno delle ribellioni si doveva fare a Parigi, perciocchè, occupando e saccheggiando la principal città, s'intimidivano le altre, talchè di loro proprio movimento si sariano assuggettite[193] a loro.

Trovaronsi spesso sette e ottocento uomini a cavallo, senza infinito numero di pedoni, alle prediche ugonotte; talchè la città tremava, e con legittima causa grandemente si sollevava.

Già li complici nella congiura avevano segnato da novecento case principali, di saccheggiarle. Ma il duca di Ghisa tornando d'Alemagna, venne a tempo opportuno. Egli adunque con il contestabile, marescial di Sant'Andrea, e altri signori e gentiluomini, assicurarono il miserabil popolo disarmato, e conceduto già in preda de' ribelli alla corona di Francia; che, disperati di sì ricca preda uscita loro dalle mani, si ritirorno a Mieaux per dare ordine alla loro impresa.

Il lunedì di Pasqua del mese d'aprile si presentorno di nuovo alle porte di Parigi per supprenderla[194] in assenza di quei signori; ma, certificati che sarebbono messi in pezzi se si accostavano, abbandonando le briglie, corsero ad Orliens, là dove entrorno, sendovi aspettati. Eglino per tutto narravano di far questo d'ordine del re espresso, per conservargli le città; e che niuno recarebbe fastidio o danno, ma tutti viverebbono in libertà, e con la sua religione, secondo l'editto di gennaro, senza violare persona. E con queste belle promesse fecero la entrata loro. Ma perchè nella loro conscienza hanno fatto stato[195] di giurare il falso, e di promettere largamente senza osservare cosa alcuna, a poco a poco incominciò[196] a correre sopra l'imagini e ornamenti delle chiese. E la

allora si permettesse una cosa quando si proibisse. Per la qual cosa incontinente le chiese furono fracassate [198], i santi sacramenti buttati a terra e calpestati; quelli che erano guardiani delle fabriche e sacrestani delle chiese furono fatti rendere buon conto de' loro inventarii; ed ogni dì erano tormentati sotto pretesto che non avessero rivelato il tutto. E in quelle chiese dov'erano strutture [199] di legname, fu messo il fuoco. Il misero popolo, sbigottito di vedere ardere i suoi tempii, andando le fiamme per l'aere, gridava a Dio misericordia, imaginandosi (come vero era) di essere in una calamitosa dessolazione.

Simulavano questi nefandi sacrilegi di voler conservare al re le gioie delle chiese, e portarle dentro alla nuova torre per maggior sicurtà; ma prima che si rassegnassero a' gran ladroni, i ladroncelli ne volevano la parte loro, levando alle imagini d'argento e altre argentarie tutto quello che spiccar ne potevano. E tutti unitamente burlandosene, rimostravano che quando il re fosse nella maggiorità, gliene renderiano conto minuto, come delle [200] loro altre azioni. Ma di tutto l'oro e l'argento che fu serrato dentro alla torre nova, se ne battè, dopo, moneta; e gli ornamenti furono di chi se gli prese per meglio spregiarli e profanarli, facendone ogni uno calze e giupponi di diversi colori, con parole piene d'orrore a scriverle; e tutto in dispregio della Chiesa e di Dio. Altre volte vestivano un soldato degli ornamenti che usano li preti nel dire la messa, e lo menavano con gran derisione per la città.

Il cuor dell' innocentissimo re Francesco secondo fu dissotterrato, ch' era in Santa Croce d'Orliens, e fritto nella padella. Le campane della Chiesa furono gettate a terra per fabricarne artigliarie; e tutti gl' altri metalli delle chiese furono messi in tal uso. I libri, le porte e le finestre furono brugiate tutte. E finalmente imaginar non si può crudeltà che non usassero contro le chiese o ministri di quelle; de' quali molti scapparono con diversi abiti. E se alcuno di loro era ripreso, prima ad arbitrio di lor barbara crudeltà era tormentato; dopo, orribilmente fatto morire.

facevano, era il legarlo con le capezze[205] de' cavalli; e dopo averlo strascinato un pezzo, creparli gli occhi[206], e tagliarli il naso, le orecchie e testicoli; dopo, appiccarlo, e saettarlo con archibugiate. Ad alcuni, per esperimentar lor forza, tagliavano la testa in due parti; ad altri hanno scorticato tutto il viso e le mani.

A Boisgensì e all' intorno perpetravano[207] crudellissimi omicidii contra ogni sesso ed età.

Ad un villaggio detto Patè, lontano sei leghe da Orliens, assalirono circa venticinque persone, che di timore s' erano ritirati su un campanile, dentro al quale misero il fuoco per abbruggiarlo. Ed abbandonandosi, due putti lasciaronsi cadere da alto a basso per tema del fuoco : eglino li ripresero, e così morti, li gettarono dentro alle fiamme.

Andaronsene poi a Nostra Donna di Clerì, antica e famosa chiesa, dentro alla quale operarono tutte le crudeltà maggiori che si possono imaginare. Non avendo trovato di primo rincontro le reliquie e li tesori, si drizzarono alla statua di Luigi XI e de' sepolcri de gli altri re; e come se vivi gli avessero avuti nelle mani, contro alle loro statue ed essi fecero quelle lordure ed impietà che potevano maggiori. Le memorie de i re dispiacevano loro infinitamente; e di quelli, massime, che hanno dimostro come punire si devono li ribelli a' loro principi.

Simile trattamento usarono con la cappella di casa Longueville, là dove erano le sepolture de i signori di tal casa, rompendo tutte l' imagini, e dissotterrando l'ossa, acciocchè i cani ne trionfassero[208].

Non trovando questi sacrileghi ciò che volevano, fecero bandire che i canonici li quali s' erano fuggiti, si dovessero fra tre giorni presentare ad Orliens, a pena d' esser presi e appiccati ovunque trovati fussero. Ebbero alla fine rivelazione del tesoro; e conseguirono il voler loro.

Da Clerì se n' andorno a Vandosme per salutare la regina di Navarra; e alla sua presenza fecero mille burle e giuochi in dispregio della chiesa cattolica. E dissotterrando il padre[209] de gli antichi

alla fine, essendo lui vivo, lo sparorno per vedere ciò che fosse di questa parte vergognosa.

A Roano e per tutta Normandia spogliarono e destrussero tutte le chiese. E nell'abbadia di Savignì martirizorno con ogni sorte di crudelissimi tormenti il signor Cesare Brancazio, gentiluomo napolitano.

In Guascogna si sariano usate non mai più udite scelleratezze se dal parlamento d'Isola e dal signor di Monluch, molto cattolico, e dignissimo di tutte quelle laudi che dar si possono a fedele e valoroso cavalliere, non vi fosse stata fatta provisione.

Io non mi voglio distendere in descrivere gli eccessi incomprensibili, usati da loro contro il santo sacramento in tutti i luoghi; perciochè a me non basta l'animo di narrar pur una minima parte; e l'orrore mi viene solo nel pensarvi. Ma di già si comincia a vedere la vendetta di Dio; già la peste si vede in tutti quei luoghi ove regnano gli ugonotti; la fame è per tutto il regno; la guerra civile è più fera e inumana che in alcun'altra parte fosse mai; l'aere è infettatissimo; la terra non produce come soleva, e il cielo li minaccia d'ogni male. I preti e frati che con non più udite morti furono in diversi luoghi martirizati, furono in tanto numero che nè a me basta l'animo di scriverlo, nè imaginar posso che i lettori credessero mai che tante e sì oribili crudeltà perpetrar si potessero da chi ha effigie umana. Le vergini a Dio dedicate (*sacrate*)[215] furono da loro a scelerato uso esposte in maggior parte; altre furono mandate alle paterne case dopo avere disolato i monasterii.

Scriverà qualch' altro gli assedii delle città, e prese di quelle, le morte de' re e dei principi, seguite con orribili tradimenti, machinate da questi nefandi eretici; le sovversioni delle provincie, e l' innumerabili mortalità d' uomini, che ora con il ferro, ora con il fuoco, ora con il laccio per tutte le parti del regno seguite sono. Taccio delle fortezze vendute a' principi forastieri, e capitali nemici del regno; l'aver chiamato e favorito gli eserciti alemani di lor setta alla rapina e destruzione del reame; talchè non è provincia, non è

città, non è castello o casa in Francia che non abbia sentito delle orribili percosse di questi eretici, i quali anno inimicato il figlio al padre, la moglie al marito, il fratello al fratello; onde fra loro non solo divisioni ma accerbissime morti seguite sono. E chi partitamente narrasse il numero di coloro che fin quì di varie morti, per colpa di questa iniqua setta, caduti sono, veramente oltre a cento millia gli troverebbe.

FINE.

NOTE FILOLOGICHE

A' COMMENTARII.

[1] *Condutta*, anco in prosa.

[2] Gallicismo.

[3] S' usa, ma non nel senso di *prostrata*.

[4] Caro : *marciare*.

[5] Così l' usa G. Villani.

[6] In questo senso per l' appunto non ha esempi, ma analoghi. *Lasciar il cane*, ha il Segneri; *la briglia*, il Berni.

[7] Come *abbastanza*, *addio* e simili.

[8] L' etim. chiederebbe un *z*.

[9] Così *commestibile* e *commestione* nel Cresc.

[10] Il periodo zoppica.

[11] Com. inf.

[12] In questo senso abbiamo *rimostranza*, no 'l verbo.

[13] Idiotismo.

[14] Era in prima aggettivo, come tanti de' nomi geografici.

[15] Intendi : a sè.

[16] Gallicismo.

[17] Sull' analogia di reggere, e simili. Onde *eretto* e gli altri analoghi.

[18] *In diligenza* ha il Davanzati per *in fretta*; ma a questo modo sa troppo di gallico. E poi la *diligenza*, nel condannare a morte è improprietà crudele.

[19] Dante : *Torso*.

[20] Lascio *per lui*. Sconcordanza di negligenza che si rincontra in autori ben più corretti e più puri.

[21] Danari.

[22] Dante : « Anima..... da viltate offesa. — Quanta ignoranza... v' offende ! »

[23] Gallicismo.

[24] Borghini.

[25] Modo improprio, ma scusato in parte dall' analogia del comune : *pigliare l' impunità*.

[26] È ne' vecchi.

[27] *Per l' innanzi*, d' avvenire parlando, è in G. Villani.

[28] Latinismo senza esempi a me noti. Così *simultà*.

[29] Manca qualcosa.

[30] Giambullari.

[31] Jacop.

[32] Varchi.

[33] Dante.

[34] Cronaca Vell.

[35] Così nel lucchese.

[36] Dante : « Conoscitor delle peccata. »

[37] Borghini.

[38] Berni.

[39] Bart. S. Concordio. Ma quì è forse error di copista.

[40] Nè anco il francese è ben limpido : « Tant plus de personnes graves y aurait, plus l'affaire serait autorisée. »

[41] La *c* e la *z* talvolta anco ne' Tosc. si scambiano. Dante, *torza* per *torcia*, *torca*. E molti *Franza*, *lanza*; e *cita* per *zita*; e *pulcella* per *pulzella*. Così più sotto *pacienza*.

[42] Manca *li*.

CATALOGO
DI VARIETA ORTOGRAFICHE.

Ecco il catalogo promesso di voci che il *Tesoro politico*, stampato nel sestodecimo secolo, scrive alla maniera o del veneto o d'altri dialetti, difforme in somma dall' uso odierno. Giova notare che simili idiotismi o anomalie sono nelle relazioni venete da noi pubblicate assai men frequenti, e che talune di quelle poche ancora, là dove erano con frequenza inutile ripetute, abbiam creduto potere da quando in quando tor via per rendere meno incomoda la lettura.

A

Abassare.
Abasso.
Abattere.
Abbelire.
Abbitato.
Abbo, Abo, città.
Abborire.
Abbrucciare.
Abbrugiare.
Abino, abbiano.
Aborire.
Abracciare.
Abrusciare.
Absolutamente.
Acanto.
Accomulare.
Acennare.
Acettare.
Aciochè.
Acquettare.
Acumulare.
Acuratamente.
Aderisse, aderisce (e altri simili).
Adgiudicare.
Adice, Adige.
Adietro.
Adimandare.
Admettere.
Administrare.
Admirabile.
Admirante, ammiraglio.
Adobamento.
Adonque.
Advento.
Advertire.
Affrica.
Afirmare.
Afumato.
Agirare.
Agiunto.
Agiuto.
Agradire.
Agrandire.
Agravare.
Alargare.
Alegrezza.
Alemano, Alemanno.
Alettare, allettare.
Algerbe.
Algarbo.
Algerbie.
Algieri.
Alignare.
Alleggare, allegare.
All' eserciti, agli.
Allogiamento.
Altri tanti, altrettanti.
Aluigi.
Amaestrare.
Amalato.
Amazzare.
Ambasciaria.
Ambosa.
Ambosia.
Amendua.
Aministrare.
Amiraglio.
Andorono } e simili.
Andorno }
Andassemo, andassimo, andammo, e simili.

Catarina.
Catolico.
Cavagliero.
Cavallaria.
Cavalliero.
Cecchino, zecchino.
Celebe.
Cervosa, cervogia.
Cevreuse, Chevreuse.
Chelus, Queluz.
Chiartres.
Chiesia.
Ciampagna.
Cido, Cid.
Cinabrio.
Circonspettamente.
Circumvicino.
Cirege.
Città.
Citella, zitella.
Cittare, citare.
Clarissimo.
Cocchiarino.
Cognoscere.
Co'l, col.
Col' occasione, coll'.
Coleggio.
Colerico.
Colleggio.
Colonello.
Combatere.
Comedia.
Comercio.
Comerzio.
Comeunque.
Comissario.
Commandare.
Commerzio.
Comminciare.
Compagnare.
Comprobare.
Comullare, cumulare.
Con mori, coi.
Concillio.
Condizzione.
Condure.
Conduttiero.
Confirmare.
Confaloniero.
Congionto.
Connossere.
Conseglio.
Consequenza.
Consignare.
Conspetto.
Conspicuo.
Constante.
Constretto.
Construtto.
Continuovare.
Contraeno, contraggono.
Contrappeso.
Convittare.
Corame.
Cristianesmo.
Cuori, cuoi.
Cursolare, Curzolari.

D

Dal, innanzi a vocale (dal arcivescovo).
Dalacarlia, Dalecarlia.
Dall' ora, d'allora.
Danemarch.
Dannubio.
Danubbio.
Dano, Danese.
Dapocaggine.
Da poi, dappoi.
Dataria.
Debbito.
Debbolezza.
Dechiarare.
Decinove.
Decretto.
Deduzzione.
Defendere.
De i (separato).
Del Beuf, Elbeuf.
Demitrio, Demetrio.
Dependere.
Descendere.
Descrizione.
Desegno.
Desperato.
Destinto.
Destrutto.
Dicesette.
Dicinove.
Diepa, Dieppe.
Diffendere.
Diffetto.
Dificilmente.
Difinire.
Digiun, Dijon.
Dilattare.
Dinari.
Disposicione.
Dispreggio.
Dissegno.
Dissenzione.
Dissiminato.
Dissolato.
Dissoluto.
Dissordinare.
Disuetudine.
Dissunire.

Granaro.
Granoble.
Grassia, grascia.
Gregheggia, Grecheggia.
Griglizia, regolizia.
Grisone, Grigione.
Guerregiare.
Guiglielmo.

I-J

Il stato, per lo.
Imediatamente.
Immitare.
Imperfezzione.
Inanzi.
Inaveduto.
Indiferente
Indignità.
Inesto.
Infidele.
Ingegnioso.
Ingenocchiarsi.
Inghilese.
Iniustizia.
In la notte.
Innaveduto.
Inocenza.
Inquerire.
Inquesta, fr. *enquête*.
Insiemi.
Insoportabile.
Instanza.
Instinto.
Instruczione.
Instrumento.
Instruzzione.
Insulare.
Interressato.
Interesso.
Intitulare.
Intrada.
Intrata.
Intratenere.
Intrinsico.
Introddurre.
Introdutto.
Inumerabile.
Irresuluzione.
Isula.
Jure.

L

Lanzichinech.
Lapole, lappole.
Lappi, Lapponii, } Lapponi.
Lassare.
Lattore.
Legere.
Legitimo.
Leicestre.
Lezzione.
Libbero.
Libra.
Librarìa.
Liege.
Ligame.
Ligume, legume.
Limosin.
Lincestro.
Locotenente.
Lora, Loira.
Lovano.
Lucemburg.
Luoco.
Lusuria.

M

Machina.
Magazino.
Magestà.
Magniare, mangiare.
Magior.
Magonzia.
Mahumet, Mahemet.
Maiestà.
Majordomo.
Maistranza.
Malaca.
Malacca.
Malega.
Maloga.
Malatia.
Malvaggio.
Mandola, mandorla.
Mane, mani.
Manuale, sust.
Mantua.
Marano, Marrano.
Marchiare.
Marescalco.
Marescial.
Marescialo.
Marinarii, marinari.
Marinarezza.

Prattica.
Pregione.
Prejudicio.
Prencipe.
Presontuoso.
Prezzio.
Priggione.
Principiano sogg. principiino.
Privileggio.
Prometere.
Protezzione.
Psaliscono (psallunt).
Psalono.

Q

Qualche uno, qualcuno.
Quatordeci.
Quattordeci.
Quei, innanzi a vocale (quei accidenti).
Quel, innanzi a vocale (quel imperio).
Quell', innanzi a consonante (quell' lato).
Querella.
Quindeci.
Quittanza.

R

Rafrenare.
Raggione.
Ramboglietto, Rambouillet.
Ramengo.
Rapezzare.
Rapresentare.
Ravena.
Reassunto.
Rebellione.
Recognizione.
Recusare.
Redure.
Referire.
Reflusso.
Reformare.
Refutare.
Regaglie, regalie.
Reggio, regio.
Regulare.
Reins, Rheims.
Relasciato.
Remediare.
Renegato.
Renes, Rennes.
Renforzare.
Rengraziare.
Renunzia.
Repartito.
Repieno.
Representare.
Reprobare.
Repubblica.
Republice, republiche.
Rescuotere.
Resecare.
Resentimento.
Reservagione.
Residere.
Resolugione.
Respondere.
Ressiduo.
Restretto.
Restri, raitri.
Riccomandato.
Richezza.
Ridure.
Rimondo, Raimondo.
Rinunziare.
Rinovare.
Riprobato.
Riscodere.
Risegna, Rassegna.
Rissegna.
Robba.
Roderico.
Roggiero.
Romadan, ramadan.
Roscefort.
Roscefucò.
Roscia, fr. *roche*.
Rubbare.
Ruberto.
Rugine.

S

Salmone, sermone.
San Pol, saint Paul.
Sarrebbe, sarebbe.
Satisfazzione.
Savorno, Zavvoia.
Sbarare.
Sbigotito.
Scabello.
Scelerato.

Sceverny.
Sciapella.
Sciartres.
Sciaseul, Choiseul.
Sciategnerè, Chatagneraye.
Sciatra, Chatre.
Sciantiglione, Chatillon.
Sciaumont, Chaumont.
Scialon, Chaalons.
Sciaritè, Charitè.
Sciatotherry.
Sciogliono, sciolgono.
Scruttinio.
Se, si.
Sebene.
Secretaria.
Securo.
Seda, seta.
Segnore.
Selino, Selim.
Selonich, Salonicchio.
Sena, Senna.
Senesciallo.
Sepelire, sepellire.
Sequente.
Sequire.
Serà, sarà.
Servicio.
Seuta, Ceuta.
Sfodrare.
Sghelda, Schelda.
Sibene, sebbene.
Sicome.
Sicurrezza.
Signare.
Sigurtà.
Simitarre.
Simplice.
Sindico.
Si ne, sene.
Sinescial.
Sirocco.
Smiraldo, smeraldo.
Soccorere.
Soddetto, Sodetto, } suddetto.
Sodisfare.
Soessone, Soissons.
Soffi, sofi.
Sofrire.
Sogetto.
Soggezzione.
Soldai, soldati.
Solevazione.
Solimato, sublimato.
Sominiſtrare.
Sona, Saône.
Sopperare, superare.
Sopragiunto.
Sopremo.
Sospento.
Sossidio.
Staffeta.
Staggione.
Stano, stanno.
Staro, stajo.
Stragge.
Stratagema.
Strattagemma.
Stremadura, Estremadura.
Strengere.
Streto, stretto.
Subsequente.
Subvertito.
Sudetto.
Suggétto.
Sulmone, sermone.
Superchiare.
Superintendenza.
Suplica.
Suporre.
Supprimere.
Suspeso.
Suspetto.
Sustituire.

T

Tabbini, tabì.
Tamisia, Tamigi.
Tapeto.
Taracona.
Telaria.
Tellaria.
Terzere, isole.
Tesino.
Tireno, Tirreno.
Tiresia, Teresa.
Tirol.
Titulo.
Todesco.
Tomaso.
S. Tomè, isola.
Tonina, tonno.
Tornone, Tournon.
Trabisonda.
Traeno, traggono.
Traere.
Trafico.
Tragheto.
Tranquilità.
Transcorrere.
Transformare.
Trappassare.
Tratenuto.
Tratanto.
Trattenirsi.
Trattenero, trattennero.

Tremoglia, Tremouille.
Trevisano, Trivigiano.
Turbulente, masc.
Turbulenzia.
Turismondo, Torrismondo.
Turrena.

U

Ubidire.
Ubligato.
Umala, Aumale.
Ungaria.
Uscisca, esca.
Utrech.
Uvernia.

V

Valerebbe.
Vano, vanno.
Vantador, Vantadour.
Vasallo.
Vassalo.
Vassella, femm.
Vassello.
Vecerè.
Veddi.
Veggiare.
Vegono, veggono.
Veluto.
Venirò.
Venti otto.
Vertuoso.
Vesconte.
Vestmerland, Vestmoreland.
Vexazione.
Viena, Vienna.
Vilaggio.
Villa, città.
Vincentino, Vicentino.
Vinceslao.
Vinezia.
Vinti, venti.
Vitta, vita.
Vitembergh.
Vittovaglia.
Voghion, Vauguyon.
Volenteri.
Volto, vôlta.
Voltolina, Valtelina.
Voluntà.
Vuolse, volse.

Z

Zacheria.
Zarabottana, Cerbottana.
Zebellino.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER ET DANS LE SECOND VOLUME.

A

Alençon, t. II, p. 395 à 401, 417 à 431, 443, 445, 449, 451, 457, 527, 549, 625 et suiv.
Allemagne, I, 83, 85, 95, 99, 901, 293, 311; II, 139, 766.
Ambassadeurs, leurs appointements, I, 362, 363.
Amboise, I, 27.
Amiens, I, 46.
Andelot, II, 93, 97, 225, 661.
Angleterre, I, 5, 6, 8, 51, 57, 62, 63, 65, 69, 71, 73, 79, 181, 215, 217, 219, 289, 291, 295, 311, 317, 337, 341, 347, 351 à 357, 449; II, 137, 175 à 179, 363.
Anjou, II, 163, 169, 247, 249, 251, 314, 349 à 389.
Ardinghello, 113 et suiv.
Artillerie française, I, 95, 477.
Asfi, I, 53, 73, 75.

B

Baleine (Pêche de la), I, 13.
Barbaro (Relation de), 1 et suiv.
Barberousse, I, 54, 65, 67, 69.
Bellegarde, II, 437, 439, 471.
Bayonne, I, 11 à 19.
Bèze, II, 51, 53, 790, 791, 793, 794, 796.
Birague, II, 255, 257, 439.
Blaye, I, 21, 23.
Beaune, II, 281.
Blois, I, 27, 29; II, 301.
Bordeaux, I, 19, 21, 49.
Bourbon (Cardinal de), I, 431, 635, 719, 720, 724, 778.
Bourbons, II, 65, 155, 249, 635 et suiv.
Brésil, I, 87, 89.
Bresse, II, 272.
Bretagne, I, 77, 91, 93, 97, 175.
Brouage, I, 125; II, 321 à 325.
Bussy, II, 349, 351, 355, 371, 417, 453 455, 527.

C

Capelli (Relation de J.), I, 363 et suiv.
Cardinaux français, I, 49, 51.
Casimir, II, 293, 295, 363, 365.
Castiglione (B.), I, 4, 5.
Catherine de Médicis, I, 105, 273, 425 à 429, 455, 457, 547 à 551, 553; II, 43, 45, 83, 85, 93, 97, 101, 107, 109, 111, 119, 155 à 159, 243 à 249, 369, 377, 381, 393, 431, 437, 627 et suiv. 654, 684, 727, 729, 730, 762, 769, 770, 783, 791.
Cavalerie française, II, 7 à 11, 125.
Cavalli (Relation de), I, 249 et suiv.
Chambord, II, 301, 303.
Chancelier, II, 501.
Charles V, I, 5, 49 à 63, 69, 77, 85, 113, 211, 375 à 379; II, 61.
Châlons, II, 280, 281.
Charles IX, I, 419, 421, 531, 541 à 545; II, 41, 43, 61, 251, 730, 791.
Châtellerault, I, 27; II, 311.
Clergé, I, 300, 301; II, 127 à 137, 143, 145, 738, 743, 744, 746, 749 et suiv., 784, 786 et suiv. 789.
Commerce, I, 253, 263, 269.
Concile, I, 61, 63, 137, 155, 157; II, 706, 707, 762.
Condé, I, 433; II, 59, 61, 65, 77 à 99, 123, 319, 321, 670, 671, 672, 677, 681, 698, 699, 717, 719, 720, 721, 722, 724, 725, 726, 727, 768, 771, 778, 779, 782.
Connétable, II, 517, 518, 519.
Conseil du Roi, I, 513; II, 29, 31, 505, 507, 509.
Correro (Relation de), II, 105 et suiv.
Crema, II, 272.
Cuisine française, II, 569 et suiv. 601 et suiv.

D

Damville, II, 231, 247, 661, 718.
Dandino, I, 120, 124, 137.
Dépenses du royaume, I, 99 à 103, 179; 194, 275 à 283, 285, 305, 307, 369, 371, 405, 503, 505; II, 23, 25, 145, 147.
Diane de Poitiers, I, 287; II, 772.
Dijon, II, 280 à 285.
Doria, I, 203, 205, 225, 235, 236, 239 à 243.

E

Écosse, I, 61, 63, 295, 547, 549, 551, 557, 561; II, 137, 183, 185, 525, 696, 697, 698.
Édifices, 489, 491, 391 et suiv.
Entragues, II, 369.
Élisabeth d'Angleterre, II, 399, 457, 549, 697, 698.
Espagne, I, 105, 505, 559; II, 37, 137, 171, 173.
Este (Cardinal d'), II, 85, 87, 213, 217, 227, 789.
Étampes, II, 293.
États, I, 515; II, 31, 497, 501, 503, 709, 710, 712, 716, 732 et suiv. 749.
Étudiants, I, 489.

F

Farnèse (Hercule), I, 125.
Femmes françaises, II, 559 à 567.
Ferrare, 89, 91, 329, 457, 459.
Flandre, I, 179; II, 37, 39, 137, 139, 173, 175, 419 à 429, 456 à 462.
Florence, II, 91, 191.
Flotte, I, 95, 399; II, 15, 17.
Fontarabie, II, 447.
Forteresses, I, 97, 389, 391, 477; II, 15, 191.
France, ses productions, 253 à 261; II, 9, 21, 39, 313, 515, 529; son unité, 271 à 275, 471, 473, 475, 479 à 483, 487; caractère français, II, 17, 19, 61, 473 à 487, 515, 567, 569.
François Ier, I, 103 et suiv. 151, 207 et suiv. 279, 281, 499, 501; II, 805.
François II, 523 à 535, 551; II, 46, 51, 57, 61.

G

Gascons, I, 495; II, 798.
Gênes, I, 225; II, 191, 233.
Giustiniano Marino (Relation de), I, 41 et suiv.
Giustiniano (Relation de François), 167.
Granuela, I, 118, 119, 125.
Gueldre (Duc de), I, 57, 59, 71, 93, 101.
Guerre, I, 309 à 315.
Guidiccione, I, 143 et suiv.
Guises, I, 437 à 441; II, 13, 57, 63, 65, 79, 83, 97 à 102, 211 à 217, 227, 231 à 241, 253, 381, 635 et suiv. 639 et suiv. 631 à 661, 670 et suiv. 681, 684, 688 et suiv. 713, 714, 717, 719, 721, 722, 723, 724, 725, 728, 763, 768, 771, 772, 773 à 776, 782, 784, 803.

H

Habits, II, 555 et suiv.
Henri II, I, 287, 371, 373, 521 à 537, 651, 668.
Henri II, I, 421, 423, 523, 543; II, 161, 163, 219, 221, 235 à 245, 437, 449, 549.
Hérésies, I, 51, 521, 523, 525, 527, 537; II, 47, 49 à 101, 115 à 137, 550, 551, 615 et suiv. 553, 556, 662 et suiv. 679, 682, 694, 695, 702, 703, 704, 753 à 757, 773, 774, 775, 780, 788, 797 et suiv.
Henri IV, 637.

I

Impôts, I, 97, 99, 273, 275, 290, 292, 299, 301, 409, 503; II, 540, 609, 613, 693, 759, 760, 786, 787.
Italiens, I, 95, 305, 307; II, 397, 766.
Juan (Don), 337, 339, 363, 393, 394.

L

Languedoc, I, 46; II, 481.
Lalaing, II, 363, 391.
Lansac, II, 321, 323, 379, 527, 727.
Lansquenets, I, 93.
Lippomano, relation de son ambassade, II, 271 et suiv.
Lorraine, I, 107, 551; II, 381.
Lorraine (Cardinal de), I, 527; II, 79, 151, 153, 229, 243, 658, 676, 714 et suiv. 777, 779, 784, 794, 795, 796, 700.
Lyon, I, 35 à 39, 367; II, 280, 469, 471.

M

Marine, I, 491.
Marie Stuart, II, 181 à 183, 636.
Marseille, I, 67, 109.
Mayenne (Duc de), II, 213, 395, 523, 631.
Maximilien, II, 167.
Michiel Jean (Relation de), I, 387; II, 205.
Mécontents, II, 227.
Mercœur, II, 287.
Milan, I, 59, 61, 65, 71 à 77, 105, 115 à 121, 127, 135, 141, 143, 151, 169, 171, 175, 177, 181, 183, 213 à 231, 253, 279, 289, 317, 339, 343, 345; II, 39, 41.
Monnaies, II, 345, 347, 349, 583 et suiv.
Montmorency, I, 435, II, 645, 651 à 654, 639, 660, 661, 671, 672, 677, 770, 771, 772.
Montpensier, II, 85, 249, 319, 325.
Moulins, I, 33.

N

Navagero (Relation de), I, 3 et suiv.
Naples, II, 39.
Navarre, I, 429, 431, 549, 553 à 559; II, 13, 35, 45, 47, 63, 69, 77 à 97, 153, 249, 253, 325, 331, 377, 379, 393, 431, 717, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 727, 728, 729, 763, 768, 769, 779, 782, 783.
Marguerite de Navarre, 393, 635.
Nevers, II, 229, 241, 247, 319.
Nice, I, 120 et suiv.
Nobles, I, 275, 277, 481, 489, 491; II, 7, 9, 149, 151, 499, 555, 743, 746, 748, 761, 777, 787.
Normandie, I, 44, 46.
Noyon, II, 293.

O

Orange, II, 171.
Orléans, I, 29, 31, 141, 191; II, 297, 299.
Ordre du Saint-Esprit, II, 403 à 413, 543 à 547.

P

Pairs, II, 501, 510, 511, 513, 776, 777.
Papes (Paul III, Paul IV et autres), I, 5 et suiv. 115, 127, 203, 339 à 443, 563; II, 85, 103 à 107.
Palais de France, II, 25.
Paris, I, 31, 32, 42, 44, 97, 261, 265, 267, 367; II, 25, 151, 589 et suiv.
Parlements, I, 103, 263 à 269; II, 27, 503, 505, 696.
Pays-Bas, I, 123, 125, 229.
Philippe, II, 35, 37, 79, 93, 169.
Piémont, I, 179, 181, 183, 279, 289, 349, 475.
Poissy (Colloque de), II, 791 et suiv.
Poitiers, I, 25; II, 313 à 317.
Portugal, I, 89, 293, 295, 383, 563; II, 109, 175.
Poyet, I, 83.
Prêtres, 489.

R

Reines de France, I, 527.
Religion, I, 411 à 417.
Rence de Cere, I, 81.
Retz, II, 229, 247.
Revenus de l'État, I, 97, 99, 194, 292, 295, 369, 401 à 407, 503; II, 22, 23, 143, 693, 700.
Reims, I, 46.
Richesse du pays, I, 391.
Rincone, I, 120, 130, 131.
Rivières, II, 483.
Rois de France, I, 97, 269, 273, 505 à 511; II, 33, 37, 39, 492, 493, 494, 495, 497, 510, 511, 513, 529, 531 à 543, 547, 548, 549, 569.
Rouen, I, 44, 367.

S

Saluces, II, 437, 443, 445.
Savoie, I, 81, 83, 171, 177, 185, 203 à 209, 215, 221, 279, 451, 453; II, 21, 91, 189, 275, 278, 781.
Soldats français, I, 93, 185, 187, 393 à 398, 493, 495; II, 5 et suiv. 149, 611.
Strozzi, I, 551.
Suisses, I, 85, 87, 93, 95, 99, 101, 305, 521; II, 187, 525.

T

Tiepolo (Relation de), I, 197 et suiv.
Tiers état, I, 485, 487.
Toscane, I, 455, 457.
Tours, II, 305, 307; II, 808.
Trivulce (Cardinal), I, 139, 159.
Troyes, II, 291, 292.
Turc, I, 55, 59, 65 à 79, 122, 123, 171, 183, 187, 189, 193, 205, 215 à 247, 291, 293, 309, 311, 321, 345 à 349, 381, 383, 459, 461; II, 173, 187.
Turin, II, 274.
Tuteurs des rois, 545, 547.

U

Université, I, 263.

V

Vaudois, II, 781.
Venise, I, 4, 7, 73, 81, 185, 187, 189, 193, 293, 353, 385, 461, 463, 533 à 537; II, 33, 35, 191, 193, 201, 219 à 225, 261.
Villes de France, 297.
Voleurs, II, 279 et suiv.
Vidame de Chartres (Le), II, 68, 730, 779.

W

Wittenberg, I, 55, 59, 85, 93.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

UNIV. OF MICHIGAN,
APR 26 1913

Replaced with Commercial Microform 1997

replace